P. DU CHAILLU

L'AFRIQUE

SAUVAGE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

~~L'Af~~
mon ch'auvet

L'AFRIQUE SAUVAGE

Journal de voyage
1871

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

VOYAGES ET AVENTURES

DANS

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

MŒURS ET COUTUMES DES HABITANTS

CHASSES AU GORILLE, AU CROCODILE, AU LÉOPARD, A L'ÉLÉPHANT

A L'HIPPOPOTAME, ETC., ETC.

Édition française, revue et augmentée

UN BEAU VOLUME TRÈS-GRAND IN-8^o

RETRAITE D'ASHANGO.

L'AFRIQUE SAUVAGE

NOUVELLES EXCURSIONS AU PAYS DES ASHANGOS

PAR

PAUL DU CHAILLU

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE NEW-YORK
DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE BOSTON
ET DE LA SOCIÉTÉ ETHNOGRAPHIQUE AMÉRICAINE

AVEC

ILLUSTRATIONS ET CARTE

ÉDITION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Tous droits réservés

PRÉFACE

La situation du voyageur qui explore des contrées inconnues est singulière et fort difficile. S'il revient dans son pays sans conquête nouvelle, sans découverte remarquable, le voilà condamné, et son livre n'a aucune chance de trouver des lecteurs. Si, au contraire, il a des merveilles à raconter, de curieuses révélations à faire sur la géographie, les indigènes ou l'histoire naturelle, il risque d'encourir le sort de Bruce, l'Abyssinien ; ses récits sont livrés au mépris et au ridicule, comme un tissu de fictions.

Tel fut l'accueil que rencontra, chez beaucoup de mes lecteurs, en Angleterre et en Allemagne, la publication du premier volume de mes voyages dans l'Afrique équatoriale. En réalité, j'avais visité un pays jusqu'alors inexploré par les Européens, une région voisine de l'Équateur, à l'intérieur de l'Afrique occidentale, et ma bonne étoile m'avait mis à même d'observer les mœurs de certaines espèces d'animaux fort curieux qui ne se trouvent dans aucun autre pays. Eh bien, ce fut un *tolle* général contre les descriptions que j'avais faites de ces animaux inconnus. La nouveauté du sujet effaroucha certains critiques, et ce ne fut pas seulement tel ou tel détail d'histoire naturelle ou d'ethnologie que l'on taxa de fausseté, ce fut mon voyage même dans l'intérieur que l'on fit passer pour une fable.

Quoique piqué au vif par ce système de dénigrement, je ne conservai pas de ressentiment contre mes détracteurs ; car je savais qu'il

viendrait un temps où la vérité de mes assertions, si vivement contestée, devrait enfin se faire jour. Je trouvais, d'ailleurs, une consolation dans l'appui de quelques hommes éminents qui refusaient de croire que mes récits et mes observations fussent autant de mensonges prémédités. Comme je n'ai pas la prétention d'être infaillible, non plus que les autres voyageurs, j'étais prêt à reconnaître les erreurs qui auraient pu m'échapper quand je composais mon livre d'après des notes grossières prises en courant. La seule vengeance que je me ménageais, c'était de tenter un second voyage dans le même pays, bien pourvu cette fois des instruments et des appareils que je ne possédais pas lors de ma première exploration, afin de justifier mes précédentes observations par des faits à l'abri de toute controverse.

Il est bon, toutefois, d'apprendre d'avance à mes lecteurs que la plupart des assertions de mon premier volume, si fort raillées par mes critiques, ont été pleinement confirmées par les autres voyageurs qui ont visité cette partie de l'Afrique, ou par des preuves qui sont déjà parvenues en Europe.

Parlons d'abord de la question géographique. Aucune partie de mon livre n'a été plus attaquée que mes excursions dans l'intérieur, et l'on se souvient sans doute que le savant géographe, le docteur Barth, un homme que ses profondes connaissances et ses études sur l'Afrique ont placé très-haut dans l'estime générale, a publié une profession d'incrédulité absolue, à l'endroit de mes explorations dans le centre du pays. Il a fait rédiger une carte de l'étendue probable de ces excursions, qui limite les plus éloignées à quelques milles seulement de la côte. Ma visite au pays des Ashiras et la découverte de la rivière Ngouyaï sont donc regardées comme de pures inventions. A son tour, le docteur Petermann, ce géographe allemand si connu, établissant, en 1862, une carte de mes voyages dans le *Geographische mittheilungen*, a tenu compte des doutes du docteur Barth et de quelques autres savants; et, sans pousser le scepticisme aussi loin qu'eux, il a cru nécessaire de rapprocher de la côte tous les

points que j'avais indiqués comme théâtres de mes explorations, de manière à rétrécir singulièrement le cercle de mon voyage.

On voudra bien se rappeler que je n'ai jamais eu la prétention d'établir une carte rigoureusement exacte. Ne possédant aucun instrument de précision, je n'ai pu tracer ma route que d'après une estimation, nécessairement un peu vague, de la distance parcourue. Le fait même d'être le premier à explorer cette région était pour moi un désavantage, en ce que je n'avais, pour me guider, aucune espèce de carte, même imparfaite ; si bien que voyageant avec des nègres, au jour le jour, sous l'ombre épaisse des forêts, souvent par des sentiers de traverse et des détours, j'étais sujet à me tromper sur la longueur de mes marches vers l'Est. Aussi, tout disposé d'avance à accueillir les rectifications du docteur Petermann, si expert en ces matières, j'avais adopté sa carte pour l'édition française de *l'Afrique équatoriale*. Peu de temps après, cependant, survint la preuve positive que le docteur Petermann avait été trop loin dans ses corrections. En 1862, une expédition française, commandée par MM. Serval et Griffon du Bellay, explora le cours de l'Ogobai et reconnut non-seulement l'exactitude de mes rapports au sujet de ce grand fleuve, mais aussi la justesse à peu près complète des indications que j'avais données sur la position du pays des Ashiras. Le docteur Petermann, au reçu de la carte française, publiée dans la *Revue maritime et coloniale*, eut la loyauté de remanier sa propre carte et d'en rétablir les principaux points à peu près à la même place et sous le même degré de longitude où je les avais d'abord indiqués. Le texte qui accompagne cette carte (*Geographische mittheilungen*, 1863, page 46 et suivantes) contient des explications conçues dans des termes que je dois passer sous silence, comme trop élogieux pour moi.

Le célèbre capitaine Burton et quelques autres voyageurs ont appuyé de même, dans leurs publications, tout ce que j'avais avancé sur les Fans cannibales. Mon assertion au sujet d'une harpe du pays, dont les cordes sont faites de fibres végétales, accueillie d'abord par une violente explosion d'incrédulité, a été confirmée de la manière la plus

satisfaisante par l'arrivée en Angleterre de plusieurs harpes pareilles et par l'examen de leurs cordes. J'ai insisté, dans le présent volume, sur d'autres faits également contestés, tels que la conformation et les analogies du *Potamogale velox*, ce singulier animal sur lequel l'éminent zoologiste, le professeur Allmann, a publié un mémoire où il prouve l'injustice des attaques dont j'ai été l'objet. Quant à ce que j'ai dit de l'existence de quelques variétés, sinon d'espèces, de chimpanzés, comme les naturalistes n'ont pas encore de définition bien arrêtée sur ce qui constitue, à proprement parler, l'espèce, il faut que je me contente de répéter que les nègres ont toujours distingué diverses sortes de chimpanzés, et que les zoologistes ont publié des descriptions scientifiques qui en reconnaissent plusieurs espèces distinctes, observées également dans les autres parties de l'Afrique tropicale de l'ouest.

En ce qui concerne le gorille, cette grande curiosité de l'Afrique équatoriale de l'ouest, je prie le lecteur de se reporter au nouveau volume que je publie. C'est là qu'il trouvera tous les renseignements supplémentaires que j'ai pu me procurer sur ce formidable singe. Il n'entrait pas dans mon plan, cette fois, de tuer ces animaux sans nécessité, car les principaux musées des nations civilisées sont déjà suffisamment pourvus de peaux et de squelettes de gorilles; mais je me suis appliqué, dans les localités qu'ils habitent, à étudier plus profondément leurs habitudes, et surtout à me procurer quelques sujets vivants pour les envoyer en Europe. J'espérais que l'observation, s'exerçant sur l'être animé, mettrait le public à même de juger de l'exactitude de mes rapports sur ses mœurs et son naturel, au moins jusqu'à un certain point; car on sait que les allures d'un animal captif diffèrent sensiblement de celles qu'il laisse voir à l'état de liberté. J'ai encore eu, cette fois, le bonheur de rencontrer le gorille dans ses forêts sauvages, et les indigènes sont parvenus à me procurer plusieurs individus vivants. Quelques-unes de mes assertions, en ce qui touche les habitudes de ces animaux, celle, par exemple, de ne marcher que par petites troupes, sont sujettes à rectification.

ARRIVÉE EN VUE DES CÔTES.

... A la fin, nous vîmes une barque se détacher du rivage.

Quant à leur coutume de se battre la poitrine lorsqu'ils sont furieux, et à la nature intraitable et sauvage des jeunes gorilles, comparés aux jeunes chimpanzés, mes nouvelles observations n'ont fait que confirmer les premières. J'avais réussi à embarquer un gorille vivant pour Londres; malheureusement il a péri dans la traversée.

Le principal but de mon nouveau voyage était d'étudier avec plus de détails que la première fois la physionomie générale du pays; ce qui est, suivant moi, le premier devoir du voyageur qui visite des contrées inconnues. Afin d'être en état de remplir cette tâche, j'ai fait une étude suivie du maniement des instruments scientifiques. Je pouvais dès lors déterminer telle ou telle position par des observations astronomiques, et prendre les altitudes des différentes localités. J'appris aussi à contrôler mes observations et à vérifier moi-même l'exactitude de mes calculs. C'est à d'autres qu'il appartient d'apprécier le résultat de mes efforts; je puis affirmer seulement que je n'ai reculé devant aucun labeur pour accomplir ma tâche, et quoique je me sois vu forcé, à mon grand regret, de renoncer à la photographie et aux observations météorologiques, par suite de la perte de mes instruments et de mes appareils, j'ai cependant été assez heureux pour pouvoir continuer mes observations astronomiques presque jusqu'à la fin de mon voyage.

La nuit, au campement, quand j'avais fini de travailler à l'aide du sextant, je passais des heures entières à noter mes observations. J'en faisais trois copies, autant de cahiers séparés, que je confiais à des nègres différents pour ne pas risquer de perdre tout à la fois. Lors de notre désastreuse retraite de l'Ashango, une seule de ces copies ne fut pas jetée dans les broussailles. C'était celle du journal où j'enregistrais tous les faits quotidiens; mais ce journal n'était pas complet; il en manquait un volume sur cinq, qui fut perdu avec le reste de mes bagages. A mon retour en Angleterre, l'ensemble de mes observations fut soumis par le conseil de la Société royale géographique à M. Edwin Dunkin, surintendant de l'Observatoire de Greenwich, qui, après les avoir contrôlées, dressa lui-même le ta-

bleau de leurs résultats. Ce tableau, imprimé à la fin du volume, a servi à établir la carte que je donne au public. J'ai jugé convenable d'imprimer en même temps, telles quelles et sans corrections, mes observations originales sur les latitudes, les longitudes et les altitudes, dans l'ordre où elles se présentaient sur mon journal, y compris même quelques erreurs. Par ce moyen les cartographes pourront juger du concours d'observations qu'il est nécessaire de réunir pour établir la latitude ou la longitude d'un pays donné et du degré de confiance qu'on doit accorder à chacune. Il serait bon, je crois, que tous les voyageurs des contrées nouvelles publiassent de même, à la fin de leurs récits, leurs observations détaillées, au lieu de n'indiquer que les résultats, comme on le fait ordinairement. Les indications définitivement adoptées ne sont d'ordinaire que la moyenne d'un certain nombre d'observations diverses; et si les données originales ne sont pas publiées, il est difficile aux géographes et aux futurs voyageurs de se rendre compte du degré de divergence de ces observations, et de la confiance qu'il est juste d'accorder au jugement de tel ou tel observateur.

En donnant au public une carte fort améliorée du champ de mes explorations au sud de l'Équateur, je me félicite d'être à même de rectifier quelques erreurs de la première. La plupart des positions importantes étaient reportées un peu trop à l'est et au nord, et celles mêmes que le docteur Petermann a rétablies dans sa seconde carte dont j'ai parlé sont indiquées à quelques milles trop loin dans la même direction. M. Dunkin a déclaré, dans une réunion de la Société royale géographique, qu'il regarde la position de Mayolo comme parfaitement déterminée par mes observations. C'est donc un point bien établi pour les cartographes qui ont revu mon travail géographique. Je dois cependant faire remarquer que deux localités à l'ouest de Mayolo, savoir : Niembai et Obindji, n'ont été indiquées sur ma carte que d'après le calcul de la distance parcourue; car je n'ai pu prendre qu'une seule observation dans chacune de ces deux places. La position de Mayolo et celle des chutes d'eau de Samba-

Nagoshi, que j'ai visitées à mon dernier voyage, m'ont fourni le moyen de rectifier le parcours de la grande rivière Ngouyai, tel que je l'avais indiqué dans ma première carte et tel que l'avait adopté le docteur Petermann. Malheureusement, d'après les longitudes prises, ma carte concorderait difficilement avec celle que le lieutenant Serval a donnée de l'Ogobai, entre le lac Anengué et le confluent de l'Okenda. Il semble que M. Serval a prolongé le cours de l'Ogobai beaucoup trop loin à l'est. La seconde expédition française, commandée par MM. Labigot et Touchard, et qui a poussé l'exploration de l'Ogobai jusqu'à la jonction de la Ngouyai et de l'Okenda, a sans doute recueilli des observations qui nous permettraient d'éclaircir la partie douteuse de la géographie de cette contrée; mais j'ai su par mon ami M. Maltebrun, que les résultats de cette expédition n'étaient pas encore publiés.

Après la géographie, ce qui m'occupa le plus dans ma dernière campagne, ce fut l'étude des mœurs des naturels. Ma longue résidence chez les tribus du Fernand-Vaz, et la connaissance que j'avais acquise de la langue des Commis et des Ashiras, me donnaient de grandes facilités pour déterminer la situation politique des tribus, leurs coutumes, le sens de leurs fables et légendes, enfin toute la manière d'être de cette société sauvage. Il n'y a pas une seule partie de l'Afrique, jusqu'ici visitée par les voyageurs, où le nègre existe aussi réellement à l'état primitif que dans les pays que je viens d'explorer. Dans les contrées du Niger et du Nil, il a subi plus ou moins l'influence du mahométisme, à l'intérieur du sud, par les incursions des Boërs, à l'est, par le contact des marchands arabes. Les tableaux que j'ai montrés dans ce volume doivent donc offrir quelque intérêt, en ce qu'ils représentent le nègre tel qu'il est, libre des préoccupations que lui donnent ailleurs les pratiques de la traite, le prosélytisme ou les spéculations commerciales des autres races.

La perte irréparable de ma collection de photographies, survenue dans la première partie de mon nouveau voyage, m'a réduit à recourir à quelques grossiers dessins à la plume, qui ont servi de

modèles aux gravures du présent volume, exécutées d'ailleurs sous ma direction.

Je n'ai plus maintenant qu'à m'acquitter d'un devoir bien agréable : celui de remercier publiquement les hommes honorables qui m'ont encouragé de leurs sympathies et de leur assistance pendant mes explorations en Afrique, ou qui m'ont aidé à préparer la publication de ce livre. Mes premiers remerciements sont dus au conseil de la Société royale géographique, qui a pris parti pour moi contre mes critiques, et qui s'est plu à me témoigner sa satisfaction, à l'occasion de mes travaux géographiques, dans la séance annuelle de la Société. Je dois, en particulier, rendre grâces au généreux président de la Société, sir Roderick Murchison, qui m'a soutenu dans ma mission par de nombreux témoignages de confiance, et qui m'a bien souvent écrit, pendant que j'étais en Afrique, pour ranimer mon courage abattu par des circonstances douloureuses. Je suis aussi fort redevable à mon honorable ami, le professeur Owen, pour le ferme appui qu'il m'a prêté et pour son étude si remarquable sur la collection de crânes que j'ai envoyée d'Afrique, étude dont j'ai enrichi ce volume. J'ai signalé, dans le cours de ma narration, les autres amis qui me sont venus en aide, entre autres le commandant George, qui m'a appris à manier les instruments astronomiques éprouvés d'avance par lui, et M. Claudet, mon habile maître de photographie. Je dois encore témoigner ma gratitude à M. Dunkin pour le soin qu'il a pris de contrôler mes observations, ainsi qu'à M. J.-B. Hind, cet astronome si distingué, pour ses marques d'obligeance, et à M. Glaisher pour le service que son expérience m'a rendu en essayant mes anéroïdes. Ce fut un grand bonheur pour moi, quand je me préparais à ma dernière expédition, de rencontrer tant de bienveillance chez des personnes dont j'étais à peine connu. J'ai cité, dans le cours de mon ouvrage, les noms de quelques-uns de ces amis ; n'oublions pas d'ajouter à cette liste MM. Howard et C^e, qui, en me donnant une forte provision de quinine, m'ont rendu le plus important des services.

Enfin je dois reconnaître les grandes obligations que j'ai à mon ami M. H.-W. Bates, l'auteur bien connu du *Naturaliste sur la rivière des Amazones*, qui m'a conseillé et aidé dans la mise en ordre de mes notes de voyage, aussi bien qu'à un autre digne ami, M. George Bishop, sous le toit de qui, à Twickenham, j'ai préparé la publication de la plus grande partie de ce volume.

L'AFRIQUE SAUVAGE

CHAPITRE I

LA TRAVERSÉE

But de mon voyage. — Études préparatoires. — Difficultés de transport. — Départ d'Angleterre. — Arrivée en vue des côtes. — Je ne puis entrer dans le Fernand-Vaz. — Changement de direction. — Grande émotion parmi les naturels. — Déplacement de la barre du fleuve. — Choix d'un établissement près du village de Djombouai. — Feux de joie et réjouissances sur le rivage. — Tentatives de débarquement. — Dangers de la côte. — Ma barque chavire sur les brisants. — Je suis sauvé par les nègres. — Perte de mes instruments et de mes provisions.

Au commencement de 1863, après trois ans de repos et de distractions, partagés entre l'Europe civilisée et l'Amérique du Nord, je conçus l'idée d'entreprendre un nouveau voyage dans la partie ouest de l'Afrique équatoriale. Mon principal but était de pénétrer dans l'intérieur du pays, plus avant que je n'avais pu le faire jusqu'alors, en prenant la voie du Fernand-Vaz, où s'était arrêtée la plus importante des expéditions de mon premier voyage. J'avais aussi à cœur de déterminer avec une précision scientifique, la situation géographique des lieux déjà explorés, et de confirmer, par de nouvelles expériences, la vérité des observations que j'avais publiées sur l'ethnologie et l'histoire naturelle de ces contrées. A ces projets se mêlait le vague espoir, quand je serais engagé dans l'intérieur, de découvrir quelque cours d'eau tributaire du Nil, de le descendre jusqu'au grand fleuve et d'arriver par là dans la Méditerranée.

Pour me mettre à la hauteur d'une semblable tâche, j'entrepris une étude spéciale des instruments scientifiques¹. Cette connaissance me fournissait les moyens de me diriger dans mon voyage, par les observations astronomiques et les calculs estimatifs de route. Je me procurai en même temps l'outillage complet dont j'avais besoin pour atteindre ce but, aussi bien que pour mesurer l'élévation de tel ou tel lieu au-dessus du niveau de la mer. J'appris aussi la pratique de la photographie², et je m'approvisionnai de tout le matériel nécessaire pour tirer deux mille dessins; car je savais toute l'importance d'une reproduction fidèle des sites, des habitants et des animaux de ces régions éloignées. Je n'espérais pas recueillir près de la côte des sujets d'observation bien nouveaux, en ce qui touche du moins les animaux supérieurs; mais, soucieux d'étudier les espèces qui avaient le plus de titres à l'intérêt des zoologistes, je me flattais que l'intérieur du pays me réserverait quelques découvertes. Outre mes procédés de préparation à l'usage des gros animaux, j'eus à me pourvoir de boîtes, de bocaux de verre, etc., en vue des collections d'insectes, de vers et d'autres espèces d'ordre inférieur que j'avais négligées pendant mon précédent voyage. Je pris aussi cinquante livres d'arsenic pour préserver mes échantillons empaillés.

Quoique vivement ému à l'idée de traverser l'Afrique équatoriale dans toute son étendue jusqu'à la source du Nil, j'avais fait de cet espoir un secret pour tout le monde, excepté pour quelques amis intimes. En tout cas j'étais décidé, si le sort refusait à mon entreprise ce couronnement magnifique, à n'épargner aucun effort pour m'avancer aussi loin que possible vers l'est, et pour obtenir une connaissance approfondie des parties de cette contrée que je n'avais pu encore explorer.

Il n'y a pas de commerce direct entre l'Angleterre ni aucune partie de l'Europe ou de l'Amérique et le Fernand-Vaz; de là la grande difficulté qui se présenta dès le début de mon entreprise.

1. Sous la direction du commandant C. George, conservateur des cartes, membre de la Société royale de Géographie. Je lui suis, en outre, fort redevable pour le soin qu'il a pris de choisir les instruments qui m'étaient nécessaires et d'en faire l'épreuve personnellement.

2. Sous la direction de M. Claudet et de son fils, M. Henri Claudet.

Comment me rendre jusqu'à ce fleuve? Mon bagage était trop considérable pour que l'on pût songer à le transborder d'un port à un autre. Je dois ici rappeler à mes lecteurs que l'embouchure du Fernand-Vaz est située à cent dix milles environ au sud du Gabon, principal centre du commerce de l'Afrique équatoriale de l'ouest. Le peu de marchandises qui fait l'objet de ce commerce est transporté sur les bateaux du pays, entre le Gabon et les villages situés au bord du Fernand-Vaz, en passant par les étroits canaux du delta de l'Ogobai; ce qui évite un long circuit autour du cap Lopez. Les tribus nègres, riveraines du Fernand-Vaz, n'ont jamais eu beaucoup de communication avec les blancs. Il n'y a point là de comptoirs réguliers; quelquefois seulement un capitaine de navire vient s'y établir pour un temps fort court. Je dois ajouter que j'ai été le premier à remonter ce fleuve et à faire connaître sa situation géographique, les habitants de ses rives et les productions qu'elles recèlent. J'avais choisi le Fernand-Vaz pour point de débarquement. Déjà connu des indigènes par ma longue résidence au milieu d'eux, je les savais mes amis, ma vie était en sûreté entre leurs mains, et comme j'avais acquis sur eux quelque influence, je comptais à bon droit qu'ils me fourniraient une escorte pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Or, je ne connais pas un autre point de la côte d'Afrique, pas un seul, depuis le Nigér jusqu'au Congo, où il soit possible à un homme blanc de s'avancer au delà d'une certaine distance du littoral.

Après bien des recherches, convaincu que ce que j'avais de mieux à faire était de fréter un bâtiment tout exprès pour me rendre au Fernand-Vaz, je pris des arrangements avec les propriétaires du schooner *le Mentor*, capitaine Vardon, petit navire de moins de cent tonneaux; et quand j'eus achevé mes préparatifs, je montai sur son bord, à Gravesend, le 6 août 1863.

Malgré l'attrait de ce nouveau voyage d'exploration, j'avais le cœur gros en quittant la vieille Angleterre. Ce pays où j'avais trouvé un accueil si affectueux, une hospitalité si cordiale, où je m'étais fait tant de vrais amis, était devenu pour moi une seconde patrie. Je ne pouvais me défendre d'un sentiment douloureux, dont l'amertume redoubla au moment du départ, à l'idée que peut-être je ne revien-
drais jamais d'une entreprise entourée de tant de périls.

Nous fûmes retenus quelques jours en vue de Deal, avec plusieurs autres bâtiments, par un vent violent de sud-ouest. Ce qui me frappait, pendant cette longue attente, c'était le contraste du temps que nous avions sur mer et de celui qui régnait sur le rivage. Tandis que la tempête se déchainait sur l'Océan furieux, à terre un soleil splendide répandait ses rayons sur des champs de blés dorés, et les moissonneurs à l'ouvrage rassemblaient leurs épis en gerbes abondantes. Combien je souhaitais d'être encore avec eux et de jeter un dernier regard sur les heureuses campagnes de l'Angleterre ! Ce vœu fut exaucé pour toute une journée, par l'obligeance de M. Dombrain, missionnaire prêt à partir de Deal. Il nous prit avec lui, le capitaine et moi, pour faire une charmante promenade dans les chemins fleuris du pays. Je n'ai jamais mieux joui de la campagne. Chaque figure sur la route nous semblait si heureuse, la nature nous semblait si sereine et si calme ! Jamais, je l'éprouvai, l'Angleterre ne m'avait été plus chère.

Je ne fatiguerai pas mes lecteurs par les détails de ma traversée jusqu'à la côte occidentale d'Afrique. Grâce à un bon vent, grâce surtout à l'aimable société du capitaine, elle fut des plus agréables. Nous arrivâmes le 20 septembre à Acera, établissement anglais situé à l'est de la Sierra-Leone, dans le golfe de Guinée. D'après mes conventions avec les propriétaires du bâtiment, le *Mentor* aurait dû faire voile directement de ce point vers le Fernand-Vaz ; mais je découvris alors qu'il avait ordre de toucher à Lagos, lieu malsain où je refusai d'aborder. Nous nous en éloignâmes le 2 octobre, et après quelques jours d'une heureuse navigation, le 8 du même mois, nous nous trouvâmes en vue de la côte de Commi.

La partie de la côte africaine qui avoisine l'embouchure du Fernand-Vaz présente, vue de la mer, un aspect des plus monotones. Une ligne de terre, à peine élevée de quelques pieds au-dessus des eaux, s'étend au loin vers le sud. Cette perspective plate n'est coupée çà et là que par quelques bouquets d'arbres ; elle n'est animée, à des intervalles de plusieurs milles, que par les huttes de bois de palmier des indigènes, parmi lesquelles domine toujours une grande maison construite dans chaque village pour être le siège d'une factorerie, dont on attend sans cesse l'ouverture. Quant à l'entrée du

fleuve, elle est difficile à découvrir. Lors de mon premier voyage, on la reconnaissait seulement à la ligne blanche d'écume qui bouillonnait au-dessus de sa barre, ainsi qu'aux troupes criardes d'oiseaux pêcheurs qui voltigeaient tout autour. Mais cette barre semblait avoir changé de place ; car nous passâmes sans la distinguer.

Nous manœuvrâmes le long de la côte, jusqu'à ce que la nuit nous obligeât à jeter l'ancre. Le lendemain matin, nous reprîmes notre course, sous une légère voilure, guettant l'apparition de quelque canot du pays, pour savoir dans quels parages nous nous trouvions. A la fin, nous vîmes une barque se détacher du rivage ; elle vint bord à bord avec nous, et nous informa que nous étions à quelques milles au sud du Fernand-Vaz. Le patron du bateau me reconnut. S'imaginant aussitôt que je venais installer un comptoir dans son village, il laissa éclater sa joie. A peine savait-il quelques mots de notre langue ; aussi répétait-il à chaque instant : « Jeter l'ancre !... ivoire en abondance !... charger navire en quinze jours !... »

Ce fut un coup terrible pour le pauvre diable, quand il sut que j'allais établir mon quartier général dans un autre village rival du sien, sur les bords du fleuve. Il essaya de me faire croire que Rampano, le chef du pays que j'avais habité précédemment, était mort, et que son village s'était dispersé ; mais je connaissais trop bien les vieilles rubriques de ces bons nègres pour me laisser prendre à de telles finesses. Le compère désappointé nous quitta avec dépit et s'en alla prévenir ses camarades des autres canots de ne point se rendre à notre bord ; de sorte que nous ne pûmes nous procurer de pilote.

Comme nous rebroussions chemin en côtoyant le rivage, nous vîmes les naturels, dans un état de vive surexcitation, courir de maison en maison et se rassembler sur la place. Chaque village avait arboré au haut d'un grand poteau le drapeau de signal que les chefs tiennent en réserve pour inviter les blancs à venir faire du commerce à terre ; et, la nuit venue, des feux de joie furent allumés tout le long de la côte.

Enfin, le matin du 10, je reconnus bien le pays qui avoisine l'embouchure du fleuve. Nous diminuâmes de voiles, et bientôt nous vîmes deux embarcations venir du rivage à notre rencontre. Dans

la première, à mesure qu'elle approchait, je distinguais les traits de mon ancien ami Adjouatonga, chef de l'un des villages dépendants de la tribu Adjiena, qui occupe l'entrée du fleuve. Il grimpa à bord de notre bâtiment, et après avoir donné une poignée de main au capitaine, il s'avança vers moi et les autres pour nous faire la même politesse. Mais quand je me retournai de son côté, il recula, frappé d'étonnement : « Êtes-vous Chaillie? s'écria-t-il, ou êtes-vous son esprit? Est-ce un revenant que je vois? Parlez vite; car je ne sais pas si je dois en croire mes yeux. Peut-être suis-je devenu fou. » Le brave homme me serra dans ses bras avec des transports de joie, mais si étroitement et si longtemps que je finis par souhaiter que son amitié fût moins démonstrative, d'autant plus que son ardent enthousiasme s'exhalait en gouttes de sueur parfumées d'huile rance. Le second canot m'amenait aussi un autre ami, Sholomba, neveu de Rampano, le chef de mon ancien village; de sorte que je me vis bientôt entouré d'une foule de vieilles connaissances et obligé d'entendre un récit confus de ce qui s'était passé en mon absence, reproduit à la fois par une demi-douzaine de bouches actives et criardes.

Je m'occupai ensuite de chercher un moyen de débarquement. Sholomba me prévint que la passe du Fernand-Vaz était devenue fort mauvaise depuis mon départ, et qu'il serait moins dangereux de lancer un canot sur la côte à travers le ressac, que de tenter l'accès de l'embouchure du fleuve. On se trouvait alors au commencement de la saison pluvieuse, époque où les vents sont moins violents que dans la saison sèche, mais où la vague qui déferle sur les côtes, constamment fouettée par les vents de sud-ouest, ne laisse pas que d'être menaçante. Cependant le premier débarquement s'opéra sans accident dans le canot d'Adjouatonga, qui était plus solide que les autres. Ce petit esquif fut lancé adroitement sur la lame, au bon moment, et porté par elle avec la vitesse de l'éclair jusqu'au rivage, où nous attendaient les bras d'une foule d'indigènes rassemblés pour nous recevoir. Après cette périlleuse descente, je me vis au milieu de plusieurs centaines de sauvages qui tous dansaient et poussaient des cris de joie frénétiques. Ils m'entraînèrent à travers une langue de terre sablonneuse jusque sur les bords du Fernand-Vaz, où des

canots étaient prêts à remonter le fleuve pour nous conduire au village de Rampano.

Je n'avais été absent que quatre ans. — Que de choses pourtant dans cet intervalle ! — Le temps avait amené mille changements sur le théâtre de mes précédentes aventures. Et d'abord, l'aspect de l'embouchure du fleuve était tellement modifié que j'avais peine à le reconnaître. La longue pointe de terre sablonneuse et couverte de roseaux, qui autrefois se prolongeait plus de trois milles au sud de cette embouchure, avait disparu ; et du côté du nord, la mer avait si bien balayé les sables que le village d'Élindé, dont le chef, Sangala, m'avait causé tant d'ennuis à une autre époque, était devenu inhabitable. La population s'était déplacée ; beaucoup de petites îles avaient été aussi submergées ou emportées, et je ne revis plus là les troupes d'oiseaux de mer, qui autrefois y étaient si nombreuses. Nous remontâmes à force de rames jusqu'à mon ancien établissement, Washington. Il était désert et en ruines. Il ne restait guère, pour m'en indiquer la place, que quelques bambous disjoints, et quelques pieux à moitié pourris. La demeure de mon pauvre vieil ami Rinkimongani n'offrait plus qu'une image de destruction ; car l'excellent homme était entré dans l'éternel repos, et sa famille était dispersée.

Après un premier coup d'œil jeté sur l'état du pays, je résolus de me fixer près de la résidence de Djombouai, à deux milles au-dessus de mon ancienne habitation. D'une part cette situation était avantageuse ; de l'autre, je voulais donner satisfaction aux idées superstitieuses des Commis, qui avaient peur de me voir relever mon premier établissement dans un lieu qui, suivant eux, était ensorcelé, surtout depuis la mort de Rinkimongani.

Cependant la nouvelle de mon arrivée s'était répandue dans la contrée. Pendant plusieurs jours, les habitants affluèrent par terre et par eau pour rendre visite à leur ancien ami, et aussi, je pense, à sa pacotille. Rampano, absent de sa demeure, était retenu sur les rives de l'Ogobai ; mais on lui dépêcha des exprès pour l'inviter à hâter son retour. Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais rentré dans la vie sauvage. Dès que la nuit fut venue, on alluma des feux de joie, autour desquels des bandes de noirs à demi nus, enfiévrés d'une

ivresse brutale, se mirent à danser, en étourdissant mes oreilles du bruit de leurs tambours et de leurs chansons.

Il fallait cependant retourner à bord du schooner pour aviser au moyen de débarquer aussi mon bagage et mes marchandises. Comme l'entrée du fleuve était devenue extrêmement dangereuse depuis la disparition de la pointe de terre sablonneuse, et comme personne ne connaissait la direction ni la profondeur du chenal, car toute cette embouchure, dans sa largeur, ne présentait qu'une ligne non interrompue de brisants, nous résolûmes de faire gagner terre à notre chargement à travers le ressac. Mais, pendant plusieurs jours de suite, telle fut du matin au soir la violence de la tempête déchaînée, qu'il fut impossible de tenter l'aventure.

Le 15 octobre seulement, nous nous-mêmes à l'œuvre. Trois canots du pays furent amenés bord à bord du bâtiment, et nous commençâmes à transborder mes effets les plus précieux. Sur l'un d'eux, je fis placer tous mes instruments scientifiques, sextants, chronomètres, compas prismatiques, baromètres, etc., sans compter cinq grandes boîtes musicales de Genève (cadeaux destinés aux chefs du pays), cinq barils de salaison, un paquet contenant 1,500 balles à fusil, une boîte de médicaments, et bien d'autres objets encore. Le capitaine Vardon et moi nous descendîmes dans cette barque pour veiller nous-mêmes sur une cargaison si précieuse, et nous y prîmes place aux acclamations des rameurs nègres.

Les deux autres canots affrontèrent les premiers la fureur du ressac. La lame s'enroulait à des hauteurs formidables; il semblait que les bateaux, précipités de là dans des gouffres d'écume bouillonnante, ne dussent jamais s'en relever. Pourtant ils gagnèrent le rivage. A notre bord, le capitaine avait de mauvais pressentiments sur les suites de notre hardiesse. Je l'avertis de préparer sa ceinture de sauvetage; mais, dans la préoccupation du moment, il négligea cette précaution. Comme nous approchions de la ligne des brisants, notre seule chance de salut était de nous élancer sur la croupe d'une de ces hautes vagues qui se succédaient de temps à autre et se gonflaient en s'arrondissant pour aller crever sur le rivage. Mais nous n'eûmes pas le bonheur d'être transportés ainsi à bon port. Notre équipage, dominé par la crainte d'une catastrophe, manqua de

décision; on attendit quelques secondes de trop. Au lieu de nous lancer en avant, une grosse lame passa par dessus notre bateau, le renversa, et nous jeta à une grande distance du bord. Des vagues courtes et fortes se succédaient avec une rapidité terrible, la mer tout autour de nous se soulevait en masses écumeuses, et nos forces s'épuisaient à lutter contre les flots entrechoqués. Les nègres de notre canot, pour la plupart mes anciens compagnons d'aventures, nagèrent vers moi et firent tous leurs efforts pour me soutenir sur l'eau; ils m'aidèrent à me débarrasser de mes chaussures et de mon habit, dont les poches étaient alourdies par toutes sortes d'objets; et comme je me sentais faiblir en avalant une grande quantité d'eau salée, ils nagèrent sous moi en m'élevant à la surface, comme une bouée. J'aperçus alors à quelque distance le pauvre capitaine Vardon qui se débattait seul contre les vagues; car mes hommes avaient porté toute leur attention sur moi. Je leur criai de se partager et d'aller aussi à son aide. Pendant ce temps, les gens du rivage avaient fait plusieurs fois de vains efforts pour nous secourir; les canots dépêchés par eux semblaient tous les uns après les autres. Il fallut attendre l'apaisement de ce choc tumultueux des vagues. Parfois, quand les brisants ont épuisé leur furie, il survient un moment de trêve; c'est ce répit passager, précaire et d'une durée incertaine, qu'il faut saisir comme l'unique chance de gagner le rivage. Lorsque la mer est très-violente, au fort de la saison sèche, par exemple, plusieurs jours peuvent se passer sans un seul intervalle de calme. Enfin, l'instant favorable se présenta, et nous fûmes arrachés à notre périlleuse situation.

C'était pour la cinquième fois que je faisais l'épreuve des dangers de cette côte, et que, chavirant sur les mêmes brisants, j'étais sauvé par le dévouement de ces fidèles nègres.

A peine eus-je pris terre que l'extrême importance de la perte que je venais de faire me frappa fortement l'esprit : l'eau de mer avait mis hors de service tous mes instruments astronomiques; avec eux, je me voyais enlever les moyens d'accomplir la principale mission que je m'étais donnée. Qu'avais-je à faire, sinon de me résigner à une longue et ennuyeuse attente, jusqu'à ce qu'on m'eût envoyé de Londres une seconde collection d'appareils?

En touchant le rivage, je me vis entouré de noirs. Les femmes surtout se faisaient remarquer par leurs témoignages de sympathie. Il s'éleva un cri général :

« Quel est donc le peuple jaloux de nous, qui désire la mort de notre homme blanc? »

Car, dans ce pays, tous les malheurs sont imputés à l'influence de la sorcellerie. Ces pauvres gens attribuaient ainsi à la jalousie de quelque village voisin le danger auquel je venais d'échapper avec tant de peine.

CHAPITRE II

LE FERNAND-VAZ

Aperçu du voisinage des côtes. — L'Ogobai. — Prairies du Fernand-Vaz. — La tribu des Commis. — Répartition des clans. — Rampano, leur chef, et sa sorcellerie. — Mon arrivée annoncée à Quenguéza, roi du Rembo. — Quenguéza accourt. — Son trouble à la vue des trésors que je lui apporte. — Un petit chimpanzé et son envoi en Angleterre. — Visite à Élindé, à l'embouchure du fleuve. — Ma maladie. — Affection de Rampano. — Le roi Olenga-Yombi. — Grand palabre¹ des chefs Commis. — On m'accorde la permission de remonter le fleuve jusque dans l'intérieur. — Visite à mon ancienne résidence et au tombeau de Rinkimongani. — Superstition des habitants. — La Bola Ivoga. — Fétiche de Rabolo. — Départ du *Mentor* pour l'Angleterre.

Dans mon ouvrage sur l'Afrique équatoriale, j'ai donné à mes lecteurs un aperçu sommaire des régions qui avoisinent le Fernand-Vaz et des habitants de cette partie de la côte occidentale d'Afrique. Le pays qui s'étend des deux côtés du fleuve, dont le cours est parallèle à la mer pendant près de quarante milles, est en général peu élevé. Entre le fleuve et la mer, le terrain est sablonneux, couvert d'herbes et de maigres arbustes, coupé de loin en loin par un bouquet d'arbres, et bordé de palmiers du côté du fleuve. A mesure qu'on remonte de l'embouchure vers le sud, les îlots d'arbres s'épaississent, se rapprochent et se développent en bois de futaie d'une grande beauté. C'est aux environs du cap Sainte-Catherine, entre le fleuve et la mer, dans une jungle sauvage, qu'habite le gorille, dont j'aurai bientôt à parler.

1. Nous devons reproduire ici une note de *l'Afrique équatoriale* : « Le mot *palabre* ou *palaver* signifie des pourparlers agités, une contestation violente ou un procès irrégulier, car dans ces pays il n'y a pas de tribunaux; enfin une convocation tumultueuse pour décider sur quelque grief sérieux. »

Au nord et sur la rive droite du Fernand-Vaz, se déploie le delta de l'Ogobai, rivière beaucoup plus considérable que le fleuve lui-même et dont les mille bras sont partout bordés de mangliers. Cette rive droite du Fernand-Vaz est couverte d'épaisses forêts de palétuviers. Ainsi, d'un côté de ce fleuve large et paresseux se dresse une végétation touffue, et de l'autre s'étend une vaste prairie découverte. De toutes les rivières de l'Afrique occidentale connues jusqu'à ce jour, depuis le Niger jusqu'au Congo, l'Ogobai est la seule qui remonte loin dans l'intérieur et qui se fraye un passage dans la grande chaîne des montagnes de la côte. Un des canaux de l'Ogobai va se réunir au Fernand-Vaz, à quelques milles de l'embouchure de ce fleuve. A quarante milles plus haut, le lit du Fernand-Vaz se resserre; plus haut encore, il est encaissé des deux côtés par des montagnes, premiers contre-forts du plateau pittoresque de l'Afrique centrale; le fleuve alors prend le nom de *Rembo*, c'est-à-dire fleuve par excellence.

Les prairies du Fernand-Vaz ne sont pas insalubres. Pendant la saison sèche, de juin à septembre, une forte brise de mer souffle constamment, sans cependant soulever en nuages ni en monticules le beau sable blanc qui forme le sol de la prairie. A cette époque, tous les étangs, tous les marais sont à sec; et jusqu'à ce que la persistance de la sécheresse ait dévoré l'herbe, l'aspect du pays est celui d'un grand parc anglais, surtout aux heures fraîches du matin, quand un troupeau de bœufs sauvages (*bos brachyceros*) ou d'antilopes, paissant au loin sur la lisière du bois, rappelle, pour quelques instants, le bétail et le gibier de nos pays civilisés. Mais à mesure que la saison sèche se prolonge, l'herbe se flétrit et brûle, et toute la contrée prend un air de désolation. Le ciel est presque toujours couvert. D'innombrables bandes de marabouts viennent déposer leurs œufs dans les prairies. La prodigieuse quantité de ces oiseaux et leur apparition subite effrayent l'imagination. La saison pluvieuse, au contraire, appelle sur les étangs et les marécages un genre d'intérêt tout nouveau. La vie foisonne dans ces terres bourbeuses. J'avais l'habitude de m'extasier sur l'abondance inouïe de poissons du genre anguille qui pullulaient de toutes parts, à mesure que l'eau montait; preuve évidente qu'elles étaient enfouies dans la vase où elles gisent

ANTILOPES.

en état de torpeur pendant la saison sèche. Des troupes croassantes d'oiseaux pêcheurs vont et viennent sur les berges des rivières et des étangs; une multitude de mouettes, d'hirondelles de mer, de pélicans, etc., animent la scène par leurs ébats et leurs cris aigus.

Le long des bords du fleuve, la plaine est parsemée de villages; ce sont ceux de la grande tribu nègre de Commi, dont les plantations cependant sont situées sur la rive opposée du Fernand-Vaz, et aussi sur les bords du canal Npoulounay; car le sol sablonneux est impropre à la culture du bananier, de la canne à sucre et des autres arbres ou plantes. Chaque village est soumis à l'autorité patriarcale d'un chef et tous dépendent nominalement du roi de la tribu, qui réside à Aniambié, village autrefois fort considérable situé sur la côte, près du cap Sainte-Catherine, et réduit aujourd'hui à quelques huttes délabrées. Le roi demeure sur sa plantation.

Le clan de Commi, que j'avais adopté de préférence, occupait plusieurs villages qui s'étendaient sur les bords du fleuve, à quelques milles de son embouchure. Leur chef actuel était mon ancien ami Rampano, nègre nonchalant et flegmatique, d'une humeur originale, et plein de bonhomie. Celle des qualités de Rampano que ses compatriotes appréciaient le plus, c'était son habitude d'aller se coucher quand il était ivre, au lieu de se quereller et de s'emporter. Son autorité sur le clan était moindre cependant que celle d'Olenga-Yombi, chef suprême ou roi de la tribu Commi, résidant à Eliva, dans le district du Fernand-Vaz.

La manière dont la population de ces tribus africaines est distribuée présente de curieuses anomalies. Ainsi, le peuple qui est directement sous les lois d'Olenga-Yombi habite près de la côte, environ à trente milles au sud des villages soumis à Rampano. Les membres de cette famille commune se trouvent donc séparés les uns des autres par de nombreux villages appartenant à des tribus étrangères. Le chef-lieu de la tribu Commi est, depuis plusieurs générations, possédé par la famille d'Olenga-Yombi; ce qui prouve le respect séculaire de ces hommes primitifs pour le principe d'hérédité. On continue de le reconnaître dans les souverains qui le représentent, même quand les villages, directement soumis à leur autorité, sont dépeuplés et déchus de toute influence.

L'amitié de ces deux chefs et celle de Quenguéza, le puissant monarque de Goumbi, établi quatre-vingts milles plus haut sur le fleuve, m'étaient précieuses; grâce à eux, j'étais presque sûr d'atteindre le but de mon voyage. Non-seulement ils m'aplaniraient les obstacles politiques, mais encore ils me procureraient l'assistance de toutes les tribus de la côte pour pénétrer dans l'intérieur. J'avais apporté des denrées destinées aux Commis, grands amateurs de commerce. L'échange que je comptais en faire avec les productions de leur pays devait m'assurer leur bonne volonté. En général, ces peuples de la côte occidentale ne font pas que des commerçants; et chez eux-mêmes, un homme est bien plus estimé pour les valeurs dont il trafique que pour les biens-fonds qu'il possède. Je voulais donc commencer par résider quelques semaines au milieu d'eux pour me faire bien venir et des sujets et des chefs. J'envoyai Sholomba prévenir Quenguéza de mon arrivée, et, en l'attendant, j'allai faire ma cour à Rampano, qui était revenu de l'Ogobai.

Je savais que le retour de Rampano avait coïncidé avec mon excursion à bord du schooner, et j'étais un peu piqué de ne pas l'avoir vu parmi ceux qui m'attendaient sur le rivage, le jour de mon accident. J'appris alors qu'il était dans une cabane à quelque distance. Je m'y rendis et je trouvai mon bonhomme à tête grise, assis gravement et sans bouger sur un paquet de fétiches ou de mondas et marmottant des paroles magiques. Je m'avançai vers lui en prenant un air mécontent et je lui reprochai son indifférence pour un vieil ami, comme s'il n'avait pas su quels dangers je courais en traversant le ressac dans cette saison. A cette apostrophe, il demeura aussi immobile qu'une pierre. Seulement il répondit en s'adressant à ses fétiches : « Mon homme blanc se noyer ! comment serait-ce possible ? » et regardant ceux qui l'entouraient, il répéta : « Comment serait-ce possible ? » Je laissai le pauvre homme saluer ainsi ma bienvenue, content de voir que même son aveugle superstition n'avait pas réussi à étouffer son bon naturel.

Une nuit, peu de temps après mon arrivée, je venais de me retirer dans la cabane que les nègres m'avaient assignée, lorsque j'entendis sur le fleuve résonner le cornet du pays, au milieu des chants d'une troupe de rameurs. C'était le roi Quenguéza qui arrivait

pour me faire fête à l'occasion de mon retour dans son pays. Je me levai sur-le-champ et je courus à la porte, où le vénérable chef me reçut à bras ouverts, en protestant qu'il ne voulait pas se coucher avant de m'avoir embrassé et assuré de toute son affection. Quand j'avais dépêché Sholomba à sa recherche, désirant prévenir les doutes qu'il aurait pu concevoir, mais n'ayant sous la main aucun autre signe de reconnaissance, je lui avais envoyé une bouteille d'eau-de-vie, bien sûr qu'à cette vue il devinerait tout de suite à qui il avait affaire.

Je fus vraiment bien aise de revoir ce vieux et digne chef, le roi du Rembo ou du fleuve supérieur. C'était un homme dont l'influence était aussi puissante qu'étendue, non pas seulement en raison de sa dignité héréditaire, mais aussi à cause de l'énergie et de la noblesse de son caractère. Il aimait beaucoup les hommes blancs; cependant je ne pus le décider à revêtir en public les beaux habits européens que je lui avais apportés; car il était convaincu qu'il mourrait s'il mettait sur lui le moindre vêtement, vu qu'il était encore en deuil de son frère, mort depuis plusieurs années déjà et bien avant que nous eussions fait connaissance. Je ressentais et je ressens toujours la plus vive affection pour ce vieillard sévère, aux traits fortement accentués, et quand je me rappelle toutes ses excellentes qualités, je ne puis me faire à l'idée que ce soit là un grossier sauvage.

Le lendemain, Quenguéza me donna une fort belle chèvre, la plus grosse que j'eusse jamais vue en Afrique. Une chèvre est un présent royal dans cette partie du continent, et Quenguéza avait élevé celle-là dans la pensée de m'en faire cadeau si je lui tenais parole en revenant du pays des blancs. Notre entrevue officielle eut lieu le jour suivant avec une certaine solennité, et scella de nouveau notre pacte d'amitié.

Après les premiers témoignages de cordialité, je lui dis, dans une harangue préparée, quel accueil j'avais trouvé en Amérique et en Europe, et comment son nom, après le grand service qu'il m'avait rendu en me mettant à même de pénétrer dans l'intérieur des terres, s'était répandu au loin parmi les nations des hommes blancs. Je lui dis aussi, mais tout bas, que j'avais rapporté pour lui, de la part

d'un de ses amis d'outre-mer, un coffre rempli de beaux présents¹.

Le vieux chef se leva à son tour et répliqua par un discours éloquent. Il m'assura, avec cette courtoisie métaphorique qui distingue les monarques nègres, que sa ville, ses forêts, ses esclaves et ses femmes étaient à moi (sur ce dernier point du moins il était sincère) ; que dorénavant il n'aurait pas d'autre volonté que la mienne ; que j'aurais tous les jours l'estomac plein, autrement dit que je n'aurais jamais à craindre la famine, et qu'enfin (ceci était le point capital) il m'aiderait de toute son influence, et m'accompagnerait même en personne, dans le voyage que je me proposais d'entreprendre à l'intérieur. Puis il ajouta, comme moi, à voix basse et de manière à n'être entendu d'aucun des assistants : « Si vous m'aimez, ne dites mot à qui que ce soit des présents que vous m'avez apportés. »

Pendant cette entrevue, je fis voir à Quenguéza, entre autres choses, un exemplaire du volume illustré de mon *Voyage dans l'Afrique équatoriale*, et je lui montrai la gravure qui nous représente, lui et moi, assis au milieu d'une assemblée des naturels, à Goumbi². Son ravissement n'eut d'égal que sa surprise : « Eh quoi ! s'écria-t-il, suis-je donc si connu dans le pays des hommes blancs, qu'ils aient voulu faire mon portrait ? » Puis, se tournant avec un air de souverain mépris vers la foule qui nous entourait, et désignant du doigt la gravure : « Voyez, dit-il, pourceaux que vous êtes ! que pouvez-vous savoir des hommes blancs ? Quenguéza est l'ami de l'homme blanc ; mais vous, que seriez-vous sans moi ? » Il me demanda ensuite qui avait fait ce livre. Je lui répondis que c'était le même ami qui lui avait adressé de si beaux présents. Il ne l'oublia pas, car, le lendemain, il m'offrit une superbe peau de léopard, en me priant de l'envoyer au Ntangani (à l'homme blanc) qui avait mis sa figure dans un livre, et qui lui avait expédié tant de belles choses pour lui être agréable.

Voulant me conformer à son désir en ce qui regardait le secret

1. Mon ami M. John Murray, d'Albemarle-Street, m'avait remis cinquante livres sterling destinées à des emplettes de cadeaux pour Quenguéza et quelques autres chefs.

2. V. *l'Afrique équatoriale*, p. 281.

des cadeaux, je pris rendez-vous avec lui pour les lui remettre sans témoins. Il choisit l'heure de l'après-midi où presque tout le monde faisait la sieste. Il se présenta à ma porte, accompagné de quelques personnages de sa famille et de plusieurs de ses femmes; car les rois de ces pays doivent toujours être environnés d'un certain cortège. Mais Sa Majesté, décidée à ne laisser voir à cet entourage aucun des objets que je devais lui donner, me toucha légèrement le coude et me dit à l'oreille de tenir tout ce monde à l'écart et de ne laisser entrer personne avec nous. Il franchit donc tout seul le seuil de ma cabane; puis il ferma la porte, et, s'asseyant à terre, il me dit qu'il était prêt à regarder les présents que je lui avais apportés.

Le premier objet que j'offris à son admiration, ce fut la casaque d'un bedeau de Londres, vêtement tout à fait adapté à sa grande taille et bien fait pour lui plaire, car il brillait des plus vives couleurs : bleu avec des franges jaunes, et doublé de rouge. J'étais aussi devant lui un magnifique gilet en peluche. Comme Sa Majesté ne portait pas de pantalons, cet article ne figurait pas dans le costume, non plus que les chemises.

« Essayons ces vêtements, » dit le roi à voix basse. Mais avant de se mettre à cette opération, il alla s'assurer à la porte que personne ne le guettait. Après quoi, ayant endossé la casaque et pris en main la canne du bedeau, que je n'avais eu garde d'oublier, il demanda vite un miroir, dans lequel il contempla son image tout à loisir. Pendant ce temps-là je complétais l'effet du costume, en coiffant mon homme de mon chapeau claqué, que j'avais fait passer de son état d'aplatissement à un développement énorme, au grand ébahissement du personnage. Après s'être admiré avec enthousiasme dans la glace, il se redressa de toute sa hauteur et se mit à arpenter la chambre de long en large en se pavanant, « heureux comme un roi ! » Enfin, quand il eut encore accordé quelques minutes à la satisfaction de sa vanité, il remplaça dans le coffre les diverses pièces de ce costume impérial, pour procéder à l'inspection des autres objets.

Outre la masse de cadeaux dont je m'étais muni, et que je destinai au vieux chef, j'avais quelques articles assez précieux de fabrique européenne, achetés en partie avec l'argent que m'avait

remis un autre de mes amis d'Angleterre ¹ pour des présents à faire à des chefs africains. Je ne pouvais mieux utiliser cette générosité qu'en l'appliquant au vieux roi du Rembo. Il y avait là une quantité de belles étoffes de soie et de coton, des couteaux, des fourchettes et des cuillers d'argent, de la poudre à canon, des fusils, de la vaisselle et des perles pour les femmes : tout cela était enfermé dans des caisses munies de clefs et de serrures, et ces caisses étaient elles-mêmes des dons d'une grande valeur, car la richesse d'un chef africain de ces parages s'estime par le nombre de ses esclaves, de ses femmes et de ses coffres. A la vue de tant de trésors, mon homme demeura abasourdi ; et, lorsque je me mis à étaler devant lui le contenu des coffres, il m'arrêta par le bras et me dit : « M'aimez-vous, Chaillie ? Alors ne parlez pas à mes hommes de ce que vous m'avez donné ; autrement ils m'ensorcelleront. » Il y avait chez lui un combat intérieur entre la cupidité et la terreur, et ce combat se peignait sur sa physionomie. La crainte de la sorcellerie le dominait toujours, grand défaut chez un chef ; c'était là ce qui avait dépeuplé Goumbi, sa capitale sur le Rembo. Il retourna à la porte, l'entr'ouvrit pour regarder si personne n'était aux écoutes ; puis il se mit à genoux, m'étreignit les pieds avec ses mains, et laissant voir ses traits si nobles contractés par la frayeur, il me supplia de nouveau de garder le secret sur les trésors que je lui avais donnés.

Il ne m'eut pas plutôt quitté que je l'entendis déclarer à ses sujets que l'homme blanc ne lui avait rien apporté ; et comme je m'approchais de lui, loin de paraître déconcerté à ma vue, il répéta les mêmes assurances d'une voix plus haute ; mais en même temps, il me regardait en clignant de l'œil, comme pour me supplier de ne pas le démentir. Ce manège trop clair allait contre son but ; son entourage riait sous cape, car tous savaient à quoi s'en tenir sur les rubriques de leur bon vieux chef. Celui-ci ne voulut pas embarquer les coffres en plein jour ; mais il revint la veille de son départ, à la nuit, quand tout le monde était endormi, et se chargeant furtivement des caisses, il les porta lui-même, avec l'aide de deux esclaves, jusqu'au rivage.

1. Henri Johnson, écuyer, 39, Crutched-Friars.

En peu de jours mon bâtiment fut déchargé, et mes bagages déposés dans plusieurs cabanes sans autre sûreté qu'une porte, attachée par une corde de lianes à un mur de bambous. Ma propriété cependant fut respectée, et l'honnête population des Commis ne me fit pas tort d'un seul article. Quenguéza était retourné à Goumbi. Je cherchai de nouveau à me fortifier contre le climat et les difficultés du pays. Je fis de courtes excursions dans différentes directions, j'allai voir beaucoup de petits chefs, je reçus la visite de quelques autres ; je les engageai eux et leurs sujets à récolter le plus de produits possible, pour que le capitaine Vardon pût recharger son navire et retourner en Angleterre. Comme j'ai décrit tout au long ce pays du littoral dans mon précédent ouvrage, je ne donnerai place ici qu'à quelques incidents et à quelques notes d'histoire naturelle recueillies çà et là, avant d'entamer le récit de mon expédition dans l'intérieur.

Le 1^{er} novembre, un nègre d'un village voisin m'apporta un jeune chimpanzé mâle, de trois ans environ, qu'on avait pris, quelques mois auparavant, dans les bois qui bordent le Npoulounay. Thomas, c'est de ce nom que je baptisai mon protégé, était un petit drôle espiègle, qui me divertissait par mille tours. Il était du reste fort apprivoisé, comme tous les jeunes chimpanzés. Malheureusement, Thomas était estropié d'une main, quelques-uns de ses doigts ayant été brisés et mal remis en place. Cet accident provenait d'une attaque des chiens du village qui lui avaient donné la chasse, un jour qu'échappé de l'endroit où on le tenait captif, il s'était enfui dans les bois voisins. J'attachai Thomas par une corde à un poteau de la véranda de ma cabane. Je le nourrissais de bananes cuites et de quelques autres mets de ma propre table. Il en était venu, par l'effet de l'éducation, à préférer les aliments cuits aux crudités, si bien qu'il rejetait toutes les bananes crues qu'on lui présentait. La différence d'aptitude à la domestication entre le jeune chimpanzé et le jeune gorille est un fait que j'ai vérifié par de nombreuses observations et que je dois encore confirmer ici, car c'est un des points qu'on m'a le plus contestés, à l'apparition de mon premier ouvrage. Le jeune chimpanzé se réconcilie visiblement avec son état de captivité deux ou trois jours après qu'on l'a tiré de ses forêts ; mais je n'ai jamais

vu un jeune gorille s'approprier dans sa prison, quoique j'en aie eu quatre en ma possession, et de tout petits.

Un jour, je fus témoin d'une action de messire Thomas, qui me

parut jeter un certain jour sur les habitudes de son espèce à l'état sauvage. Peu de temps après que je l'eus pris chez moi, j'achetai un chat domestique. Dès que le jeune chimpanzé l'aperçut, il s'enfuit tout tremblant vers son poteau et s'y cramponna de toutes ses forces, le poil hérissé et les yeux brillant d'un feu sombre; mais peu d'instants après, il avait repris courage; il s'élança sur le chat,

et saisit avec un de ses pieds la nuque de l'animal, en pesant de l'autre sur son dos, comme pour lui briser les vertèbres du cou. Je ne voulais pas perdre mon chat; je m'interposai, et je lui sauvai la vie. Les nègres disent que le chimpanzé attaque le léopard de la même façon, et je ne doute pas, d'après ce que j'ai vu, que ce rapport ne soit exact.

Mon petit singe se maintint en bonne santé et ne cessa de développer son intelligence et sa gentillesse jusqu'au départ du capitaine Vardon pour l'Angleterre. Je l'envoyai à Londres chez un de mes amis qui, dès son arrivée, le porta au Palais de Cristal de Sydenham. Beaucoup de mes lecteurs, j'en suis sûr, l'auront vu à cette exposition et se seront amusés de ses espiègleries. On m'a assuré que son éducation avait été fort perfectionnée; ainsi le petit drôle comprenait très-bien qu'il fallait payer pour le voir. Quand on faisait mine de laisser entrer quelqu'un sans payer, mons Thomas s'élançait en avant de toute la longueur de sa chaîne, en poussant des cris aigus pour protester contre ce passe-droit; et il ne cessait de témoigner bruyamment son mécontentement, jusqu'à ce qu'on eût reçu l'argent du visiteur.

Pendant que se bâtissaient ma nouvelle maison et mes magasins, je faisais de petites tournées dans le bas pays pour visiter les établissements des Commis et me rendre compte des changements survenus sur les bords du Fernand-Vaz. Je reconnus la cause qui avait altéré l'embouchure de ce fleuve : le courant et la violence de la mer ayant détruit la longue pointe sablonneuse que l'on y voyait autrefois, l'entrée était devenue plus large, mais plus dangereuse; car les débris de la langue de terre s'étaient convertis en bancs de sable cachés sous l'eau à peu de profondeur, et comme ces sables étaient mouvants¹, personne ne pouvait s'assurer de la direction du chenal. Le vieux Sangala, le chef du village d'Élindé, situé à l'embouchure du fleuve, était mort, et le nouveau chef, son parent et son héritier, qui avait pris son nom, était un ivrogne dont on faisait fort peu de cas. Les veuves du vieux Sangala s'étaient toutes remariées. Elles me firent cependant l'accueil le plus empressé, surtout la principale épouse du défunt, ou la reine, qui daigna s'occuper elle-même de ma cuisine pendant mon séjour à Élindé. Elle trouvait dans son cœur

une certaine éloquence pour rappeler ses beaux jours du vivant de son premier mari. Heureusement le second époux ne se montrait pas jaloux de ces regrets. Dans ce pays-là, les veuves qui convolent en secondes nocces ont leur franc parler pour faire l'éloge de leur défunt.

Je ne pus retrouver, près de l'embouchure, la jolie petite île, terrain de chasse des oiseaux aquatiques, où se rencontrait, comme sur la langue de terre sablonneuse, cette grande et grotesque grue appelée *mycteria senegalensis*, avec des milliers d'oiseaux de mer de toute espèce.

Ce n'est pas seulement à Éлиндé que la mort avait fait des ravages. J'appris au village de Makombé que le chef était mort, et que son héritier Hougou, le même qui m'avait aidé à m'établir à Washington, accusé de l'avoir fait périr par ses sorcelleries, avait été forcé de subir l'épreuve du poison, à laquelle il avait succombé. Des scènes pareilles s'étaient passées dans d'autres villages. Voilà le danger, chez ces malheureux peuples, d'être l'héritier d'un homme qui meurt de maladie.

A peine revenu de mon excursion à l'embouchure du fleuve, je fus pris d'un fort accès de fièvre, qui me mit au lit pour quatre jours. Il me fallut envoyer à bord du *Mentor* chercher du calomel et du jalap, car ma boîte de médicaments avait été perdue dans le naufrage de mon canot. Je fus vraiment touché, pendant cette maladie, de la vive sympathie que me témoignèrent les gens du pays. On observait nuit et jour le silence le plus absolu autour de la cabane où j'étais couché. Le tam-tam, les chants et les danses étaient prohibés, de peur que je n'en fusse incommodé, et le vieux chef Rampano venait s'asseoir chaque jour plusieurs heures de suite à côté de mon lit. Il ne parlait presque pas, mais son attitude témoignait de son affliction. Pauvre brave homme ! de temps en temps il me disait : « Chaillie ! Chaillie ! Il ne faut pas être malade dans mon village ; personne parmi nous n'est content de vous voir souffrir ; je vous aime, car vous êtes venu ici pour moi, et je n'ai pas dans le monde de meilleur ami que vous. » En sortant, il marmottait d'ordinaire des paroles que je ne comprenais pas, mais qui devaient être une invocation à quelque esprit qu'il priait de veiller sur moi.

BORDS DU FERNAND-AZ A ÉLINDÉ.

Le vieux Rampano avait, au sujet des esprits bons et méchants, certaines idées particulières. Un beau jour, il se mit en tête qu'il mourrait s'il entrait dans ma cabane; car on lui avait dit qu'une personne, douée d'un pouvoir magique, avait composé un maléfice placé sous le seuil de ma porte, de telle sorte que, s'il mettait le pied chez moi, le sortilège opérerait et le tuerait infailliblement.

Aucune instance de ma part, aucun raisonnement ne pouvait persuader le vieux chef de franchir l'entrée de ma cabane. Au bout de quelque temps, je me fâchai et je lui dis qu'il ne pouvait refuser de venir me voir; le pauvre homme envoya aussitôt chercher plusieurs docteurs pour prendre leur avis. Ceux-ci déclarèrent aussitôt qu'à la vérité de méchants sorciers qui le guettaient s'étaient embusqués derrière ma porte pour le tuer, mais qu'on pouvait les faire déloger de là, maintenant que leur malice était connue.

Aussitôt commencèrent les cérémonies pour l'exorcisme du magicien. Pendant trois jours consécutifs, on dansa sans relâche, tout en invoquant les bons esprits. Enfin, un matin, pendant que j'étais occupé à écrire, sans faire attention aux bruits du dehors, Rampano arriva devant ma porte, tira un coup de fusil, et entra avec fracas dans ma cabane, en marmottant force invocations et imprécations; puis enfin il reprit une contenance plus calme, content, disait-il, d'avoir purifié l'atmosphère morale de mon habitation.

Il se passa, le 22 novembre et les jours suivants, des faits d'une grande importance pour mes projets d'expédition. Pendant mon séjour en Europe, les chefs des clans Commis, réunis sous la présidence du roi Olenga-Yombi (qui avait pris tout récemment le nom de Rigundo), avaient rendu une loi qui défendait aux Mpongwés (tribu commerçante du Gabon), ainsi qu'à tout homme blanc, de remonter le cours du Fernand-Vaz ou de l'Ogobai. Il est d'usage en effet, parmi les habitants de l'Afrique occidentale, d'empêcher autant que possible tous les étrangers de pénétrer dans l'intérieur du pays, ne fût-ce que jusqu'à la peuplade la plus voisine, et cela dans la crainte de perdre le monopole du commerce avec ces peuplades. Aussi chacune des tribus, échelonnées depuis la côte jusqu'aux régions les plus éloignées, s'efforce-t-elle de couper toute communication entre les étrangers et la tribu qui vient immédiatement après elle. L'esprit

d'exclusion et d'accaparement en fait de commerce et de politique, esprit si naturel aux hommes non civilisés comme à ceux qui ne le sont qu'à demi, est l'unique cause de ces mesures jalouses. Cet usage n'avait fléchi que pour moi seul, lors de mon premier voyage, grâce à mon crédit près des chefs et à l'influence toute-puissante de Quenguéza. Tous mes efforts tendaient maintenant à faire rapporter la nouvelle loi, au moins en ce qui me concernait. Ce fut le 22 novembre que le roi Olenga-Yombi se transporta en personne dans mon village, sur le Fernand-Vaz, pour tenir conseil à ce sujet.

Le roi Olenga-Yombi n'avait pas perdu ses vieilles habitudes d'ivrognerie dont j'ai parlé dans l'*Afrique équatoriale*, et quoiqu'il fût encore bien matin quand il vint me rendre visite, il était déjà soûl de vin de palmier. Je lui fis présent d'un long habit bleu dont les basques flottaient sur ses hanches quand il marchait, et d'un gilet jaune clair à boutons dorés. Il se pavanait là dedans avec tout l'orgueil d'une majesté africaine. Cette défroque paraissait le combler d'aise, non moins que les fusils et bien d'autres articles que j'ajoutai à ce cadeau.

Un seul mot d'Olenga-Yombi pouvait m'interdire le passage du fleuve. En effet, bien que ces grands chefs de tribus n'aient pas plus d'influence positive que les autres membres du conseil, ils ont cependant le droit de veto en beaucoup de matières. Il y a chez ces Africains un certain esprit de discipline qui ne leur permet pas de désobéir à la défense formelle d'un chef supérieur, bien que celui-ci n'ait pas le pouvoir matériel de les forcer à l'obéissance. Il était donc fort essentiel pour moi de gagner les bonnes grâces de ce roi des ivrognes.

Le palabre se tenait dans la maison du conseil de notre village, vaste hangar découvert. Des sièges y étaient disposés pour les principaux orateurs. Il y avait là un Mpongwé, nouvellement arrivé du Gabon, et commissionné par un des commerçants de ce pays pour des marchandises d'une valeur d'au moins huit cents livres sterling. Il venait solliciter, comme moi, l'autorisation de passer outre. Quand la séance commença, j'eus soin que mon affaire fût traitée à part de celle du Mpongwé; tactique qui me réussit à merveille; car on m'accorda la permission de traverser le fleuve, tandis qu'on la refusa à

l'autre. Après de longs discours, le roi rendit un décret aux termes duquel tout village qui permettrait au trafiquant Mpongwé de passer le fleuve devait être brûlé et voir ses plantations arrachées. Quant à moi, les orateurs alléguèrent que je ne me rendais pas dans l'intérieur pour faire du commerce, mais bien pour chasser et pour rapporter des peaux et des squelettes. « A la vérité, disaient-ils, nous ne comprenons pas le goût de notre ami Chaillie pour de pareilles choses ; mais il faut le laisser faire. » On donna ordre au makaga de veiller à l'exécution du décret, et le roi conclut en m'assurant que non-seulement on ne mettrait aucun obstacle à mon voyage, mais que, lorsque je serais prêt à partir, il me donnerait lui-même quelques-uns de ses esclaves pour m'escorter :

Le roi me déclara ensuite, lorsque nous fûmes seuls, que j'étais « son grand homme blanc. » « Ce que vous nous dites de faire, ajouta-t-il, nous le faisons ; car nous savons que c'est pour notre bien. » Il me pressa d'établir une factorerie dans son village, près du cap Sainte-Catherine. Il avait fait une loi, disait-il, qui condamnait tous ceux qui se rendraient coupables de vol envers un homme blanc à avoir les oreilles coupées, afin que ses sujets, qui étaient naguère autant de voleurs fieffés, ne dérobaient plus rien à l'avenir. Il repartit le 25, après m'avoir fait promettre d'aller le voir dans son village.

Le 27 novembre, j'allai à un mille environ de mon habitation visiter les ruines de mon ancien établissement « Washington, » ainsi que le tombeau de mon fidèle dépositaire, Rinkimongani. Je sentais plus vivement que jamais la perte de ce digne et honnête homme, en le comparant à celui qui l'avait remplacé. Ce Malonga, frère de Rampano, était un coquin que j'avais pris en aversion. Les gens du pays me racontèrent que Rinkimongani parlait sans cesse de moi pendant mon absence, comptant les saisons à mesure qu'elles s'écoulaient, et gardant avec soin ma maison et mes jardins dans le ferme espoir que j'allais revenir. On croyait généralement, cela va sans dire, qu'il avait été ensorcelé par quelque individu jaloux de mon amitié pour lui, et que ce noir artifice avait causé sa mort.

Un de mes nègres m'accompagna au lieu de sa sépulture. Le

chemin pour m'y rendre traversait une prairie et quelques allées d'arbres, le long d'une de ces jolies îles boisées qui varient l'aspect des gazons sablonneux du Fernand-Vaz. Le cimetière était reconnaissable de loin à un grand nombre de pieux fichés en terre. Le corps de Rinkimongani avait été déposé dans une grande boîte ou coffre ; car les Commis, parvenus à un certain degré de civilisation, ont adopté sur ce point les coutumes des blancs. Il n'y a cependant que les personnages importants qui soient mis dans des bières ; et même, à proprement parler, on ne les enterre pas. On les place, suivant l'ancien usage du pays, à la surface du sol, ou tout au plus à quelques pouces de profondeur. La bière de mon pauvre vieil ami était pourrie, et je pouvais voir, à travers les planches disjointes, ses os tombant en poussière avec les débris des objets que l'on avait ensevelis avec lui : cruches, vases, boutons de cuivre, lambeaux de vêtements et un vieux manche de parapluie, seul reste d'un cadeau que je lui avais fait et qu'il portait toujours avec lui. Tout autour gisaient des squelettes et des os poudreux, des morceaux d'étoffes qui avaient servi de linceuls aux cadavres et des fragments d'amulettes déposées par respect à côté du mort. C'était un lieu à faire rêver, un spectacle à inspirer des réflexions morales ; humble et simple champ de sépulture d'une tribu de pauvres nègres, aussi imposant à leurs yeux que nos orgueilleux monuments de marbre, destinés à disparaître à leur tour !

Je revins de là à mon ancien établissement, et je visitai la maison où Rinkimongani était mort. Elle était restée debout, tout près de ma propre demeure, que le feu avait presque détruite lors de l'incendie de la prairie. Tous les bâtiments extérieurs, comme les cabanes de mes hommes, étaient tombés en ruines ; la maison seule du vieux nègre était encore dans un état de conservation satisfaisant.

La foi de Rinkimongani dans mon prochain retour l'avait emporté sur ses préjugés superstitieux, tandis que les nègres, croyant tous que mon établissement avait été ensorcelé, s'étonnaient de la folie du vieillard et de sa persistance à demeurer dans un lieu où tant de gens étaient déjà morts. Car il est bon de rappeler que cette résidence avait été autrefois désertée par suite de sa mauvaise réputation.

Tout en errant dans ces ruines, je pensais aux heureux jours que j'avais passés là, quand je me livrais avec ardeur à mes études d'histoire naturelle, quand je recueillais des trésors pour mes collections, quand la conquête d'une espèce inconnue était la plus précieuse récompense d'une longue journée de chasse. Les oiseaux qui bâtissaient des nids par centaines sur les arbres environnants avaient abandonné la place; mais dans les hautes herbes, sur le bord du fleuve, j'aperçus un énorme python roulé sur lui-même, comme le mauvais esprit gardien de cette solitude. Lorsque je dis à mon compagnon que je regrettais de n'être pas revenu m'établir au même endroit, il me regarda avec une expression de terreur. Ce lieu passait, à ses yeux, pour être ensorcelé et maudit.

Tous les meubles, tout le ménage de Rinkimongani étaient restés intacts; car la *bola ivoga*, c'est-à-dire la cérémonie de la fin du deuil et de l'ouverture de sa succession n'avait pas encore été célébrée¹. Contrairement aux usages, les veuves du défunt, effrayées par la fatale réputation de leur demeure, l'avaient quittée avant la *bola ivoga*. D'après la règle, elles auraient dû rester là, retranchées dans leur chaste veuvage, jusqu'au temps désigné pour la cérémonie (généralement un ou deux ans à partir de la mort du mari). C'est alors que les veuves, les esclaves et les autres biens du défunt sont partagés entre les héritiers légitimes, et que la maison est brûlée jusqu'en ses fondements.

Cependant ma nouvelle maison s'élevait rapidement dans un petit village où j'avais fixé ma résidence, et que j'avais acheté de Rabolo, un piètre chef du pays. Il ne restait plus à bâtir que la véranda; mais son achèvement rencontrait un terrible obstacle que mes hommes n'auraient jamais osé renverser : c'était un puissant fétiche que mon ami Rabolo avait placé dans son village avant que je l'eusse acheté, et qui se trouvait juste devant ma maison, située à l'ancienne entrée de la grande et unique rue. Presque tous les villages de ces pays ont ainsi à leur entrée quelque fétiche ou talisman qui en défend les approches contre la sorcellerie ou la mort, et qui porte bonheur aux habitants. Le talisman de Rabolo était regardé comme un des

1. Voir, pour la description de cette coutume, *l'Afrique équatoriale*, p. 268.

plus efficaces ; car depuis la création du village, c'est-à-dire depuis douze saisons sèches, il n'y était mort personne. Au surplus, il n'y avait guère lieu de s'en étonner, la population n'étant que de quinze âmes.

Mes ouvriers vinrent me dire qu'ils n'osaient pas déranger le fétiche de Rabolo ; en même temps ils me conjurèrent de n'y pas toucher avant que Rabolo lui-même fût venu, autrement ce serait le signal d'un affreux tumulte (ou palabre). Je craignais des difficultés de sa part ; car le personnage avait déjà dépensé le prix de la vente de son village en distribuant entre ses femmes et ses nombreux beaux-pères les objets qu'il avait reçus. Mais j'étais résolu de me montrer ferme, et quand Rabolo arriva, je demandai nettement que le terrain fût déblayé. Il accéda tout de suite à ma réclamation et se mit à abattre les broussailles qui recouvraient le talisman, pour dégager les mystérieuses reliques. La première chose que je vis sortir de terre, ce fut le crâne d'un chimpanzé enfoui dans le sable, puis celui d'un homme, probablement un des ancêtres de Rabolo, puis des morceaux de vaisselle brisée, de verre et de poterie de toute sorte, enterrés là pour tenir compagnie au fétiche. Après cela, il déplaça deux poteaux droits avec leur traverse et une plante grimpante symbolique qui croissait à leurs pieds, le tout figurant la porte défensive du village. Tous les nègres se tenaient rangés en cercle, exprimant par leurs regards un ébahissement mêlé de terreur. Au dire de ces pauvres gens, tant que la plante grimpante n'est pas morte, le fétiche conserve sa puissance. Une liane pareille recouvrait les morceaux de crânes et de débris. Au pied de la porte figurée et sous la plante se trouvaient d'autres crânes de chimpanzés et d'autres morceaux de poterie ; par terre enfin, à côté des deux poteaux droits, gisaient aussi deux idoles de bois. Je retirai le tout et je n'ai pas besoin de dire à mes lecteurs qu'il n'en résulta aucune conséquence funeste. Quant à Rabolo et à ses sujets, ils aimaient à se figurer que c'était ce puissant fétiche qui m'avait amené là pour m'y établir. Ces nègres, comme tous les peuples de cette partie de l'Afrique, ont l'idée d'une affinité et d'un rapport mystérieux entre le chimpanzé et l'homme blanc. C'est, je crois, la figure blanche du chimpanzé qui les amène à croire que nous descendons de cet

animal, comme les nègres descendraient du gorille à face noire. J'ai entendu dire que dans certains villages, quelques-uns des gens les plus notables avaient composé des talismans avec des crânes de chimpanzés mêlés à ceux de leurs ancêtres, en vue d'attirer mon cœur vers eux et de me disposer à leur faire des cadeaux ou à leur confier des marchandises.

Je m'installai dans le village et j'y transportai mes denrées et mes provisions dès que mes magasins furent prêts à les recevoir. J'eus des grâces à rendre au concours de mon excellent ami, le capitaine Vardon, qui n'épargna pour moi ni son temps, ni sa peine. Ma maison était bâtie dans une situation fort agréable, entre les villages de Djombouai et de Rampano.

Le 18 janvier 1864, le *Mentor*, ayant complété sa cargaison, fit voile pour l'Angleterre. C'était le premier bâtiment que les Commis eussent chargé eux-mêmes des productions de leur pays, et ce résultat ne leur inspirait pas peu d'orgueil. Outre le petit Thomas, j'avais envoyé à bord une femelle de chimpanzé vivante que je m'étais procurée et que j'avais baptisée Madame Thomas. J'avais embarqué aussi une collection de crânes d'indigènes, au nombre de quatre-vingt-dix, pour le Muséum britannique. Je fus obligé de les encaisser soigneusement de peur que les nègres ne se doutassent de ce qu'ils emportaient avec eux, et j'avais défendu à mon petit domestique Macondai d'ouvrir la bouche à ce sujet. Quand on plaça la caisse dans le canot, les nègres demandèrent ce qu'elle contenait. « Quelques nattes, répondit Macondai, pour des amis. » A peine le colis était-il embarqué à bord du navire, que le second et l'équipage glissèrent un coup d'œil dans l'intérieur et en découvrirent le contenu. A l'instant même ils conjurèrent le capitaine Vardon de renvoyer la caisse au rivage, car ces crânes devaient à coup sûr leur porter malheur et être cause d'un naufrage. Heureusement pour moi, le capitaine avait trop de sens pour accorder la moindre importance à leurs superstitions.

Mistriss Tom mourut pendant la traversée. Quant au petit Tom, il arriva à Londres en bonne santé, comme je l'ai déjà dit, et il existe

toujours ¹. Quand on fut prêt à appareiller, je vins à bord pour faire mes adieux au capitaine Vardon. L'équipage de mon canot poussa trois hurrahs pendant que le bâtiment déployait ses voiles et poussait au large, et je retournai, le cœur bien triste, dans ma solitude sauvage.

1. L'incendie du Palais de Cristal, dont mon pauvre petit singe a été victime, a éclaté pendant que ces lignes étaient sous presse.

CHAPITRE III

EXCURSIONS A LA RECHERCHE DU GORILLE ET DE L'IPi

Visite au roi Olenga-Yombi. — Tempête sur le Fernand-Vaz. — Voyage par terre à Aniambié. — Premières traces de gorilles. — Forme des empreintes. — Orgies et ivrognerie du roi. — Ile magique de Nengué-Ncoma. — Village de Nkongon Mboumba. — Recherche de l'ipi, ou grand pangolin. — Mœurs de cet animal. — Village de Mburu-Shara. — Nkengo-Nschiego, variété du chimpanzé. — Abris du chimpanzé. — Groupes de gorilles dans une plantation de bananiers. — Leurs allures. — Terrible genre de monomanie. — Akondogo rapporte un gorille vivant. — Retour au Fernand-Vaz. — Trois autres gorilles vivants. — Récit de leur capture. — Modification de mes idées au sujet du gorille.

Pendant mon séjour sur les bords du Fernand-Vaz, avant mon départ pour l'intérieur, je fis plusieurs excursions d'un assez grand intérêt. Les plus importantes de toutes furent ma visite au roi Olenga-Yombi, près du cap Sainte-Catherine, sur le rivage sud du Fernand-Vaz, et la pointe que je hasardai au sud-est, dans la partie boisée du pays. Cette région, j'ai maintenant des raisons pour l'affirmer, est le quartier général du gorille ; c'est le refuge où ces animaux se réunissent en plus grand nombre, où ils sont le plus sauvages, où leur approche est le plus difficile. Je passai là plusieurs semaines, presque toujours occupé à leur donner la chasse, et l'occasion ne m'a pas manqué de surprendre ce formidable singe dans ses solitudes natales. Il est donc à propos de dire quelques mots de ces excursions.

Je me rendis deux fois à Aniambié, résidence d'Olenga-Yombi. d'abord au mois de février, puis au mois de juin 1864. Pendant ma première visite, j'employai le temps que me laissait la chasse du gorille, à la recherche d'une grande espèce de pangolin ou mangeur de fourmis écaillé, appelé Ipi. Je n'avais pas réussi à le rencontrer lors de mes premiers voyages dans ce pays.

C'était le 13 février que nous avions quitté mon village, auquel j'avais donné le nom de Plateau. Nous montions deux canots, l'un manœuvré par onze hommes, c'est dans celui-là que je m'étais embarqué, et l'autre par six hommes seulement.

Comme mes lecteurs peuvent le voir sur la carte, le Fernand-Vaz, dans la partie inférieure de son cours, pendant quarante milles environ, coule parallèlement à la mer, ou à peu près. L'espace intermédiaire entre le fleuve et la côte est une bande de terre plate et sablonneuse, couverte d'herbe et de bouquets d'arbres isolés, qui n'a nulle part plus de quelques milles de largeur. Le chemin le plus court pour se rendre à Aniambié, ville du littoral et capitale d'Olonga-Yombi, est donc de remonter le fleuve, jusqu'au point qui fait face à cette ville, et de traverser la bande de terre. Un peu au delà de ce point, et dans la direction de l'intérieur, la plaine cesse; le terrain commence à s'élever et à se couvrir d'une végétation touffue. C'est là que sont les plantations du roi.

Lorsque nous nous embarquâmes pour notre premier voyage, Malonga, le vieux nègre que je laissais à Plateau pour prendre soin de ma maison et de mes magasins¹, me déclara qu'il avait composé un fétiche afin de nous assurer un beau temps, et que par conséquent nous n'avions pas de pluie à craindre. Car au rebours des autres villages, il y a là des docteurs, non pour procurer la pluie, mais pour en préserver. Ses prédictions furent cruellement démenties. La soirée à la vérité fut très-belle; la lune brillait dans un ciel serein; mais à peine était-elle descendue sous l'horizon, vers dix heures, qu'un gros nuage noir s'éleva au nord-est, et avant que nous eussions le temps de remiser nos canots dans quelque anse abritée, un terrible tornado éclata sur nos têtes. Le ciel était enflammé d'éclairs; le tonnerre grondait incessamment; nos canots furent jetés sur le rivage; heureusement, c'était une terre couverte de petits arbrisseaux et de buissons qui amortirent le choc. La pluie tombait par torrents. Nous ne pûmes trouver d'abri que dans un petit village

1. Rampano avait confié à cet homme la garde de mon établissement pendant mon absence; et, dès lors, le gardien ayant été nommé par un chef, celui-ci et tout son peuple devenaient responsables de mes propriétés.

où nous débarquâmes à grand'peine. Nous passâmes le reste de la nuit à frissonner autour d'un misérable petit feu, car les gens du pays n'avaient pas de provisions de bois.

Nous restâmes là jusqu'au milieu de la journée suivante, et alors nous nous remîmes en voyage sous la pluie. A six heures seulement nous prîmes terre à l'endroit où commence la route d'Aniambié. Le roi Olenga-Yombi avait donné l'ordre de construire pour moi un vaste hangar (ebando), où nous trouvâmes en abondance du bois et des vivres, y compris une chèvre. L'ebando s'élevait sur le bord d'une petite crique dont l'ouverture faisait face à la pointe de l'île Nengué-Shika.

L'intérieur des terres, en deçà de la ville, offre des sites aussi enchanteurs que variés : à de vastes pelouses succèdent des bois magnifiques. Cependant quelques parties de cette région sont marécageuses et couvertes d'épais fourrés. On les appelle Ivolo, c'est-à-dire bourbier boisé; c'est là que se cachent les gorilles. Mon premier jour de chasse ne fut pas heureux. Nous avions deux chiens avec nous. Après de laborieux et longs efforts pour nous ouvrir un passage à travers des buissons épineux, dans des terres détrem-pées, un des chiens, en s'écartant, déconcerta nos précautions et fit manquer notre chasse. Nous venions d'entendre distinctement dans le fourré un froissement de branches et des craquements qui nous signalaient des gorilles occupés à chercher leur nourriture; car ces animaux, pour cueillir des baies, abaissent les branches des jeunes arbres, puis les cassent quelquefois ou les laissent revenir à leur état naturel. Avant que nous eussions le temps de les aborder, un cri aigu se fit entendre et ils s'échappèrent. Mes hommes tombèrent d'accord avec moi que ce devaient être deux femelles; mais ils ajoutèrent que le mâle ne pouvait être loin et qu'il allait sans doute venir à notre rencontre, pour s'assurer de ce qui avait fait fuir ses femelles et pour nous attaquer. Nous traversâmes pourtant la jungle sur une étendue de deux ou trois milles, sans avoir le bonheur de rencontrer un gorille mâle. Des empreintes de pieds étaient visibles sur le sol humide, partout où la végétation ne le recouvrait pas. Nous suivîmes les traces des deux femelles jusqu'à un endroit où elles étaient croisées et brouillées par celles de beaucoup d'autres.

animaux de la même espèce. Tout autour on voyait de jeunes arbres brisés ; dans une ancienne plantation nous trouvâmes plusieurs cannes à sucre arrachées, dont les tiges portaient l'empreinte de la morsure des gorilles.

Notons ici que j'ai pu facilement, dans cette journée de chasse, me rendre compte des traces laissées sur une terre molle par les pieds et les mains de ces animaux. Les empreintes étaient unies et plates ; mais jamais celles des pieds ne portaient la marque des doigts ; on n'y voyait que les talons. Quant à celles des mains, elles laissaient distinguer toutes les articulations.

Pendant les jours qui suivirent, je traversai d'autres parties de jungles plus rapprochées de la côte, et, en revanche de mon insuccès dans la poursuite des gorilles, j'ajoutai à ma collection, dans d'autres branches de l'histoire naturelle, un grand nombre de nouveaux échantillons.

Le 25 février, je me rendis à Aniambié pour voir le roi à son retour d'un sérieux palabre, engagé avec la tribu Ngobi, au sud du cap Sainte-Catherine.

Les Ngobis forment une tribu voisine des Commis, établie le long de la côte vers le sud. Ils ne sont pas encore à ce degré de civilisation qui défend à l'Africain de vendre ses propres frères comme esclaves. Les Mpongwés du Gabon et les Commis du Fernand-Vaz, au contraire, depuis que le contact de l'homme blanc les a un peu civilisés, ont tout à fait renoncé à l'usage barbare de vendre les hommes de leur propre tribu. Un pareil acte aujourd'hui serait regardé chez eux comme déshonorant.

J'ai déjà donné une description d'Aniambié dans mon premier ouvrage. Tout ce que je dois ajouter ici, c'est que sa population, amoindrie, m'a paru bien misérable. Le roi, comme d'habitude, était ivre quand j'arrivai. Hors d'état de se tenir sur ses jambes, il faisait pourtant le malamore et le vantard, en criant de toutes ses forces. A peine étais-je là qu'il se fit apporter une nouvelle calebasse pleine de vin de palmier, dont il but plus de deux pintes ; ce qui l'acheva pour ce jour-là. Il tomba dans les bras de ses femmes favorites, en bégayant par intervalles : « Je suis un grand roi ; je suis

un fier roi ! » Bientôt les sons devinrent inarticulés, et il s'assoupit.

Aux environs d'Aniambié, il y a une île couverte d'arbres qui est en grande vénération dans le pays. On l'appelle Nengué-Ncoma. « Quiconque met le pied dans cette île, me dit un de mes guides, est sûr de mourir subitement ou de devenir fou et d'errer dans cet état jusqu'à sa mort. » C'est là une de ces absurdes superstitions enfantées par l'imagination trop exaltée de ces peuples enfants. Mon guide ajoutait que ce lieu était le repaire d'un grand crocodile dont les écailles étaient de cuivre. Pour montrer à mes gens combien leurs frayeurs étaient vaines, je me dirigeai sur-le-champ vers cette île fatale et je traversai la jungle dans toutes les directions. Les pauvres nègres, en me voyant aller ainsi, restèrent pétrifiés d'étonnement. Cette démarche cependant n'eut pas le pouvoir de dissiper leurs absurdes croyances, car ils en conclurent seulement que j'étais un esprit et que je me faisais un jeu de ce qui devait leur donner la mort.

Le matin du 26 février, avant que le royal ivrogne fût réveillé, je partis pour Nkongon-Mboumba, un de ses villages d'esclaves, pour y chasser l'ipi ou grand pangolin, qui habitait, disait-on, les forêts du voisinage. Lors de mon premier voyage, je m'étais mis vainement en quête de l'ipi, animal assez difficile à trouver. Ce village, situé à dix milles environ au sud-est d'Aniambié, dans un pays accidenté et couvert de bois, est bâti sur le sommet d'une colline, au pied de laquelle coule un ruisseau limpide qui serpente quelque temps dans la vallée pour aller se perdre ensuite dans les profondeurs des fourrés. Ces lieux étaient tout nouveaux pour moi ; je n'avais pas eu autrefois l'occasion de les visiter. Tous les esclaves qui demeuraient là, pour être employés aux travaux des plantations du roi, étaient tirés de onze tribus différentes. Quelques vieux esclaves, venus de l'intérieur, ne différaient pas trop, par leurs traits et leur tournure, des grands singes anthropoïdes : jambes grêles, buste lourd, abdomen proéminent, front rentrant et mâchoires saillantes ; ils ressemblaient plus à des animaux mâles et femelles qu'à des hommes ou à des femmes. Lorsque j'arrivai, un négrier portugais venait précisément de quitter la côte pour se rendre à l'île Saint-Thomas, ayant à bord soixante-dix-huit esclaves. Cependant ni

le roi, ni les chefs, ni leurs sujets ne vendent les esclaves dont ils sont propriétaires par héritage. J'ai vu de ces esclaves-là qui vivaient dans le village depuis cinquante ans. Leurs enfants non plus ne doivent jamais être vendus. La vente des esclaves reçus en héritage est contraire aux coutumes de ces peuples, et une pareille action, pour nous servir de leurs expressions mêmes, attirerait la honte sur eux.

Le lendemain matin, j'allai avec un certain nombre d'hommes à la recherche de l'ipi. D'après la description que les naturels m'en avaient faite, j'étais sûr de n'avoir jamais rencontré cette espèce, et je me flattais d'une nouvelle acquisition pour la science. Le genre pangolin (*manis* des zoologistes), auquel elle appartient, est un singulier groupe d'animaux : ce sont des mangeurs de fourmis, comme le *Myrmécophaga* de l'Amérique du Sud. Comme lui aussi ils sont entièrement dépourvus de dents, mais ils ont une langue très-longue, susceptible de se développer encore plus, dont l'extrémité est enduite d'une sécrétion glutineuse qui leur sert à ramasser leur proie. Au lieu d'être couverts de poils, comme les mangeurs de fourmis de l'Amérique du Sud et comme les mammifères ordinaires, les pangolins sont revêtus d'une cuirasse de grosses écailles qui s'étendent sur la surface supérieure de leur corps, depuis le museau jusqu'à la queue, et qui, emboîtées les unes dans les autres, se recouvrent comme les tuiles d'un toit. Ces animaux, à première vue, ressemblent à de gros lézards; mais ils ont le sang chaud, et ils allaitent leurs petits comme les autres mammifères.

L'ipi se creuse des terriers; c'est là qu'il vit. Quelquefois il habite dans les vastes cavités des énormes troncs d'arbres tombés de vétusté. Les terriers que je vis étaient pratiqués dans une terre légère, sur le penchant d'une hauteur. Il y a deux ouvertures à la galerie, l'une pour entrer, l'autre pour sortir. Cette disposition est nécessaire; car l'animal, hors d'état d'infléchir son corps soit d'un côté soit de l'autre, ne pourrait se retourner pour sortir. Le corps des pangolins est très-flexible dans le sens vertical, c'est-à-dire qu'ils peuvent se rouler en boule, se plier et se replier sur eux-mêmes avec agilité; mais ils ne sauraient se mouvoir circulairement dans les limites étroites de leurs terriers. Pour leur donner la chasse, on doit d'abord s'assurer

par les empreintes de leurs pattes, ou mieux encore par les traces de leur longue queue, où est l'entrée, où est la sortie; puis, plaçant un piège à l'une des extrémités, on allume du feu à l'autre pour forcer l'animal enfumé à sortir; après quoi il ne reste plus qu'à l'assujettir avec des cordes. Des traces fraîches devaient nous faire connaître s'il était entré dans son trou depuis la veille au soir; car il est bon d'ajouter que l'ipi est un animal nocturne qui dort tout le jour dans son terrier. Lorsqu'il rôde la nuit, on entend, disent les gens du pays, le bruissement de ses larges écailles.

Nous fîmes, pendant huit longs jours, une chasse fatigante et infructueuse, errant par monts et par vaux, à travers les bois et les torrents, quittant les sentiers frayés, épuisant nos efforts à nous ouvrir une voie dans des labyrinthes fourrés, sans autre résultat que de mettre nos vêtements en lambeaux et de nous écorcher aux épines et aux herbes aiguës et tranchantes comme des lames d'épée, que nous trouvions çà et là sur nos pas.

Je persistai cependant dans ma poursuite, fouillant tout le pays à plusieurs milles à la ronde, soutenu dans mes recherches labo-

rieuses par la triste satisfaction d'exercer d'avance ma patience et mes forces pour mes explorations futures. A la fin, le 5 mars, je fus récompensé de mes peines par la découverte de deux individus de cette espèce, une femelle et son petit. J'ai préparé avec soin leurs squelettes et leurs peaux, et je les ai envoyés au Muséum britannique. La femelle mesurait environ quatre pieds et demi¹ depuis la tête jusqu'au bout de la queue. La chair de l'ipi est bonne à manger. Les deux sujets que j'ai pris étaient assez maigres, mais les naturels assurent que cet animal devient quelquefois très-gras. Je ne trouvais dans leur estomac, quand je les disséquai, que des restes de fourmis. La queue est très-épaisse et laisse une large trace sur le sol qu'elle balaye.

A mon retour en Angleterre, je me suis assuré, comme je m'y attendais bien, que mon ipi était une espèce inconnue; mais il paraît que, peu de temps après l'arrivée de mes deux échantillons, on en acheta un autre d'un marchand qui dit le tenir du docteur Baikie. C'était dans les environs du Niger que le docteur l'avait trouvé. Cet animal a été décrit par le docteur Grey dans les procès-verbaux de la Société géologique, du mois d'avril 1865, sous le nom de *pholitodus africanus*, de sorte qu'il appartient à un genre différent des autres espèces africaines rangées sous la dénomination de *manis*. Ce qui est curieux à constater, c'est que l'ipi se rapproche plus, par sa forme, de la famille américaine que les autres pangolins d'Afrique. Mon adulte empaillé est un fort bel échantillon de son espèce, le plus grand qu'on ait encore vu. Il est monté et exposé dans la collection du Muséum britannique².

1. Il est bon de rappeler au lecteur que le pied anglais est un peu plus petit que le pied français. La différence est à peu près de 2 centimètres.

2. L'examen auquel je me suis livré au Muséum britannique m'a convaincu que le spécimen de *pholitodus africanus* dont le docteur Grey a pris la mesure et figuré le crâne n'est pas celui qu'on dit être rapporté du Niger, mais bien celui que j'ai envoyé. L'individu du Niger est beaucoup plus petit. Si j'élève cette réclamation, c'est que le docteur Grey, par inadvertance sans doute, a omis de citer mon nom à propos de la découverte de cette espèce. Cette omission a de l'importance en ce sens seulement que la localité originaire de l'animal, le Fernand-Vaz, est également passée sous silence. Or les lieux de provenance et les zones, en ce qui touche les espèces, sont regardés à bon droit comme des points essentiels en zoologie. Du reste, il pour-

UN VILLAGE SUR LE FERNAND-VAZ.

Ma première campagne contre les gorilles n'ayant pas eu de succès, du moins quant au désir de m'emparer d'un de ces animaux vivants (car je me suis d'ailleurs procuré quelques crânes et quelques squelettes), je résolus d'en entreprendre une seconde. Ce fut le 16 janvier que je me remis en route.

Le 17, je fis un détour pour aller voir mon ami Mburu-Shara, un chef nègre, dont le village était situé sur la rive droite ou orientale du Fernand-Vaz, juste en face du point de débarquement pour Aniambié. Mburu-Shara était plus jeune que les chefs africains n'ont coutume de l'être ; mais c'était un des plus beaux hommes du pays, très-bien disposé du reste en faveur des blancs. Je passai trois jours des plus agréables dans sa résidence, que je visitais pour la première fois. A peine avais-je pris terre, que les gens du pays sortirent à ma rencontre, étendant des nattes sous mes pieds et m'offrant des monceaux de bananes. On y joignit le don d'une chèvre, et jamais réception ne fut plus cordiale. Pendant mon séjour, je chassai dans le voisinage. L'aspect du pays était très-varié ; c'étaient des prairies entrecoupées de bois. Ces bois étaient habités par un grand nombre de chimpanzés ; mais le gorille y était inconnu. Nous parvînmes à tuer une femelle de chimpanzé adulte, d'une variété nouvelle pour moi. Les gens du pays l'appellent *nkengo-nschiego* ; on la distingue des chimpanzés ordinaires par la couleur de sa face, qui est jaune. Tous les individus du genre chimpanzé à tête chauve que j'ai trouvés (les *nschiego-mbouwé*) avaient la face noire, excepté quand ils étaient tout jeunes ; alors la face est blanche et non jaune, ainsi que je l'ai fait remarquer dans l'*Afrique équatoriale*. Quant au chimpanzé ordinaire, s'il a la face jaune quand il est jeune, il devient noir à mesure qu'il avance en âge. Il y a donc trois variétés de

rait bien y avoir une erreur quant à l'origine du sujet attribué au Niger ; car je sais qu'un troisième échantillon de l'espèce *ipi* a été pris par les nègres pendant mon séjour au pays du Fernand-Vaz. Il avait exactement la même taille que celui du Niger. Comme les nègres en demandaient un prix trop élevé, je refusai de l'acheter. Ce fut alors qu'il passa entre les mains du capitaine Hoster, patron de la *Cambria*, bâtiment marchand frété pour Bristol. Je ne sais au juste ce qu'est devenu cet individu, mais il se pourrait bien que ce fût celui-là même que le docteur Grey a acheté pour le Muséum britannique.

chimpanzés, que les nègres de l'Afrique équatoriale savent bien distinguer. Je ne comprends pas parmi eux le kooloo-kamba¹. J'ai été extrêmement contrarié de ne pouvoir me procurer, pendant ce voyage-ci, aucun nouvel échantillon de cette dernière espèce de singes. Il paraît qu'elle est très-rare. On m'a assuré que le nschiegombouwé se rencontre aussi dans ces bois.

J'ai retrouvé quelques-uns de ces abris ou nids, que les nschiegombouwé se construisent sur les branches des arbres. Ils m'ont paru quelque peu différents de ceux que j'avais vus dans mon précédent voyage. J'en ai détaché deux pour les envoyer au Muséum britannique. Suspendus à vingt ou trente pieds de hauteur, ces abris sont formés de branches flexibles, courbées et entrelacées par ces animaux de manière à figurer un berceau sous lequel ils s'asseyent, protégés contre la pluie par des masses de feuillage. Quelques-unes des branches sont recourbées et leur offrent un siège commode. J'ai trouvé dans ces abris des restes de noix et de baies.

Je joignis Olenga-Yombi à sa plantation d'esclaves. Il était encore ivre comme à l'ordinaire. Sa première femme, voyant le dégoût et l'indignation que m'inspirait cette ignoble habitude, essaya de les combattre en me racontant la curieuse histoire que voici, et à laquelle se rattachait l'origine du vice de son mari. Quand il était enfant, me dit-elle, son père avait coutume de le fourrer dans un large sac fait exprès et de le hisser au haut d'un grand palmier; là il se plaisait à l'enivrer avec du vin de cet arbre. Chaque jour il renouvelait la dose jusqu'à ce que l'enfant eût pris plus de goût au vin qu'au lait de sa mère; ce dont le père était enchanté, car son désir était que son fils, devenu grand, fût renommé pour la quantité de vin de palmier qu'il pouvait boire. « Ainsi, vous voyez, Chaillie, ajouta cette femme, que vous ne devez pas lui en vouloir; car ce n'est pas sa faute. » Elle me promit, d'ailleurs, qu'il s'observerait tant que je resterais avec lui; et les esclaves, de leur côté, déclaraient assez plaisamment, en présence même du roi, qu'ils jetteraient à terre toutes lesalebasses de vin qu'on apporterait à Sa Majesté.

Il n'y avait pas longtemps que j'étais dans ce village lorsqu'on

1. Voir les figures du kooloo-kamba dans *L'Afrique équatoriale*, p. 305 et 406.

vint m'annoncer que des gorilles avaient été vus récemment aux environs d'une plantation située à un demi-mille seulement de distance. Le matin du 25 juin, je me dirigeai de ce côté en compagnie d'un de mes jeunes nègres, nommé Odanga. Cette plantation très-vaste était assise sur un emplacement accidenté que bordait une forêt vierge. Le temps était beau, le ciel presque sans nuages, et toute la nature d'une tranquillité parfaite, sauf le léger bruissement du feuillage des grands arbres, agités par une agréable brise de terre. Pour pouvoir aborder le terrain, j'eus d'abord à me frayer un passage à travers un labyrinthe de troncs d'arbres et de pièces de bois à demi brûlées qui bordaient un champ de manioc. Je cheminais tranquillement le long de cette clôture quand j'entendis, dans l'allée de bananiers vers laquelle je me dirigeais, un craquement pareil à un bruit de branches cassées. Je me cachai bien vite derrière un buisson, et presque aussitôt j'eus la joie de voir apparaître une femelle de gorille ; et avant même que j'eusse le temps d'observer ses mouvements, une seconde, puis une troisième débouchèrent de l'épais massif. A la fin, je n'en eus pas moins de quatre devant les yeux.

Elles étaient toutes occupées à abattre les plus gros bananiers. Une des femelles était suivie d'un petit. J'avais là une admirable occasion d'épier les allures de cette troupe farouche. Les peaux velues, les abdomens protubérants, les traits hideux de ces étranges créatures qui se rapprochent si horriblement de la figure humaine, composaient un tableau pareil aux hallucinations fiévreuses d'un cerveau malade. Pour abattre un arbre, elles commençaient par en embrasser fortement la tige avec leurs pieds, puis elles le secouaient violemment de leurs bras vigoureux. Leur besogne n'était pas des plus difficiles, grâce à la texture molle de la tige du bananier. Ensuite elles se jetaient sur le cœur de l'arbre, dont elles suçaient la sève à la base des feuilles, et s'en repaissaient avec voracité. Tout en mangeant, elles faisaient entendre une sorte de gloussement de plaisir. Plusieurs des arbres qu'elles avaient abattus ne portaient aucune marque de leurs morsures. De temps en temps elles s'arrêtaient et regardaient autour d'elles ; une ou deux fois elles parurent prêtes à prendre l'alarme, mais elles se rassurèrent et se remirent

à leur ouvrage. Peu à peu elles se rapprochèrent de la lisière de la sombre forêt où elles finirent par disparaître. J'étais si attentif à les surveiller, que je laissai passer l'occasion de tirer sur l'une de ces bêtes, avant qu'elles eussent fait retraite.

Le lendemain je revins au même endroit avec Odanga. Comme je ne m'attendais pas à retrouver des gorilles dans la plantation, je n'étais armé que d'un léger fusil de chasse, et j'avais remis ma grande carabine à deux coups à mon jeune compagnon. Cette plantation s'étendait sur deux collines, séparées par un profond ravin et plantées de cannes à sucre. Pendant que je traversais le ravin, j'aperçus, sur la pente du coteau opposé, un monstrueux gorille, qui se dressait de toute sa hauteur et qui regardait de mon côté. Sans me retourner, je fis signe de la main au petit nègre de me passer ma carabine; mais la carabine ne venait pas, car le poltron s'était sauvé à toutes jambes, et je manquai l'instant favorable. L'énorme animal me regarda fixement pendant près de deux minutes; puis, sans pousser un seul cri, il prit sa course, à quatre pattes, vers le couvert de la forêt.

Comme mes lecteurs peuvent bien le penser, j'eus toute facilité, dans ces deux occasions, d'observer les allures des gorilles. Ils se meuvent avec une grande agilité à quatre pattes, c'est-à-dire sur les articulations de leurs doigts de mains, qui seules posent à terre. Les dessins qui représentent des gorilles en marche leur font, en général, les bras trop courbés en dehors et les coudes trop pliés, ce qui leur donne un air de pesanteur et de gaucherie. Quand les gorilles que j'ai vus quittèrent la plantation, ils parcouraient le sol à grandes enjambées, les bras étendus tout droit en avant, et manœuvraient avec prestesse. Je dois constater aussi qu'ayant ouvert l'estomac de plusieurs gorilles fraîchement tués, je n'y ai jamais trouvé que des substances végétales.

Quand je retournai à Nkongon-Mbouba, j'y trouvai mon vieil ami Akondongo, chef de l'un des villages Commis, qui revenait du pays de Ngobi, situé un peu plus au sud. A ma grande surprise, ainsi qu'à ma grande joie, il me fit amener un gorille vivant, tout jeune encore, le plus grand cependant que j'eusse jamais possédé en vie. Comme Joë, ce jeune mâle dont j'ai décrit, dans *l'Afrique équatoriale*,

l'attitude en état de captivité, celui-ci montrait le caractère le plus vioient et le plus indisciplinable. Il essayait de mordre tous ceux qui l'approchaient; il fallut s'assurer de lui au moyen d'une fourche qui lui serrait la nuque. Cette manière de se rendre maître de l'animal est on ne peut plus contraire au but qu'on se propose s'il s'agit de le conserver en vie et de l'apprivoiser; mais, dans ces pays barbares, nous n'avions pas les matériaux nécessaires pour construire une cage solide. Le mal et l'irritation que cette fourche causait à mon prisonnier finirent, dans la suite, par déterminer sa mort. Comme j'avais encore l'intention de chasser, je laissai l'animal à la garde d'Akondongo, jusqu'à ce que celui-ci trouvât une occasion de me l'envoyer au Fernand-Vaz.

Je ne puis me dispenser d'exposer ici un bien étrange phénomène, c'est l'horrible cas de monomanie auquel sont quelquefois sujets ces peuples sauvages. Akondongo me l'a raconté avec tant de détails, et les autres nègres m'ont si bien confirmé son récit, que je suis bien forcé d'en admettre les principales circonstances.

Donc, le pauvre Akondongo me raconta qu'il avait éprouvé de cruels chagrins à une certaine époque : un léopard ayant tué deux de ses hommes, il avait encouru plusieurs palabres pour tirer vengeance de ces deux morts.

Ne sachant trop ce qu'il voulait dire, je lui répondis : « Que ne tendiez-vous un piège au léopard ? » A quoi il répliqua, à mon grand étonnement : « Le léopard n'était pas de l'espèce que vous croyez : c'était un homme qui s'était changé en léopard, et qui ensuite était redevenu un homme. — Akondongo, repris-je, je ne croirai jamais à un pareil conte. Comment un homme pourrait-il se métamorphoser en léopard ? » Il m'assura que le fait était vrai, et il me raconta l'histoire suivante :

« Pendant qu'il était dans les bois avec ses sujets, pour la récolte du caoutchouc, un d'entre eux disparut, et, malgré toutes les recherches, on ne retrouva qu'une mare de sang. Le jour suivant, autre disparition et nouvelles recherches, qui n'aboutirent aussi qu'à la découverte d'une quantité de sang plus grande encore. Tout le peuple prit l'alarme, et l'on envoya chercher un grand docteur : on

lui fit boire le mboudou¹, et on le somma d'éclaircir le mystère de cette double mort.

« Ce docteur, à la grande stupéfaction de l'assemblée saisie d'horreur, déclara que c'était Akosho, le propre neveu et l'héritier d'Akondogo, qui avait tué les deux hommes. On fit venir Akosho; les chefs l'interrogèrent, et l'accusé avoua qu'il avait en effet commis les deux meurtres, mais qu'il n'avait pu faire autrement, ayant été changé en léopard, et la soif du sang s'étant emparée de lui; puis après chacun de ces meurtres, il était revenu à sa condition d'homme. Akondogo aimait tant ce jeune homme qu'il refusa de croire à ses propres aveux, si bien que celui-ci fut obligé de le mener à l'endroit de la forêt où gisaient les corps des deux victimes, l'un ayant la tête séparée du tronc, et l'autre ayant le ventre ouvert. Sur ces témoignages, Akondogo donna ordre de l'arrêter. On garrotta ce malheureux, on le ramena au village; puis on l'attacha à une poutre dans une position horizontale, et on le brûla à petit feu, devant tout le peuple rangé en cercle, jusqu'à ce qu'il expirât. »

Je dois le dire, le dénouement de cette histoire m'avait pénétré d'horreur. Je frémissais, prêt à maudire une race d'hommes capable de commettre de si sauvages atrocités. Mais une enquête faite avec soin m'apprit qu'en effet Akosho avait tué les deux hommes et que c'était chez lui un cas de monomanie. La croyance superstitieuse de ces cerveaux malades à la métamorphose possible des hommes en léopards, croyance dont ces Africains sont imbus dès leur plus tendre enfance, est probablement la cause déterminante des meurtres commis sous cette fatale influence. Le jeune homme lui-même, aussi bien qu'Akondogo et tout son peuple, croyait réellement avoir été changé en léopard. L'affreux supplice qu'on lui fit endurer avait pour but d'abord de punir la sorcellerie, et ensuite d'empêcher cet halluciné d'accomplir d'autres forfaits du même genre; car, disait-on, l'esprit de sorcellerie était en lui.

Les gens du pays n'ignoraient pas combien j'avais envie de me procurer des gorilles vivants; ils savaient aussi que j'en donnerais

1. Épreuve du poison dont il est question dans *l'Afrique équatoriale*, p. 288 et 289.

un bon prix ; il n'en fallait pas davantage pour qu'ils redoublassent d'efforts en vue de me satisfaire. J'en eus bientôt la preuve.

Un jour que je dînais tranquillement avec le capitaine Holter de la *Cambria*, récemment arrivé d'Europe, un de mes hommes vint m'apporter une saisissante nouvelle. On m'amenait trois gorilles vivants, dont un parvenu à sa plus haute croissance. Je n'attendis pas longtemps. Ils entrèrent ; c'était d'abord une grande femelle adulte, dont on avait lié les pieds et les mains, puis une petite femelle, qui poussait des cris aigus à côté de sa mère, et enfin un jeune mâle vigoureux, garrotté aussi fort solidement. Les nègres s'étaient assurés de la femelle en l'assujettissant par des cordes à un gros bâton qui maintenait les poignets et les chevilles, de sorte qu'elle ne pouvait même essayer de rompre les cordes avec ses dents. Une demi-obscurité régnait dans la chambre, et la scène dont j'étais témoin avait un aspect sauvage et fantastique que je n'oublierai jamais. Les contorsions démoniaques de ce trio de calibans, dont l'un se débattait dans les convulsions de la douleur, car la mère était grièvement blessée, n'étaient éclairées que par la lueur rougeâtre des torches du pays. Une pensée me frappa : Que n'eussé-je pas donné pour être à Londres avec ce groupe de monstres, seulement pendant quelques jours !

Je me rendis maître du jeune mâle au moyen d'une chaîne que j'avais toute prête, et je lui donnai le nom de Tom. Nous déliâmes ensuite ses pieds et ses mains. Pour premier signe de reconnaissance, il s'élança sur moi en hurlant de toutes ses forces. Heureusement la chaîne était solide, et plus tard je pris bien garde de ne pas me trouver à sa portée. Quant à la mère, elle était dans un piteux état. Elle avait un bras cassé et une blessure à la poitrine, sans compter de terribles contusions à la tête. On l'entendit toute la nuit gémir tour à tour et pousser des rugissements, arrachés par la douleur et la rage.

Je remarquai le lendemain, et plus tard aussi en mainte occasion, que le jeune et vigoureux mâle avait coutume, lorsqu'il avait pris son élan et manqué son coup, de se retirer bien vite en arrière ; pareil en cela au grand gorille mâle, lorsqu'on le rencontre dans ses forêts natales. Si on l'attaque, il s'élance avec fureur sur son ennemi.

lui brise un membre ou lui déchire les entrailles et bat ensuite en retraite, laissant sa victime sur la place.

La femelle blessée mourut le jour suivant. Ses gémissements, qui avaient redoublé dans la matinée, devinrent de moins en moins distincts à mesure que la vie l'abandonnait. Sa mort, toute pareille à celle d'une créature humaine, m'affligea plus que je ne l'aurais cru possible. La petite se cramponnait à son sein et cherchait à lui tirer du lait même après qu'elle était morte. Je les photographiai toutes deux dans cette position. Je conservai la petite bête en vie pendant trois jours après la mort de sa mère ; elle se plaignait bien tristement pendant la nuit. Je lui donnais du lait de chèvre, car elle était trop jeune pour manger des graines ; mais elle fut prise d'un dégoût insurmontable pour ce lait, et mourut le quatrième jour. Je crois qu'elle commençait à me connaître un peu. Quant au mâle, j'essayai une douzaine de fois de faire sa photographie, mais l'enragé petit démon déjouait toutes mes tentatives. La seule vue de la chambre noire braquée sur lui le faisait entrer dans un accès de rage et je fus plusieurs fois sur le point de lui administrer une bonne correction. Plus tard cependant je réussis à tirer deux épreuves du personnage ; elles n'étaient pas parfaites, mais elles remplissaient suffisamment mon but.

Je dois dire maintenant comment on s'était emparé de ces animaux. Je préviens toutefois le lecteur que la capture de la femelle était le premier exemple, à ma connaissance, d'un gorille adulte pris vivant. On les avait trouvés sur la rive gauche du Fernand-Vaz, à trente milles environ au-dessus de mon village, dans un endroit où le lit du fleuve est entamé par la saillie d'un promontoire assez étroit. C'était à ce lieu même que je me proposais de conduire le capitaine Burton, ce voyageur si distingué, pour lui faire voir un gorille vivant ; car je l'avais invité à me rendre visite, quand il avait quitté son consulat à Fernando-Pô pour explorer divers points de la côte occidentale d'Afrique. Une femme d'un village voisin avait vu, disait-elle, dans sa plantation de bananiers, deux troupes de gorilles femelles, dont quelques-unes accompagnées de leurs petits. Les hommes résolurent de leur faire la chasse, et, s'armant de fusils, de haches et de piques, ils se mirent en campagne. La disposition

des lieux favorisait les chasseurs. Etendant leur ligne sur toute la largeur de la langue de terre, ils poussèrent les animaux devant eux jusqu'au bord de l'eau. Dès qu'ils eurent les gorilles en vue, ils firent le plus de bruit possible pour les effrayer et les étourdir. Ces animaux furent tués ou frappés en essayant de s'échapper. Il y avait là une bande de huit femelles adultes et pas un seul mâle. Les nègres pensent que les mâles s'étaient cachés dans les forêts voisines, alarmés sans doute par le grand bruit qu'on avait fait.

Cet incident m'a mis à même de modifier quelque peu les opinions que j'ai émises dans l'*Afrique équatoriale*, au sujet de certaines habitudes des gorilles. J'ai dit qu'il me paraissait impossible de prendre en vie une femelle adulte; j'aurais dû ajouter : à moins qu'elle ne soit blessée. J'ai reconnu aussi que le gorille se réunit en troupes plus nombreuses que je ne l'avais pensé d'abord. Au moins est-il certain qu'il en est ainsi à certaines époques de l'année. Lors de mon premier voyage, je n'en avais jamais rencontré plus de cinq à la fois. Mais dans ma nouvelle expédition, j'ai vu de mes propres yeux deux de ces bandes de gorilles, composées chacune de huit ou dix individus, et les naturels m'ont assuré qu'il n'était pas rare de les trouver ainsi réunis. A la vérité, lorsque les gorilles prennent de l'âge, ils semblent devenir d'humeur plus solitaire; ils errent alors par couples, ou même, si ce sont de vieux mâles, ils vivent tout à fait seuls. Au dire des nègres, on rencontre de vieux gorilles solitaires dont le poil est presque blanc. Ils grisonnent avec le temps et je ne doute pas des rapports qui les représentent comme blanchissant tout à fait dans l'extrême vieillesse.

Après avoir mûrement réfléchi, j'ai acquis aussi une autre conviction. c'est que très-probablement ce sont des gorilles et non des chimpanzés, comme j'inclinai autrefois à le croire, que les Carthaginois commandés par Hannon ont vus et pris dans leur expédition, suivant le compte rendu par le journal de voyage de Hannon ou le *Periplus*. Plusieurs circonstances plaident en faveur de cette conclusion. Mon nouveau voyage m'a prouvé que les gorilles ne sont nulle part plus nombreux que sur la bande de terre qui sépare le coude du Fernand-Vaz du rivage de la mer; et comme c'est presque partout un terrain d'alluvion et que le lit du fleuve se déplace conti-

nuellement, il est à croire que du temps de Hannon il y avait là des îles ; et quand même cette terre eût fait alors, comme aujourd'hui, partie du continent, les Carthaginois qui, du haut de la partie méridionale, qui est fort élevée, voyaient devant eux à si peu de distance du rivage une autre vaste étendue d'eau (le Fernand-Vaz), ont pu croire que cette bande de terre était une île.

Les gorilles sont attirés dans cette région par l'abondance d'une certaine petite baie jaunâtre appelée *mbimo*, qui croît là sur un arbre assez pareil au teck d'Afrique, et par une quantité d'autres fruits dont ils sont très-friands et qui poussent dans les terres sablonneuses de cette partie du littoral. Un de ces fruits, qu'on nomme *nionien*, est à peu près de la grosseur du brugnion et de la couleur de la pêche, sans en avoir le velouté. C'est le produit d'un arbrisseau qui rampe sur le sable. Il y a un autre fruit qui, par sa forme et sa couleur, ressemble à la prune sauvage, et que moi-même j'aime beaucoup.

Un passage du *Periplus*, que j'ai cité dans l'*Afrique équatoriale*, est ainsi conçu :

« Le troisième jour, nous partîmes de cet endroit et, passant devant les courants de feu, nous arrivâmes à une baie appelée la Corne du Sud. Au fond de cette baie était une île comme la première, puis un lac, et dans ce lac une autre île peuplée de sauvages. C'étaient en grande partie des femmes dont le corps était couvert de poils. Nos interprètes les appelèrent *gorilles*... Nous nous mîmes à leur poursuite, mais nous ne pûmes atteindre les hommes ; ils nous échappaient tous par leur extrême agilité ; car ils sont *cremnobates* (c'est-à-dire qu'ils escaladent les rochers et les arbres), et ils se défendaient en nous jetant des pierres. Nous prîmes seulement trois femmes qui mordaient et égratignaient ceux qui les avaient saisies, et qui se débattaient quand nous voulions les emmener. Nous fûmes donc obligés de les tuer. On les dépouilla de leurs peaux que nous emportâmes à Carthage ; car nous ne pouvions aller plus loin, nos provisions étant épuisées. »

Cette relation, si j'en juge d'après les nouvelles notions que j'ai acquises dans ce second voyage, donne lieu de penser que les Carthaginois, lors de leur célèbre expédition, avaient débarqué dans le

pays qui avoisine l'embouchure du Fernand-Vaz, et que ces hommes et ces femmes couverts de poils, qu'ils avaient trouvés là, étaient bien les mâles et les femelles des *trogodytes-gorilles*. Ce nom même de gorille, donné à l'animal dans le *Periplus*, ne diffère pas beaucoup de celui qui les désigne actuellement : *ngina* ou *ngilla*, si l'on tient compte surtout des différentes manières de le prononcer. Je regarde maintenant comme très-probable que c'est le gorille que les anciens ont rencontré dans ces parages, et non le chimpanzé, qui va moins en troupes et qui se trouve moins souvent dans le voisinage des côtes. Quant à supposer que les hommes et les femmes velus, dont parle Hannon, étaient de l'espèce des babouins, c'est, selon moi, une hypothèse tout à fait invraisemblable ; car pourquoi les Carthaginois, à leur retour, auraient-ils suspendu ces peaux dans le temple de Junon, et les auraient-ils conservées là pendant plusieurs générations, comme nous le dit Pline, si ce n'eussent été que des peaux de babouins, animaux si communs en Afrique qu'ils ne devaient avoir rien de bien extraordinaire aux yeux d'un peuple de commerçants et de voyageurs tels que les Carthaginois.

Le gorille a des instincts d'émigration qui se manifestent à certaines époques de l'année. On ne le trouve plus alors dans les régions qu'il fréquentait le plus lors de la saison des baies, des fruits et des noix.

CHAPITRE IV

DÉPART POUR L'INTÉRIEUR DU PAYS

Je reçois une nouvelle collection d'instruments scientifiques. — Première apparition d'un bateau à vapeur sur le Fernand-Vaz. — Une excursion à Goumbi. — Etonnement des indigènes à la vue de la vapeur. — Envoi de mes collections en Angleterre. — Gorille vivant embarqué pour Londres. — Comment il se comporte en état de captivité. — Il échappe à grand'peine au danger de se noyer. — Préparatifs terminés. — Dernier regard jeté sur la mer. — Mes gardes du corps Commis. — Scènes d'adieux touchantes. — Je suis trompé par Olenga-Yombi. — Le célèbre docteur Oune-jiou-e-niaré. — Arrivée à Goumbi. — Observations pour déterminer la latitude et l'altitude de ce pays. — Invocation de Quenguéza à ses ancêtres. — Femmes désobéissantes. — Sécheresse excessive. — Obindji. — Arrivée des portefaix d'Ashira. — Passage des montagnes sur la route d'Olenda.

Le 30 juin, je fis mes adieux à mon ami Olenga-Yombi, et je partis pour Plateau. J'avais à peine quitté l'ebando, quand j'aperçus la voile d'un canot qui venait de l'embouchure du fleuve et se dirigeait vers nous. Les hommes de ce canot m'abordèrent en s'écriant : « Votre vaisseau est arrivé ! » Quelle fut ma joie ! Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable. Mes rameurs redoublèrent d'efforts, et, le soir même, nous abordâmes à Plateau. Je trouvai là une lettre de MM. Baring, de Londres. Ils m'avaient expédié un bâtiment chargé des denrées et des provisions que j'avais demandées, en y joignant un nouvel envoi d'instruments scientifiques, pour remplacer ceux que la mer avait mis hors de service. Cependant ma collection ne fut complète qu'un mois plus tard, lorsqu'on me fit parvenir quelques autres instruments par la voie du Gabon. C'est au capitaine Vardon que je dus mon meilleur chronomètre ; il me l'apporta au mois de septembre, à son retour de Londres. J'avais alors un triple assortiment de ce qui m'était nécessaire, et je me voyais prémuni contre

tous les accidents qui pouvaient m'atteindre, au passage des rivières ou dans les pays lointains. J'avais envoyé mes chronomètres et mes sextants endommagés en Angleterre, par l'intermédiaire du Rév. W. Walker, du Gabon, seule voie qui me fût alors ouverte. Ces objets parvinrent au Gabon dans un bateau du pays, et M. Walker les adressa au consul anglais de Fernando-Pô, qui, à son tour, eut l'obligeance de les embarquer sur un bateau-poste à vapeur, en destination de Liverpool. Je dois ici offrir mes remerciements à M. Graves, qui prit la peine de recevoir ces instruments à l'arrivée et de les expédier à Londres, où mes amis eurent soin de les faire réparer ou remplacer. Une boîte de médicaments que m'envoya mon excellent ami, Robert Cooke, ne fut pas moins bienvenue. Mes chers missionnaires américains du Gabon me firent aussi parvenir une provision de substances médicinales et autres. Mais leurs lettres n'étaient guère de nature à m'encourager; ils n'avaient pas la même confiance que moi dans mon entreprise; et, quoiqu'ils évitassent de m'exprimer toute leur pensée, je voyais bien qu'ils n'espéraient pas que je dusse jamais revenir.

Il se produisit au mois de juillet un événement intéressant, qui mérite d'être consigné ici. Ce fut l'arrivée d'un steamer français, le premier bâtiment à vapeur qui eût encore paru dans les eaux du Fernand-Vaz. Un matin, quelques-uns de mes nègres se précipitèrent tout haletants dans ma cabane; la vitesse de leur course leur avait coupé la respiration. Ils finirent cependant par me dire qu'un grand vaisseau de guerre tout fumant était en train de descendre le Npoulounay. Je leur demandai combien il portait de canons. « Dix, » répondirent-ils sans hésiter. Ce vaisseau de guerre se trouva être un bateau plat de quarante pieds de long, qui appartenait à un de mes vieux amis, le docteur Touchard, chirurgien de marine de 1^{re} classe. Le docteur l'avait acheté en vue d'explorer sur son bord les rivières de l'Afrique équatoriale; puis il l'avait prêté aux autorités françaises du Gabon, et ce navire était commandé maintenant par M. Labigot, lieutenant de marine. J'ai à peine besoin de dire que les dix canons n'existaient que dans l'imagination troublée de mes nègres : ce bâtiment n'avait pas de canons du tout; on l'avait nommé, par plaisanterie, le *Léviathan*; c'était tout bonnement une barque de plaisance,

construite originellement pour naviguer sur la Seine. Elle entra dans le Fernand-Vaz par le Npoulounay, après avoir exploré, de concert avec un gros bâtiment, la rivière de l'Ogobai. Ce petit détour n'avait d'autre but que de me rendre visite.

Le service auquel étaient employés le lieutenant Labigot et le docteur Touchard était une étude spéciale de l'Ogobai, commencée trois ans auparavant par MM. Serval et Griffon du Bellay, et qui se rattachait à la grande exploration entreprise dans ces contrées par le gouvernement français. Des navires d'un plus fort tirant d'eau n'auraient pu manœuvrer dans l'Ogobai, attendu le peu de profondeur de cette rivière. Le choix de la saison d'ailleurs n'était pas heureux. Le lieutenant Labigot et le docteur Touchard sont parvenus à remonter l'Ogobai, dans des bateaux et dans un petit steamer, jusqu'au confluent des rivières Okandai et Ngouyai. Ce sont les premiers Européens qui aient pu atteindre ce point, et il faut espérer, dans l'intérêt de la science, que le résultat de leur voyage sera bientôt rendu public ¹.

Le 12 juillet, nous partîmes sur le bateau à vapeur pour nous rendre à Goumbi, soixante-dix milles plus haut sur le Fernand-Vaz, bravant ainsi la loi des Commis, qui défendait à tout homme blanc, moi seul excepté, de remonter le fleuve. Nous eûmes un vent assez vif pendant les premiers vingt milles; nous abordâmes ensuite à un chétif village situé sur la rive gauche, où était établi un marchand portugais commissionné par une maison anglaise. Nous y passâmes la nuit. Le 13, étant repartis de bonne heure, nous arrivâmes à Goumbi vers cinq heures et demie de l'après-midi.

L'apparition d'un bâtiment à vapeur dans ces eaux solitaires mit tout le pays en révolution. Les indigènes sortaient en masse de leurs villages et se pressaient sur la rive. Les uns paraissaient stupéfaits; d'autres, me reconnaissant sur le pont, à notre passage, mettaient leurs canots à l'eau et ramaient à force de bras pour nous joindre. A l'endroit où le fleuve, qui descend de l'intérieur, fait un coude et se

1. Le *Léviathan* fit naufrage quelque temps après sur les côtes du Gabon, et j'appris avec bien de la peine que les autorités françaises n'avaient pas jugé à propos d'indemniser mon ami le docteur Touchard. J'aime à croire qu'elles se seront ravisées depuis cette époque. (*Note de l'auteur.*)

EXCURSION A GOMBI SUR LE BATEAU A VAPEUR.

détourne vers l'ouest, les rives sont des talus boisés. Là, le steamer arrivait droit sur les villages sans avoir été vu d'avance, et les populations, que sa fumée venait surprendre sur leurs hauteurs, s'enfuyaient saisies d'épouvante.

Le roi Quenguéza se montra fier de cette visite que lui faisaient des hommes blancs à bord de leur bateau de feu. Il tournait vers sa suite de Bakalais et d'Ashiras des regards empreints d'un suprême dédain.

Nous passâmes à Goumbi toute la journée du 14, et le lendemain 15, nous recommençâmes à remonter le fleuve, pendant l'espace de trois ou quatre milles, jusqu'au delà du point où le Niembai vient se perdre dans ses eaux. Le vieux chef africain, tout glorieux, nous accompagna à l'improviste dans cette excursion, qui parut lui causer un très-vif plaisir. Je vins à bout de lui faire endosser pour la circonstance un habit européen, et de le coiffer d'un chapeau; mais rien au monde ne put le déterminer à mettre une chemise. Il y avait une chaise exprès pour lui sur le pont. Il resta assis là pendant tout le temps du voyage, en grimaçant une espèce de sourire aimable qu'on ne pouvait regarder sans rire. Il avait bien soin de se faire voir des habitants des villages devant lesquels nous passions, autant par politique que par orgueil, sachant que son influence sur les riverains ne pourrait que gagner à cet important événement. Bientôt notre navigation fut arrêtée par la grande quantité d'arbres tombés qui obstruaient le passage, et le 16, nous retournâmes à Plateau.

Peu de jours après cette excursion en compagnie du lieutenant Labigot et du docteur Touchard, j'eus l'honneur de recevoir une lettre du commodore anglais A. P. Eardley Wilmot, qui commandait la division de l'Afrique occidentale. Il faisait route le long de la côte, sur son vaisseau pavillon, à la hauteur de l'embouchure du fleuve. Ayant appris du patron d'un vaisseau marchand mouillé là, que la barre était dangereuse pour les embarcations de son navire, il m'exprimait ses regrets de ne pouvoir entrer dans le fleuve pour me rendre visite, et s'informait en même temps de mon projet d'expédition dans l'intérieur. Je fus très-contrarié d'avoir manqué cette entrevue; le commodore Wilmot prenait un grand intérêt à toutes les entreprises scientifiques dont l'Afrique occidentale était le théâtre, et

je suis sûr qu'il m'aurait aidé de tout son pouvoir dans la campagne que je préparais.

Le 18 août, j'expédiai en Angleterre, par le capitaine Berridge, toutes les collections d'objets d'histoire naturelle que je m'étais procurées jusqu'alors. Elles comprenaient cinquante-quatre crânes, provenant de diverses tribus de nègres; envoi destiné à jeter du jour sur l'anthropologie de cette partie de l'Afrique; six peaux et sept squelettes de gorilles, une peau et deux squelettes de chimpanzés, deux peaux avec les squelettes du grand mangeur de fourmis écaillé (l'ipi), trois squelettes de lamentins, un squelette de la *genetta feldiana*, bien d'autres mammifères, et enfin quatre mille cinq cents insectes, échantillons de l'entomologie de la région du Fernand-Vaz. Je suis heureux de dire que cette dernière collection est arrivée heureusement à Londres, et qu'elle figure en grande partie au Muséum britannique. J'ai aussi envoyé un individu vivant de la singulière race des cochons sauvages de ce pays (*potamochoerus albifrons*), et deux aigles pêcheurs vivants. Le cochon a été donné à la Société zoologique de Londres, et je crois qu'on peut le voir encore dans ses jardins, à Regent's Park.

Quant à la collection de mammifères, y compris les peaux et les squelettes de gorilles, je l'ai adressée tout entière au Muséum britannique, avec prière à mon honorable ami, le professeur Owen, surintendant du département zoologique, de choisir les sujets qui conviendraient au Muséum et de les offrir en mon nom à cet établissement national. J'appris plus tard avec grande joie que plusieurs de ces spécimens avaient été agréés. Je suis heureux d'avoir pu m'acquitter ainsi, quoique faiblement, de ma dette de reconnaissance envers cette noble nation anglaise, qui m'a si généreusement accueilli, lorsque je revenais, pauvre voyageur inconnu, de ma première et périlleuse expédition.

Un des gorilles mâles était encore plus grand et plus beau que celui que j'avais envoyé précédemment, et que beaucoup de personnes ont pu voir au bout de la galerie zoologique du Muséum. Aussi l'a-t-on monté et mis à la place du premier, et je le recommande à tous ceux qui veulent se faire une idée vraie de ce formidable animal.

Le grand nombre de crânes que j'ai pu recueillir en si peu de temps

surprendra peut-être bien du monde, surtout les voyageurs qui ont parcouru d'autres pays sauvages et qui ont trouvé de grandes difficultés pour se procurer des têtes d'indigènes. Mais avec de l'argent et des nègres avides de commerce, les choses les plus étranges deviennent toutes simples. Il me fallait avant tout triompher des scrupules des tribus Commis, et j'y suis parvenu en leur expliquant pourquoi je tenais à me fournir de crânes. Il y avait, leur disais-je, parmi les docteurs et les magiciens de mon pays, un parti très-considérable qui soutenait que les nègres n'étaient que des singes, à peu près de la même nature que le gorille, et je voulais leur envoyer un bon nombre de crânes pour leur prouver leur grossière erreur. Et quand je conclusais par l'offre d'une valeur de trois dollars par tête, j'en avais bientôt plus que je n'en voulais; si bien que, plus tard, je fus obligé de réduire mes prix. Les têtes que l'on m'apportait avaient appartenu pour la plupart à des esclaves tirés de l'intérieur et qui étaient venus mourir sur les côtes; et comme les corps dont on les détachait avaient été jetés sans plus de cérémonie à la surface du sol dans les cimetières du pays, l'exécution du marché se trouvait bien simplifiée. Néanmoins le commerce des crânes était une affaire qui se traitait toujours avec un certain mystère. C'était la nuit, à la dérobée, que les nègres m'apportaient cette denrée, soigneusement enveloppée dans quelque paquet de forme trompeuse, ou dans un panier recouvert de patates, de manière à en déguiser le contenu véritable aux yeux des gens qui pouvaient se trouver sur leur passage.

Quelquefois deux nègres, qui se livraient à ce trafic de contrebande, se rencontraient par hasard dans ma maison, chacun ayant un paquet suspect sous le bras. Ils commençaient par se regarder l'un l'autre d'un air moitié défiant, moitié honteux, puis ils éclataient de rire, et enfin ils juraient de se garder mutuellement le secret. Toutefois ce genre de trafic ne s'est jamais poursuivi ouvertement.

Un jour, le vieux Rabolo vint me trouver, le visage rayonnant de joie, et me dit à demi-voix :

« Chaillie, j'aurai cette nuit pour vous quelque chose qui vous fera bien plaisir.

— Quoi donc? lui demandai-je.

— Rogala, mon petit esclave ishogo, est bien malade; il va

mourir, j'en suis sûr. Vous m'avez souvent demandé une tête d'Is-hogo. En voilà une à votre service. »

Je reculai d'horreur à cette proposition du vieux chef, qui disposait d'avance de la tête d'un individu encore vivant, et qui insistait même pour que j'allasse voir son malade. Il me mena dans un appentis obscur où le pauvre enfant était couché. Je le trouvai tout décharné, épuisé par la dyssenterie, maladie à laquelle succombent beaucoup d'esclaves venus de l'intérieur. Il se croyait sur le point de mourir. J'entrepris cependant de lui prescrire un traitement. J'ordonnai à une des femmes de Rabolo de lui servir des aliments chauds. J'envoyai des poulets pour lui faire du bouillon, et je lui administrai moi-même du quinine avec un peu de vin. Quelques jours après, il allait beaucoup mieux; finalement je le tirai d'affaire. Rabolo fut désappointé dans sa spéculation commerciale; en revanche il conserva son esclave.

Outre ces collections, j'embarquai sur le même bâtiment un gorille vivant, notre jeune ami Tom, dans l'espoir qu'il arriverait sain et sauf à Londres, où le public serait enchanté d'avoir sous les yeux un singe d'une espèce si rare et si curieuse. Malheureusement, il périt dans la traversée. Il s'était bien porté pendant quelques semaines, tant qu'avait duré la provision de bananes que j'avais déposée à bord pour sa nourriture. La répugnance de cet animal pour les aliments cuits et, en général, pour toute espèce d'aliments autres que les fruits et les plantes pleines de sève qu'il trouve dans ses forêts natales, sera toujours un obstacle à son transport en Europe. Je l'avais envoyé à MM. Baring qui, certainement, n'avaient jamais eu en consignment un objet de cette nature, et j'avais promis au capitaine qu'il recevrait une somme de cent livres s'il réussissait à amener l'animal vivant à Londres.

Pendant le peu de jours que Tom était resté avec moi, il s'était toujours montré intraitable, comme tous les individus de son espèce. Quand je lui présentais des aliments, il venait me les arracher des mains et se reculait ensuite de toute la longueur de sa chaîne pour les emporter. Si je le regardais, il faisait mine de s'élancer sur moi; et si je lui donnais de l'eau, il fallait pousser le vase jusqu'à lui avec un bâton, dans la crainte d'être mordu. Lorsqu'il était en

colère, je le voyais frapper la terre avec ses pieds et ses poings, de même que les gorilles adultes, que j'ai déjà décrits, se battaient la poitrine à coups de poing, au moment d'attaquer leur ennemi. Avant de se coucher, il avait coutume de ramasser sa paille avec beaucoup de soin pour se faire un lit. Souvent Tom me réveillait au milieu de la nuit par ses cris perçants, et plus d'une fois, le matin, je le surpris cherchant à s'étrangler avec sa chaîne, de rage sans doute d'être captif. D'autres fois il enroulait sa chaîne tout autour du poteau où il était attaché, jusqu'à ce qu'elle fût très-courte; puis il pressait fortement le bas du poteau avec ses pieds, en y imprimant de rudes secousses.

Comme je l'ai déjà dit, j'avais tiré deux épreuves photographiques de Tom, toutes deux fort bien réussies. Au lieu de les envoyer dans mon pays, je voulus les garder pour les réunir aux autres photographies que je comptais prendre en Afrique; et maintenant elles sont perdues pour toujours: elles ont été jetées dans des broussailles lors de ma désastreuse retraite du pays d'Ashango, comme je l'expliquerai par la suite.

Quand le dernier bateau, qui portait le capitaine et mes animaux vivants, quitta le rivage pour se rendre à bord du navire, je tremblai pour la sûreté de ce frêle esquif; car la mer était très-houleuse. Les nègres cependant auraient pu s'en tirer avec bonheur, s'ils avaient été moins timorés. Mais l'idée d'avoir un homme blanc avec eux leur troublait la tête. Ils ne surent pas saisir le moment propice pour franchir les brisants, et leur hésitation faillit leur être fatale, car une énorme vague creva au-dessus d'eux et inonda le bateau. Heureusement il ne chavira pas; mais il fallut rebrousser chemin. Le capitaine Berridge en fut quitte pour être trempé jusqu'aux os, et le *potamochærus* ainsi que les deux aigles furent à moitié noyés. Quant au pauvre Tom, le bain qu'il prit, loin de refroidir son énergie, la ranima plus ardente que jamais. Il se mit à hurler avec fureur, et dès que j'ouvris la porte de sa cage, il fondit sur les assistants, grimpant et se cramponnant après eux et poussant des cris féroces. Une banane que je lui présentai et qu'il dévora gloutonnement calma un peu cette exaspération. Le passage du ressac, tenté de nouveau dans l'après-midi, s'effectua plus heureusement que la première fois.

Mes préparatifs étaient enfin achevés. Vers la fin de septembre, j'avais complété le chargement de mes canots; il ne me restait plus qu'à choisir mes compagnons de voyage.

Le 28, je traversai la langue de terre qui séparait mon village du bord de la mer pour faire une épreuve préalable de mes instruments, thermomètres et autres, et mesurer la hauteur du sol. Cette étude achevée, comme je désirais être seul, je renvoyai mon garçon nègre reporter mes instruments au logis, puis j'allai faire une dernière promenade le long des sables. Pendant que je regardais les hautes lames qui se brisaient sur la grève, ma pensée se portait vers d'autres rivages, bien loin au nord, baignés aussi par le même océan. Je songeais aux chers amis que j'avais laissés là, et cette idée jetait sur mon esprit un sombre voile de tristesse. Je rêvais aux dangers de l'entreprise où j'étais engagé et dont peut-être je ne devais pas revenir. Je crois qu'il n'est pas un de mes amis, pas une des personnes de qui j'ai reçu des marques d'affection, que je ne me sois rappelés en ce moment suprême. Je pensais aussi à tous ceux qui ont essayé de me nuire par tous les moyens en leur pouvoir, et je leur pardonnais du fond du cœur. Enfin, après avoir promené un dernier regard sur la mer, je priai Dieu qu'il me permit de la revoir.

Mon expédition était une affaire de grande importance pour toute la tribu des Commis. Quenguéza, qui était plus désintéressé que les autres chefs, car son principal mobile était le prestige que lui donnait l'amitié d'un blanc, Quenguéza descendit le fleuve pour venir à ma rencontre. Olenga-Yombi quitta le cap Sainte-Catherine pour assister à mon départ, dans le désir secret de tirer de moi tout ce qu'il pourrait, et Rampano, avec son neveu et héritier Djombouai, voulut m'accompagner une partie du chemin.

Mon bagage et mes provisions remplissaient deux grands canots; je n'avais pas moins de quarante-sept grandes caisses de marchandises, outre une dizaine de coffres qui contenaient mes appareils photographiques et chimiques, et quinze gros paquets d'articles divers. J'avais aussi, en fait de munitions, cinq cents livres de grosse poudre, trois cent cinquante livres de poudre de chasse et trois mille cartouches. Le transport de tous ces objets par terre réclamait le concours d'au moins une centaine d'hommes, y compris mes gardes

du corps tirés de la tribu des Commis. J'avais recruté pour cette garde dix fidèles nègres, parmi ceux qui m'avaient accompagné dans mon précédent voyage. C'était de ces hommes que dépendait mon salut, au milieu des tribus sauvages et ennemies que je m'attendais à rencontrer dans les parties reculées de l'intérieur de l'Afrique. Je savais que je pouvais compter entièrement sur eux, et que, quoi qu'il arrivât, ils ne toucheraient pas à un cheveu de ma tête. J'aurais bien voulu, pour le succès de mes projets, emmener vingt-cinq de ces Commis; malheureusement ce ne fut pas possible. Les hommes ne demandaient pas mieux; mais leurs familles s'y opposèrent.

Les meilleurs de tous ces braves gens étaient Macondai, devenu un robuste jeune homme, d'un dévouement à toute épreuve, et mon chasseur Igala, un bon et loyal ami. Macondai sera reconnu par les lecteurs de mon premier ouvrage pour le compagnon fidèle de presque toutes mes aventures. Je lui avais apporté, comme cadeau, un fusil à deux coups de fabrique anglaise, et en peu de temps il était devenu un excellent tireur. Il m'était attaché plus encore que tous les autres; je pouvais d'autant mieux me fier à lui qu'exempt de toutes les superstitions et de toutes les sottises frayeuses de ses compatriotes, il ne faisait aucun cas des fétiches. Aussi honnête que brave, il me fut d'un grand secours pour protéger ma pacotille pendant nos longues excursions dans l'intérieur. Igala était mon bras droit. C'était un nègre de grande taille, de noble maintien, froid et lucide dans les circonstances difficiles, brave comme un lion, mais avec moi toujours docile et soumis. C'était lui qui, dans nos marches fatigantes, me servait d'avant-garde, tandis que je me tenais à l'arrière, veillant à ce que les porteurs ne prissent pas la fuite avec leurs fardeaux. Escorté de vingt hommes comme lui, je n'aurais pas craint de traverser toute l'Afrique. Je l'employais aussi comme mon aide préparateur; car je lui avais appris à dépouiller les animaux et à les conserver. Il avait, chez les Commis, la réputation d'un habile chasseur. Grand commerçant aussi dans son genre, il vendait des fétiches à ces populations crédules qui se promettaient bien d'avoir un jour son crâne, précieuse relique qui devait leur porter bonheur. Igala cependant avait sa faiblesse : il était trop souvent amoureux, et ses intrigues avec les femmes des chefs m'attiraient des difficultés

continuelles. Un autre brave homme, c'était Rebouka, un beau gail-lard bien découplé, dont les deux grands défauts étaient la forfan-terie et la gourmandise. Ensuite venaient Igalo, le plus jeune de la troupe après Makondai, nègre sanguin, à la fois sensible et irri-table, Monitchi, Retonda, Rogueri, Igala le jeune, Rapelina et Ngoma, tous six esclaves, à moi donnés par les différents chefs dont j'avais gagné l'amitié sur les bords du Fernand-Vaz.

Je distribuai à chacun de mes gens un vêtement uniforme : un pantalon de grosse toile, des chemises de laine bleue et un bonnet de laine anglaise. Comme la chemise était l'article le plus important du costume, ils en avaient chacun trois ; le pantalon était absolument nécessaire aux nègres, pendant la marche, pour protéger leurs jambes contre les piqûres des insectes, les épines et mille autres inconvénients auxquels leur nudité les expose. Chaque homme avait, en outre, une couverture pour la nuit. Les six esclaves m'avaient accompagné volontairement sans que je fusse obligé d'invoquer l'autorité d'un maître. Sans doute il eût mieux valu que toute mon escorte fût com-posée d'hommes libres, car quelques-uns des esclaves me mirent plus tard dans l'embarras par leur mauvaise conduite, faute de ce respect pour soi-même et de ce grave sentiment de responsabilité dont les hommes libres seuls sont pénétrés. La plupart d'entre eux maniaient des armes à feu pour la première fois ; et la possession d'un fusil était, pour des gens tenus toute leur vie dans l'abaissement, une des séductions qui les avaient déterminés à me suivre.

Presque tous les habitants des alentours vinrent assister à notre départ. C'était un spectacle touchant que les adieux de mes nègres à leur famille et à leurs amis. Au dernier moment, la jeune fille d'Igala se jeta dans les bras de son père et le supplia, en versant un torrent de larmes, de ne pas se risquer avec l'homme blanc sur la longue route (*okili npolo*). Igala essayait de la consoler en disant : « Ne crie pas, mon enfant, je reviendrai ; nous allons dans le pays des blancs, et nous vous rapporterons beaucoup de perles. » Car c'était une croyance généralement admise par les Commis, que nous allions nous rendre par terre en Angleterre ; j'étais même obligé de les entretenir dans cette idée, seul moyen d'expli-quer mon voyage à ces pauvres intelligences. Mon vieil ami, le

capitaine Vardon, qui était retourné tout récemment au Fernand-Vaz pour y établir une factorerie, nous envoya des hommes de son village qui saluèrent notre départ d'une salve de mousqueterie.

Le 2 octobre, nous quittâmes Plateau, et le 3, nous parvîmes à un *ebando*, ou grand hangar destiné aux palabres. C'était là que le roi Olenga-Yombi, avec d'autres chefs et leurs sujets, venait vider des querelles inévitables entre voisins, et, en général, des délimitations de frontières (*mpanga-nehe*). A ma grande contrariété, ce conseil de diplomates sauvages nous retint toute une semaine. J'étais obligé d'attendre qu'Olenga-Yombi m'eût amené les esclaves qu'il m'avait promis pour porter mes bagages, service dont il avait déjà reçu le prix sous la forme de présents. Les palabres se succédaient sans relâche, et portaient sur des points difficiles à régler. Il s'agissait tantôt de femmes enlevées (source continuelle de haines et de meurtres), tantôt d'homicides. Chez ces gens-là, le sang versé, fût-ce par accident, demande toujours satisfaction, et le meurtre par maladresse n'est pas plus excusable que le meurtre volontaire. « OEil pour œil, dent pour dent, » c'est la maxime de ces tribus, et le règlement des indemnités exige formellement un palabre tel que ceux qui se tenaient alors.

Quant à l'enlèvement des femmes, les lois sont très-sévères : une femme qui refuse de demeurer avec son mari, ou qui s'enfuit de chez lui, est condamnée à avoir les oreilles et le nez coupés. L'homme qui a débauché la femme de son voisin doit donner un esclave au mari outragé; s'il ne peut payer cette amende, on lui coupe aussi le nez et les oreilles.

Il n'y a pas de lois d'ailleurs pour punir le vol.

A la fin je n'y tins plus, et, le 10 octobre, je m'acheminai seul vers l'*olako* (ou plantation) où commençait la route d'Aniambé. Olenga-Yombi vint m'y joindre trois jours après. Il eut l'impudence de me dire que tous les esclaves qu'il m'avait promis s'étaient enfuis, effrayés du voyage que je voulais leur faire faire. Je quittai ce drôle avec dégoût, et je me mis en route avec Quenguéza.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un petit village de Commis, où demeurait un célèbre docteur, nommé Oune-jiou-c-niaré (tête de bœuf). C'était un vieillard des plus singuliers, chez qui

beaucoup de finesse naturelle s'alliait à une bonhomie joyeuse. Il était âgé de près de soixante-dix ans, petit, très-maigre, avec un menton proéminent et des yeux qui perçaient jusqu'au fond de votre âme. Il avait la réputation d'être un grand prophète; toutes les tribus Commis avaient foi en lui. Mes hommes lui demandèrent si notre voyage serait heureux. Il répondit que nous irions très-loin, et qu'un chef proposerait à Chaillie de lui faire épouser sa fille. « Si Chaillie, ajoutait-il, donne à cette femme tout ce qu'elle lui demandera et s'il la rend heureuse, elle le conduira, de tribu en tribu, jusqu'à la grande mer qu'il veut atteindre. » Cette prophétie redoubla la confiance de ma troupe, et j'en sus beaucoup de gré à ce brave homme; car nous avions tous grand besoin d'encouragement, au début d'une entreprise si aventureuse. Rien n'était plus propre à soutenir les esprits quelque peu chancelants de mes compagnons, que ces paroles en forme d'oracles.

Nous nous remîmes en route le 14, avec une vraie flottille de pirogues. La chaleur était forte et presque insupportable. On remonta le fleuve à la rame, et le lendemain, dans l'après-midi, nous arrivâmes à Goumbi.

Nous reçûmes de mon ami Quenguéza une hospitalité vraiment royale. Nous nagions dans l'abondance, et si mon intention eût été de rester là, nous n'eussions eu rien à désirer. Quenguéza avait formé le projet de m'accompagner jusque dans la capitale des Ashiras, pour nous y ménager une sorte d'entrée triomphale. Cependant il continuait à me retenir et à traîner les choses en longueur bien après l'achèvement de nos préparatifs. C'est que le séjour dans sa résidence d'un homme blanc avec toutes ses richesses lui donnait une haute importance aux yeux des Bakalais ses voisins, et qu'il tenait à prolonger le plus possible cette satisfaction de vanité. Un jour, dans un accès de munificence royale, il octroya toutes ses femmes en libre franchise aux gens de ma suite; mais bientôt j'entendis mes drôles se plaindre que ces princesses n'en étaient pas moins une charge assez lourde, et qu'elles savaient fort bien prélever des taxes à leur profit.

Pendant mon séjour à Goumbi, j'entrepris quelques petites excursions dans le voisinage, et je pris mes mesures pour déterminer la hauteur du pays et sa situation géographique; observations bien

nécessaires, car cette contrée n'était indiquée sur ma carte que par un calcul approximatif des distances parcourues. Malheureusement il m'était impossible, dans l'endroit où j'étais, d'obtenir des distances lunaires, pour en déterminer la longitude. Mais, au moyen de quelques observations sur la hauteur de la planète Mars et de deux étoiles fixes, je trouvai que la latitude était de $1^{\circ}35'34''$ sud, c'est-à-dire d'au moins vingt-trois milles plus loin au sud que sur ma première carte. La hauteur de Goumbi, que me donnèrent mes baromètres anéroïdes, est de 143 pieds au-dessus du niveau de la mer, et celle de la montagne qui domine la ville est de 238 pieds. Du sommet de cette montagne on découvre au loin tout le pays. C'est une chaîne de mamelons divisés entre eux par de profondes vallées; mais aucun de ces mamelons n'est aussi haut que celui qui s'élève derrière la ville de Goumbi.

Je fus obligé de recourir à un artifice qui m'était devenu familier, pour secouer la torpeur de Quenguéza. Feignant d'être offensé par ses longs retards, j'ordonnai à Makondai d'emporter mon lit hors de la ville, et je fis mes préparatifs ostensibles pour aller coucher sous un hangar à quelque distance. La nuit était à peine venue que le vieux roi, s'apercevant de mon absence, fit beaucoup de démonstrations bruyantes et accourut me trouver en témoignant son désespoir et son repentir. Il se coucha à mes côtés, disant qu'il voulait dormir dans le même lit que moi.

C'est ainsi qu'à force d'instances et de menaces, je lui arrachai enfin l'ordre de départ. Nous étions restés quinze jours à Goumbi. Il faisait à peine jour, le 28 octobre, quand je fus éveillé par le *kendo* (cloche du roi) et par la voix du vieux chef, qui invoquait à haute voix les esprits de ses ancêtres, en les priant de nous protéger dans notre voyage. La liste de ses ancêtres était longue : Igoumbay, Wombi, Rebouka, Ngouva, Ricati, Olenga-Yombi. Mais c'étaient moins des aïeux que des parents morts dont il avait conservé les crânes comme reliques. Quenguéza était plus fier qu'aucun autre chef des hauts faits de ses aïeux ou parents, et j'ai lieu de croire qu'il y en avait parmi eux de très-braves et de très-habiles. Quenguéza lui-même, dans ses jeunes années, avait eu la réputation d'un vaillant guerrier. Il est de règle, dans l'Afrique occidentale, que les chefs qui

ont été belliqueux et entreprenants lorsqu'ils n'étaient que princes, deviennent posés et pacifiques lorsqu'ils ont hérité de l'autorité suprême. C'est alors qu'on les vole et qu'on les pille ; « car, disent ces bons nègres, si on ne volait pas son père, qui volerait-on ? »

Nous nous heurtâmes encore, comme de coutume, contre mille difficultés, le jour de notre départ. D'abord les chastes et fidèles épouses de Quenguéza refusèrent tout net de l'accompagner. Il ne parut pas s'en affecter beaucoup ; car dans chaque village bakalai la coutume veut qu'on lui offre une femme en tribut, comme au chef du pays ; mais il était fort mécontent que ses esclaves ne fussent pas prêts à partir. Quelques-uns d'entre eux s'étaient cachés, d'autres s'étaient enfuis à une grande distance dans les plantations, et cependant j'avais absolument besoin d'une grande quantité d'hommes pour porter mes bagages et mes provisions. Le vieux chef menaçait de tirer sur les déserteurs à droite et à gauche, si on l'obligeait à recourir aux moyens violents, et par cette méthode expéditive il réussit à rassembler une trentaine d'individus.

Partis le 28 octobre, à dix heures du matin, nous nous arrêtâmes le soir au confluent du Niembai et de l'Ovenga. Nous étions dans la saison sèche ; le poisson foisonnait à cet endroit. Nous résolûmes d'y passer la nuit. Notre séjour y fut des plus animés ; car nous primes là une grande quantité de poissons. La fumée de nos feux montait parmi les arbres, et chacun eut de quoi se rassasier. Les éclats de rire, les mots joyeux et les histoires se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Je m'amusai beaucoup de l'histoire que nous conta un de nos hommes, à propos de la saison sèche et de la saison pluvieuse. Comme il est d'usage en Afrique, ces deux saisons étaient personnifiées. *Nchanga* était le nom de la saison humide, et *Enomo* celui de l'autre. Un jour, dit la légende, il survint une dispute entre elles pour savoir qui des deux était l'aînée ; elles allèrent jusqu'à engager un pari sur ce point, dont la décision fut remise à une assemblée des esprits de l'air et des cieux. *Nchanga* commença par dire : « Quand je vais quelque part, la sécheresse vient après moi ; donc je suis la plus ancienne. » *Enomo* lui répondit : « Partout où je parais, la pluie me succède ; donc elle est ma cadette. » Les esprits de l'air

CONFLUENT DU NIEMBAI ET DE L'OVENGA.

écoutèrent leurs raisons, et quand les deux rivales eurent cessé de parler, ils s'écrièrent : « En vérité, en vérité, nous ne pouvons dire laquelle de vous est l'aînée ; il faut que vous soyez toutes deux du même âge. »

La saison sèche était exceptionnelle cette année, à cause du long temps écoulé depuis qu'il n'avait plu et des basses eaux qui en étaient la conséquence. Les nègres ont un nom particulier pour désigner une saison de ce genre ; ils l'appellent *Enomo unguero*. Elle dure cinq mois, et l'on m'a assuré qu'elle revient périodiquement après une série de saisons sèches d'une durée ordinaire. Nous eûmes bien quelques ondées, mais elles ne produisirent aucun effet.

L'influence de la marée se fait sentir jusqu'au confluent du Niembai, du moins à cette époque de l'année. Passé ce point, le courant de l'Ovenga est trop fort pour laisser le flux s'étendre plus haut.

Je ne pris, à ce campement, qu'une altitude approximative, et je déterminai la latitude d'après les calculs de mon estime de route.

Le lendemain, nous remontâmes le courant. L'Ovenga avait ses eaux très-basses, vingt pieds de moins que dans la saison pluvieuse. Son courant, qui était, en général, de trois milles à l'heure, et même, par endroits, de quatre milles, était encombré d'arbres tombés. Notre voyage ne se poursuivait qu'avec lenteur et difficulté.

Un peu avant d'atteindre le village d'Obindji, nous rencontrâmes un obstacle qui nous barrait le chemin. Les Bakalais avaient construit une estacade dans la rivière, laissant à peine un étroit passage près de la rive pour la navigation des petits canots. C'avait été le sujet de quelques démêlés commerciaux entre cette tribu et ses voisins. Rien de plus offensant pour l'orgueil de Quenguéza que ce barrage établi là sans qu'on l'eût consulté, lui, le roi du Rembo, voyageant avec son *Ntangani* ! C'était en quelque sorte la négation de son autorité. Aussi, dès qu'il aperçut cet obstacle, sa figure s'altéra, et, tombant dans un violent accès de colère, il en appela aux haches et aux coutelas. L'estacade fut démolie en quelques secondes, sous les yeux mêmes d'un grand nombre de Bakalais, rassemblés sur la rive avec des fusils et des javelots.

Du 30 octobre au 5 novembre, nous fûmes retenus à Obindji, dans

l'attente des porteurs qui devaient venir du pays des Ashiras pour transporter mes bagages par terre. Nous dressâmes notre camp dans un bois qui faisait face au village, au-dessous du point où l'Ofoubou se réunit à l'Ovenga.

C'est par erreur que la ville d'Obindji, dans les cartes publiées après ma première exploration de ce pays, est placée sur la rive orientale de l'Ofoubou; elle est située, en réalité, sur la rive occidentale, au pied d'une jolie colline boisée. Tout le pays environnant est couvert d'une végétation puissante. Du nord de l'Ovenga, où notre camp était assis, s'étend une longue bande de beau sable blanc qui, dans la saison sèche, va rejoindre la berge de la rive. C'est un vrai plaisir que de se promener sur cette plage, surtout le matin, quand les indigènes vont déterrer les œufs qu'une espèce de tortue d'eau douce y a déposés pendant la nuit. Cette espèce est celle que j'ai découverte dans mon premier voyage : *aspidonectes aspilus*.

Je fus heureux de retrouver mon ancienne connaissance Obindji¹, l'un des chefs des Bakalais de l'Ovenga, alors aussi bien portant que jamais. C'était un fidèle allié et un ami de Quenguéza, qui le tenait sous sa domination, en ce sens que celui-ci était le roi du fleuve, ayant droit de circulation et de commerce sur tout le parcours, en haut comme en bas. Cette fraction de la grande famille bakalaise en est venue à abandonner, sous l'influence civilisatrice du commerce, les mœurs vagabondes et belliqueuses de ses frères. La situation qu'elle occupe sur un des points les plus riches du fleuve, où les forêts regorgeaient d'ébène, a fait de ces gens-là des commerçants. Ils récoltent en effet d'énormes quantités de ce bois précieux, qui commence pourtant à devenir rare. Fidèles observateurs des anciens traités conclus avec Quenguéza, ils jouissent du droit de commercer sur le fleuve, à condition de s'abstenir de toute guerre. Leurs femmes, d'ailleurs, ont souvent contracté mariage avec des Commis. Un des privilèges de Quenguéza, lequel se rattache à sa souveraineté, c'est,

1. On verra souvent, dans cet ouvrage, les chefs porter le nom de leurs villages. Sont-ce les chefs, sont-ce les villages qui prêtent ou empruntent le nom? C'est un point que l'auteur n'éclaircit pas. Nous croyons que la réciproque a souvent lieu. Ici, par exemple, on doit dire probablement : le village d'Obindji. Ailleurs on dira : le roi d'Olanda. (Note de l'éditeur.)

comme nous l'avons dit, la faculté de choisir une femme à sa convenance parmi celles des chefs bakalais, lorsqu'il vient passer la nuit dans un de leurs villages. Il a le même droit chez les Ashiras ; les chefs sont obligés de lui céder leur principale épouse si Quenguéza en témoigne le désir, et c'est un grand honneur pour les hôtes du monarque que de pourvoir ainsi à ses plaisirs.

Quand les porteurs arrivèrent, la veille de notre départ pour des pays inconnus, Quenguéza adressa un petit discours à ma troupe. « Vous allez, leur dit-il, vous enfoncer dans des forêts où vous ne trouverez personne de votre tribu. Regardez Chaillie comme votre chef, et obéissez-lui. Écoutez maintenant ce que je vais vous dire : Vous allez visiter d'étranges peuples. Si vous voyez sur la route ou dans une rue un beau bouquet de bananes ou des pistaches, gardez-vous bien d'y toucher, ou quittez le village au plus vite, car ces pays sont pleins de gens rusés qui guetteront de quelle manière vous vous conduirez avec eux. Si les habitants d'un village vous disent d'aller leur chercher des poules ou des chèvres, ou de leur cueillir des bananes, répondez-leur ceci : « Les étrangers ne doivent pas se servir eux-mêmes ; c'est le devoir de l'hospitalité, au contraire, d'aller chercher des poules et des chèvres, de cueillir des bananes, et de porter ces présents dans la maison assignée à l'étranger. » Si l'on vous désigne une habitation dans un village, restez-y et n'allez pas en chercher une autre ; et si vous voyez un siège, ne vous asseyez pas dessus, car il y a des sièges qui ne doivent être occupés que par leur propriétaire. Mais, par-dessus toutes choses, prenez garde aux femmes. Je vous donne tous ces avis pour que vous puissiez voyager en sûreté. »

Les paroles du vieux sage furent écoutées avec beaucoup d'attention ; mais, comme tous les bons conseils, elles furent négligées. On m'aurait épargné, en s'y conformant, bien des embarras et des dangers.

Nous employâmes encore douze jours à nos apprêts avant de partir pour Olenda. Je fis demander dans ce pays même un renfort de porteurs. Pendant ce temps, il fallait aller chercher bien loin des provisions de vivres, car ils étaient très-rares dans le voisinage d'Obindji. Il fallut aussi fabriquer des *otaitais*, paniers d'une forme

particulière, qui sont portés à dos d'homme. De plus, je dus en

passer par mille retards inévitables quand on a affaire à une troupe de nègres. Il me vint d'Olenda cinquante hommes en tout, tandis que mes bagages réclamaient au moins cent porteurs. Nous fûmes donc obligés d'envoyer la moitié des effets d'avance et de faire revenir les hommes pour un second voyage. Je fus effrayé de la quantité d'objets que j'emportais, tout en laissant derrière moi ce qui ne me semblait pas de première nécessité. Il m'était d'ailleurs impossible de maintenir quelque discipline parmi ces turbulents sauvages ; ils se démenaient et se querellaient entre eux, même quand ils étaient courbés sous le poids de leur charge ; les hommes vigoureux voulaient prendre les paquets les plus légers, et laissaient les plus lourds aux enfants ; puis, quand il fallut faire la distribution des vivres de

route, ce fut presque une bataille où les plus robustes et les plus hardis se disputaient la part du lion. La présence de deux neveux du roi d'Olenda, Arangui et Mpoto, chargés du commandement de cette troupe insubordonnée, n'avait sur eux aucune influence.

L'*otaitai*, ou panier à porteurs, tel qu'il est fabriqué par ces Africains, est une ingénieuse invention pour porter sans embarras des fardeaux à dos d'homme. Long et étroit, il se compose d'un fond travaillé en canne solide, de deux pieds et demi de long sur neuf pouces de large, avec deux côtés ou montants également en canne, mais plus à jour, susceptibles de se relâcher ou de se resserrer à volonté, suivant l'importance du fardeau. Des cordes de filasse, qui enveloppent le contenu du paquet, sont attachées à ces deux montants, lesquels se relient avec le fond, excepté à la partie supérieure, celle qui est le plus près de la tête du porteur et qui reste ouverte pour recevoir au besoin un surcroît de charge. Des courroies de jonc assujettissent le panier autour de la tête et des bras du porteur. Cet ouvrage de canne, ou osier, est fait avec des bandes taillées dans une plante grimpante, ou *rotang*. C'est une vraie merveille de main-d'œuvre.

La première troupe s'embarqua le 8 sur l'Ofenbou, affluent de l'Ovenda, pour aller prendre terre à l'endroit d'où part la route d'Olenda. Nous eûmes pendant ce temps plusieurs averses, et les eaux de l'Ovenda montèrent tellement que je fus obligé, par deux fois, de changer ma cabane de place, le terrain que j'occupais sur le sable blanc du rivage étant devenu une véritable île. Une série d'observations m'apprit que le niveau de la rivière à Obindji était de cinquante-quatre pieds au-dessus de la mer. J'ajoutai à mes collections pendant mon séjour forcé dans ce pays. Les insectes y étaient fort nombreux. Quelques lépidoptères, attirés par l'humidité du sable au bord de la rivière, voltigeaient autour des buissons fleuris de la lisière de la forêt ; ils étaient d'une rare beauté. J'admirai des papillons magnifiques (*romaléosoma*), aux ailes d'émeraude et d'ébène, bariolées à l'envers de bandes jaunes et cramoisies. Ils volaient avec une vitesse extrême ; il était fort difficile de les prendre. Les oiseaux étaient rares ; je chassai vainement le *muscipeta duchaillu*, dont j'avais abattu un spécimen dans mon premier voyage.

Les porteurs revinrent enfin, et quand je les eus chargés du restant de mes bagages, Quenguéza et moi nous partîmes d'Obindji le 17 novembre. En naviguant sur l'Ofenbou, nous vîmes un petit crocodile qui se chauffait au soleil sur un tronc d'arbre flottant. Un de nos jeunes gens se jeta à la nage pour le prendre ; mais au moment où il allait le saisir par le cou, le reptile glissa dans l'eau et disparut.

Nous fûmes trois heures et demie à gagner le point de débarquement, Djali-Coudié. Nous couchâmes là et nous nous mîmes en marche le lendemain matin, 18, au point du jour. A huit heures un quart, nous atteignîmes une montagne escarpée appelée Nomba-Rigoubou, de trois cent soixante-neuf pieds de haut, et nous nous

arrêtâmes à son sommet pour déjeuner. Reprenant ensuite notre marche, nous arrivâmes, à quatre heures de l'après-midi, au pied d'une autre montagne appelée Écourou, et nous fîmes halte pour y passer la nuit. Nous n'avions pour nous abriter qu'un vieux hangar, recouvert de quelques lambeaux d'écorce. J'aurais préféré un bon toit de feuillage ; mais un docteur ashira, qui était avec nous, promit de nous garantir de la pluie. A cet effet, il souffla de toutes ses forces dans son cornet magique ; ce qui n'empêcha pas qu'au milieu de la

nuît une averse effroyable vint nous inonder. Mais le docteur n'en fut pas déconcerté, ni ses fidèles non plus; il nous dit que s'il n'avait pas soufflé dans sa corne, la pluie serait tombée avec bien plus d'abondance.

Quenguéza était un compagnon de voyage fort divertissant par les continuelles bizarreries de son caractère. Il ne marchait jamais sans son fétiche, une grosse vilaine petite figure de bois dont l'abdomen était traversé par un chapelet de quatre petites pièces de monnaie (*cowries*). Affublé en voyage d'une vieille casaque, il mettait cet ignoble brimborion dans une de ses poches. Qu'il veillât ou qu'il dormît, jamais il ne se séparait de son fétiche. En mangeant et en buvant, il promenait sur ses lèvres le ventre de l'image et les pièces de monnaie, et quand je lui versais une liqueur quelconque, il ne manquait jamais de faire une libation à son idole avant de boire lui-même. Les libations jouent un grand rôle dans les cérémonies religieuses des Africains occidentaux, comme chez les anciens Grecs. J'étais assez embarrassé pour deviner l'origine de ces pièces de monnaie sacrées. On ne les connaît pas sur le Fernand-Vaz, et je crois que cette superstition est venue de l'Afrique orientale à travers le continent.

Le lendemain matin, 19 novembre, nous cheminâmes, jusqu'à onze heures, dans un pays sauvage, montagneux et boisé. Alors nous nous trouvâmes au milieu des sites accidentés et des pelouses vertes de l'Ashira. Une vaste perspective s'ouvrait devant nous. Au sud s'étendaient les chaînes de montagnes de l'Igoumbi-Andèle et de l'Ofoubou-Orère, et au nord les sommets altiers du Nkoumou-Nabouali, près duquel tombent les cataractes de Samba-Nagoshi. Nous entrâmes, à deux heures de l'après-midi, avec fracas et au bruit des coups de fusil, dans le village d'Olenda.

CHAPITRE V

VISITE AUX CATARACTES DE SAMBA-NAGOSHI

Le roi d'Olenda. — Son grand âge. — Préparatifs de mon excursion aux cataractes. — Passage de l'Ovigui. — Prairie d'Opangano. — Montagnes de Ndiewo. — Village bakalai. — Une troupe de gorilles surprise dans la forêt. — La rivière Louvendji. — Dihaou et les Ashiras-Kambas. — Navigation sur le Ngouyai. — La tribu Avia. — Aspect du fleuve. — Montagnes de Nkoumou-Nabouali. — Nami-Gemba. — Village de Luba. — L'Esprit de la cataracte. — L'idole du village. — Arrivée à Fougamou, la principale des chutes d'eau. — Légende de Fougamou. — Campement nocturne. — Retour à Dihaou. — Nous soupçons d'un serpent venimeux. — Marche forcée à travers des forêts inondées.

Mon vieil ami, le roi Olenda¹, me fit un accueil chaleureux. Il n'était guère changé depuis notre dernière entrevue. Son âge devait être fort avancé; il avait les joues creuses, les bras et les jambes extrêmement maigres, et ses os ressortaient sur une peau ridée; à peine semblait-il avoir assez de force pour soutenir le poids de son corps. Je crois que c'est l'homme le plus vieux que j'aie jamais vu; il me faisait l'effet d'une curiosité. Au dire des nègres, il possède un puissant fétiche qui le protège contre la mort. Olenda vint me rendre de fréquentes visites, tout le temps que je demeurai dans son village. Il ne cessait de me dire qu'il m'aimait pour mon bon cœur; pourtant, en fait de présents, ses exactions étaient exorbitantes; aussi lui disais-je : « Je pensais que vous m'aimiez pour mon bon cœur; mais je crains bien que vous ne m'aimiez plutôt pour mes richesses. — Oh! non! répondit le vieillard en souriant, je vous aime à cause de votre bon cœur; mais j'aime aussi vos richesses. »

1. Olenda, chef du pays du même nom. Voir la note précédente. Voir aussi, pour le roi Olenda, *l'Afrique équatoriale*, p. 462.

J'ai déjà, dans la relation de mon premier voyage¹, donné une description du pays des Ashiras et des mœurs de la population; il serait donc inutile de revenir sur ce sujet. Je n'avais pas l'intention de prolonger mon séjour dans cet endroit; mais des obstacles imprévus, et la terrible calamité que je vais bientôt raconter, m'y retinrent pendant plusieurs mois. Voulant visiter les chutes d'eau de Samba-Nagoshi, au nord d'Olenda, je me hâtai, dès que j'eus payé mes porteurs et procédé à la distribution des présents destinés au roi et aux principaux chefs, de commencer les préparatifs de cette excursion qui devait me détourner de ma direction vers l'est.

C'est le cas de rappeler à mes lecteurs que lors de ma première expédition, au sortir du pays des Apingis, j'avais échoué dans mes tentatives pour m'approcher de cette cataracte. J'ai su depuis que mes guides d'alors n'avaient jamais eu l'intention de m'y mener; ils avaient reçu à cet effet des recommandations formelles des Commis. Ces bons amis craignaient qu'il ne m'arrivât malheur. Mais cette fois-ci je ne rencontrai aucun obstacle à mes vœux, et j'avais un puissant appui dans mon ami Quenguéza; aussi Olenda se montra-t-il prêt à me fournir les guides et les porteurs dont j'avais besoin. Nous nous mîmes donc en route le 1^{er} décembre.

Nous étions légèrement équipés pour la marche. Ma charge la plus lourde était mon appareil photographique que je m'étais décidé à emporter, pour prendre, chemin faisant, une vue des sites magnifiques que je m'attendais à rencontrer. Outre mes trois guides Ashiras, Arangué, Oyagui et Ayaguy, et deux jeunes noirs chargés de ma batterie de cuisine et de mes munitions, j'emmenais deux *Kambas Ashiras*, natifs d'un district éloigné de l'Ashira, situé sur les bords de l'Ovigui, près de la jonction de cette rivière avec le Ngouyai. Ces hommes et quatre de mes fidèles Commis, composaient mon escorte. En fait d'armes à feu, je n'avais pris que mes revolvers. Mes gens étaient armés de leurs fusils; mais ils ne portaient ni chemises de laine, ni couvertures, ni rien de ce qui ne leur était pas absolument indispensable.

Il était neuf heures du matin lorsque nous quittâmes Olenda. Nous

1. *L'Afrique équatoriale*, chap. xxvi.

prîmes notre direction vers le nord, jusqu'à la rencontre de la rivière Ovigui. Il fallut la traverser sur un pont formé d'un seul tronc d'arbre long de quinze pieds environ, jeté d'une rive à l'autre. Le passage ne se fit point sans difficulté ; je faillis même y perdre ma chambre obscure, grâce à l'hésitation d'un porteur qui se troubla quand il était à moitié chemin. Un sentier, partant de la rive orientale de l'Ovigui, conduit au pied d'une haute chaîne de montagnes qui borde de ce côté la plaine d'Ashira. A quatre heures de l'après-midi, nous dressâmes notre camp au bord d'un petit cours d'eau, pour y passer la nuit. Le soir il survint un terrible orage, et nous nous couchâmes avec des vêtements tout trempés.

Le 2 décembre, nous reprîmes notre marche à six heures du matin. Le sentier circulait au pied du revers occidental de la chaîne de montagnes, à travers des bois épais dont le feuillage étincelait d'humidité. Aucun son ne parvenait à notre oreille, pendant que nous nous traînions d'un pas lent, tous à la file comme des Indiens. A neuf heures, nous débouchâmes dans une magnifique prairie, qu'encadrait de tous côtés comme une immense muraille de verdure. De cette prairie, appelée Opangano, on apercevait distinctement les montagnes de Ndgewho. A dix heures, nous arrivions dans un village bakalai. Comme beaucoup d'anciens villages de cette tribu belliqueuse, celui-ci était construit surtout dans une pensée de défense ; il n'y avait qu'une seule rue, barrée à chaque bout par une grosse porte ; les maisons étaient murées du côté de l'intérieur du village ; excellente disposition pour se garantir d'une surprise nocturne et d'une attaque des autres Bakalais avec qui l'on était en guerre. Ce mode de construction avait aussi pour but de mettre les habitants à même de tuer et de dépouiller tout à leur aise les caravanes marchandes qu'ils auraient pu attirer chez eux, rien n'étant plus facile que de les empêcher de s'échapper, en fermant sur elles les deux portes de la rue. Les tribus voisines, et surtout les Ashiras, redoutent la puissance et la perfidie des Bakalais. Le chef de ce village était absent lors de notre arrivée. J'achetai de l'un des habitants, au prix de quelques perles, un quartier de cochon sauvage fumé.

Je repartis à une heure de l'après-midi, et je continuai à me diriger vers l'est. Quand nous eûmes traversé plusieurs autres villages

GORILLES SURPRIS DANS LA FORÊT.

bakalais, dont deux avaient été abandonnés par suite de la mort de quelques habitants, nous arrivâmes à cinq heures du soir à la prairie de Lambengue. Il plut presque toute l'après-midi, et notre marche était devenue des plus pénibles au milieu des brouillards ou sur les pierres glissantes des chemins à peine tracés dans la forêt. Nous élevâmes des abris, et nous passâmes la nuit dans la prairie.

Le 3 décembre, à six heures du matin, on se remit en marche. Mes hommes se ressentaient des fatigues et des intempéries de la veille, et pour leur faire doubler le pas, je pris la tête de la colonne. Bientôt nous nous enfonçâmes de nouveau dans les sombres épaisseurs de la forêt, lieu sauvage et désolé, où je cheminais, l'esprit assiégé d'idées noires, songeant à la rude tâche que je m'étais imposée en essayant de traverser l'Afrique. J'allais ainsi sans regarder devant moi et un peu en avant de ma troupe, quand je fus tiré de mes rêveries par un bruit de branches cassées et d'arbres secoués avec force. Je crus que c'était une troupe de monkeys qui croquaient des fruits sauvages, et je levai négligemment la tête pour les regarder à travers le feuillage; mais quel fut mon saisissement quand je reconnus, sur un grand arbre, toute une bande de gorilles! je n'avais à la main qu'une simple canne de voyage, et je fus si frappé de cette apparition imprévue que je restai cloué sur place. Cependant ces animaux m'avaient vu; ils se précipitèrent au plus vite en bas de l'arbre, en faisant plier les menues branches sous leur poids, et s'enfuirent à quatre pattes. Un vieux mâle, qui paraissait être le gardien du troupeau, fit seul bonne contenance, et s'arrêta à me regarder fixement à travers une éclaircie du feuillage. Je voyais distinctement sa hideuse face noire, ses yeux farouches, ses sourcils froncés et saillants, et lui m'envisageait d'un air de défi menaçant. Désarmé comme je l'étais, je songeais à me replier vers ma troupe, quand celle-ci, qui se rapprochait à grand bruit, fit diversion au danger. Le monstre velu jeta un cri d'alarme, sauta à terre à travers un fouillis de lianes, et disparut dans la jungle après les autres fuyards.

Combien je regrettai d'avoir laissé à Olenda ma carabine à deux coups! je m'étais même démunie ce matin-là de mes revolvers, les ayant donnés à porter à Rebouka, pour être plus lestes et plus dégagés dans ma marche. Les gorilles étaient au nombre de dix, de différents

âges et de différentes tailles, toutes femelles à ce qu'il nous parut, sous la conduite d'un seul mâle. Mes hommes armés de leurs fusils s'élançèrent à leur poursuite; mais cette chasse fut inutile. La forêt avait repris sa morne tranquillité, et nous nous remîmes en route, tout fatigués et mal à l'aise, après une nuit passée en plein air dans nos vêtements tout mouillés.

A midi, nous arrivâmes sur les bords de la rivière Lovindji, cours d'eau assez pareil à l'Ovigui, et qui descend du sud vers le grand fleuve Ngouyai, où sont les cataractes de Samba-Nagoshi. Nous déjeunâmes sur le bord de cette jolie rivière qui coulait à travers les bois silencieux. Notre déjeuner se composait, comme à l'ordinaire, de bananes bouillies; triste chère pour des voyageurs harassés de fatigue et d'ennui. Le niveau de cette rivière s'élève, d'après mes thermomètres, à quatre cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus de celui de la mer.

Notre voyage, que nous reprîmes à une heure environ de l'après-midi, nous amena bientôt sur un terrain marécageux. Il fallait de temps en temps passer des gués où l'eau nous montait jusqu'à la ceinture; dans d'autres endroits où l'on n'en avait que jusqu'à la cheville, la boue exhalait une odeur infecte. Il me sembla bientôt que mes compagnons Ashiras me faisaient faire bien des détours inutiles, et que dans ce voyage, si long et si pénible, nous n'avions parcouru qu'une très-petite distance en ligne directe. Ils en convinrent, et me donnèrent pour excuse qu'il fallait éviter certains villages bakalais avec lesquels on avait de vieilles contestations commerciales et des procès restés sans solution. A cinq heures et demie de l'après-midi, nous revînmes vers l'Ovigui, où nous avions résolu de passer la nuit. Comme nous sortions de la jungle, nous ne fûmes pas peu surpris de voir là un campement d'indigènes. Les Ashiras de mon escorte fraternisèrent bientôt avec ceux-ci; car c'étaient des Ashiras-Kambas qui étaient venus, avec leur chef Dihaou, passer quelques jours sur la rivière pour pêcher. Le chef me reçut avec de sauvages démonstrations de joie, et remercia Olenda de lui avoir amené l'homme blanc.

Le 4, j'avais passé une bien mauvaise nuit. Mon lit se composait tout simplement d'une rangée de morceaux de bois dont chacun avait quatre pouces de diamètre, et qui ne servaient qu'à me garantir de

GROUPE DE BAKALAI.

la fange du sol. Un bataillon errant d'horribles fourmis bashikouais fondit sur nous pendant la nuit, et nous fûmes plus d'une heure en proie à leurs morsures.

Le matin, de bonne heure, nous nous embarquâmes sur l'Ovigui, dans une longue pirogue tout étroite, toute frêle et qui faisait eau; pourtant, à en croire le chef qui nous l'avait procurée, elle était en état d'achever le voyage. L'Ovigui était, à cette époque de l'année, une rivière large et profonde, et d'un courant très-rapide. Plusieurs fois, pendant la première heure de notre trajet, nous fûmes sur le point de chavirer. Enfin, nous arrivâmes au confluent du Louvendji. Je m'étais imaginé, à mon premier voyage, que le Louvendji allait se jeter directement dans le Rembo; c'est une erreur, il se réunit à l'Ovigui avant de tomber dans le grand fleuve. Nous passâmes devant plusieurs villages de Bakalais et de Kambas, bâtis à peu de distance de la rive. A quatre milles environ du confluent du Louvendji, nous atteignîmes le village de Dihaou, chef-lieu du pays des Ashiras-Kambas, et nous fûmes obligés de nous arrêter là, pour obtenir d'être accrédités près de la tribu Avîia, dans le territoire de laquelle sont situées les cataractes.

Dihaou est un groupe de trois ou quatre petits villages, composés chacun d'une quinzaine de maisons. Dès mon arrivée, le chef m'envoya en présent douze poules, cinq régimes de bananes et une chèvre. Sa réception fut très-amicale, et je me vis à peu près sûr d'atteindre le but de mon voyage.

5 *Décembre.* — Nous étions heureux de nous reposer après les fatigues d'une longue marche. Tous nos hommes se plaignaient de leurs pieds malades. Dans la soirée, le chef, Dihaou-Okamba, me fit une visite officielle pour recevoir mes présents en retour des siens. Je lui donnai quelques petits articles; mon cadeau, quoique répondant assez peu à ses libéralités, car je n'avais apporté aucune denrée de valeur, parut cependant lui faire grand plaisir. Je lui promis d'ailleurs un bel habit, un collier de grosses perles et un peu de sel aussitôt que je serais revenu à Olenda, mais à la condition qu'il me prêterait un de ses fils pour me conduire aux cataractes. Je l'avais prévenu d'avance que je n'avais rien de précieux à lui donner en échange de sa chèvre; mais le vieux chef africain avait tout l'orgueil

et toute la générosité que ses pareils aiment à déployer dans leurs relations avec les hommes blancs, du moins tant que ces relations sont encore nouvelles. Voici ce qu'il me fit répondre : « Je ne veux pas qu'il soit dit que Chaillie, l'ami d'Olenda, Chaillie, mon Ntangani (mon hôte blanc), est venu dans ma ville et que je n'ai pas eu une chèvre à lui donner. Non, jamais! »

Ces Ashiras-Kambas se regardent comme une peuplade tout à fait distincte des Ashiras de la prairie, sur qui règnent Olenda et plusieurs autres chefs, et qui s'appellent les Ashiras-Ngozais. Je ne pouvais néanmoins découvrir entre les uns et les autres aucune différence notable, sous le rapport soit du physique, soit des coutumes. Les deux peuples parlent la même langue. D'après une loi du pays, qui remonte à un temps immémorial, les Ashiras-Ngozais ont le droit de commercer directement avec les Kambas, mais il ne leur est pas permis de pénétrer au delà du territoire de ces derniers pour faire du commerce à l'intérieur. Si un Ashira de la prairie veut se livrer à quelque opération de commerce avec une tribu au nord du pays de Kamba, il faut qu'il emploie des Kambas comme intermédiaires, et qu'il reste lui-même à Dihaou jusqu'à la conclusion de l'affaire. Autrement on le force de laisser ses marchandises entre les mains d'un Kamba, et d'abandonner à celui-ci tout le soin du trafic et des comptes avec les autres tribus. Il n'y avait pas, je pense, un seul Ashira-Ngozai qui eût jamais vu les chutes d'eau de Samba-Nagoshi; tant sont puissantes les barrières que la politique oppose à toute tentative des indigènes pour sortir des limites de leurs propres tribus et de quelques villages adjacents.

Nous éprouvâmes les difficultés ordinaires quand il fut question de quitter Dihaou. L'Africain n'est jamais pressé de se mettre en route. L'orgueil du chef est d'ailleurs flatté et son importance s'accroît aux yeux de ses voisins tant qu'il a chez lui un Ntangani. Arangui, neveu d'Olenda, et mon principal guide, m'obsédait de ses frayeurs. Il craignait que les gens du village ne voulussent l'ensorceler, par jalousie de l'amitié que je lui portais. Je jugeai nécessaire, le 6 décembre, d'adresser une harangue au chef et à ses sujets pour leur déclarer que j'étais obligé de me remettre en chemin pour Samba-Nagoshi, que j'avais un pari à gagner (*sherra mpaga*), que

nos pieds s'étaient reposés assez longtemps, et qu'enfin je voulais partir le lendemain même. Dihaou et son peuple, suivant l'usage, se retirèrent à l'écart pour délibérer; puis le chef, revenant à moi, me dit qu'il serait fait ainsi que je le désirais, et que je n'aurais rien à craindre des Aviias; ils étaient tous ses amis; plusieurs de ses sœurs avaient pris des maris parmi eux, etc., etc.

7 Décembre. — La pirogue que l'on me fournit était à moitié pourrie; je reconnus, à l'épreuve, qu'elle ne pourrait contenir toute ma troupe avec mes instruments et mes provisions de voyage. Je fus donc obligé de laisser trois hommes en arrière avec la moitié des bananes. Même après cette diminution de poids, le misérable esquif ne se soutenait qu'à un pouce et demi au-dessus de l'eau. Il me sembla que ce serait courir un trop grand risque que de hasarder mes chronomètres dans un tel voyage. Si le canot chavirait, nous, au moins, nous avions la chance de nous sauver à la nage et d'aborder à terre; mais la perte de nos instruments serait désastreuse en ce qu'elle couperait court à mes observations lunaires, l'un des principaux objets de mon expédition. Aussi me décidai-je à laisser ces précieux objets à Dihaou jusqu'à mon retour. Les trois hommes que je n'embarquai pas avaient à faire un voyage par terre fort pénible, et devaient nous retrouver à la cataracte.

Nous quittâmes le village à neuf heures un quart du matin, et nous entrâmes dans le grand Rembo (ou le Ngouyai) à dix heures dix minutes. La distance est d'environ dix milles. Ce ne fut pas sans quelque orgueil que je saluai de nouveau ce grand fleuve que j'avais eu le bonheur de découvrir à mon premier voyage, dans la partie supérieure de son cours à travers le pays des Apingis¹. J'étais certainement le premier homme blanc qui eût navigué sur ses eaux.

L'Ovigui, à son point de jonction avec le Ngouyai, peut avoir trente-cinq mètres de largeur, et sa profondeur est très-grande à cette époque de l'année (la saison pluvieuse). Les bords sont recouverts d'une forêt non interrompue; de loin en loin, quelques petites anses donnent accès aux villages situés à une certaine distance du

1. Voir *l'Afrique équatoriale*, p. 491. — Chez les Apingis, ce fleuve s'appelle le Rembo-Apingi; c'est sous ce nom que je l'ai décrit.

fleuve. Le silence morne qui règne dans ces vastes solitudes n'est interrompu que par le vol et le chant de quelques oiseaux, ou le passage d'un animal dans le fourré.

Après avoir ramé quelque temps sur le Ngouyai, nous arrivâmes à un village de la tribu des Aviias, appelé Mandji. Dès qu'on nous vit aborder, les habitants effrayés, hommes, femmes, enfants, se sauvèrent dans les bois sans que les appels de mes compagnons, les Ashiras-Kambas, eussent le pouvoir de les retenir. Nous prîmes possession de leurs cabanes vides. A la fin ces pauvres gens, à qui l'on assura que nous n'étions pas venus pour leur faire du mal, commencèrent à reparaitre et à se glisser parmi nous un par un. A peine cependant avaient-ils repris confiance, qu'un coup de fusil, tiré sur la rive par Rebouka, mit de nouveau en fuite ces sauvages effarouchés. Cette fois, un de nos Ashiras fut obligé de les suivre dans l'épaisseur du bois et de leur adresser des paroles affectueuses pour les décider à revenir.

C'était bien le village le plus sale que j'eusse jamais vu en Afrique. Les habitants me parurent être une classe de nègres dégénérés. L'aspect et la disposition de leur village ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. Au milieu d'un emplacement quadrangulaire était un espace vide qui n'avait pas plus de dix mètres carrés, et les cabanes, distribuées tout autour sur deux rangs, n'avaient que huit pieds de haut depuis le sol jusqu'au toit. Les portes n'avaient guère qu'une hauteur de quatre pieds, sur une largeur à peu près égale, et des solives posées en travers à l'intérieur, l'une au-dessus de l'autre, en barraient l'entrée. Le foyer était placé au milieu de la principale pièce. De chaque côté de celle-ci se trouvait une petite chambre fort obscure, avec un *orala*, sorte de séchoir pour les viandes. Au milieu de la cour était creusé un grand trou dans la terre, pour recevoir les abats et les immondices. Il sortait de là une puanteur insupportable, dont ces misérables habitants n'avaient ni l'esprit ni le courage de se garantir en recouvrant de terre ces amas d'ordures.

Les maisons étaient construites en bois de charpente recouvert d'écorce, et le toit était fait de feuilles d'arbres. Au milieu du village s'élevait le hangar public ou maison de palabre ; c'est en quelque

sorte l'hôtel de ville des villages de l'Afrique occidentale. Un grand feu était allumé par terre. A l'un des bouts se dressait une énorme idole de bois, peinte en rouge et en noir, et grossièrement taillée à l'image d'une femme. Ce hangar était la plus grande construction du village ; il avait dix pieds de haut et quinze pieds de long sur dix de large. Il est passé en habitude chez ces paresseux de nègres, au moins chez les hommes, de rester presque toute la journée couchés sous cette halle couverte, en repaissant leur imagination malade de sots contes de sorcellerie, et en fumant leurs *condoukais*.

Nous ne nous arrêtâmes dans cette misérable étape de sauvages que le temps de faire notre repas. Avant deux heures de l'après-midi nous nous étions déjà remis en route. Quel beau spectacle nous offrait le fleuve ! des rives revêtues d'une végétation magnifique, et çà et là des éclaircies qui laissaient voir au loin les sommets des montagnes bleuâtres. Mais le grand nombre des villages abandonnés devant lesquels nous passions prêtait au paysage un aspect mélancolique. Il semblait que le pays fût dépeuplé. Point de groupes joyeux, ardents au travail ou au plaisir ; point de chants de bateliers, point de canaux glissant sur ces ondes limpides. Les lâches superstitions de ces malheureux peuples, leur effroi à l'idée de rester dans des lieux que la mort a visités, sont les causes qui les poussent à abandonner leurs demeures. Où vont-elles, ces peuplades errantes ? c'est ce qu'il m'a été impossible de découvrir. Rien d'étonnant si ces tribus de l'intérieur de l'Afrique ne font de progrès ni en industrie, ni en richesse, ni en culture. Il en sera ainsi tant que subsisteront leurs absurdes préjugés.

A trois milles environ au-dessus du village que nous avons quitté, nous nous trouvâmes en vue des cimes du Nkoumou-Nabouali, qui nous parurent s'étendre du nord-nord-ouest au sud-sud-est. Nous distinguons quatre rangées de montagnes, dont la plus élevée, le Nkoumou-Nabouali, se présentait la seconde dans l'ordre des distances. Il était un peu plus de trois heures quand nous entendîmes pour la première fois le mugissement de la cataracte, et bientôt après nous débarquâmes à Luba, autre village de la tribu des Aviias, le plus rapproché des chutes d'eau.

Au-dessous de ce village, j'avais vu deux gros rochers s'élever

au milieu de la rivière, un peu plus du côté de la rive gauche. On les appelle *Nami-Gemba*. Dans la saison sèche, ils déterminent des rapides dangereux; car le courant vient tout droit se briser sur ces obstacles avec un fracas qui retentit à une grande distance. Je découvris, lors de ce second voyage, que c'était ce bruit des rapides de Nami-Gemba que mes guides avaient pris autrefois pour celui des chutes d'eau de Samba-Nagoshi, quand j'étais à la recherche de cette cataracte en venant du pays des Apingis, et que j'arrivais à portée du fracas qu'elle faisait, sans l'apercevoir encore. Je crois, en vérité, que mes guides ne savaient pas eux-mêmes le lieu précis où étaient situées les vraies chutes de Samba-Nagoshi.

Apaka, le principal personnage du village de Luba, pris au dépourvu par notre arrivée, n'avait pas eu le temps de s'enfuir comme le reste des habitants. Quand je m'approchai de lui, son cœur battait à rompre sa poitrine noire. Movema Baka, mon guide, parvint cependant à calmer sa frayeur. Ce village me parut beaucoup plus propre que celui que nous venions de visiter. Les maisons étaient cachées à l'ombre des bananiers; mais les habitants paraissaient fort à court de vivres. Nous ne fûmes pas accueillis là avec les présents de bouche ordinaires, et nous eûmes assez de peine à nous procurer des aliments.

Le chef m'apprit dans le cours de notre entretien, que la tribu des Ishogos n'habitait pas sur le bord du fleuve à l'est, mais bien à une demi-journée dans l'intérieur, vers le nord-est, et qu'une autre tribu, les Acoas, probablement une branche des Shekianis, dont j'ai parlé dans l'*Afrique équatoriale*, s'interposait entre eux et le fleuve.

Comme on le verra dans la suite, j'allai plus tard visiter les Ishogos au midi de leurs possessions. Si les renseignements donnés par Apaka étaient exacts, cette tribu doit occuper une étroite bande de territoire, qui suit une courbe presque parallèle au coude formé par le Ngouyai, du nord-ouest au sud-est.

Je priai Apaka de me montrer la Mbuiti ou l'idole du village, qui, à ce qu'il paraît, était du sexe féminin; mais il me dit qu'elle était restée dans l'endroit que lui et les siens avaient occupé avant de s'établir dans leur nouvelle résidence; et comme je lui demandai pourquoi ils ne l'avaient pas apportée avec eux lorsqu'ils avaient

émigré, il répondit que c'était une grave affaire que de transporter une Mbuiti; car le dérangement lui déplait; ceux qui l'ont déplacée, et même les autres habitants du village, risquent de mourir tous, les uns après les autres. C'est ainsi que toujours, chez ces pauvres Africains, la mort est attribuée à des causes surnaturelles et à la sorcellerie. J'avais souvent remarqué, en passant devant des villages abandonnés, la maison solitaire de l'idole, restée debout et intacte au milieu des ruines, mais je ne m'étais jamais rendu compte des causes de cet abandon. Quand on se décide à transporter la Mbuiti, tout le peuple l'accompagne en chantant, et l'on continue plus tard à chanter et à danser en son honneur. Apaka me dit que leur Mbuiti était une excellente idole; car elle les avertissait quand il était à propos d'aller à la pêche ou à la chasse, et ils étaient sûrs alors de revenir avec de bonnes provisions.

A l'extrémité la plus reculée du village, j'aperçus une cabane isolée et tombant en ruines qui me parut être habitée, à en juger par la fumée qui s'échappait du toit; si bien que j'eus la curiosité d'aller y jeter un coup d'œil, pensant que c'était une maison consacrée à quelque idole. Mais je fus frappé par un objet des plus hideux : une misérable vieille femme, vrai squelette recouvert d'une peau ridée, était étendue sur une natte et poussait de faibles gémissements; elle s'agitait un peu quand je regardai dans la cabane, et c'est ce qui me fit voir qu'elle vivait encore. La pauvre créature, vieille comme elle était, et par conséquent inutile, avait évidemment été abandonnée là; telle était la disette qui désolait le village qu'il n'était pas probable qu'on vînt lui donner à manger. C'est surtout dans la maladie et dans la vieillesse que la condition de ces sauvages est effroyable; personne dans le pays ne semblait s'occuper de cette créature délaissée.

8 Décembre.—Je reconnus que la montagne de Nkoumou-Nabouali était située à l'ouest de ce village. La chaîne de l'Ashankolo est plus éloignée de quelques milles, au sud-est du lac Jonanga de l'Ogobai, qu'explora dernièrement une expédition française, sous les ordres du lieutenant Serval. Plusieurs chefs des environs, sur la nouvelle que je venais visiter le Grand-Esprit de leur fleuve, le Samba-Nagoshi, se crurent en droit de tirer de moi des présents; mais je refusai

nettement d'en donner à tout autre qu'au vieil Apaka, qui devait me fournir un guide pour parvenir à la cataracte. Le sel du cap Lopez et les vêtements européens ont pénétré dans ces régions reculées. Les femmes portaient de lourds fils de cuivre autour de leur cou, et d'autres plus légers autour de leurs chevilles. Les jeunes filles vont toutes nues, sauf un tablier de feuilles. La plupart m'ont paru plus jolies que les belles Ashiras.

A Luba, le fleuve s'élargit, et le rapide prend le nom de Nagoshi. Il y a une île un peu au-dessus, où les indigènes se rendent quelquefois en canot pour pêcher.

Le 10, départ pour les chutes. Nous prîmes pendant quelque temps un sentier qui suivait le cours du fleuve, et qui descendait ensuite en pente raide jusque sur la berge même. Là, nous pûmes observer les premiers rapides. Le courant était obstrué par des quartiers de rocs de toutes grosseurs, à travers lesquels l'eau se ruait avec violence. Nous suivîmes la berge pendant près de deux heures, en nous accrochant aux aspérités des rochers et en franchissant divers petits cours d'eau qui viennent se jeter dans le Ngouyai, et dont quelques-uns étaient assez profonds pour que mes compagnons fussent obligés de les traverser à la nage et d'abattre un arbre après lequel je me cramponnai pour passer; car il était essentiel que les instruments que je portais ne fussent pas mouillés. A la fin, nous ne pûmes côtoyer le fleuve plus longtemps; il fallut remonter l'escarpement, et ce fut à travers la forêt que nous continuâmes de marcher vers le Fougamou, la principale des chutes.

Nous cheminâmes dans la jungle pendant près de trois quarts d'heure, entendant sans cesse le mugissement de la cataracte. A la fin, nous débouchâmes sur le bord d'un torrent écumeux qui se précipitait avec un fracas assourdissant entre des amas de rochers. Ce n'était pas la cataracte, mais un courant d'une rapidité effrayante et de proportions gigantesques, qui bouillonnait en grosses vagues comme si toute la masse liquide s'engouffrait dans un abîme, et rebondissait ensuite contre des banes de roches. Ce qui ajoutait encore à la magnificence d'un tel spectacle, c'était la plantureuse végétation tropicale sur ces rives, et les pentes escarpées des montagnes qui se dressaient de chaque côté, couronnées à leur cime par

CHUTE DE SAMBA-NAGOSHI. — LE FOUGAMOU.

de superbes forêts. La largeur du courant était moins grande qu'à Luba, et les nappes d'écume, que soulevait le torrent furieux, blanchissaient les eaux aussi loin que le regard pouvait s'étendre.

Mon guide Avia nous prévint alors qu'il s'était trompé de sentier dans la forêt, et que ce n'était pas le Fougamou que nous avions devant nous. Ce n'était, en effet, qu'un torrent roulant au-dessous des chutes. Il fallut donc revenir sur nos pas, gravir de nouveau les pentes abruptes, et nous cramponner aux saillies de rochers; pendant près d'un mille. Enfin, nous nous trouvâmes en face du tableau que nous étions venus chercher si loin. Le fleuve avait là près de cent cinquante mètres de largeur; mais une île rocheuse, située presque au milieu du courant et couverte d'arbres, divisait la chute en deux nappes inégales, dont une seule était visible de chaque côté. La nappe de droite n'a pas moins de soixante-dix mètres de largeur, et cet immense volume d'eau se précipite d'une hauteur presque verticale. Outre l'île dont j'ai parlé, plusieurs petits îlots dispersés çà et là, et des blocs de rochers, divisaient encore cette avalanche liquide, de sorte que la cataracte, au lieu de présenter, comme je m'y attendais, l'aspect imposant d'une seule masse d'eau, n'avait guère pour la chute d'ensemble qu'une hauteur de quinze pieds. Les rochers qui se dressaient du milieu des chutes, aussi bien que ceux de la terre ferme, étaient de granit rouge. Il me sembla que le plus grand volume d'eau était celui qui se déversait à droite. Quoique la chute de gauche se dérobat en partie à notre vue derrière l'île boisée, je crus m'apercevoir qu'elle ne se précipitait pas de ce côté-là avec autant de force que du nôtre.

Le spectacle était sauvage, grandiose, magnifique. Pourtant, il ne me causa pas tout à fait cette impression de sublime horreur que j'avais ressentie plus bas devant les rapides.

Ainsi donc, le fleuve Ngouyai, après avoir traversé dans l'intérieur le bassin de l'Apingi et recueilli les eaux de l'Ovigui et de bien d'autres rivières, se fraye une route à travers la barrière de montagnes qui sépare le centre de l'Afrique des territoires du littoral. Les colosses de granit que son courant a éventrés se redressent de chaque côté, hérissés de forêts épaisses, tandis que les roches brisées encombrant le lit du fleuve pendant plusieurs milles.

Les chutes et les rapides varient grandement d'aspect suivant la saison et la hauteur des eaux. Mes thermomètres anéroïdes me donnèrent, à la base du Fougamou, une hauteur de trois cent quarante-sept pieds au-dessus du niveau de la mer.

J'avais apporté mon appareil photographique jusqu'au pied des cataractes, et j'ordonnai que l'on abattît un arbre qui gênait la perspective. Pendant cette opération, nous aperçûmes un gros serpent, enroulé immobile autour des branches, comme s'il était venu là pour écouter le bruit imposant de la cataracte.

Par malheur pour mon expérience, le temps était couvert, et après quelques essais infructueux, je dus renoncer à prendre une vue de cette admirable scène. Je voulais camper cette nuit-là tout près des chutes, pour renouveler mes tentatives le lendemain; mais quand j'exprimai cette intention, mon guide Avia fut comme frappé de terreur. Il communiqua son effroi aux autres hommes de ma suite en leur disant que Fougamou viendrait la nuit suivante mugir à nos oreilles avec une telle furie que pas un de nous n'y survivrait. Aussi personne n'avait-il jamais couché là.

Comme tous les grands phénomènes naturels, la cataracte du Ngouyai avait suggéré à la fertile imagination des nègres une foule d'histoires merveilleuses. Il existe une légende qui fait de la cataracte l'œuvre d'un esprit nommé Fougamou; il demeure là; dans les temps reculés, c'était un puissant forgeron. Mais c'est Nagoshi qui règne sur les rapides, et qui a bouleversé cette partie du fleuve pour la rendre impraticable aux habitants du pays. Les chutes auxquelles on a donné le nom de Samba se trouvent à une demi-journée au-dessous du Fougamou; toutefois, d'après la description des indigènes, j'ai compris que ce n'étaient aussi que des rapides comme ceux de Nagoshi. Le Fougamou est la grande cataracte, elle a tiré son nom de l'esprit (Mbui) qui soi-disant l'a créée, et qui veille constamment sur elle, errant nuit et jour autour des chutes. Le rapide inférieur prend son nom de l'esprit femelle, nommé Nagoshi, qui est la femme de Samba.

Voici la légende que m'a racontée à ce sujet notre guide Avia avec une conviction chaleureuse :

■ Dans les temps anciens, les habitants du pays avaient coutume

de se rendre à la cataracte, et de déposer sur la rive du bois et du charbon ; puis ils s'écriaient : « O puissant Fougamou, je voudrais bien que ce fer fût travaillé en couteau, en hache (ou en n'importe quelle autre arme). » Et le lendemain, quand ils revenaient au même lieu, ils trouvaient l'arme forgée à souhait. Un jour cependant un homme vint, avec son fils, apporter du bois et du charbon ; puis tous deux eurent l'impertinente curiosité de rester là pour voir ce qui allait se passer. Ils se cachèrent, le père dans le creux d'un arbre, et son garçon derrière les branches d'un autre arbre. Fougamou parut avec son fils et se mit à l'ouvrage. Tout à coup le fils lui dit : Père, je sens une odeur d'homme ; à quoi Fougamou répondit : Il est tout simple que vous sentiez l'odeur de l'homme ; est-ce que ce fer et ce charbon n'ont pas été maniés par des hommes ? et ils reprirent leur travail. Mais le fils s'interrompit bientôt après en répétant les mêmes paroles ; alors Fougamou regarda autour de lui et découvrit les deux nègres. A cette vue il rugit de colère, et, pour punir ces téméraires, il changea l'arbre dans lequel le père était caché en une fourmilière, et la cachette du fils en un nid de fourmis noires. Depuis lors, Fougamou n'a plus forgé de fer pour les hommes. »

Le ciel fut nuageux tout le jour, et je ne pus me livrer à aucune observation pour déterminer la latitude du rapide Nagoshi ; mais comme j'ai pris une série de hauteurs, ainsi qu'une altitude stellaire à Mandji, et que j'ai eu bien soin de tenir note de mon estime de route pendant mon voyage depuis le confluent de l'Ovigui jusqu'à la cataracte, il sera possible, avec un peu de soin, de fixer la position de ce lieu ; ce qui mettra les géographes à même d'éclaircir beaucoup de points restés douteux sur les cartes de ces parages.

Il était presque nuit lorsque j'eus réemballé mon appareil photographique. Notre marche rencontra bien des difficultés avant d'atteindre le gîte où nous devions passer la nuit, c'est-à-dire un campement de pêche établi par les Ashiras sur les bords du fleuve. Nous fûmes surpris par l'obscurité au milieu de nos efforts pour nous frayer un chemin dans l'épaisseur des bois, et parfois les interstices du feuillage nous laissaient voir une lune blafarde, à demi offusquée par de légères vapeurs. Le fracas de la cataracte et des rapides nous suivait pendant que notre troupe haletante errait le long du fleuve,

sur un sol inégal et rocailleux. Nous nous accrochions aux buissons d'épines, nous grimpons, et nous glissions dans l'eau; enfin nous arrivâmes à l'ebando (au campement) à huit heures et demie du soir. En chemin, Igolo, qui me précédait, tua un serpent venimeux couché

en travers de sa route. La hideuse bête avait une tête triangulaire et plate et des crochets d'une longueur énorme.

A ma grande contrariété, l'ebando se trouva plein de monde. A peine y avait-il place pour s'y mouvoir. J'étais épuisé de fatigue et de faim. Mes mains et mes jambes saignaient des écorchures que m'avaient faites les épines, et mes vêtements étaient imbibés d'eau.

A la fin, je me couchai à côté d'un des feux allumés, et ce fut ainsi que je passai la nuit. Mes compagnons Commis étaient fort mécontents, et Makondai éclata en imprécations contre ce voyage qui n'était bon à rien (*okenda i nialai*), disait-il, et qui ne nous avait pas fait avancer d'un seul pas vers Londres.

Le lendemain matin, 11 décembre, je réussis à remonter, dans une frêle pirogue, une partie du fleuve où la navigation était fort difficile, à cause de la quantité de roches et de petites îles qui le couvraient. Par intervalles le fleuve me semblait plus large qu'à Luba. Une de ces petites îles s'appelle Olenda.

En quittant l'ebando, je retournai à Luba. Le manque d'aliments nous menaçait d'une complète inanition; si bien que nous ne perdimes point de temps pour regagner l'Ovigui. Nous n'avions que tout juste la provision de bananes nécessaire. Je remarquais avec crainte que les eaux du fleuve croissaient rapidement et que le courant était violent. Le Ngouyai avait haussé en trois jours de quatre pieds et demi.

En remontant le fleuve, nous côtoyâmes le rivage pour nous ménager la perspective du Nkoumou-Nabouali. Quand le sommet de la montagne se dessina à l'ouest, nous la vîmes se dédoubler; au lieu d'une seule cime, elle nous montra distinctement deux pics escarpés, couronnés de forêts épaisses. J'appelai cette montagne si remarquable le mont Murchison, du nom de mon honorable ami sir Roderick Murchison, l'illustre président de la Société géographique de Londres. Dans mes précédents voyages, j'avais estimé à soixante milles la distance entre Olenda et le Nkoumou-Nabouali; mais je reconnus que la distance réelle n'était que de trente-cinq milles. Un peu avant la rencontre de l'Ovigui, le Ngouyai semble couler parallèlement à la chaîne de montagnes qui est à cinq ou six milles de distance. Au petit village de Mandji, où nous passâmes la nuit, je réussis à prendre l'altitude d'une étoile de la constellation Éridan. La latitude est de 1° 16' 26" Sud.

12 Décembre. — Le matin de bonne heure, un épais brouillard enveloppait les forêts et toute la largeur du fleuve; d'un bord à l'autre nous ne pouvions rien distinguer. Nous atteignîmes l'Ovigui à huit heures dix minutes, et nous nous arrêtâmes à un petit village de la

rive. Le chef nous donna une touffle de bananes et une poule, et les habitants nous vendirent une grande quantité de poisson séché et fumé. Quelle joie nous causa cette abondance de mets après la famine des trois jours précédents ! A deux heures et demie de l'après-midi, nous débarquions à Dihaou, dont le chef s'était absenté pour une partie de pêche.

13 Décembre. — Le bon vieux chef Dihaou revint le matin et témoigna une joie sincère en me revoyant. J'entendis raconter, comme à l'ordinaire, une affreuse histoire de sorcellerie ; car il ne se passe guère de semaine, dans ces malheureux villages, sans quelque événement de ce genre. Un pauvre diable, assis à terre dans une rue, chantait d'une voix plaintive une chanson de deuil. Je lui demandai la cause de son chagrin, et j'appris que, le chef d'un village voisin étant venu à mourir, un grand docteur avait déclaré qu'il avait été ensorcelé par cinq personnes, au nombre desquelles étaient la mère, la sœur et le frère de ce malheureux. Les trois suspects avaient été massacrés sans pitié par le peuple, tandis que leur maison et leurs plantations étaient saccagées et brûlées.

Du 14 au 16 décembre. — Nous fûmes arrêtés à Dihaou par les opérations de commerce d'Aringui. Je profitai de ce temps pour prendre des observations de latitude. La position de ce village est à 1° 24' 3" Sud.

Le 17, il ne fallait pas songer à remonter l'Ovigui en canot, car le courant était devenu trop violent par suite des pluies ; le canot, d'ailleurs, était trop frêle pour porter toute notre troupe. Aussi allâmes-nous débarquer à l'autre bord où commençait le chemin qui conduisait à Olenda. Nous marchâmes pendant quelques milles à travers la forêt. A quatre heures de l'après-midi nous essayâmes un violent orage, et quand nous arrivâmes au vieil ebando où nous devions passer la nuit, nous étions trempés jusqu'aux os.

Comme nous atteignions enfin le hangar, impatients de trouver un abri contre la pluie qui nous pénétrait, un de mes hommes poussa un cri d'alarme. Nous reculâmes tous, trébuchant sur des poutres tombées et nous débattant dans la boue. La cause de cette frayeur était un gros serpent roulé à terre sous le hangar. Ce serpent était de l'espèce la plus venimeuse qui soit connue dans toute l'Afrique

occidentale, le *clotho nasicornis*. Sa couleur est à peine distincte de celle de la terre et des feuilles mortes sur lesquelles il rampe. Son corps pansu et arrondi s'effile tout à coup vers la queue, et sa tête plate et hideuse, en forme de triangle, est surmontée d'une apophyse droite, ou corne, qui part de la naissance du museau. De là le nom qu'on lui a donné.

Un de nos Ashiras tua le reptile. Mes hommes étaient ravis de leur bonne fortune, car la bête, grosse et grasse, leur promettait un bon souper. On en fit rôtir une partie, une autre servit à faire du bouillon, et les restes furent soigneusement mis à part pour un autre repas. Quand nous fûmes arrivés à Olenda, je vis un Ashira occupé à faire rôtir, puis à dévorer la tête venimeuse de l'abominable animal. En examinant le squelette de ce reptile, je ne trouvai point les crochets qui distillent le venin. On les avait sans doute arrachés.

18 Décembre. — Après avoir voyagé toute la journée, nous arrivâmes à la prairie d'Opangano à cinq heures de l'après-midi.

Le 19, nous nous remîmes en marche au point du jour, malgré un orage effrayant accompagné d'un torrent de pluie. Cette pluie tombait en nappes si serrées que nous pouvions à peine distinguer le chemin que nous suivions. Il en fut ainsi jusqu'à onze heures. Un ou deux déluges de ce genre surviennent d'ordinaire dans la saison humide. J'avais peur que mes chronomètres ne fussent gâtés, mais ma valise de cuir les avait suffisamment garantis. Cette valise m'avait été donnée par mon bon et honorable ami, sir George Back; elle était faite sur le modèle qui lui avait servi dans son célèbre voyage au pôle arctique. Les aimables lettres que je reçus de lui au moment de mon départ pour l'intérieur étaient pleines de bons et précieux avis, dont je lui serai toujours reconnaissant.

Nous marchâmes plusieurs heures, ayant de l'eau jusqu'à la cheville. Les ruisseaux que nous traversions étaient devenus trop profonds pour être passés à gué; et comme je ne pouvais pas nager, on abattait des arbres pour les jeter en travers et me servir de ponts. Je sentis qu'une seconde nuit passée en pleine forêt serait intolérable, outre les dangers de fièvre auquel nous serions exposés. Nous pousâmes donc en avant avec toute la vitesse possible; nous traversâmes

l'Ovigui, et enfin nous parvîmes, à cinq heures et demie passées, à Olenda, épuisés et exténués.

Quenguéza vint au-devant de nous. A peine arrivé, je me hâtai de prendre un bain chaud, d'avaler une tasse de thé avec une dose de quinine, puis de me coucher. Les marches forcées, les périls et les privations de ce pénible voyage m'altèrent pour plusieurs jours. Je souffrais beaucoup du côté gauche vers la région du cœur, et cette douleur, accompagnée de fièvre, ne laissait pas de m'inquiéter beaucoup. En même temps je me ressentais d'un rhumatisme dans l'épaule. Mon fidèle Makondai fut pris aussi d'un accès de fièvre qui céda bientôt à quelques doses de quinine.

Je fis vers cette époque une autre excursion chez Adingo, un chef, mon ami, dont le village est situé au pied de l'Igoumbi-Andèle, montagne au sud d'Olenda. Comme j'ai donné une description de ces environs dans *l'Afrique équatoriale*, il n'est pas nécessaire de reproduire ici les détails de mon petit voyage. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si j'ai donné le nom d'Owen aux belles cimes boisées de l'Igoumbi-Andèle, c'est en mémoire de mon respectable ami, le professeur si célèbre.

CHAPITRE VI

LE PAYS D'ASHIRA

Grand palabre au sujet de la route à suivre dans l'intérieur. — On m'empêche de passer sur le territoire des Apingis. — Messagers envoyés au chef d'Otando. — Changement dans les mœurs des Ashiras. — Décroissance de la population. — Le *potamogale velox*. — Habitudes de cet animal. — Ancienne description que j'en ai faite. — Visite à Angouba. — Immense plantation de bananiers. — Querelle avec Mpoto, neveu d'Olenda. — Embarras et tourments. — Apparition de la petite vérole.

23 *Décembre* 1864. — Ce jour-là il y eut une assemblée des principaux personnages du pays d'Ashira, pour discuter l'importante question de mon voyage à l'est. Mon intention était, au départ d'Olenda, de suivre la même route que j'avais prise lors de ma première expédition, c'est-à-dire de traverser le territoire des Apingis. Mais Olenda et les Ashiras suscitèrent des obstacles à cet arrangement, déclarant que je ferais mieux de passer par le pays d'Otando, situé un peu au sud de l'Apingi.

J'appris, dans le cours de la discussion, la vraie cause de l'opposition d'Olenda. Il paraît que lorsque j'eus autrefois quitté l'Apingi, les habitants de cette contrée ne purent s'imaginer ce que j'étais devenu, et que Remandji, leur chef, eut beaucoup à souffrir de leurs conjectures à ce sujet. Ils prétendaient qu'il m'avait caché dans les bois afin de me garder pour lui seul. Aussi allèrent-ils en corps lui demander ce qu'il avait fait de moi. Ils voulaient aussi qu'on leur distribuât quelques-uns des présents que j'avais donnés à leur chef. Peu de jours après, Remandji mourut et son fils le suivit de près. Tout le monde aussitôt de crier à la sorcellerie. Les uns disaient que sans doute les peuples voisins avaient fait périr le roi pour s'appro-

prier son homme blanc (Ntangani); les autres (et l'avis de ceux-là prévalut) prétendaient que c'était moi qui l'avais tué, dans l'intention secrète, que me suggérait mon amitié pour lui, d'emporter son corps avec moi dans mon pays. Le roi actuel, je le sus depuis, avait envoyé secrètement des messagers à Olenda pour l'avertir de ne pas m'encourager à traverser son territoire. « Il n'avait pas besoin, disait-il, de suivre *l'Esprit blanc* dans un monde inconnu, comme avaient fait Remandji et son fils. Il aimait mieux rester chez lui et manger des bananes. Le monde qu'il connaissait était assez bon pour lui. »

Voilà un bel exemple des grossières idées et des bizarres superstitions de ces étranges peuples! Voilà l'obstacle irritant qui s'oppose par-dessus tout aux tentatives des voyageurs pour pénétrer en Afrique! Il est clair que je devais renoncer à traverser le territoire des Apingis, quand de pareilles accusations pesaient sur ma tête.

Après une longue discussion et quelques discours fort peu concluants, il fut convenu que je passerais par le pays d'Otando, et qu'Olenda enverrait sur-le-champ un exprès au chef pour l'informer de ma prochaine visite, et lui demander une escouade de porteurs pour mes bagages. C'est la meilleure manière, ou, pour mieux dire, c'est la seule de se transporter d'un point à un autre dans cette partie de l'Afrique.

Je ne restai que peu de temps à Olenda; car dès que les hommes d'Otando furent arrivés, j'emballai mes effets pour partir tout de suite. En attendant, j'employai le temps à étudier la photographie, à faire des observations astronomiques et à ajouter bon nombre de sujets à ma collection d'histoire naturelle. Par suite des nombreuses séries d'observations que je fus à même de faire dans cet endroit, je trouvai que la latitude d'Olenda était de $1^{\circ} 44' 22''$ Sud, sa longitude de $10^{\circ} 30' 34''$ et son altitude d'environ 526 pieds au-dessus de la mer.

Quelques promenades que je fis aux environs de la prairie d'Ashira me mirent à même de constater que la population de ce pays avait sensiblement décré depuis ma première visite, qui datait de six années. Beaucoup de villages, éparpillés alors sur les collines

et dans les vallées, avaient disparu. Il est vrai que quelques chefs avaient émigré avec leurs peuplades pour établir de nouveaux villages dans les bois qui entourent la prairie ; je crois, néanmoins, que le chiffre total de la population est considérablement réduit. Autrefois cette tribu était supérieure à toutes ses voisines pour l'industrie, pour la propreté et pour la qualité supérieure de ses vêtements et de ses parures ; aujourd'hui, sa déchéance n'est que trop visible. Les jolis tissus que ces Ashiras avaient coutume de porter sont remplacés par des cotonnades minces, mesquines et sales. Quelques vieilles femmes seulement portent encore des colliers de grelots de cuivre. Les jeunes gens des deux sexes ont aussi renoncé à l'usage de limer leurs dents de devant, et j'ai remarqué que la mode de leurs coiffures est complètement changée. Leur commerce toujours plus actif avec le Rembo a eu pour effet d'introduire chez eux les modes des Commis. La tribu des Ashiras est maintenant en relation continuelle avec celle des Commis, et dans ces dernières années les belliqueux Bakalais ont épousé aussi un grand nombre de femmes ashiras, qu'ils ont naturellement emmenées chez eux.

Le 28 décembre fut un heureux jour pour moi, car je réussis à satisfaire un désir dont j'étais possédé depuis bien longtemps, celui de me procurer plusieurs spécimens de ce curieux animal qui ressemble tant à la loutre, le *potamogale velox*. Ce fut une de mes plus

intéressantes découvertes lors de mon premier voyage, et j'en ai donné une description qui a été publiée dans les procès-verbaux de

la Société d'histoire naturelle de Boston, pour 1860 (vol. VII, page 353). Je n'avais pu malheureusement rapporter que la peau de cet animal. Aussi, quand j'eus à soutenir à cette occasion une de ces rudes attaques que l'on ne m'a pas épargnées, il me fut impossible de produire le squelette ou la figuration complète du sujet à l'appui du compte que j'en avais rendu. J'avais examiné l'individu vivant et je l'avais ensuite dépeint de souvenir, comme ayant beaucoup de conformité avec la loutre. Mais mon critique, sur le simple examen de la peau, tourna mes allégations en ridicule et déclara que ce mammifère n'avait jamais appartenu à l'ordre générique des loutres, mais bien à la classe des animaux rongeurs. Il proposa même de lui ôter le nom que je lui avais donné, et de l'appeler *mythomys* en mémoire de ma description soi-disant fabuleuse. On peut dès lors se figurer quelle joie je ressentis quand je parvins à me procurer un double échantillon du potamogale. Je conservai les squelettes des deux individus aussi bien que leurs peaux, et je voulus tout de suite les envoyer à Londres pour bien constater l'exactitude de mes observations ¹. Quelques semaines plus tard, étant à Mayolo, je me procurai encore quatre nouveaux sujets.

Le potamogale se trouve près d'Olenda dans des cours d'eau ombragés et rocailleux; il glisse sous l'eau à la poursuite de sa proie avec une extrême agilité. En ouvrant l'estomac de ceux que j'avais capturés aux environs d'Olenda, je n'y ai trouvé que des crabes d'eau douce. Comme dans cette saison de l'année toutes les eaux sont troublées par les grands courants, je suppose que le potamogale, n'y pouvant trouver de poissons, sa nourriture ordinaire, est obligé de se contenter des crustacés qu'il surprend hors de leurs trous, sous les rochers et sous les pierres, au bord des petits ruisseaux. Sur les quatre sujets pris à Mayolo, trois avaient des poissons dans leur estomac, et le quatrième des crustacés. On ne rencontre pas cet animal dans le Ngouyai ni dans les grands fleuves du pays.

1. Indépendamment de mes spécimens, un sujet de l'espèce du *potamogale velox* est tombé entre les mains du professeur Allman, d'Édimbourg, qui le premier a bien voulu faire savoir que j'avais pris soin de décrire et de classer cet animal. (Voir les Mémoires du professeur Allman dans les *Mémoires de la Société zoologique*.)

Il ne se tient que dans les petites rivières. La saison sèche le fait presque disparaître.

Parmi mes excursions aux environs d'Olenda, figure la visite que je rendis au village de mon ancien ami, le chef Angouka, à dix milles nord-est de la capitale. Notez que si je donne à Olenda le titre de capitale du pays d'Ashira, je ne veux pas dire que ce soit le plus grand des villages. Il y a une curieuse remarque à faire dans cette partie de l'Afrique, c'est que la résidence du principal chef ou roi de ces tribus est souvent un hameau plus chétif que celles des autres chefs, ses subordonnés. L'importance du village royal dépend d'une foule de circonstances et surtout du caractère personnel du roi. S'il est d'un naturel conciliant et confiant, et en même temps énergique et courageux, il rallie autour de lui un grand nombre de sujets qui sentent le besoin d'une protection efficace. Si, au contraire, il est turbulent ou plus suspect qu'un autre d'employer la sorcellerie, etc., etc., les petits chefs et le peuple s'écartent de lui tant qu'ils peuvent. On verra plus tard que le village d'esclaves du roi Olenda, établi dans les bois de son voisinage, était beaucoup plus spacieux et mieux ordonné que celui qu'il habitait lui-même.

Angouka, ainsi que plusieurs autres chefs, avait déplacé son village, depuis que j'avais visité ce pays. Nous passâmes, en allant le voir, devant les restes de son ancienne résidence. Chose étrange ! ces gens-là semblaient avoir quitté leurs habitations juste au moment où les arbres à fruits qu'ils avaient plantés au prix de tant de labeurs allaient les récompenser par une abondante récolte. Mon fidèle ami Quenguéza m'accompagnait, et Angouka nous fit un accueil cordial. En souvenir de ses bons procédés pour moi, je lui donnai un grand habit, une pièce de belle toile et un collier de grosses perles. Nous fîmes fête de grand cœur au régal d'une antilope qui venait d'être tuée le jour même de notre arrivée.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans la résidence d'Angouka, c'était la grande étendue de son bois de bananiers, la plus vaste plantation de ce genre que j'aie jamais vue en Afrique. Elle contenait, suivant mes calculs, environ trente mille pieds d'arbres, séparés presque tous les uns des autres par un intervalle de cinq pieds.

Chaque arbre pouvait bien produire en moyenne une demi-douzaine de rejetons, mais les indigènes ont coutume d'abattre tous ces plants, excepté deux ou trois. Les touffes de bananes produites par chaque arbre pesaient en général de vingt à quarante livres; pourtant j'en ai vu qui ne pesaient pas moins de quatre-vingts à cent livres. Il n'y a pas de céréale qui puisse, dans le même espace de temps, fournir autant de ressources alimentaires. Il y avait là plusieurs variétés de bananiers. Les uns portent des fruits six mois après que les jets ont été plantés, d'autres après huit ou dix mois; pour d'autres enfin il faut attendre dix-huit mois. Ces derniers, en général, produisent des fruits superbes. La vue se reposait avec plaisir sur cette immense plantation, dont le magnifique feuillage couvrait des collines et des vallées. Pour ma part, je ne vis rien, pendant plusieurs mois, qui me fût plus agréable. Il y avait, sur la lisière des forêts qui bordent la prairie, des arbres qu'on n'avait pas abattus, mais que l'on avait fait périr en les dépouillant de leur écorce ou en allumant du feu à leur base.

Le matin, une légère vapeur suspendue sur ce paysage jetait un voile transparent sur les forêts des hauteurs voisines.

Je passai dans une grande anxiété d'esprit les premiers jours de la nouvelle année. J'eus, en premier lieu, de fâcheux démêlés avec les Ashiras, par suite des intrigues des Commis de mon escorte avec des femmes du pays. Ce fut l'occasion d'une vive querelle entre moi et Mpoto, le neveu du roi Olenda, homme d'un caractère très-violent. Mpoto était un nègre à tête chaude, toujours mal disposé pour les étrangers. Un matin, animé de je ne sais quels instincts turbulents, il quitta son village, qui était assez près d'Olenda, vint saisir Igala, le chef de ma troupe, et le coucha en joue avec son fusil. Si je n'étais pas intervenu, le sang aurait coulé, et je ne pus empêcher le furieux de tirer qu'en le menaçant de mon revolver. Tous mes hommes avaient pris les armes, et il faillit s'ensuivre une mêlée générale. Igala se conduisit comme un brave qu'il était; il fit face intrépidement à cet enragé Mpoto, qui tenait le canon de son fusil à cinq pieds de sa tête, et vous n'auriez pas vu tressaillir un seul muscle de sa figure. Olenda vint ensuite interposer son autorité, et

Mpoto fut si effrayé des menaces de malédiction du vieux roi, qu'il se prosterna devant lui en lui baisant les pieds et en implorant son pardon.

Quant à moi, j'avais beau menacer et punir mes hommes, tous mes efforts pour mettre fin au désordre restaient inutiles.

Je touchais à l'expiration du long délai nécessaire pour faire venir des porteurs d'Otando, et je commençai à craindre qu'il ne fût survenu quelque empêchement. Enfin une troupe d'hommes arriva, chargée par le chef d'Otando de m'inviter à venir chez lui et de me faire cadeau d'une chèvre. Mais pendant que nous nous occupions de réunir un certain nombre d'Ashiras pour aider à transporter mes bagages, il survint un nouveau et très-grave sujet d'inquiétude qui faillit arrêter là mon expédition aventureuse.

Elanga, un des neveux d'Olenda, se trouva atteint d'une maladie que les indigènes n'avaient jamais connue. On m'en décrivit les symptômes, et je reconnus la petite vérole. Le lendemain, on vint du village voisin nous apprendre qu'Elanga était mort. Ce ne fut que deuil et lamentations parmi le peuple. Tous les habitants d'Olenda, à l'exception du vieux roi, se réunirent pour manifester leur douleur. Or, Elanga était un des Ashiras qui étaient allés à Obindji pour chercher mes bagages; dès lors un soupçon de sorcellerie s'éleva comme de coutume dans l'esprit des Ashiras, et ceux-ci, joignant ce grief à leurs autres causes d'inimitié, menacèrent de s'opposer à mon voyage. Quelques jours plus tard, deux autres cas de maladie se déclarèrent également chez des individus que j'avais employés comme porteurs, en venant du pays des Bakalais. Je commençai à prendre l'alarme; car je savais quels ravages le fléau ferait parmi ces populations s'il y prenait pied. Je n'avais pas peur pour moi-même, ayant été vacciné de nouveau à Londres la veille de mon départ; mais j'étais loin de m'attendre aux épreuves par lesquelles je devais passer.

La première mesure que je pris, ce fut d'isoler mes Commis des lieux où la maladie s'était déclarée. Les habitants remarquèrent cette précaution, et leurs soupçons s'en accrurent. Ils se mirent à m'accuser hautement d'avoir introduit chez eux l'*eviva* (contagion), ou, comme ils l'appelaient aussi, l'*opunga* (mauvais vent). Ils déclaraient

que je leur apportais la mort au lieu du bonheur; que j'étais un méchant esprit, que j'avais tué Remindji, roi des Apingis, et ainsi de suite. De là des querelles violentes. Quenguéza, qui n'était jamais modéré en rien, devint furieux. Il demandait si un roi comme lui, qui commandait le fleuve Rembo, était venu avec son homme blanc au fond des forêts, parmi ces pourceaux d'Ashiras, pour être insulté par eux. Le vieil Olenda professait un profond respect pour Quenguéza et se rangeait toujours de son côté dans tous ces conflits turbulents. Quelques jours se passèrent ainsi. Je fis tous mes efforts pour quitter ce pays avant que la contagion eût fait de nouveaux progrès. Olenda avait envoyé des ordres dans les villages environnants pour convoquer mes porteurs. Je repris donc l'espoir de me mettre en route sous peu de jours et de retrouver la santé et le contentement dans les contrées boisées et montagneuses qui séparent l'Ashira de l'Otando.

CHAPITRE VII

MALADIE CONTAGIEUSE DANS LE PAYS D'ASHIRA

La petite vérole se propage. — Noble conduite des hommes de Quenguéza. — Leur départ. — Mes porteurs tombent malades. — Mes Commis gardes du corps refusent de me quitter. — Envoi d'une partie de mes bagages à Otando. — Quenguéza retourne à Goumbi. — Lettres d'Europe. — Mort de Mpoto. — Mort du roi Olenda. — Ses funérailles. — Cimetière des chefs Ademba. — Chants funèbres. — Mort de Retonda. — Arrivée des messagers de Mayolo. — Défiance des indigènes. — Trahison d'Arangui. — Je suis volé par les Ashiras. — Décroissance de la contagion. — Message de Quenguéza au peuple d'Olenda.

A la fin, la calamité que j'avais tant redoutée fondit sur nous. La contagion éclata avec une violence extrême dans le village d'Olenda, et mon expédition éprouva un retard qui faillit lui être fatal. La première victime fut la principale femme d'Olenda lui-même. Le terrible fléau se propageait avec une effrayante rapidité; plusieurs des noirs qui avaient suivi les funérailles d'Elanga avaient été frappés du même mal. A cela, rien d'étonnant, si l'on considère la manière dont se passent ces obsèques. Tous les parents, les amis et les voisins entourent le corps, viennent le toucher et même l'embrasser, en lui criant : « Parle-nous; ne nous quitte pas; oh! pourquoi es-tu mort? » En vain j'avais supplié Olenda de ne point permettre ces cérémonies; j'eus beau lui en expliquer les dangers, la coutume fut la plus forte. Les habitants des villages environnants ne voulaient plus avoir de rapport avec nous. En peu de jours, plus de la moitié de la population d'Olenda fut envahie par la contagion. J'étais fort inquiet pour le digne Quenguéza et pour les siens; pressé de le voir hors de danger, je le conjurais de retourner dans son pays, mais il refusa de me quitter.

« Chaillie, dit-il, je ne puis reculer. J'ai traversé tout le pays

pour vous voir, et j'encourrais la honte si je vous abandonnais au milieu du péril. Que dirait le peuple Commi ? Il se moquerait de moi ; Quenguéza, s'écrierait-il, n'a pas le pouvoir de secourir Chaillie ! Non, je ne vous quitterai pas. »

Un petit esclave favori de Quenguéza, nommé Rigoli, fut atteint quelques jours après. Comme il se trouvait dans notre campement, et que mes hommes étaient exposés à gagner son mal, je voulus au moins restreindre le cercle de la contagion. A cet effet, je dus prendre les mesures les plus rigoureuses ; je défendis à tout mon monde de communiquer avec les indigènes, de se servir de leurs ustensiles ou de fumer dans leurs pipes. Je fis en même temps des efforts inutiles pour décider Quenguéza à renvoyer son petit esclave. Quand j'allai le trouver, je le vis avec effroi gardant ce garçon près de lui dans sa cabane, le faisant coucher sur une natte tout près de la sienne, et lui prodiguant les soins les plus tendres. Si ce noble vieillard eût lui-même gagné la maladie, c'en eût été fait de mon entreprise. Ce n'est pas tout : les gens de sa nation allaient et venaient sans cesse dans la cabane et rompaient la quarantaine, de manière à déconcerter toutes mes précautions sanitaires. A toutes mes instances, Quenguéza ne faisait qu'une seule réponse : « Si je gagne la maladie, ce sera par la malédiction du mauvais esprit, mais c'est ici que je serai mieux à même de soigner Rigoli. » Malgré notre désaccord, cette scène eut pour effet de relever encore Quenguéza dans mon estime, et de me prouver que sous la peau noire du grossier sauvage battait un noble cœur d'homme, prêt à suivre les impulsions d'un instinct généreux.

Peu de jours après, Quenguéza, cédant enfin à mes pressantes sollicitations, renvoya chez eux les hommes de son pays. Il usa ensuite de son ascendant sur Olenda pour obtenir de lui le nombre de porteurs dont j'avais besoin. Le chef ashira tâchait de décider Quenguéza à me quitter en lui promettant d'avoir bien soin de moi. Mais le digne vieillard s'emporta contre lui, et lui reprocha vivement son peu d'empressement à m'assurer les moyens de continuer ma route. Il menaça d'aller dire bien haut à Goumbi qu'Olenda était un chef sans pouvoir, ou même de m'emmener chez les Bakalais qui se conduiraient sans doute beaucoup mieux que les Ashiras. Olenda resta abasourdi de ces réprimandes, et tout de suite il fit donner

ordre à son neveu Arangui (le même qui m'avait conduit aux chutes de Samba Nagoshi) de me servir de guide dans le pays d'Otando.

Trois fois j'avais réuni des porteurs pour mon voyage, et chaque fois les pauvres diables avaient été atteints de l'épidémie avant même d'avoir terminé les emballages. Bien que j'eusse mis de côté une grande partie de mes denrées, ce qui avait réduit de beaucoup les bagages, il me fallait encore bien plus de porteurs qu'il n'y avait de gens capables de ce service dans tout le village d'Olenda. Une trentaine d'hommes, voilà tout ce que je pus réunir sur l'ordre exprès du chef; et ces gens-là étaient si fiers de cette distinction qu'ils refusèrent d'aller dans d'autres clans recruter des compagnons.

Les conditions de paiement furent les plus difficiles que j'eusse encore eues à débattre. Les coquins savaient bien dans quel embarras je me trouvais, et leurs prétentions s'en accroissaient d'autant. La finesse de ces gens-là ne le cède en rien à l'habileté de nos meilleurs diplomates. Quand il fut question de régler le prix de leurs services, les plus âgés prirent mon parti dans le débat et battirent en brèche les prétentions des plus jeunes, comptant bien, en récompense de ce zèle complaisant, obtenir pour eux-mêmes un salaire plus élevé. Mais ce n'était là qu'une adroite manœuvre, concertée d'avance entre eux tous, pour aboutir à une hausse de prix générale; car lorsque j'eus payé tout le monde, les plus jeunes se retirèrent et refusèrent tout net de me suivre plus loin, à moins que je ne leur donnasse le même salaire qu'aux plus âgés, qui, disaient-ils, n'avaient pas de si lourds fardeaux à porter.

Mon plan était de mettre au plus tôt mes hommes hors des atteintes de la petite vérole, en les envoyant d'avance avec une partie de mes denrées dans le pays d'Otando, sous la conduite d'Arangui, sauf à les rejoindre avec le reste de mes bagages, lorsque Arangui serait revenu. Mais mes fidèles gardes du corps ne voulurent point entendre à ces arrangements. Après en avoir délibéré entre eux, ils vinrent me déclarer qu'ils refusaient de me laisser seul.

« Qui donc, me dirent-ils, au milieu des ravages de ce terrible mal, fera votre cuisine et lavera vos vêtements? Ces Ashiras pourraient bien vous empoisonner en mêlant du fiel de léopard à vos ali-

ments. Il faut au moins que plusieurs des nôtres demeurent ici, quoi qu'il puisse arriver. »

Je fus obligé de céder à leur résolution et je fis choix de cinq d'entre eux pour rester près de moi : Macondai, Ngoma, Igala (l'esclave de Quenguéza), Igalo et Retonda. Les autres, Igala, Rebouka, Mouitchi, Rapelina, Rogueri, ainsi que les porteurs, c'est-à-dire tous les hommes disponibles de la tribu d'Olenda, partirent avec Arangui le lendemain matin. Cette division de ma troupe fut une faute. Elle donna aux Ashiras l'idée de me voler, comme je le raconterai tout à l'heure.

Mes arrangements pris, Quenguéza me quitta pour retourner à Goumbi. J'eus soin, avant son départ, de prendre sa photographie, heureux d'avoir ce souvenir d'un si excellent homme. Comme il s'imaginait que le chemin que j'allais suivre me mènerait tout droit dans le pays des blancs, il me recommanda instamment de lui rapporter une grosse cloche, une épée d'argent, un coffre-fort et quantité d'autres belles choses. Au moment de son départ, il prit mes deux mains dans les siennes, puis les frappa en invoquant pour moi l'esprit de ses ancêtres. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les hautes herbes de la prairie ; après quoi je retournai tout triste à ma cabane. Je venais de quitter le meilleur ami que j'eusse en Afrique.

Les hommes venus de Goumbi pour y ramener Quenguéza m'avaient apporté un paquet de lettres et de journaux que m'adressaient mes amis d'Angleterre, de France et des États-Unis. Cette correspondance, venue par le vapeur-poste jusqu'à Fernando-Pô, avait été transmise de là au Gabon par un bâtiment à voiles, puis expédiée sur le Fernand-Vaz par une pirogue du pays ; enfin on me l'avait envoyée de mon village à Goumbi par un nègre. Malgré tous ces transbordements, le paquet était intact, et je sus plus tard qu'il n'y manquait rien.

Quelle joie me causèrent ces bonnes lettres, si amicales, si pleines d'encouragements et de bons souhaits ! C'était une force nouvelle qui m'arrivait pour me soutenir dans mon entreprise au moment où je sentais ma résolution défaillir. Les lettres de sir Roderick Murchison, et surtout celles du professeur Owen, me rendirent

en quelque sorte la vie. Parmi les journaux que je reçus, il y avait un numéro du *Times* qui contenait un article sur la mort du capitaine Speke. Ce fut la seule mauvaise nouvelle qui me parvint, et je me mis à réfléchir douloureusement sur ce que la vie humaine a de précaire et d'incertain. Voilà un homme intrépide et énergique qui a bravé les mille dangers d'une expédition au centre de l'Afrique, et qui, rentré sain et sauf dans sa famille, y meurt par un accident vulgaire!

Le paquet contenait, avec d'autres journaux ou revues, beaucoup de numéros des *Nouvelles illustrées de Londres* et du *Punch*. Ces feuilles me furent très-utiles dans la suite, car elles divertissaient extrêmement les nègres chez qui je m'arrêtais; c'étaient, aux yeux des chefs, des présents de la plus grande valeur. L'Africain primitif est comme l'enfant; il adore les livres à images et les écrits illustrés.

Après le départ de Quenguéza, la petite vérole étendit encore ses ravages. Pas un jour ne se passait sans faire des victimes. Chaque nouveau décès était annoncé par un coup de fusil, dont le bruit retentissait douloureusement au fond de mon cœur. Du matin au soir, dans ma solitude, j'entendais les cris de désespoir et les chants funèbres des parents rassemblés autour d'un cadavre. Les imprécations de ces malheureux pleuvaient de toutes parts sur moi, comme sur l'auteur de leurs maux. A tant de misères vint se joindre un nouveau fléau : la famine! Il ne restait personne pour s'occuper des récoltes, et quand mes hommes allaient chercher des vivres dans les villages des environs, ils étaient chassés et menacés de mort par les habitants frappés de terreur, qui voyaient en eux des propagateurs de contagion et de famine.

Toutes les femmes du roi Olenda avaient succombé. Heureusement Olenda lui-même me restait attaché. Tant qu'il eut des vivres, il les partagea avec nous. Mais des épreuves plus cruelles nous étaient encore réservées. Une nuit, nuit terrible, éclatèrent des gémissements qui eurent bientôt un écho dans tout le village : c'était l'annonce de la mort de Mpoto, le neveu et l'héritier présomptif du roi. Puis, le matin, la faible et tremblante voix du pauvre vieil Olenda s'éleva, modulant des chants funèbres. Les habitants m'imputaient la mort de Mpoto, car on se rappelait notre querelle; d'ailleurs

ils voyaient tous les Ashiras malades, tandis que ma troupe était préservée. Ce fut un cri général contre moi ; nous courions le risque d'être attaqués par tout un peuple que la mort de Mpoto avait exaspéré. Aussi me tenais-je sur mes gardes, mes revolvers à la main. Bientôt nous reçûmes le dernier coup : Olenda lui-même tomba malade et mourut. C'était le dernier de sa tribu qui succombait au fléau, si toutefois c'était de la petite vérole qu'il mourait. En fin de compte, il ne restait plus sur pied que Macondai et moi ; car mes trois autres fidèles étaient, à mon grand chagrin, tombés malades avec des symptômes de la pire espèce. Ngoma surtout était cruellement atteint : sa peau boursoufflée se détachait par lambeaux, sa figure était toute gonflée et son corps exhalait une odeur presque cadavéreuse. Il couchait cependant près de mon lit, n'ayant pas d'autre gîte que ma cabane. Igala, l'esclave de Quenguéza, était à peu près dans le même état.

On ne peut s'imaginer mon anxiété le jour où Olenda s'était plaint pour la première fois de chaleur interne et de soif. Sa fièvre augmenta les deux jours suivants avec faiblesse croissante et somnolence, mais sans les symptômes extérieurs de la petite vérole. Quand je vins m'asseoir à son chevet, le vieillard, voyant mon air désolé, me dit : « Ne vous affligez pas, Chaillie ; ce n'est pas votre faute ; ce n'est pas vous qui êtes la cause de mon mal, je le sais bien. » Pendant la troisième nuit, un cri de douleur qui se répétait de maison en maison, et dont je comprenais trop bien le sens, vint m'apprendre que le seul ami qui m'était resté n'existait plus. Il mourut, m'a-t-on dit, sans agonie, passant tranquillement du sommeil à la mort. Quelques instants avant d'expirer, il avait recommandé à son entourage de veiller à ce qu'on ne me fit pas de mal.

J'avais peur cependant que les sujets d'Olenda ne fussent pas aussi justes que lui, et qu'on ne m'attribuât cette mort si inattendue. Quelques jours avant sa maladie, j'avais pris sa photographie très-ressemblante, au grand étonnement et à la grande frayeur du peu de gens qui étaient encore assez bien portants pour assister à cette opération. J'aurais bien voulu, plus tard, ne pas l'avoir faite, car il n'en fallait pas davantage pour provoquer une accusation de sorcellerie. Par bonheur les choses prirent bientôt une meilleure tournure. Les parents

du feu roi avaient été si touchés de mon chagrin pendant la maladie et après le décès du vieillard, qu'ils vinrent encore me trouver, non pour m'accuser d'avoir causé sa mort, mais, au contraire, pour me consoler, en me disant que si Olenda n'était plus, sa tribu n'avait pas péri avec lui, qu'ils voulaient enfin accomplir ses vœux et me procurer des hommes pour porter mes bagages à Otando.

Ce jour-là même, Macondai tomba malade à son tour; une forte fièvre, avant-coureur de la petite vérole, s'empara de lui. Je fus une semaine à trembler pour la vie de mon bien-aimé serviteur; car l'éruption ne se décidait pas. J'étais seul près de lui; personne ne m'aidait à lui donner des soins. Il fallait aller chercher de l'eau, ramasser du bois et faire la cuisine, aussi bien pour moi-même que pour les pauvres gens retenus au lit par la maladie.

Pendant les habitants du village s'occupèrent de me procurer des vivres. Ceux qui étaient assez près de la plantation pour s'y traîner allèrent cueillir des bananes pour moi, et les invalides mêmes, hommes et femmes, m'envoyèrent une partie de leurs provisions en disant : « Nos hôtes étrangers ne doivent pas souffrir de la faim. »

Le pauvre Olenda fut enterré dans le cimetière des chefs du clan d'Ademba, de ce même clan des Ashiras sur lequel il avait régné. Je dis enterré, quoique ce terme ne s'applique guère à la méthode, encore en usage chez ces peuples, de déposer les corps à la surface du sol. Le cimetière était dans un petit bois planté à la sortie du village. Je donnai de la poudre aux habitants pour tirer des salves de mousqueterie aux funérailles. Ils vinrent me demander une ombrelle qu'ils voulaient enterrer avec leur chef, comme un objet précieux et digne de le suivre dans le cercueil. La douleur fut grande le jour des obsèques. Les femmes se rasèrent la tête, s'habillèrent de chiffons et se barbouillèrent de cendres. Quand on emporta le corps du village, des cris de désespoir éclatèrent. Ce n'étaient de toutes parts que gémissements et lamentations. « Il ne prendra plus soin de nous ! s'écriait-on, il ne nous parlera plus ! Oh ! Olenda, pourquoi nous as-tu quittés ? Olenda, Olenda, pourquoi nous as-tu quittés ? »

Deux jours après, j'allai visiter le cimetière. Le corps du vieux chef était placé à terre, dans la posture d'un homme assis, enve-

loppé dans une grande redingote européenne que je lui avais donnée. Près de lui était la fameuse ombrelle. La tête ressemblait déjà à un crâne dépouillé, tant la peau qui la recouvrait était mince, ridée et parcheminée. A ses côtés était placé un coffre tout plein des présents que je lui avais faits, ainsi que la vaisselle, les vases, les ustensiles de cuisine qui lui avaient servi, sa pipe favorite et un peu de tabac. Un grand feu était allumé; feu que le peuple a soin d'entretenir jour et nuit près du corps de son chef, souvent pendant plusieurs semaines. Je vis aussi des provisions de bouche placées, suivant la coutume du pays, à portée du cadavre et renouvelées tous les jours. L'aspect de ce lieu était bien triste, comme on peut se l'imaginer. Tout alentour, sur le sol, étaient épars les ossements des ancêtres du chef d'Ademba, dans leurs diverses phases de décomposition.

Quelques jours après les funérailles, les habitants vinrent me trouver et me déclarèrent qu'ils avaient vu, la veille au soir, Olenda lui-même se promenant dans le village. Il leur avait dit qu'il ne les avait pas quittés tout à fait, mais qu'il viendrait de temps en temps voir par lui-même comment ils se portaient. Ils parlaient de bonne foi, je n'en doute pas, tant leur imagination était surexcitée par toutes les scènes terribles de cette cruelle période.

La riante prairie de l'Ashira était devenue une vallée de mort. Les villages ressemblaient à autant de charniers. Partout où j'allais, mes yeux ne rencontraient que des spectacles d'horreur. Des victimes du fléau dévastateur, aux diverses périodes de leur mal, gisaient de tous côtés, dans les cabanes, sous les hangars; de hideux ulcères les rongeaient, et des essaims de mouches venimeuses bourdonnaient autour de ces carcasses déjà putréfiées, quoique vivantes. Dans le voisinage des cabanes régnait un air pestilentiel. Ici des malheureux en délire; là des agonisants décharnés, les yeux enfoncés dans leurs orbites, succombant à la faim autant qu'à la maladie. Plus loin, de misérables créatures, échappées d'un village voisin, venaient mourir, abandonnées dans quelques buissons. Combien je maudissais ma cruelle destinée! Que n'aurais-je pas donné pour me retrouver dans la saine atmosphère de notre Europe civilisée, ne fussé-je que balayeur des rues dans une de ses villes!

Pour ajouter encore à mes chagrins et à mes pertes, dans cette époque fatale, un de mes jeunes Commis, Retonda, s'alita à son tour et mourut. Sa maladie n'était pas cependant l'épidémie régnante, mais une colique inflammatoire accompagnée de vomissements. C'est le seul de ma petite troupe de gardes du corps que j'aie perdu dans ce voyage; brave garçon, d'ailleurs, dont je ressentis bien vivement la perte. Nous l'enterrâmes, roulé dans une natte, avec les honneurs accoutumés, et l'on tira des coups de feu sur sa tombe.

Peu de jours avant la mort d'Olenda, un certain nombre d'hommes, envoyés par le roi d'Otando, arrivèrent de la ville de Mayolo. Les nouvelles qu'ils m'apportaient n'étaient guère favorables à mon expédition. Les principaux personnages du pays s'étaient rassemblés pour examiner l'objet de mon voyage, et, d'après leur avis, on ne devait pas m'autoriser à me rendre chez eux, attendu que j'apportais avec moi l'*Eviva*, la peste. Cependant Mayolo lui-même paraissait bien disposé pour moi; il prit sur lui de m'inviter à venir le voir, sans que pourtant il me fût permis de rendre visite aux autres chefs. Les habitants de l'Apano, pays situé au delà de l'Otando, me firent dire aussi de ne pas m'avancer jusque chez eux.

Les messagers d'Otando, ayant quelques affaires dans le voisinage, me quittèrent en me promettant de revenir me chercher deux jours après. Nous employâmes ce temps, moi et mes hommes, à faire nos paquets, dans l'espoir de nous remettre bientôt en marche. Trois jours entiers s'écoulèrent, au bout desquels j'appris, avec une vive contrariété, que mes Otandos étaient repartis en toute hâte pour Mayolo. Rien de plus malheureux pour moi. Témoins de la désolation et du dépeuplement des villages ashiras, ils étaient sans doute retournés pleins d'épouvante répandre ces nouvelles dans leur pays et confirmer l'odieuse croyance que j'étais cause de tous ces maux.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi dans l'attente, l'isolement et l'anxiété. J'espérais de jour en jour voir Arangui revenir de Mayolo, pour m'aider à me mettre en route avec le reste de mes effets. La petite vérole commençait à s'affaiblir faute de victimes; mais les Ashiras étaient devenus plus défiants, et je sentais un orage sourd s'amasser contre moi. Un beau jour trois de mes hommes revinrent

tout à coup de Mayolo. Ils avaient laissé toutes choses en bon état, me dirent-ils; mais à ma grande surprise, ils m'apprirent qu'Arangui les avait quittés deux jours après leur arrivée à Mayolo, et qu'ainsi il devait être depuis longtemps de retour parmi nous. Il y avait là évidemment quelque machination secrète en vue de me voler, et je soupçonnai Ondonga d'en être l'âme, car il m'avait maintes fois soutenu qu'Arangui était toujours à Mayolo. J'appris plus tard, en faisant une enquête à ce sujet, que plusieurs de mes caisses n'étaient jamais arrivées dans l'Otando, et que les porteurs avaient rebroussé chemin avec leurs charges, sans doute par les ordres d'Arangui, qui se réservait une large part dans mes dépouilles. Les drôles s'étaient dispersés tout le long de la route de la forêt, et presque tous mes ballots avaient été vidés de leur contenu. Mes fidèles, qui s'étaient lassés de m'attendre, me dirent que, si les messagers de l'Otando étaient retournés dans leur pays en si grande hâte, c'est qu'ils avaient été chassés de la terre d'Ashira par les menaces d'Arangui, qui avait même arrêté l'un d'eux et l'avait fait prisonnier. C'est alors que mes hommes, redoutant quelque malheur, avaient résolu de dépêcher trois d'entre eux, bien armés, pour s'informer des causes qui me retenaient.

Je me voyais dans une position très-critique. Je n'étais pas du tout rassuré par l'indignation véhémement qu'Arangui avait affectée, disait-on, à la nouvelle de la friponnerie dont j'étais victime; car je connaissais trop bien le caractère foncièrement hypocrite de ces Africains pour être dupe de ses protestations. J'avais été ignoblement volé, de connivence avec les principaux habitants d'Olanda; de plus, un des messagers de Mayolo avait été fait prisonnier, quand j'avais absolument besoin qu'ils fussent libres pour m'ouvrir la route de l'Otando. Pourtant je recommandai à mes hommes de garder le silence sur ce vol, mon intention n'étant pas de provoquer un éclat ni de poursuivre un châtiment, avant d'avoir réuni des porteurs qui me missent à même de quitter enfin ce pays maudit.

J'avais peine malgré tout à cacher mon ressentiment, surtout lorsque je m'aperçus que tous les habitants du village étaient instruits du pillage de mes effets. Je les surprenais chuchotant ensemble mystérieusement et jetant des regards furtifs sur ma cabane. Mais tous,

hommes, femmes et enfants, avaient reçu l'ordre de ne m'en rien témoigner, et pas un seul ne trahit le secret. Rien d'étonnant comme la précocité des enfants de ce pays dans l'art de dissimuler. De mon côté, obligé de jouer mon rôle, je feignais de croire qu'Ondonga ignorait ce qu'Arangui était devenu. Le lendemain de l'arrivée de mes hommes, Ondonga, Mintcho et quelques autres vinrent me trouver pour me dire qu'ils allaient faire une démarche près d'Arangui, pour le décider à relâcher son prisonnier. Mais Arangui était obstiné, et ni les raisonnements de ses amis ni mes menaces n'eurent le moindre ascendant sur lui. Il paraît que, deux ans auparavant, les Otandos avaient arrêté un de ses parents et l'avaient mis aux ceps (*nehogo*) ; le vindicatif personnage usait de représailles. C'est ainsi qu'un pauvre voyageur en Afrique se trouve mêlé à un dédale de difficultés dont il a mille peines à se dégager. A la fin, Arangui tomba malade. En proie aux craintes superstitieuses que son état lui inspirait, il relâcha son prisonnier ; mais ce malheureux avait les jambes si rudement écorchées par les blocs de bois entre lesquels on

les avait resserrées, qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir en faire usage.

Cependant les nouvelles de la mort d'Olenda et de mon séjour forcé dans le pays étaient parvenues à Goumbi et Quenguéza avait fait dire qu'il allait revenir me chercher, puisque le roi défunt n'avait pas laissé dans son village un seul homme capable de transporter mes richesses jusqu'au pays voisin. Les gens qui apportaient ce message nous apprirent (ce dont je pus me convaincre par la suite) que tous les nègres qui étaient repartis avec Quenguéza étaient morts, soit en route, soit depuis leur arrivée à Goumbi. Le reproche de Quenguéza piqua au vif les Ashiras; ils commencèrent enfin à se mettre en mouvement. Toutefois, il me fut fort difficile de réunir le nombre de porteurs voulu; car ceux que j'avais déjà enrôlés ne se souciaient pas d'en aller chercher d'autres dans un clan étranger. Je fus obligé, pour en finir, de leur donner tout ce qu'ils demandaient, c'est-à-dire de leur abandonner les effets et les appareils que je ne pouvais transporter plus loin, faute de bras.

Je réussis, en définitive, à me procurer une vingtaine d'hommes, y compris cinq Apingis, qui appartenaient à Mintcho. Je m'étais concilié celui-ci par le don d'un fusil, raison déterminante de son zèle et de ses efforts pour me recruter des hommes. Il fallut aussi abandonner à mes porteurs la plus grande partie de mes munitions, tout mon sucre, mon thé et mes articles d'habillement superflus.

Un des principaux de la troupe, Ayagui, fils d'Olenda, qui m'avait accompagné dans mon premier voyage, déclara tout tranquillement, après avoir reçu son salaire, qu'il l'acceptait comme la juste rémunération des soins donnés à deux de mes hommes, mais que ni lui ni ses esclaves ne feraient un pas de plus avec moi si l'on n'augmentait pas leur paye. Cette nouvelle marque de mauvaise foi me fit bouillir d'indignation; mais je me contins, obligé de céder. J'étais entièrement à la merci de ces coquins rapaces. Ce n'est pas seulement la cupidité qui les excite à rançonner un voyageur, c'est aussi leur jalousie des tribus voisines, avec lesquelles ils craignent de partager les dépouilles de l'homme blanc.

CHAPITRE VIII

VOYAGE D'OLENDA A MAYOLO

Départ de la terre d'Ashira. — Passage de l'Ovigui. — Village esclave du roi Olenda. — Chef esclave. — Démêlés avec mes porteurs. — Nouvelles friponneries. — Maladie de Macondai. — Je le laisse en arrière. — Chaîne de montagnes de l'Otendo. — Cascade d'un effet pittoresque. — Passage du Louvendji. — Nouveaux embarras suscités par les porteurs. — Famine dans la forêt. — Exprès envoyés à Mayolo. — Une nuit dans les bois. — Légende d'Atungulu Shimba. — La noix Koola. — On se met en quête de nourriture. — Rencontre d'un gorille. — Nuit d'affamés. — Acte de désintéressement des Ashiras. — Secours qui nous arrive de Mayolo. — Noix Mpegui. — Arrivée à la terre d'Otando.

16 Mars. — A la fin, après plusieurs mois d'une attente pénible, arriva le moment du départ. J'avais souffert dans ce malheureux pays d'Ashira plus de maux que je n'en saurais décrire. Que d'angoisses au spectacle des ravages de cette épidémie qui décimait mes plus fidèles serviteurs et que la crédulité des naturels m'accusait de leur avoir apportée ! quel désespoir devant la ruine probable de tous mes plans ! quelle indignation à l'idée des vols et du pillage organisés autour de moi par les chefs et par leurs sujets ! Ma troupe de dix hommes se trouvait réduite à sept. Retonda était mort ; Igala (l'esclave de Quenguéza) n'avait pu me suivre, quoiqu'il fût en voie de guérison, et Rogueri, l'esclave que m'avait donné Makaga-Nchango, s'était enfui. Quant à celui-ci, c'était un fieffé voleur, et sa perte ne me causa pas de regrets. Pourtant, malgré tant de sujets de peine, je me serais encore trouvé heureux si j'avais été sûr de laisser cette terrible contagion derrière nous, car j'étais enfin en route vers des pays qu'aucun Européen n'avait jamais visités, et je me sentais soutenu par l'espoir de nouvelles découvertes. Moi et mes hommes nous quittâmes Olenda à quatre heures de l'après-midi. Nos porteurs.

sous la conduite d'Ondonga, devaient partir le lendemain, au point du jour.

Comme mes lecteurs peuvent le voir en consultant la carte, ma route, au sortir d'Olenda, n'était plus la même qu'à mon précédent voyage. Je me dirigeais autrefois vers le pays des Apingis, au nord-est d'Olenda, tandis que ma destination actuelle était l'Otando, à l'est-sud-est des villages Ashiras.

A un mille environ à l'est d'Olenda, commence la grande forêt qui borde la partie orientale de la prairie d'Ashira. C'est sur la lisière de ces bois que coule l'impétueux Ovigui. Cette rivière, qui descend des pentes des montagnes d'Igoumbi-Andèle, au sud, baigne le pied occidental de la chaîne de monts qui sépare l'Ashira de l'Otando ; elle arrose, avec ses nombreux affluents, toutes les vallées encaissées entre les hauteurs boisées qui dominent, à l'est et à l'ouest, la prairie d'Ashira. Je la traversai dans un autre endroit que celui dont j'ai parlé dans mon premier voyage, mais sur un pont du même genre : un tronc d'arbre glissant jeté en travers du courant, avec une corde de liane étendue d'un arbre à l'autre, et à laquelle il fallait s'accrocher. Il était tombé une grosse pluie la nuit précédente, et l'Ovigui avait débordé. Cette rivière était divisée, par des îlots, en trois canaux naturels ; de grands arbres dressaient leurs têtes au-dessus de l'eau, d'autres étaient emportés, troncs et branchages, par le courant, ou gisaient échoués sur les bords. Pendant que je traversais, il m'arriva un accident : le pied me glissa avant que je pusse m'accrocher à la corde et je tombai la tête la première dans un grand trou plein d'eau, d'où l'on ne me tira qu'avec beaucoup de peine. Heureusement mes armes et mes chronomètres ne furent point endommagés par ce bain improvisé. J'eus aussi la satisfaction de voir que l'humidité n'avait pas gagné les charges de poudre et mon revolver. Je fis feu en arrivant à l'autre bord ; ce qui accrut sensiblement l'admiration respectueuse des nègres pour cette arme merveilleuse.

Une marche d'un mille au delà de la rivière nous conduisit à une grande plantation. C'était le principal établissement d'esclaves du feu roi Olenda ; il comprenait, dans une vaste clairière de la forêt, un village d'esclaves au nombre de trois ou quatre cents. Je fus fort

étonné de trouver là des cabanes mieux bâties qu'à Olenda, et en même temps plus de propreté et d'ordre. La plantation s'étendait sur un terrain pittoresque et accidenté, coupé par des ruisseaux transparents comme le cristal. Ces frais cours d'eau serpentaient sous des ombrages épais ; une riche végétation s'épanouissait sur leurs rives ; les troncs et les branches des arbres étaient enveloppés, jusqu'à la faite, de plantes grimpantes et de lianes flexibles. Les bananiers aux feuilles larges et lisses, les bouquets de pistaches et les légères tiges vertes de la canne à sucre réjouissaient l'œil et cachaient les troncs noircis et le bois mort qui d'ordinaire impriment à ces défrichements un cachet de morne stérilité.

Ce village d'esclaves avait son chef, esclave lui-même. C'était un indigène d'Ashango, grand personnage dans son propre pays, qui sans doute avait été vendu comme esclave, sous le coup d'une accusation de sorcellerie. Ce sauvage me frappa par sa bonne mine et son air ouvert. Il avait plusieurs femmes et beaucoup d'enfants. Les autres esclaves l'appelaient leur père et l'autorité qu'il exerçait sur eux était toute patriarcale. Les plantations fournissent à la nourriture de ce chef et de sa famille ; ses femmes d'ailleurs ont aussi des pièces de terre qu'elles cultivent elles-mêmes avec l'aide des autres. La plupart de ces esclaves étaient échus par héritage au vieil Olenda, et quelques-uns n'avaient pas connu d'autre maître que lui. Ce village n'était pas la seule colonie d'esclaves possédée par le feu roi, mais c'était la plus considérable.

Je trouvai là des précautions sanitaires très-sévères contre l'épidémie régnante. Tous ceux chez qui apparaissaient les premiers symptômes de la petite vérole étaient transportés sur-le-champ dans un hameau voisin, petit groupe de cabanes affecté à cette destination ; il était plein de malades. Les nègres l'appelaient le village de la petite vérole.

Nous passâmes une nuit dans la plantation et le lendemain, de bonne heure, Ondonga me rejoignit avec une partie de mes porteurs. La première nouvelle que j'appris, on peut juger avec quel déplaisir, c'est que les autres s'étaient enfuis avant même de se mettre en chemin et, bien entendu, avec l'argent reçu d'avance ; ensuite je m'aperçus qu'il me manquait trois de mes ballots. Je

restai convaincu, malgré les belles protestations d'Ondonga, qu'il était à la tête d'un nouveau complot formé pour profiter de mes embarras et pour me dévaliser. Il se montra pourtant assez inquiet de ce qui s'était passé, et dans le cours de la journée on me rapporta mes ballots ; mais ils étaient tout ouverts, et leur contenu avait disparu. Là-dessus, Ondonga affecta une violente colère contre les fripons inconnus et déclara bien haut qu'il ferait une rude guerre aux misérables qui avaient osé dépouiller son homme blanc. Un moment je le crus sincère ; je supposais que, jeune comme il était, ce successeur d'Olenda n'avait pas encore assez d'autorité sur des hommes indisciplinés pour les empêcher de me voler. Le vieux chef esclave unit sa voix à ce cri d'indignation factice, et donna des piques à ses enfants, en leur commandant de se mettre en campagne pour me faire restituer ce qu'on m'avait pris ; puis ils s'élancèrent tous dehors, criant, tempêtant, et menaçant de mort les voleurs.

Le lendemain on me rapporta une partie des objets enlevés ; mais le contenu de ma principale caisse, mes appareils photographiques, dont la perte était irréparable, deux verres réflecteurs et deux rideaux noirs, tout cela avait été pris ou détruit.

Un plus grand malheur pour moi que la perte de mes effets et la désertion de plusieurs de mes porteurs, ce fut la maladie de mon fidèle compagnon, Macondai, le dernier frappé par la petite vérole. Nous ne pouvions retarder notre voyage ; et cependant comment le laisser derrière nous ? Mille motifs me le défendaient. Quand nous reprîmes notre marche, il essaya de nous suivre, mais il se trouva si mal qu'il fallut faire halte. Dans cette extrémité, comme dans toutes les conjonctures où le salut de notre troupe était en jeu, je tins conseil avec mes fidèles gardes du corps ; mais quand je témoignai l'intention de rester en arrière pour prendre soin de Macondai, ils s'y opposèrent formellement, alléguant que je m'exposais à de nouveaux larcins si j'envoyais mes bagages en avant sans les accompagner en personne. Le pauvre garçon me conjura lui-même de le laisser là.

« Tous vos porteurs vous abandonneront, me dit-il, si vous n'allez pas avec eux, et vous n'arriverez jamais à Mayolo. »

A la fin, nous nous décidâmes à laisser Igolo avec lui dans le hameau isolé, voisin de la plantation, et Ondonga me promit, avec

ROUTE DE MAYOLO.

toute apparence de sincérité, d'envoyer du monde pour le soigner.

Nous continuâmes donc notre route. A chaque pas, le pays devenait de plus en plus pittoresque. Nous fûmes sept jours à franchir la distance du village esclave à Mayolo. Mais nos étapes, multipliées, n'embrassaient guère au total qu'un rayon de trente-cinq milles en ligne directe. La route est un sentier qui traverse une forêt très-variée d'aspect, mais très-touffue, jetée comme un manteau de verdure sur les plateaux et les vallons d'une chaîne de montagnes qui court du nord au sud, entre le territoire d'Ashira et celui d'Otando. Je donne à cette chaîne le nom d'Otando. Ce n'est pas une crête continue ; elle est brisée en une infinité de pics plus ou moins élevés, entre lesquels descendent des pentes abruptes conduisant à des vallées profondes ; le plus haut passage que j'aie franchi était de douze cents pieds. Ces montagnes sont de roche primitive ; des blocs de quartz se dressent çà et là sur presque toute la longueur du chemin ; des cristaux de quartz revêtent aussi le lit des ruisseaux qui brillent au fond des vallées et qui tous se dirigent vers le nord. La forêt ne contient pas beaucoup d'arbres de haute futaie, mais les plants, serrés les uns contre les autres, sont réunis ensemble par un réseau de lianes sauvages parmi lesquelles j'ai remarqué quantité de ces plantes grimpantes qui produisent le caoutchouc. Il était impossible de rien voir en dehors du sentier, à droite ou à gauche. C'étaient presque partout des fourrés épais renfermant une espèce de palmier nain qui croissait avec peine sur un sol encombré de débris forestiers de toute sorte, branches cassées et pourries, troncs déracinés, amas de broussailles et de feuilles desséchées.

C'était une rude marche que la nôtre, le long des pentes escarpées, sous les lourds fardeaux dont nous étions chargés. A quelques milles au sud-ouest de la plantation, nous débouchâmes tout à coup devant un spectacle délicieux. Un des nombreux cours d'eau tributaires de l'Ovigui tombe en cascade brillante des vallées supérieures à travers des ravins, et vivifie les bois d'alentour où naissent sur son passage des tapis de mousse et de fougères. Ce coin de forêt semble un lieu enchanté, qu'embellissent à l'envi les plus riantes parures du monde végétal. Quant à la vie animale, on en rencontrait bien peu de traces ; à peine entendions-nous par intervalles le cri de

quelques oiseaux; et, la nuit venue, quand nous nous étendions autour de nos feux de bivouac, un silence de mort régnait sous les noirs ombrages de la forêt.

Le matin du second jour, nous arrivâmes à la rivière de Louvendji, que j'avais traversée un peu plus bas, lors de mon précédent voyage chez les Apingis. Elle est un peu moins considérable que l'Ovigui, et ne présente pas le même caractère. Son lit est rocailleux, et ses eaux d'une limpidité merveilleuse; ces deux rivières coulent dans la direction du nord, et le Louvendji décharge ses eaux dans l'Ovigui, un peu au-dessus de la jonction de ce dernier cours d'eau avec le Ngouyai. Les bords du Louvendji donnent naissance à de grands palmiers et à des fougères gigantesques, que l'on ne trouve d'ordinaire que dans des terrains plus montagneux et plus secs.

J'aurais joui avec délices de cette partie de mon voyage, si je n'eusse été inquiet de mes porteurs, qui avaient tous mes effets entre leurs mains. Malheureusement, guides et porteurs ne cherchaient tous qu'à me dévaliser à l'envi; il m'était impossible de les tenir tous ensemble sous mes yeux; point de prétexte qu'ils n'inven-

tassent pour rester en arrière. Je découvris bientôt qu'ils cachaient leurs provisions de bouche dans les buissons de la route; preuve qu'ils projetaient de me voler et de s'enfuir ensuite par le même chemin.

Les deux premières nuits je fis entasser mes ballots les uns sur les autres, et je voulus qu'on les adossât au hangar sous lequel je couchais; mais la troisième nuit, quand nous nous arrê tâmes pour prendre du repos, Mintcho et quelques autres porteurs ne se trouvèrent pas à leur poste; les rusés coquins étaient restés en arrière et ne nous rejoignirent que le lendemain matin. Dès qu'ils furent arrivés, Mintcho, attaquant, comme on dit, le taureau par les cornes, me dit résolûment de regarder dans mes caisses; car il craignait, ajouta-t-il, qu'on ne les eût ouvertes et pillées; il accusait ses camarades d'être des voleurs; ceux-ci récriminèrent, et le résultat de ces prises à partie fut que plusieurs des porteurs jetèrent leurs fardeaux et s'enfuirent. Les autres déclarèrent qu'il était inutile d'aller plus loin, puisque l'homme blanc, ayant été volé, ne pourrait leur payer leurs salaires. Il était évident pour moi que tout ce monde-là était d'accord. En ouvrant les boîtes, je reconnus en effet qu'il me manquait une grande quantité d'objets précieux, entre autres deux bouteilles de vieille eau-de-vie, que je réservais pour les cas de maladie et dont la perte me contraria beaucoup, car elles faisaient partie d'un cadeau que j'avais reçu d'un de mes meilleurs amis de Londres¹. Je ne pus retenir un premier mouvement d'indignation et j'accusai Mintcho de connaître mes voleurs; imprudence qui m'exposait à être abandonné par lui et les siens dans ce désert. Je le sentis; obligé de revenir sur mes paroles, je tâchai de dissiper ses craintes, en déclarant que je ne le rendais responsable de rien. Mes lecteurs peuvent être persuadés que Mintcho était lui-même le principal voleur, et que les autres n'avaient fait que lui obéir. Mais ce n'était que par une temporisation habile, en m'adressant tantôt à la vanité, tantôt à la poltronnerie de ces gens-là, en recourant moitié aux caresses, moitié aux menaces, que je pouvais échapper au terrible danger d'être abandonné seul dans cette forêt sauvage.

1. Charles White, Esq., Limè street, à Londres.

Le soir du quatrième jour, nous fîmes une halte forcée. Les déserteurs étaient si nombreux qu'il ne me restait plus assez d'hommes pour porter plus longtemps mes bagages.

Le temps était orageux, il pleuvait toutes les nuits et nous ne trouvions pas de feuilles assez larges pour nous servir de toits et nous abriter. Aussi le malaise que me causaient ces averses mêlées de fréquents éclats de tonnerre et la préoccupation de mes bagages à surveiller me laissèrent-ils à peine un moment de repos. A mesure que le temps se passait, la faim vint s'ajouter à nos autres misères. Les nègres en marche ne prennent jamais de vivres que pour deux ou trois jours, car les bananes sont encombrantes et pèsent beaucoup; et comme d'ailleurs ils avaient caché dans les buissons une grande partie des provisions de route, nous étions déjà réduits à une ration chétive, ayant encore plus de quinze milles à faire avant de rencontrer le plus prochain village de l'Otando.

Je rassemblai ma troupe et nous tinmes conseil sur le parti à prendre. Je proposai d'envoyer quelques Ashiras en avant pour chercher des porteurs à Mayolo; mais Minteho et ses amis se prononcèrent résolument contre cet avis. Ils ne voulurent pas non plus permettre à deux de leurs hommes d'accompagner deux de mes Commis à Mayolo. Ce qu'ils craignaient au fond, c'était d'être arrêtés et punis pour m'avoir volé. En définitive, je me décidai à n'envoyer que Mouitchi avec l'homme d'Otando qu'Arangui avait fait prisonnier. Mouitchi nous quitta en promettant de revenir deux jours après, avec des porteurs et des vivres.

Je restais donc au milieu de ces coquins d'Ashiras (ils étaient huit), avec deux seulement de mes fidèles Commis pour m'aider à les surveiller. Nous avions choisi pour notre campement une petite clairière, dans une des parties les plus solitaires et les plus sombres de la forêt, sur le haut d'une colline d'où descendait un sentier aboutissant par de longs détours aux limites de l'Otando. Nous étions absolument sans vivres, et nous allâmes nous coucher sans souper. Rebouka, Ngoma et moi, nous convînmes de veiller à tour de rôle sur les Ashiras qui faisaient semblant de dormir de l'autre côté du chemin. Mes bagages, hélas! toujours trop considérables et cause de tous mes tourments, étaient entassés à côté de notre feu de bivouac, en face de nous.

Nous employâmes les premières heures de la nuit à causer de Quenguéza et des pays du littoral, à raconter ou à écouter des légendes merveilleuses et des fables; passe-temps toujours agréable pour moi. On ne saurait croire combien la mémoire de ces Africains de l'Équateur est meublée d'apologues et de contes absurdes. Comme je m'étais familiarisé pendant mon premier voyage avec les divers idiomes du pays, j'étais en état de prendre note de toutes les histoires que j'entendais raconter et j'en ai fait ainsi un assez joli recueil. La légende suivante, qui se rattache sans doute à quelque phénomène naturel observé dans les rivières du voisinage, est un échantillon de ces contes africains, aussi décousus que bizarres.

« Atungulu-Shimba était un roi parvenu au pouvoir par droit d'hérédité et qui avait fait bâtir huit maisons neuves. Mais Atungulu avait juré de manger tous ceux avec qui il entrerait en querelle. Il le fit comme il l'avait dit, mangeant ses ennemis les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il restât seul dans ses domaines; et alors il épousa la belle Arondo-Ienu, fille d'un roi voisin.

« C'était l'habitude d'Atungulu, une fois marié, d'aller toute la journée dans la forêt pour tendre des pièges aux animaux sauvages avec un filet ashira et de laisser sa femme dans son village. Un jour Njali, le frère aîné d'Arondo-Ienu, — car Coniambié (*le roi des airs*), leur père, avait trois fils, — vint pour arracher sa sœur aux griffes d'Atungulu-Shimba, mais le roi survint tout à coup et le mangea. Le second frère se présenta ensuite et fut mangé à son tour. Enfin arriva Reninga, le troisième frère. Il s'engagea entre lui et Atungulu une grande bataille, qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à midi. A la fin, Reninga fut vaincu, et son adversaire le mangea comme ses deux frères.

« Reninga cependant, qui avait sur lui un puissant fétiche, sortit vivant du corps d'Atungulu. Le roi, en le revoyant, s'écria : « Comment avez-vous fait pour vous tirer de là? » Puis il le barbouilla de craie alumbi (magique), ainsi qu'Arondo-Ienu, et lui dit : « Reninga, emmène ta sœur. » Après quoi, il alla se jeter à l'eau, de désespoir d'avoir perdu sa femme.

« Avant de se noyer, il déclara que si Arondo-Ienu se remariait,

elle mourrait, et sa prédiction se vérifia; car la veuve épousa un autre homme et mourut bientôt après. Alors Reninga, désolé à son tour d'avoir perdu sa sœur, se jeta dans l'eau à la même place où Atungulu avait péri, et se noya aussi.

« A l'endroit où Atungulu s'est précipité, le voyageur peut voir, en regardant au fond de l'eau, les corps d'Atungulu et de sa femme, gisant là côte à côte. Les ongles de cette belle créature sont polis et brillants comme une glace. C'est depuis ce temps que l'eau a acquis la propriété de réfléchir les objets et qu'elle a pris le nom d'Arondo-Ienu¹. Chacun peut aussi voir sa propre image dans les ondes, par suite de la transparence que leur ont communiquée les ongles brillants d'Arondo-Ienu. »

Avec le jour revint la faim. Mais comment se procurer des aliments? Il n'y avait guère d'autre parti à prendre que de diviser notre troupe en plusieurs bandes pour aller chercher fortune dans la forêt. Quelques-uns se mirent en quête de la noix koola; d'autres, prenant leurs fusils, s'en furent à la chasse des monkeys ou de toute autre espèce de gibier. Toute la journée se passa sans rien rencontrer et nous fûmes encore obligés de nous coucher l'estomac vide.

Il était bien malheureux que la noix koola fût si rare dans la partie de la forêt où nous nous trouvions, car ce fruit est une ressource précieuse, qui ne fait presque jamais faute dans cette saison de l'année. Les indigènes ne se préoccupent pas des vivres à emporter en voyage à l'époque où ces noix sont mûres, bien sûrs de trouver alors leur pain quotidien sous les arbres. L'arbre à noix est un des plus grands et des plus beaux de ces forêts. Il croît isolé ou par petits groupes, et sa fertilité est telle, que, lorsque les noix sont mûres, on le dirait couronné d'une masse de fruits. La noix, toute ronde, est entourée d'une coque très-dure, si dure même qu'on est obligé de la briser avec une pierre. Le fruit est de la grosseur d'une cerise et d'une substance presque aussi compacte que l'amande, très-nourrissant d'ailleurs et très-sain. Une trentaine de noix suffisent pour un

1. *Ienu* signifie *miroir*, dans la langue des tribus du littoral.

repas. Le bœuf sauvage s'en nourrit pendant leur maturité, et ce régime l'engraisse beaucoup.

Le lendemain, je m'aventurai moi-même dans les fourrés avec un petit Ashira, laissant Rebouka, armé jusqu'aux dents, veiller sur mes bagages. J'étais si affaibli par le jeûne et les tourments de tout genre, que je pouvais à peine marcher. Pendant longtemps je n'aperçus aucune trace de gibier, et j'étais prêt à revenir sur mes pas, lorsque j'entendis le rugissement bien connu du gorille. J'oubliai tout à coup ma fatigue et je sentis mon ardeur se ranimer. Je m'enfonçai dans l'épaisseur du bois, brisant sur mon chemin les branches pour me frayer passage et déchirant mes vêtements aux buissons épineux. Le rugissement se rapprochait et semblait ébranler la terre sous mes pas. Des craquements de branches que j'entendis me firent supposer que l'animal n'était pas seul. Mon émotion était vive; elle s'accrut encore par l'espoir de rapporter quelque nourriture à ma troupe. Tout à coup le rugissement cessa. Je m'arrêtai, pensant que l'animal se préparait à m'attaquer; mais j'écoutai en vain; il s'était enfui. Quand j'arrivai sur le terrain, je ne trouvai que des branches d'arbres cassées. J'en mesurai quelques-unes avec mon pouce; quoiqu'elles eussent plus de cinq pouces de diamètre, elles avaient été brisées net en deux par la puissante étreinte de ce monstre des forêts; désappointé comme chasseur, je fus satisfait néanmoins d'une observation qui confirmait l'expérience de mon premier voyage sur l'usure des dents de devant de cet animal; car plusieurs de ces branches portaient l'empreinte évidente de ses morsures.

Je retournai au campement, fatigué et affamé, et j'essayai de dormir sous mon abri; mais l'état de prostration où j'étais m'empêcha de trouver le sommeil. Il me passait en idée devant les yeux des images appétissantes de tous les bons dîners que m'avaient offerts les tables hospitalières de mes amis d'Europe et d'Amérique. Chose étrange! maint repas que j'avais bien oublié me revint alors à la mémoire dans sa réalité appétissante. Je me rappelais chaque plat, je savourais en idée une foule de mets succulents, dont probablement je ne devais plus jamais goûter.

Vers le soir, la situation commença à s'améliorer : les Ashiras revinrent tout fiers de leur chasse; ils avaient tué deux monkeys.

Étrange contradiction du cœur de l'homme, et surtout de celui de ces Africains ! Ces mêmes gens qui m'avaient pillé sans scrupule, avec qui je n'avais depuis longtemps que des rapports désagréables, vinrent à moi avec un complet désintéressement m'apporter tout ce qu'ils avaient à manger ! Je les refusai cependant, disant que c'était aux chasseurs de se partager le gibier. Mais ils insistèrent pour me donner au moins la part du lion, et je ne pus les refuser une seconde fois. J'eus donc à partager un des deux monkeys entre mes Commis et moi, et ce fut là un régal qui nous rendit du cœur et des forces.

Le jour suivant se passa sans que personne revînt d'Otando. Les Ashiras commençaient à se sentir mal à l'aise, leur conscience leur disait qu'il se préparait quelque revanche contre eux, que le chef de Mayolo rassemblait des forces pour venir châtier leur infidélité à l'égard de l'homme blanc et l'audace qu'ils avaient eue d'emprisonner un homme d'Otando. J'eus bien de la peine, à mesure que le jour s'avancait, à les empêcher de désertir ; ils tâchèrent d'abord de tirer de moi un nouveau salaire ; puis, sur mon refus, ils menacèrent de s'en aller, payés ou non payés. Ce ne fut qu'en leur représentant que Quenguéza ne manquerait pas de se venger de cet abandon par la guerre, que je vins à bout de les retenir près de moi.

Enfin, vers le soir, nous entendîmes des voix dans la vallée, du côté d'Otando ; ensuite partit un coup de fusil, puis apparut une longue file d'hommes d'Otando, Rapelina en tête, chargés de vivres, et gais comme des pinsons. Mayolo, le chef, m'envoyait une provision de noix *mpéguis*, deux poules et des bananes en quantité. C'était une manne tombant du ciel ; car nous étions de nouveau exténués, ayant passé toute la journée sans nourriture.

La noix *mpégui* est le produit d'un grand arbre qui croît en abondance dans certaines parties de la forêt, mais que les indigènes ne plantent nulle part. Elle est toute différente, quant à la forme, de la noix koola que j'ai décrite plus haut. Elle est ronde aussi, mais l'intérieur, divisé en trois cellules, est plein d'huile. La nature huileuse de ces noix permet aux indigènes d'en composer d'excellents gâteaux ; pour cela on les pile dans un mortier de bois ; on enveloppe la pulpe dans des feuilles roulées, puis on soumet le tout à l'action de la fumée ou à celle d'un feu de bois. On mange généralement ces

gâteaux avec la viande, comme nous mangeons du pain ; mais quand la nourriture animale fait défaut, c'est un supplément fort agréable, surtout si on l'assaisonne avec du sel et du poivre.

Après une bonne nuit de repos, la première que j'eusse goûtée depuis longtemps, nous nous levâmes de matin tout ranimés, et le cor (ou cornet) des hommes d'Otando nous donna le signal du départ. Une forte pluie était tombée pendant la nuit ; des perles humides glissaient sur les feuilles des arbres de la forêt ; un léger brouillard s'étendait devant nous sur la vallée. Rafraichis par la brise matinale, nous hâtions le pas, bien décidés à ne point passer une autre nuit dans la solitude des bois.

Il ne se présenta aucune circonstance digne de remarque pendant le reste de ce petit voyage, si ce n'est le passage d'un autre cours d'eau, tributaire du Ngouyai, à dix milles ouest environ de Mayolo. Son nom est l'Oganga. C'était pour moi une nouvelle découverte, car je ne l'avais pas vu en 1858 lors de mon voyage chez les Apingis. C'est une rivière profonde à toutes les époques de l'année. Nous la traversâmes sur un énorme tronc d'arbre, jeté comme un pont d'une rive à l'autre. Nous nous arrêtâmes quelque temps sur ses bords pour ramasser et manger des noix koolas qui jonchaient la terre, sous les groupes d'arbres qui les avaient portées. Nous approchions enfin du terme de notre voyage, et le ciel bleu commençait à se montrer à travers les éclaircies de feuillage ouvertes dans les grands arbres.

CHAPITRE IX

MAYOLO

Arrivée à Mayolo. — Accueil du chef. — Découverte de nouveaux vols. — J'accuse les Ashiras. — Leur fuite. — Saisie d'un otage. — Assemblée des principaux personnages d'Otando. — Mayolo tombe malade. — Je suis pris d'un accès de fièvre. — Grande chaleur et orages. — Arrivée de Macondai et d'Igolo. — Mauvais traitements subis par eux chez les Ashiras. — Perte de mon appareil photographique et de mes produits chimiques. — La chirurgie à Otando. — Un docteur femelle. — Querelles de ménage. — Rétablissement de Mayolo. — Épreuve pour la sorcellerie. — Mon discours au peuple. — Réponse de Mayolo. — Curiosité des Otandos. — Un duel de femmes. — Les fourmis Bashikouais. — Un voleur précoce. — Mayolo retombe malade. — Heureuses nouvelles du pays d'Apono. — Étonnement des indigènes devant ma boîte à musique et mes pierres d'aimant. — Climat de Mayolo. — La rosée. — L'*Otolincus*. — Rétablissement de Macondai. — Le fétiche alumbi. Départ de Mayolo.

Enfin, le soir du 24 mars, nous débouchâmes des sombres massifs de la forêt dans des plaines de gazon. C'était la prairie d'Otando. Tout semblait riant et animé, au sortir des solitudes ténébreuses auxquelles nous étions accoutumés. Un vaste pays onduleux s'ouvrait devant nous. Sur le premier plan, la prairie; plus loin une perspective de forêts étagées les unes au-dessus des autres, dont la dernière et la plus élevée était noyée dans une vapeur bleuâtre. A partir de la lisière des bois que nous venions de quitter, le terrain s'élevait en pente douce. Partout des constructions et des champs cultivés annonçaient un territoire bien peuplé. Un beau ruisseau limpide coulait à travers la prairie et les plantations, en se dirigeant vers le Ngouyai. Une ligne épaisse de palmiers chargés de fruits coupait le paysage et dessinait le cours du grand fleuve Ngouyai, qui arrosait ces fertiles plaines.

En approchant du village, nous tirâmes des coups de feu suivant notre habitude, et l'on nous répondit par un salut du même genre.

Le chef du village n'avait qu'un vieux fusil sans monture et tout usé; ce qui n'empêchait pas, selon lui, que ce ne fût toujours un excellent fusil. Comme la poudre était un article très-rare dans ces pays de l'intérieur, il n'y avait que l'espérance de m'en soutirer une nouvelle quantité qui pût engager Mayolo à ménager si peu sa petite provision.

Une troupe assez nombreuse parut bientôt et nous conduisit avec de grands cris à la maison des Palabres. On entendit alors battre le kendo, et Mayolo lui-même¹ s'avança dans la rue, à notre rencontre. Son corps était bigarré de marques de craie *alumbi*; il marmottait des paroles mystérieuses en marchant avec une lenteur solennelle. Quand il fut assis, il fit taire le kendo, et s'adressant à mes guides ashiras, il s'écria : — « Enfin le voici donc, le grand Esprit, avec ses richesses inouïes ! » Puis, se tournant vers moi, il me parla des graves démêlés qu'il avait eus avec le peuple d'Otando, qui voulait le dissuader de me recevoir, sous prétexte que j'apportais avec moi la contagion et la mort. Il avait, disait-il, réfuté ces préventions en leur expliquant que je ne pouvais être l'auteur du fléau, puisqu'il était déjà connu chez eux bien avant même qu'il fût question de l'arrivée de l'homme blanc. A ces paroles pleines de sens, je me sentis ému et j'échangeai avec le sage vieillard des protestations d'amitié, pendant que la stupide foule me regardait d'un air ébahi.

Mayolo était le principal chef de l'Otando; il était donc de mon intérêt de me concilier, autant que possible, sa bienveillance. Son extérieur avait quelque chose de frappant. Grand, large des épaules et clair de teint pour un nègre, il avait les yeux petits mais perçants, et son regard dénotait plus d'intelligence qu'on n'en trouve habituellement chez ses pareils. Il lui manquait à la main droite quelques doigts emportés par l'éclat d'une arme à feu. C'avait été, dans sa jeunesse, un grand chasseur d'éléphants, et sa bravoure était renommée dans tous les pays environnants. Il avait une physionomie agréable, malgré ses barbouillages de craie de toute sorte de couleurs. Une de ses joues était rouge et l'autre blanche jusques sous le contour des yeux. Ses sujets le contemplaient avec vénération, et

1. Même observation qu'é ci-dessus : Mayolo, roi ou chef du village de Mayolo.

dans leurs regards on pouvait lire cette pensée : « Quel grand homme vous êtes, ô chef ! c'est votre renommée qui a amené le Grand-Esprit parmi nous ! »

Quand Mayolo se fut retiré, on nous apporta une grosse chèvre et deux énormes régimes de bananes. Nous mourions de faim, et ce fut ce soir-là une grande fête pour nous. Je m'étonnais de l'énorme quantité d'aliments que mes Commis étaient capables d'absorber. Les nègres peuvent supporter la faim pendant plusieurs jours, mais ils s'en dédommagent bien quand ils ont devant eux des vivres en abondance. Pendant qu'on préparait le dîner, j'allai visiter mon pauvre Igala, malade dans une cabane, au milieu des effets que j'avais fait déposer près de lui. Je le trouvai atteint d'une petite vérole confluente, la pire espèce de toutes. Le pauvre garçon parut charmé quand je lui donnai une poignée de main en montrant par là que son état ne m'effrayait pas. Les gens de Mayolo voulaient lui faire quitter sa cabane, mais il refusa d'abandonner les objets confiés à sa garde.

Le lendemain, en ouvrant mes boîtes de laque pour y prendre des médicaments, je découvris toute la portée des larcins commis par ces coquins d'Ashiras. Toutes les bouteilles qui contenaient mes drogues, huile de castor, calomel, laudanum, rhubarbe, jalap, avaient disparu ; outre cela, il me manquait un thermomètre ordinaire, deux autres thermomètres solaires, plusieurs boîtes d'étain pour conserver la viande, un appareil photographique, des produits chimiques, des perles et quantité d'autres objets. Ces caisses dévalisées avaient fait partie des charges confiées à Mintcho, à Ayagui et aux Apingis. J'eus bien de la peine à contenir mon mécontentement, et l'idée d'être forcé, faute d'instruments scientifiques et de denrées, de renoncer à mes projets d'exploration dans l'intérieur, me tourmentait cruellement.

Cette fois, j'accusai tout haut Mintcho de friponnerie, après avoir eu soin de lui retirer son fusil et ses deux caisses de voyage¹. L'hypocrite vaurien prétendit s'être brouillé avec ses camarades, précisé-

1. La caisse de voyage est une portion de denrées équivalente au prix d'un esclave. Elle était confiée, pendant la marche, au chef de file, chargé d'acheter des esclaves au prix coûtant.

ment à cause de ces vols. Il s'efforça de simuler une violente indignation, jusqu'à en avoir l'écume à la bouche, et s'écria : — « Laissez-moi partir, Chaillie ; je retrouverai les voleurs et je les tuerai, s'ils ne rendent pas tout ce qu'ils vous ont pris. » Ayagui arriva sur ces entrefaites, avec un fusil que Rebouka lui avait prêté pour aller à la chasse. Il était nécessaire de désarmer cet homme, mais il refusa de me livrer son fusil. La situation devenait critique : si je laissais voir au peuple d'Otando que l'on pouvait, après m'avoir mis au pillage, me braver impunément, je consacrais par là un exemple funeste au succès de mon expédition. J'en appelai à Mayolo ; je lui dis que les objets volés lui étaient destinés en cadeau, et que ce même fusil que Ayagui refusait de me rendre devait être aussi sa propriété. Cette manœuvre eut un plein succès. Les Otandos et leur chef se rangèrent sur le champ de mon côté. Mais ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à désarmer Ayagui ; il menaçait de faire feu sur le premier qui l'approcherait. Là-dessus, j'appelai mes quatre hommes et je leur donnai ordre de le coucher en joue, tandis que moi-même je l'ajustais avec mon revolver. Ce fut ainsi que nous eûmes raison de lui. Le fusil fut remis entre les mains de Mayolo.

Mintcho et les autres se hâtèrent alors de regagner la forêt pour retourner chez eux ; mais je voulais un otage qui pût répondre de mes pertes. Nous poursuivîmes les fugitifs et Rebouka leur fit un prisonnier ; mais, à ma grande contrariété, au lieu d'arrêter un de mes voleurs, il s'empara d'un enfant, le fils d'un de mes bons amis Ashiras, Adingo. Les coupables furent effrayés de ce coup de main ; mais j'eus soin de leur crier, avant qu'ils fussent hors de portée de ma voix, que nous ne ferions pas de mal à l'enfant, et que nous le rendrions à ses parents aussitôt qu'on m'aurait rapporté les objets volés. Igala, quoique fort malade, me dit que s'il avait su ce que je voulais faire, il aurait arrêté Mintcho de sa propre main.

Ma prompte décision, dans cette circonstance, eut le résultat que j'en attendais ; elle imposa au peuple d'Otando, en montrant que, malgré notre petit nombre, il ne fallait pas se jouer de nous.

Je m'occupai aussitôt de mon jeune prisonnier. Pauvre petit ! ce n'était qu'un garçon de douze ans, et mon cœur saignait de l'entendre gémir quand je m'approchais de la cabane où on l'avait mis ; car

Rebouka s'était assuré de lui en le garrottant si étroitement qu'il ne pouvait remuer.

Il me dit, les larmes aux yeux : — « Oh ! Chaillie ! vous êtes un grand ami de mon père. Je ne suis qu'un enfant et je ne puis m'enfuir. Ils reviendront avec tout ce qu'on vous a volé ; Mintcho me l'a dit. Oh ! Chaillie, je souffre tant ! je suis votre petit serviteur. N'ai-je pas refusé de vous abandonner ? ne vous ai-je pas suivi jusques dans le pays d'Otando ? desserrez ces cordes qui me font tant de mal. »

Je dis à Rebouka de relâcher ses liens ; ce qu'il fit, tout en blâmant mon imprudence et ma compassion déplacée. Je ne connaissais pas les nègres, disait-il ; à cet âge les nègres ne sont plus des enfants. — « Croyez-vous, ajouta-t-il, qu'un enfant aurait pu venir du Ngouyai au pays d'Otando, avec la charge que celui-ci portait ? »

Nous enfermâmes le petit nègre sous la véranda de ma cabane, et nous postâmes, pendant la nuit, une sentinelle chargée de veiller sur lui. Mayolo me conseilla aussi de faire bonne garde autour de l'enfant ; car, me dit-il, mes espérances de restitution pourraient bien s'enfuir avec lui.

Rebouka avait raison. Le rusé petit drôle s'était échappé avant l'aurore. Il avait trouvé moyen de se débarrasser des cordes qui le retenaient ; puis il avait pris la fuite pendant une courte absence de son gardien. Ce fut une grande perte pour moi, car si j'avais réussi à le retenir prisonnier, tous les effets qu'on m'avait pris m'auraient été très-certainement rapportés. Cet enfant était le fils d'un chef qui exerçait une très-grande influence sur les Ashiras.

Dans l'après-midi, il y eut une assemblée des principaux personnages des villages qui entourent Mayolo et qui dépendent du même clan. Cette réunion fut très-animée ; Mayolo était épanoui de joie et d'orgueil en présentant l'homme blanc à ses voisins ; et comme j'étais les divers présents que je destinai à chacun d'eux pour prix des secours qu'ils m'avaient envoyés, le vieux chef s'écria, en montrant ces richesses : — « Voyez ! c'est là ce prétendu fléau que l'homme blanc apporte parmi nous. Auriez-vous jamais eu toutes ces belles choses, si je ne l'avais invité à me rendre visite ? »

On ne pouvait résister à un appel si éloquent. Quand ils sortirent

de l'assemblée, ils étaient tous de bonne humeur, et le lendemain ils m'envoyèrent une foule de cadeaux : des poules, des chèvres, des pistaches et des bananes. Mayolo et les autres chefs s'élevèrent avec force contre les calomnies des Ashiras, qui voulaient sans doute garder mes trésors pour eux-mêmes, quand ils prétendaient qu'on ne trouvait rien à manger dans le pays d'Otando. On prononça ensuite bon nombre de discours; puis vint la grande cérémonie, c'est-à-dire la distribution de mes présents, en échange de ceux que j'avais reçus. J'avais montré d'avance à Mayolo tout ce que je destinais à ses amis; il m'avait représenté que j'étais beaucoup trop généreux, et que ces gens-là ne sauraient pas apprécier la valeur de mes dons; néanmoins je suivis mes premières intentions. Mais quelle fut ma surprise lorsque j'entendis Mayolo se vanter auprès d'eux de m'avoir décidé à leur faire ces beaux cadeaux! De leur côté, les chefs affectèrent d'être peu satisfaits de mes présents, afin de s'autoriser à élever de plus hautes prétentions. Quand je vis cela, je fis mine de remporter le tout, alors ils se mirent à éclater de rire : « Non, dirent-ils; non, c'était une épreuve que nous faisions. » Puis ils ajoutèrent en s'entre-regardant : — « Celui-là est un homme! » c'est-à-dire, un homme à qui on n'en fait pas accroire. C'est chez eux un très-grand compliment.

Il y avait à peine quatre jours que nous étions dans l'Otando, lorsqu'à mon grand désespoir, Mayolo tomba sérieusement malade. Encore un chef qui se trouvait frappé après mon arrivée dans son pays! c'était une fatalité. Si Mayolo venait à mourir, ce serait, je le sentais bien, un coup mortel porté à mon entreprise; car je ne pourrais plus ôter de l'esprit de ces nègres superstitieux l'idée que ma présence était un signal de mort pour leurs chefs. Mes nuits se passaient, dans l'insomnie et l'anxiété, à écouter les gémissements du malade.

D'un autre côté, la chaleur de la température était suffocante. Un embrasement de la prairie vint ajouter à mes angoisses; car ce ne fut qu'à grand' peine que je parvins à déménager mes munitions et mes effets pour échapper à un désastre.

Le 1^{er} et le 3 avril, je fis de grands efforts pour prendre plusieurs observations solaires. La chaleur à l'ombre était de 92 degrés

Fahrenheit (33 degrés centigrades), et au soleil, elle atteignait 130 à 135 degrés (39 degrés centigrades). Quand vint la nuit, je pris aussi quelques observations lunaires; je déterminai les distances entre la lune et Vénus, entre la lune et l'Épi, et j'obtins même l'altitude de quelques étoiles. Le ciel était si pur que je craignais de laisser échapper une si belle occasion d'expériences. Ces fatigues, jointes à mes inquiétudes et à la perte de mes effets, me causèrent un violent accès de fièvre. Il fut heureux pour moi que mes voleurs ne m'eussent pas dérobé toute ma provision de quinine et de calomel.

La chaleur fut portée à son comble le soir du 5 avril; aussi essayâmes-nous un épouvantable orage, avec des coups de tonnerre éclatant sur nos têtes et faisant trembler le sol sous nos pieds. A la seconde explosion, je sentis un choc à ma jambe droite et une secousse subite qui me paralysa pour un moment. Des torrents de pluie accompagnèrent cette décharge électrique, puis le temps se rafraîchit sensiblement. La pluie recommença à tomber le lendemain soir; mais ensuite le ciel, redevenu serein, laissa voir la lune dans tout son éclat.

Quoique je fusse loin d'être à mon aise, je pris encore des hauteurs d'étoiles, de manière à être sûr de ma latitude, grâce au parfait accord de mes diverses observations.

8 Avril. — Au milieu de mes sombres préoccupations, perce quelquefois un rayon d'espoir. Une de mes plus vives inquiétudes se dissipa quand Igolo arriva avec mon pauvre cher Macondai. Les gens d'Otando parurent aussi contents que moi de voir enfin toute notre troupe au complet. Cependant l'état où se trouvait Macondai modéra beaucoup ma joie. Quand j'allai dans la cabane où Igolo l'avait conduit, je fus saisi d'horreur à l'aspect de mon fidèle compagnon. Sa figure était gonflée et couverte de pustules; son nez semblait tout rongé, et le reste de son corps était aussi dans un état déplorable. Mais ce qu'il y avait de plus affreux à voir, c'était une de ses jambes, tellement enflée qu'elle tenait plus de l'éléphant que de l'homme; elle paraissait entamée par un commencement de gangrène. J'avais connu Macondai tout enfant, et je l'aimais beaucoup. Un frisson glacé me parcourut tout le corps à l'idée qu'il était perdu; ma conscience me reprochait d'avoir amené de si loin ces fidèles amis

pour les condamner à souffrir ainsi et à périr au milieu d'un peuple qui leur était étranger.

Igolo et Macondai me racontèrent ce qui s'était passé chez les Ashiras après mon départ. Ondonga, l'héritier d'Olenda, qui avait promis de prendre soin de Macondai, les avait délogés et relégués tous deux dans une autre cabane qui, disait-il, appartenait à son beau-père, et celui-ci devait servir de garde-malade au jeune homme. En même temps Ondonga, sous prétexte d'aller passer deux jours au village d'Olenda, emprunta à Macondai le couteau que je lui avais laissé. Mais il ne revint pas, et le propriétaire de la cabane n'ayant plus de nouvelles de lui, demanda à ces deux malheureux le prix du logement qu'ils occupaient. Peu de jours après, reparurent Mintcho, Agayai et leurs camarades. Ils prétendirent que j'avais refusé de les solder jusqu'à ce que Macondai et Igolo m'eussent rejoint; Macondai n'avait donc, ajoutèrent-ils, qu'à se rétablir au plus vite. Mais le maître de la cabane, revenu quelque temps après le départ de ces misérables, apprit à Macondai la vérité sur leur compte, c'est-à-dire que je leur avais retiré les caisses de voyage, et que j'avais refusé de les solder jusqu'à ce qu'on m'eût rendu mes effets volés. Il lui apprit aussi que la friponnerie dont j'étais victime avait été concertée à l'avance entre Ondonga et Mintcho. Quelque temps après, Macondai reçut la visite de quatre Ashiras qui, usant d'artifice pour éloigner Igolo pendant quelques instants, dirent à celui-ci qu'il fallait aller chercher de l'eau pour bassiner les plaies du malade. A peine Igolo fut-il sorti avec sa cruche pour se rendre au bord du ruisseau, que les quatre visiteurs décampèrent avec les deux fusils et les autres effets qu'ils trouvèrent sous leurs mains, en se moquant du pauvre Macondai qui ne pouvait remuer. C'est après tout cela que mes deux malheureux compagnons se décidèrent à quitter la place; Macondai, pouvant à peine se traîner, était soutenu par Igolo, qui portait la provision de bananes nécessaire pour le voyage.

Combien, après tout, je devais encore rendre grâces à ma bonne étoile de n'avoir pas cédé aux conseils de mes coquins qui m'engageaient à laisser tous mes bagages dans le bois! de tous mes thermomètres il ne m'en restait qu'un, le centigrade, et seulement deux anéroïdes pour mesurer la hauteur des montagnes. Je sentis vivement

la perte des deux thermomètres qui me servaient à calculer la force du soleil, car ces observations étaient pour moi d'un grand intérêt. Quant à mes anéroïdes de montagnes et à mes chronomètres, je les portais toujours moi-même dans une boîte de laque. Je fus très-affecté de la perte de mon appareil photographique ; c'était une des choses sur lesquelles j'avais le plus compté. Je me faisais un grand plaisir de rapporter une collection de vues magnifiques et toutes nouvelles de l'Afrique intérieure. Quel mécompte ! ainsi j'avais passé plusieurs mois à étudier la photographie, je l'avais pratiquée sur la côte, au grand dommage de ma santé ; et tout cela en pure perte ! les voleurs m'avaient soustrait en même temps un grand nombre d'images photographiques, prises sur des villages, des indigènes et des gorilles vivants. Après tant de dépenses pour l'achat d'un appareil complet et de diverses substances chimiques, il m'était dur de penser que tout cela n'était que de l'argent jeté à l'eau. Je songeais au chagrin qu'en éprouverait mon digne ami M. Claudet, qui s'était donné tant de peine pour m'enseigner son art, et cela gratuitement, par pur amour de la science. On m'avait aussi dérobé mes ustensiles de cuisine, mes outils de travail, etc.

J'appris quelques jours plus tard que deux de mes voleurs Ashiras étaient morts aussitôt après leur fuite. Je ne serais pas étonné qu'ils eussent avalé quelqu'un de mes produits chimiques. On crut dans le peuple que j'avais déterminé leur mort par des pratiques mystérieuses, en punition des vols dont j'avais à me plaindre, et je fus regardé comme un puissant magicien.

Le 9 avril, à huit heures du soir, nous essayâmes une tempête ou tornado, accompagnée de torrents de pluie. Pendant des heures entières, éclairs sur éclairs illuminèrent tout l'horizon, excepté le point entre l'ouest et le sud. Le ciel était sillonné de feu. Je remarquai que le vent soufflait généralement du sud-est, quoique parfois dans la matinée il vint du côté des montagnes situées entre Mayolo et le pays du Ngouyai. Le 12, il y eut encore un terrible tornado, le plus violent peut-être de toute l'année. Il nous arrivait du nord-est.

20 *Avril*. — La chaleur continuait à être étouffante. A dix heures

du matin, le thermomètre marquait 92° 30' Fahrenheit¹ (33° 35' centigrades). J'emportai mes instruments dans la forêt, et je trouvai là une température de 84° 20' (29° centigrades) qui resta stationnaire jusqu'à quatre heures. Quand je revins au village, à quatre heures un quart, le thermomètre remonta à 92°. La grande humidité de ces feuillages touffus répand une fraîcheur relative très-agréable, et j'ai remarqué que lorsqu'il a plu pendant la nuit, il reste encore des gouttelettes d'eau sur les feuilles jusqu'à deux heures de l'après-midi; tant est lente, par rapport à l'extrême chaleur, l'évaporation de l'eau sous ces épais ombrages. Je ne sais si c'était l'effet de la température ou l'influence des basses terres (car la prairie où Mayolo est situé n'est qu'à quatre cent quatre-vingt-seize pieds au-dessus du niveau de la mer); mais tout le temps que je restai dans ce pays, je me sentis mal à mon aise, sans pouvoir me débarrasser d'un sentiment de fièvre et d'une pesanteur de tête qui me disposaient à l'accablement. Néanmoins, décidé à ne pas me laisser abattre, je prenais un bain tous les jours dans un petit ruisseau qui serpentait à travers la prairie pour aller se perdre dans la forêt.

Quelques jours après, une éruption de petits boutons rouges me couvrit presque tout le corps. Je pensai alors que, si je n'eusse été vacciné, j'aurais été victime de la petite vérole.

Depuis mon arrivée à Mayolo, j'avais fait le calcul comparatif de mes observations lunaires; tâche fatigante sous ce climat brûlant.

Chaque jour se succédaient les coups de tonnerre et les éclairs. Quand je regardais du côté des montagnes à l'est, je voyais de gros nuages noirs suspendus sur tout le pays, et il me semblait que la pluie y tombait sans relâche. Les habitants disent, en montrant cette région : « C'est la mère de la pluie. »

A partir du 12, nous eûmes alternativement la pluie et le soleil. Aujourd'hui un tornado, demain un beau ciel bleu, et toujours ainsi. Depuis que le soleil était à l'est de la lune, je n'avais pu réussir qu'une seule fois à mesurer la distance entre ces deux astres.

1. Pour la commodité du lecteur, j'ai converti les degrés centigrades en degrés Fahrenheit. (*Note de l'auteur.*)

Pour le lecteur français, c'est le contraire. (*Note de l'éditeur.*)

Le 22 avril, je fus témoin d'une curieuse application de l'art chirurgical, tel qu'il se pratique dans le pays d'Otando. Au milieu du calme pesant de l'après-midi, quand l'ardeur d'un soleil vertical force tout le monde à se tenir coi, je fus brusquement tiré de mon repos par des cris aigus, comme si quelque malheureux sorcier était conduit au supplice. Je me rendis à l'endroit d'où partaient ces cris, et là je vis une pauvre femme atteinte de la lèpre et souffrant en même temps d'un violent lombago ; elle subissait une opération pour ce dernier mal et se débattait entre les mains d'un docteur otando et de ses aides. Ils avaient fait sur le dos de la malheureuse une grande quantité d'incisions avec la pointe d'un couteau du pays, et s'occupaient à frotter ses plaies vives avec du jus de limon mêlé de poivre de Cayenne en poudre. Le docteur frottait, frottait de toutes ses forces, tellement que la malheureuse créature se roulait et se tordait par terre, en poussant des clameurs effroyables. Ces nègres attachent une singulière vertu au mélange du jus de limon et du poivre de Cayenne. Ce n'est pas seulement pour les frictions qu'ils s'en servent, mais encore ils l'administrent à l'intérieur pour la dysenterie. Je les ai vus, en pareil cas, en boire plus d'un demi-verre. Je crois d'ailleurs que le poivre est, sous ce climat, un remède des plus efficaces. Plus d'une fois, je me suis trouvé bien d'en avoir fait usage quand j'éprouvais du malaise ou de la fièvre. J'en prenais à mes repas à plus forte dose qu'à l'ordinaire, voilà tout.

A propos de la médecine du pays, je dois rapporter tout de suite une circonstance dont je fus témoin plus tard, pendant la maladie de Mayolo. Je savais que le vieux chef avait été soigné par un docteur femelle, et je me demandais de quelle manière la praticienne pouvait s'y prendre. Un beau jour, le hasard m'amena chez lui pendant qu'elle lui donnait ses soins, et je voulus rester là, en témoin intéressé, pour juger de la méthode qu'elle employait. Mayolo était assis sur une natte, prêt à obéir à toutes les prescriptions de l'Esculape féminin : sa gravité égalait sa patience. Devant lui était étendue la peau d'une bête sauvage (*la Genetta*), et la femme était occupée à lui frotter tout le corps avec ses mains, en murmurant à demi-voix des paroles dont le sens m'échappait. Quand elle eut continué quelque temps cette friction salutaire, elle prit un morceau de

craie *alumbi*, et traça une large raie sur la poitrine et sur les bras du malade. Cela fait, elle se mit à mâcher une certaine quantité de racines et de graines de je ne sais quelle espèce, et quand elle eut amassé dans sa bouche une bonne provision de salive, elle l'en arrosa dans différentes parties du corps, dirigeant surtout les jets de liquide sur les endroits les plus malades. A la fin, elle prit une touffe d'herbes d'une nature particulière, cueillies fraîches, mais toutes sèches maintenant; elle les alluma, et en promena la flamme tout le long du corps du patient, depuis les pieds jusqu'à la tête. Je voyais Mayolo torturé par l'action du feu, quand la torche incendiaire s'arrêtait trop longtemps à la même place. La flamme une fois éteinte, la femme appliqua les cendres sur le corps du malade, et ce fut ainsi que se termina l'opération.

Je crus deviner que l'application du feu à la cure des maladies se rattachait, chez ces Otandos, à quelque superstition d'un sens symbolique. Ils semblaient avoir une grande foi dans la vertu du feu; ce qui tient peut-être d'assez près à la religion qui défie cet élément. Je demandai à la vieille femme pourquoi elle se servait de cette espèce de remède et quel pouvoir si grand elle attribuait au feu; mais elle se contenta de me répondre que ce moyen préviendrait le retour du mal dont Mayolo avait été atteint. La femme-docteur, ai-je besoin de le dire, venait d'un pays éloigné; car il en est ainsi dans l'Afrique sauvage (comme dans d'autres pays civilisés): plus le docteur ou le sorcier demeure loin, plus sa réputation est grande.

Les femmes des Africains occidentaux sont presque aussi indépendantes que leurs seigneurs et maîtres. Elles ont leurs plantations à elles, et aussi leur petite propriété. Quand des disputes s'élèvent entre elles et leurs maris, je ne sais trop ce que ces derniers peuvent y gagner; car les hommes dans ce pays n'ont guère à leur disposition qu'une ressource suprême, c'est de fouetter leurs femmes. Le fait suivant est un échantillon des querelles de ménage dont j'ai été témoin pendant mon séjour à Mayolo.

Mayolo lui-même, le chef, était un jour fort en colère, parce que sa principale épouse, une jeune femme de vingt ans, aussi remarquable par le poli brillant de sa peau que par ses yeux couleur de

noisette, avait égaré ou gaspillé son tabac, denrée précieuse dans ce pays. Il déclara qu'il emporterait sa pipe, ou *condoquai* (meuble dont la propriété est commune aux deux époux), afin d'empêcher sa femme de ne plus fumer à l'avenir. Là-dessus, loin d'être intimidée, la femme répondit que le manche de la pipe en bois de bananier était à elle, et qu'elle l'emporterait de son côté; qu'on verrait bien alors ce qu'il ferait; car il n'avait pas de bananiers à lui dans les plantations, et c'était à elle seule qu'ils appartenaient tous. La dispute enfin s'échauffa jusqu'à l'emportement, si bien que la femme menaça de mettre le feu à la maison. A ces mots, le mari éclata de rire et la défia d'en venir là. Cette querelle était la plus violente dont j'eusse jamais été témoin. Si Mayolo eût été moins malade ou plus sérieusement irrité, il aurait rudement fouetté sa chère épouse; peut-être alors se serait-elle enfuie. Quant à de grands actes de cruauté, c'est une idée qui n'entre guère dans les têtes de ces peuples naturellement doux et modérés, à moins qu'il ne s'agisse de punir la sorcellerie.

Vers la fin d'avril, je fus heureux d'avoir à constater une amélioration sensible dans la santé de Mayolo. Macondai allait aussi beaucoup mieux, et je voyais enfin s'ouvrir la perspective d'une nouvelle marche vers l'est, quand mes espérances furent encore une fois renversées. La femme favorite de Mayolo et l'un de ses neveux furent atteints tout à coup de la petite vérole. Mayolo, qui était aussi pressé que moi de partir avant la saison sèche, pour s'occuper de ses plantations, fut tout bouleversé par cet événement. Il se levait le matin, à l'aube du jour, pour proclamer dans le village, avant que les habitants eussent quitté leurs demeures, qu'il y avait un sorcier dans le pays et qu'il fallait recourir à l'épreuve du poison (le *Mboundou*). Malgré son amour pour sa jeune femme, la terreur chez lui prit le dessus. Il renvoya la malade dans son village natal, où le fléau sévissait cruellement, avec ordre d'y rester jusqu'à ce qu'elle fût morte ou rétablie. Le neveu fut séquestré dans les bois, où le peuple lui fit bâtir un *Olako*, ou hangar; la propre femme de celui-ci, obligée d'aller le soigner, se vit interdire l'entrée du village. C'étaient là de rudes mesures sanitaires. Quant à moi, j'étais bourrelé d'inquiétude et de tourments. Cette maudite contagion semblait me suivre partout.

J'avais su de Macondai que depuis mon départ les principaux chefs des Ashiras Kambas, notamment Mbana et sa femme, celle qui avait fait ma cuisine dans le pays de Kamba, étaient morts de cette affreuse maladie depuis que je les avais quittés.

J'étais cependant parvenu à empêcher ces nouvelles de se répandre à Mayolo; car mes hommes avaient le bon sens de ne jamais dire un mot de ce qui pouvait nuire au succès de mon voyage. Mais j'avais le cœur gonflé d'amertume à l'idée qu'on pouvait m'accuser de n'apporter que la mort à ces pauvres gens inoffensifs.

Il y eut, le 27 avril, une épreuve solennelle pour un cas de sorcellerie¹; car Mayolo était convaincu que ni lui, ni sa femme, ni son neveu ne pouvaient être malades si la sorcellerie ne s'en mêlait et ne cherchait à les faire périr. Il envoya chercher bien loin un docteur célèbre. Celui-ci arriva un matin, paré d'une manière fantastique : la moitié de son corps était peinte en rouge et l'autre moitié en blanc; sa figure était bigarrée de raies noires, rouges et blanches, et naturellement il portait un collier composé de fétiches. Tous les habitants se rassemblèrent autour du docteur, qui commençait déjà ses conjurations magiques, lorsque j'arrivai sur la place pour être témoin une fois de plus de cette sinistre cérémonie. Elle différait cependant de la scène que j'avais vue précédemment et que j'ai racontée dans *l'Afrique équatoriale*.

Le docteur contrefaisait sa voix en parlant, pour donner au peuple une idée plus effrayante de son pouvoir surnaturel. Le barbouillage de son corps et de son visage, son accoutrement et ses momeries, avaient également pour but de frapper les assistants d'une terreur respectueuse. Une cruche de terre noire, remplie d'eau, et entourée de craie magique et de fétiches, remplaçait les miroirs en usage chez les tribus de la côte. Assis sur un tabouret, le docteur regarda avec attention et d'un air de profond mystère dans la cruche d'eau, secoua la tête, reporta ses regards sur une torche allumée qu'il agitait au-dessus du liquide, fit force contorsions et grimaces,

1. Cette épreuve, le *Pona Qqanda* des Commis, s'appelle à Mayolo *Ojambi*, ou *Ojambé*.

en essayant de se rendre aussi hideux que possible; puis il fuma une pipe (*condoquai*), recommença encore ses simagrées, et finit par déclarer que les gens qui avaient ensorcelé le village étaient des habitants du pays. Ces paroles de l'oracle jetèrent une vive agitation

dans le peuple; chacun commença à regarder son voisin avec effroi. Les plus proches parents se sentaient envahis par une mutuelle défiance. Alors Mayolo, se levant, s'écria du ton le plus exalté qu'il fallait boire le mboundou, et fixa cette épreuve au lendemain matin; car ce jour-là on avait déjà mangé, et le poison doit être pris à jeun.

Le lendemain, au lever du soleil, le village était vide. Tous les habitants s'étaient rendus dans un petit pré entouré de bois, à peu de distance de là, pour prendre part à la cérémonie. On gardait le silence autour de moi sur les personnes que l'on soupçonnait, dans la crainte sans doute que je ne voulusse intervenir. Je pensai toutefois qu'il était d'une meilleure politique de ne pas le faire et d'as-

sister comme simple spectateur aux scènes qui allaient se passer, pour juger en quoi elles pouvaient différer de celles dont j'avais été témoin sur la côte. Lorsque j'entrai dans l'assemblée, je fis à tous le salut ordinaire et je secouai les mains de Mayolo. Je vis tout de suite que les soupçons se portaient sur trois des neveux de ce chef. Comme ils étaient ses héritiers présomptifs, on en concluait naturellement qu'ils devaient avoir envie de se débarrasser de lui. Je remarquai que c'était surtout la masse du peuple qui prenait à cœur cette affaire. Le docteur ne désignait ouvertement aucun coupable. L'initiative des soupçons partait des habitants eux-mêmes, et leurs clameurs montraient assez combien ils avaient soif du sang des victimes. Mayolo et le docteur restèrent muets.

Les neveux protestèrent vivement de leur innocence, se récriant contre la fausseté de l'accusation, et soutenant qu'il y avait d'autres personnes aussi intéressées qu'eux-mêmes à ensorceler et à faire périr leur oncle. Furieux de l'obstination de leurs accusateurs, ils jurèrent que le village le payerait cher si on leur faisait boire le mboundou. Ils ajoutèrent d'ailleurs qu'ils n'avaient pas peur d'avaler le poison ; car, n'étant pas sorciers, ils ne devaient pas en mourir.

Plusieurs parents des neveux et quelques autres habitants du village se retirèrent à l'écart pour préparer le breuvage vénéneux. On râpa des racines de mboundou, on jeta cette poudre dans un pot et l'on versa de l'eau par-dessus. Il se manifesta aussitôt une sorte d'effervescence dans le liquide, qui devint rouge comme la racine elle-même. Dès lors le breuvage était à point pour les accusés. Dès que l'eau rougit, le mboundou est regardé comme bon et prêt à faire périr les sorciers. Ceux qui doivent boire le poison n'assistent pas à sa préparation ; mais leurs représentants ont le droit de la surveiller, pour s'assurer que les choses se passent dans les règles.

Quand les pauvres diables furent amenés au milieu du cercle des spectateurs furibonds, c'était un horrible tableau que l'expression féroce des attitudes et des visages. Il semblait que la nature de ces hommes fût subitement changée du tout au tout. Couteaux, haches, lances, toutes les armes étaient brandies en l'air, prêtes à s'enfoncer dans le corps des victimes, pour peu qu'elles parussent fléchir sous les atteintes du poison. À la vue d'un accusé qui chancelle, ce

peuple, auparavant tranquille, est pris d'un transport de frénésie que rien ne peut plus arrêter. Tous semblaient possédés d'une rage de sacrifices commandée par leurs terreurs superstitieuses. C'est au peu d'effet que le poison produit sur eux-mêmes, que messieurs les docteurs doivent surtout l'immense crédit dont ils jouissent ; et cela s'explique, puisqu'il y a tant d'autres personnes qui en meurent. Le mboundou est un toxique très-violent. Je m'en suis assuré par l'analyse que j'ai fait faire de sa racine, après mon premier voyage.

Le silence le plus complet régna pendant que les jeunes gens prenaient la coupe redoutée et en avalaient bravement le contenu. Chacun retenait sa respiration ; on aurait pu entendre le souffle du vent à travers les feuilles des arbres. Mais cette muette attitude ne dura pas longtemps. Dès que le poison fut avalé, la foule se mit à frapper la terre avec des bâtons et à crier : — « Si ce sont des sorciers, que le mboundou les tue ! s'ils sont innocents, que le mboundou s'en aille ! » C'est ainsi qu'ils mettent leur conscience en repos. Ils répétèrent ces paroles aussi longtemps que le dénoûment resta en suspens. La lutte fut rude ; les yeux des jeunes gens commençaient à s'injecter de sang, et leurs membres à trembler convulsivement ; chacun de leurs muscles se contractait sous l'empire visible d'une irritation violente. Plus leurs souffrances augmentaient, plus éclataient les vociférations de la foule. J'étais pétrifié d'horreur. J'aurais voulu fuir, et je restais malgré moi cloué à ma place. Je sentais que si ces malheureux venaient à tomber, non-seulement je n'aurais pas le pouvoir de les sauver, mais encore je serais forcé de les voir déchirés en lambeaux. A la fin cependant, une crise se déclara : d'abord un frissonnement subit, puis une évacuation involontaire par les voies naturelles, et la première victime fut sauvée. Il en fut de même, peu d'instants après, de la seconde, et enfin de la troisième. Les trois malheureux revinrent peu à peu à leur premier état ; mais ils paraissaient bien épuisés. Il y a des gens qui ne se remettent jamais des effets du mboundou, quoiqu'ils aient supporté l'épreuve sans succomber. Ils languissent longtemps, puis ils meurent. L'épreuve terminée, le docteur fit la clôture de la cérémonie en avalant lui-même une énorme quantité de mboundou, dont les effets furent pareils à ceux dont les jeunes gens venaient de nous rendre témoins, si ce

n'est que notre homme paraissait complètement ivre. Les paroles incohérentes et bizarres qui lui échappèrent sous l'empire de la boisson démentirent sa première déclaration, et donnèrent à penser cette fois que les sorciers de Mayolo et les importateurs de la contagion n'appartenaient pas à ce village; nouvelle qui fut accueillie par une acclamation générale. Mayolo se réjouit que les sorciers ne fissent pas partie de son peuple, et le peuple de son côté se livra aux manifestations d'une joie brutale. On tira des coups de feu, et la soirée se passa à battre du tambour, à chanter et à danser.

Pour protéger le village contre les magiciens étrangers, accusés d'avoir causé tant de troubles, le docteur, accompagné du peuple entier, se rendit aux divers sentiers qui, des villages environnants, donnaient accès sur le territoire de Mayolo. Là, il planta, en travers de ces chemins, des pieux de distance en distance, en les réunissant par de fortes lianes qu'il recouvrit de feuilles de palmier. Ce sont là des barrières que, suivant la loi de ces contrées, nul étranger ne peut franchir. Quand je demandai à Mayolo ce qu'il ferait si quelqu'un venait à forcer ce rempart, il répondit que ce serait là le sujet d'un terrible palabre, mais qu'il ne pouvait prévoir une si audacieuse entreprise; car de mémoire d'homme le fait n'était jamais arrivé. Il y avait encore une autre raison pour établir cette ligne de démarcation; c'était une mesure sanitaire. La petite vérole régnait dans plusieurs villages des environs, et Mayolo voulait empêcher les parents des femmes de ses sujets (car ceux-ci avaient en général épousé des filles d'un pays éloigné) de venir leur rendre visite.

J'appris ce jour-là qu'un homme d'Otando, qui m'avait accompagné depuis Olenda, avait succombé à la contagion, et que les habitants des autres villages en avaient conclu que mon contact avec lui avait causé sa mort. Ce malheureux était un des beaux-pères de Mayolo. C'est un miracle et un grand bonheur que Mayolo ait persisté à penser que je n'étais pour rien dans l'introduction du fléau. Son influence sur ses sujets était si grande, que la plupart d'entre eux se rangeaient à son opinion et que les autres n'osaient pas exprimer un avis contraire.

Deux jours après la Pona Oganga, je vins avec mes hommes dans une assemblée convoquée par Mayolo, et je demandai d'une manière

formelle qu'on me donnât des guides et des porteurs pour me rendre au pays d'Apono. Le discours que je fis dans cette circonstance fut à peu près tel que je vais le transcrire ici. Je parlai par similitudes, suivant le goût africain, en employant des expressions africaines.

« Mayolo, dis-je, je vous ai prié de convoquer votre peuple, pour que vous et lui puissiez entendre ma voix. Lorsque l'un de vos sujets va dans le pays des Ashiras pour faire du commerce, son cœur n'est pas content jusqu'à ce que ses amis lui aient donné des marchandises, quoiqu'il puisse être bien traité en attendant, ayant de bonnes choses à manger et une jolie femme pour lui tenir compagnie. Quand vous allez dans le pays des Aponos pour acheter à crédit de quelque chef votre ami, soit un esclave, soit une grosse dent d'ivoire de l'éléphant qu'il aura tué, vous n'êtes pas satisfait tant que l'esclave ou l'ivoire ne vous sont pas livrés, et votre ami ne manque jamais de vous renvoyer chez vous avec l'objet désiré. Il en est de même quand vous allez trouver un homme dont vous aimez la fille; et qui a promis de vous la donner pour femme. Si, au lieu de sa fille, il vous donne des vivres en abondance, vous n'êtes pas heureux, bien que vous ayez beaucoup de mets sur votre table. Ces mets vous paraîtront amers, car ce n'est pas pour cela que vous êtes venu.

« Il en est ainsi de moi-même : je ne suis pas heureux. Je ne suis pas venu chez vous, gens de Mayolo, pour faire du commerce, pour acheter des esclaves ou de l'ivoire, ni pour épouser vos filles. Si j'étais venu pour me procurer ces choses, il y a longtemps, j'en suis sûr, que vous me les auriez données. (Ici, l'assemblée s'écria : Oui! oui! on vous les aurait données.)

« Mais vous savez tous que je ne suis pas venu pour cela. Je vous ai dit, quand je suis arrivé ici, et vous le saviez déjà, que je voulais aller plus loin. Je vous aime; j'aime ce peuple. (Interruptions : Nous le savons, que vous nous aimez.) Vous avez été bons pour moi et pour mes hommes, et quoique plusieurs d'entre eux aient cajolé vos femmes, vous ne leur avez point fait de mal. Vous nous avez donné en abondance de quoi manger; vous n'avez rien dérobé ni à mes hommes ni à moi; je me suis trouvé chez vous comme dans mon propre village. (Ils s'écrièrent tout d'une voix : C'est ici votre village! vous êtes notre roi! et Mayolo criait encore

plus fort que tous les autres.) Quand même je voudrais me fâcher contre vous, je ne trouverais pas l'ombre d'un prétexte. (Ici Mayolo se rengorgea et regarda autour de lui d'un air fier. Peu de jours après mon arrivée, Mayolo, vous êtes tombé malade; mais vous avez une tête sage; vous savez que je ne vous ai pas fait de mal. Je souffrais de vous voir malade; car j'ai un cœur comme vous. Comment pourrais-je vouloir que vous soyez malade, vous, mon seul ami? (Mayolo sourit avec complaisance, et parut plus fier que jamais.) Je ne suis pas un méchant Esprit; je ne me plais pas à faire le mal. Je ne vous ai pas apporté la contagion; car elle était ici avant moi. (Oui, oui, c'est vrai.) Mes compagnons aussi, à moi, ont été malades; est-ce que j'aurais voulu leur faire du mal? Macondai, mon ami chéri, que j'ai pris avec moi depuis sa plus tendre enfance, a été plus malade que tous les autres; aurais-je donc voulu lui faire du mal? Si je marchais précédé de la mort et de la douleur, serait-ce le moyen de pénétrer dans l'intérieur du pays? Si vous vouliez aller chez les autres tribus, est-ce que vous vous feriez précéder par des maladies? Il en est de même de moi. Pour m'introduire dans l'intérieur, il faut que je me fasse des amis. Le fléau va où bon lui semble, et ne demande conseil à personne. On a peur de moi! Ne voit-on pas, au contraire, que je n'apporte que de bonnes et belles choses: des perles, des miroirs, des habits et des coiffures rouges? Voilà tout ce que je veux introduire chez les peuples que je vais visiter.

« A-présent, Mayolo, vous vous portez mieux... Il y a chez ce peuple un dicton bien vrai; c'est qu'un homme n'est pas seul dans le monde; il a des amis; personne n'est seul et sans amis. Vous, Otandos, vous avez des amis chez les Aponos et les Ishogos où j'ai dessein d'aller. Si vous demandez des articles de commerce à ces amis, ils vous en donneront. Moi, je viens vous demander passage. Venez me montrer le chemin qui conduit chez les Aponos. Celui que j'aimerai le mieux, ce sera le plus court. Si vous me contentez, je vous contenterai. J'ai des présents à vous faire, à tous. En revanche, je veux constater ici que Mayolo et moi nous sommes deux grands amis, afin qu'après mon départ on puisse dire : Mayolo était l'ami de l'Esprit blanc. »

Le peuple accueillit la dernière partie de ce discours avec des acclamations d'enthousiasme, auxquelles Mayolo joignit les siennes. Quand j'eus fini, je me rassis sur mon tabouret.

Mayolo remit sa réponse au lendemain, car tout le peuple n'était pas présent. On convoqua donc une seconde assemblée, et j'espérai que ce serait la dernière. Les hommes étaient assis en demi-cercle; les femmes formaient un groupe à part. Au milieu, on voyait un enfant qui tenait une chèvre, et près de lui deux régimes de bananes. Toute ma troupe était avec moi. Mayolo commença son discours, et, suivant l'usage, il s'adressa à une tierce personne, à Igala :

« Quand un homme, dit-il, va chasser dans la forêt, il n'est pas content jusqu'à ce qu'il revienne avec du gibier. Ainsi le cœur de Chaillie ne sera pas content avant d'avoir obtenu ce qu'il désire. J'ai entendu ce que Chaillie m'a dit : Je suis un homme. Chaillie, l'Esprit, est venu vers Mayolo. Je suis Mayolo; il n'y a pas d'autre Mayolo que moi. Je suis honteux de ce long retard. J'ai un cœur, moi, et Chaillie partira. Je sais qu'il y a des gens, des jaloux, qui ont dit que j'avais des démêlés à vider dans les pays de l'intérieur, que j'avais pris là des esclaves à crédit, et que j'en devais le prix. C'est un mensonge. On a peur de Chaillie? Mais nous savons tous que c'est un Esprit. Depuis que nos pères sont nés, on n'a jamais vu son pareil. On a répandu le bruit qu'il porte la maladie et la mort partout où il va; et c'est pour cela qu'on a peur de lui. J'ai été malade; mais ce n'est pas lui qui en est cause; ce sont des étrangers. Ils ont voulu m'ensorceler parce qu'ils sont jaloux des cadeaux que l'Esprit m'a faits. J'irai moi-même, dans trois ou quatre jours, rendre visite à un chef apono de mes amis, et je lui dirai que Chaillie mange comme nous, boit comme nous, qu'il joue avec nos enfants, qu'il cause avec nous et nos femmes, et qu'il ne nous fait que du bien. Je suis Mayolo, et Chaillie poursuivra sa route, et alors son cœur sera satisfait. »

Puis, se tournant vers moi, il ajouta :

« En attendant, prenez cette chèvre et ces bananes et mangez-les. Nous serons bientôt sur la *longue* route, mais il faut d'abord que je tâte le terrain. On doit s'avancer petit à petit. Vous ne pouvez pas attraper un monkey, à moins de prendre les précautions nécessaires pour l'approcher. »

Je répliquai dans leur style favori :

« Si vous m'aviez dit : Attendez, attendez, et que j'eusse vu que vous ne disiez pas la vérité, la chèvre que vous m'avez donnée ne m'aurait pas fait plaisir et je vous l'aurais rendue, car le goût m'en aurait paru amer; mais je vous crois. »

Ainsi j'avais lieu de me réjouir; car Mayolo allait faire tous ses efforts pour m'aplanir les voies vers la terre d'Apono. Dans l'après-midi, je chargeai Igala d'aller avec un bistouri percer un abcès que Mayolo avait à l'épaule. Ce remède soulagea tout de suite le malade. Le brave homme me remercia beaucoup, et nous devînmes meilleurs amis que jamais. Le lendemain, il était si enchanté du succès de l'opération, qu'il s'enivra avec une boisson fermentée qu'il avait préparée deux jours avant de tomber malade; c'était un mélange de miel et d'eau, auquel il avait ajouté quelques morceaux d'écorce d'un certain arbre. La longue fermentation de ce breuvage l'avait amélioré, suivant lui; car plus une liqueur de ce genre est ancienne, mieux elle enivre les gens. Tous les habitants du village célébrèrent le soir, par une fête joyeuse, le rétablissement de leur chef. Mayolo était le plus bruyant de tous, gambadant, se frappant la poitrine, et criant à tue-tête : — « Me voilà! Je suis vivant! On disait que j'allais mourir parce que l'Esprit était venu; pas du tout; me voilà! »

Pendant tout le temps de sa maladie, il n'avait fait que songer d'avance à ce jour de gala; il avait rempli plusieurs cruches du pays de ce précieux breuvage. Heureusement l'ivresse n'altérait pas son naturel inoffensif. A peine pouvait-il se tenir sur ses jambes. Il venait à moi en trébuchant et en criant : — « Me voilà, Chaillie! Enfin je suis guéri! Je vous dis que je me porte bien, Esprit blanc (Oguizi). » Et pour me le prouver, il se mit à sauter, à rire et à frapper du pied. « Ne voyez-vous pas, répétait-il, que je me porte bien? Ah! ah! les Otandos disaient... les Aponos disaient... Ah! ah! quand ils ont appris que vous arriviez dans mon village, ils disaient... Ah! ah! Mayolo est un homme mort! Vous voyez, ah! ah! et quand je suis tombé malade, est-ce qu'ils ne disaient pas : Mayolo ne s'en relèvera jamais!.. Eh bien, me voilà! Je suis encore vivant! Ah! ah! donne-moi de la poudre, que je tire des coups de fusil, et que tout le monde entende que je me porte bien !

— Pas aujourd'hui, Mayolo, lui dis-je tranquillement, car votre tête est encore faible. »

Il se mit encore à rire, et s'en alla en criant : « Je savais bien que l'Esprit n'aimait pas à me voir malade. Je suis Mayolo. Je l'em-mènerai bien loin. »

Pendant le mois d'avril, je me régalai souvent d'un mets excellent : un gigot de monkey grillé. Autrefois, j'éprouvais une grande répugnance pour la chair du monkey (non pas précisément à cause de sa ressemblance avec l'homme), mais plus tard, la famine et la rareté de toute espèce de nourriture animale m'ayant obligé d'en manger beaucoup, le goût m'en était venu avec l'habitude. La bonne saison du monkey dans le pays d'Otando, ce sont les mois de mars, avril et mai, pendant lesquels cette bête est si grasse que sa chair est vraiment exquise. Je ne connais pas de gibier plus savoureux ; mais il faut que les membres soient grillés ou rôtis, pour que ce mets atteigne à sa perfection. Aux autres époques de l'année, les monkeys sont maigres, coriaces et insipides. Il en est de même du cochon sauvage dans ces contrées. De février aux premiers jours de mai, quand la noix koola est mûre et tombe en abondance des arbres, les cochons sauvages qui s'en nourrissent s'engraissent comme des porcs domestiques, et leur chair devient délicieuse. Les jours où je m'étais ainsi régalé, je n'enviais pas Sardanapale ni ses fastueuses bombances, car je me disais que ce voluptueux monarque n'avait pas de monkeys gras sur sa table. Je recommande à tous les voyageurs futurs de mettre leurs préventions de côté et de goûter à ces grillades de monkeys, au moins pendant les mois que j'ai indiqués. Ils me remercieront de cet avis. Beaucoup de fruits sauvages sont en pleine maturité à cette époque, et les monkeys n'ont que le choix des aliments. Je terminais mon diner par un ananas au dessert ; la saison cependant était passée alors pour les ananas. Elle commençait quand je suis arrivé chez les Ashiras, et elle a duré tout le temps que j'y suis resté.

Mayolo, après son rétablissement, me traita plus amicalement que jamais. Il avait au plus haut point l'esprit de curiosité ; aussi je passais presque tout mon temps à répondre à ses questions. Un jour, il vint avec tous les hommes et toutes les femmes du

village, me faire subir un véritable interrogatoire. Il commença par me demander combien de femmes nous employions à travailler dans nos plantations. Quand je répondis que chez nous les femmes ne travaillaient guère dans les champs, leur étonnement fut extrême. Il s'accrut encore quand je leur appris que la banane et le manioc étaient presque inconnus dans notre pays. Un cri général s'éleva : — « Qu'est-ce que vous mangez donc ? » Je leur expliquai que nous avions toute sorte d'aliments en abondance. Ainsi je leur dis que nous avions des bœufs, à peu près pareils à leurs buffles sauvages, parqués à demeure dans nos villages, apprivoisés comme leurs chèvres, et exercés à traîner des machines. Ils eurent grand'peine à me croire, même lorsque j'ajoutai que dans leur propre pays il y avait des tribus d'hommes noirs qui possédaient des bestiaux apprivoisés. Renchérrissant sur ce sujet, je leur dis qu'il y avait d'autres contrées où l'on apprivoisait même les éléphants, dressés avec intelligence à porter des hommes sur leur dos. A ces mots, une exclamation bruyante partit de toute l'assemblée; et comme j'avais justement un numéro des *Nouvelles illustrées* de Londres, contenant une scène de mœurs indiennes où figuraient des éléphants, j'allai le chercher pour prouver à mon auditoire que j'avais dit la vérité. Tout le monde se pressa pour regarder la gravure par-dessus les épaules de Mayolo. Ils reconnurent que c'étaient bien des éléphants, et témoignèrent une vive surprise à la vue des hommes montés sur leur dos. Ce qui les étonnait par-dessus tout, c'était de voir les éléphants attachés par le pied et cependant restant tranquilles. Le *Punch* (le polichinelle) excita ensuite leur profonde admiration. Ils s'écriaient en regardant le portrait du personnage : — « Ah ! le beau chapeau ! Quel beau chapeau il porte ! » et ils me demandèrent si je n'en avais pas de pareils. Sur ma réponse négative, ils parurent tout désappointés.

Vinrent ensuite une foule de questions sur les hommes blancs. Quelle ne fut pas leur stupeur, quand je leur dis que nos maisons étaient construites en pierre, de cette même matière dure qui se trouvait dans leurs montagnes ! Leur dernière question était délicate : « Les hommes blancs meurent-ils ? » Je désirais les maintenir dans la croyance que les blancs étaient immortels ; car leurs idées superstitieuses sur mon compte étaient ma meilleure sauvegarde. Je

feignis donc de n'avoir pas entendu leur demande, et je détournai leur attention sur un autre sujet.

Mes interlocuteurs, les femmes surtout, s'enhardirent peu à peu pendant cette longue causerie. Je voyais quelques commères conférer et chuchoter ensemble, comme s'il s'agissait d'une importante affaire. A la fin, une d'entre elles, plus décidée que les autres, s'avança et me dit : — « Nous avons bien vu votre tête et vos mains depuis que vous êtes parmi nous; mais nous n'avons jamais pu voir si le reste de votre corps est pareil. Vous nous feriez bien plaisir si vous vouliez vous déshabiller et vous montrer comme vous êtes. »

On peut croire que je refusai tout net d'accéder à cette aimable prière; alors ces dames, sans insister, m'en adressèrent une seconde que j'étais plus à même d'accueillir : c'était de leur parler la langue Oguizi, celle des Esprits. Je leur débitai quelques phrases d'anglais et de français, mais je doute qu'elles aient fait la distinction des deux langues. Ces gens-là pensent que tous les hommes blancs appartiennent à la même nation; et, sauf l'idée d'une grande terre habitée, située au delà de la grande mer, ils ne savent rien des divers peuples, ni de la situation qu'ils occupent dans le monde. Quand je leur demandais où ils pensaient que le fleuve Ngouyai devait aboutir, ils répondaient : — « Quelque part dans le sable. »

Après notre longue conversation, je me sentis fatigué et j'allai me promener dans la prairie. La journée se passa bien; mais elle fut troublée vers le soir par une violente querelle entre deux femmes ashiras, mariées toutes deux, dont l'une, demeurant hors du pays, était venue à Mayolo pour voir quelques amis. Il paraît qu'un des hommes du village avait donné rendez-vous à cette femme, et que l'épouse de celui-ci l'ayant su, avait demandé à son mari quelle affaire il pouvait avoir à traiter avec l'étrangère; que même, dans sa jalousie, elle s'était permis de dire que c'était sans doute sa maîtresse; et comme le mari, apparemment, ne fit pas une réponse tout à fait satisfaisante, elle s'élança furieuse hors du logis pour aller trouver sa prétendue rivale. Il s'ensuivit un combat singulier. Quand les femmes se battent dans ce pays, elles commencent par jeter de côté leur dengui ou pagne, c'est-à-dire par se mettre entièrement nues. L'assaillante s'étant dépouillée la première de tout vêtement,

l'adversaire, pour montrer du cœur, en fit bien vite autant, et voilà les deux charmantes créatures qui en viennent aux mains, c'est-à-dire aux ongles et aux dents, car elles s'égratignaient comme des chattes, accompagnant d'ailleurs leur lutte des injures les plus dégoûtantes qu'il soit possible d'imaginer. Mayolo dormait dans sa maison ; et comme personne ne paraissait disposé à intervenir, j'allai moi-même séparer ces deux furies.

Sur ces entrefaites, Ashoumouna et les hommes que Mayolo avait envoyés en avant pour me frayer la route d'Apono revinrent intimidés par la réception qui leur avait été faite dans le premier village, situé sur la rive droite du Rembo Ngouyai. Aussitôt qu'ils eurent dit qui ils étaient, en ajoutant qu'ils avaient des perles pour acheter du sel, — car les Aponos font un commerce de sel qui se paye en esclaves, — on leur cria de tous côtés : « Allez-vous-en ! allez-vous-en ! Nous ne voulons pas avoir affaire à l'Oguizi, ni aux gens qui sont en contact avec lui ! Nous n'avons que faire de vos perles ! Nous ne voulons rien de l'Oguizi ! »

Ces nouvelles me consternèrent. Mayolo essaya de me rendre un peu de courage, mais je n'avais devant les yeux qu'une perspective sombre et désolante.

6 *Mai*. — J'avais mesuré quelques distances pendant la nuit, entre la lune et Jupiter, et je me sentais fatigué. J'allai, suivant mon habitude, après mes observations nocturnes, dans un petit hangar situé derrière ma maison et je pris une douche d'eau froide, ou pour mieux dire, je me jetai de l'eau sur le corps. J'aimais à me rafraîchir de la sorte avant d'aller me coucher. J'ouvris enfin la porte de ma chambre ; mais j'en sortis plus vite que je n'y étais entré ; car j'avais mis le pied sur une bande de fourmis Bashikouais, et en moins d'un instant je fus tout couvert de ces agiles et sauvages petites créatures, qui me mordaient cruellement. Je m'échappai presque fou de douleur. Je n'osais pas allumer du papier ni combattre par le feu la horde envahissante des fourmis, par crainte de l'explosion de la poudre que j'avais là en réserve ; il fallait donc abandonner ma demeure à l'irrésistible armée qui s'en était rendue maîtresse. J'appelai mes hommes et nous ne tardâmes pas à rencontrer, hors de la maison, une autre colonne de fourmis en marche. A celles-là j'appli-

quai le feu résolument et j'en brûlai des milliers. Mais ce ne fut que vers deux heures du matin que ma maison fut débarrassée de ces hôtes formidables.

Quand je me levai le surlendemain, plutôt enfiévré que reposé, je trouvai encore les Bashikouais dans mon logis; cette fois elles sortaient d'une quantité de trous qui s'étaient ouverts dans la terre, près de ma maison, et qui n'étaient autre chose que les issues de tunnels ou galeries aboutissant aux demeures souterraines de ces insectes. J'étais heureux qu'il fit jour, car s'il eût été nuit, je n'aurais pas tardé à recevoir une seconde fois leur visite. L'invasion nocturne de ces fourmis dans une chambre à coucher est un danger des plus sérieux; car une armée de Bashikouais, prenant d'assaut le corps d'un dormeur, lui ménage un réveil des moins agréables. Il est positif que si un homme était bien attaché dans son lit, il serait entièrement dévoré en quelques instants. J'ai entendu dire que des hommes, jugés coupables de sorcellerie, avaient été condamnés à ce supplice. Heureusement la morsure de ces fourmis n'est pas venimeuse. Nous jetâmes de l'eau bouillante dans les galeries souterraines et sur les colonnes de fourmis qui s'en échappaient; c'est ainsi que nous leur donnâmes la chasse, de façon à prévenir une nouvelle irruption.

10 Mai. — Je fus témoin ce jour-là d'un acte d'astuce qui peint bien la fourberie innée de ces Africains. Mes hommes avaient étalé sur des nattes, devant ma cabane, une grande quantité de pistaches que nous avions achetées. De l'intérieur de la maison, je surveillais un petit drôle, de quatre ans environ, qui se régalaît sournoisement de mes provisions en guettant ma porte du coin de l'œil, croyant que je ne le voyais pas. Je sortis tout à coup; mais mon petit coquin, prompt comme l'éclair, se rassit bien vite sur un morceau de bois, et, cachant adroitement sous ses jarrets reployés et dans les plis de son ventre les pistaches qu'il tenait à la main, il me regarda d'un air d'innocence parfaitement joué. — Voilà donc, me disais-je, ces enfants de la nature, si purs et si ingénus, que les écrivains nous vantent, par opposition aux enfants corrompus de la civilisation ! Le vol dans ces pays sauvages n'est pas regardé comme un acte qui blesse la communauté entière; et personne, excepté le volé, ne porte plainte

contre le voleur. Probablement mon précoce petit filou ne recevra jamais le moindre enseignement qui puisse le détourner de devenir un grand misérable.

Le soir, pendant que je faisais un calcul sur une distance de la lune, je fus effrayé tout à coup par des cris de femme. Je courus à cet appel, et je trouvai une femme *mbuiri*, soudainement inspirée par l'esprit de divination. Le *mbuiri* était entré en elle. Cette possédée extravagua pendant quelque temps. Le thème de ses divagations était l'*eviva*, la contagion.

14 Mai. — Mes infortunes n'auront donc jamais de fin ! Voilà un nouvel abcès qui se forme à l'épaule de Mayolo ! Je commence à croire que je ne dépasserai jamais les limites de l'Otando. Cependant Mayolo m'assure qu'il enverra son neveu dans l'Apono pour me préparer les voies. La grande difficulté, me dit-il, sera de traverser le fleuve ; ce qui ne peut se faire qu'avec l'aide du chef de Mouendi, village situé près des rives du Ngouyai. J'allai chez moi choisir des présents pour ce chef d'Aponos : c'étaient un superbe chapeau rouge, un collier de perles, et un peu de poudre. Je priai Mayolo de les envoyer par son messenger, et de faire annoncer au chef que je lui apporterais moi-même beaucoup d'autres belles choses. C'était le seul moyen de dissiper les scrupules de ces Aponos, qui craignaient que ma visite ne portât malheur à leur village.

15 Mai. — Le messenger de Mayolo revient porteur d'une heureuse nouvelle : le chef Apono consent à nous recevoir ! En échange du cadeau de Mayolo, il lui envoie un kendo, en y ajoutant ces mots : — « Mayolo m'a causé une grande joie : comment lui refuserais-je ce qu'il me demande ? Qu'il vienne avec son *Ibamba*. Mayolo n'est pas mort, quoiqu'il ait accueilli l'Esprit. Pourquoi donc mourrais-je ? »

Ce jour-là, il vint chez moi beaucoup de monde. On voulait voir, avant que je quittasse le pays, toutes les merveilles que j'emportais. Mayolo lui-même, quoique assez mal portant, ne put résister à la tentation de quitter son logis pour se joindre aux curieux. Je leur montrai d'abord une grande boîte musicale de Genève. Après en avoir monté le ressort, je la posai au milieu de la rue, sur un tabouret. Aux premiers sons de la musique mystérieuse, ils ouvrirent de

grands yeux, promenant leurs regards de la boîte à moi, et de moi à la boîte, pour voir si j'étais en communication avec elle; et telle était la frayeur qui les travaillait intérieurement, que lorsqu'un petit tambour se mit à battre dans la boîte, ils prirent leurs jambes à leur cou, Mayolo en tête. Je courus après eux pour calmer leur panique, mais je ne pus leur ôter l'idée qu'il y avait un diable dans la boîte. Ils revinrent cependant, mais ils refusèrent de s'asseoir, tout prêts à reprendre la fuite à la première alarme. Ce qui portait leur stupeur au comble, c'était d'entendre la musique qui allait toujours, quoique je fusse à une très-grande distance de là, me promenant de long en large dans la prairie. Quand je revins, j'offris de leur faire voir qu'il n'y avait pas de diable dans la boîte; mais comme je me disposais à lever le couvercle, ils détaquèrent encore à toutes jambes.

Je leur montrai aussi un accordéon; mais n'étant pas musicien, je ne pus que faire beaucoup de bruit; ce qui leur inspira une vive admiration. Ils aimaient mieux cet instrument que la boîte à musique; car ils n'y voyaient aucune action mystérieuse de nature à les effrayer. Passant à une autre expérience, j'essayai l'effet du galvanisme sur les individus que je pus décider à me prêter leur bras. Dès qu'ils sentirent la secousse, ils s'écrièrent : « Éninda ! » L'éninda est un poisson électrique qui se trouve dans les cours d'eau des environs. Et tous de me demander : — « Pourquoi ne nous avez-vous pas montré plus tôt toutes ces choses si curieuses ? »

Bref, après leur avoir fait voir des enluminures, des gravures, les portraits des orateurs de la Chambre des Communes, etc., je pris ma grande pierre d'aimant, qui devait les confondre de surprise. Je dis à un homme de s'approcher de moi avec son sabre nu, puis je le fis chanceler, en lui arrachant sa lame des mains, par la vertu de mon aimant. Je demandai d'autres sabres et des couteaux. Tous à la fin me passèrent des armes, mais ils n'osaient s'approcher de l'instrument magique, dont la couleur rouge contribuait à les épouvanter. Quand ils virent leurs couteaux et leurs sabres suspendus à la pierre, les uns par la pointe, les autres par le tranchant, ils s'écrièrent tout d'une voix : — « Il n'y a qu'un Oguizi (un Esprit) qui puisse faire de telles choses. » Je les engageai à manier la pierre, mais aucun d'eux ne l'osait. Mayolo seul, chez qui la curiosité l'emporta sur la crainte,

la prit dans sa main, de l'air d'un homme qui accomplit un grand acte de courage.

Mon exhibition terminée, le vieux chef s'écria que j'étais sans doute immensément riche, et que si je n'étais pas roi, je devais être dans mon pays d'un rang tout proche de la royauté. Il fut bien étonné quand je lui dis que, selon toute apparence, les rois des hommes blancs n'avaient jamais entendu parler de moi. Il croyait que je m'amusais à ses dépens et refusait de me croire.

J'avais bien ri le jour précédent des frayeurs de ces pauvres gens, quand je m'étais servi devant eux de mon appareil d'eau bouillante pour mesurer l'altitude du pays. J'en étais au milieu de mon observation, lorsqu'un indigène, attiré par la curiosité, vint regarder ce que je faisais : il examina attentivement mes anéroïdes, puis la petite lampe à œil-de-bœuf sur laquelle était le vase destiné à recevoir l'eau bouillante, ensuite le thermomètre plongé dans le vase. Quant il eut terminé son inspection, il se retira à quelque distance, dans une attitude d'ébahissement et de terreur des plus comiques. Je ne fis pas semblant d'y prendre garde. Ces gens-là s'imaginent que je voyage escorté de fétiches et que je suis revêtu d'une puissance surnaturelle; croyance que je me garde bien de détruire, car elle sert à maintenir mon prestige parmi eux. J'allumai ma lampe et je fis bouillir l'eau. Dès que le nègre vit le liquide se soulever en grondant, tout son courage l'abandonna et il s'enfuit à toutes jambes.

Mon appareil photographique, ou du moins le peu qui m'en restait, était un grand sujet d'admiration pour mon ami Mayolo. C'était, comme je l'ai déjà dit, l'homme le plus curieux de sa tribu, laquelle pourtant ne se fait pas faute d'être curieuse. Il ne se lassait pas de me questionner et d'examiner toutes mes raretés. Quand je tirai pour la première fois ma tente photographique de sa boîte, il fut surpris, en me la voyant développer, qu'un si vaste appareil pût être sorti d'un si petit étui. Après avoir dressé la tente, je préparai la lunette, j'y plaçai un verre de couleur orange, et j'invitai le chef à y appliquer l'œil pour regarder la prairie. Effrayé d'abord, il refusa d'entrer sous la tente; mais, sur l'observation que je lui fis que jamais je ne voudrais lui causer le moindre mal, il se décida. Il ne comprenait rien à ce qu'il voyait. Il regardait tantôt mes mains, tantôt la lunette, s'ima-

ginant qu'au fond de tout cela il y avait de la sorcellerie. Lorsque enfin il fut sorti de là sain et sauf, les autres s'enhardirent, et ma tente devint tout le reste du jour un poste d'observation.

Le climat de Mayolo paraît variable et incertain. Chaque nuit, quand je m'apprêtais à prendre des distances lunaires ou à mesurer la hauteur des étoiles, j'étais contrarié dans mes opérations par des nuages qui s'étendaient sur le firmament. Souvent un ciel clair et serein m'invitait à prendre mon sextant; mais un épais brouillard venait déconcerter mes préparatifs. De temps en temps j'eus des nuits magnifiques, qui me mirent à même de faire une suite d'observations intéressantes sur la latitude et la longitude du pays. Il me fut même possible de les compléter assez pour que la position de la ville me parût nettement déterminée; mais que de peines et de mécomptes pour en arriver là! La rosée présentait aussi un phénomène remarquable. J'observai qu'à Mayolo, comme dans l'Ashira, l'herbe était souvent très-humide quand le soleil commençait à disparaître derrière les montagnes, si humide même que mes chaussures en étaient mouillées; et dix minutes après le coucher du soleil, des gouttes de rosée perlaient déjà au bord des feuilles de bananiers, même sur les arbres que le soleil avait frappés de ses derniers rayons. On eût dit autant de cristaux étincelants sur le velours vert d'un opulent feuillage. Un soir, je surveillai de près la formation de ces gouttes de rosée. A cinq heures un quart, avant que le soleil fût tout à fait caché derrière les hauteurs, je comptai trente-six gouttes de rosée sur une feuille de bananier, et trois quarts d'heure s'étaient à peine écoulés que les bords de cette feuille étaient tout imprégnés d'eau. Le ciel était clair; on voyait seulement quelques nuages à l'horizon. A six heures l'herbe n'était pas encore assez mouillée pour laisser des traces d'humidité sur mes bottes; d'où je conclus que les feuilles de bananier sont les premières à condenser les vapeurs de l'atmosphère. Depuis mon débarquement au Fernand-Vaz jusqu'à l'époque actuelle (18 mai), je n'ai vu que deux fois le ciel complètement dégagé de nuages.

Le 16 mai, pendant que j'étais dans la prairie, à peu de distance de Mayolo, occupé à étudier les mœurs des fourmis blanches, je fus arraché à mes observations par des cris aigus qui portaient de la

ville. Craignant quelque catastrophe tragique, je me hâtai de regagner le village. J'y trouvai tout en révolution; une nuée d'étrangers s'y était abattue. Le bruit des immenses richesses que Mayolo avait tirées de la présence de l'Esprit s'était, à ce qu'il paraît, répandu dans les pays environnants, jusqu'à venir aux oreilles des nombreux beaux-pères et beaux-frères du vieux chef; et la plupart d'entre eux avaient fait le voyage pour prendre leur part de mes dépouilles; car la cupidité chez eux l'emportait encore sur la frayeur. Les habitants du village étaient mortellement excédés des exigences de ces envahisseurs qui les croyaient tous riches parce que je demeurais au milieu d'eux. Comme le temps n'a aucune valeur pour les Africains et que, durant leur séjour, ces étrangers vivaient aux dépens de leurs hôtes, il n'était pas facile à ceux-ci de se débarrasser d'eux. Les beaux-pères vantaient la beauté et toutes les bonnes qualités de leurs filles mariées au chef, insinuant qu'ils avaient fait un mauvais marché pour celle-ci, qu'ils n'avaient pas été assez payés pour celle-là; quelques-uns même menaçaient de remmener leurs filles, si on ne leur faisait pas quelque nouvel avantage. Le pauvre Mayolo, malade de toutes ces tracasseries, m'avait fait demander quelques cadeaux pour les satisfaire; mais c'étaient des gens insatiables.

Ce jour-là un conflit s'était élevé entre Oshoumouna, neveu de Mayolo, et son beau-père. Celui-ci manifestait son mécontentement et demandait un supplément de prix. Il avait, disait-il, donné sa fille à Oshoumouna, sans avoir reçu la moindre parcelle des dons prodigués à son gendre par l'Oguizi. Le gendre avait beau protester que l'Esprit ne lui avait fait aucun présent, le vieil entêté n'en voulut pas démordre. Il prétendit emmener sa fille de force; car on voit communément en Afrique un beau-père enlever sa fille, lorsqu'il est mécontent de la conduite du mari. Oshoumouna tint bon; c'est alors que le beau-père furieux se mit à démolir la maison de son gendre. Le peuple s'ameuta. Le vieux Mayolo, sortant de chez lui, tomba à grands coups de bâton sur l'agresseur. Les femmes poussèrent des cris, et il s'ensuivit un tumulte général, où, comme à l'ordinaire, le point essentiel était de faire beaucoup de bruit, car le beau-père n'était pas de force à tenir tête à tout le village.

Il fit retraite comme il put, emmenant sa fille avec lui. Son

gendre, disait-il, ne la reverrait jamais. Mais la dame abandonna son père en route, et retourna chez son mari. Ce fut une fête dans le village. Oshoumouna se vanta bien haut de l'amour et de la fidélité de sa femme, quoique celle-ci avouât que son retour était dû à son désir de se retrouver près de l'Oguizi, qui pourrait lui donner des perles.

Dans les derniers temps de mon séjour à Mayolo, je devins possesseur d'un joli petit animal nocturne, de la famille des lemures, un *otolienus*, que les nègres appellent *ibola*. Il a les yeux très-grands, et sa fourrure soyeuse rappelle le chinchilla. Je le gardai une quinzaine de jours. Cette espèce vit dans les bois; elle se retire pendant le jour dans des creux d'arbre; là, elle dort jusqu'à l'heure où son activité doit se ranimer; quelquefois aussi elle se cache au milieu d'un amas de bois mort où la clarté ne saurait pénétrer. Si l'on rencontre cet animal en plein jour, on voit au clignotement de ses paupières et à ses efforts pour chercher un abri, que la lumière le fait souffrir. Comme je n'avais aucun moyen de l'abriter du jour, la délicate petite bête se couvrait les yeux avec sa queue. Elle ne se nourrissait que de bananes mûres. Un matin, j'eus le chagrin de trouver mon pauvre *ibola* mort. Il était presque apprivoisé et paraissait sensible à mes caresses.

Mon jeune Macondai était maintenant tout à fait rétabli, sauf une maladie d'yeux, suite ordinaire de la petite vérole chez les nègres. Quelquefois ils perdent tout à fait la vue. Un de mes hommes, Mouitchi, ainsi éprouvé, avait perdu un œil; l'un des beaux-pères de Mayolo, était devenu aveugle. Tous mes Commis ayant donc surmonté le mal, excepté Rapelina qui n'en avait pas été atteint, je n'étais plus inquiet que de Mayolo, retenu au logis par son nouvel abcès. Comme le temps de mon départ approchait, il redoublait visiblement de soins et d'attentions pour moi. Chaque jour il m'arrivait un cadeau de comestibles apprêtés par sa première femme : aujourd'hui, un plat d'ignames, demain, une assiette de manioc, et ainsi de suite. Mais je compris qu'il y avait là un petit complot organisé contre moi. J'étais au fait maintenant d'un affreux usage de ces peuples, qui consiste à mêler aux aliments qu'ils servent à leur hôte la poudre du crâne de quelque ancêtre, afin de lui disposer le cœur favorablement sur l'article des cadeaux qui accompagnent les adieux. Cette coutume s'appelle l'*Alumbi*.

Je savais depuis longtemps qu'ils avaient l'habitude de conserver dans une cabane à part les crânes de leurs aïeux ; mais j'ignorais l'usage particulier qu'ils faisaient de ces reliques. De fait, un voyageur pourrait séjourner plusieurs années en Afrique sans se douter de cette étrange coutume ; car aucun nègre ne vous révélerait ces détails, fussiez-vous son meilleur ami.

La plupart des personnes qui voyagent dans cette partie du continent sont fort embarrassées pour s'expliquer la destination de certaines cabanes en miniature que l'on voit derrière ou entre les maisons d'habitation, et qui sont regardées comme sacrées. Personne, si ce n'est le propriétaire, n'a le droit d'entrer dans ces petites huttes ; mais le grand attachement que Quenguéza professait pour moi l'emporta à cet égard sur ses scrupules d'Africain. Il me permit, quand je revins de l'intérieur, de visiter sa maison *Alumbi*. Ces constructions, au dire des voyageurs, sont des demeures de fétiches. Si, par hasard, ils jettent un coup d'œil dans l'intérieur, ils voient quelques boîtes qui contiennent de la craie ou de l'ocre et, sur une espèce de petite table, un morceau de la même substance, dont le maître de la cabane se frotte le corps chaque fois qu'il part pour la chasse, pour la pêche ou pour quelque entreprise commerciale. La craie est une substance sacrée ; on n'a qu'à s'en barbouiller le corps pour être à l'abri de tout danger. Êtes-vous un grand ami de votre hôte ? il vous frottera de craie alumbi le jour de votre départ. Mais ce n'est pas tout : les boîtes en général renferment aussi les crânes pulvérisés des aïeux du propriétaire, ou tout au moins ceux de ses parents qui vivaient avant lui. A la mort de ce parent ou de cette parente, on lui coupe la tête, que l'on place dans une boîte pleine de boue blanche, pareille à de la craie ; on la laisse là tomber en poussière et se confondre avec la craie qui dès lors se trouve consacrée. Les crânes des enfants jumeaux sont surtout recherchés pour la composition de l'*Alumbi*.

Quand on reçoit à sa table un hôte de qui l'on attend quelque présent, on va de temps en temps dans la maison du fétiche racler les os du crâne favori, puis on revient en mêler la poudre aux mets du convive sans défiance. Leur idée est que le sang de leur famille entre avec cette poudre dans votre corps, et qu'infusé ainsi dans

votre sang, il vous porte à les aimer et à leur accorder ce qu'ils désirent. Quoique ce ne soit pas un souvenir agréable à évoquer, je suis sûr que, dans mes précédents voyages, on a souvent usé de cette recette avec moi. Mais cette fois-ci j'étais sur mes gardes : je refusai les mets qu'on m'offrait, et je dis à Mayolo que je ne me souciais pas du tout d'avaler les raclures des crânes de ses ancêtres. Tout naturellement Mayolo s'en défendit avec indignation, protestant qu'il m'offrait à manger par pure amitié pour moi.

J'employai les derniers jours de mai à réemballer de nouveau tous mes bagages. C'était une tâche laborieuse. Il fallait faire un triage de mes effets, pour laisser en arrière tout ce qui ne m'était pas indispensable. Combien j'aurais voulu qu'il fût possible de voyager en Afrique sans le plus petit paquet ! Parmi les objets qui devaient rester derrière moi, étaient les débris de mon appareil photographique. Je les serrai avec chagrin, tant je regrettais de n'être plus à même de tirer des vues ni des images. Malgré cet allègement de bagages, j'avais encore besoin de quarante-cinq porteurs.

Peu de jours avant mon départ, je provoquai une grande réunion où je demandai le nombre d'hommes qui m'était nécessaire. Tous désiraient me suivre, et je dois dire que, grâce à Mayolo, je n'eus jamais moins de peine à régler mes termes de paiement. Je fis donc à Mayolo lui-même de tout ce que j'avais mis à part comme ne pouvant être emporté, y compris ce qui restait de mon appareil photographique. Je lui avais fait plus de cadeaux qu'à n'importe quel autre chef, à l'exception de mon ami dévoué Quenguéza. Il fut émerveillé de la magnificence de mes présents ; mais il fit à ce sujet cette réflexion philosophique : — « En vérité, les richesses sont comme les aliments : aujourd'hui vous êtes rassasié ; mais demain la faim reviendra. »

CHAPITRE X

L'OTANDO ET LE PAYS DES APONOS

Position géographique de Mayolo. — Splendeur des constellations dans les régions équatoriales. — Lumière zodiacale. — Rayonnement des étoiles. — Pluie de météorites. — Plaines ou prairies de l'Otando et de l'Apono. — La tribu des Otandos est une branche de celle des Ashiras. — Leurs coutumes. — Dents limées. — Tatouage. — Chiens du pays.

A partir d'Olenda, dans la direction de l'est, le pays que je traversais, ainsi que peuvent le remarquer les lecteurs de mon premier voyage, comparé à mon expédition actuelle, était une terre entièrement nouvelle, non-seulement pour moi, mais aussi pour tous les Européens. Il est donc nécessaire de consigner ici les divers détails que j'ai pu réunir sur les différentes parties de cette contrée, ses habitants et ses productions.

Malheureusement le journal qui contenait mes notes de voyage d'Olenda à Mayolo et celles que j'avais prises sur mes deux derniers mois de séjour dans ce dernier endroit, a été perdu, avec la plus grande partie de mes bagages, dans ma retraite précipitée d'Ashango. Sur cinq volumes, c'est le seul qui me manque. Il contenait mes observations sur la hauteur de la chaîne de montagnes qui sépare l'Ashira de l'Otando. Il m'est donc impossible de donner ici une étude complète de cette grande chaîne, trait important de la physiologie de cette partie de l'Afrique, en ce qu'elle forme, avec l'autre chaîne plus basse, située à l'ouest d'Olenda, une ligne de séparation bien accentuée entre le littoral et le centre du continent africain. Je me rappelle toutefois que le sol s'élève fort souvent à plus de 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer, ainsi que l'ont constaté mes anéroïdes.

D'après une longue suite d'observations, j'ai reconnu que Mayolo est situé à $4^{\circ} 51' 14''$ de latitude sud, à $41^{\circ} 0' 37''$ de longitude est, et à 496 pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

A Mayolo, la contemplation du ciel me causait un ravissement inexprimable. Souvent je m'arrêtais en extase dans la prairie, mon fusil par terre à côté de moi, occupé à regarder les étoiles. C'était avec amour que je fixais les yeux sur ces astres qui m'avaient servi de guides et qui veillaient sur moi comme des amis, dans ces solitudes où j'étais en enfant perdu. C'était aussi avec un vrai sentiment de mélancolie que je leur adressais un dernier regard, lorsqu'ils étaient près de disparaître sous l'horizon pendant plusieurs mois, et je saluais ensuite leur retour avec une joie que comprendront tous ceux qui se sont trouvés dans ma situation. En même temps je mesurais la hauteur d'où ces étoiles m'envoyaient leurs doux rayons; j'essayais de calculer le nombre des corps lumineux qui voyageaient dans l'espace, jusqu'à ce que l'aube du matin vînt mettre un terme à mes veilles en noyant dans sa lumière tous ces flambeaux nocturnes.

Je ne puis songer sans une profonde émotion à ces incomparables nuits des régions équatoriales, dont l'image est gravée dans ma mémoire en traits ineffaçables.

La partie de l'année que je passai à Mayolo (avril et mai), est celle où l'atmosphère a le plus de pureté; car, une fois les orages dissipés, l'azur du ciel est si transparent, que le rayonnement des étoiles semble s'accroître avec la profondeur du firmament.

A cette époque, les plus belles constellations de l'hémisphère austral étaient visibles toutes à la fois : le Vaisseau, la Croix, le Centaure, le Scorpion et la Ceinture d'Orion qui comprend les trois étoiles les plus brillantes du ciel, Sirius, Canope et α du Centaure.

Les planètes Vénus, Mars, Saturne et Jupiter étaient en vue.

Les nuages magellaniques, à la surface blanchâtre, un surtout plus grand que les autres, étaient brillamment éclairés, en évoluant autour du pôle sud, privé d'étoiles, et contrastaient avec le Sac de Charbon, comme on l'appelle, qui avoisine la Croix du Sud.

La partie de la voie lactée comprise entre le 50° et le 80° degré, si belle et si riche dans son amas de nébuleuses, brillait entre Sirius

et le Centaure. Les cieux tout entiers paraissaient splendidement illuminés.

Si je regardais au nord, je voyais la superbe constellation de la Grande-Ourse, presque à la même hauteur au-dessus de l'horizon que celles de la Croix et du Centaure. Quelques-unes des étoiles de ces constellations passaient au méridien à peu d'intervalle les unes des autres : le γ de la Grande-Ourse une demi-heure avant l' α de la Croix, et le Benetnasch onze minutes avant le β du Centaure.

Dans quel lieu, à quelle époque aurait-on pu embrasser d'un seul regard une plus grande étendue de ciel? Depuis l' α de la Grande-Ourse jusqu'à l' α de la Croix, le firmament décrivait un arc de 125 degrés; et pour ajouter encore à ce spectacle grandiose, la lumière zodiacale s'éleva sur l'horizon après le coucher du soleil : lumière d'un jaune vif, dont l'éclat toujours croissant, montant en forme de pyramide, éclipsait quelquefois la blancheur de la voie lactée et le rayonnement des étoiles, pour décroître ensuite graduellement vers son sommet. Elle répandait une douce clarté sur les nuages environnants, et formait quelquefois un anneau incomplet, brisé au méridien. Par moments cette lumière se réfléchissait du côté du levant avec autant de vivacité au moins qu'au couchant, de façon à me faire rêver un second lever du soleil.

J'avais déjà remarqué cette clarté jaune à Olenda, au mois de mars précédent; mais c'est seulement à Mayolo que j'ai commencé à noter mes observations. Avril et mai étaient les mois où cette lumière brillait de son plus vif éclat. Souvent elle devenait visible une heure après que le soleil avait disparu, et redoublait d'intensité, comme un second coucher du soleil, en se colorant à sa base d'une teinte orangée. Ainsi que je l'ai dit, elle s'élevait en forme de pyramide, s'étendant, si je m'en souviens bien, jusqu'au 40° degré, et s'affaiblissant peu à peu vers le sommet. La beauté et la durée de ce phénomène variaient d'un jour à l'autre, suivant la largeur et la hauteur de la pyramide. D'autant plus visible que le ciel était plus clair, elle laissait derrière elle, à l'est, une traînée de lumière blanche. C'était d'ordinaire de sept heures un quart à sept heures et demie qu'elle apparaissait dans toute sa splendeur. Il y avait pourtant des exceptions à cette règle : quelquefois le phénomène se manifestait plus tard;

quelquefois aussi il s'évanouissait un moment pour reparaitre ensuite avec plus de magnificence. Mais en général les phases de la croissance et de la décroissance lumineuses suivaient un ordre régulier. A peine en pouvait-on discerner quelques traces après dix heures.

Par malheur j'ai perdu le livre qui contenait ma série d'observations sur cette lumière. Il ne m'en reste que quelques notes éparses çà et là dans mon journal, et que je prends soin de transcrire ici.

15 Avril. — Le temps avait été couvert. Il était tombé un peu de pluie. Cette nuit, depuis le coucher du soleil, le ciel présente un spectacle magnifique. La lumière venant de l'ouest était si brillante qu'elle effaçait la clarté de la voie lactée. Je ne pouvais distinguer celle-ci au-dessus de l'épée d'Orion. La lumière zodiacale brillait du plus vif éclat au-dessous de la planète Mars, et la base de la pyramide s'étendait vers le sud, jusqu'à la partie de la voie lactée qui est au bas de la Croix. Au nord de l'horizon, elle embrassait un espace non moins grand.

15 Avril. — Le temps a été couvert jusqu'après midi, et cette nuit le ciel n'est voilé que par une brume légère. La lumière venant de l'ouest est éclatante et toute blanche. A sept heures elle est encore d'une grande intensité, quoiqu'elle ait un peu diminué. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue si vive.

5 Mai. — Hier, la brillante lumière jaune qui est apparue après le coucher du soleil était magnifique. On la voyait au-dessus du trapèze de l'Orion, malgré un clair de lune très-vif, la lune étant alors dans son plein. Je n'ai jamais vu la lumière zodiacale si brillante. Si elle ne se fût montrée à l'ouest, on aurait pu croire au lever de l'aurore.

Après le coucher du soleil, j'ai observé un phénomène qui m'a beaucoup surpris. La lumière zodiacale avait sa réflexion dans l'est.

Je ferai maintenant quelques observations sur le scintillement des étoiles. Quelques personnes ont supposé que, dans nos latitudes du nord, les étoiles sont plus brillantes que sous les tropiques. J'ai passé l'été dernier à Zwickenham, à l'observatoire de M. Bishop ; j'y ai examiné la lumière stellaire, et je doute fort de la justesse de cette conjecture. Malheureusement j'ai aussi perdu les notes que j'avais prises sur ce sujet. Je me rappelle pourtant très-bien qu'une

PLATEAU DE MAYOLO, BORDS DE LA NGOUYAL.

des étoiles de la ceinture d'Orion était pure et radieuse jusqu'à ce qu'elle eût atteint le zénith. D'autres brillaient à des hauteurs considérables. Dans certaines nuits leur éclat était plus vif que dans d'autres.

Pendant que j'observais les étoiles de la partie septentrionale des cieux, il me sembla que l' α du Centaure prenait une couleur rougeâtre. Cette étoile n'était certainement pas aussi blanche que le β de la même constellation. Souvent, à travers le léger brouillard si ordinaire sous ce climat, je la reconnaissais à sa clarté rouge, et c'était, je puis le dire, à l'œil nu que je faisais ces observations.

L'étoile la plus septentrionale du Vaisseau, distante de Canope d'environ $17^{\circ} 43'$, me paraissait tout à fait rouge.

Quant aux pluies de météorites du mois d'avril, je n'en ai vu que fort peu. Elles n'étaient pas à comparer, pour la quantité, à l'essaim que j'avais observé cette année-là à Zwickendam, en compagnie de l'astronome distingué, M. Hind; mais elles les surpassaient en éclat. Presque chaque nuit, à Mayolo, je voyais de brillants météorites qui, pour la plupart, semblaient provenir de la constellation du Lion.

Toutes les recherches que je fis sur les chutes d'aérolithes restèrent infructueuses. Les nègres n'en avaient jamais vu. Je crois pourtant que là, comme partout, il a dû tomber des pierres; mais elles seront restées enfouies dans leurs impénétrables forêts.

Mayolo est situé sur la limite occidentale d'un plateau dont le terrain accidenté a près de vingt milles de large, entre la chaîne de montagnes de l'Ashira et celle plus élevée de l'Ashango, en s'avancant vers l'intérieur. Ce plateau mesure une hauteur moyenne de 400 pieds au-dessus de la mer, et les chaînes de montagnes qui le bordent courent presque directement du nord-ouest au sud-est. Le sol de la plaine est en général argileux; cependant, en plusieurs endroits, il est couvert de quartiers de roche ferrugineuse. Il est arrosé par le Ngouyai et ses affluents. Cette rivière, qui coule dans la direction du nord-ouest et qui s'ouvre un passage à travers les montagnes au nord de l'Ashira, va se confondre, une trentaine de milles plus bas, avec l'Okanda, autre rivière qui paraît d'une plus grande importance, et toutes deux forment le grand fleuve Ogobai, qui poursuit sa course dans la direction du littoral jusqu'à l'Atlantique.

Les plaines à l'est de Mayolo sont habitées, comme on peut le voir, par les tribus des Otandos et des Aponos. Ces plaines se composent surtout de prairies onduleuses que coupent çà et là des bouquets d'arbres ou des massifs de bois de haute futaie ; la rivière est presque partout bordée d'arbres qui s'étendent à une centaine de mètres de la rive, mais de loin en loin la prairie se fait jour jusqu'au bord de l'eau. Les pelouses se prolongent au nord-ouest et au sud-est, et de nombreux villages nègres se détachent de cette verdure. Les îlots de forêts ont quelquefois plusieurs milles de longueur. Les prairies sont couvertes de grandes herbes et d'arbrisseaux, sans taillis ni grands arbres. Le sol des forêts est d'ordinaire plus fertile que celui des prairies ; aussi est-ce en général à l'ombre des bois que les indigènes établissent leurs plantations. Autour des villages otandos qui avoisinent Mayolo, s'élèvent de belles allées de bananiers, dont le feuillage magnifique tranche sur le gazon dont elles sont environnées.

J'ai peu de chose à dire des Otandos. C'est une branche du peuple Ashira, qui parle le langage de cette tribu et qui a de grandes analogies avec elle. Ce sont les mêmes superstitions, les mêmes coutumes, les mêmes arts, les mêmes armes de guerre, et aussi les mêmes vêtements, quoique ce peuple ne paraisse pas aussi habile que l'autre dans l'industrie textile.

J'ai remarqué que ces nègres, en général, n'étaient pas d'une couleur très-foncée.

Ils font subir à leurs dents des modes très-variées. Les uns taillent en pointe deux incisives supérieures ainsi que les quatre inférieures ; d'autres effilent de même les quatre supérieures. Un petit nombre s'arrachent deux incisives d'en haut. Ils se tatouent la poitrine et l'estomac, mais non le visage. Cependant, chez les jeunes gens, on voit fort peu de dents limées ; c'est une coutume qui s'en va.

Un jour, pendant une de mes promenades aux environs de Mayolo, deux de mes chiens livrèrent bataille à un gros monkey à museau blanc (*cercopithecus*), et me revinrent dans un piteux état, surtout mon chien Andeko qui, toujours le premier à l'attaque, était ordinairement plus maltraité que son compagnon. Dans cette rencontre avec le monkey à museau blanc, Andeko avait eu la cuisse

entamée jusqu'à l'os par une morsure, et la mâchoire supérieure fendue par une terrible estafilade. Ce chien était remarquable par son courage. En différentes circonstances, il avait pris vivants de petits gorilles, de petits chimpanzés et de petits marcaffins.

Ces chiens du pays sont des animaux pleins d'ardeur et de viva-

ité. Ceux qu'on trouve dans l'intérieur sont de race plus pure que ceux des Commis, qui ont beaucoup dégénéré par leur croisement avec les chiens européens de toutes provenances amenés sur les bâtiments de commerce. Le chien pur-sang de cette contrée est petit; il a de longues oreilles droites, un museau allongé et une longue queue d'autant plus recourbée que la race est plus pure. Leur poil est ras et leur couleur jaunâtre, plus claire chez les chiens de pur sang que chez les autres. Toujours maigres, ils sont tenus par leurs maîtres à un régime plus que sobre; et de fait, ils n'ont pas d'autre nourriture que celle qu'ils peuvent dérober. Ils ont l'oreille subtile; quant à leur flair, je n'en ai pas grande idée. Igala, le chef de ma troupe, entretient une nombreuse meute de chiens pour chasser sur ses plantations, dans le district de Fernand-Vaz. Ces animaux

sont de bonne garde, mais quelquefois les léopards les tuent pendant la nuit.

J'ai déjà constaté, dans l'*Afrique équatoriale*, que l'hydrophobie était inconnue dans cette partie du continent ; je ne puis que confirmer mon premier dire. Il paraît donc avéré que la chaleur n'est pas la cause première de cette terrible maladie.

CHAPITRE XI

LES FOURMIS

Les fourmis blanches des prairies. — Ruches de fourmis-champignons. — Intérieur des ruches. — Trois classes d'habitants : les guerrières, les ouvrières et les chefs. — Leur manière de bâtir. — Les fourmis d'arbres. — Curieuse construction de leurs ruches. — Les fourmis d'écorce. — Tunnels ouverts par elles. — Les fourmis de forêts. — Grosseur de leurs nids ou ruches. — Les fourmis noires à aiguillon.

Pendant mon séjour à Mayolo, j'employai la plus grande partie de mes heures de loisir à observer les diverses espèces de fourmis blanches (termites), dont les nids apparaissent de tous côtés dans la prairie. Cette étude, des plus curieuses et des plus attachantes, avait pour moi un charme infini qui me reposait de mes soucis et de mes inquiétudes. Rien de plus varié que toutes ces espèces de fourmis, pour la forme du corps, pour celle de la tête, etc., comme pour les instincts d'architecture. J'avais commencé à en faire une collection; je conservais des spécimens de chaque espèce, aux diverses phases de leur existence, dans des tubes de verre remplis d'esprit-de-vin que j'avais emportés exprès pour y mettre les petits insectes. La perte de ces collections, lors de ma retraite de Mouaou-Kombo, me fut extrêmement sensible; car j'avais espéré éclaircir par leur moyen beaucoup de points restés obscurs dans l'histoire de ces curieuses petites bêtes. Je me trouve donc dans l'impossibilité de donner un nom spécial à chacune de ces variétés, qui se distinguent aussi par la construction différente de leurs nids. Quant aux indigènes, ils comprennent toutes les espèces sous un seul nom générique.

Fourmis à ruches-champignons. — Commençons par cette espèce.

qui se construit des nids en forme de champignons. Ces singulières ruches, nommées ainsi parce qu'elles ressemblent à des champignons gigantesques, sont répandues par dizaines de milliers dans la prairie d'Otando. Le chapeau a de douze à dix-huit pouces de diamètre, et la tige ou pilier à peu près cinq. La hauteur totale est de dix à quinze pouces. C'est quand l'herbe a été brûlée par le soleil que ces ruches ressortent étrangement sur le sol. Près de Mayolo on en rencontre à chaque pas. Elles ne sont pas toutes bâties exactement sur le même modèle, comme on pourrait le croire à une certaine distance; c'est surtout par le plus ou moins de rondeur ou d'effilement du chapeau qu'elles diffèrent. J'en ai ouvert un grand nombre, et j'ai pu poursuivre mes observations jour par jour, sur les mœurs de leurs habitants. Ces ruches et tous les édifices du même genre sont élevés en vue de protéger la fourmi blanche contre les intempéries des saisons, et aussi

contre ses nombreux ennemis, parmi lesquels figurent d'autres fourmis carnassières.

La ruche-champignon n'est pas si fermement enracinée, qu'elle ne puisse être renversée d'un coup de pied vigoureux; elle est bâtie

avec une espèce de ciment sécrété dans l'estomac des fourmis. Quand on l'a abattue, la base du pilier qui reposait sur le sol laisse à découvert un creux circulaire, au milieu duquel s'élève une motte de terre qui rentrait dans l'intérieur de ce pilier. Cette motte de terre est remplie de petites cellules protégées avec ardeur par des fourmis guerrières, qui me parurent être des mâles, et qui mordent les intrus avec les pinces de leurs longues mandibules. En brisant la motte de terre qui, lorsqu'on la manie, se sépare en trois parties, on la trouve pleine d'œufs et de petites fourmis blanches à toutes les périodes de leur croissance. Les plus jeunes sont blanches comme du lait, tandis que les adultes jaunissent un peu et prennent même une teinte grisâtre quand leur abdomen est rempli de terre. Outre ces jeunes fourmis, on aperçoit un grand nombre d'individus en pleine croissance, que je pris d'abord pour des femelles et qui paraissent être les ouvrières ou travailleuses décrites par les entomologistes. Elles n'ont point de pinces allongées comme les soldats de la communauté, mais elles se distinguent par un abdomen volumineux, et sont tout à fait inoffensives. Nous allons voir de quel usage sont pour elles ces ventres ballonnés. Avec la classe des guerrières et celle des ouvrières, j'ai toujours vu, quand je brisais une ruche, une troisième classe beaucoup plus grosse que les deux autres sortir des galeries intérieures, jeter un coup d'œil aux alentours, puis se retirer. Ces grosses fourmis étaient en petit nombre. Ainsi se produisaient trois catégories bien distinctes. Je crois devoir donner à ces grosses fourmis la qualification de chefs ou directrices des autres.

Afin d'examiner ces constructions en détail, il m'arriva souvent de prendre une hache et de briser la ruche en morceaux ; mais la matière était si dure qu'il me fallait frapper plusieurs coups avant d'y réussir. Je m'efforçais alors de mettre à découvert l'architecture des chambres et des galeries dont se compose l'intérieur de l'édifice. Mais avant d'en venir à bout, je me trouvais quelquefois un peu intrigué à la vue d'une autre espèce de fourmis blanches, logées au milieu des constructeurs de la ruche. Les guerrières de cette nouvelle espèce étaient beaucoup plus petites et plus faibles que les autres, et quand je venais à briser la ruche, les deux espèces tombaient l'une sur l'autre et s'entre-combattaient. En y regardant de

plus près, je vis que les cellules d'où sortaient les nouvelles venues étaient de terre jaunâtre, tandis que les habitations des autres étaient de terre noire. La teinte jaune était due à un enduit de quelque substance étrangère dont les parois des premières cellules étaient revêtues. Les chambres habitées par la petite espèce n'avaient aucune communication avec celles des maîtres du logis ; aussi semblait-il que celle-là se fût glissée dans les interstices des cloisons qui séparaient les autres cellules. Très-certainement ces parasites s'étaient introduits dans l'édifice, après son complet achèvement, en venant de dessous terre. Le combat était acharné ; les grosses fourmis se montraient impitoyables pour les petites. C'était merveille de voir avec quelle furie elles saisissaient leurs ennemies entre leurs pinces puissantes, pour les entraîner ensuite dans leurs propres habitations. Les guerrières de la petite espèce avaient aussi de longues pinces. Je remarquai une fois une ouvrière de la petite espèce qui se débattait entre les pattes d'une grosse. A son aide survint alors une guerrière de la petite espèce qui pinça le ventre de la grosse ouvrière, deux fois plus forte qu'elle, et lui vida l'abdomen. Celle-ci fut forcée de lâcher prise, mais la petite, en tombant de ses pattes, était déjà morte. Le vainqueur vint à sa compagne, examina le corps, s'assura qu'il était inanimé et disparut. Si la victime n'eût été que blessée, il l'aurait sans doute emportée comme font ces insectes pour leurs petits. Je ferai remarquer en passant que le corps des termites, sauf la tête, est extrêmement doux et lisse.

Si l'on examine la conformation de ces insectes, on voit que les mandibules des guerrières sont destinées à blesser et à mordre, tandis que celles des ouvrières sont faites pour le travail. Rien ne m'étonna plus que cette furieuse attaque. Je prêtai une attention extrême à ce combat meurtrier. L'espèce la plus faible connaît le point vulnérable de son ennemi, trop occupé par l'attaque pour songer à se garantir.

Un examen plus approfondi m'apprit que le chapeau de la ruche-champignon se compose de cellules noires et jaunes. Ce curieux assemblage de deux espèces non associées dont chacune bâtit ses propres cellules, tout en contribuant à l'ensemble symétrique de l'édifice, me confondit de surprise, et cette surprise ne s'arrêta pas là ; car dans quelques-uns de ces chapeaux de champignons, se trouvait

une troisième espèce, tout à fait distincte des deux autres, et qui n'était pas la fourmi blanche.

Les ruches-champignons se bâtissent très-rapidement, mais quand elles sont achevées, elles peuvent probablement durer plusieurs années. Les fourmis n'y travaillent que la nuit. Lorsque vient le jour, elles en bouchent toutes les ouvertures, car les fourmis blanches ont horreur de la lumière. Si elles émigrent d'une vieille ruche pour en aller construire une nouvelle, elles voyagent sous terre. Quelquefois elles ajoutent un corps d'édifice à leur demeure, en superposant un toit de champignon à un autre. J'en ai vu qui avaient ainsi jusqu'à quatre étages. Ces constructions accessoires s'élèvent quand la colonie s'accroît. Il faut bien de nouvelles cellules pour une population nouvelle. L'abri du chapeau est à l'épreuve de la pluie.

J'ai passé des heures entières à guetter les petites architectes à l'œuvre dans leurs cellules; je n'avais pour cela qu'à entr'ouvrir quelques-uns de ces compartiments, et à observer ce qui s'y passait après que tout était tranquille. Dès qu'une cellule est brisée, on voit apparaître quelques-uns des chefs. Ils remuent leur tête autour de l'ouverture, puis se retirent dans les galeries sombres sans laisser en apparence aucune trace de leur visite. Puis arrivent les soldats; ils ne se livrent à aucun travail; je n'ai jamais pu même, à l'aide du microscope, surprendre chez eux la moindre action. Il faut cependant que leur présence ait un but quelconque; ils viennent sans doute là pour protéger les ouvrières. Enfin celles-ci se montrent. Chacune se retourne et expulse de son corps une certaine quantité de liquide gélatineux ou de mastic qu'elle applique sur la brèche, de manière à la murer peu à peu. Elles se présentent l'une après l'autre; toutes payent leur tribut à l'œuvre commune. Elles commencent par un côté de l'ouverture pour finir par l'autre, et chaque couche de ciment est ajoutée à la précédente avec une régularité et une précision qui feraient honneur à un maçon de profession. La question pour moi était de savoir si c'étaient les mêmes fourmis qui s'en allaient manger de la terre pour revenir ensuite en appliquer le produit élaboré à leur œuvre architecturale. Que n'aurais-je pas donné pour pénétrer du regard dans les recoins mystérieux de leurs demeures! Mais je ne sais comment cette inspection m'eût été possible. Les cellules étaient

toujours fermées pendant le jour, et les parties de murailles que j'avais démolies étaient rétablies la nuit suivante dans leur état naturel. Quelques-unes des ouvrières apportaient des grains de sable ou de tout petits cailloux et les mêlaient au mastic. En démolissant le haut de la ruche, j'ai trouvé plusieurs cellules remplies de ces petits cailloux dont j'ai fait aussi collection. D'autres ouvrières venaient, après les porteuses, pour boucher la brèche. La terre que ces insectes mangent se voit facilement à travers leur peau transparente, mais je ne pus découvrir où étaient amassées leurs provisions à l'intérieur de la ruche. Cette terre, pendant la digestion, s'imprègne d'une substance glutineuse, et c'est avec cette matière élaborée, puis expulsée, que ces petites créatures parviennent à bâtir leurs cellules, et ensuite les fermes et solides constructions de l'édifice tout entier.

Le soleil et la pluie sont également funestes aux fourmis blanches. Elles ont donc besoin de construire des abris inaccessibles à la lumière, à la chaleur et à l'humidité. J'ai exposé des fourmis blanches au soleil, et en peu d'instants la chaleur les tuait. J'avais cru d'abord que chaque cellule n'était habitée que par une seule fourmi ; mais la nombreuse population que j'ai trouvée dans chaque ruche-champignon rend cette conjecture peu vraisemblable.

Je présume que ces fourmis blanches de la prairie sont d'une espèce tout à fait différente de celles qui habitent dans des demeures souterraines et qui surgissent tout à coup à la surface du sol, dans quelque cabane, pour y dévorer tout ce qui est coton ou papier. Elles sont aussi très-friandes de bois, et se rencontrent souvent dans les arbres morts. Chez toutes ces espèces de fourmis, le sens de l'odorat, ou tout autre sens analogue, doit être extrêmement subtil. On se couche en toute sécurité, sans aucun indice de la présence des fourmis blanches, et le lendemain, en se réveillant, on trouve le sol de sa chambre tout sillonné de leurs lignes mouvantes. Les caisses, le linge, les provisions, tout est détruit, dévoré par des milliers de fourmis occupées à dépecer n'importe quel objet entre les pinces aiguës de leurs mandibules. Cependant tout ce qui est laine ou soie est toujours épargné. Cette espèce de fourmis pullule à Mayolo. Elle m'y causait beaucoup d'inquiétude.

La fourmi d'arbres. — Après avoir fait de mon mieux pour décrire ce que j'appelle la fourmi blanche à ruches-champignons, je dois parler d'une autre espèce qui vit dans les forêts, et qui est souvent proche voisine de l'autre. Il y a, en effet, dans les bois, une fourmi qui fait sa ruche ou son nid entre les nervures des troncs d'arbres. Ces nids ont de quatre à sept pieds de long et de six à huit pouces de large; ils sont formés extérieurement de plusieurs toits obliques superposés. Les fourmis qui les bâtissent ont le corps allongé, noir avec une tête blanche, et ne ressemblent pas du tout aux fourmis à ruches-champignons.

La construction s'élève d'abord de terre; comme une espèce de cylindre irrégulier, jusqu'à la hauteur d'un pied ou même de dix-huit pouces. Elle est remplie de cellules et de cavités. Puis se présente le premier toit oblique. Plus l'édifice est grand, plus il a de ces toits inclinés, qui vont en diminuant vers le haut. Celui du milieu est le plus grand. Quelquefois un toit n'est séparé d'un autre que par quelques pouces. Les toits communiquent entre eux, à travers les cellules, par un même cylindre qui traverse toute cette œuvre de maçonnerie. L'ensemble de l'édifice est très-compacte, très-solide, et imperméable à la pluie. Ces constructions dans les forêts sont assez rares. Mais ayant trouvé un nid dans un arbre de la prairie, près de Mayolo, j'ai été dispensé de pousser plus loin mon exploration.

J'ai souvent brisé des parties de ces singuliers édifices pour observer les allures de ces insectes dans leurs sombres demeures. J'y ai trouvé, comme dans les ruches-champignons des prairies, beaucoup de petites fourmis blanches. Là aussi il y avait des chefs, des guerrières et des ouvrières. Les guerrières ne faisaient rien, tandis que les ouvrières déployaient beaucoup d'activité. Ceux de ces insectes dont le développement n'était pas complet ne se mouvaient que lentement et paraissaient fort délicats; les plus jeunes ne remuaient pas du tout. Quand j'avais brisé quelque cellule, le premier soin des fourmis adultes était toujours de mettre leur progéniture en sûreté; ce qu'elles faisaient en la prenant dans leur bouche et en l'emportant dans les galeries intérieures. Quant aux petites fourmis en état de marcher seules, les grandes se contentaient de les pousser devant elles. Aussitôt que les plus jeunes avaient été mises

à l'abri, les guerrières venaient se ranger à l'ouverture des cellules endommagées, pour défendre la brèche contre l'ennemi, et aussitôt les ouvrières s'empressaient de travailler. Si par hasard j'avais tué quelques jeunes fourmis en brisant l'édifice, les adultes venaient à elles et, les voyant mortes, se retiraient et les laissaient par terre.

Je voyais les guerrières occupées à une besogne qui me parut d'abord incompréhensible; mais bientôt je découvris qu'elles traçaient avec leurs bouches le dessin des travaux destinés à boucher les cellules, ouvrage que leurs compagnes, les ouvrières, devaient ensuite exécuter. Les guerrières venaient se ranger au bord de chaque cellule ouverte, restaient là en repos pendant quelques instants, puis disparaissaient. Au mouvement de leurs têtes, je supposai qu'elles remuaient de la terre, mais mon microscope ne me permit pas de m'en assurer. Je supposai aussi qu'elles répandaient quelque suc particulier pour humecter la place où les constructions devaient s'appuyer, mais là encore mon microscope fut en défaut. Après tous ces préparatifs, les fourmis ouvrières venaient appliquer leur bouche au fond des cellules, dans les endroits où d'autres avaient jeté du mastic, et cette besogne se poursuivait avec beaucoup de régularité. Rien de plus curieux que de voir l'ordre avec lequel ces ouvrières travaillaient en rangs serrés et côte à côte, jusqu'à ce que les brèches fussent toutes réparées. Avant de se mettre à bâtir, elles apportaient de petits morceaux d'argile émietlée qu'elles avaient rencontrés en chemin. Leurs matériaux de construction me parurent être les mêmes que ceux dont se servaient les fourmis des ruches-champignons. Quand les travailleuses les avaient préparés, elles disparaissaient, et d'autres venaient les remplacer. Je tenais toujours à savoir si par hasard ce n'étaient pas les mêmes qui revenaient; mais, là comme dans les ruches-champignons, je ne pus éclaircir ce point. Les chefs de cette communauté étaient moins nombreux, eu égard à la population, que ceux des ruches-champignons. Ces fourmis ne rebâtissaient qu'une fois leur demeure entière, quand je l'avais brisée. Si j'en détruisais de nouveau quelque partie, elles se contentaient de boucher les cellules ouvertes.

Dans ces sortes de constructions, le toit oblique empêchait la pluie de pénétrer à l'intérieur, tandis que les ruches-champignons,

si les brèches des chapeaux n'étaient pas bien réparées, laissaient l'eau s'infiltrer dans tout l'édifice.

La fourmi d'écorce. — Il y a une autre espèce de fourmi blanche, plus petite, qui se trouve dans les forêts, sous l'écorce sèche des arbres. Ses colonies se composent d'un nombre assez restreint d'individus, si petits d'ailleurs et si cachés qu'il n'est pas facile de les découvrir. Ces fourmis choisissent toujours les vieux arbres, sur le tronc desquels s'emboîtent l'une dans l'autre des couches d'écorce, assez semblables à des écailles. C'est là-dessous qu'elles se logent et qu'elles vivent. Elles mangent le bois, et se creusent des chemins couverts, ou plutôt des tunnels, qui partent du sol pour aboutir aux divers endroits où la colonie est disséminée. Ça et là, en fouillant sous l'écorce, j'ai reconnu qu'elles changeaient de demeure dès qu'elles avaient pénétré jusqu'à la partie vive de l'arbre. Les matériaux qu'elles emploient pour la construction des tunnels ne sont pas de la terre, mais de la poussière de bois. Ainsi il est clair que toutes ces fourmis blanches, à l'exception peut-être d'une seule espèce, se servent, pour bâtir, de la substance même dont elles se nourrissent, après l'avoir élaborée dans leur estomac au moyen d'un suc glutineux qu'elles y mêlent. La quantité excrétée par ces petites bêtes est en général si minime qu'elle est à peine perceptible à l'œil nu. Les fourmis d'écorce travaillent absolument comme les autres dont j'ai parlé. Je n'ai pu cependant distinguer chez elles les trois classes habituelles; il semblait n'y en avoir que deux : les guerrières et les ouvrières. Elles s'y prenaient très-lentement pour raccorder les parties de tunnels que j'avais démolies. Cela tenait à la petite quantité de matière qu'elles sont capables de fournir, et aussi à l'étroitesse du tunnel où elles ne peuvent travailler tout au plus que deux à la fois.

Termites des forêts. — Passons maintenant à une autre espèce de fourmis blanches, beaucoup plus grosses que celles que j'ai décrites précédemment, et construisant des habitations beaucoup plus grandes.

C'est dans les forêts que l'on rencontre leurs nids, en général assez rares. Ces fourmis marchent toujours isolément, et leur cou-

leur jaune tranche sur le feuillage sombre qui les entoure. Cette couleur jaune vient de la terre que les fourmis emploient pour construire leurs nids et qu'elles vont chercher sous les couches noires de la terre glaise.

La hauteur de la construction que j'ai été à même d'examiner était de quatre pieds et demi. Son diamètre, dans la partie la plus large, était de deux pieds et demi. En brisant une des anfractuosités de ce nid, je reconnus que les cellules avaient à peu près un pouce et demi de long sur un demi-pouce de haut, chaque cellule communiquant avec les autres par des corridors ou des tunnels tournants,

d'une longueur d'un demi-pouce à un pouce et d'un diamètre d'un quart de pouce environ.

En démolissant les parois, je trouvai une épaisseur d'un pouce seulement avant d'arriver aux cellules. Mais la terre qui formait le sommet aigu de l'édifice était plus dure et plus résistante que celle des côtés, comme si les architectes avaient employé une plus grande quantité de matière glutineuse pour cimenter cette partie de leur demeure.

Je brisai ce sommet jaunâtre sur une épaisseur de trois pouces, et j'arrivai tout à coup à une autre couche, percée de trous ou cellules si petites qu'elles avaient certainement été disposées pour des fourmis solitaires ; mais pour quelles raisons ces fourmis devaient-elles rester solitaires ? c'est ce que je ne pus découvrir. A ce moment-là, ces cellules n'étaient pas habitées.

Je pris une hache, et, d'un coup violent, je démolis une autre partie de l'édifice ; ce qui fit sortir les fourmis toutes troublées de leurs retraites obscures. Je vis alors nos trois classes distinctes de fourmis : les chefs, gros corps blanchâtres, à tête noire, peu nombreux d'ailleurs ; les ouvrières, au corps ramassé et à la tête large, moins grosse pourtant que celle des chefs, et les guerrières, plus petites que les ouvrières, plus minces, et armées de pinces plus onguées. C'étaient là les trois catégories d'habitants de cette curieuse demeure.

Pendant que j'examinais ces fourmis, mon attention fut sollicitée par leurs évolutions. Les guerrières étaient venues se ranger en cercle autour des cellules brisées et restaient là immobiles. Survinrent ensuite les ouvrières, chacune portant entre ses mandibules une parcelle de terre jaunâtre. Les unes l'avaient recueillie sous mes yeux mêmes, dans les débris des cellules détruites, les autres sortaient, avec leurs fardeaux, des cellules intérieures. Il y en avait quelquefois deux ou trois occupées en même temps à la réparation de la même cellule. Chaque fourmi venait à son tour placer en ordre sa parcelle de terre humide ; puis, remuant leur tête à droite et à gauche, elles parvenaient à faire adhérer et à cimenter ensemble ces diverses pièces de rapport, de manière à en former une vraie muraille. Chaque parcelle était ajustée à côté de celle que la précédente ouvrière avait placée, pendant que celle-ci allait chercher d'autres matériaux. Car j'ai vu cette fois la même fourmi aller prendre de nouveaux morceaux de terre dans les débris des cellules que j'avais démolies. Je remarquai qu'elles n'allaient jamais chercher leurs matériaux au dehors. Il n'est pas de maçons dont les travaux aient une régularité plus parfaite.

Mais comment la terre, que j'avais vue si dure quand elles l'avaient prise, était-elle devenue tout à coup si humide ? J'eus l'idée de leur

tendre un petit chalumeau. Elles s'élancèrent dessus et le saisirent avec leurs pinces, puis l'imprégnèrent d'une substance blanchâtre, la même, sans aucun doute, dont elles avaient détrempé la terre sèche pour la rendre propre à leurs constructions. Pendant tout leur travail, je ne vis paraître aucune des fourmis de la plus grande catégorie. Les guerrières surveillaient; elles ne se retirèrent qu'au moment où les brèches allaient être bouchées.

Comme chez les autres fourmis blanches, il n'y avait, sur les trois classes, qu'une seule qui travaillât. Cette fourmi n'est pas le *termite belliqueux* de Smeathman, bien connu sur la côte d'Afrique, et qui construit des édifices beaucoup plus grands encore. Celui-ci a été décrit par plusieurs voyageurs, mais je n'ai jamais rencontré un seul individu de cette espèce. M. Serval, dans son *Exploration de l'Ogobai*, cite une ruche de fourmis qui avait, dit-il, quatre mètres de haut. Cette observation se rapporterait assez bien à l'élévation des ruches construites par les termites belliqueux. Smeathman n'y a trouvé que des travailleuses et des guerrières, ou des combattants, comme il les appelle. La description qu'il en donne est curieuse et pittoresque. Il résulte de son rapport que le termite belliqueux bâtit ses habitations de la même façon que la fourmi des forêts. Le professeur Owen a eu l'obligeance de m'envoyer le journal de Smeathman, publié en 1781.

Je n'ai jamais pu rencontrer un seul individu de l'espèce des fourmis blanches ailées; j'ai trouvé au contraire des reines dépourvues d'ailes dans les ruches-champignons.

La fourmi mogôkôra. — Quelquefois, pendant mes promenades dans la prairie d'Otando, mon attention a été attirée par une autre espèce de fourmis. Les indigènes l'appellent mogôkôra; c'est une fourmi qui vit dans la terre. J'ai passé bien des heures à étudier ses mœurs. Elle est noire; elle a souvent un pouce de long; c'est la plus grosse que j'aie jamais vue. Elle est pourvue de pinces longues et fortes, et quand elle a saisi un insecte, rien ne peut lui faire lâcher prise. Ce n'est quelquefois qu'après une lutte acharnée qu'elle vient à bout de sa victime. Si j'en juge par la taille des insectes dont je l'ai vue se rendre maîtresse, il faut que son étreinte soit d'une puissance prodigieuse. Ces fourmis errent une par une dans la prairie.

et ce n'était jamais que quand l'herbe avait été brûlée par le soleil, que je pouvais les étudier à mon aise. Elles semblent rôder à la recherche d'une proie, insectes ou chenilles. Elles habitent des trous ou cellules souterraines, et ne se hasardent guère loin de chez elles. Se sont-elles emparées d'un insecte, elles s'acheminent vers leur retraite, et y rentrent avec leur victime pour la dévorer à loisir. Je ne les ai jamais vues manger en plein air. Ces trous où elles se blottissent sont creusés çà et là dans la prairie, et chaque fourmi semble reconnaître le sien. Si elles rencontrent le cadavre d'une de leurs semblables, elles l'emportent au fond de leur repaire.

Ces demeures souterraines sont toujours disposées sur la pente d'une montagne, de façon à donner le moins d'accès possible à l'eau de pluie; ce qui n'empêche pas que souvent, après de violents orages, on retrouve ces insectes noyés en grandes quantités; aussi l'espèce ne se multiplie-t-elle guère. En outre, le soleil, qui brûle la prairie, en détruit un fort grand nombre. Leur morsure cause une vive souffrance dont on se ressent assez longtemps. Quand on les écrase, elles exhalent une odeur forte. Je n'ai jamais pu découvrir les nids de ces fourmis. Je n'ai jamais vu non plus de ces insectes qui eussent des ailes.

La fourmi ozhoni. — C'est une espèce beaucoup plus petite que la mogôkôra. On la trouve dans la prairie et sur la lisière des forêts. Ce sont aussi des fourmis de terre. Elles paraissent plus voraces et plus féroces encore que leurs puissantes congénères; car elles s'attaquent mutuellement et s'entre-dévorent toutes vives. J'ai souvent été témoin de ces batailles.

Le premier agresseur est toujours plus fort que son adversaire; celui-ci, cependant, se débat de tout son pouvoir, sachant trop bien le sort qui l'attend, s'il ne parvient pas à s'échapper. Quelquefois il y réussit, mais presque toujours il est repris.

Si quelqu'une de ces fourmis n'est pas assez forte pour terrasser sa victime ou pour l'entraîner, deux ou trois autres viennent à son aide.

La morsure de cette fourmi rappelle la piqure de l'abeille, et j'en ai souffert cruellement, une fois entre autres pendant plus de deux heures, malgré l'ammoniac appliqué sur la blessure.

La fourmi noire à aiguillon. — Je n'ai trouvé cette espèce que dans le pays d'Otando. Elle est très-rare et n'existe que dans les forêts, où elle grimpe le long des troncs d'arbres. Ces fourmis sont aussi grosses que les mogôkôras, de couleur noire foncée comme elles, et plus semblables aux abeilles par leur conformation que tout autre insecte de la même famille. Leur aiguillon est tout à fait de la même longueur que celui des abeilles. Très-agiles et très-vives, si on les laisse échapper, il est fort difficile de les reprendre. Leur piqûre est la plus douloureuse que j'aie jamais ressentie, mais heureusement la souffrance ne dure pas longtemps.

CHAPITRE XII

LE ROI MAYOLO DANS LE PAYS DES APONOS

Départ de Mayolo. — Traversée de la montagne Nomba-Obana. — La rivière Dooya. — Arrivée à Mouendi. — Timidité des habitants. — Le chef Nchiengain. — Arrivée des Apingis. — Un thermomètre perdu et retrouvé. — Réflexions nocturnes. — Histoire de la Lune et du Soleil, suivant la légende africaine. — On flaire les cadeaux de l'homme blanc. — Passage du Ngouyai. — Hippopotames et crocodiles, rares ou nombreux suivant les saisons. — Arrivée à Dilolo. — Les habitants nous refusent l'entrée. — Vaillance de mes Commis. — Arrivée à Mokaba. — Ma méthode de clinique.

Nos préparatifs terminés, nous quittâmes Mayolo le 30 mai, à huit heures et demie du matin. Le digne chef du pays nous accompagnait, et la troupe était forte de trente hommes, y compris vingt porteurs, tous plus ou moins pesamment chargés. Je portais moi-même, outre mon fusil à deux coups et deux revolvers, cinquante cartouches, trente balles, six livres de petit plomb, une forte provision de poudre et de capsules, en tout une charge de près de quarante livres. Tous les gens du village vinrent me faire leurs adieux. Les femmes surtout se livrèrent à de vives démonstrations de regrets. Je leur distribuai des perles, comme cadeau de départ. Elles criaient tout d'une voix quand je sortis du village : — « L'Oguizi s'en va ! l'Oguizi s'en va ! Nous ne le verrons plus ! » En vérité, j'avais le cœur gros en disant adieu à ces braves gens.

Nous marchâmes pendant trois heures, dans la direction de l'est, sur les gazons unis de la prairie d'Otando. A sept milles de Mayolo, nous eûmes à gravir une montagne qui fait partie d'une chaîne de hauteurs, et qu'on appelle Nomba-Obana. De là on découvre à l'ouest une magnifique perspective, bornée par la barrière de montagnes

qui sépare l'Otando de l'Ashira. Du côté de l'est, se déploie aussi une vaste étendue de pays, jusqu'à une autre rangée de sommets au milieu desquels habitent les Ishogos, les Ashangos, et d'autres tribus encore. Droit à l'est, on croit voir une brèche dans les montagnes, celles du nord et du sud étant beaucoup plus élevées que les autres. Les forêts sans fin dont ces hauteurs sont partout revêtues, verdoyantes aux premiers plans et bleuâtres à l'horizon par l'effet des vapeurs de l'atmosphère, donnent à l'aspect de tout le tableau une apparence de solitude mélancolique. Le versant oriental de Nomba-Obana est presque à pic, et semé çà et là de blocs de grès rouge.

Dans la vallée étaient les ruines d'un ancien village abandonné par Mayolo. C'était le second établissement qu'il avait déserté ainsi en moins de deux ans. Si quelque habitant vient à mourir, Mayolo quitte la place, en disant qu'elle est ensorcelée.

A trois milles environ de Nomba-Obana, nous traversâmes une petite rivière nommée la Dooya. Elle était guéable en cette saison; mais à l'époque des pluies, ce doit être un large torrent. En allant toujours vers l'est, nous arrivâmes, à quatre heures et demie passées, en vue d'un village appelé Mouendi, résidence du chef apono Nchien-gain. Le territoire de la tribu des Aponos s'étend principalement au sud-est de ce village.

Nous fîmes halte avant d'y entrer, d'après le conseil de Mayolo, pour nous concerter sur la manière de nous annoncer; car il fallait éviter tout ce qui aurait pu jeter l'alarme parmi ces timides sauvages qui n'avaient jamais reçu de pareille visite. La rencontre des pays habités était désormais la principale difficulté de notre voyage. Tant que nous n'avions à traverser que des forêts, des rivières et des montagnes, pourvu que nous eussions une bonne provision de vivres, tout allait bien; mais quand il fallait compter avec les frayeurs superstitieuses, la curiosité importune des populations et l'avidité cupide des chefs, c'était une autre affaire. Il fut convenu que Mayolo, qui était l'ami et le *Nkaga* (contemporain du même jour) de Nchien-gain, irait d'abord le trouver, et que les autres le suivraient, un par un. Nous continuâmes donc d'avancer en silence vers le village.

A notre approche, les premiers habitants qui nous aperçurent prirent la fuite. Les femmes criaient, en emportant leurs enfants dans

leurs bras : « L'Oguizi ! l'Oguizi ! le voilà ! nous allons mourir ! » Et elles pleuraient, et elles gémissaient. J'étais impatienté de leurs cris d'épouvante, sans savoir encore à ce moment-là que la petite vérole avait déjà ravagé ce malheureux pays.

Quand nous atteignîmes le milieu du village, nous n'y trouvâmes pas une âme, excepté Nchiengain lui-même et deux hommes qui, la terreur peinte sur le visage, se tenaient près de la Ouanja (sorte de maison à façade ouverte) de leur chef. Nchiengain se décida à nous recevoir, intérieurement résigné à braver le danger. Il s'était d'ailleurs prémuni contre tout accident, en se barbouillant le corps de grandes raies de craie alumbi et en suspendant à sa ceinture tous ses fétiches.

Cependant, un peu rassuré par le langage persuasif de Mayolo, il rappela à lui tout son courage pour me regarder en face. De mon côté, je m'adressai à lui dans la langue des Ashiras ; je lui énumérai tous les trésors de perles, de chapeaux, d'habits et de morceaux de coton imprimé que j'avais apportés pour lui, si bien qu'il commença à sourire et à prendre la main que je lui tendais. On promit des perles aux femmes, et à la longue nos effarouchés commencèrent à rentrer tout doucement dans leurs maisons. Mayolo mit fin à toutes ces alarmes par une harangue dans le goût africain, où il prouva que je n'apportais pas la peste avec moi. Vers le soir, je fis le tour du village, regardant dans les cabanes, riant avec les habitants, et leur distribuant des perles. La bonne humeur reparut, et tous convinrent qu'au bout du compte l'Oguizi était un bon diable d'Esprit.

Avant de me coucher, je mesurai l'altitude de l'Arcturus et de l'α de la Croix, quoique je fusse extrêmement fatigué de ma longue marche et du fardeau dont je m'étais chargé. Je reconnus, au moyen de ces observations, que j'avais suivi bien exactement ma route vers l'est.

51 *Mai*. — Nchiengain est un vieux nègre de haute taille, maigre, d'une physionomie douce et timide. C'est le principal chef de la tribu des Aponos dans cette partie du pays ; mais son clan, in'a-t-on dit, est aujourd'hui presque entièrement éteint. Son village est un des plus beaux et des plus propres que j'aie encore vus. Il est bâti presque entièrement en bois de bambou ; ou en bandes découpées de pétioles de palmier, disposées dans un ordre symé-

trique. J'ai mesuré la rue ; elle a environ 447 mètres de long sur 18 de large. Les maisons sont petites et tout à fait isolées les unes des autres. La hauteur des toits est à peu près de 7 pieds. Devant chaque maison est une petite véranda sous laquelle les habitants prennent leurs repas et s'asseyent pour fumer et pour causer. Le sol sur lequel repose le village est argileux. Je remarquai que tous les hommes s'étaient fait arracher, à la mâchoire supérieure, les deux dents incisives du milieu, et que les deux plus voisines étaient taillées en pointe. Quelques femmes s'embellissent par le même procédé. Elles s'efforcent aussi d'ajouter à leurs charmes, en se tatouant le front par des espèces de balafres qui s'étendent d'un sourcil à l'autre, et les joues par des rayures qui vont rejoindre l'oreille.

La population du village de Nchiengain est composée tout entière de Bambais ou Bambas, c'est-à-dire d'enfants d'esclaves, nés dans le pays. Les femmes sont les plus jolies que j'aie vues en Afrique. Beaucoup d'entre elles sont remarquables par la petitesse de leurs pieds et de leurs mains ; mérite commun d'ailleurs à la plupart des négresses de l'Afrique Équatoriale.

Quoique le chef me parût plein de bienveillance pour nous, je ne le trouvai guère mieux disposé à favoriser mon voyage que tous ceux à qui j'avais eu affaire. Comme les gens d'Olenda, il voulait que le chef qui m'avait amené chez lui me laissât entre ses mains ; cet état d'isolement eût convenu à la rapacité de ces nègres en leur permettant de me rançonner à leur fantaisie. Mayolo insista pour que l'on me mit à même de poursuivre ma route et de traverser le Rembo sous deux jours, et j'appuyai ses instances en feignant d'être fort irrité des difficultés que le chef m'opposait, et en refusant les vivres dont il m'avait fait cadeau. Nos débats durèrent tout ce jour-là et le suivant. Je lui fis une quantité de présents ; mais, comme je devais m'y attendre, il affecta de ne pas en être satisfait, afin de m'en soutirer davantage. Je le laissai avec Mayolo qui vint enfin à bout, par je ne sais quels moyens, de lui persuader qu'il devait être content. Que voulez-vous faire avec un homme qui s'imagine que vous avez créé vous-même tout ce que vous possédez ? car, voici comment Nchiengain raisonnait avec Mayolo .

« Les vêtements, les perles et les fusils ne lui coûtent rien à

faire ; pourquoi ne m'en donne-t-il pas un plus grand nombre, quand cela me ferait tant de plaisir ? Ah ! Mayolo, ajoutait-il dans le cours de leurs contestations, vous me faites mourir de jalousie. Qu'avez-vous besoin d'emmener l'Oguizi dans le pays des Ashangos ? Pourquoi ne pas vous en retourner et me le laisser ? Je veux qu'on sache au loin que l'Oguizi et Nchiengain sont de grands amis. »

Il finit cependant par offrir de m'accompagner au delà du Rembo, et de me donner quelques porteurs pour soulager mes hommes. C'était le passage de la rivière (le haut Ngouyai) qui présentait pour l'instant la plus grande difficulté ; elle était trop large et trop profonde pour qu'on essayât de la passer à gué ou à la nage, et il nous fallait un bon canot pour nous transporter à l'autre bord.

1^{er} Juin. — Un assez grand nombre d'Apingis arrivèrent, par la rivière, de leurs villages situés à quelques milles plus bas, sur les bords du Ngouyai, au nord et au nord-ouest, mais appartenant à des clans différents de celui de Remandji que j'avais visité dans mon précédent voyage. Ces Apingis fraternisèrent avec les Aponos ; nous eûmes donc grand tapage, tambours, tam-tam, fêtes et désordre. Ils apportaient cent régimes de bananes à vendre, que mes hommes leur achetèrent. En comparant tous ces nègres, je trouvais que les Apingis étaient en général d'une couleur plus claire et plus rougeâtre que les Aponos, et que ceux-ci étaient mieux faits et plus beaux (ou moins laids). Pourtant il n'y avait pas de différences bien tranchées entre ces deux peuples. Les mariages internationaux sont très-communs chez eux. En outre, les chefs ont des enfants de leurs esclaves, qu'ils tirent indifféremment de tribus éloignées ou voisines. Les Apingis n'étaient pas aussi familiarisés avec ma présence que les Aponos ; du plus loin qu'ils m'apercevaient, ils prenaient la fuite.

J'allai faire une promenade dans les bois des environs. A mon retour, je voulus vérifier les degrés de chaleur sur le thermomètre accroché à la véranda de ma cabane ; mais je ne le vis plus à sa place ; on me l'avait volé. C'en était trop. Je n'avais plus que ce seul thermomètre, depuis que les Ashiras m'avaient mis au pillage. Je sentis qu'il fallait faire acte d'énergie pour recouvrer ma propriété. J'arrêtai moi-même deux hommes qui s'échappaient de dessous un tas de bananes devant ma cabane ; j'ordonnai à mes Commis d'armer

leurs fusils ; j'envoyai chercher Nchiengain, et je déclarai que j'allais tuer un de mes prisonniers, si mon thermomètre ne se retrouvait pas. A cette menace, Nchiengain et les Aponos s'écrièrent que les Apingis avaient fait le coup. Mais deux chefs qui étaient venus avec les Apingis protestèrent que le vol n'avait été commis par aucun des leurs, qu'ils n'étaient pas venus pour voler, etc., etc. Cependant ma décision vigoureuse eut l'effet que j'en attendais. Le thermomètre, intact heureusement, fut retrouvé peu de temps après par terre, à côté d'une cabane voisine.

Plusieurs de ces Apingis étaient armés de lances, mais ils ne sont pas aussi belliqueux que les Aponos. Leurs habitudes les portent plutôt vers la navigation. Ils construisent de grandes pirogues, et les vendent aux Aponos.

1^{er} Juin. — Je payai ce jour-là mes nouveaux porteurs aponos. Nous avons été obligés d'enrôler sept hommes de renfort ; car nos bagages étaient si lourds que le nombre de mes porteurs était devenu insuffisant. Trois de ces malheureux avaient eu le dos écorché, pendant notre dernière marche.

Quand la nuit vint, l'air était plus frais que jamais ; le ciel était sans nuages, un peu brumeux cependant, comme il l'est souvent dans l'intérieur du pays, par le temps le plus clair, pendant la saison sèche. Un cercle rougeâtre entourait le disque de la lune. Je m'installai comme de coutume pour prendre des distances lunaires et des altitudes stellaires. Je ne me retirais guère, en pareil cas, avant une heure du matin ; j'aimais à jouir du silence de la nuit, quand l'agitation de ces fantasques et turbulents sauvages était enfin suspendue par le sommeil. Quelquefois je m'étendais sur la terre après mon travail et je me mettais à contempler le firmament étoilé. Couché sous ces constellations si différentes de celles qui illuminent l'autre hémisphère, je rêvais de la terre bénie laissée bien loin derrière moi au nord. Mes pensées erraient dans l'espace vers mes amis d'Europe et d'Amérique, et mes yeux se remplissaient de larmes, quand je me reportais aux marques d'affection qu'ils m'avaient données. Peut-être pensaient-ils aussi en ce moment au pauvre voyageur isolé, qui accomplissait sa pénible mission parmi les sauvages du centre de l'Afrique ?

Je n'étais pas toujours aussi solitaire pendant mes observations

nocturnes ; car quelquefois l'un ou l'autre de mes hommes, ou Mayolo lui-même, se tenait à côté de moi sans rien comprendre à mon occupation. Je m'amusais souvent de l'idée que ces gens-là se font des corps célestes. Ces astres, comme tous les phénomènes naturels, sont de leur part l'objet des conjectures les plus bizarres. Suivant eux, le Soleil et la Lune sont du même âge ; mais le Soleil répand la lumière et la gaieté, et la Lune verse l'obscurité, la sorcellerie et la mort. Car la mort vient du sommeil, et le sommeil commence avec l'obscurité. Le Soleil et la Lune, disent-ils, se querellèrent autrefois, chacun d'eux prétendant être le plus âgé. La Lune disait : « Qui êtes-vous, pour oser me parler ? Vous êtes seul ; vous n'avez personne avec vous. Est-ce que par hasard vous vous croiriez mon égal ? Regardez-moi, continuait-elle en montrant son cortège d'étoiles brillantes, voilà mon peuple ; je ne suis pas isolée dans le monde comme vous. » A quoi le Soleil répondait : « O Lune, vous apportez avec vous la sorcellerie, et c'est vous qui avez tué tout mon peuple ; sans cela, j'aurais une suite bien plus nombreuse que la vôtre. » Au dire des nègres, le moment où les hommes sont plus susceptibles d'être frappés de mort, c'est quand la lune est dans sa croissance ou sur son déclin. Elle regarde les hommes comme des insectes, comme sa proie, et elle les dévore. La lune est l'emblème du temps et de la mort.

Je m'amusai beaucoup ce jour-là. Quelques habitants d'un village apono des environs s'étaient d'abord montrés fort hostiles à ma présence dans leur pays ; mais, ayant entendu dire que je n'y avais apporté ni la mort ni la peste, ils vinrent pour me rendre visite. Dès que mon ami Nchiengain les aperçut, il s'élança au-devant d'eux tout en colère, en s'écriant : — « Allez-vous-en, allez-vous-en ! Maintenant que vous avez flairé les cadeaux, vous n'êtes plus effrayés, vous accourez. Allez-vous-en ! » De sorte que ces hommes repartirent sans que j'eusse pu leur parler.

2 Juin. — Vers le soir, Nchiengain et Mayolo s'enivrèrent tous les deux avec du vin de palmier. Surexcités par cet état bachique, ils rivalisaient d'ardeur pour m'accompagner dans mon voyage. Ils disaient qu'ils iraient avec moi bien au delà de l'Ashango, qu'ils étaient des *hommes*, qu'ils voyageraient même de nuit, et qu'ils ne craignaient pas la compagnie de la lune.

Je voulais me procurer une des idoles des Aponos. Sur ma prière, Nchiengain m'emmena le long d'un sentier qui conduisait à un petit bois; une fois là, il envoya sa première femme dans une cabane consacrée (*Mbuiri*) pour chercher une idole. Quand on me l'apporta, je la trouvai si massive, si lourde, et en même temps si grossièrement indécente, que je fus obligé de la refuser. Je compris que si je l'acceptais, je me trouverais dans le même embarras que ce digne magistrat à qui l'on avait fait cadeau d'un éléphant blanc. Comme toutes les idoles que j'avais déjà vues, celle-ci était du sexe féminin.

Les habitants du village possédaient le plus gros tam-tam (*Ngoma*) que j'eusse encore vu. Il n'avait pas moins de neuf pieds de long, et sa fabrication avait dû coûter beaucoup de travail aux Aponos. Un grand nombre de ceux-ci s'enivrent le soir, à l'exemple de leurs deux chefs. J'avais toujours entendu dire par les esclaves du littoral que les Aponos étaient un peuple d'une extrême gaieté, et je vois qu'ils avaient terriblement raison. Depuis mon arrivée ici, ce ne sont toutes les nuits que chants, danses et cris de joie. Le vacarme que font ces gaillards-là est réellement insupportable. Je distribuai des perles aux femmes, et cette libéralité fit le meilleur effet du monde. En peu de temps nous étions tous devenus bons amis.

5 Juin. — Nous quittâmes Mouendi ce matin-là, non sans peine. Nchiengain et Mayolo voulaient renouveler leurs orgies de la nuit précédente; et de fait, ils étaient déjà à moitié ivres dès le matin. Mais j'allai droit à la cabane où ils se rassemblaient et, renversant du pied leursalebasses pleines de vin, je remis les chefs et l'assistance à la raison. Je ne pus cependant emmener Nchiengain, et nous partîmes sans lui. Je m'étonnai plus tard de l'humeur débonnaire de ce peuple, qui voyait sans sourciller un étranger jeter par terre une si grande quantité de son breuvage favori. Aucun ressentiment n'accueillit mon procédé, mais seulement un léger murmure de regret. Fallait-il qu'une si bonne liqueur fût répandue en pure perte, au lieu d'entrer dans leurs estomacs! Nous gagnâmes les bords de la rivière, à trois milles du village. Il était alors deux heures de l'après-midi. Là le Ngouyai, coulant du sud-sud-ouest, se déployait dans toute sa beauté, sur une largeur presque égale à celle du pont de Londres, avec une profondeur de dix à quinze pieds.

Nous étions dans la saison sèche, à l'époque où les eaux sont à peu près à dix pieds au-dessous du niveau qu'elles atteignent dans la saison pluvieuse. L'onde jaunâtre formait un singulier contraste avec le vert foncé de la végétation des rives. Je ne me lassais pas d'admirer les arbres magnifiques qui dominaient les taillis épais dont ces riches terrains étaient revêtus. Quelques-uns de ces troncs majestueux se dressaient au bord même de la rivière, appuyés sur des racines vigoureuses qui ressortaient çà et là au-dessus des eaux. Diverses éclaircies dans l'épaisseur du feuillage nous laissaient voir l'intérieur de la jungle, où les jets nouveaux étaient enlacés par des plantes grimpantes de toute espèce, et surtout par la liane du caoutchouc, si vivace dans cette contrée.

Je fus agréablement surpris en voyant que le bateau plat ou bac de Nchiengain était grand et fort bien construit. Il transporta en sept voyages ma troupe et tout mon attirail. Le passage était effectué tout entier à quatre heures et demie de l'après-midi, et nous assîmes notre camp pour la nuit à l'autre bord. Nchiengain arriva sur la rive en trébuchant juste au moment où je m'en éloignais avec les derniers bagages ; il cria à mes hommes de revenir le prendre, mais je leur recommandai de n'en rien faire, et mon ivrogne fut obligé de s'embarquer tout seul, quand ma troupe eut abordé de l'autre côté.

Je fus surpris de la rareté des êtres vivants sur la rivière et aux alentours. Cependant la riche et large vallée qu'elle traverse doit contenir dans ses bois une faune très-abondante et très-variée ; mais nous ne pouvions nous attendre à trouver beaucoup d'animation sur notre passage, ni pendant les courts instants de notre séjour. Nous n'aperçûmes, en effet, ni oiseaux aquatiques ni pélicans. Quant aux hippopotames, l'eau était trop profonde et présentait trop peu de sable et de bancs de vase pour ces animaux ; car j'ai toujours remarqué qu'on ne les rencontre que dans les rivières encombrées de bas-fonds. Or, il n'y a de bas-fonds que dans la saison sèche : ce n'est donc aussi que dans la saison sèche que l'hippopotame s'y fait voir. Il en est de même des crocodiles. Dans les temps d'inondations, on peut voyager des mois entiers sans rencontrer un seul individu de l'une ou de l'autre espèce, dans ces mêmes

rivières et dans ces mêmes lacs où ils pullulent dans les temps de sécheresse. C'est ainsi qu'à mon premier voyage, j'ai trouvé le lac Anengué de l'Ogobay tout plein de crocodiles, quoique MM. Serval et Griffon du Belley, qui l'ont visité après moi en 1862, n'aient pas aperçu un seul de ces animaux. Moi-même qui n'en avais pas vu non plus lors de ma première exploration du lac, ainsi que je l'ai rapporté dans mon *Afrique Équatoriale*, j'ai été bien surpris d'en trouver une si grande quantité, lors de ma seconde visite. Un mois, une quinzaine même, apportent sur ce point un changement considérable, et l'on se demande avec étonnement où sont allés tous ces crocodiles. Les voyageurs savent d'ailleurs que, dans les mêmes rivières, le poisson, très-rare pendant les pluies, est très-abondant pendant les sécheresses. Cette rareté et cette abondance successives ne sont cependant qu'apparentes. L'ensemble des habitants des eaux doit rester presque toujours le même pendant toute l'année. Mais nous perdons trop de vue que la masse des eaux d'une rivière quelconque, avec tous ses déversoirs et ses lacs, est immensément plus grosse pendant la saison pluvieuse que pendant la saison sèche, et que dès lors la population fluviale est plus dispersée et plus cachée.

4 Juin.— Nous quittâmes les bords de la rivière à six heures un quart du matin. Il était huit heures et demie lorsque, après avoir traversé un village apono, nous arrivâmes à un groupe de trois villages ishogos reliés ensemble, tous trois appartenant sans doute au même clan et fort peuplés. Ce n'était pas chose nouvelle pour moi que de voir une tribu camper au milieu d'un district appartenant à une autre tribu. Les Ishogos, chassés de leur territoire par la guerre, s'étaient établis dans une enclave inoccupée, au milieu des possessions de leurs voisins.

Les Ishogos de ces villages étaient d'avance informés de ma visite. Ils avaient entendu parler des richesses fabuleuses que je transportais avec moi, et se montraient fort contrariés que je voulusse passer chez eux sans m'y arrêter. Ces villages sont bâtis dans une plaine de gazon découverte; du plus loin qu'on aperçut notre caravane, l'effervescence fut extrême. Femmes, enfants, guerriers, tous vinrent au-devant de moi en poussant des cris et en m'adressant force prières; quelques-uns couraient sur les flancs de notre colonne,

ALLÉE PRÈS DE DILOLO.

avec des chèvres en laisse, et me les offraient si je voulais rester avec eux, ne fût-ce qu'une nuit. C'est la coutume dans tous ces villages, quand on veut garder un étranger, de lui offrir des vivres en cadeau ; si l'étranger accepte, il s'engage par là même à demeurer quelque temps dans le pays. Ils m'offraient aussi de l'ivoire, des esclaves, et plus je refusais, plus ils mettaient d'opiniâtreté dans leurs instances. Au fond, leur seul désir, quand ils cherchaient ainsi à me retenir, était de tirer de moi le plus qu'ils pourraient de ces trésors convoités dont j'étais porteur. Rien de plus plaisant, lorsque je faisais halte, que de les voir s'enfuir tout effarouchés et s'arrêter bien loin pour me considérer. Deux de leurs chefs nous suivirent pendant plusieurs milles, toujours avec leurs chèvres qu'ils nous proposaient et qui trottaient à côté d'eux. A la fin, ils nous quittèrent mécontents, en disant à Mayolo et à Nchiengain que c'était leur faute si je ne m'arrêtais pas chez eux. Quant à nos compagnons aponos, ils déploraient amèrement la perte des chèvres que j'aurais pu prendre. Les drôles ne pensaient qu'à la part qui leur en serait revenue ; car les bêtes, une fois tuées, auraient été dépecées et partagées entre toute la troupe.

Vers midi, nous nous arrêtàmes dans un joli vallon boisé que traversait un petit ruisseau, et nous nous y reposâmes une heure pour déjeuner. Un sentier nous conduisit de là, droit à l'est, vers plusieurs villages aponos. Nous désirions les éviter pour nous épargner les importunités dont nous avions souffert le matin chez les Ishogos ; aussi fîmes-nous un détour un peu au sud ou au sud-sud-est. Notre caravane se déploya, pendant trois heures, sur une plaine accidentée, coupée de bois par intervalles. Un de ces espaces découverts était une prairie nommée *Matinbié* *Irimba* (la prairie de pierres), qui s'étend du sud-est au nord-ouest.

A l'extrémité sud-est de la prairie, nous trouvâmes un village appelé *Dilolo*. L'accueil qu'on nous y fit ne fut rien moins qu'amical. L'entrée de la rue était barricadée et gardée par tous les hommes en état de combattre, armés de piques, d'arcs, de flèches et de sabres. Quand nous fûmes à la portée de la voix, ils éclatèrent en imprécations furieuses contre Nchiengain : il avait bien besoin de leur amener l'Oguizi, un méchant Esprit qui venait introduire l'*Eviva*

(la contagion) dans leur village ! Enfin ils nous défendirent d'entrer, en nous menaçant de leurs armes ; on battit le tambour de guerre, et les hommes s'avancèrent sur nous, puis se replièrent le javelot en main. Nous n'en marchâmes pas moins en avant. Alors les enragés mirent le feu à l'herbe de la pelouse qui conduisait à leur barricade. Comme nous voulions éviter une rencontre, aussi bien que le feu qui gagnait avec rapidité, nous tournâmes le village par un petit sentier qui le bordait ; mais à peine l'avions-nous dépassé que nous vîmes un corps de troupes qui marchait dans la même direction, pour nous couper le chemin. La plupart de nos ennemis paraissaient à moitié ivres ; je compris qu'un combat allait être inévitable. Deux flèches empoisonnées furent décochées sur nous, mais elles tombèrent avant de nous atteindre. Nchiengain survint alors et s'interposa entre mes hommes et les guerriers irrités, en me priant de ne pas tirer, à moins que quelqu'un des nôtres n'eût reçu le premier feu. Nos adversaires, voyant que nous ne faisions aucun semblant d'hostilité, n'en devinrent que plus hardis, et l'un d'eux, marchant sur nous, l'arc tendu, menaça de tuer Rapelina. Sur quoi, mon gaillard, faisant bonne contenance, dirigea contre l'assaillant le canon de son fusil, et lui déclara qu'il était un homme mort, s'il ne jetait son arc à l'instant même. Tous mes Commis accoururent se ranger sur les flancs de ma troupe, couchant l'ennemi en joue et protégeant la colonne des porteurs. Je fus heureux dans cette occasion de voir mes Aponos prendre aussi ma défense. Ils étaient furieux contre les agresseurs ; quelques-uns même déposèrent leur fardeau pour s'élancer au premier rang, en agitant leurs épées. Chose étrange ! aucun de nos ennemis ne vint s'attaquer à moi, ni ne m'adressa de menaces. Je surveillais cette scène avec calme, examinant le champ de bataille qui d'un moment à l'autre pouvait être ensanglanté. Derrière nous toute la plaine était en flammes ; mais, assuré de la résolution de mes porteurs aponos, je n'avais aucune crainte sur l'issue du combat. Si nous avions voyagé sans guides et sans porteurs, nous aurions eu à livrer une bataille sérieuse, et probablement mon voyage se serait arrêté là, comme il se termina plus tard dans le pays d'Ashango ; mais c'est un point d'honneur pour ces peuples primitifs que de défendre les étrangers qu'ils ont entrepris de conduire d'une tribu à une

autre. Si, plus tard, je n'avais pas été abandonné par mes guides dans le village d'où je fus finalement chassé, ainsi que je le raconterai bientôt, j'aurais pu continuer mon voyage malgré tous les obstacles. En attendant, nous continuâmes de défiler, pendant que Nchiengain, à l'arrière-garde, criait aux guerriers tout déconcertés, que cette affaire serait le sujet d'un palabre quand il reviendrait.

J'étais plus fier que jamais de mes fidèles après cette épreuve; et je profitai de l'occasion pour les encourager fortement à poursuivre notre route. « Il n'y a plus maintenant de retraite possible, » leur dis-je; et tous s'écrièrent : — « Il faut aller en avant! oui, nous irons dans le pays de l'homme blanc! oui, nous irons à Londres! »

Nous marchâmes ainsi jusqu'à quatre heures et demie de l'après-midi, et alors nous dressâmes notre tente au milieu d'un bois où soufflait un vent frais et humide, près d'un groupe de villages aponos. Leurs habitants semblaient aussi redouter notre approche, par appréhension de l'*Éviva*. Le soir, nous entendîmes des cris de guerriers, des gémissements de femmes, et le bruit du tambour de guerre. Le refrain de tout ce tapage était : — « O Nchiengain, pourquoi nous avez-vous amené ce fléau vivant? Nous n'avons que faire de l'Oguizi qui porte la peste avec lui. Les Ishogos sont tous morts; les Ashangos ont fui, nous n'avons pas besoin de leur homme blanc! Allez-vous-en! allez-vous-en! » Nous nous couchâmes avec nos fusils chargés à côté de nous. A dix heures enfin, le tambour de guerre cessa de se faire entendre. Mes hommes, fatigués, avaient les pieds endoloris par une longue marche sur les sentiers rocailleux de la prairie.

5 Juin. — Au point du jour je me levai et je jetai un regard sur la plaine, m'attendant à voir une troupe d'ennemis en observation au milieu des hautes herbes; mais, à ma grande satisfaction, je n'aperçus aucun indice de dispositions belliqueuses. Quelques instants après, une députation de trois hommes sortit du plus prochain village, et vint trouver Nchiengain pour l'engager à ne point passer outre en compagnie d'un être qui portait la mort partout où il allait. Mais le digne chef, dans un discours plein de sens, leur expliqua que leurs alarmes étaient folles, que je n'étais pas le propagateur de l'*Éviva*, et que ce fléau était tout à fait indépendant de ma présence, puisqu'il avait ravagé leur village bien longtemps avant que l'Oguizi

eût paru dans le pays. Cet argument parut produire un bon effet. Les députés se retirèrent. Bientôt après, Mayolo et Nchiengain se rendirent à leur tour au village, puis ils m'envoyèrent chercher.

Lorsque j'arrivai sur le terrain choisi pour lieu de réunion, à quelque distance du village, je ne fus pas peu surpris de voir un rassemblement de près de deux cents individus, gravement assis sur l'herbe et disposés en demi-cercle. Ce qui m'amusa beaucoup, quand je m'avançai au milieu d'eux, ce fut le mouvement de retraite du premier rang qui se replia à l'arrière-garde, puis la même manœuvre répétée par le second rang, par le troisième, et ainsi de suite. Ils me rappelaient un troupeau de brebis ou de daims effarouchés dans un parc, à la vue d'un promeneur paisible. Nchiengain, qui paraissait exercer sur eux beaucoup d'influence, comme un des principaux chefs de la tribu des Aponos, réussit à arrêter cette déroute. Puis, s'adressant à moi, il me dit qu'il m'avait envoyé chercher pour m'exprimer le vœu des habitants. Ils désiraient que je quittasse le bois où j'étais campé, pour remonter un peu plus haut sur la colline. Si j'y consentais, toute la population viendrait me voir, me porterait des vivres, et me laisserait continuer mon voyage le lendemain.

Je me refusai à cette demande, en alléguant que le haut de la colline était trop exposé aux ardeurs du soleil et que je préférerais la brise fraîche du bois. En définitive, ils me laissèrent agir à ma fantaisie. Tout aussitôt, mon campement fut visité pendant quelques heures par une foule de curieux. Ils me dirent que l'accusation de traîner l'*Éviva* avec moi était un bruit répandu par les Ashiras dans les tribus de l'intérieur jusqu'à une distance très-reculée.

Dans l'après-midi, trois vieillards notables des environs vinrent m'inviter à visiter leurs résidences respectives. L'un de ces vieillards était envoyé par un grand village appelé Mokaba et situé à peu de distance. Mayolo me conseilla de préférence d'aller dans celui-là, parce que son représentant m'avait offert le plus grand nombre de chèvres, c'est-à-dire trois. Quand je déclarai ma décision, les deux autres parurent très-mortifiés, et peu s'en fallut qu'il ne s'élevât entre les trois députés une sérieuse querelle. Je partis sans Nchiengain, qui était trop ivre pour nous accompagner; car il avait bu largement avec les chefs du village où nous étions. Quand nous

nous mîmes en route, les deux vieillards désappointés nous suivirent en continuant leurs instances importunes. L'un d'eux eut même la hardiesse de venir à moi et d'essayer, en me touchant le bras, de me faire prendre le chemin de son village. Mais rien de plus curieux que sa frayeur quand je me retournai brusquement vers lui. Il recula tout tremblant, et agita devant lui son éventail de cuir, en criant : — « Oh ! ne me fais pas de mal, Oguizi ! »

Après quelques minutes de chemin, nous fîmes notre entrée dans la ville amie de Mokaba, au milieu des acclamations générales. La nuit suivante, je pris l'alarme. Mayolo avait la fièvre et se trouvait fort mal à son aise. J'avais déjà remarqué chez lui des symptômes assez fâcheux pendant que nous étions à Mouendi.

Je fus d'un autre côté aussi heureux que surpris de voir mes hommes mieux portants alors qu'au début de notre expédition. Car, chose étrange, ces nègres ne supportaient pas la fatigue aussi bien que moi, et en général, après une longue route ou une longue chasse, ils tombaient malades. Mais je ne pouvais obtenir d'eux qu'ils vinssent m'avertir dès qu'ils éprouvaient les premières atteintes d'un malaise quelconque. Aussi avais-je fixé certaines époques, soit tous les quinze jours, soit tous les mois, suivant les saisons, pour les faire comparaître à ma clinique, et je les médicamenteis à la ronde. Certains jours étaient affectés à certains traitements : aujourd'hui, c'était l'huile de castor ; demain, les pilules mercurielles ou le calomel ; après-demain, les sels d'Epsom, etc. Ils se présentaient tous à la file, et recevaient chacun sa dose pharmaceutique. De temps en temps, un ou deux d'entre eux tâchaient, mais en vain, d'échapper à mon dispensaire, en prétextant quelque excuse. C'était surtout les jours de l'huile de castor que je trouvais des récalcitrants. Les autres substances, disaient-ils, ne leur faisaient pas l'effet d'être des drogues ; mais celle-là était si mauvaise ! Aussi que de grimaces avant que toute la bande eût avalé sa dose ! Cependant j'eus à m'applaudir des résultats de ma méthode, car mes hommes ne se portèrent jamais mieux que depuis que je l'avais adoptée.

CHAPITRE XIII

VOYAGE A TRAVERS LE PAYS D'APONO

Mokaba. — Curiosité des habitants. — Mayolo retombe malade. — Il retourne à Otando. — Discours de Nchiengain. — Les Aponos s'engagent à me conduire chez les Ishogos. — Détails sur la tribu des Aponos. — Vivacité de leur caractère. — Leurs arts. — Leurs armes. — Population. — Description de Mokaba. — Vin de palmier. — Ivrognerie. — Mascarade de l'Ocuya. — Mon départ de Mokaba. — Rivière Dougoundo. — Arrivée à Igoumbié. — Invitation des anciens du village à y prolonger mon séjour. — Mœurs des Ishogos. — Description d'Igoumbié. — Cabanes des Ishogos. — Arrivée à Yengué, dans l'Ishogo.

6 Juin. — Mokaba, comme la plupart des autres villages de la tribu des Aponos, est situé sur un terrain onduleux, en partie boisé, en partie recouvert d'herbes. La distance de cette ville à Mayolo n'est que de trente-sept milles à vol d'oiseau, et son altitude n'égale pas celle de cette dernière place, car elle ne mesure que 444 pieds au-dessus du niveau de la mer, au lieu des 496 que j'ai comptés à Mayolo. C'est que Mokaba, comme je l'ai reconnu depuis, avoisine les bords du Ngouyai et fait partie du bassin de cette rivière, tandis que Mayolo s'élève sur un plateau de la chaîne de montagnes qui sépare l'Otando de l'Ashira. Près du village, au couchant, se dessinent des collines couronnées de bois dont l'aspect est des plus pittoresques. Quant à l'échelle de montagnes, superposées en terrasses, qui borde l'horizon à l'est et qui forme la principale beauté du pays d'Otando, on ne saurait la voir dans la plaine d'Apono. En reyanche, si l'on regarde à l'opposé, on découvre, à l'ouest, au delà de l'Otando, des hauteurs qui s'étendent en demi-cercle jusqu'au territoire de l'Ashira-Kamba, pour aller rejoindre au nord la chaîne qui court vers l'est, dans la direction des montagnes de l'Ashango.

La curiosité des habitants de Mokaba est fort indiscrète; à tel point que, malgré leur accueil amical, je ne me trouve guère plus à mon aise chez eux que près des voisins devant lesquels nous avons passé la veille. Le pays fourmille de visiteurs et je suis assiégé dans mon campement par une foule d'importuns. Tous les moyens leur sont bons pour s'approcher de moi. Les uns se glissent mystérieusement le long du bois, les autres rampent silencieusement dans la prairie; puis tout à coup, soit de derrière les arbres, soit du milieu des herbes, apparaît une multitude de figures noires qui me regardent fixement, la bouche toute grande ouverte. Le moindre geste de ma part leur arrache des cris d'admiration; mais si je viens à regarder quelqu'un en face, celui-là prend ses jambes à son cou et se sauve comme si le diable était à ses trousses.

7 *Juin.* — Je ne puis dire avec quelle consternation j'envisage ce matin l'état du pauvre Mayolo. Je crains bien que ses jours ne soient comptés. Il est en proie à une fièvre ardente. Quand je suis entré dans sa cabane, il se trouvait trop mal pour me parler et même pour me reconnaître. Les Otandos qui nous accompagnent se disposent à le transporter chez lui cette après-midi. L'idée m'est venue que peut-être il avait été empoisonné par les gens qui nous étaient hostiles, mais son ivrognerie et ses orgies quotidiennes peuvent tout aussi bien expliquer sa maladie. Ses sujets commencent à se rappeler qu'il est tombé malade pour la première fois le jour où il s'est querellé avec ses enfants, à propos des perles que je lui avais données; et s'il vient à mourir, ce sera sans doute le sujet d'une terrible accusation de sorcellerie. Sa perte serait pour moi un coup bien cruel. Outre que c'est un ami dévoué, il parle un peu la langue des Commis, que je comprends beaucoup mieux que tout autre idiome africain. Il s'est toujours fort bien acquitté de ses fonctions de guide. Heureusement notre long séjour à Olenda et à Mayolo m'a mis à même d'acquérir une notion superficielle de la langue des Ashiras.

Avant le départ des Otandos, je vins dire adieu à Mayolo, mais il n'avait plus sa connaissance. Dès qu'on l'eut emporté, je conjurai Nchiengain de nous faire partir de notre côté le plus vite possible. A quoi il répondit : « — Vous êtes aussi pressé que si vous aviez tué quelqu'un. » Je donnai à chacun des serviteurs de Mayolo

quelques cadeaux d'adieu; je leur en remis d'autres pour leurs femmes, et mes Commis leur distribuèrent leurs vieux habits.

Cette nuit-là, les habitants de Mokaba prirent l'alarme en me voyant regarder les étoiles avec mes instruments. Le chef, accompagné de ses sujets, vint me déclarer qu'ils allaient me bâtir une demeure le plus loin possible de leurs habitations, tant ils étaient effrayés du mystérieux travail auquel je me livrais. Je refusai net en disant qu'ils m'avaient déjà assigné l'emplacement que j'occupais et que je ne voulais pas me déranger une seconde fois.

8 et 9 *Jun*. — Toujours à Mokaba, où j'attends des porteurs. Des messagers vinrent le 9 engager Nchiengain à retourner dans son village, parce qu'un de ses sujets y était mort. En même temps ils m'apprirent que Mayolo avait vomi du sang. C'était pour moi une déplorable nouvelle. Si Mayolo mourait, je devais craindre qu'on ne m'imputât sa mort. Je fis des cadeaux aux chefs et aux anciens notables de Mokaba, pour les maintenir en bonnes dispositions, et je donnai un fusil à Nchiengain.

Il est convenu que dix-neuf porteurs aponos vont m'accompagner dans le pays d'Ishogo, avec leur chef Kombila¹. Nchiengain retourne chez lui. Avant son départ, je rassemblai mes nouveaux compagnons, qu'il se chargea de haranguer pendant que je leur distribuais leur paye. Il leur expliqua comment Olenda m'avait confié à Mayolo et Mayolo à lui, et que c'était à leur tour maintenant de me mener sain et sauf chez les Ishogos, qui après cela me conduiraient plus loin chez les Ashangos, et ainsi de suite. Ils devaient veiller à ce que j'eusse toujours des chèvres et des bananes en abondance, et, leur tâche remplie, ils étaient sûrs de recevoir la juste récompense

1. Comme les noms propres peuvent être d'une certaine utilité pour l'étude de la langue de ces diverses tribus, je donne ici ceux de mes porteurs :

Commandant de la troupe : Kombila. — Sous-commandant : Mbouka.

Ipandi.	Kassa.	Boushoubou.
Foubou.	Mondjégo.	Djembé.
Batali.	Mombon.	Boulingué
Njomba.	Badinga.	Nchago.
Mozamba.	Miyendo.	Moneti.
Mouzoumbi.	Mafoumbi.	Momelou.

de leurs services, comme lui-même et son peuple l'avaient déjà reçue.

Ces sortes de harangues font toujours beaucoup d'effet au moment même; les nègres, dont la nature est fort impressionnable, s'enthousiasment pour les expéditions qu'on leur propose et promettent encore plus qu'on ne leur demande. Quand Nchiengain fut sur le point de me quitter, il me rendit un plat et un chaudron qu'il m'avait empruntés à notre première entrevue, afin de montrer à son peuple à quel degré de grandeur il était parvenu, lui qui pouvait manier de pareils ustensiles! Il m'avait dit alors : — « Il faut que Nchiengain mange dans un plat et fasse cuire ses aliments dans un chaudron de l'Oguizi, afin que son peuple sache bien que Nchiengain est l'ami de l'Esprit. » Ce prêt m'était depuis longtemps sorti de la mémoire, et je fus heureux d'une restitution qui témoignait de l'honnêteté du digne homme. Il nous combla de bénédictions au moment de partir et me cria : — « J'ai fait pour vous tout ce que j'ai pu; je n'ai pas épargné mes soins; que mes bons souhaits vous accompagnent! »

Sur le point de quitter le pays des Aponos, je dois dire quelques mots sur cette tribu de nègres. C'est, sans aucun doute, une branche du grand peuple Ashira, comme les Ashiras-Kambas, les Ashiras-Ngozais et les Otandos, qui tous, aussi bien que les Aponos, parlent la langue ashira. Les Ashangos aussi parlent cette même langue, quoique séparés de fait des Aponos par la tribu des Ishogos dont l'idiome est tout différent. Mais les Aponos se distinguent de toutes les autres branches de la nation Ashira par la vivacité de leur caractère. Ils sont propres et de bonne mine. Leurs villages sont plus grands, mieux tenus, plus jolis que ceux des Otandos et des Ashiras-Ngozais. Chaque maison est isolée de ses voisines; l'ordre et la propreté règnent dans l'intérieur. Le pays est une plaine onduleuse qui tantôt se déploie en prairies où l'herbe croît au milieu des cailloux, tantôt se couvre d'une riche végétation, dans les parties de terrain propres à la culture et recherchées pour les plantations.

Je ne saurais évaluer le chiffre total de la population de cette tribu : leurs villages se pressaient en grand nombre sur notre route.

quand nous venions de Mouendi ; mais nous traversons probablement le district le plus peuplé.

Comme je l'ai déjà dit, les Aponos, hommes et femmes, se distinguent par la coutume de s'arracher les deux incisives du milieu de la mâchoire supérieure, et de tailler les autres en pointe aussi bien que les quatre de la mâchoire inférieure. Les femmes tâchent de s'embellir en se tatouant le front par des espèces de cicatrices. Ce sont le plus souvent de petites protubérances rondes, au nombre de neuf, et de la grosseur d'un pois, disposées en losange entre leurs sourcils. Des ornements du même genre ressortent sur leurs joues. Elles portent aussi sur la poitrine et sur l'abdomen quelques marques irrégulières, dont le dessin varie suivant le goût de chacune. Elles se rougissent la peau avec une certaine poudre extraite du bois rouge du commerce. Elles se coiffent de différentes façons, mais jamais en masses relevées, suivant la mode des Ashiras, que j'ai décrite dans l'*Afrique Équatoriale*. Les Aponos n'abusent pas autant du tatouage que les Apingis, qui ornent leur poitrine et leur ventre de toutes sortes de dessins en relief. Je demandai un jour à un Apingi pourquoi il se couvrait le corps de toutes ces hideuses balafres ; il me répondit que cela leur tenait lieu de vêtements. — « Pourquoi, me répliqua-t-il, vous couvrez-vous le corps de tant de bizarres étoffes ? »

Les Apingis ne semblent être qu'une petite tribu occupant une mince bande de territoire le long des bords du Ngouyai. Ils parlent la même langue que les Ishogos.

Les Aponos sont une nation belliqueuse, qui inspire une certaine crainte aux Apingis et aux Ishogos, dont les villages sont tout proches des leurs. Ils ne sont pas si habiles forgerons que les Fans ni que les autres tribus plus reculées à l'est. Le minerai de fer dont ils font usage se trouve en abondance dans toutes les parties de leurs prairies, en morceaux de toutes dimensions que l'on extrait du sol. Plus on creuse profondément, plus les morceaux sont gros et purs d'alliage. On fait fondre le métal dans de petits pots de terre très-épais de la contenance d'une pinte, et l'on se sert de charbon de bois pour le tremper. Les Aponos ont de grandes enclumes, très-bien faites, mais dont la construction dépasse leur habileté ; aussi toutes celles que j'ai vues là venaient-elles de chez les tribus des Abombos

et des Njavis, qui habitent plus loin du côté de l'est. Les Abombos et les Njavis excellent également à fabriquer de certaines épées droites, de quatre pieds de long, dont le manche de bois a la forme d'un cornet à dés, à travers lequel passe la garde de l'épée.

Les arcs des Aponos diffèrent essentiellement de ceux des Fans, que j'ai décrits dans l'*Afrique Équatoriale*. Moins puissantes, mais en même temps moins grossières, ces armes sont d'un bois très-rugueux; leur courbure forme presque un demi-cercle, et la corde, longue d'environ deux pieds, se compose de fibres végétales. Leurs flèches sont assez lourdes. La pointe est en acier, de forme triangulaire, et s'adapte à une tige barbelée qui ne fait pas corps avec elle; de sorte que lorsque la flèche entre dans le corps d'un homme ou d'un animal, la pointe triangulaire, enduite de poison, reste dans la blessure, pendant que le manche s'en détache. Les flèches ne se serrent pas dans des sacs, mais dans des carquois cylindriques faits d'écorce d'arbres.

Leurs piques aussi diffèrent de celles des Fans, et ressemblent à celles que Burton, Grant, Speke et les autres voyageurs ont décrites comme usitées chez toutes les tribus de l'Afrique équatoriale de l'est ¹. Beaucoup plus lourdes et plus grossières que celles des Fans, elles ne peuvent, comme celles-ci, être lancées à distance. Leur extrémité, taillée en fer de lance et non barbelée, a près d'un pied de long. Elles servent à frapper d'estoc et de tout près. L'épée est l'arme ordinaire de ce peuple. A vrai dire cependant, c'est plutôt un sabre qu'une épée. La lame est recourbée et s'adapte à un manche de bois. Le métal dont elle est faite, quoique bien trempé au moyen du charbon, est plein de défauts. Quelques hommes se servent de boucliers ronds en osier travaillé. Chacun de mes porteurs aponos avait un sabre en sus de son arc et de son carquois de flèches. La possession d'un sabre est un signe de virilité chez ce peuple, et les jeunes gens se font honneur de porter un sabre avant de prendre femme. En somme, les principaux objets d'envie pour les jeunes dandys sont un sabre, un chapeau tressé d'herbe et un beau *denguï* ou tissu rayé qui sert à peine de vêtement. Les cha-

1. Voir l'*Afrique Équatoriale*, page 453.

peaux ou bonnets de laine rouge que j'apportais avec mes autres denrées détrônèrent tout d'un coup la mode nationale et firent *fureur*, comme on dit. C'était un sûr moyen de gagner les bonnes grâces d'un Apono que de lui offrir une de ces coiffures.

Comme les Ashiras, les Aponos, tisserands industriels, savent travailler les plantes textiles qui servent aux vêtements des deux sexes. Leur toile, fabriquée en petits morceaux séparés, garnis de franges et appelés *bongos*, est quelquefois d'une grande beauté. Quand plusieurs de ces morceaux sont cousus ensemble, cet assemblage s'appelle un *dengui*. Les femmes portent deux *bongos*, l'un par devant, l'autre par derrière, assujettis en haut sur les hanches, et réunis par leurs extrémités supérieures.

On aurait pu croire, d'après le grand nombre de villages que je rencontrais sur ma route, que le pays d'Apono était très-peuplé, d'autant plus que ces villages étaient fort grands et capables de contenir quelquefois un millier d'habitants. Mais il faut se rappeler que les chemins, ou sentiers frayés, par lesquels nous étions obligés de passer, étaient les communications nécessaires d'un village à un autre; je traversais donc toute la partie habitée du pays. En dehors de ces routes, il n'y avait que de vastes terrains, moitié prairies, moitié bois, qui se maintenaient dans leur solitude primitive.

Au total, j'aimais les Aponos et je me plaisais beaucoup au milieu d'eux. Ils se montrèrent honnêtes gens et fidèles aux engagements qu'ils avaient pris envers moi, malgré les nombreuses difficultés que nous avions eues pour nous entendre. On ne me vola jamais rien tant que je restai parmi eux.

Le village de Mokaba est grand et fort bien tenu. Sa situation, comme je l'ai déjà remarqué, est très-pittoresque. Bref, c'est le plus joli village que j'aie jamais vu en Afrique. On y compte plus de cent trente maisons ou cabanes, qui toutes, suivant la coutume de l'Afrique occidentale, ne forment qu'une grande rue. Pourtant, à Mokaba, plusieurs de ces maisons sont groupées et disposées en un carré au milieu duquel est un jardin planté de palmiers magnifiques. Derrière les habitations, on voit aussi des bouquets de bananiers et de citronniers. Le village se compose ainsi d'une suite de petits carrés

MONAEA, VILLAGE APOHO.

ombragés de verdure. C'est un délicieux coup d'œil. Dans les arrière-jardins, sous les bananiers, on élève des chèvres, des poules et des porcs. C'est le seul village où j'aie vu des cochons domestiques. Je fus frappé de la régularité de la grande rue. Mais outre celle-là, il y en avait une autre plus étroite de chaque côté du village, entre le derrière des maisons et les plantations de bananiers. Elles étaient aussi fort propres et soigneusement balayées. Chaque maison a sur sa façade une véranda, qui occupe la moitié de sa longueur. L'autre moitié, divisée par le milieu, contient les chambres à coucher et les magasins des propriétaires. Quand un homme se marie, il commence par bâtir une maison pour la nouvelle épouse. Si la famille s'accroît, on augmente le nombre des maisons. Chacune des femmes a une maison distincte. Les palmiers plantés au milieu des carrés appartiennent au chef de famille le plus important de chaque groupe de maisons, et comme c'est une propriété de grande valeur, ils passent après sa mort à son héritier, le frère ou le neveu du défunt, comme dans les autres tribus. Quelques-uns de ces palmiers s'élèvent à une hauteur de cinquante pieds. C'est dans la saison du vin que leur aspect est vraiment curieux, lorsqu'on voit suspendues au-dessous de leur couronne les gourdes béantes destinées à recueillir goutte à goutte la précieuse liqueur.

La grande quantité de palmiers qui se trouve dans le village et aux alentours fournit en abondance aux Aponos de Mokaba des provisions de leur breuvage favori. C'est un peuple fort gai, comme je l'ai déjà dit, et qui s'enivre régulièrement, tant qu'il peut se procurer du vin. Je les ai vus souvent monter aux arbres dès le matin, et puiser à longs traits dans les calebasses qui y étaient accrochées. Comme tous les peuples ivrognes, celui-ci est querelleur, et grâce à sa nature vive et irritable, les occasions de batailles ne lui manquent pas. Heureusement la saison du vin de palmier ne dure que peu de mois. Je me trouvais juste à Mokaba au plus fort de la période d'ivrognerie. Je ne vis guère d'hommes qui ne portassent les cicatrices d'une ou deux blessures reçues dans leurs tapageuses orgies. Aussi quelle quantité de jours de fête ils célébraient ! Boire à discrétion, danser, frapper du tam-tam et pousser des cris tant que la nuit dure, voilà leur grand divertissement. Ils aiment beaucoup aussi

le jeu de l'*Ocuya*. Un homme portant une grosse pièce de bois taillée en forme de géant, parée et habillée d'une manière bizarre, se promène et danse sur des échasses. Ce mannequin porte un masque blanc, aux épaisses lèvres ouvertes, découvrant deux rangées de dents où manquent les incisives du milieu, suivant la mode des Aponos. Un long vêtement, traînant jusqu'à terre, cache les échasses. Ce qui me frappa surtout dans cette mascarade, comme une coïncidence des plus comiques, c'est que la coiffure du géant ressemblait à s'y méprendre au bonnet d'une lady, avant du moins que les chignons fussent en vogue. Elle était surmontée de plumes et faite de peau de singe. Par derrière pendait la queue du singe, à laquelle je ne puis rien trouver d'analogue dans les modes européennes, au moins quant à présent. Mais ne désespérons pas.

10 Juin. — Nous quittâmes Mokaba à dix heures un quart du matin, après avoir été retardés depuis le lever du soleil par les désastreux effets du vin de palmier. Chacun de mes porteurs était plus ou moins ivre. Quand ils eurent bu tout le vin du village, comme ils n'en avaient pas encore assez, ils allèrent dans les bois puiser à même les calabasses suspendues pour recevoir la liqueur.

Une heure environ avant de partir, nous essuyâmes une grosse averse de plusieurs minutes. C'était la première pluie qui tombait depuis notre départ de Mayolo.

De Mokaba, nous marchâmes dans la direction du nord-est. Le terrain s'élevait peu à peu; nous abordâmes un pays montagneux, couvert d'une riche végétation, où s'élevaient un grand nombre de plantations et de villages d'esclaves appartenant aux principaux personnages de Mokaba. Dans une plantation nommée Njavi, mes anéroïdes accusèrent une élévation de 200 pieds au-dessus de Mokaba. Cet endroit s'appelle Njavi, probablement parce que les esclaves qui travaillaient sur la plantation étaient tirés du pays qui porte ce nom.

Nous dûmes nous arrêter là quelques instants, car la plupart de nos porteurs n'étaient pas bien solides sur leurs jambes.

De Njavi je pouvais voir les montagnes habitées par les Kambas. Elles semblaient se rejoindre, au delà d'une brèche ouverte au milieu

d'elles, à une chaîne de hauteurs allant dans la même direction. Cette brèche ou plutôt cet abaissement n'était que le prolongement de la vallée où coule le Rembo-Ngouyai.

Nous arrivâmes bientôt au lit desséché d'un ruisseau dont le fond était ardoisé, et qui coulait du nord-est au sud-ouest. Peu de temps après, nous traversâmes un autre cours d'eau semblable, courant sur un lit d'ardoise, et appelé Dougoundo. Nous fîmes halte sur ses bords pendant près de vingt minutes, et je mis ce temps à profit pour faire mes observations. Nous n'avions fait que descendre depuis la plantation de Njavi; car la hauteur de cette plantation était de 610 pieds au-dessus de la mer, tandis que le ruisseau de Dougoundo n'accusait plus que 473 pieds. Près du lieu où nous nous arrêtâmes il y avait deux villages ishogos; mais nous n'allâmes point les visiter.

Notre voyage, continué vers le sud-est, nous amena, à trois heures et demie, dans un grand village ishogo, nommé Igoumbié. Notre intention n'était pas de nous y arrêter, et nous ne fîmes que le traverser. Les habitants se cachaient dans leurs cabanes, sauf quelques-uns plus hardis que les autres, qui de loin nous regardaient passer sans bouger et sans dire un mot. Après avoir laissé ce village derrière nous, nous nous arrêtâmes à cinquante mètres de là, près d'une route ou d'un sentier, pendant que Kombila avec quelques-uns de nos Aponos retournait à Igoumbié pour parler au peuple. Un des vieillards de ce pays, nommé Boulingué, était grand ami de Kombila; amené par lui à notre campement, il me pria d'aller m'établir dans son village, en disant qu'on ne voulait pas nous laisser passer ainsi sans nous donner des vivres. Comme nous étions sans provisions et qu'un de mes Commis souffrait beaucoup d'une jambe échaudée par de l'eau bouillante, j'acceptai cette invitation, et nous allâmes passer la nuit à Igoumbié.

Je ne puis dire au juste qui en était le chef, si toutefois il y en avait un. Depuis que j'ai quitté Mouendi, je ne vois plus de chef à proprement parler, ni d'homme dirigeant dans les villages, mais seulement quelques anciens qui paraissent jouir d'une certaine influence parmi les leurs. Ici il y en avait trois qui battirent le kendo et vinrent m'offrir, chacun à leur tour, une chèvre et quelques

régimes de bananes, en faisant précéder leurs cadeaux par des harangues effroyablement longues.

Je m'aperçus au premier coup d'œil que ce n'était plus le même peuple que j'avais rencontré jusqu'alors. La coiffure des hommes et des femmes, la forme des maisons et des portes, la poudre rouge dont les hommes se barbouillaient, tout dénotait de grandes différences.

Je fus heureux de passer une couple de nuits à Igoumbié, pour y faire autant d'observations que possible.

Le soir, quand j'eus distribué quelques perles aux femmes, on me fit un accueil de plus en plus amical, d'autant plus que mes porteurs aponos ne se lassaient pas de célébrer mes louanges. On voyait aussi avec plaisir que, sur les trois chèvres qui m'avaient été offertes, j'en avais donné deux à mes porteurs.

Ces Ishogos me divertissaient beaucoup, surtout les femmes. Quand ils croyaient que je ne les regardais pas, ils entr'ouvraient leur porte et m'examinaient à la dérobée. Mais aussitôt que je me tournais de leur côté, vite ils refermaient la porte avec frayeur. Allaient-ils d'une maison dans une autre et fallait-il passer devant la demeure qu'on m'avait assignée ou devant l'endroit où j'étais assis, ils traversaient la rue précipitamment en mettant la main sur leur figure pour ne pas me voir; excellente précaution contre le mauvais œil. Mes Aponos riaient de ces airs effarés, et disaient avec un air de supériorité complaisante, comme s'ils eussent passé toute leur vie avec moi : — « Où donc ces hommes des bois auraient-ils jamais pu voir un Oguizi ? »

Malgré ma fatigue, je ne voulus pas m'aller coucher avant d'avoir mesuré quelques altitudes d'étoiles, pour vérifier la latitude où nous nous trouvions. Ces opérations causèrent la plus vive surprise aux indigènes.

11 Juin. — Igoumbié est le plus grand village que j'aie encore rencontré. Il se compose d'une rue très-longue et assez large, où l'on ne compte pas moins de cent quatre-vingt-onze cabanes. Chacune d'elles a une porte de bois et se divise en trois compartiments ou chambres. Les maisons ne sont pas séparées comme celles des Aponos; au contraire, elles se touchent. Il y a çà et là des cabanes consacrées à des idoles. Une entre autres, fort grande, située à la moitié de la

ruce, et qui contient une monstrueuse figure de bois, pour laquelle les indigènes professent une grande vénération. Ce village est si étendu que les habitants ont senti le besoin d'avoir plusieurs maisons de palabre, car j'en ai compté cinq ou six. La maison de palabre est en effet, comme je l'ai déjà dit, un grand hangar qui correspond à

nos maisons communes, nos hôtels de ville, ou à nos cercles. C'est là qu'on se réunit pour fumer et bavarder, pour tenir conseil, s'occuper d'affaires publiques et recevoir les étrangers. Ce que j'ai trouvé de plus curieux dans ce village, ce sont les essais de travaux décoratifs appliqués aux portes de plusieurs maisons. Assez joliment construites, ces cabanes, dont les murs sont en écorce d'arbres, ont des portes bariolées de dessins rouges, blancs et noirs fort compliqués, et qui ne manquent pas d'une certaine élégance. Ces portes sont fort ingénieusement disposées; elles tournent sur des pivots placés en haut et en bas, comme sur des gonds. Chaque maison est de forme oblongue, de vingt-deux pieds de long à peu près, sur dix à douze pieds de large. Les murs ont quatre pieds et demi de haut, et l'extrémité du toit s'élève d'ordinaire à neuf pieds de terre.

Je ne pus dormir la nuit dernière, tant on fit de tapage autour de moi. Les Ishogos entonnèrent à tue-tête leurs chants sacrés, jusqu'au point du jour, en allant et venant d'un bout à l'autre du village. De loin ce chorus de voix n'était pas trop désagréable, mais de près c'était assourdissant. Dans la journée qui suivit, je me fis des amis parmi les habitants en leur distribuant quelques petits présents. Des femmes vinrent m'offrir des bananes, des cannes à sucre et des pistaches; elles paraissaient enchantées quand je voulais bien y goûter.

Le soir, l'atmosphère était pure; j'eus la satisfaction de pouvoir prendre quelques altitudes de plus et un certain nombre de distances lunaires.

Quand j'eus consigné mes observations astronomiques sur mon journal, il était deux heures et demie du matin, et après les rudes fatigues de la journée et de la nuit, je fus heureux d'aller me reposer, d'autant plus que nous devons quitter Igoumbié le lendemain matin de très-bonne heure.

12 Juin. — Nous primes congé des habitants un peu avant huit heures. Le peuple nous voyait partir à regret, et les anciens nous prièrent de rester encore un jour avec eux. Mais je résistai courageusement à ces instances.

A neuf heures, nous franchîmes une haute montagne appelée Ncoondja. Un certain nombre d'Aponos venus d'un village à quelques milles de là, entre autres plusieurs chefs, nous avaient accompagnés quelque temps.

Cependant mes porteurs aponos étaient travaillés par un sourd esprit de révolte; j'eus beaucoup de peine à les empêcher de jeter là leurs fardeaux et de m'abandonner. C'était une situation bien difficile que la mienne; toutefois, en amadouant les mutins par la promesse d'un supplément de paye, s'ils consentaient à suivre Kombila jusqu'à l'endroit où ils étaient convenus de me conduire, je réussis à leur faire reprendre leurs fardeaux, et nous continuâmes notre route.

Nous passâmes devant deux villages aponos qui se touchent presque, et nous fîmes halte pour déjeuner au bord d'un ruisseau. Aussitôt nous voilà entourés par les habitants du village le plus voi-

sin, qui nous apportaient des poules et des bananes. Le bruit et la confusion étaient tels, que j'allai me promener seul au plus épais de la forêt, laissant mes hommes débattre le prix des poules et des œufs. Tous ces survenants voulaient avoir de mes perles.

Nous reprîmes notre marche à midi et demi. J'étais fort contrarié de voir Kombila rester en arrière et s'enivrer de compagnie avec un nommé Mbouka, un des anciens de Mokaba, qui, au dernier moment, avait voulu nous accompagner, pour faire, disait-il, un tour de promenade. Ces deux traînants s'arrêtaient sous toute sorte de prétextes; ils avaient dit aux hommes du village de les suivre avec des cruches de vin, et dès qu'ils me voyaient assez loin d'eux, ils se livraient à leur intempérance. Quand ils reparurent tous deux après s'être longtemps fait attendre, Mbouka portait unealebasse de vin de palmier cachée dans un gros sac du pays que son volume me fit découvrir. Décidé à mettre fin à ce mystérieux manège, je forçai mon homme à me remettre son sac et j'en répandis le contenu à terre, au grand déplaisir de Kombila et à la grande indignation de Mbouka, furieux de voir la terre profiter d'un bon vin qui aurait fait tant de plaisir à son estomac. Il prétendit que je devais lui rembourser le prix de son vin en monnaie de perles.

Cette passion d'ivrognerie m'a causé de bien grands ennuis. Nos porteurs employaient leur paye (des perles pour la plupart du temps) à acheter du vin dans les villages, au risque d'avoir dépensé tout leur salaire avant la fin du voyage. J'étais heureux qu'il n'y eût pas de palmiers à Igoumbié, car là du moins ils ne pouvaient pas se procurer du vin. D'ailleurs les Ishogos de ce pays sont beaucoup plus tempérants que les Aponos. Grâce à toutes ces difficultés, à nos démêlés et au malheur que nous eûmes de nous égarer, nous n'avancâmes ce jour-là que très-lentement, quoique nous eussions marché jusqu'à la nuit.

25 Juin. — Nous quittâmes notre campement à six heures et demie du matin. Les porteurs menaçaient encore de laisser là mes bagages, si je ne leur donnais un surcroît de salaire; mais j'étais bien décidé à résister à toute nouvelle exaction, et je leur déclarai que je tuerais le premier qui ferait mine de se révolter. Mes Commis eurent l'œil sur ces drôles pendant toute la matinée.

Nous marchions dans la direction de l'est. Au bout d'une heure nous passâmes le Bouloungou, ruisseau desséché pareil à ceux que nous avons traversés le 10, et dont le lit était ardoisé, comme la montagne au pied de laquelle il coulait. Nous n'avions pas rencontré de blocs de quartz ni de granit depuis que nous avons quitté Mokaba. Les chemins que nous avons suivis étaient couverts de fragments de roches ferrugineuses, dont les coins et les tranchants blesaient cruellement les pieds de mes hommes. Nous eûmes bientôt à gravir une montagne d'une élévation considérable ; mais comme mes anéroïdes étaient emballés, je ne pus en préciser la hauteur. Sur le revers, à l'est, la descente était rapide jusqu'à une belle vallée où s'étendaient, sur plusieurs milles, de riches plantations de pistaches. Enfin nous arrivâmes à Yengué, autre village ishogo, presque aussi grand qu'Igoumbié, situé sur les bords d'une rivière appelée Ogoulou, un des affluents du Ngouyai.

Avant d'entrer dans ce village, nous nous arrêtâmes pour attendre que tous nos porteurs fussent réunis. Puis Kombila et moi nous nous postâmes à l'avant-garde, suivis par mes Commis, après lesquels venaient mes porteurs aponos. C'est dans cet ordre que nous traversâmes le village, au milieu des habitants qui nous regardaient bouche bée, jusqu'à une grande place située à l'extrémité opposée, pendant que Kombila criait à la population effarouchée : — « N'ayez pas peur ; nous venons chez vous en amis. »

Kombila adressa ensuite la parole à quelques-uns des anciens, qui vinrent m'offrir des poules et des bananes. La présence de mes guides aponos, qu'ils savaient être en bons termes avec moi, les rassurait un peu ; aussi, après quelques moments d'hésitation, m'assignèrent-ils un logement, à moi et à mes Commis, pendant que mes Aponos allaient demeurer chez leurs amis.

CHAPITRE XIV

VOYAGE DANS LE PAYS DES ISHOGOS

Village des Obongos ou nègres nains. — Leurs demeures. — Absence des habitants. — Les anciens et le peuple de Yengué. — Arrivée du chef de Yengué. — Danse guerrière des Aponos. — Cérémonie de la Mpaza (des Jumeaux). — Nuit bruyante. — Belle conduite des porteurs aponos. — La rivière Ogoulou. — Position géographique et altitude de Yengué. — Passage de l'Ogoulou. — Marche vers le plateau de Mokenga. — Limites orientales du pays d'Ishogo. — Quembila, roi de Mokenga. — Palabre. — Conflit entre les chefs pour la possession de l'Ibamba. — Terreur panique à Mokenga. — Remaniement de mes bagages. — Porteurs ishogos.

Pendant que nous nous dirigeons vers Yengué, en traversant des parties de forêts qui servent de chemin de communication, nous débouchâmes tout à coup devant un groupe de cabanes d'une petitesse extraordinaire. Je les pris d'abord pour des maisons de fétiches et j'allais passer outre, quand je me rappelai que je devais rencontrer par là quelques villages d'une tribu de nains, disséminée dans les pays d'Ishogo et d'Ashango, et plus loin encore du côté de l'est.

J'avais entendu parler de cette race de nègres pendant mon premier voyage chez les Apingis. On leur donnait là le nom d'Ashoungas; mais on les appelle ici des Abongos. D'après les descriptions vagues et exagérées que l'on m'en avait faites, je doutais fort de l'existence de cette tribu naine, et je n'avais pas trouvé que ces bruits valussent la peine d'être mentionnés dans ma première relation.

Mais ce que j'aperçus en cette circonstance m'inspira autant de curiosité que d'intérêt; car c'était réellement un village de nains. J'y courus dans l'espoir de rencontrer au moins quelques habitants; mais ils s'étaient enfuis à notre approche, et se cachaient dans les jungles voisines. Les cabanes étaient très-basses, de forme ovale.

comme des tentes de bohémiens. La partie la plus élevée, au-dessus de l'entrée, avait quatre pieds de haut ; la plus grande largeur était aussi de quatre pieds. De chaque côté on voyait trois ou quatre petits morceaux de bois, propres à servir de couchette à un couple de Lilliputiens. Les cabanes étaient construites avec des branches d'arbres flexibles, courbées en berceaux, et fixées en terre à chaque bout, les plus longues au milieu, et les autres se raccourcissant par degrés, le tout recouvert de grandes feuilles. Partout où j'entrai, je vis les restes d'un feu allumé par terre au milieu de la cabane.

Ce fut pour moi un vif désappointement que cette occasion perdue de voir de près une population si curieuse. Nous battîmes les environs jusqu'à une assez grande distance, mais nous ne trouvâmes aucune trace de nos petits fuyards. Quelques jours plus tard, je fus plus heureux à Niembouai, ainsi qu'on le verra bientôt.

Comme à l'ordinaire, nous ne trouvâmes pas de roi dans le village d'Yengué. Mais un des anciens de ce village eut mille attentions pour moi. Aussi le fis-je venir presque aussitôt dans ma cabane pour lui dire, par l'organe de Kombila, que mon intention n'était pas de nuire aux habitants, mais, au contraire, de leur faire du bien. Je lui mis ensuite sur la tête un chapeau rouge bien éclatant et autour du cou un collier de perles magnifiques. Quand il sortit de chez moi ainsi paré, il fut accueilli par des acclamations assourdissantes. Je distribuai aussi quelques perles parmi les femmes. Mes Aponos en firent autant, et dès le soir la glace était rompue ; le peuple me traitait de la manière la plus amicale. Kombila ayant dit aux femmes que j'étais très-friand de canne à sucre et de pistaches, elles m'apportèrent de ces sortes d'aliments et les déposèrent à mes pieds. En retour, je leur donnai des perles, et nous causâmes ensemble, autant qu'il nous était possible d'avoir une conversation suivie.

14 Juin. — Le personnage que je suppose être le chef de Yengué arriva cette après-midi. Il s'était enfui de frayeur à mon approche et n'avait repris courage qu'en entendant dire que je n'étais pas aussi terrible qu'il se l'était figuré. La nouvelle du cadeau que j'avais fait au vieillard était parvenue à ses oreilles, car la première chose qu'il me demanda, ce fut si j'avais aussi un beau chapeau rouge à lui

donner. Il savait également, me dit-il, que j'avais distribué des perles à plusieurs de ses femmes et à quelques autres du village.

La nuit dernière j'ai entendu un homme parcourir la rue en s'écriant d'une voix forte et sur le ton d'un crieur public : — « Nous avons un Oguizi parmi nous. Prenons garde ! il n'y a pas de mondah qui puisse nous empêcher de le voir pendant le jour ; mais n'essayons pas de le voir dans sa maison pendant la nuit, car celui qui ferait cela serait sûr de mourir. » C'était un des anciens qui se promenait ainsi dans le village, et qui publiait cette proclamation de la manière usitée par les lois du pays.

Après l'arrivée du chef, les choses parurent prendre une tournure très-favorable. On me fit, en pleine rue, une réception officielle. Les Aponos étaient assis d'un côté et les Ishogos de l'autre. Kombila exposa longuement, comme de coutume, l'objet de mon voyage, et le roi répondit par une harangue encore plus longue. Il remit à Kombila, pour m'en faire présent, deux chèvres, dix poules, neuf régimes de bananes et une enclume. La cérémonie se termina par une espèce de danse guerrière, à laquelle les Aponos prirent part.

Ceux-ci appellent cette espèce de danse la *m'muirri*. C'est un pas guerrier, exécuté par les hommes seulement, et remarquable par le bruit singulier que font les danseurs en hurlant et en se battant la poitrine avec leurs deux mains, à la manière du gorille, et en poussant fortement leurs lèvres l'une contre l'autre comme s'ils prononçaient le mot *muirri*. Tous les hommes, rangés sur une seule ligne, avancent et reculent en dansant. La danse s'anime de plus en plus, jusqu'à devenir frénétique, et le vacarme devient de plus en plus assourdissant. Tout le village vient ensuite se mêler à ce tohu-bohu en criant, chantant, dansant, battant du tambour et frappant des morceaux de bois les uns contre les autres. Ma pauvre tête n'y tenait plus.

Le tapage se prolongea toute la nuit. Comme il m'était impossible de dormir, je me levai à quatre heures et j'allai respirer l'air frais du matin. Le peuple continuait ses évolutions dans la rue, criant à tue-tête, de façon à s'égosiller pour un mois. Au point du jour, j'entendis la voix du chef, qui criait je ne sais quelles nouvelles proclamations, et aussitôt tout le village rentra dans un profond silence.

Les chants et les danses de cette nuit turbulente se rattachaient à une cérémonie étrange : la célébration de la *Mpaza*, c'est-à-dire la fin de la séquestration infligée à une femme qui a eu le malheur de mettre au monde deux jumeaux.

Cette pratique, fort bizarre, n'est pas particulière aux Ishogos, quoique j'en aie été témoin ici pour la première fois. C'est une croyance superstitieuse des nègres de cette partie de l'Afrique, que lorsque deux jumeaux (*Mpaza*) viennent de naître, l'un d'eux doit bientôt mourir. Aussi, dans le but avoué de prévenir ce malheur, la mère est confinée dans sa cabane, c'est-à-dire qu'on lui interdit toute communication avec ses voisins, jusqu'à ce que les deux enfants soient devenus assez grands pour faire supposer que le danger est passé. Il est permis toutefois à la recluse d'aller dans la forêt, pourvu qu'elle ne parle à personne, excepté aux membres de sa famille. Pendant cette longue séquestration, elle doit s'imposer une chasteté absolue. Il n'y a que son père et sa mère qui aient le droit d'entrer dans sa cabane ; si un étranger pénètre chez elle, fût-ce par hasard ou par erreur, on l'arrête et on le vend comme esclave. Quant aux jumeaux, on les isole des autres enfants ; la vaisselle et tous les ustensiles dont ils ont fait usage sont interdits comme *tabou* à toutes les personnes qui ne sont pas de la famille. Ces baroques idées de l'éducation sauvage ne sont pas sans quelque rapport avec les absurdités qui ont cours parmi les vieilles nourrices de certains pays plus civilisés. Ces bonnes femmes croient, par exemple, que lorsque la mère prend un des jumeaux dans ses bras, il arrivera un grand malheur si le père ne prend pas l'autre, et mille billevesées pareilles.

La maison où les jumeaux sont nés est toujours marquée d'un signe particulier, pour prévenir de fatales méprises. Ici, à Yengué, ce sont deux poteaux placés de chaque côté de la porte, et surmontés d'un morceau de toile ; et l'on voit sur le seuil une multitude de petites chevilles fichées dans le sol et peintes en blanc.

Les jumeaux avaient alors six ans, et leur pauvre mère devait être affranchie de sa claustration rigoureuse le jour même de mon arrivée. Pendant toute cette journée, on vit devant la porte de la maison deux femmes debout, la figure et les jambes peintes en blanc. L'une était la mère, et l'autre un docteur femelle. La fête

commença par une promenade de ces deux femmes le long de la rue, l'une battant du tambour sur une mesure lente, et l'autre chantant sur cet accompagnement. Puis les danses, les chants et l'orgie se mirent en train pour toute la nuit. La cérémonie achevée, les jumeaux eurent la liberté d'aller et de venir comme les autres enfants.

Tant de difficultés et d'entraves font que la naissance de deux jumeaux est regardée par les femmes, et non sans raison, comme un grand malheur ! Rien, dans ces pays-là, n'irrite et ne tourmente plus une femme enceinte que de lui dire qu'elle accouchera probablement de deux jumeaux.

Les peuples de ces contrées sont beaucoup plus doux que ceux que l'on rencontre près de Lagos ou dans l'Afrique orientale. Là les jumeaux, d'après le rapport de Burton, sont impitoyablement massacrés aussitôt après leur naissance.

15 Juin. — Je me suis réveillé ce matin assez mal à mon aise. par suite de la détestable nuit que j'avais passée ; et quand le roi vint à moi pour me donner une poignée de main, suivant l'usage européen que je lui avais appris, je refusai la main qu'il m'offrait et je lui dis combien j'étais excédé du tapage nocturne de ses sujets. Là-dessus il me promit obligeamment que la nuit suivante on irait chanter bien loin de ma résidence. Nous devînmes alors meilleurs amis que jamais.

Le soir, je lui fis un présent. Il vint tout seul le chercher pendant la nuit, pour que son peuple ne lui vît rien emporter. Je fis aussi un joli cadeau à sa première femme.

Comme mes porteurs aposos m'avaient enfin amené jusque dans le pays d'Ishogo, et que plusieurs fois, pendant la route, ils avaient donné des signes de mécontentement, je les rassemblai ce matin pour leur déclarer que je ne voulais pas les emmener plus loin, mais que j'allais les payer et les renvoyer dans leur pays. A cette annonce, Kombila s'avança et me pria de ne pas prendre garde à ce que ses hommes avaient pu dire ou faire. Me laisser là, dans un village étranger, était une action qui les couvrirait tous de honte. Ils avaient du cœur, et ne voulaient pas retourner chez eux avant de m'avoir introduit dans le pays où ils s'étaient engagés à me conduire. Quant à lui, Kombila, il était fort lié avec le chef de ce pays ; et tant qu'il

ne m'aurait pas remis entre ses mains, il n'oserait pas, disait-il, reparaitre à Mokaba. Tous les porteurs applaudirent à ces paroles; et se déclarèrent prêts à marcher en avant. Puis ils ajoutèrent en riant qu'il ne fallait pas s'embarrasser de ce qu'ils avaient fait, vu que probablement ils en feraient encore bien d'autres. Voilà un échantillon de la mobilité de ces esprits qui tournent à tous vents, sans être foncièrement mauvais. Le chef du village ishogo, chez qui mes Aponos ont promis de me conduire, doit, m'a-t-on dit, m'emmenner plus loin, à son tour, jusque dans le pays d'Ashango.

La rivière Ogoulou, sur les bords de laquelle Yangué est situé, est un grand cours d'eau de quarante à cinquante pieds de large. Elle a maintenant une dizaine de pieds de profondeur, quinze de moins qu'à l'époque de la plus grande crue des eaux. Ses rives présentent les indices d'une population très-considérable; car des plantations, anciennes ou nouvelles, s'étendent de chaque côté, à plus d'un mille dans la vallée. On trouve là les plantations de pistaches les plus vastes que j'aie jamais vues en Afrique. Elles couvrent les bords en talus de la rivière pendant plusieurs milles. Je vis un jour un petit bateau à vapeur qui s'efforçait de gagner Yengué, en descendant des cataractes de Samba-Nagoshi; mais j'appris, au retour de mon voyage, qu'il y avait, à quelques milles au-dessous de Yangué, des rapides qui faisaient obstacle au passage.

En mesurant la hauteur de deux étoiles, je m'assurai que la latitude de Yengué était de $2^{\circ} 0' 49''$ sud. Je ne pouvais pas prendre de distances lunaires pour déterminer la longitude; car le ciel, pendant la nuit, était constamment couvert d'un épais voile de nuages. La hauteur est de 369 pieds au-dessus de la mer. C'est une estimation peu élevée, mais Yengué est au fond d'une vallée qui s'abaisse bien au-dessous du niveau général de la contrée. La rivière, qui traverse un pays magnifique, est, à ma connaissance, le plus important des affluents du Rembo-Ngouyai, au-dessus des chutes.

16 Juin. — Ce matin, pendant que je faisais mes préparatifs pour continuer notre voyage, il m'arriva une députation d'un village apono, situé à quelques milles au sud d'Yengué, dont le chef était un frère de Kombila. On venait nous inviter à visiter ce village. Le chef promettait de nous conduire de là au pays d'Ashango. Je déclinai

cette offre, car le chemin à prendre m'aurait entraîné dans la direction du sud, et nous n'avions déjà que trop dévié de ce côté-là.

Les habitants de Yengué craignaient que je ne voulusse prendre leurs canots de force pour traverser l'Ogoulou ; aussi, quand ils m'avaient vu prêt à partir, avaient-ils caché toutes leurs embarcations dans la jungle. Il fallut parlementer longtemps avec eux pour leur faire entendre raison. A la fin, on m'amena trois bateaux, dont un tout délabré et tout usé. Le propriétaire de ce dernier bateau était un vieux retors qui s'entendait en affaires. Il demanda quatre mesures de poudre pour la location de sa barque ; quand je les lui eus données, il en demanda cinq ; quand je lui en eus donné cinq, il en demanda six ; et toujours ainsi en augmentant. Impatienté de ses continuelles surenchères, je refusai net. Alors il se mit à jouer le jeu contraire et à rabattre de ses prétentions, à mesure qu'il voyait les autres propriétaires plus disposés à accepter mes conditions. Enfin nous nous embarquâmes. Toute la population de Yengué était rassemblée sur la rive pour nous voir partir ; le chef lui-même me conduisit jusqu'au bateau.

Après avoir passé l'Ogoulou (que j'ai nommé l'Eckmühl, en l'honneur d'un de mes bons amis de France), nous cheminâmes dans une partie de forêt où s'élevaient de loin en loin les plantations des indigènes ; car la rivière arrosait un bassin fertile, encaissé entre des montagnes.

Avant de sortir de cette vallée riveraine, nous traversâmes plusieurs villages ishogos. Le pays commençait à s'élever, et nous marchions sur un terrain montagneux, tout couvert, comme à l'ordinaire, d'un fourré ou jungle impénétrable. Nous n'apercevions guère que la place de nos sentiers étroits bordés de chaque côté par la végétation la plus touffue et la plus variée. Nous perdîmes du temps à attendre les trainards. Enfin, à deux heures de l'après-midi, nous atteignîmes un plateau élevé, et il n'était pas encore trois heures, quand nous arrivâmes au village ishogo de Mokenga, à six milles à l'est d'Yengué, et à 160 pieds au-dessus de cette ville.

Le village paraissait désert quand nous y entrâmes. Toutes les portes étaient fermées et nous primes possession sans difficulté d'un grand hangar abandonné. Peu de temps après, nous aperçûmes au

loin quelques individus qui nous guettaient d'un air effaré. Kombila leur cria : — « Comment se fait-il, quand des étrangers viennent dans votre village, que vous n'accouriez pas les saluer? » Les gens interpellés reconnurent alors plusieurs de mes Aponos, et répondirent : — « Vous avez raison, vous avez raison! » Puis ils vinrent à nous et nous saluèrent à la manière des Ishogos, en claquant des mains et en étendant plusieurs fois le bras chacun à son tour. Nous leur rendîmes leur salut de la même façon¹. Après quoi, Kombila se livra à un long et fastidieux verbiage, pour leur faire connaître tout ce qui nous était arrivé depuis le commencement de notre expédition ; quelles belles choses j'apportais dans les endroits où je consentais à m'arrêter ; comment, lorsque les habitants de Yengué avaient voulu me retenir, lui et ses compagnons avaient refusé de me laisser là, décidés à me conduire au pays d'Ashango, et comment ils comptaient bien rester avec moi jusqu'à la fin de ce voyage.

Puis Kombila s'écria de toute la force de ses poumons : — « Si cela vous déplaît, dites-le, et nous mènerons l'Esprit dans un autre village où l'on sera bien heureux de nous accueillir. »

Alors les anciens se retirèrent à l'écart ; puis ils reparurent pour dire à Kombila : — « Nous avons entendu vos paroles ; nous sommes contents et nous recevons l'Esprit avec joie. »

Ils nous apprirent ensuite que le roi n'était pas dans le village. Je remarquai à ce propos que chaque fois que j'arrivais dans un pays, le roi se sauvait. Ils ajoutèrent qu'on l'enverrait chercher. En attendant, on nous apporta des vivres, suivant l'usage, et les choses prirent une tournure satisfaisante.

17 Juin. — La nuit dernière, comme quelques-uns de mes hommes étendaient leurs moustiquaires en dehors des cabanes, on leur dit que les habitants de Mokenga avaient coutume de se renfermer chez eux pour dormir, en ayant soin de bien fermer leurs portes, parce que des léopards rôdaient en rugissant autour du village, où même ils avaient tué tout récemment des chiens et des chèvres. On assurait en outre que dans le village voisin, ces bêtes féroces avaient

1. La manière de saluer (*mbolo*) commune aux Mpongwés du Gabon et à toutes les tribus de l'Ogobai est inconnue dans l'intérieur du pays.

LE ROI DE MOKINCA ET SES SUJETS.

attaqué et tué des hommes. A cette nouvelle, mes compagnons, inquiets pour ma sûreté, m'envoyèrent une garde de trois des leurs pour veiller sur moi, pendant que j'étais occupé à prendre les altitudes de l' α et du ϵ du Centaure et l'Arcturus. L'un de ces gardiens s'endormit avant la fin de mes opérations et fit rire ses camarades par ses ronflements sonores. C'est ce qui arrivait généralement lorsque quelqu'un de mes nègres prétendait faire sentinelle pendant que je me livrais à mes observations. Une fois, j'en fus tiré à minuit par un formidable ronflement. Je regardai à terre, et je vis Igalo profondément endormi, son fusil à côté de lui. Je le poussai tout doucement et je lui demandai pourquoi il n'était pas dans sa cabane. — « Pensez-vous, répondit-il, que je veuille vous laisser seul la nuit, au milieu d'un peuple qui se sert de flèches empoisonnées? Non, non, je veille sur vous. »

Je me mis à rire de la vigilance de ce pauvre diable, mais en même temps je rendis cordialement justice à ses bonnes intentions.

Je fus bien contrarié ce jour-là de trouver mon second appareil à ébullition tout brisé. Il ne m'en restait plus qu'un. Jusqu'alors mes anéroïdes et mes thermomètres à eau bouillante avaient constamment été d'accord.

18 Juin. — Le roi du pays se montre enfin, pensant apparemment que le mauvais vent ou la contagion que j'apportais avec moi avait eu le temps de faire son effet. Il est vêtu d'un morceau de toile, et porte je ne sais quelle coiffure en forme de turban. Son arrivée donne lieu à la convocation d'une grande assemblée. D'un côté sont rangés les Ishogos, de l'autre les Aponos de ma troupe et mes fidèles gardes du corps, les Commis. Suivant les formalités habituelles, Kombila commence par discourir verbeusement et raconte, depuis l'origine, l'histoire de mes pérégrinations. Tous ces chefs, bavards comme ceux d'Abbéokuta, si bien dépeints par le capitaine Burton, remonteraient volontiers dans leurs récits jusqu'à l'histoire du premier homme. A la fin, Kombila fait une longue énumération des présents que j'avais reçus du chef de Yengué, et en tire la conclusion que celui de Mokenga devait être au moins aussi généreux que son collègue. Cette allusion délicate aux poules, aux chèvres et aux bananes provoqua les chaleureux applaudissements de mes Aponos,

chez qui les considérations gastronomiques tiennent toujours la première place ; et quant à mes Commis, leurs figures n'étaient pas moins rayonnantes, car ils sont tout aussi gourmands que les Aponos.

Au beau milieu de ce palabre, survint une scène assez amusante. Notre ami obstiné, le frère de Kombila, qui était retourné de guerre lasse dans le village apono dont il était le chef, en revint avec deux chèvres qu'il voulait m'offrir, en vue de me décider à passer par son pays pour me rendre dans l'Ashango. A l'annonce de cette prétention, la jalousie des Ishogos s'éveilla. Ils saisirent les hommes qui menaient les chèvres, et s'écrièrent : — « Croyez-vous donc que nous n'ayons pas de chèvres à donner à l'Ibamba, ni d'hommes pour le conduire dans le pays d'Ashango ? Rempportez vos chèvres ; il n'ira pas avec vous ; nous allons le consulter, et nous sommes sûrs de sa réponse. » Naturellement, en effet, je répondis que je ferais route avec les Ishogos, car le chemin par le village apono me détournait trop de ma direction vers l'est. Le nom d'*Ibamba* que l'on venait de m'appliquer est, dans le langage ishogo, l'équivalent du mot commi *Ntangain* ou homme blanc.

J'avais gagné l'amitié des habitants de Mokenga. C'est merveille de voir à quel point la distribution de quelques chapeaux et de quelques perles apprivoise ces Africains primitifs. Ils s'attachèrent résolument à moi, et le frère de Kombila dut s'en retourner avec sa déconvenue. Après quoi, nouvelles harangues des anciens de Mokenga ; le roi Quembila frappa sur son kendo, je distribuai mes présents, et le roi, fièrement coiffé d'un de mes chapeaux rouges, accepta la main que je lui tendais. Tout allait pour le mieux.

Le ciel avait été nuageux toute la journée ; le soleil ne brilla guère qu'une demi-heure, vers onze heures du matin. Voilà déjà plusieurs jours que l'atmosphère présente le même aspect : des nuages qui s'éclaircissent ordinairement vers sept heures du soir, mais un ciel qui reste brumeux et qui, au lever de la lune, se charge encore d'un voile épais. Il ne me fut pas possible, tous ces matins, d'apercevoir la lune, ni par conséquent de prendre des distances.

19 Juin. — Une terreur panique s'empara cette nuit des Ishogos. Le bruit se répandit dans le village (je ne sais par qui ni comment)

que dans tous les endroits où j'avais passé, les habitants mouraient rapidement, ceux surtout à qui j'avais fait des cadeaux. L'épouvante fut telle, que beaucoup de femmes allèrent jeter dans les bois les perles que je leur avais données. Heureusement Quembila prit ma défense, et déclara que c'était un faux bruit, inventé et propagé par la jalousie des villages rivaux. De mon côté, je rassemblai les habitants, et je leur adressai quelques paroles, en employant la forme de langage qui leur est habituelle, la parabole :

« Quand vous épousez une femme, leur dis-je, elle vous aime, elle vous apporte beaucoup d'aliments, elle vous offre le poisson qu'elle a été pêcher pour vous dans les ruisseaux des forêts; êtes-vous disposés à la fouetter pour cela? (Cris de : Non, non !) Eh bien, voilà ce qui arrive quand je viens dans votre village. Vous me fournissez des vivres, vous me donnez une habitation, vos femmes sont bonnes pour moi. Pourquoi donc vous ferais-je du mal ?

— Vous avez raison, s'écrièrent-ils, ces Ishogos sont jaloux de nous; ils répandent de méchants bruits pour nous empêcher d'accepter toutes vos belles choses. »

Pleins d'enthousiasme, des jeunes gens vinrent m'offrir leurs services comme porteurs, prêts à m'escorter jusque dans l'Ashango, tandis que le chef et les anciens du village m'apportaient une chèvre comme gage de bonne amitié, se disant très-fâchés de la manifestation du peuple et de l'offense qu'on m'avait faite en me témoignant tant de frayeur.

19 Juin. — Quand il fut bien convenu que les Ishogos me conduiraient dans le pays d'Ashango, je renvoyai mes porteurs aponos, en leur faisant à chacun un présent d'adieux, en sus de leur paye qu'ils avaient déjà reçue. Je leur donnai aussi une chèvre pour leur nourriture en route. Ces présents d'adieux produisaient toujours un excellent effet, et sur les gens que je quittais, et sur ceux qui prenaient de nouveaux engagements avec moi. Les Aponos partirent de bonne humeur en me comblant de remerciements. Quant à moi et à mes autres compagnons, nous n'étions pas fâchés d'être débarrassés de ces turbulents Aponos, quoique leurs intentions au fond fussent assez bonnes. Tels étaient du moins nos sentiments à ce moment-là; mais nous eûmes lieu plus tard de les regretter, car

c'étaient de bien meilleurs travailleurs que ces paresseux d'Ishogos.

20 *Juin*. — La diminution de mes provisions nécessitait le remaniement de mes ballots. Tous les *otaitais* (paniers à porteurs) furent ouverts et vidés de leur contenu. La vie de voyageur n'est pas une vie de fainéant. Je suis occupé du matin au soir ; et les heures de nuit, où tout le monde se repose, sont les seules qui me restent pour écrire mon journal, tracer mon itinéraire, et mettre au net, en triple copie, mes observations astronomiques et autres. Pendant le jour, outre le temps perdu en débats incessants, je suis assiégé par une foule d'importuns et de curieux qui ne me quittent pas d'un instant. Quand vient la nuit, j'ai l'habitude de veiller et d'aller dehors guetter les occasions d'observer la longitude et la latitude des pays où je m'arrête, occasions bien rares sous ce climat nuageux et à cette époque de l'année.

Il paraît que ces sauvages ne dorment pas la nuit ; ils chantent, ils dansent et battent du tambour jusqu'au matin. Ils semblent avoir peur des ténèbres. C'est en effet le temps où les conjurations de la sorcellerie exercent leur plus terrible influence.

21 *Juin*. — J'ai engagé dix-huit porteurs ishogos, en payant leurs gages d'avance, suivant ma coutume, et je leur ai promis un supplément de solde s'ils s'acquittaient de leur tâche à ma satisfaction. J'ai fait aussi un présent à chacun des anciens qui m'avaient donné des chèvres, des poules ou des bananes. Le roi Quembila est trop vieux et trop faible pour m'accompagner ; aussi ai-je dû prendre pour guide un personnage considérable du pays, nommé Mokounga¹.

1. Voici les noms des Ishogos de ma troupe :

Chef de la troupe : Mokounga.

Mokanby.	Nchiengani-orere.	Maboungo.
Mokanbiyengo.	Mondjo.	Moquia.
Nchiengani.	Doutai.	Mandoio.
Maduta.	Moganqué	Medjambi.
Makima.	Matomba.	Nchando.
Madikabo.	Mandja.	

CHAPITRE XV

VOYAGE DEPUIS L'ISHOGO JUSQU'A L'ASHANGO.

Les Ishogos. — Modes de coiffure. — Villages Ishogos. — Site pittoresque. — Blocs de granit. — Roches à rainures. — Départ de Mokenga. — Traversée du Dongon. — Ascension continue. — Le mont Migoma. — La rivière Odiganda. — Limites qui séparent l'Ishogo de l'Ashango. — Arrivée à Magonga. — Plateau de Madombo. — Mutinerie des porteurs Ishogos. — Un village hostile. — Élévation du pays. — Arrivée à Niembouai. — Réception amicale. — Les femmes du roi. — Préjugés de caste de mes Commis. — Grande rivière située à l'est. — La tribu des Ashanguis. — Les Obongos.

Les Ishogos sont une belle tribu de nègres, vigoureusement constitués, aux membres bien découplés et aux épaules larges. Je les regarde comme supérieurs aux Ashiras sous le rapport physique, et j'ai remarqué qu'en général ils ont la tête plus belle et plus développée à la place où les phrénologistes placent les organes de l'idéalité. La physionomie de plusieurs d'entre eux me rappelait les Fans. Les femmes ont un air de bonté; elles se tatouent diverses parties du corps, les épaules, les bras, la poitrine, le dos et l'abdomen. Quelques-unes laissent voir, entre leurs sourcils et sur leurs joues, comme les femmes des Aponos, de petites protubérances de la grosseur d'un pois. Les hommes et les femmes ont adopté l'usage de se faire arracher les deux incisives du milieu de la mâchoire supérieure; pourtant cette mode attrayante n'est pas si générale chez eux que chez les Aponos. Beaucoup d'entre eux liment et taillent en pointe leurs incisives supérieures et deux ou trois des inférieures.

Les Ishogos, hommes et femmes, se parent avec de la poudre rouge, que l'on obtient en frottant ensemble deux morceaux de bois rouge. Mais leurs modes les plus curieuses sont celles qui s'appliquent

à la coiffure. Quand je vins à Igoumbié, je remarquai la manière de se coiffer des femmes de ce pays, bien différente de celles que j'avais observées ailleurs. Quelque grotesques que soient ces modes, elles ne s'écartent pas beaucoup de ce que nos dames d'Europe trou-

vent aujourd'hui du meilleur goût. Là aussi on professe le culte du chignon. J'ai remarqué trois genres de coiffures qui se partagent les préférences des belles Ishogos. La première est un édifice vertical de cheveux massés sur le haut de la tête en forme de tour, d'une élévation de huit à dix pouces. La tête est rasée depuis le front et derrière les oreilles, jusqu'à la base de la tour chevelue. Pour donner

cette forme à leur coiffure, ces dames se servent d'une sorte de carcasse, le plus souvent en vieux chiffons, autour de laquelle elles enroulent leurs cheveux. Tous les chignons ont ainsi un moule intérieur.

Une autre mode consiste à porter le chignon obliquement, avec deux grosses touffes de cheveux, au-dessus de l'oreille.

Une troisième mode ne diffère de la première qu'en ce que la tour capillaire, au lieu d'être verticale, est placée horizontalement derrière la tête qui est rasée par devant jusqu'en haut. La nuque est également tondue jusqu'au-dessus des oreilles.

Les cheveux qui composent ces tours ont, au milieu et des deux côtés, une ligne de séparation dont les raccords sont ajustés très-proprement. L'architecture générale demande des années d'apprentissage, pour atteindre à la perfection que lui donnent les modèles de l'élégance ishogo. On ne parvient à porter un chignon de premier

ordre qu'à l'âge de vingt ou de vingt-cinq ans. Le grand objet d'ambition pour une jeune femme ishogo, c'est de posséder une tour chevelue telle que je viens de la décrire, bien échafaudée et bien graissée. Il y a des femmes plus habiles que d'autres à se coiffer, œuvre laborieuse qui demande souvent toute une journée.

Les femmes qui ne veulent pas se coiffer elles-mêmes sont obli-

gées de payer une coiffeuse ou de se rendre entre elles le même service.

Ces chignons, une fois établis, peuvent durer une couple de mois sans avoir besoin d'être retouchés. La quantité d'insectes qui s'y logent pendant ce temps-là et qui s'y multiplient à leur aise, est quelque chose d'effrayant. Pourtant les femmes se servent, pour s'en débarrasser, de grandes épingles à cheveux, de fer ou d'ivoire, qui font l'office de peignes. (J'ai décrit ces épingles dans l'*Afrique Équatoriale*.)

La mode des chignons était inconnue en Europe, quand je me suis embarqué ; ainsi les belles Africaines conservent tout le mérite de l'invention.

Les femmes ne portent pas d'ornements à leurs oreilles ; je n'en ai pas vu une seule qui eût les oreilles percées. Sous ce rapport elles diffèrent des Apingis. Quant au costume, elles n'ont, comme toutes les femmes des autres tribus, que deux *denguis* ou pièces de toile, une par devant, l'autre par derrière, en manière de jupe. Ce vêtement étriqué est d'un effet ridicule chez les grosses femmes, en ce que les deux morceaux de toile ne se rejoignent pas bien et s'ajustent de travers.

Les hommes ont aussi une façon bizarre de se coiffer. La mode

la plus fashionable est de se raser toute la tête, à l'exception d'une bande circulaire de cheveux dont on forme trois longues tresses qui se terminent en pointe et pendent le long des joues et de la nuque.

A chaque pointe on adapte soit une grosse perle, soit un morceau de fer ou un fil de cuivre, ce qui produit un effet très-singulier. Les Ishogos se rasent les sourcils et s'arrachent les cils.

Le rasoir du pays, dont se servent également les deux sexes, est une lame recourbée et pointue, bien travaillée et trempée au charbon; le tranchant est du côté convexe. Elle a quatre pouces de long, et le manche est en bois. Des morceaux d'ardoise servent de pierre à repasser.

Les villages ishogos sont grands. Ce qui frappe le plus le voyageur lorsqu'il s'avance du littoral dans l'intérieur, ce sont en effet les vastes proportions, la propreté et la beauté des villages. En général, ils n'ont pas moins de cent cinquante ou cent soixante cabanes qui s'alignent en rues larges et soigneusement entretenues. Chaque maison a une porte de bois, peinte en rouge, en blanc ou en noir, et dont les dessins varient suivant la fantaisie du propriétaire. Un de ces bariolages me frappa par sa simplicité originale. C'était une multitude de points noirs, bordés de blanc, régulièrement disposés sur un fond rouge. Mais que le lecteur ne se figure pas des portes pareilles à celles de nos maisons; celles-là ont à peine deux pieds et demi de haut. La porte de mon habitation avait tout juste trente-sept pouces. Il est heureux que je sois de petite taille, sans quoi j'aurais eu fort à faire pour pénétrer dans mon logis. Les planches qui forment ces portes massives sont taillées à grands coups de hache et avec beaucoup de peine dans les troncs d'arbres, chaque arbre ne fournissant guère qu'une seule planche. Ma cabane avait à peu près vingt pieds de long sur huit de large. Elle se divisait en trois pièces. Celle du milieu, sur laquelle ouvrait la porte, était plus grande que les deux autres.

Les richesses d'un Ishogo, toutes celles du moins qu'il peut serrer dans sa cabane, consistent en une grande quantité de paniers, d'assiettes et de plats d'osier, en plusieursalebasses pour mettre de l'eau, de l'huile ou du vin de palmier; tout cela est suspendu au plafond. Les paniers et les plats sont fabriqués avec des roseaux ou avec l'écorce d'une espèce d'arbre sauvage, découpée en bandes minces. Lesalebasses sont séchées et durcies à la fumée, de manière à durer longtemps. Un article de la plus haute valeur, c'est la provision de tabac, soigneusement enveloppée de feuilles et suspendue

au toit comme le reste. Beaucoup de sacs de coton et d'ustensiles de cuisine sont accrochés ou serrés à l'écart. On voit aussi, le long des murs, des paquets de téguments de feuilles de palmier, qui servent à tisser la toile.

Les Ishogos sont une tribu pacifique et plus industrielle que celles qui vivent près de la côte. Fort peu d'hommes portent des cicatrices de blessures reçues en combattant. Les armes offensives sont rares. En général point de lances, d'arcs ni de flèches, mais seulement quelques sabres, portés par certains habitants dans les visites amicales que l'on se rend d'un village à l'autre. Sous ce rapport, les Ishogos diffèrent beaucoup de leurs voisins les Aponos, qui passent à bon droit pour très-belliqueux. Leurs villages sont entourés de palmiers, et les habitants ne ménagent guère le breuvage enivrant qu'ils en retirent. Pourtant ils ne deviennent pas, comme les Aponos, turbulents et querelleurs quand ils ont vidé leurs coupes. Leur caractère est beaucoup plus doux; mais il faut dire à leur charge qu'ils sont bien plus enclins que les Aponos à vendre les gens de leur tribu comme esclaves, à en juger du moins par la proportion du nombre des esclaves ishogos que l'on rencontre sur le littoral. Ce dernier fait pourrait cependant s'expliquer autrement, si l'on considère que les Ishogos achetés comme esclaves descendent le Rembo-Ngouyai pour se répandre dans le pays compris entre le cap Lopez et le Fernand-Vaz, tandis que la plus grande partie des Aponos sont conduits à la côte par la route de Mayomba. Et, en effet, le commerce des Aponos, particulièrement celui du sel, suit cet itinéraire que l'on m'avait indiqué pour moi-même. Les frontières de l'Ishogo, contiguës au pays des Aponos, avaient été ravagées par la petite vérole avant mon arrivée, et n'en étaient pas encore tout à fait délivrées. Les Ishogos parlent la même langue que les Apingis, laquelle, comme je l'ai déjà remarqué, est tout à fait distincte de l'idiome des Ashiras.

Le peuple ishogo est cité parmi les tribus voisines pour la qualité supérieure et la beauté de ses *bongos* (morceaux de toile servant de vêtements). Ce sont, en effet, d'habiles et industriels tisserands. En se promenant par la grande rue de Mokenga, on voit une quantité de *ouandjas* ou maisons sans murs, dont chacune contient quatre

ou cinq métiers devant lesquels les tisserands assis fabriquent leur toile. Au milieu de l'ouandja brûle un feu de bois, et là vous pouvez voir en passant les tisserands fumer leur pipe et converser tout en travaillant. L'état de tisserand n'est exercé que par des

hommes ; ce sont aussi des hommes qui cousent les *bongos* ensemble pour en faire des *denguis* ou vêtements. Les coutures ne sont pas très-serrées, ni le fil bien beau, mais l'ouvrage est propre, net et régulier ; quant aux aiguilles, elles sortent de leurs propres manufactures.

Les bongos sont souvent rayés ou même ornés de bariolages. On les colore en teignant les fils de la chaîne, ou à la fois ceux de la

chaîne et de la trame. Ces couleurs primitives sont obtenues par la décoction de plusieurs espèces de bois, sauf la noire, qui réclame l'emploi d'une sorte de métal ferrugineux. Les bongos, comme étant la marchandise la plus usuelle et la plus locale, servent de monnaie courante dans cette partie de l'Afrique. Quoique je donne à cette étoffe le nom de toile d'herbe, elle n'est pas fabriquée avec de l'herbe, mais bien avec la pellicule délicate et ferme des petites feuilles de palmier, que des doigts exercés savent détacher adroitement.

Mokenga est un beau village qui contient environ 160 maisons, ce sont les plus grandes que j'aie encore vues dans mon voyage. Le village est entouré d'un bois épais de bananiers dont plusieurs auraient besoin d'étais, tant ils plient sous le poids de leurs énormes bouquets de fruits. Ça et là on voit des bosquets de citronniers dont les fruits dorés tranchent sur leur sombre feuillage. De hauts palmiers, pareils à des tours, dominant toute cette végétation. La rue a dans de certains endroits près de cent mètres de large, et l'on n'y voit pas un brin d'herbe. Les *sycobii* y construisent des nids de tous les côtés. Il y a là des milliers de ces petits oiseaux amis de l'homme.

Mokenga, assis au bord d'un plateau des montagnes de l'intérieur, offre une perspective très-variée et très-pittoresque. La source, où les habitants puisent leur eau, se trouve dans la plus charmante situation du monde. Un filet d'eau claire et fraîche s'échappe des flancs d'une montagne à pic, et se précipite d'une hauteur de neuf pieds environ, dans un bassin de cristal, d'où sort en murmurant un petit ruisseau qui circule à travers une végétation luxuriante. La montagne elle-même et les terrains avoisinants sont couverts de bois, ou plutôt le pays entier n'est qu'une grande forêt coupée de sentiers ombragés qui conduisent à la fraîche fontaine. J'avais coutume de me rendre dans ce lieu tous les matins, pendant mon séjour dans le village, pour prendre des bains ou plutôt des douches. C'est là que la végétation des tropiques se déploie dans toute sa richesse. Favorisés par l'humidité, les arbres et les plantes s'y développent dans tout leur éclat et toute leur beauté, tandis que les lianes pendent gracieusement en festons le long des branches, et que les fougères et les liliacées s'épanouissent sur les bords de la source.

Non loin de Mokenga, un énorme bloc de granit se montrait suspendu à la cime d'une montagne. Par quelle force mystérieuse avait-il été transporté là, c'est ce que je n'entreprendrai pas d'expliquer. Peut-être avait-il été détaché de quelque glacier, comme il arrive dans les latitudes septentrionales. Pourtant en l'examinant avec soin, je n'y ai trouvé aucune trace de rainures. Sur mon chemin, de Mokaba à Yengui, je n'ai rencontré aucun bloc de quartz ni de granit.

Mes visites à cet énorme quartier de roc étaient si fréquentes,

qu'elles éveillèrent l'attention des naturels, et je ne fus pas peu surpris, un beau matin, de trouver le village dans une extrême agitation, sur le bruit que le rocher n'était plus à la même place et que c'était l'Oguizi qui l'avait dérangé. Le peuple n'osait pas m'exprimer ses soupçons; il était même si effrayé qu'il fuyait mes regards; mais on entourait ma troupe et on lui demandait en tremblant si c'était bien moi qui avais déplacé la roche. En vain mes hommes leur riaient au nez, en vain ils conduisirent quelques-uns des plus obstinés sur le lieu même du prétendu miracle; jamais on ne put les

SITE PRÈS DE MORENGA.

convaincre que le bloc était toujours à sa place, tant ils étaient aveuglés par leurs préventions.

Pendant que j'en suis sur le sujet des quartiers de rocs et des indices qui pourraient rattacher leur présence à la question des glaciers, il importe de dire qu'en franchissant les hauteurs boisées qui séparent Obindji de l'Ashira, je fus frappé par l'aspect des rainures bien distinctement empreintes sur des blocs de granit, suspendus aux sommets et aux flancs des montagnes. Il semblerait peut-être naturel d'en conclure que les déplacements de glaces qui ont bouleversé la surface de la terre dans les contrées du Nord, ont eu leur contre-coup sous l'Équateur; mais je crois qu'il vaut mieux ne m'occuper que de ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Je fis venir trois des anciens dans ma cabane, et je leur donnai à chacun des présents où figurait un chapeau rouge. On nous annonça un bal pour le soir afin de me faire voir la danse des Ishogos. Je suis maintenant en termes d'amitié avec les habitants, et ils ont l'air de m'aimer beaucoup, moi et les gens de ma troupe.

22 Juin.— Nous quittâmes Mokenga à onze heures vingt minutes. Au moment du départ, une troupe de femmes vint nous apporter une petite provision de pistaches pour notre route. Elles semblaient fort affligées de cette séparation. A peine sortis du village, nous eûmes à gravir une pente assez rapide. Au bout d'une heure de cette marche ascendante, mes anéroïdes marquaient 738 pieds au-dessus du niveau de la mer. A trois ou quatre milles de Mokenga, nous traversâmes un petit cours d'eau appelé Dongon.

Dans un village ishogo, nommé Diamba, où nous passâmes vers deux heures, je vis deux têtes de gorilles, mâle et femelle, attachées à deux poteaux sous un arbre du village, au milieu de la rue. Je dois dire, pour expliquer ce fait, que dans presque tous les villages ishogos que j'ai visités, s'élève un grand arbre, au milieu de la rue principale, à côté de la maison du Mbuiti ou de l'idole de ce village. L'arbre est une espèce de figuier dont les feuilles sont larges, épaisses et lisses. On le plante en même temps que l'on construit le village, comme un talisman qui doit porter bonheur aux habitants. Si l'arbre vit, on y voit un heureux présage; s'il meurt, on abandonne le pays et l'on va s'installer ailleurs. Cet arbre croît rapidement; il

montre de loin sa couronne de feuillage qui ombrage le milieu de la rue. On enterre à ses pieds des fétiches semblables à ceux que j'ai décrits dans le village de Rabolo sur le Fernand-Vaz, et les têtes de gorilles, placées à Diamba sur des poteaux, étaient sans doute aussi des espèces de fétiches. De pareils arbres sont regardés comme sacrés. Ce qui leur prête un charme superstitieux de plus, c'est la multitude de petits oiseaux familiers (le *sycobius*) qui abritent leurs nids sous son feuillage. Ces charmants petits oiseaux aiment la société de l'homme presque autant que leur propre espèce. Ils se réunissent quelquefois sur ces arbres en troupes innombrables, et le bruit assourdissant de leur ramage et de leur caquetage, quand ils bâtissent leurs nids et qu'ils donnent à manger à leurs petits, surpasse quelquefois le tapage même que font les nègres; et ce n'est pas peu dire.

Les habitants de Diamba, qui avaient entendu parler de la manière dont nous nous étions conduits avec les gens de Mokenga, nous prièrent de nous arrêter une nuit dans leur village. Je n'acceptai pas cette invitation.

Le pays que nous traversions devenait de plus en plus montagneux; nous marchions à travers bois sans rien voir autour de nous; seulement dans les endroits où l'on avait abattu des arbres pour préparer des plantations, nous pouvions, par quelques échappées, découvrir deux hautes montagnes appelées, l'une Migoma, et l'autre Ndjangala.

Notre route nous conduisait sur le mont Migoma, d'où nous pûmes jouir d'une vue magnifique, du côté du sud et du sud-est. Des chaînes de montagnes, toutes boisées de la base au sommet, s'étendaient aussi loin que mes yeux pouvaient atteindre. Je constatai, au moyen du compas, qu'elles se dirigeaient du nord-ouest au sud-est. Nous passâmes, le soir, devant deux autres villages ishogos, et la nuit venue, nous établîmes notre camp au pied d'une montagne nommée Mouida, sur les bords d'une jolie petite rivière, la Mahonina. Nous avons fait près de dix milles depuis notre départ de Mokenga.

25 Juin. — Notre nuit ne fut pas des plus tranquilles. Chacun de nos Ishogos fut obligé de veiller à son tour; car des léopards rôdaient autour de nous. Je dormis fort peu pour ma part, ne me souciant guère de servir de régal à ces bêtes affamées.

A huit heures du matin, nous quittâmes nos abris de feuillage. A dix heures, nous arrivions sur les bords de l'Odiganga, cours d'eau pittoresque, l'un des tributaires du Ngouyai. A l'endroit où nous débouchâmes sur la rive, le passage pouvait s'effectuer à gué en cette saison et l'eau ne nous montait que jusqu'aux hanches. Mais à quelques pas plus loin, la rivière devenait très-profonde, car elle n'est guéable que par places. Pendant la saison des pluies elle est même si dangereuse que les indigènes ne la traversent que sur un radeau, assujetti par des cordes aux arbres des deux rives. L'Odiganga forme la limite à l'est du territoire ishogo, et coule vers le sud-est. On voit deux villages ishogos assis sur la rive droite et un village ashango sur la rive gauche. Les deux tribus sont d'ailleurs assez singulièrement mélangées dans les villages ishogos, un côté de la rue étant habité par l'une, et le côté opposé par l'autre; elles sont probablement alliées par de fréquents mariages et vivent ainsi en communauté. Peut-être aussi des clans isolés, voyant décroître rapidement leur population, se sont-ils réunis ensemble pour former un seul village important et compacte.

Quand nous eûmes traversé l'Odiganda, ce qui n'était pas chose facile, en raison de la force du courant, nous atteignîmes le village de Makonga. Je remarque ici, en passant, que les villages que j'ai vus ne s'étendent jamais parallèlement aux rivières ni sur leurs bords, mais qu'au contraire ils forment un angle droit avec elles, de sorte que le village part ordinairement de la rive pour s'en éloigner.

Mes porteurs ishogos trouvèrent dans ce pays beaucoup d'amis et de beaux-pères. Aussi, quoique nous n'eussions fait que cinq milles ce jour-là, s'empressèrent-ils de prétexter la fatigue pour s'arrêter une journée. Mokounga me fit toute sorte d'excuses à ce propos, et je fus obligé, bien malgré moi, de donner l'ordre de faire halte.

24 Juin.—Je m'aperçois que le vieux Mokounga, le chef de mes ishogos, n'a aucune influence sur ses hommes. Quand je lui eus commandé ce matin de se préparer à partir, les porteurs, sans tenir compte de ses ordres, voulurent rester un jour de plus dans le village. Heureusement j'avais parmi eux un homme plus influent que leur chef, nommé Maduta, d'une famille en partie ashango, et qui m'aida

dans mes efforts pour remettre ma troupe en marche. Enfin, après mille difficultés, nous réussîmes à sortir du village à neuf heures du matin. Les habitants désappointés nous escortèrent au moment du départ et firent diverses tentatives pour retenir mes porteurs. Ils maudissaient tous Maduta, disant qu'ils lui régleraient son compte s'il revenait jamais dans le village; car c'était sa faute si l'Ibamba ne demeurait pas avec eux et ne leur donnait pas plus de perles. Il fallait à ce moment quelque fermeté pour maintenir mes gens dans l'ordre; aussi, dès que les porteurs furent prêts, j'ordonnai à Igala de prendre la tête, le pistolet au poing, et nous défilâmes un par un, le long de la rue. C'était moi qui menais l'arrière-garde.

Nous avions à peine évacué le village quand nous eûmes à gravir une montagne escarpée nommée Madombo. La pente était si roide que parfois nous étions forcés de nous accrocher aux buissons. En plusieurs endroits, des arbres abattus nous barraient le chemin, les ronces et les épines déchiraient nos vêtements, et les porteurs luttèrent contre ces obstacles en proférant mille imprécations. Le sommet de la montagne forme un plateau très-étendu dont l'altitude moyenne, suivant mes anéroïdes, est de 4226 pieds. Nous cheminâmes à cette hauteur pendant près de trois milles, puis nous redescendîmes un peu, et nous nous arrêtâmes pour déjeuner sur les bords d'un petit ruisseau appelé Maudjao.

Avant de reprendre leurs bagages, les porteurs vinrent me trouver en corps, et me prièrent tout doucement de leur donner quelques perles pour acheter des pistaches dans les villages ashangos. Je leur dis que mon intention était de leur en donner à Magonga; et en même temps, j'ouvris mes sacs pour leur en distribuer quelques-unes; mais je m'aperçus avec surprise qu'il y avait entre eux un petit complot organisé. Ils commencèrent par se plaindre que j'avais été plus généreux pour les Aponos que pour eux; que j'avais comblé ceux-là de cadeaux; qu'ils l'avaient vu; et le principal orateur de la troupe, celui même qui nous avait suscité des difficultés dans le village que nous quitions, eut l'impudence de dire à ses camarades: — « S'il ne veut pas nous donner ce que nous demandons, il faut le planter-là. » Toute la troupe alors, laissant ses fardeaux à terre, déclara qu'elle voulait s'en retourner. Le moment

était critique. Je sentis qu'une démarche énergique était absolument nécessaire pour couper court à cette insubordination. J'ordonnai à mes Commis de prendre leurs armes : quelques instants après, ils s'avançaient résolument vers les mutins et les couchaient en joue. Je dis à ceux-ci de s'en aller maintenant s'ils le désiraient, sauf à voir comment ils s'y prendraient pour arriver vivants à l'autre bord du ruisseau. Cette démonstration fit son effet; ils tendirent les mains vers moi en implorant leur pardon. Il est clair que ces petites insurrections étaient concertées d'avance, et que les drôles voulaient essayer de m'extorquer quelques objets, sans cependant avoir l'intention d'en venir tout à fait aux extrémités. Peu de temps après cette scène, ils reprenaient leurs bagages et se remettaient gaiement en route, chantant, riant et bavardant tout le long du chemin, comme s'il ne s'était rien passé.

Une heure plus tard, nous arrivions à un grand village ashango, appelé Oyégo ou Moyégo, que nous traversâmes sans nous arrêter. Les habitants, que mes bottes semblaient étonner plus que toute autre chose, s'écriaient : — « Voyez, voyez ! il a des pieds d'éléphant ! » La route montait continuellement. Dans un endroit où je m'arrêtai, je mesurai une hauteur de 1486 pieds, ces terrains étant encore plus élevés que le plateau de Madombo.

A quatre heures de l'après-midi, nous rencontrâmes un autre village ashango. Je ne voulus pas y accepter l'hospitalité, effrayé par le tapage et l'importunité des habitants. Je sentis que ma pauvre tête n'y résisterait pas. J'établis donc mon camp à quelque distance, en élevant comme à l'ordinaire de légers abris formés par des pieux couverts de feuilles.

25 Juin. — L'élévation de mon camp est de 1480 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le thermomètre marquait à six heures du matin 72 degrés Fahrenheit, et 73 dans l'après-midi. Un brouillard épais s'étendit de grand matin comme un voile sur les forêts voisines et nous déroba la moitié du village, ainsi que les palmiers qui l'entouraient. Devant nous se dressaient des cimes bien plus hautes encore que le sol où nous marchions. Enfin, nous nous trouvions au cœur des régions montagneuses de l'intérieur de l'Afrique.

Il est curieux de voir la rue de ce village, habitée d'un côté par

les Ashangos, et de l'autre par des nègres de la tribu des Njavis. Il paraît que ceux-ci avaient été chassés à l'ouest par les hostilités d'une tribu puissante, les Ashanguis, leurs voisins à l'est, dont j'aurai occasion de parler plus loin; car le territoire occupé par les Njavis est situé entre la terre d'Ashango et le pays des Ashanguis. Ces Njavis sont les nègres les plus timides et les plus farouches que j'aie jamais vus. Ils me fermaient leurs maisons, et paraissaient tout effrayés dès que je regardais de leur côté.

Les rues de tous les villages ashangos que j'ai eu l'occasion de voir sont moins larges que celles des villages ishogos. Quant aux habitants, mes premières impressions ne leur furent pas favorables. Ils ne nous apportèrent pas d'aliments en échange de mes présents, et le peu d'individus qui venaient à notre camp passaient tout leur temps en bavardages fastidieux, jusqu'à m'en rendre malade. Mes Ishogos recommençaient à donner des signes de mécontentement, non plus contre moi cette fois, mais contre les gens du pays. — « S'il n'y a rien à manger ici, disaient-ils, allons-nous-en. Nous ne pouvons pas nous arrêter dans des villages où l'on ne donne pas de chèvres à l'Oguizi. » Les drôles savaient bien que les chèvres qu'on me donnait étaient pour eux; car je nourrissais bien mes porteurs, et ce qui avait engagé beaucoup d'entre eux à me suivre, c'est que les Aponos leur avaient parlé du grand nombre de chèvres qu'ils avaient eu à manger pendant qu'ils étaient à mon service.

En réalité, je commençais à être à bout. C'était une rude tâche que j'avais entreprise. Les difficultés ordinaires d'un voyage, les marches forcées, les veilles nocturnes, les passages de rivières, les chaleurs excessives, tout cela n'était rien en comparaison des obstacles et des ennuis que ces capricieux Africains accumulaient sur ma route. J'en étais venu à craindre les endroits habités. Tantôt c'était un peuple frappé de panique qui fuyait à mon approche; tantôt c'étaient des importuns qui me fatiguaient par leur curiosité, leur mobilité d'idées, leur glotonnerie, et surtout par leur insupportable tapage. Et cependant je suis obligé de faire tout mon possible pour gagner leurs bonnes grâces; car je ne puis rien sans eux. Comment voyager sans guides dans des forêts sauvages où les sentiers frayés sont un vrai labyrinthe? Comment me présenter dans les

villages sans des intermédiaires pour m'aboucher avec les habitants et leur donner de moi une idée favorable ? Ces gens-là avaient déjà assez peur de nous, quoique nous vinssions accompagnés de leurs amis. Il faut que j'affecte un air de bonne humeur avec eux, quand je souhaiterais souvent qu'ils fussent tous au fond de la mer. Ils assiégent ma cabane, ils crient à tue-tête, et aussitôt que je parais, ils se sauvent à toutes jambes. Si je rentre dans ma hutte, alors ils reviennent à la charge et recommencent leurs clameurs pour m'attirer dehors. Pendant le peu de jours que je passe dans un village, je vais de maison en maison, distribuant des perles aux femmes, caressant les enfants, et calmant par de douces paroles les frayeurs et les préventions des hommes. Je m'assieds près de leur feu. S'ils mangent, je demande à goûter de leurs mets ; ce qui leur plaît toujours beaucoup.

Eh bien, malgré tous ces efforts pour captiver leur bienveillance et leur amitié, j'ai toujours à craindre, lorsque j'entre dans un village, d'y être accueilli par une volée de flèches empoisonnées.

26 Juin. — Il y avait encore ce matin un épais brouillard, qui a duré depuis le lever du soleil jusqu'à neuf heures. Je pus déjeuner ce jour-là, car nous étions parvenus enfin à acheter deux poules dans ce village d'effarouchés. Comme j'avais pris des altitudes d'étoiles à Makonga, j'espérais bien en faire autant ici ; malheureusement l'état de l'atmosphère ne le permit pas. Dès lors, n'ayant pas de motif pour rester là plus longtemps, et invité par une députation à me rendre dans un village voisin, nommé Niembouai, je résolus de me remettre en route ce jour-là même, de bonne heure. Mais voilà qu'au moment de charger les bagages, on ne trouve plus le chef de la troupe, Mokounga, ni deux des porteurs. Ils étaient allés, on ne savait où, festoyer et boire avec leurs amis. Je perdis à ce coup toute modération et j'allai parcourir le village, décidé, s'il le fallait, à user de violence pour ressaisir mes réfractaires. Je trouvai l'un d'eux assis au coin du feu, à côté d'un grand pot de bananes, toutes prêtes pour le déjeuner. Sur son refus de me suivre, je le frappai avec la crosse de mon fusil. Ces démonstrations énergiques ne manquent jamais leur effet ; mais on est obligé d'en user avec ménagement, car on inspire ainsi la frayeur à ceux que l'on a besoin d'ama-

douer. L'homme en tombant renversa le pot de bananes bouillies. De là toute une maison en rumeur, puis tout le village; car la femme jetait les hauts cris, injuriant l'homme qui avait cassé sa vaisselle. Mokounga sortit de l'endroit où il se tenait caché, en me suppliant humblement de lui pardonner, et pendant que je ramenaï les coquins à notre camp, il m'accompagnait tout le long de la rue en frappant sur son kendo pour apaiser ma colère. Combien j'eus lieu de regretter alors mes anciens porteurs aponos!

A la fin nous nous remîmes en route. Pendant quelques milles encore nous continuâmes à monter. Partout où les éclaircies de la forêt me permettaient de jeter un coup d'œil, nous pouvions voir le terrain s'élever dans la direction de l'est et du sud-est. De grosses roches ferrugineuses bordaient le chemin. Notre entrée à Niembouai fut des plus triomphantes, en comparaison de la réception qu'on nous avait faite ailleurs, et cela, grâce à l'un des anciens de Niembouai qui était venu à Mokenga du temps que j'y étais moi-même, et qui à son retour avait disposé les habitants en ma faveur. On ne marqua pas de frayeur, on n'essaya pas de s'enfuir à mon approche. On avait préparé pour moi la maison la plus commode. Elle appartenait au vieillard que nous avions rencontré à Mokenga, et qui maintenant me réclamait comme son hôte, honneur que les usages du pays défendaient de lui disputer.

Avant d'entrer dans le village, mes porteurs ishogos, cédant à leur gourmandise ordinaire, résolurent de faire halte pour manger la seule chèvre qui nous restât; ils voulaient ainsi éviter de partager ce régal avec leurs parents de Niembouai. Les Africains sont des gloutons renforcés, et malgré l'habitude que j'avais de leurs prouesses en ce genre, je fus on ne peut plus contrarié de la conduite de mes porteurs; car rien n'était moins raisonnable que de s'arrêter sur le bord de la route, de tuer la chèvre et de faire du feu, sans être à portée de se procurer de l'eau dans les environs.

27 Juin. — Le roi de Niembouai, comme la plupart de ses collègues, ne se montra pas lors de mon arrivée et ne reparut que dans l'après-midi. La raison qui les éloignait tous des villages jusqu'à ce que j'y eusse demeuré quelque temps, c'était, m'a-t-on dit, la croyance au mauvais air que j'apportais avec moi et qui pou-

vait leur faire beaucoup de mal ; ils attendaient donc que ce souffle malsain fût sorti du village, avant d'y faire eux-mêmes leur rentrée.

Les présents et les vivres à acheter affluèrent bientôt chez moi, et j'eus des provisions en abondance. J'aimais à voir la conduite convenable et pleine d'égards de ce peuple. Il faut que les habitants de Niembouai aient entendu parler de mon aversion pour la curiosité indiscreète et pour le tapage, car ils s'observent bien mieux que leurs voisins. Quoi qu'il en soit, je résolus de récompenser ces bons sentiments en étalant à leurs yeux quelques-unes des merveilles que j'avais apportées. Je fis part aux anciens de cette intention ; aussitôt la population accourut se ranger autour de moi. Je plaçai ma boîte à musique au milieu du cercle, je la montai et je la fis jouer. Ils étaient tous muets d'étonnement. D'abord ils n'osèrent pas regarder la mécanique, puis ils portèrent leurs regards de la boîte à moi et de moi à la boîte, persuadés qu'il y avait entre elle et moi quelque communication secrète. Je m'en allai alors dans le bois pendant que la musique continuait. Quand je revins, le même étonnement silencieux régnait dans la foule, la mécanique marchait toujours, et chacun restait cloué à sa place, comme par enchantement. Voyant que l'air allait finir, je criai aussi haut que je le pus : — « Assez. » Et l'interruption qui suivit cet ordre leur causa autant de stupéfaction que la musique même. Je pris ensuite mon revolver et j'en tirai plusieurs coups, auxquels mes hommes répondirent par des coups de fusil. Là-dessus les Ashangos se mirent à crier tous d'une voix : — « L'Esprit, oui l'Esprit est venu parmi nous ! »

Dès que cet enthousiasme fut un peu calmé, j'apportai l'accordéon. Je ne pus faire que du bruit sur cet instrument, puisque je ne sais pas en jouer. Le même silence admiratif accueillit cette nouvelle musique. Et quand j'attaquai quelques notes d'en haut, avec *tremolo* et *crescendo*, tout le monde leva les bras dans un état de surexcitation extraordinaire. Il est impossible de décrire l'effet que cet instrument produisait sur leurs nerfs. Le roi, pendant que je jouais, frappait continuellement sur son kendo, en invoquant les esprits de ses ancêtres. Je n'avais montré toutes ces merveilles dans aucun village, depuis que j'avais quitté Mayolo. On peut aisément se faire une idée de la stupeur, de l'admiration enfantine et de la simplicité

naïve de ce peuple primitif, qui n'avait probablement jamais vu aucun article de fabrique étrangère, excepté les perles et les objets de cuivre.

Cependant ils connaissaient les bouteilles. On en rencontre çà et là dans l'intérieur, et il est même assez singulier que cet article de commerce ait pénétré si avant. Les chefs y attachent une haute valeur. Ce qu'ils convoitent le plus ardemment, c'est une bouteille noire pendue à leur côté et contenant leur vin de palmier. Ils regardent la bouteille comme un perfectionnement de laalebasse de leur pays, et cela, sans aucun doute, parce qu'elle leur arrive de l'étranger. Si une femme ou un esclave a le malheur de casser une bouteille, c'est une terrible affaire.

Mes jongleries avaient produit sur l'esprit de ce peuple un effet merveilleux dont je voulais tirer avantage, aussi priaï-je le roi de me laisser voir sa maison Alumbi, où il se rendait deux fois par jour, le matin et à la tombée de la nuit. Vers le soir, il y allumait toujours du feu, il frappait sur son kendo et parlait aux esprits de ses ancêtres. Comme cette petite cabane était tout proche de ma demeure, j'écoutais ce qui s'y passait, et de temps en temps je pouvais distinguer mon nom au milieu des invocations du roi. Pourtant, malgré sa promesse de m'introduire dans sa maison Alumbi, il évita toujours de le faire, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre.

Le roi était gratifié d'un grand nombre d'épouses; l'une d'elles, la reine (ou première), était une toute jeune femme délicate, qui n'avait pas plus de dix-sept à dix-huit ans. Elle n'était pas craintive, comme la plupart des femmes des pays que je venais de traverser. Elle me fit la cuisine et me donna des bananes pour mes hommes. Voulant lui témoigner ma reconnaissance, je lui fis cadeau d'une chèvre, ou du moins je voulus lui en faire cadeau; mais Mokounga se mit à rire de tout son cœur : — « Vous ne savez donc pas, me dit-il, que les Ashangos et les Ishogos défendent à leurs femmes de manger de la chèvre? » La chose était vraie, quoique je n'y eusse jamais fait attention jusque-là. Il n'est permis ni aux femmes ni aux filles de goûter de la viande de chèvre ou de poule, les hommes aimant mieux sans doute se réserver ce genre d'aliments assez rare. C'est seulement chez les Commis et les Mpongwés que cette interdic-

tion n'existe pas ou qu'elle a été abolie. Je retirai donc mon présent, et je remis à la jeune femme un collier de perles en échange.

Je donnai aujourd'hui une bonne leçon à mes Commis, et particulièrement à Makondai. Ces nègres des côtes affichent un souverain mépris pour ceux de l'intérieur, et j'ai souvent remarqué chez mes hommes, à mesure que nous nous avançons dans le pays, une tendance toujours croissante à insulter les anciens et les chefs des villages par où nous passions. Quelques jours auparavant j'avais vu Makondai, abordé par un Ishogo, lui tourner le dos avec une expression de dégoût et cracher à terre. Ce jour-là, comme un des neveux du roi venait s'asseoir près de lui, il se leva en disant qu'il ne pouvait rester à côté de ces esclaves, tant ils sentaient mauvais. Quoiqu'il eût prononcé ces mots en langage commi, je vis que l'Ashango l'avait compris et qu'il en était vivement offensé. Je ne sais ce qui s'en serait suivi si je n'étais pas intervenu. Je pris donc Makondai à part, et je lui fis une verte semonce. Le reste de mes Commis partageait la manière de voir de Makondai; tous ces gens-là se croyaient bien supérieurs aux Ashangos. — « Ils n'étaient, disaient-ils, ni des hommes des bois, ni des esclaves (faisant allusion par là aux Ashangos qu'on envoyait à la côte pour être vendus); ils ne limaient pas leurs dents et ne se barbouillaient pas de poudre rouge, etc. » Je leur dis que tous les nègres étaient de la même race, et qu'il y avait eu un temps, assez peu éloigné, où les Commis eux-mêmes se vendaient entre eux comme esclaves. En fait, ils obéirent à mes ordres et s'abstinrent désormais de marquer ouvertement leur mépris à leurs hôtes; mais tous mes arguments ne purent les convaincre que les Ashangos eussent des droits naturels égaux aux leurs. Je leur ai souvent entendu dire : — « Comment Chaillie peut-il croire que nous soyons du même sang que ces esclaves? »

28 Juin. — Le sol est tout détrempé à la suite d'une pluie incessante de plusieurs heures, et nous sommes pourtant au milieu de la saison sèche. Évidemment il n'y a pas de distinction bien tranchée entre les saisons dans ces montagnes de l'intérieur.

On m'a dit aujourd'hui et l'on m'a répété plus tard que la tribu appelée les Ashanguis se rencontre à quelques journées de marche plus loin à l'est, sur les bords d'une large rivière. Cette

rivière doit être ou le Congo ou quelque cours d'eau inconnu se déversant dans le grand fleuve.

Un fait assez étrange, c'est que dans la plupart des villages ashangos les habitants se sont toujours montrés avides de se procurer de la poudre à canon. Mes porteurs payaient une partie de leurs dépenses avec de la poudre, et beaucoup de nègres avaient une gourde faite exprès pour mesurer celle que je leur donnais, en échange de leurs fournitures de vivres. Je m'étonnais d'abord de cette passion pour la poudre chez des gens qui n'avaient pas de fusils et qui même avaient peur d'en manier. Quand je leur exprimai cette surprise, ils me répondirent qu'il y avait une tribu nommée Ashangui, établie plus loin que les Njavis et les Abombos, qui leur achetait de la poudre et leur donnait du fer en paiement; que la terre de ce pays-là renfermait une grande quantité de fer; que toutes les enclumes que j'avais vues venaient de là; que leurs sabres à eux, leurs piques, les pointes de leurs flèches, enfin toutes leurs armes, tous leurs ustensiles coupants, piquants ou tranchants, étaient forgés avec le métal de ce même pays; car le fer du commerce de la côte ne pénètre pas si avant chez ces tribus de l'intérieur.

Nous devons conclure de ces achats de poudre, que les Ashanguis possèdent des fusils, achetés sans doute des commerçants du Congo. En m'avancant à l'est de Niembouai, je m'aperçus que les perles n'étaient pas rares dans le pays et je pensai qu'elles avaient dû y pénétrer par la voie du Congo, à travers la tribu des Ashanguis. En effet, tous les indigènes me dirent que les perles venaient chez eux par un grand fleuve. C'est aussi d'Europe que l'on tire le cuivre.

Je pris des informations sur les *Sapadis*, cette mystérieuse peuplade aux pieds fourchus, qui, au dire des esclaves de la côte, devait habiter vers ces régions; mais, comme je m'y attendais bien, on me dit là comme partout que je la trouverais beaucoup plus loin. Il est très-probable que ces contes sur les Sapadis tirent leur origine de l'existence des Obongos, ou nègres nains, qui habitent en effet la terre d'Ashango, comme nous le verrons tout à l'heure.

CHAPITRE XVI

LA TERRE D'ASHANGO

Ciel nuageux de l'Ashango. — Grand palabre. — Renvoi des porteurs ishogos. — L'idole du village. — Cérémonies religieuses dans un village d'Obongos. — Demeures et habitudes de la race naine. — Mesure de la taille des Obongos. — La rivière Ouano. — Singulier bac. — Le mont Mogiama; son élévation. — Village de Mongon; sa latitude, sa longitude, et sa hauteur au-dessus du niveau de la mer. — Village de Niembouai-Olomba; sa situation pittoresque. — Invasion des fourmis Bashikouais. — Ascension du mont Birogou-Bouanga; son élévation. — Nouveaux embarras. — Vol commis par mes porteurs ashangos. — Mesures énergiques. — Je me remets en route. — Arrivée à Mobana. — Départ d'une fiancée. — Arrivée à Mouaou-Kombou.

29 Juin. — Le ciel, sur ces hauteurs, est constamment nuageux ou brumeux. Le soleil s'est à peine montré hier pendant quelques minutes, et, la nuit venue, la lune n'est pas restée assez longtemps visible pour me permettre de faire des observations. Il en est de même aujourd'hui, à ma grande contrariété, car je comptais prendre des distances lunaires.

Un grand palabre vient d'avoir lieu aujourd'hui. Les anciens de Niembouai étaient tous rassemblés, assis par terre en demi-cercle et fumant, avec une imperturbable gravité, des pipes longues de trois pieds. Le grand nombre de vieillards que j'ai vus là était un fait remarquable. Cette longévité témoigne à la fois de la salubrité du climat, de l'absence de guerre, et de la rareté des supplices pour crime de sorcellerie. Le peuple de ce pays, comme les Ishogos en général, semble avoir bien plus de respect pour la vieillesse que les autres tribus nègres.

Il fallut que Maduta et Mokounga entrassent dans de longues explications pour faire entendre à ces hommes vénérables que je

n'étais pas venu chez eux dans le but d'acheter des esclaves et de l'ivoire, mais seulement pour visiter les tribus africaines les unes après les autres. Il leur fallut aussi, comme à l'ordinaire, énumérer toutes les étapes de mon voyage et décliner les noms de tous les chefs qui m'avaient successivement prêté leur appui. Maduta est allié par mariage à quelques familles de Niembouai : circonstance favorable à ma bienvenue. Il insista particulièrement sur les invitations qui m'avaient été faites en route de m'arrêter dans divers villages, offres que j'avais toujours refusées, afin de réserver mes cadeaux pour les bons habitants de Niembouai. Cette annonce fut accueillie avec enthousiasme, avec cris répétés de — « Novano ! Novano ! » Ces bons habitants devaient de leur côté, pour reconnaître ma préférence, surpasser les autres villages en générosité, par l'abondance des vivres qu'ils auraient à me fournir. Maduta termina cette harangue filandreuse, qui n'avait pas duré moins d'une heure, en déclarant que les Ishogos avaient accompli leur tâche ; ils m'avaient amené sain et sauf dans l'Ashango ; c'était maintenant un devoir ou un point d'honneur pour le peuple de Niembouai de me faire pénétrer plus avant dans l'intérieur.

Les Ashogos crièrent tout d'une voix : — « Oui, notre honneur le commande ; nous conduirons l'Oguizi ! » puis ils entamèrent à leur tour d'interminables discours ; enfin le palabre fut dissous à la satisfaction générale, après trois heures de séance.

En sortant de là, je remis à mes porteurs ishogos le complément de leur solde et je leur distribuai des présents d'adieux. Je leur donnai en outre une chèvre pour manger en route ; après quoi, ils partirent pour retourner chez eux, non sans m'avoir comblé de bénédictions. Rien ne cause plus de plaisir à ces gens-là que les présents d'adieux, par la raison qu'ils ne s'y attendent pas.

Je suis allé ce soir voir l'idole du village, ou Mbuiti (en d'autres termes, la sainte patronne du pays), et je fus témoin d'une grande cérémonie qui se passa dans sa demeure sacrée. Comme chez les Avias et les autres tribus, l'idole est une monstrueuse et indécente figure de bois, du sexe féminin. J'ai remarqué que plus nous avançons dans l'intérieur du pays, plus ces figures étaient grossièrement travaillées. L'idole, dressée au fond d'une cabane étroite et basse, de quarante à cinquante pieds de long sur dix de large, était bariolée

de rouge, de blanc et de noir. Quand j'entrai dans la cabane, je la trouvai pleine d'Ashangos, rangés en ordre des deux côtés, ayant devant eux des torches allumées, fichées en terre. On distinguait au milieu de la foule deux personnages mbuitis, c'est-à-dire deux espèces de pontifes affublés de lambeaux de toile du pays, grotesquement peints de diverses couleurs, une joue blanche, une joue rouge, la poitrine rayée de jaune et le tour des yeux barbouillé à l'avenant. Ces couleurs sont le produit d'une décoction de divers bois de teinture, mêlée à de la terre détrempée. Les autres Ashangos étaient aussi rayés et bariolés de la même façon, et la lumière des torches, réflétee sur ces figures bizarres, leur donnait l'aspect d'une troupe de démons, réunis dans les régions infernales pour célébrer quelque rit sacrilège. A leurs jambes pendaient des feuilles blanches arrachées à des cœurs de palmiers. Plusieurs d'entre eux portaient des plumes, d'autres des feuilles roulées en forme de cornes derrière les oreilles, et tous tenaient à la main un bouquet de feuilles de bananier.

Dès que je fus entré, la cérémonie commença. Tous les hommes s'accroupirent à terre et se mirent à entonner une sorte de chant sauvage. Il y avait près de l'idole un orchestre composé de trois tambours ayant chacun deux baguettes, d'un joueur de harpe, et d'un exécutant sur un morceau de bois creux qui, au lieu de poser à terre, était suspendu à deux autres morceaux de bois, de manière à produire plus de sonorité. Sur cette musique, les deux personnages mbuitis dansaient je ne sais quel pas de fantaisie, au beau milieu de la cabane sacrée, en se livrant à toutes sortes de contorsions bizarres. Toutes les fois que ces deux pontifes s'interrompaient pour parler, un profond silence s'établissait dans l'auditoire. Pendant le cours de la cérémonie, la foule accroupie se redressait de temps en temps et entourait les danseurs en chantant de plus fort en plus fort, puis elle reprenait sa première attitude. Cette manœuvre se répéta à plusieurs reprises. On se serait cru à une foire de village. Nos deux mbuitis, je dois en faire la remarque, étaient venus de loin pour jouer leur rôle dans cette espèce de représentation théâtrale. Ces officiants, comme les docteurs en sorcellerie, sont d'importants personnages chez les tribus de l'intérieur. Les uns ont plus de réputation que les autres; mais, en général, ceux qui demeurent le plus loin sont les

plus accrédités. A la fin, excédé de fatigue, assourdi par le bruit, ne voyant ni sens ni variété dans toutes ces momeries, je retournai me coucher à dix heures et demie.

50 Juin. — Je pus déterminer à Niembouai une hauteur de 4896 pieds au-dessus du niveau de la mer. Je parvins aussi à faire de bonnes observations sur la latitude et la longitude de ce village. Il est situé à $1^{\circ} 58' 54''$ de latitude Sud, et à $41^{\circ} 56' 38''$ de longitude est.

J'avais ouï dire qu'il y avait, dans le voisinage de Niembouai, un village d'Obongos, ou de Nains sauvages. L'un de mes premiers soins en arrivant fut, comme on le pense bien, de m'informer du lieu où je pourrais trouver ces singuliers êtres. Ils viennent fréquemment, à ce qu'il paraît, dans le village de mes hôtes, mais ils ne se souciaient pas d'y paraître tant que j'y séjournerais moi-même. Les Ashangos, loin de mettre obstacle à mon désir, offrirent de m'accompagner chez les Obongos. Ils me conseillèrent cependant de ne prendre que très-peu de monde avec moi, afin de faire le moins de bruit possible. On me donna deux guides et j'emmenai trois de mes hommes. Nous partîmes le matin; au bout de vingt minutes de marche, nous étions parvenus à l'endroit désigné. Dans un coin de la forêt se cache une douzaine de petites huttes, où demeure cette étrange tribu. Elles sont disséminées sans ordre, et n'occupent dans leur ensemble qu'un espace fort étroit. La forme de ces huttes est la même que j'ai déjà décrite, lorsque nous rencontrâmes, près d'Yengué, un village d'Obongos abandonné par ses habitants. De même ici, nous n'aperçûmes en avançant aucune apparence de créatures vivantes; et en effet, le village était désert. Les cabanes sont si légères et les habitants d'une humeur si changeante, que ceux-ci sont toujours prêts à se déplacer. Les habitations nous parurent horriblement sales; tandis que mes hommes et moi nous nous occupions d'en visiter l'intérieur, nous nous sentîmes tout à coup assaillis par une telle armée de puces, qu'il fallut bien vite battre en retraite. Si les habitants avaient déserté leur logis, c'est à coup sûr qu'ils en avaient été chassés par les insectes.

Laissant là les cabanes abandonnées, nous poursuivîmes notre

RECONNAISSANCE D'UN CAMPMENT DES ORONGOS NAINS.

Mes guides aslangos tenaient à la main un cordon de perles...

chemin à travers la forêt, et bientôt, à la distance d'un quart de mille environ, nous rencontrâmes un autre village d'Obongos composé, comme le premier, d'une douzaine de huttes mal construites et dispersées au hasard sur la surface d'une petite clairière. Ces demeures étaient bâties depuis peu; car les branches d'arbres dont elles étaient faites avaient encore leurs feuilles toutes fraîches. Les petits trous qui leur servent de portes étaient bouchés par d'autres branches d'arbres récemment détachées avec leur feuillage, et plantées en terre. Nous prîmes les plus grandes précautions pour nous approcher, afin de ne pas effaroucher les timides habitants. Mes guides ashangos tenaient à la main un cordon de perles, en signe de leurs dispositions amicales. Mais tant de soins furent perdus; car les hommes au moins étaient déjà décampés avant notre arrivée. Nous courûmes aux huttes, où nous découvrîmes trois vieilles femmes avec un tout jeune homme, qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir comme les autres, sans compter quelques enfants, cachés dans l'une des cabanes.

Mes guides ashangos firent tout ce qu'ils purent pour apaiser les frayeurs de ces tremblantes créatures, disant que je n'étais pas venu pour leur faire du mal, mais pour leur apporter des perles. Si je parvins enfin à m'approcher d'elles, c'est que la terreur avait paralysé leurs mouvements. Je leur donnai des perles et je leur fis dire par mes guides que nous reviendrions le lendemain avec une provision de perles plus considérable, afin d'en distribuer à toutes les autres femmes, et qu'il fallait qu'elles fussent là pour nous recevoir. Au bout de quelques instants, une des vieilles avait perdu toute sa sauvagerie et commençait même à se moquer des hommes qui s'étaient enfuis à notre approche, — « timides, nous dit-elle, comme les écureuils des forêts (Nchendé) qui crient : qué! qué! » Et en imitant ces cris, elle tortillait son petit corps, avec des contorsions à mourir de rire.

Quand je pris mon ruban de toile pour la mesurer, ses frayeurs recommencèrent. Elle s'imaginait peut-être voir une espèce de serpent que je voulais enrouler autour d'elle, et elle se mit à trembler de tous ses membres. J'avais beau lui dire que je n'avais pas l'intention de la tuer; il fallut lui faire un nouveau présent pour la calmer une seconde fois. A la fin je réussis à venir à bout de mon opération.

Je mesurai aussi le jeune homme ; c'était un adulte, et probablement un bel échantillon de sa race.

Nous retournâmes ensuite à Niembouai. J'avais attendu une bonne heure dans le vain espoir que les fugitifs reviendraient à leurs cabanes. Par parenthèse, ces petites femmes obongos semblent pratiquer l'art du mensonge tout aussi bien que leurs compatriotes femelles d'une plus belle venue ; car lorsque je leur demandai où était le reste des habitants, elles me répondirent qu'ils étaient allés dans la forêt pour chercher du bois et attraper du gibier.

Le lendemain (*1^{er} Juillet*) je retournai à leur village et je n'y trouvai, cette fois, qu'une seule femme et deux enfants. Je n'étais pas venu d'assez bonne heure ; les oiseaux étaient dénichés. Heureusement la femme était une de celles que j'avais vues la veille. Je lui donnai ainsi qu'aux enfants un grand nombre de perles. Le soupçon me vint que la mère des enfants pouvait bien être cachée dans la hutte près de laquelle ils se tenaient blottis. J'y allai tout droit, j'écartai les branches qui en fermaient l'entrée, en signe d'absence du propriétaire, et passant la moitié du corps dans ce taudis, aussi adroitement qu'il me fut possible, je parvins à distinguer dans les ténèbres quelque chose que je reconnus bientôt après pour une créature humaine. Mes Ashangos l'appelèrent en lui disant de ne pas s'effrayer. On m'apprit alors qu'elle avait perdu son mari quelques jours auparavant, quand elle habitait encore le village abandonné que j'avais trouvé sur mon chemin. Elle avait sur le front une large raie d'ocre jaune.

Je voulais que mon guide ashango demandât aux femmes où elles avaient enterré le mort ; mais ils me dirent qu'il valait mieux ne pas leur adresser cette question qui pourrait les effrayer, et qui ferait sans doute pousser des cris à la veuve.

Je donnai quelques perles à cette pauvre femme, et je m'en allai. Ma vieille amie Misounda (car elle m'avait dit son nom) m'engagea à revenir dans l'après-midi, quand tous les hommes seraient de retour. Je reparus donc à l'heure convenue, mais je ne trouvai pas d'hommes.

A ma visite suivante, je trouvai le village complètement désert ; pas plus de femmes cette fois que d'hommes. Ou du moins les femmes, en nous entendant venir, étaient allées se blottir au fond de

leurs cabanes. J'entrevis de loin, parmi elles, ma vieille amie Misounda qui courait se cacher. Ce fut pour moi un double mécompte ; car je me flattais de l'avoir tout à fait apprivoisée. Quand j'entrai dans le village, on n'entendait pas le moindre bruit ; des branchages étaient placés au seuil de toutes les cabanes, pour nous faire croire que les habitants étaient tous allés dans les bois. Mon guide ashango se mit alors à crier : — « Nous avons des perles à vous donner ; où êtes-vous ? » Pas une voix, pas un souffle ne répondit. Il n'y avait pas cependant à s'y méprendre, puisque nous avions vu de loin les femmes courir aux huttes. Je me dirigeai donc vers celle de Misounda, j'écartai les branchages et je l'appelai par son nom. Pas de réponse. L'obscurité était si épaisse à l'intérieur que je ne pouvais rien voir. J'entrai et je trébuchai sur la vieille. Se voyant découverte, elle se hâta de sortir, en prétendant qu'elle dormait profondément et que je l'avais réveillée. Puis elle appela les autres femmes : — « Ce n'était pas, leur dit-elle, un léopard qui venait les manger ; elles ne devaient pas s'effrayer. »

Dans le cours des visites successives que je fis à ce village pendant mon séjour à Niembouai, je parvins à mesurer cinq autres femmes. Je ne pouvais m'empêcher de rire, car elles se couvraient toutes la figure avec leurs mains comme les enfants qui jouent à cache-cache. Ce ne fut que la femme n° 1 qui me laissa prendre mesure de son visage. Cette opération ne fut pas possible avec les autres. Je m'en tirai du mieux que je pus ; et d'abord je voulus, pour calmer leurs frayeurs, mesurer devant elles un de mes guides ashangos ; mais celui-ci s'y refusa avec presque autant de frayeur que les femmes. Voici les mesures que je trouvai ¹ :

	Pieds. Ponces.		
Femme n° 1. Hauteur totale.....	4	4	4/4
— De l'angle extérieur d'un œil à l'autre....	0	5	4/4
— n° 2. Hauteur totale.....	4	7	4/4
— n° 3. Taille regardée comme extraordinaire.....	5	0	4/4
Circonférence de la tête dans sa partie la			
plus forte.....	1	9	1/4
De l'œil à l'oreille.....	0	4	

1. C'est ici le cas de rappeler encore que les mesures anglaises sont un peu plus petites que les mesures françaises.

	Pieds.	Pouces.
Femme n° 4. Hauteur totale.....	4	8
Circonférence de la tête.....	1	40
De l'œil à l'oreille.....	0	3 3/4
— n° 5. Hauteur totale.....	5	0
Circonférence de la tête.....	1	9
De l'œil à l'oreille.....	0	4 3/4
— n° 6. Hauteur totale.....	4	5
Circonférence de la tête.....	1	10 4/5
De l'œil à l'oreille.....	0	4 1/2
Jeune homme. Hauteur totale.....	4	6

La couleur de ces Obongos était d'un jaune sale, et moins foncée que celle des Ashangos, leurs voisins. Leurs yeux avaient une expression farouche dont je fus vivement frappé. Leur extérieur, leur mine, leur couleur, leurs habitations, tout chez eux diffère essentiellement des Ashangos au milieu desquels ils vivent. Ces derniers, du reste, ont grand soin de renier toute parenté avec eux. Il ne se conclut pas de mariage entre les deux tribus; mais il est certain que les Obongos se marient entre eux, les frères avec les sœurs, pour conserver leur race aussi longtemps que possible. Leur petit nombre, et l'isolement dans lequel ces pauvres créatures sont condamnées à vivre, légitiment ces unions consanguines; mais en même temps, par un enchaînement fatal, cette obligation qui leur est imposée par leur situation devient la cause de leur dégénérescence physique. Les Obongos ont le front extrêmement bas et étroit, et les pommettes des joues très-saillantes. Mais je ne remarquai rien de particulier dans la conformation de leurs mains et de leurs pieds, ni dans l'attache de leurs doigts, ni dans la longueur proportionnelle de leurs bras, par rapport au reste du corps. Les jambes seulement me parurent un peu courtes en proportion du tronc. La paume de leurs mains semblait tout à fait blanche. Leurs cheveux croissent en petites touffes naturellement frisées; circonstance d'autant plus remarquable que les Ashangos et les autres tribus voisines ont de longues chevelures épaisses, qu'ils peuvent disposer de mille manières. Chez les Obongos, au contraire, les coiffures massées ou tressées sont impossibles. Le jeune homme que j'ai vu avait sur la poitrine et sur les jambes une grande quantité de poils réunis en petites touffes frisées, comme sur la tête. Les récits

des Ashangos s'accordent d'ailleurs pour représenter ces petits sauvages comme velus dans toutes les parties de leur corps. Moi-même, j'ai vu à Niembouai, lorsque je m'y suis arrêté à mon retour, plusieurs Obongos mâles, et quoiqu'ils ne se soient pas laissé approcher de très-près, j'ai parfaitement distingué les touffes frisées de leurs poils. Un de ces hommes était noir. Le seul vêtement qu'ils portent est un morceau de toile qu'ils achètent des Ashangos, ou plutôt que ceux-ci leur donnent par pure charité. J'ai remarqué en effet que l'usage des Ashangos était d'abandonner leurs vieux *denguis* à ces pauvres Obongos.

Les enterrements de ces sauvages ont lieu dans des conditions particulières, au dire des gens qui m'accompagnaient. La coutume la plus ordinaire est de placer le corps dans le creux de quelque vieil arbre de la forêt et de combler la cavité avec des branchages et des feuilles mélangées de terre. Quelquefois on creuse un trou dans le lit d'un ruisseau dont on a détourné le courant, puis lorsque la tombe est recouverte, on rend le ruisseau à son cours naturel.

Les Ashangos aiment assez à voir ces êtres singuliers autour de leurs habitations ; car ceux-ci sont doués d'une dextérité remarquable pour prendre les bêtes fauves au piège et pour pêcher dans les rivières. Ils vendent à leurs voisins le gibier et le poisson qui excèdent leur consommation personnelle, et reçoivent en échange des bananes, des outils de fer, des ustensiles de cuisine, des cruches, et tous les articles fabriqués et ouvragés dont ils ont besoin. La forêt qui avoisine leur village est pleine de trappes et de traquenards ; aussi est-il fort dangereux de s'y aventurer, à moins d'avoir le pied sûr et d'être un coureur de bois éprouvé. Je me gardais bien d'aller me promener hors de Niembouai, une fois la nuit venue ; car dans les sentiers mêmes, il y avait des trappes pour les léopards, les cochons sauvages et les antilopes. Il s'y trouvait aussi de tous côtés des pièges à monkeys, et je n'avais pas envie d'avoir les jambes prises dans quelqu'un de ces trébuchets. Je fus surpris de la douceur et de l'affabilité que les Ashangos mettaient dans leurs rapports avec leurs petits voisins. A l'une de mes visites au village des Obongos, je vis une douzaine de femmes de Niembouai qui étaient venues échanger des bananes contre du gibier, et qui attendaient là que les hommes en eussent

rapporté. Comme les petits chasseurs ne se pressaient pas de revenir, elles témoignèrent leur mécontentement d'avoir fait une course inutile ; mais voyant que les femmes obongos souffraient de la faim en attendant leurs maris, elles leur laissèrent presque toutes leurs bananes en pur don, ou peut-être à crédit. Les pauvres créatures, en effet, s'occupaient, en dehors de leurs cabanes, à faire cuire des racines de je ne sais quel arbre, qui ne semblaient pas être un mets bien nourrissant.

Les Obongos, comme je l'ai déjà dit, ne restent pas longtemps à la même place. C'est un peuple essentiellement nomade, qui se transporte d'un endroit à l'autre, à mesure que le gibier devient rare. Pourtant ils ne s'aventurent pas très-loin. C'est-à-dire que les Obongos, qui vivent sur le territoire d'Ashango, ne franchissent pas les limites de ce pays. On les appelle les Obongos d'Ashango, comme ceux qui demeurent au milieu des Njavis s'appellent les Obongos-Njavis ; de même pour les autres tribus. On dit qu'il y a des Obongos très-loin à l'est, aussi loin que s'étendent les connaissances géographiques des Ashangos. Pareille aux Bohémiens d'Europe, cette race se distingue toujours des populations parmi lesquelles elle campe, bien qu'elle soit souvent confinée entre les mêmes limites pendant une suite de générations. Les Obongos ne font pas de plantations ; leur nourriture végétale dépend de ce qu'ils trouvent dans les bois, racines, baies, noix ou fruits sauvages. Les hommes d'ailleurs passent la plus grande partie de leurs journées et souvent de leurs nuits dans la forêt. C'est par suite de cette habitude, et aussi de leur humeur farouche, que je n'ai pu parvenir à les observer de près, sauf le jeune homme dont j'ai parlé plus haut. Quand ils ne trouvent plus de bêtes fauves dans les districts où ils sont cantonnés, ils se laissent aller parfois à dérober des vivres à des voisins plus civilisés ; puis un beau jour, ils décampent. Leur appétit pour la nourriture animale est plutôt d'une bête carnassière que d'une créature humaine. Un jour, une vieille femme, dont j'avais gagné le cœur par des cadeaux de perles, se décida à venir à Niembouai, sur la simple promesse que je lui fis de lui donner un os de chèvre. Je lui avais demandé si elle avait faim ; et, sans me répondre, elle avait exhalé un souffle profond de son estomac, pour me faire comprendre qu'il était vide. Quand elle

vint à Niembouai, j'essayai de la renvoyer avec un régime de bananes, mais elle s'opiniâtra à rester dans ma cabane, jusqu'à ce que j'eusse rempli ma promesse en lui donnant un morceau de viande. Elle répétait obstinément : *Étava ! étava !* (de la chèvre ! de la chèvre !). Grâce à elle et à un interprète ashango, je parvins à saisir quelques mots de l'idiome des Obongos, et je les ai notés dans l'appendice de ce volume. On verra qu'une partie de leur vocabulaire est empruntée aux Ashangos. Cet idiome n'est au reste qu'un amalgame de leur langage primitif et de la langue des diverses tribus au milieu desquelles ils ont séjourné plus ou moins longtemps. On m'a dit que, de temps à autre, un des individus de cette peuplade la quittait pour venir vivre avec les Ashangos. Mes guides eurent l'obligeance de me faire savoir que si je voulais acheter un Obongo, ils ne demanderaient pas mieux que d'en attraper un pour me le donner.

4 *Juillet*. — Je trouve que les palabres sont assez fréquents chez les Ashangos. Un homme de Niembouai avait eu un démêlé d'intérêt avec les habitants d'un autre village ; ceux-ci vinrent à Niembouai pour voir s'il n'y avait pas moyen d'accommoder ce différend par quelque bonne transaction. — « Car, disaient-ils, vous autres, gens de Niembouai, vous êtes riches à présent que vous avez l'Esprit parmi vous. » Les plaideurs étant en présence, des anciens prirent tour à tour la parole pour chacune des parties, chaque orateur criant plus fort que celui qui l'avait précédé. Pour conclure, le chef de Niembouai donna au plaignant une chaîne de grosses perles dont je lui avais fait cadeau.

Un autre Ashango vint ce même jour à Niembouai, amener un esclave à son beau-père, en paiement de la fille qu'il avait épousée. Les discours échangés à propos de la remise de cet esclave ne durèrent pas moins de trois heures.

Dans une autre circonstance, un Ishogo vint réclamer un esclave en remboursement d'un *neptune*¹ qu'il avait donné à crédit à l'un de ses amis de Niembouai. Quand il vit qu'on n'avait pas d'esclave à lui remettre, il entra dans une violente colère, protestant qu'il était las

1. Le *neptune* est un disque de cuivre d'une valeur de 3 à 4 shellings.

de jouer le rôle de dupe, et qu'il n'entendait pas être friponné en perdant son neptune.

Les observations astronomiques que je fis à Niembouai ne sont point, par malheur, consignées dans mon journal. Je vois seulement dans mes notes que le 1^{er} et le 4 Juillet, je pris la distance entre la lune et Jupiter. Le 4, le ciel se couvrit de nuages, et je perdis l'occasion de continuer mes observations. Lorsque la lune, la planète Saturne et l'Épi se trouvèrent assez bas dans le ciel pour se rencontrer avec l'horizon artificiel, les nuages s'interposèrent entre ces astres et mes études.

5 Juillet. — Notre séjour à Niembouai fut prolongé de trois jours par la maladie de Ngoma, un de mes fidèles Commis. J'avais payé le 2 de nouveaux porteurs ashangos, et j'eus quelque peine, après ces deux jours de retard, à les décider à partir avec moi, sans augmentation de salaire¹.

Nous partîmes à dix heures du matin, guidés par Magouga, un personnage influent de Niembouai, dont j'avais été l'hôte pendant mon séjour dans ce village. Le chemin descendait peu à peu dans la vallée de l'Ouano, rivière qui se déverse dans l'Odiganda. En suivant ses bords, à trois milles à l'est de Niembouai, je reconnus que nous étions descendus de plus de 600 pieds, et que le pays ne se trouvait plus qu'à 1285 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'Ouano avait

1. Voici les noms de mes nouveaux porteurs ashangos :

Magouga, chef de la troupe.

Adombo,	Mayombon (2 ^e),	Mokela,
Mayombon,	Moushagou,	Madoungou,
Bishélo,	Ibalo,	Maniaga,
Moquangué,	Dibako,	Mamagué,
Divangui,	Dishélo,	Badingua,
Moshélikai,	Bengouin,	Mayoubon.

Nous avions en outre huit porteurs, chargés des bagages de mes Commis, et un certain nombre de gens à la suite pour porter les provisions de bouche et la batterie de cuisine : mais j'ai négligé de prendre leurs noms. Nous traînions aussi presque toujours avec nous trois ou quatre vieillards qui nous suivaient de village en village, vivant bien en route et cherchant matière à bavarder et à se vanter : car ils s'imaginaient m'avoir été d'un grand secours dans mon voyage.

HALTE AU BORD D'UN COURS D'EAU.

trente à quarante pieds de large, et sa profondeur était trop grande pour qu'il fût possible de la traverser à gué.

Nous passâmes la rivière sur un singulier bac. Le bateau, ou radeau, était formé de deux pièces de bois léger et d'un plancher de lattes qui y était ajusté, de manière à figurer un grossier navire de quatre à cinq pieds de large. Le bateau fut dirigé par les passeurs en travers du courant, et pour empêcher qu'il ne fût entraîné, on y attacha une forte liane dont le bout était passé et jouait facilement dans une corde tendue d'une rive à l'autre. Des pieux dressés sur les bords du bateau servaient d'appui aux passagers, qui se tenaient debout. Par cet ingénieux moyen, notre troupe fut transportée à l'autre bord en cinq voyages. Pendant la saison des pluies, quand les courants sont très-violents, on doit avoir souvent recours à ce mode de traversée dont je n'avais pas encore vu d'exemple en Afrique.

A une heure de l'après-midi, nous franchîmes une haute montagne appelée Mogiama, dont la cime s'élève à 2264 pieds au-dessus de la mer. Peu de temps après, nous passions devant une plantation, le long de laquelle on voyait quelques cabanes, et des champs de tabac sauvage et de chanvre. Les maîtres des cabanes s'étaient enfuis à notre approche, et nous fîmes cuire notre dîner aux feux abandonnés de leur établissement. Mes porteurs ahangos voulurent absolument tuer leur chèvre dans cet endroit. Je leur demandai pourquoi ils ne l'avaient pas tuée et mangée à Niembouai. — « C'est qu'ils avaient craint, me répondirent-ils, que les gens de leur pays n'en réclamasent leur part. — Mais pourquoi, dis-je alors, n'attendez-vous point, pour faire ce repas, que nous ayons atteint le village où nous nous rendons? » A cette question, même réponse : ils avaient peur que les gens de ce pays-là ne voulussent aussi avoir leur part du régal. Ils s'arrangèrent donc pour dévorer toute la chèvre en un seul repas; après quoi, ils vinrent me dire : — « Vous voyez que nous l'avons mangée tout entière; les Ahangos ont de bons estomacs; nous n'avons pas besoin que personne vienne nous aider à manger les chèvres que vous nous donnez. N'est-il pas insupportable qu'on ne puisse dîner tranquillement, sans que des intrus veuillent s'en mêler? » Je ne pouvais m'empêcher de rire; car ces dignes compagnons nous assiégeaient eux-mêmes de leurs importunités, à Niembouai, chaque

fois qu'ils nous voyaient tuer une chèvre. Ils faisaient alors tant d'éloges de la chèvre et tant de bruit pour en avoir, que souvent, impatienté de leur tapage, je me levais pour chasser cette troupe de harpies.

Le pays continuait d'être montagneux, et nous eûmes à faire des détours pour éviter des pentes trop roides. A la fin, un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes au village de Mongon. Plusieurs de mes porteurs, qui avaient là des parents, nous ménagèrent un accueil amical. Nous passâmes la nuit dans ce village, et je fus assez heureux pour prendre quelques distances lunaires qui me donnèrent une longitude de $12^{\circ} 3' 37''$ est, et une latitude de $4^{\circ} 56' 45''$ sud. Je ne pus mesurer qu'une seule altitude, mais cette observation fut très-heureuse, et je pus m'y reposer avec assurance. Cet endroit est le plus élevé que j'aie encore trouvé : 2448 pieds au-dessus du niveau de la mer.

6 *Juillet*. — J'eus beaucoup de peine à emmener mes hommes ce matin. Ils voulaient passer leur journée à paresser et à boire avec leurs amis. Ceux-ci m'avaient fait cadeau d'une belle chèvre pour m'engager à surseoir au départ; mais je tins bon contre ces manœuvres, et je forçai mes porteurs, le revolver au poing, à charger leurs fardeaux, pendant que je prenais le vieux Magouga par le bras pour le faire avancer. Il était huit heures du matin quand nous partîmes, et après deux heures de marche, nous arrivâmes à un petit village appelé Niongo, où nous fîmes halte pour déjeuner.

Les obsessions des habitants et de leur chef nous retinrent là près de trois heures. Je commençais à m'impatienter de tous ces retards. En voyageant de ce train-là, quand donc arriverais-je au Nil? Il y avait déjà près d'un an que j'avais quitté la côte. A la fin, je dis au chef que s'il était si amoureux de ma présence, j'allais le garrotter avec des cordes et l'emmener avec nous. Dès lors, notre départ ne souffrit plus d'obstacles. Je refusai l'offre d'une chèvre; car dans les idées de tous ces Africains, un présent accepté est un engagement de rester plus ou moins longtemps parmi eux. De là leur empressement à m'offrir force provisions quand nous passions dans leurs villages. Cette fois mon refus leur disait assez que je ne voulais pas prolonger mon séjour.

Après une heure de marche, il fallut encore m'arrêter. Les por-

teurs avaient déposé à terre leurs fardeaux et demandaient un supplément de paye. C'était la scène des Ishogos qui se renouvelait. Elle se termina de la même manière. Ordre à mes amis de coucher en joue les mutins, soumission et repentir de ces derniers, et propos joyeux brochant sur le tout. — « Bah ! disaient les drôles, on ne voulait que s'arrêter un moment pour fumer. Croyez-vous que nous vous laisserions dans les bois ? On peut laisser un homme dans un village, mais non en pleine forêt. »

Vers quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes un village qu'on appelle Niembouai-Olomba, ou Niembouai Supérieur, pour le distinguer de l'autre village du même nom, que j'appellerai Niembouai-Ouest, afin d'éviter toute confusion. Nous n'avions fait au bout de quatre heures de marche que huit milles en ligne directe ; c'est que la route passe par une succession alternative de hauteurs et de vallées étroites, partout embarrassées de buissons et de taillis épais. Rien de plus fatigant qu'un tel voyage pour des gens chargés comme nous l'étions.

Nous fûmes reçus avec empressement par le chef, qu'on appelle aussi le père ou le roi de ce clan d'Ashangos. On nous assigna des logements, on déposa à mes pieds des chèvres et des bananes. Je fus bien aise de voir que le vieux chef ne s'était pas enfui. Il avait une des physionomies les plus douces que j'aie encore vues ; il était grand, âgé de soixante ans à peu près. Sur les deux chèvres qu'il m'offrit, j'en donnai une à mes porteurs ashangos. Comme ils s'en allaient avec ce cadeau, je les entendis qui se disaient : — « Nous ne nous attendions pas à cela. » Cette habitude que j'avais prise de bien nourrir mes hommes faisait très-bon effet sur les populations des villages, et m'aidait en même temps à me procurer de nouveaux porteurs.

Les habitants de Niembouai-Olomba sont naturellement timides et défiants, mais quelques-uns d'entre eux m'avaient déjà vu à Niembouai-Ouest. Comme tous les villages de ces montagnes, celui-ci est entouré de bois de bananiers. Les chèvres y sont très-abondantes et des étables à chèvres sont disséminées çà et là parmi les habitations. On voit des hirondelles voler dans la rue et l'on entend le ramage d'une multitude d'oiseaux, perchés sur les grands arbres, derrière les plantations de bananiers. On rencontre çà et là, dans la rue, quelque

vieux tronc d'arbre que le temps n'a pas encore détruit ; car, dans ces contrées, partout où une peuplade vient s'installer ou planter, on abat les vieux arbres, dont le tronc et les racines sont ensuite abandonnés à l'action du temps.

Niembouai-Olomba est un grand village qui contient 184 maisons. Autrefois il ne composait avec Niembouai-Ouest qu'une seule ville.

c'est-à-dire que les deux populations étaient réunies ; ce qui devait constituer, dans cette partie de l'Afrique, un établissement d'une grande importance. A presque toutes les maisons sont suspendues des ruches d'abeilles, dont le miel est très-blanc et très-savoureux. La cire abonde dans l'Ashango, mais elle n'y est pas de très-belle qualité. Comme les indigènes n'en font point usage, ce sera probablement dans l'avenir un article d'exportation fort précieux. Je fus frappé de la construction simple des ruches. Elles sont faites avec des écorces d'arbre arrondies en cylindre, de manière à imiter les arbres creux dans lesquels se logent les abeilles à l'état sauvage. Chaque extrémité du cylindre est bouchée par des morceaux d'écorce, où l'on a pratiqué des trous pour l'entrée et la sortie des abeilles ; et des cercles de

bois en assujettissent les deux bouts pour l'empêcher de se déformer.

Bien que les Ashangos soient, sans aucun doute, une tribu tout à fait distincte des Ishogos, car ils ne parlent pas la même langue, je n'ai pas cependant remarqué de différences bien tranchées entre l'extérieur et les mœurs de ces deux peuples. L'idiome des Ashangos, comme je l'ai déjà dit, est identique à celui des Ashiras. Une particularité qui les distingue avantageusement des tribus plus rapprochées du littoral, c'est l'ampleur de leurs vêtements. Ils sont tous bien habillés, d'une belle toile du pays. Je n'ai jamais vu là d'enfants tout nus. Les chefs ont des denguis ou robes, singulièrement étoffés, et savent les porter avec une certaine grâce. Il m'a semblé que la mode du tatouage était plus répandue chez eux que chez les Ishogos. Les femmes ne se percent pas les oreilles pour y suspendre des ornements. Leur coiffure est pareille à celle des femmes ishogos, mais elles ne paraissent pas en prendre autant de soin. Si les rues des villages ishogos sont plus larges, les maisons des Ashangos sont plus grandes que celles de leurs voisins. Les deux tribus ont adopté l'usage de s'arracher les deux dents incisives du milieu, à la mâchoire supérieure, et de tailler les autres incisives en pointe; mais les Ashangos ne se liment point les dents du bas. Quelques femmes se font arracher les quatre incisives supérieures. Si elles se condamnent à cette opération, c'est pour être regardées comme les plus belles du village, celles qui donnent le ton aux autres. Tous ces nègres d'ailleurs, hommes et femmes, se rasent les sourcils et s'arrachent les cils, et les deux tribus se barbouillent de *ntchingo* ou poudre rouge.

Battre les femmes est, m'a-t-on assuré, un cas très-rare dans ce pays. Pour ma part, je n'en ai pas vu un seul. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les femmes ont leurs droits à part et leur libre arbitre en beaucoup de choses.

Presque tous les Ashangos portent une épée, forgée par les tribus Shimbas et Ashanguis. Quand on achète un sabre, l'affaire se traite toujours en famille. Les autres armes sont la lance et la flèche empoisonnée. On ne fabrique point ici d'outils ni d'instruments de fer; mais on tire tout cela des pays plus reculés à l'est. Les Ashangos ont la réputation d'être plus querelleurs que les Ishogos, et d'être aussi de plus grands menteurs. Le mensonge, au surplus est regardé

comme la moindre des choses dans cette partie du monde. Ils ne sont point ivrognes, comme les Aponos, quoiqu'ils aient des palmiers en abondance. Ils boivent du vin de palmier, mais avec modération. Ils savent aussi extraire de l'huile de la noix du palmier à huile, qui n'est pas rare dans ce pays.

7 *Juillet*. — Niembouai-Olomba est situé au pied d'une belle montagne boisée, sur un plateau, entre deux vallées étroites et profondes, l'une se dirigeant de l'est à l'ouest, et l'autre du nord-est au sud-ouest. Un vent assez frais soufflait du sud la nuit dernière et ce matin. A six heures le thermomètre marquait 68 degrés Fahrenheit (20° centigrades), par un ciel pur et un soleil éclatant. La vallée du côté de l'est m'offrit le spectacle d'un magnifique lever de soleil. C'était la plus belle matinée que nous eussions eue depuis longtemps. Je me sentais ranimé par la fraîcheur de la brise, après la chaleur intense dont j'avais souffert les semaines précédentes dans le parcours des bois aussi bien que dans l'intérieur des villages. Vers deux heures de l'après-midi, le ciel recommença à se couvrir de nuages.

8 *Juillet*. — La nuit dernière, pendant que j'étais couché tranquillement, je fus réveillé par une sorte de bruissement et de craquement, et je me sentis couvert d'une multitude de blattes qui descendaient le long de mon cou; ce qui, par parenthèse, est une des sensations les plus désagréables que je connaisse. Je compris bien vite que ces insectes fuyaient devant une invasion de fourmis Bashi-kouais. Je me levai à la hâte et j'appelai tout mon monde. Il n'y avait pas de temps à perdre. Déjà ces ardentes petites bêtes avaient envahi mon lit, et je fus heureux de pouvoir m'échapper sans être à moitié dévoré par elles. Ce qui les avait attirées, c'était, sans aucun doute, un quartier de chèvre suspendu dans ma chambre; car malheureusement la pièce où je couchais me servait aussi de garde-manger. Mes hommes s'empressèrent d'aller chercher des cendres brûlantes qu'ils répandirent sur le sol tout noir de ces masses de fourmis, acharnées à leur œuvre de destruction. Si leur progrès n'eût pas été arrêté à temps, elles seraient venues à bout en quelques minutes de mon quartier de chèvre. Déjà elles grimpaient le long du mur; mais on les balayait et on les rejetait dans les cendres, seul moyen de s'en débarrasser, à moins de promener une torche allumée sur

les murs si combustibles d'une cabane ashango. Quand on en eut tué quelques milliers par ce procédé, les débris de l'armée se dispersèrent au dehors, et je passai tranquillement le reste de la nuit.

J'ai déjà donné des détails sur ces fourmis dans l'*Afrique Équatoriale*, et j'ai peu de chose à y ajouter ici. Mais on ne peut se lasser d'admirer le merveilleux instinct et les mœurs curieuses de ces étranges insectes, dont l'étude est encore si incomplète. Les fourmis qui composent ces puissantes armées de Bashikouais sont toutes du genre neutre, dit des ouvrières. On sait que les mâles et les femelles, qui propagent l'espèce, sont ailés et ne prennent aucune part aux divers travaux qui attestent l'industrie variée de ces petits animaux. Les armées des Bashikouais paraissent être toujours en marche, balayant le sol devant elles, le nettoyant de toute substance animale, vivante ou morte, à mesure qu'elles en rencontrent; leurs assauts sont si impétueux, leurs attaques si acharnées contre tout ce qui se trouve sur leur passage ou sur leurs flancs, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'observer la marche de leurs colonnes, et d'en chercher les traces jusqu'à leurs nids, si toutefois elles ont des nids. Les fourmis Bashikouais se divisent en plusieurs espèces bien distinctes, dont les ouvrières, ou neutres, sont plus ou moins grosses, d'un rouge luisant ou d'un noir opaque, avec des têtes carrées ou oblongues. Lorsqu'elles sont en marche, elles font quelquefois halte avant l'attaque, et se partagent en bandes pour aller fourrager à droite et à gauche.

Dans l'après-midi, je voulus gravir une des montagnes qui forment le trait le plus prononcé du paysage autour de Niembouai. Un brouillard presque continuél enveloppe le sommet de cette montagne, qu'on appelle le Birogou-Bouanga. En comparant les observations de mon thermomètre à eau bouillante et celles de mes deux anéroïdes et en prenant la moyenne, je trouvai une altitude de 2574 pieds. Les feuilles des arbres et des buissons étaient tout humides au sommet de la montagne, tandis qu'en bas, près du village, l'herbe était sèche; effet naturel des brouillards et des nuages dont cette cime est couronnée.

Quand je parlai pour la première fois d'aller gravir la montagne, les gens du pays témoignèrent le désir de venir avec moi; quelques-

uns même promirent de me suivre jusqu'en haut ; mais dès que je fus prêt à me mettre en route, ils me faussèrent compagnie, dissuadés par leurs amis de partir avec l'Oguizi. Je commençai à douter du succès de mon entreprise. Enfin deux des porteurs de Niembouai-Ouest offrirent de m'accompagner, puis deux des habitants du pays consentirent à me montrer le chemin. Parvenus avec moi au sommet, les

deux guides me regardèrent avec de grands yeux, pendant que je tirais de ma poche ma lanterne de policeman et que je vissais ma bouilloire sur le chaudron. Mais leur étonnement fut porté au comble lorsque je fis jaillir instantanément du feu avec une allumette phosphorique, autant vaut dire infernale. Ils tremblaient de tous leurs membres et demeuraient sans voix. Mes deux porteurs les toisèrent avec mépris, en leur disant : — « Voyez, voyez quel Esprit nous vous avons amené ! » Peu à peu mes deux trembleurs se rassurèrent, ou du moins ils eurent le courage de s'approcher de moi et de surveiller mes opérations avec un intérêt visible.

Du haut du Birogou-Bouanga, je découvrais le pays à plusieurs milles à la ronde. Les montagnes semblaient être, pour la plupart, d'une égale hauteur. Ça et là, sur la pente, autour de Niembouai-

Olomba, la forêt était coupée par de larges clairières; et là, du milieu des arbres abattus et des branches mortes, se détachait le beau feuillage des bananiers, et plus loin un champ de cassave ou manioc, quoique cette dernière plantation soit assez rare. La banane est ici, comme dans toute cette partie de l'Afrique, la base de l'alimentation générale. A travers les feuilles des bananiers, on apercevait la tige de la canne à sucre, assez abondante dans ce pays. Je pouvais voir aussi de vastes champs de pistaches. Quand la viande est rare, on pile de la graine de pistachier, et on la fait cuire dans des feuilles ou simplement rôtir. Près du village, s'étendent en outre des plants de tabac et de chanvre. Dans les endroits où les bananiers sont nouvellement plantés, j'ai vu souvent une espèce de pois en cosse, qui, étant concassés, sont regardés comme un mets fort délicat.

J'ai eu aujourd'hui de graves sujets de plainte contre deux de mes Commis, Mouitchi et Rapelina, esclaves que m'avaient envoyés mes amis du Fernand-Vaz. Ils étaient devenus depuis peu, je ne sais pourquoi, mutins et indisciplinés, et je les surpris en train de me dérober de la poudre, des balles et d'autres articles, pour se faire un magasin de munitions avant de se sauver. Mouitchi était un paresseux et sa perte n'aurait pas été bien importante pour moi; mais il n'était pas prudent d'affaiblir notre troupe déjà si peu nombreuse et de laisser ces Commis dans l'intérieur du pays. Je commençai par les désarmer; précaution nécessaire. Puis, après avoir réfléchi quelque temps, je me décidai à leur dire qu'ils pouvaient s'en aller, si cela leur plaisait, et chercher leur chemin vers le littoral. Quand les anciens de Niembouai me virent résolu à renvoyer ces deux hommes, ils prirent l'affaire à cœur et vinrent me représenter qu'il ne m'était pas loisible d'abandonner ainsi ces malheureux, mais que je devais désigner deux des anciens du village pour leur servir de protecteurs ou de maîtres. Mon intention, toutefois, était moins de me débarrasser de mes drôles que de leur marquer mon mécontentement. Je pensai donc que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'affecter une complète indifférence sur leur compte, comme si je me souciais fort peu qu'ils m'accompagnassent ou non. Ce serait vraisemblablement le moyen de les amener à se repentir et à solliciter la permission de me suivre. L'événement prouva que j'avais touché juste. Ils quit-

tèrent le village, mais le lendemain ils revinrent repentants et soumis.

12 *Juillet*. — Ce ne fut pas sans de nouvelles difficultés que nous quittâmes Niembouai-Olomba. D'abord mes porteurs de Niembouai-Ouest demandèrent un supplément de salaire ; alors les habitants de Niembouai-Olomba les engagèrent à me laisser chez eux et à s'en retourner dans leur pays, offrant eux-mêmes de les remplacer et d'avoir soin de moi. Magouga répondit que lui aussi voulait avoir soin de moi. Quand on vint me soumettre la question, je répondis, jaloux d'être agréable aux deux parties, que je prendrais la moitié de mes porteurs parmi les gens de Niembouai-Ouest, et l'autre parmi ceux de Niembouai-Olomba. J'inclinai beaucoup, au fond, à n'em-mener que des hommes de ce dernier pays ; car les autres, poltrons fiellés, étaient venus m'avertir trois ou quatre fois que, d'après leurs ouï-dire, les habitants des contrées vers lesquelles nous nous dirigeons ne voulaient pas de l'Oguizi et s'étaient énergiquement prononcés contre mon voyage.

Lorsqu'enfin nous partîmes, Magouga et le chef de Niembouai-Olomba étaient tous les deux avec moi, et nous formions avec Rebouka l'arrière-garde de la caravane. J'étais constamment sur le qui-vive, ayant toujours soin de faire marcher un des deux chefs devant moi ; car, dans ces contrées sauvages, on ne saurait avoir trop de précautions.

Nous voilà donc en marche vers le pays de Njavi, qui confine à l'est de la terre d'Ashango. Mes porteurs ashangos devaient me conduire au principal village des Njavis, et j'avais lieu d'espérer que les choses se passeraient au mieux, à présent que nous avions quitté Niembouai et que nous nous étions mis en route. Malheureusement de nouveaux ennemis m'étaient réservés. Plusieurs de mes porteurs, endoctrinés, j'en ai peur, par mes deux mutins Rapelina et Mouitchi, prirent la tête de la colonne, puis allant à l'écart se cacher dans la forêt, nous laissèrent passer et s'enfuirent. Peu de temps après, quand je fis halte pour donner du repos à mes hommes, je m'aperçus qu'il nous manquait du monde et que tous les absents appartenaient au village de Niembouai-Ouest. Nous attendîmes les déserteurs, mais en vain ; eux et leurs bagages avaient disparu.

Déterminé à couper le mal dans sa racine, je donnai ordre à ma

troupe de s'arrêter près de Mobana ; puis je saisis Magouga , je le mis sous la garde de trois de mes Commis, et je commandai à ceux-ci de faire feu sur lui s'il tentait de s'échapper. Je déclarai ensuite à mon prisonnier que je ne le relâcherais pas avant que tout ce qu'on m'avait pris me fût restitué par les porteurs placés sous ses ordres et desquels il était responsable. Sur ces entrefaites, le vieux chef de Niembouai-Olomba vint à moi avec ses hommes, et me dit : — « Je n'ai rien à démêler dans cette affaire ; voici mes hommes et voici leurs bagages. Pourquoi ne pas choisir toute votre troupe parmi nous ? il n'y a pas de voleurs dans mon village. »

Cependant les habitants de Mobana ayant appris que nous étions dans leur voisinage, et faisant valoir leurs alliances avec les gens de Niembouai-Olomba, vinrent nous offrir l'hospitalité. — « Pourquoi, disaient-ils, l'Oguizi resterait-il dans les bois, quand il y a un village tout près de lui ? » J'acceptai leur invitation, et je me rendis à Mobana.

Cependant, la nouvelle du vol dont j'étais victime s'était bientôt répandue à Niembouai, et plusieurs des anciens, prenant parti pour moi, poursuivirent les voleurs qui s'étaient enfuis dans le village, tombèrent sur eux à grands coups d'épée, et me renvoyèrent trois coffres que ceux-ci avaient emportés. Cette réparation toutefois ne me fut faite que le lendemain. Jusque-là, une sorte de terreur régnait à Mobana ; personne ne dormit de la nuit ; on veillait avec des fusils chargés sur Magouga et sur les porteurs de sa bande qui étaient restés entre nos mains. Quand j'examinai le lendemain matin les trois coffres qui m'étaient renvoyés, je reconnus qu'aucun des articles qu'ils contenaient n'avait disparu ; mais le contenu de plusieurs bouteilles de médicaments avait été bu ou renversé, et l'on avait remis en place les bouteilles vides. Il me manquait notamment une grande quantité d'arsenic. Le bruit se répandit plus tard que plusieurs habitants de Niembouai étaient morts d'une maladie mystérieuse, pour avoir touché à des effets de l'homme blanc.

Je croyais naturellement que Magouga et ceux des porteurs qui n'avaient pas pris la fuite étaient innocents du vol et sans le moindre lien de connivence avec les coupables ; mais le jour qui suivit la restitution des effets volés, je m'aperçus, en m'éveillant le matin, qu'il me manquait deux de mes caisses. On les avait enlevées, pendant la

nuit, de la cabane que j'habitais et qui était divisée en trois pièces. Je couchais dans celle du milieu, et les deux autres me servaient de magasins. Les portes de bois étant un objet de luxe fort rare, la clôture qui y suppléait ne valait pas grand'chose, et les voleurs nocturnes n'avaient pas eu beaucoup de peine à s'introduire chez moi pour me dérober ces deux coffres qui, heureusement, ne renfermaient que du sel, du plomb, un peu de savon, de l'arsenic, et quelques perles. Je fis venir sur-le-champ Rakombo, le chef de Mobana, et je l'accusai directement de cette soustraction, lui et son peuple. Il s'ensuivit un palabre qui dura trois jours. Chaque jour, les habitants venaient me protester qu'ils n'avaient rien volé, que le larcin avait été commis par des gens qu'ils ne connaissaient pas. On tenait conseil sur conseil, palabre sur palabre, et l'on ne découvrait pas les coupables. Je voyais bien à la mine affligée de Rakombo et de ses sujets qu'ils ne savaient réellement pas quel était le voleur de mes caisses : s'ils connaissaient seulement, disaient-ils, dans quel village les objets volés avaient été portés, ils iraient droit à ce village s'emparer de quelques-unes de ses femmes, en guise d'otages. Tout à coup j'entendis un grand tumulte, et je vis le peuple courir vers la cabane où demeuraient Magouga et quelques gens de sa troupe, en brandissant des épées et des lances, et en criant : — « Ce sont les gens de Niembouai qui ont fait le coup ! » J'eus grand'peine à préserver Magouga de leur fureur, et mes hommes, obligés de faire face à deux ou trois de ces justiciers enragés, allèrent jusqu'à menacer de les tuer s'ils touchaient à Magouga. Tout ce peuple surexcité s'écriait : — « Ibamba, nous n'avons rien à démêler avec vous ni avec vos hommes. Ce sont ces gens de Niembouai qui ont déshonoré notre village ! »

Il se passa quelque temps avant que je parvinsse à les apaiser. A la fin la tranquillité parut un peu se rétablir. Magouga et les siens en profitèrent pour me quitter et pour retourner chez eux, dans la crainte de quelque nouveau palabre.

Mobana est un grand village, dont les maisons ressemblent à celles de Niembouai. On voit beaucoup de ruches accrochées le long des maisons, ou disséminées dans les plantations, au milieu des bananiers. Cette richesse fait partie de la dot d'une fille à marier. Pendant mon séjour à Mobana, j'ai assisté au départ d'une jeune fille,

accordée en mariage à un homme d'un village voisin. Son père devait la conduire chez le fiancé, avec tout l'attirail du trousseau. Ce trousseau se composait de huit plats ou assiettes, vaisselle du pays que j'ai déjà décrite, de deux grands paniers à transporter les bananes de la plantation au village, de plusieurs calebasses pleines d'eau, d'un grand nombre d'autres calebasses à vin, d'un grand paquet de pistaches, d'un autre paquet de bois, de deux cuisses d'antilope grillées, de plusieurs beaux *nehandas* (c'est le nom qu'on donne ici aux denguis) et enfin d'un escabeau. Plusieurs membres de la famille portaient toutes ces richesses. La jeune fiancée était coquettement vêtue. Son chignon avait été échafaudé la veille avec tout l'art et tout le soin possibles. Lorsqu'elle sortit du village, tous les habitants se disaient les uns aux autres : — « Son mari verra que le peuple de Mobana n'envoie dans son pays que des filles bien pourvues. »

La vieille mère de la mariée l'accompagna jusqu'au bout de la rue, et retourna ensuite chez elle, fière et heureuse d'avoir vu sa fille partir avec un si magnifique trousseau.

15 Juillet. — Mobana est situé sur le haut d'une montagne, à 2369 pieds au-dessus du niveau de la mer. La chaîne à laquelle appartient cette montagne est la plus haute des quatre qui partent du littoral. Depuis Mobana, en se dirigeant vers l'est, le terrain s'abaisse par une pente presque insensible. J'ai encore entendu parler ici d'une grande rivière qui coule plus loin à l'est.

Quand nous entrâmes à Mobana, les habitants voulaient que mes hommes se barbouillassent tout le corps de *ntchingo*, ou poudre rouge. Ils apportèrent à cet effet plusieurs plats d'osier, sur lesquels était placé un grand tas de cette teinture. C'est, à ce que j'ai appris, une coutume hospitalière des Ashangos ; c'est leur manière de faire bon accueil à un étranger. L'hôte qui rend visite à un village ou à une maison doit s'estimer trop heureux lorsque les anciens ou le propriétaire le prie de se rougir comme eux, car c'est de leur part un grand témoignage de bienveillance. Ainsi, en entrant dans le village, nous rencontrâmes un homme de Niembouai qui s'en allait furieux, en vomissant mille imprécations accompagnées de menaces. Quand nous demandâmes à qui il en avait, on nous répondit que les habitants de Mobana ne lui avaient pas offert le *ntchingo*, et qu'il

s'en retournait au plus vite à l'endroit d'où il était venu. Les hommes de ma troupe, qui n'aimaient pas cette coutume plus que les autres usages des Ashangos, refusèrent de se teindre en rouge.

18 Juillet. — Depuis que j'ai quitté Mongon, je n'ai pu prendre une seule altitude, arrêté par le voile de nuages dont le ciel est toujours couvert. Hier seulement j'ai réussi à en obtenir une. Je suis content d'avoir constaté que nous inclinons au nord, tout en suivant notre route vers l'est. Au pied de la montagne sur laquelle Mobana est assis, coule une rivière nommée Bembo, dans la direction du nord-est. Les naturels montraient l'est quand je leur demandais où conduisait le cours de cette rivière.

Je suis parvenu à louer de nouveaux porteurs. Rakombo et ses hommes se sont engagés par serment à transporter mes bagages dans le Njavi. Le bon chef de Niembouai-Olomba a pris congé de moi aujourd'hui pour retourner dans son village. Je lui ai fait mon présent d'adieu, ainsi qu'à sa troupe. Avant de partir, il a remis solennellement ma personne entre les mains de Rakombo, en le chargeant en termes exprès d'avoir bien soin de moi.

Le pays, aussi loin que ma vue peut l'embrasser au sud-est, continue à s'élever, quoique par une pente modérée. Trois chemins conduisent de Mobana dans le Njavi : un au nord-est, un autre droit à l'est, et le troisième enfin au sud-est. Mobana est à $4^{\circ} 52' 56''$ de latitude sud ; je n'étais pas à même de faire des calculs de longitude ; mais, d'après mon estimation de route, je trouve à peu près $12^{\circ} 27'$ est.

21 Juillet. — Nous ne fûmes en état de nous remettre en route que ce matin¹. Nous prîmes la direction de l'est, en passant devant plusieurs villages, un entre autres appelé Kombo ; et après avoir marché près de quatre heures, nous atteignîmes le fatal village de Mouaou-Kombo.

1. J'ai pris quelques-uns des noms de mes porteurs. Les voici :

Chef de la troupe, Rakombo, chef du village.

Nchanga,	Iloko,	Monbon,
Banda,	Matomba,	Mondjo,
Mayombo,	Bembo,	Mboga.
Mobendai,	Nbako,	

CHAPITRE XVII

DÉSASTREUSE AFFAIRE DE MOUAOU-KOMBO

Circonstances de mauvais augure. — Je menace Rakombo. — Obstacles élevés par les habitants. — Belles promesses du chef. — Réunion secrète. — Exigences des habitants. — Nous quittons le village. — Nuit passée dans la forêt. — Menaces et promesses du village voisin. — Invitation de retourner à Mouaou. — Réconciliation. — Arrivée d'une députation hostile du village voisin. — Un homme tué par accident.

C'est à ce malheureux village de Mouaou-Kombo que s'est arrêtée mon expédition; c'est là que s'est brisé mon espoir de traverser l'Afrique équatoriale de l'ouest à l'est, au moins dans cette campagne.

Les premières circonstances qui signalèrent mon arrivée n'étaient pas très-encourageantes; mais ces difficultés étaient de celles qui se rencontrent d'ordinaire sous les pas de tous ceux qui voyagent en Afrique; j'en avais presque triomphé lorsque arriva l'événement qui mit fin tout à coup aux heureux progrès de mon entreprise. Je crus démêler d'abord chez Rakombo et les porteurs de Mobana l'arrière-pensée de manquer à l'engagement pris par eux de me conduire dans le Njavi. J'appris, en outre, que la population de Mouaou appartenait à un autre clan que celle de Mobana, et qu'il ne régnait pas entre elles une bien bonne intelligence, malgré leurs nombreuses alliances par mariage. A peine arrivé à Mouaou-Kombo, où je trouvai près des anciens un accueil assez satisfaisant, car ils m'assignèrent une grande maison pour demeure, mes porteurs de Mobana s'avisèrent de déposer à terre leurs bagages et de s'esquiver un par un, sous un prétexte ou sous un autre; enfin, ils disparurent dans les bois qui entourent le village, et je ne les revis plus. Ce fut en vain que je menaçai Rakombo de le rendre responsable de cette

désertion. Du reste, ce n'était guère à lui que je pouvais m'en prendre; il me déclara net que les habitants de Mouaou ne voulaient pas lui permettre de me mener plus loin. Ainsi nous nous trouvions à la merci des étrangers.

Le second jour de mon arrivée (le 23 juillet), le grand chef, nommé Kombo, fit son entrée dans le village; pour me montrer que j'étais le bienvenu, il me donna des chèvres et des bananes. Puis il rassembla les habitants et leur adressa un long discours dont le sens était que les gens de Niembouai et de Mobana ayant remis l'Esprit entre ses mains, il était de son devoir de me faire conduire dans le Njavi, et qu'il comptait bien que personne ne tenterait de me rien voler; car, si l'on avait cette imprudence, on mourrait infailliblement, ainsi qu'il était advenu des porteurs de Niembouai. Ce fut alors que j'appris que mes voleurs étaient morts, probablement pour avoir goûté à mon arsenic, mêlé par eux au sel qu'ils m'avaient pris.

Les habitants, gagnés par ce discours, me montrèrent des dispositions amicales, et tout semblait s'arranger au mieux pour hâter la reprise de mon voyage.

Il y avait cependant quelque obstacle caché derrière ces apparences favorables, car le lendemain je ne vis aucun préparatif de départ. Le chef vint me trouver, et m'expliqua que ses hommes avaient été obligés d'aller couper du bois dans la forêt pour en laisser à leurs femmes. C'est effectivement l'usage, chez les Ishogos et les Ashangos, quand un homme est près de s'absenter, d'amasser d'abord une certaine provision de bois pour les besoins de sa famille. Kombo s'aperçut que j'accueillais assez mal cette explication, et s'adressant à Igala, — car, dans les séances d'un palabre ou d'un conseil, on ne parle jamais directement à la personne à qui l'on a affaire, — lui dit en me regardant : — « Je vois à la figure de l'Oguizi qu'il s'imagine que je le trompe et que j'articule un mensonge. Il ne faut pas qu'il me juge si mal. Un homme a-t-il un beau corps? peu importe. Si son cœur est méchant, cet homme est laid. De même, s'il est bon, l'on ne doit pas faire attention à son corps. L'Oguizi verra demain si j'ai un bon ou mauvais cœur. Kombo le mènera chez les Njavis. »

Dans l'après-midi, la rue du village devint tout à coup déserte.

Je m'y promenai sans voir âme qui vive. Igala hocha la tête; il me dit que tous les habitants étaient allés tenir je ne sais quelle réunion secrète, et que cela ne présageait rien de bon.

Le fait n'était que trop vrai. Leur meeting terminé, tous les hommes se rassemblèrent devant ma demeure, et le chef entama un long discours entortillé qui avait pour but de tirer de moi de nouveaux présents avant de me laisser quitter le pays. Les gens de Niembouai et de Mobana, dit-il, m'avaient abandonné, parce qu'ils n'étaient pas en état de me conduire à Njavi; lui seul pouvait m'aider à me porter en avant, et je devais payer ce service au moins aussi cher que je l'avais payé dans les autres pays. Il réclamait donc, en particulier, les morceaux d'un grand chaudron de cuivre que j'avais brisé la veille, plus, quelques mesures de poudre, qu'il se proposait d'échanger, comme je l'ai déjà expliqué, avec des produits du pays des Ashanguis.

Je destinais ces précieux morceaux de cuivre à mes nouveaux porteurs, comme cadeaux d'adieu, quand ils m'auraient mené sain et sauf dans le Njavi; et comme j'étais d'ailleurs irrité des intrigues que je voyais se machiner en sous-main autour de moi, je refusai net d'obtempérer à des demandes qui ressemblaient trop à des exactions.

Mais la question d'un salaire plus ou moins élevé n'était qu'un prétexte; la vraie cause de la convocation mystérieuse qui avait eu lieu était l'arrivée d'une députation de quelques villages situés plus loin dans l'intérieur, et qui menaçaient le peuple de Mouaou d'une déclaration de guerre, s'il entreprenait de me conduire chez eux. Ainsi Kombo, dans l'embarras où il se trouvait, ne cherchait qu'à m'amuser par des questions secondaires, pour gagner du temps, pendant qu'on s'efforcerait d'apaiser les palabres suscités par les peuplades hostiles de l'intérieur.

Le jour suivant (25 juillet), ne voyant mettre à ma disposition aucun moyen de départ, l'idée me vint de sortir du village, pour marquer aux habitants, par une absence momentanée, le mécontentement que me causait leur conduite. C'est, en effet, la méthode la plus efficace pour faire capituler l'orgueil chatouilleux de ces nègres, et je savais bien que ceux-ci viendraient humblement me faire toutes

sortes de soumissions pour m'engager à revenir au milieu d'eux. Mépriser l'hospitalité d'un village et s'en retirer en se montrant offensé, est un procédé qui blesse ces enfants de la nature dans leurs sentiments les plus intimes et qui pique au vif leur amour-propre. Je commençai donc par me faire rendre les perles que j'avais déjà données en paiement à mes porteurs, et je fis transporter mes bagages par mes fidèles à une certaine distance, dans les bois, au bord d'un de ces beaux cours d'eau limpides que l'on rencontre si souvent dans ce pays montagneux. Le nombre et le poids de mes bagages étaient toujours considérables; la besogne était rude, surtout pour ceux qui se chargeaient des caisses. Le chemin qui descendait vers le lieu de notre retraite était en pente rapide. J'estimai, d'après les indices que je pus recueillir sur notre position, que c'était la route de Mouaou à l'est. Les habitants regardaient nos évolutions avec une stupeur silencieuse.

Avant le soir, nous avons achevé notre déménagement. Mes hommes élevèrent des abris, et nous recueillîmes du bois pour faire du feu et préparer notre souper. L'emplacement adopté était admirable; des arbres magnifiques, entre-croisant leurs couronnes feuillues, nous protégeaient contre les brouillards nocturnes, qui se résolvent d'ordinaire, dans ces humides régions, en une pluie fine et pénétrante. Le chemin qui bordait notre campement était large et bien battu. On voyait que c'était là une des grandes voies du pays.

Notre installation terminée, j'envoyai Igala et deux de ses camarades, bien armés, le long de la route, pour voir s'il n'y avait pas aux environs quelqu'un de ces villages inhospitaliers dont on nous avait parlé. Dans ce cas, ils devaient s'assurer du motif qui portait les indigènes à entraver notre marche. Mes messagers revinrent au bout de deux heures. Igala riait de tout son cœur en décrivant la figure grotesque des guerriers du village, postés d'avance en armes pour nous disputer le passage, et qui avaient tourné les talons du plus loin qu'ils l'avaient vu, lui et ses deux compagnons. Les habitants lui avaient dit qu'ils n'avaient aucun grief contre moi, mais qu'il existait une vieille querelle entre eux et les gens de Mouaou, à propos de deux esclaves que ceux-ci leur devaient, et qu'ils étaient décidés à ne pas laisser entrer ces voisins de mauvaise foi sur leur territoire

jusqu'à ce qu'ils eussent payé leur dette. — « S'il en est ainsi, leur demanda Igala, que ne venez-vous chercher nos bagages pour nous conduire vous-mêmes au milieu de vous? » A cette question ils firent une réponse évasive. Ils voulaient convoquer le peuple en conseil pour examiner l'affaire; on répondrait le lendemain, etc., etc. Il n'était guère possible de se contenter de cette explication. Oh! que n'avais-je là une troupe armée, capable de se faire jour par la force à travers ces stupides sauvages, obstinés à me fermer le passage! avec vingt hommes comme Igala et Macondai, j'aurais défié tous ces fanfarons, et je serais parvenu à traverser, cette fois, la moitié du continent africain!

Avant de se coucher, on coupa de grosses branches qu'on alla échafauder tout autour du campement, espèces de barricades dont le bris et le craquement ne manqueraient pas de nous donner l'alerte, dans le cas d'une surprise nocturne. Je m'attendais du reste à quelque attaque de ce genre; car je voyais de temps en temps de petits groupes de nègres se glisser dans le bois, jeter leur coup d'œil sur notre position, et se retirer ensuite avec précaution. Ils étaient armés de piques barbelées, ou de javelots pareils à ceux que portent les Fans, et que l'on tire du pays des Ashanguis. Je ne dormis pas de toute la nuit; mes hommes faisaient le quart à tour de rôle, se relevant de trois en trois heures. Je m'amusais, pendant ces veillées, à leur faire raconter des histoires à haute voix, pour bien indiquer aux rôdeurs de nuit que nous étions sur nos gardes.

26 *Juillet*. — Le matin, de bonne heure, comme je l'avais prévu, il m'arriva de Mouaou une députation, composée de tous les anciens du village, qui, l'affliction peinte sur le visage, me demandèrent pourquoi je les avais quittés. Ils me supplièrent de revenir, en répétant que ce n'était pas leur faute si mon voyage avait été retardé, mais bien celle des villages voisins du leur; ils s'engagèrent par serment, si je consentais à retourner chez eux, à me donner les moyens de partir sous deux jours au plus tard, par une autre route, dans la direction du sud-est, en évitant de passer devant les villages hostiles, dont les habitants, me dirent-ils, avaient maintenant conçu un nouveau projet, celui de m'accompagner dans mon expédition, puis de m'abandonner en pleine forêt et de s'enfuir avec mes bagages.

Ils m'assurèrent qu'il y avait trois routes qui conduisaient de leur village dans le Njavi : une au nord-est, une autre à l'est, et la troisième au sud-est.

Comme je ne recevais pas de l'autre village la réponse que l'on avait promise à Igala, et que les députés de Mouaou me paraissaient sincères dans leur repentir, je consentis à retourner chez eux. En peu d'instants, tous mes bagages furent chargés sur leurs épaules et

ce fut au milieu de leurs cris de joie que nous remontâmes vers leur village. Toute la population vint au-devant de nous pour nous faire fête. Le chef arriva en grande pompe, fraîchement peint et faisant sonner la clochette royale ; il nous confirma les promesses des anciens et nous offrit des chèvres et des bananes. Bientôt après, la *Kondé*, ou première femme du chef, vint nous dire qu'elle allait nous faire cuire un grand pot de racine de koa. Tout marchait pour

le mieux ; les habitants paraissaient cette fois-ci tout à fait sincères, et j'étais au comble de la joie, car je ne voyais plus d'obstacles à mon voyage chez les Ashanguis. J'allais enfin parvenir jusque sur les bords de cette grande rivière dont tout le monde me parlait, et que je présumais bien être le Congo ! J'avais entendu dire que l'on pouvait franchir en un seul jour la distance qui m'en séparait encore ; quelques heures devaient donc suffire pour nous transporter de Mouaou-Kombo au milieu des Njavis, et nous pourrions, dans la même journée, traverser le pays des Abombos !

Hélas ! ma joie allait se changer en désolation ! Quatre hommes du village ennemi, équipés en guerre et la tête surmontée de feuilles de bananier, se présentèrent tout à coup en déclarant qu'on avait tenu chez eux un palabre le matin même, et que l'on y avait décidé de ne pas laisser passer l'Oguizi. En conséquence la guerre serait déclarée aux habitants de Mouaou s'ils s'obstinaient à me conduire dans leur pays.

Kombo, qui était assis à côté de moi, m'engagea à me cacher dans ma cabane, pour ne pas donner aux étrangers la satisfaction de me voir. Puis il ordonna à mes hommes de faire une démonstration avec leurs armes à feu pour intimider ces grands batailleurs. Rien de plus risible que de voir ceux-ci prendre leurs jambes à leur cou, lorsque Igala, s'avancant vers eux, déchargea son fusil en l'air. Malheureusement, tandis que mes hommes, s'amusant de cette déroute, s'élançaient en avant pour tirer aux oiseaux, une des armes, chargée à balle, partit avant que le canon fût relevé. Je n'avais pas vu le coup ; mais aussitôt après la détonation, je frémis à la vue des habitants qui couraient de tous côtés avec des gestes d'effroi et des cris d'alarme. Le roi et la kondé, qui étaient à côté de moi, s'enfuirent comme les autres.

« Mamo ! mamo ! » ce cri de désespoir intraduisible retentissait de toutes parts ; je courus et je vis, gisant à terre, non loin de ma cabane, le corps inanimé d'un nègre. Sa tête était fracassée, et la cervelle avait jailli du crâne. Igala, tout éperdu, vint à moi en disant : — « Ah ! Chaillie ! je n'ai pu l'empêcher ; le fusil est parti tout seul. » Tout aussitôt les conséquences infaillibles de ce malheur se présentèrent à mon esprit. La défiance que j'avais d'abord inspirée à ce

peuple et que je venais à peine de vaincre allait se ranimer de plus belle, et ces gens-là feraient cause commune avec leurs voisins belliqueux. A coup sûr, des centaines d'hommes armés de lances et de flèches empoisonnées allaient se réunir pour nous attaquer. Je fis dire au roi de revenir et de ne pas avoir peur; mais déjà le tambour de guerre battait. Kombo me cria : — « Vous disiez que vous n'étiez pas venu pour nous faire du mal, ni pour nous tuer; voyez cependant, n'est-ce pas là un cadavre? » Il ne fallait plus songer à continuer notre marche vers l'est sans provisions et sans escorte; notre seule ressource était de nous replier sur le pays des Ishogos le plus vite qu'il nous serait possible.

Je rassemblai mes hommes au nombre de sept seulement, et je leur donnai des instructions rapides au sujet des bagages dont mes magasins étaient remplis. Je ne savais trop quel parti prendre. L'idée me vint de mettre le feu à ma cabane et de m'échapper à la faveur de la confusion du premier moment, mais je craignis de sacrifier encore des hommes au milieu de l'explosion d'un tel amas de poudre. L'important était d'atteindre la route de la forêt, et de prendre l'avance sur nos ennemis qui sans cela nous couperaient la retraite et soulèveraient les autres villages sur notre passage. Les munitions étaient pour nous l'article essentiel. Je distribuai à chacun de mes hommes une bonne provision de balles et de poudre. Je confiai à quelques-uns mes objets les plus précieux, journaux, photographies, échantillons d'histoire naturelle, et les denrées de moindre poids. Je pris, pour ma part, cinq chronomètres, un sextant, deux revolvers, une carabine avec un autre fusil en bandoulière, et un paquet de munitions. — « Maintenant, mes amis, leur dis-je, ne vous séparez pas, n'ayez pas peur et surtout ne faites pas feu sans mon ordre. Si c'est la volonté de Dieu que nous mourions, eh bien, nous mourrons ensemble. Mais faisons tous de notre mieux, et nous parviendrons. je l'espère, à regagner la côte sains et saufs. »

J'appréhendais une panique; dans ce cas, nous étions tous perdus. Mais ces braves compagnons, quoique frappés de consternation et mesurant bien la gravité de la situation, tinrent ferme et ne se laissèrent pas abattre.

CHAPITRE XVIII

RETRAITE DE L'ASHANGO

On propose un palabre au sujet de l'homme tué. — Une femme tuée. — Cri de guerre. — Commencement de retraite. — Igala et moi nous sommes blessés par des flèches empoisonnées. — Macondai et Rebouka ne s'échappent qu'à grand'peine. — Nous sommes poursuivis de près par les indigènes. — Collections, notes et papiers jetés dans les broussailles. — Première halte. — Deux hommes tués. — La poursuite continue. — Nouvelle blessure. — Igala tue l'archer. — Seconde halte. — Traversée du Bembo. — Nous passons devant Mobana. — On nous poursuit toujours. — Dernière halte. — On cesse de nous poursuivre. — Nous nous arrêtons. — Toute la troupe est réunie. — Nous couchons dans la forêt. — Marche de nuit dans Niembouai. — Conduite amicale du chef. — Bon accueil dans un Village-Plantation. — Arrivée de Magouga. — Nous continuons notre marche de retraite vers l'Ishogo.

Un moment, je crus voir quelque chance d'accommodement. Igala était parvenu, à force de cris, à faire comprendre aux chefs et aux anciens du village tout épouvantés, que le meurtre commis n'était qu'un accident malheureux, et que je leur rembourserais la valeur de vingt hommes, s'ils consentaient à m'écouter. J'étais vite allé prendre une grande quantité de perles et de morceaux de toile, que j'avais étalés par terre au milieu de la rue, comme pour racheter le sang versé. Un des notables, un peu calmé, s'était même entremis en disant : — « C'est bien; nous allons tenir un palabre pour délibérer, » et le tambour de guerre avait cessé de se faire entendre. Mais ce n'était qu'un rayon de soleil au milieu de l'orage. A ce moment même, une femme se précipita hors d'une cabane, en gémissant et en s'arrachant les cheveux. La première femme du personnage même qui venait de nous parler de ce ton radouci venait d'être tuée aussi par la fatale balle qui, après avoir fracassé la tête du malheureux nègre, avait percé la mince paroi de la cabane.

Tout ceci fut l'affaire de quelques instants. Un cri général s'éleva : « Guerre ! guerre ! » et tous les hommes coururent à leurs lances et à leurs arcs. Je donnai l'ordre de la retraite, car je vis tout de suite qu'il n'y avait plus aucune chance de paix et qu'une lutte à mort allait s'engager. Nous nous mîmes en marche ; Igala prit le meilleur des chiens qui nous restaient et se mit à la tête de nos hommes ; moi, je me chargeai de soutenir l'arrière-garde ; il était temps : avant que nous eussions gagné la route de la forêt, on nous décocha une volée de flèches. Igala fut blessé à la jambe, et l'un de ces traits, m'atteignant à la main, s'enfonça dans un de mes doigts jusqu'à l'os. Macondai et Rebouka, en quittant le village, faillirent être transpercés par des lances et ne parvinrent à repousser les assaillants qu'en les tenant en respect avec leurs fusils. Si je ne les avais pas empêchés de faire feu, ils auraient tué un grand nombre de ces furieux. Les hurlements sauvages et les imprécations menaçantes des bandes qui nous serraient de près étaient bien faits pour nous exaspérer. Cependant je défendis à mes hommes de tirer, car nous étions dans notre tort ; en même temps, je criai à nos ennemis que nous ne ferions pas feu sur eux, s'ils voulaient s'arrêter là, mais que s'ils faisaient mine de nous poursuivre dans la forêt, nous les tuerions. Mes fidèles Commis se conduisirent à merveille ; pleins de courage et de sang-froid, ils se maintinrent en bon ordre dans la rue même du village, et protégèrent notre retraite.

Ceux qui nous poursuivaient avaient un certain désavantage : obligés de s'arrêter pour bander leur arc et pour ajuster, ils nous perdaient quelquefois de vue dans le sentier tournant de la forêt. En outre, ils n'osaient pas nous aborder corps à corps, quoique nous fussions souvent assez près d'eux pour entendre leurs provocations. Ils nous criaient, par exemple, que ce n'était pas la peine de chercher à leur échapper ; que nous ne connaissions pas notre chemin à travers les bois, et que nous n'en sortirions pas vivants. Leur fureur éclatait surtout contre Igala, qu'ils appelaient Malanga ; ils le maudissaient lui et sa mère dans les termes les plus révoltants. « — Vous avez goûté du sang, lui criaient-ils, il faut que nous goûtions du vôtre ! » Ils couraient çà et là, ils coupaient au plus court, à travers les fourrés, et nous avions toujours à craindre que, de derrière un

arbre ou un buisson, un essaim de lances ou de flèches ne tombât sur nos flancs et n'achevât notre perte. En outre, il nous était impossible de continuer longtemps le pas de course que nous avions pris. Après avoir fait si bonne contenance au départ, mes hommes, saisis tout à coup d'une terreur panique, s'étaient débandés sur la route et pendant dix minutes mes cris ne purent les arrêter. Pour alléger leur fuite, ils jetaient tous leurs paquets, les uns après les autres, dans les broussailles. C'était une désolation de voir mes photographies si précieuses, mes instruments, mes animaux empaillés, mes notes, mes cartes, mes bouteilles de médicaments et de spiritueux, et tant d'autres objets de valeur, tant de souvenirs chers, dispersés sur la route! l'œuvre de plusieurs mois de labeur et de fatigue, perdue, à jamais perdue!

Après une course de quatre à cinq milles, voyant que les ennemis continuaient de nous poursuivre, je compris qu'il était temps de faire halte et de leur faire sentir notre force; car en les laissant avancer, nous risquions de voir les populations soulevées par eux sur notre passage, et d'avoir notre retraite coupée. J'ordonnai à mes hommes de s'arrêter. Mouitchi, l'un d'eux, manquait à l'appel. Son sort, hélas! n'était pas douteux pour nous, car nos ennemis, pendant que nous quittions le village, s'étaient vantés de l'avoir tué. Igala, mon meilleur et mon plus brave compagnon, souffrait cruellement de sa blessure à la jambe. Il me disait, croyant la flèche empoisonnée: — « Je vais mourir, Chaillie, je vais mourir sans revoir ma fille! » Mais nous n'avions guère le temps d'échanger des paroles d'encouragement; l'ennemi était en vue, et une bande nombreuse coupait à travers la jungle, dans le but évident de nous prendre en flanc. J'épaulai ma longue carabine, et visant l'homme qui était en tête, au moment où il bandait son arc, je fis feu; son bras droit retomba brisé le long de son corps, et le guerrier qui le suivait, frappé aussi et perdant l'équilibre, fit craquer les branchages sous le poids de son corps. Rebouka de son côté tira dans les broussailles sur un homme qui disparut tout à coup, précipité dans un ravin. Ces coups heureux nous donnèrent un peu de répit.

Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, quand nous entendîmes encore de grands cris derrière nous; c'étaient nos ennemis qui

revenaient à la charge, plus acharnés que jamais. La route devenait des plus difficiles ; des broussailles partout, des ravins et des monticules les uns après les autres, et à un mille en avant le village de Mobana, qui devait être insurgé contre nous. Nous avions beau redoubler de vitesse, les coquins nous serraient de près. Tout à coup une douleur aiguë m'avertit que j'étais encore blessé. C'était au côté cette fois. Je n'avais pas le temps de m'arrêter pour retirer la flèche, dont la tête barbelée, engagée dans mon ceinturon de cuir et remuant à chaque pas que je faisais, agitait la pointe dans mes chairs et me causait une souffrance atroce. Si la force du trait n'eût pas été amortie par le cuir, je serais certainement mort sur le coup. Quand je fus frappé, Igala, l'auteur involontaire de tous nos maux, se retourna contre l'archer trop adroit, et le coucha par terre. Le chagrin bien sincère et le dévouement de mes hommes dans cette circonstance me furent d'un grand soulagement. Je me sentais affaibli par la perte de mon sang et dévoré d'une soif ardente. Ils me demandèrent ce qu'ils auraient à faire si je mourais. Je leur dis de tenir ferme tant qu'ils le pourraient, et dans le cas où ils parviendraient à s'échapper, de remettre mes papiers et mon journal aux hommes blancs. Chaque fois que nous nous arrêtions, pendant cette journée désastreuse, ils m'entouraient affectueusement, s'informant de ce que j'éprouvais et me prodiguant tous les soins en leur pouvoir.

Quand je fus blessé, mon énergie commença à faiblir, et je suivis l'exemple de mes hommes, en me débarrassant des fardeaux qui retardaient ma marche. A mon grand regret, j'avais jeté ainsi dans les broussailles ma superbe carabine à deux coups qui se chargeait par la culasse, et une autre arme magnifique à balles d'acier pointues, que je regrette surtout comme un présent de mon bien cher ami, M. Bishop, de Twickenham.

On nous donnait toujours la chasse. Ainsi harcelés il fallait frapper un nouveau coup. Igala me dit : « Je sais que je vais mourir ; mais auparavant laissez-moi tuer quelques-uns de ces coquins. » En même temps, il s'embusqua derrière un arbre. Nous continuions cependant de marcher en avant pour ne pas nous laisser devancer par l'ennemi, dont la tactique était de détacher furtivement une partie de ses archers sur le front de notre petite troupe, tandis que le gros de la

bande demeurait en arrière en poussant des cris, pour nous faire croire qu'ils étaient encore loin. Le plus avancé de ces éclaireurs se trouvait déjà en ligne avec Igala, quand celui-ci tira et l'étendit mort.

Nous repassâmes ainsi le cours d'eau appelé Bembo, qui avoisine Mobana, et nous nous mîmes à gravir la côte escarpée sur laquelle ce village est bâti. C'était pour nous un moment critique. Selon toute apparence, des messagers dépêchés d'avance avaient insurgé le peuple de Mobana contre nous; d'autant plus que nous entendions ceux qui nous poursuivaient leur crier : — « Gens de Mobana, ne laissez pas passer les hommes de l'Oguizi; ils ont tué les nôtres! » Ainsi que nous nous y attendions, nous trouvâmes les guerriers du pays, rangés en bataille à l'autre extrémité du village; mais, comme notre route s'en écartait un peu, nous passâmes vite et nous nous enfonçâmes de nouveau dans l'épaisseur de la forêt.

Loin d'être par là délivrés des furieux qui nous donnaient la chasse, nous nous vîmes poursuivis à la fois par la double armée de Mouaou et de Mobana. La route descendait en pente rapide, et nous fuyions de toute la vitesse de nos jambes, pour ne pas perdre de terrain. Un peu plus loin, à mi-chemin d'une colline, Igala et Rape-lina s'arrêtèrent pour tirer sur un homme qu'ils blessèrent et qui se replia sur ses compagnons en hurlant de douleur.

Nous eûmes alors un court moment de répit. Je m'arrêtai pour tenir conseil sur ce qu'il y avait de mieux à faire. Harassés de notre longue course à travers un pays fourré et montagneux, nous étions en outre exaspérés par l'opiniâtreté de ces enragés, que la soif de notre sang lançait et maintenait sur nos traces. J'aurais voulu m'échapper sans sacrifier de nouvelles victimes; mais il était clair que, la nuit venue, nous serions entourés et massacrés jusqu'au dernier. Nous convînmes donc, mes hommes et moi, de chercher un poste avantageux pour faire halte, et de donner à nos ennemis une leçon de nature à les arrêter une bonne fois.

Nous avions le temps de choisir notre position. Je connaissais d'ailleurs le pays et les accidents de terrain. Sur la pente d'un monticule s'élevait un bouquet d'arbres assez serrés. Nous nous postâmes chacun derrière un gros tronc, à peu de distance les uns

des autres, et nous attendîmes. Comme de coutume, les archers se présentèrent les premiers. Mais derrière eux se faisait entendre le grondement de la multitude armée, mêlé de vociférations furieuses et de malédictions contre nous. Dès que nous eûmes un certain nombre d'ennemis en vue, au bas du monticule où nous étions embusqués, Igala et Rapelina firent feu. Un homme tomba mort. Un autre, atteint à la figure, eut probablement la mâchoire brisée. Ngoma tira à son tour, mais son coup ne porta pas. La panique fut jetée dans la troupe ennemie par cette attaque imprévue, et quand nous sortîmes de derrière les arbres en nous montrant à découvert, ils battirent tous en retraite. Ce fut là notre dernier combat, et si nous les entendîmes longtemps encore, leurs cris ne nous arrivaient plus que de loin. La partie de la forêt où nous nous trouvions alors était assez découverte : peu de broussailles, de jeunes arbres, et à des intervalles de cinquante à soixante pieds, des futaies superbes dont le dôme de feuillage abritait toute cette verdure. Ces éclaircies du bois nous donnaient beaucoup d'avantage. Nous pouvions surveiller de loin l'approche de l'ennemi sans courir le risque d'être attaqués en flanc. Le pays était d'ailleurs inégal, raboteux, les collines succédaient aux collines, avec des pentes souvent très-escarpées.

Nous respirions enfin plus librement. Nous nous arrêtâmes en déposant nos fardeaux à terre, et nous prîmes quelque repos, sans cesser toutefois de guetter les alentours. J'examinai la blessure d'Igala et les miennes. Le sang coulait abondamment de mon doigt; mes vêtements en étaient tout trempés. Il faut que ce flux de sang ait entraîné tout le poison de la flèche, si toutefois elle était empoisonnée, car cette blessure ne me laissa d'autre suite qu'une assez vive douleur et se guérit d'elle-même au bout de trois semaines. L'action du poison employé par les indigènes n'est pas d'ordinaire très-rapide; elle corrompt peu à peu les chairs autour de la blessure et y occasionne un dépôt de matières, qui aboutit parfois à la gangrène. Si une flèche ou une lance pénètre dans les entrailles, la mort est inévitable; mais si elle n'a fait qu'entamer les chairs, il est rare que la blessure soit mortelle. Quant à ma blessure au côté, la flèche avait heureusement perdu son enduit de poison au frottement du cuir qu'elle avait traversé, et la plaie, quoique très-douloureuse, n'offrait

aucun danger. Mais le pauvre Igala souffrait beaucoup de sa jambe blessée. Le mal empira même dans la nuit, au point de me faire craindre qu'il restât estropié. Je n'avais aucun remède à lui administrer, car j'avais tout perdu dans notre retraite. J'eus bien peur pour ce brave et fidèle garçon ; s'il était mort des suites de cette affaire, je ne me le serais jamais pardonné.

Comme nous rechargions sur nos épaules nos paniers (presque vides maintenant) pour nous remettre en route, nous aperçûmes à quelque distance un homme qui se dirigeait rapidement de notre côté à travers les broussailles, et que les inégalités de terrain dérobaient de temps en temps à nos yeux. À l'instant, nous nous remîmes sur nos gardes. Igala se chargea d'aller reconnaître le survenant, et nous attendîmes en silence, le fusil en main, l'œil ouvert sur tous les débouchés du bois par où nous pouvions être tournés. L'homme s'approcha : il était armé. C'était Mouitchi, que nous avions cru perdu ! Il s'était échappé sans une égratignure, à travers les fourrés du bois, guidé par les voix mêmes des furieux qui nous poursuivaient. Il nous dit que les deux hommes frappés dans notre dernière rencontre étaient morts sur le coup, et que nos ennemis avaient renoncé à nous poursuivre, craignant d'être détruits un par un s'ils allaient plus loin. L'arrivée de Mouitchi nous rendit du cœur et nous parut de bon augure. Nous commencions à entrevoir la possibilité de parvenir tous ensemble, et sains et saufs, à la côte.

La forêt, troublée un instant par les cris de guerre sauvages et par les imprécations plus sauvages encore des Ashangos furieux, avait repris sa tranquillité majestueuse. Nous devions cependant traverser un autre village, Niembouai-Olomba, la seule route qui nous fût connue, mais où nous courions risque d'être attaqués. Avant d'y arriver, nous rencontrâmes deux femmes sur le sentier qui venait de Mobana. Igala voulait tirer sur elles ; je m'y opposai énergiquement, et je lui fis même une sévère réprimande. J'avais donné ordre en partant de laisser passer sans leur faire de mal les femmes, les vieillards et les enfants que nous pourrions rencontrer, mais de faire feu sans miséricorde sur les hommes armés ; cette extrémité m'était commandée par notre sûreté. Igala n'aimait pas cette manière de faire la guerre ; c'était bon, disait-il, dans le pays des hommes blancs,

mais nous ne devions pas nous battre à leur mode. Si je ne l'avais arrêté, le malheureux aurait tiré indifféremment sur tous les Ashangos, sans distinction de sexe ni d'âge.

Le soleil déclinait sur l'horizon. Nous approchions du village de Niembouai-Olomba, et nous avons fait environ trente milles sans prendre aucune nourriture, depuis notre retraite commencée à neuf heures du matin. Je jugeai qu'il serait imprudent de nous hasarder, dans notre état d'épuisement, à travers un grand village, hostile peut-être, et mes hommes convinrent avec moi que le meilleur parti à prendre, c'était de nous retirer dans la forêt, à quelque distance du chemin battu, et de nous reposer là jusqu'à minuit. Nous pourrions ensuite traverser le village avant que les habitants éveillés eussent pris les armes; dans tous les cas, nous aurions alors retrouvé assez de forces pour gagner quelque bonne position défensive.

Ce plan adopté, nous nous enfonçâmes dans les fourrés; bientôt une petite clairière nous parut une bonne place pour dormir, et nous nous étendîmes là, après avoir eu soin de museler notre chien, dont les aboiements auraient pu nous trahir. L'obscurité était complète. Le silence n'était troublé que par le cri lugubre d'un oiseau de nuit solitaire. Mes gens, harassés de fatigue, ne se préoccupaient ni de léopards, ni de serpents, ni de bêtes, ni d'hommes sauvages, et dormaient profondément. Quant à moi, trop inquiet pour fermer l'œil, je prêtai l'oreille aux gémissements que la douleur arrachait de temps en temps à Igala, bien qu'il s'efforçât de les étouffer.

L'air de la nuit était brumeux et froid. Couché sans dormir sur la terre humide, je songeais aux parents et aux amis que j'avais laissés bien loin au Nord, à tant de douces heures passées dans des intérieurs heureux, au milieu du confortable de la vie civilisée, et je me désolais à l'idée que tout ce bonheur était peut-être perdu pour moi. Je pensais aussi à ceux qui, bien tranquilles au coin de leur feu, critiquent à leur aise les relations des voyageurs; et leur envient le peu d'honneur et de renommée qu'ils ont acquis si chèrement, Ah! s'ils avaient passé par la dixième partie des épreuves que ces pauvres explorateurs ont à subir, je suis sûr qu'ils leur montreraient plus d'indulgence!

Quand je m'avisai enfin qu'il était près de minuit, j'éveillai mes

hommes et j'en envoyai deux sur la route qui conduisait au village, pour s'assurer si tout était tranquille. Ils revinrent avec un rapport favorable. Alors je les réunis tous autour de moi : — « Mes enfants, leur dis-je, je me suis battu avec vous et pour vous aussi longtemps que j'en ai eu les moyens ; mais le moment peut venir où ce ne sera plus possible ; je puis être tué cette nuit, je puis être mis hors de combat. Quoi qu'il arrive, restez toujours unis ; écoutez Igala, votre chef, et ne perdez aucun de mes papiers¹. Fussiez-vous obligés de vous défaire de toute autre chose, ne les jetez pas, je vous en conjure, mais remettez-les entre les mains des hommes blancs de la côte. »

Mes compagnons se tenaient serrés autour de moi pendant que je parlais ainsi, et tous me répondirent, de l'accent le plus affectueux : — « Non, Chaillie, non, vous ne mourrez pas ! nous vous mènerons vivant dans votre pays ! vous resterez toujours avec nous ! »

Je répliquai, sur le ton de la plaisanterie, pour les égayer un peu : — « Doucement ; je n'ai pas dit que j'allais mourir, mais seulement que je pouvais mourir cette nuit. Oubliez-vous que Chaillie sait se battre ? »

— Oui, oui, nous l'avons vu ! crièrent-ils tous ensemble ; et nous aussi nous savons nous battre ; nous sommes des hommes ! »

Cela dit, nous reprîmes en silence nos paquets et nos fusils, et nous frayant avec peine un passage à travers les buissons épineux, nous gagnâmes sans bruit la route, puis la rue du village. A l'entrée, nous fîmes halte, nous appelant l'un l'autre à voix basse, pour savoir si nous étions réunis ; car la nuit était si noire qu'on ne voyait pas à deux pas de soi. Il devenait cependant nécessaire de nous précautionner contre les embûches ; les habitants pouvaient avoir appris que nous nous trouvions dans leur voisinage le soir précédent, et ils savaient bien que nous n'avions pas d'autre chemin à prendre que celui qui traversait leur village. Nous marchâmes donc résolument en avant, comme des hommes décidés à s'ouvrir un passage au péril de leur vie. Nous prîmes le milieu de la rue, qui était très-longue, posant le

1. Un des volumes de mon journal, ainsi que mes cartes d'itinéraires, une multitude de notes, et deux copies de mes observations astronomiques et météorologiques, avaient déjà été perdus pendant notre retraite.

pied par terre avec précaution, nos fusils armés et relevés, prêtant l'oreille au moindre bruit. Dans une maison, nous entendîmes jouer du *wombi* (la harpe du pays¹), et nous passâmes tout doucement de l'autre côté de la rue sans éveiller l'attention des habitants du logis. Nous touchions au bout de la rue, et déjà nous nous croyions hors de danger, quand tout à coup nous vîmes un feu brillant reluire à quelque pas devant nous. Frappés de stupeur et immobiles, nous attendîmes qu'un mouvement se fit pour savoir nous-mêmes ce que nous avions à faire. Mais une voix douce s'éleva du sein des ténèbres :

— « Est-ce bien là la troupe de l'Oguizi? Passez, passez! on ne vous fera pas de mal dans mon village. Passez! vous trouverez le chemin facile. On n'est point en guerre avec vous. »

C'était la voix du vieux roi; il nous avait attendus au passage avec quelques-uns de ses sujets, dans l'intention de favoriser notre marche et de nous encourager par de bonnes paroles. Ces braves gens avaient amassé d'avance des matériaux combustibles pour éclairer notre route. De quel poids nos esprits furent soulagés! Nous nous attendions à une lutte mortelle, et nous trouvions une retraite facile! Pourtant il n'était pas bien sûr que cette générosité ne cachât pas quelque piège. Aussi, au lieu de nous arrêter à des pourparlers, pressâmes-nous le pas en silence sans répondre un seul mot à cette touchante allocution du bon roi.

Nous avançons dans les ténèbres, à travers des marécages ou des eaux courantes, arrêtés par des buttes rocailleuses et des buissons épineux; à chaque instant nous perdions notre chemin et nous ne le retrouvions qu'à tâtons. Enfin, à trois heures du matin, nous nous arrêtâmes dans un champ de manioc. Puis, allumant du feu, nous fîmes rôtir quelques racines pour nous alimenter un peu, exténués comme nous l'étions de fatigue et de faim. Cette nourriture ranima nos forces, et j'adressai silencieusement des actions de grâces à la Providence, qui avait préservé si miraculeusement notre petite troupe.

27 Juillet. — Un peu avant le jour (dès que nous pûmes voir

1. Voir la description de cet instrument dans l'*Afrique Équatoriale*.

MARÉAGES DE NIEMOUI-OLOMBA.

à nous conduire dans la forêt), nous reprîmes notre marche, Igala traînant sa jambe blessée, et moi, au milieu de mes hommes, leur prodiguant des paroles d'encouragement. Au bout de quelques instants, comme nous arrivions à un endroit où le chemin se divisait en deux branches, il s'éleva une discussion entre mes hommes sur le sentier qu'il fallait suivre. Rebouka, qui était alors à notre tête, se prononça pour l'un, mais Ngoma soutint que l'autre était le bon ; il le reconnaissait, disait-il, à un certain piège à monkey devant lequel nous avions passé en nous rendant à Niembouai-Olomba. La majorité néanmoins adopta l'avis de Rebouka. Nous nous engageâmes donc après lui dans le sentier qu'il voulait prendre.

Nous cheminâmes ainsi jusqu'à midi, heure à laquelle il fallut s'arrêter pour chercher quelque nourriture ; car nous mourions de faim. On se dispersa pour aller fourrager de droite et de gauche, et bientôt deux de nos hommes revinrent tout joyeux ; ils avaient rencontré un petit bois de bananiers, où ils avaient cueilli des bananes presque mûres. Nous fîmes du feu sur le bord d'un ruisseau ombragé par des arbres, et nous apprêtâmes notre repas. Quelques instants après, nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes à un petit village entouré de plantations, dont l'aspect était tout nouveau pour nous, car nous n'avions point passé par là en venant. Ngoma triomphait, tandis que Rebouka et ses partisans étaient mortifiés de leur méprise. Je fus obligé d'intervenir pour les empêcher de se quereller ; après quoi nous entrâmes hardiment dans le village, tout prêts à haranguer le peuple.

Il se trouva que les plantations, dont le village n'était qu'une dépendance, appartenaient à l'un des chefs de Niembouai-Olomba, le premier après le roi, un beau vieillard, dont les cheveux étaient blancs comme la neige, et dont les traits avaient cette expression de bonne humeur si fréquente chez les nègres dont la condition est aisée. Il nous accueillit avec beaucoup de bienveillance et nous invita à nous arrêter chez lui. Nous acceptâmes, et sur-le-champ il ordonna à ses femmes de nous faire cuire une poule et des bananes. Les femmes donnèrent en outre à mes hommes des cannes à sucre et des noix mpégui, tandis que le vieux chef s'excusait de n'avoir pas de chèvre à nous offrir.

Les habitants du village nous demandèrent naturellement pourquoi nous revenions si vite. Mes hommes ne se firent pas prier pour contenter leur curiosité; mais ils eurent soin de cacher notre agression bien involontaire. Ils racontèrent que nous avions été attaqués, et qu'il avait fallu livrer bataille pour assurer notre retraite. Chacun d'eux se vanta de ses faits d'armes et de ses prouesses, énumérant tous les guerriers de Mouaou-Kombo que son bras avait abattus.

Pendant ces explications, survint notre ancien guide Magouga. L'arrivée de ce vieux serviteur fut un coup de fortune, et son amitié pour nous se signala réellement dans ces circonstances critiques. Ayant entendu dire, à Niembouai, où il était allé le matin, que nous étions passés par là pendant la nuit, il était parti aussitôt pour nous rejoindre. Il fallait qu'il eût marché bien vite. Il parut enchanté de nous revoir. Il nous dit que, s'il était retourné de Mobana à Niembouai-Olomba, c'était pour y attendre des nouvelles de l'accueil qui nous avait été fait dans le pays de Njavi; car il augurait mal des obstacles que nous devions trouver chez les habitants de l'Ashango supérieur, qui étaient de mauvaises gens. Reconnaisant du service que je lui avais rendu à Mobana, en le dérochant à la fureur du peuple déchaîné contre lui sur une accusation de vol, il promit de favoriser notre retraite, en nous ramenant sains et saufs chez les Ishogos. Magouga, du reste, ne semblait pas avoir une idée bien nette de ce qui s'était passé à Mouaou. Tout ce qu'il savait, c'est que les habitants nous avaient repoussés, et que nous leur avions tué plusieurs hommes. Il nous apprit qu'un des individus frappés par Igala était le premier guerrier de Mobana, et que ce serait probablement un *casus belli* entre les gens de Mobana et ceux de Mouaou, à qui l'on imputait cette mort. La population de Mobana, au moment de marcher contre le village de Mouaou-Kombo, s'était déjà mise à faire cuire le plat de guerre¹. Il

1. Le plat de guerre est un pot plein d'herbes magiques et de fétiches, que l'on fait bouillir à la veille d'entrer en campagne. On choisit à cet effet le plus grand vase possible, et cette opération culinaire est confiée au docteur en fétiches le plus renommé de la tribu. Aussitôt que la cuisson est complète, les guerriers avalent la partie la plus comestible de cette préparation et se frottent le corps avec le reste. Lorsque par ce repas et ces simagrées ils se sont monté la tête au degré voulu, ils partent pour attaquer le village qu'ils se proposent d'emporter d'assaut.

était évident, d'après les informations confuses de Magouga, que tout le pays était en combustion derrière nous. Il me dit que les habitants de Mouaou avaient abandonné leur village pour se réfugier dans les bois, craignant que je ne revinsse le brûler. A les en croire, toutes les flèches qu'ils m'avaient décochées rebondissaient sur moi, au lieu de me percer. Aussi étaient-ils troublés de frayeurs superstitieuses, à l'endroit d'un être si mystérieux. Il faut dire que moi et mes nègres nous avons gardé un secret absolu sur mes blessures ; car mes fidèles savaient aussi bien que moi combien il importait de maintenir mon prestige par ma réputation d'invulnérabilité, privilège surnaturel que les Ashangos m'attribuaient d'un commun accord. Magouga avait même entendu dire qu'une fois je m'étais changé en léopard, et que blotti dans un arbre, je m'étais élancé de là sur les guerriers qui attaquaient ma troupe ; qu'une autre fois, je m'étais métamorphosé en gorille, puis en éléphant, jetant la terreur et la mort dans les rangs ennemis. Magouga termina ses fantastiques histoires en sollicitant de moi le don d'un fétiche de guerre ; car, suivant lui, je devais posséder l'art de fabriquer des fétiches, moi qui avais su échapper si miraculeusement avec mes hommes à la poursuite de tant de guerriers.

Réconfortés par quelques heures de repos et par une bonne nourriture, nous nous remîmes en route, cette fois sous la conduite de Magouga. En me séparant du bon vieux chef de la plantation, je lui donnai quelques perles et une boîte de poudre rouge ; présent qui le ravit au delà de toute mesure et qu'il promit de garder en souvenir de moi. Ce fut un bonheur pour nous, après tout, d'avoir pris le mauvais sentier ; car nous y gagnâmes d'abord de rencontrer un chef hospitalier, puis d'éviter le village de Niongo, qui aurait pu, sinon nous opposer de sérieux obstacles, au moins retarder encore notre marche.

CHAPITRE XIX

RETOUR A LA COTE

Arrivée à Mongon. — Magouga raconte nos aventures aux habitants. — Arrivée à Niembouai. — Défiance du peuple. — Restitution d'objets volés. — Magouga consent à nous servir de guide jusqu'à Mokenga. — On atteint le dernier des villages Ashangos. — Sur la terre d'Ishogo, plus de danger d'être poursuivis. — Diplomatie de Magouga. — Arrivée à Mokenga. — Réception amicale. — Magouga nous remet sains et saufs entre les mains des habitants. — Mes hommes exagèrent leurs prouesses. — Arrivée à Yengué. — Projet de descendre l'Ogoulou en canot. — Nous nous égarons. — Perspective des prairies de l'Apono. — Igoumbié. — Arrivée à Mokaba. — Le Ngouyai. — Marche sur Nchiengain. — Passage de la rivière. — Village de Nchiengain. — Réception à Mayolo. — Effets de la loi africaine sur les héritages. — Marche sur l'Ashira. — Les Ashiras prennent l'alarme. — J'évite Olenda. — Séjour chez Angouka. — Nous traversons l'Ofoubou. — Campement de Quenguéza. — Chagrins du vieux roi. — Ravages de la contagion à Goumbi. — Quenguéza veut aller dans le pays des blancs. — Je descends la rivière. — Arrivée à Plateau. — Reconnaissance du peuple Commi. — Départ pour l'Angleterre.

Après avoir quitté la plantation du digne vieillard, nous continuâmes notre voyage dans la direction de l'Ouest, accompagnés, comme je l'ai dit, par Magouga. A deux heures de l'après-midi, nous avons atteint le village de Mongon, en coupant court par les chemins de traverse qui relient les plantations les unes aux autres.

Nous fûmes distraits en route par une troupe de chimpanzés, qui prenait ses ébats dans l'épaisseur du bois. Nous marchions au bord d'une vallée profonde, quand nous entendîmes au-dessous de nous un caquetage bruyant qui nous fit croire d'abord à une grande réunion d'hommes. Nous nous arrêtâmes tout surpris. Magouga surtout était fort intrigué, sachant bien qu'il n'y avait pas de village aux environs. En prêtant l'oreille, nous reconnûmes que les voix portaient des fourrés profonds de la vallée. Bientôt, à travers quelques éclaircies de feuillage, nous distinguâmes confusément, comme autant d'om-

bres obscures, une multitude de chimpanzés qui se balançaient, agitaient des branches, et folâtraient avec une extrême agilité. En regardant plus attentivement, nous les vîmes partagés en deux groupes qui se tenaient à une certaine distance l'un de l'autre et paraissaient s'interpeller mutuellement ou même se provoquer par des bravades, avançant et reculant tour à tour. Il y avait bien en bas dans les arbres trente ou quarante de ces animaux. Je n'ai jamais vu à la fois tant de singes anthropoïdes.

A mesure que nous avançons, nous étions heureux d'avoir Magouga parmi nous. Ainsi, les habitants de Mongon, troublés de notre arrivée inattendue, se préparaient déjà à fuir, quand je dis à mon vieux serviteur de marcher en tête de la troupe; car je ne savais pas ce qui pourrait arriver. Il cria au peuple de se rassurer. — « Je suis Magouga, leur dit-il, n'ayez pas peur; ce sont les hommes de l'Oguizi qui reviennent. » Nous fîmes halte à l'*Ouanja*, où la foule nous entoura, en demandant, avec des gestes de surprise, à Magouga : — « Qu'est-ce que cela veut dire? Comment êtes-vous revenus? » Il paraît que le bruit avait couru à Mongon que Magouga avait été tué à Mobana. Son village avait même pris le deuil.

Magouga se montra au niveau de la situation. Il fit un long récit des événements où il avait joué un rôle, maudissant les gens de Niembouai qui m'avaient volé, et racontant comment ses accusateurs de Mobana avaient voulu le tuer. Quant à l'affaire de Mouaou-Komba, il en rendit compte dans des termes d'une exagération fabuleuse. — Les habitants nous avaient attaqués, disait-il, en nous refusant le passage; nous leur avons tué dix-huit hommes; toutes leurs flèches s'émoussaient sur ma peau, sans me faire de mal; enfin il se mit à énumérer mes diverses transformations surnaturelles. La description de toutes nos infortunes était si touchante dans sa bouche, que le peuple ému prit notre parti en s'écriant tout d'une voix : — « C'est une honte! déclarer la guerre à un pareil homme, qui ne fait de mal à personne, qui ne prend rien par force, et qui nous apporte tant de belles choses! » Puis ces braves gens se déclarèrent prêts à faire face aux guerriers de Mouaou s'ils se présentaient devant leur village. Sur quoi les femmes nous apportèrent des poules, des œufs, des

bananes mûres, en échange de quelques colifichets. On nous invita même d'une manière pressante à passer la nuit dans le village; mais craignant de me compromettre par une confiance imprudente, je refusai. Nous quittâmes Mongon vers le soir, et nous allâmes coucher, trois ou quatre milles plus loin, dans une plantation abandonnée, sur la route de Niembouai-Ouest.

28 *Juillet*. — Nous dormîmes fort peu cette nuit-là; car ni moi ni personne de ma troupe ne nous croyions tout à fait hors de danger. Nous couchions avec nos armes chargées à côté de nous. Trois de mes hommes étaient avec moi dans la même cabane.

Levés dès le point du jour, nous nous remîmes en marche avec toute la célérité possible, et dans l'après-midi, nous avions déjà gagné Niembouai, où demeurait notre guide. Une certaine méfiance nous accueillit là comme à Mongon; mais la présence de Magouga rassura de même les habitants. Le brave homme nous conduisit au bout de la rue et nous ouvrit sa propre maison; mais nous n'y fûmes pas longtemps tranquilles, car le peuple, avide de recueillir des détails, venait les demander à la bouche éloquente de Magouga. Nos aventures, telles qu'il les racontait, devenaient de plus en plus émouvantes. Ce qui charmait surtout l'auditoire, c'était la peinture de la manière héroïque dont nous avions défendu notre vie menacée à Mobana. Ce passage soulevait une tempête d'acclamations. —

Vous êtes des hommes! criaient-ils, vous êtes des hommes! Comment peut-on faire la guerre à des gens tels que vous? »

29 *Juillet*. — Malgré l'accès de popularité qui s'était manifesté la veille en notre faveur, j'étais porté à croire que les habitants de Niembouai n'avaient pas dépouillé toute défiance. Je les vis, le matin de bonne heure, jeter sur moi des regards furtifs. Des groupes d'anciens s'arrêtaient à quelque distance de ma cabane et tenaient entre eux de discrets conciliabules. La cause de ces allures mystérieuses se révéla bientôt d'elle-même. Ces gens-là avaient peur que je ne voulusse me venger des vols commis à mon préjudice sur la route de Mobana, pendant que je marchais à l'est. A la fin, un de ces nègres, chargé sans doute par les autres de sa démarche délicate, me présenta une bouteille à demi remplie d'arsenic. Étranger au village, disait-il, cette bouteille lui avait été remise comme faisant

partie des objets qui m'avaient appartenu ; aussi s'empressait-il de me la rapporter. J'ai su depuis que mes hommes avaient menacé les habitants d'un châtimeut exemplaire, si l'on ne me restituait tout ce qui m'avait été volé.

Je n'avais pas l'intention de passer une seconde nuit à Niembouai, et l'attitude défiante de la population ne fit que me confirmer dans ma résolution. Cependant Magouga nous ayant donné une chèvre, il fallait attendre qu'elle fût tuée et dépecée pour l'emporter plus aisément. Un bruit vague de gens armés qu'on aurait vus rôder dans le bois, autour du village, se répandit dans la journée et jeta l'alarme parmi les habitants, qui craignaient que notre présence chez eux ne servît de prétexte pour les attaquer. A la fin, nous quittâmes la place et nous gagnâmes sans encombre le village dont j'ai parlé précédemment, et que se partagent par moitié les Ashangos et les Njavis.

Nous avions de nouveau pour compagnon notre fidèle ami Magouga, qui, après avoir mis sa maison en ordre, s'était déclaré prêt à nous servir d'escorte jusqu'à Mokenga. C'était le seul indigène qui, depuis notre retraite vers le littoral, consentit à nous accompagner au delà du territoire occupé par sa tribu. Il y a malheureusement de très-fortes raisons pour que ces peuples refusent de s'aventurer à l'ouest ; car ils courent risque d'être faits prisonniers et réduits en esclavage. Ainsi, il est sans exemple qu'un Ishogo ou un Ashango, s'il a une fois quitté son village pour visiter les tribus de la côte, soit jamais revenu dans son pays natal. Peut-être ces malheureux s'imaginaient-ils que nous les enlèverions de force. D'ailleurs, j'avais aussi perdu presque tout ce que j'avais, et je n'étais plus cet opulent Oguizi qui éblouissait les populations par l'étalage pompeux de ses richesses. C'était donc, de la part de Magouga, un grand acte de désintéressement que de s'attacher à ma fortune, car il ne pouvait plus être attiré par l'appât du salaire ni du pillage.

Les habitants du lieu se montrèrent cette fois extrêmement bienveillants ; de tous côtés on nous apportait des bananes, des chaudières, des calebasses d'eau et du bois à brûler. Cependant nous ne fîmes pas un long séjour dans ce village, pressés comme nous l'étions de marcher vers l'Ouest. A cinq heures, nous atteignîmes Moyego,

grand village des Ashangos, devant lequel nous avions passé en venant, sans nous arrêter, malgré les prières des habitants. Magouga avait là plusieurs amis, et comme on nous priait de rester, en nous assurant qu'on ne nous laisserait manquer de rien, je résolus d'y passer la nuit. Quand ce peuple apprit l'affaire de Mouaou, il protesta que les gens de ce pays lui étaient étrangers, qu'ils appartenaient à un clan différent du leur, et qu'il était à regretter que je ne leur eusse pas tué plus de monde.

50 Juillet. — Nous étant remis en marche ce matin, nous parvînmes avant midi à Magonga, le dernier ou le plus occidental des villages de l'Ashango, situé sur les bords de l'Odiganda. Je n'avais pas envie d'y séjourner ; aussi traversâmes-nous le village sans nous arrêter, à la grande surprise et au grand désappointement des habitants, curieux d'apprendre ce qui nous était arrivé et pourquoi nous revenions sur nos pas. Magouga se montra fort mécontent de ce que je refusais de faire halte, et me déclara qu'il ne voulait pas nous accompagner plus loin. Je lui répondis qu'il était libre et que je le remerciais de ses services, car je connaissais maintenant le chemin aussi bien que lui. Nous traversâmes donc sans lui l'Odiganda, et j'allai camper sur l'autre rive, de sorte qu'en cas d'attaque, j'avais la rivière entre nous et les ennemis, ou même les partisans de Magouga, que nous avions laissé de fort mauvaise humeur.

Vers deux heures, nous faisons notre repas sur le bord du chemin qui mène à Mokenga, lorsque nous vîmes reparaître Magouga. Il s'excusa de sa conduite, prétendant qu'il avait été obligé d'affecter beaucoup de colère contre nous ; sans quoi, me dit-il, les habitants n'auraient pas manqué de lui imputer la détermination que j'avais prise de ne pas m'arrêter chez eux. A l'avenir, il ne fallait pas prendre garde à ce qu'il dirait quand nous serions dans un village. — « Faites attention, ajouta-t-il, que vous allez quitter ce pays, mais que j'y reste, moi, et que je dois avoir soin de me mettre bien avec ses habitants. » On voit assez, par cet exemple, ce qu'il y a d'artifice et de diplomatie chez ces Africains primitifs, et combien il est difficile de savoir au juste quand ils disent la vérité.

Depuis que nous avons passé l'Odiganda, nous nous trouvions chez les Ishogos, et je me sentais pour la première fois à l'abri de

toute attaque. Nous n'étions plus sur le territoire de la tribu dont l'hostilité nous avait été si fatale, et maintenant une large et rapide rivière nous séparait d'eux. Les habitants de la rive occidentale m'apportèrent un grand nombre de leurs denrées, denguis, bongos, poules, fruits et noix, en nous priant de rester parmi eux; mais j'avais résolu de ne prolonger mon séjour nulle part. Nous passâmes successivement devant plusieurs villages ishogos, et nous arrivâmes le soir à une petite plantation à quelque distance d'Ayamba, ou Diamba. Nous couchâmes là, et le lendemain matin, quelques minutes de marche à travers la forêt nous amenèrent au village.

54 *Juillet*. — Le chef d'Ayamba me fit cadeau d'une chèvre. Les habitants nous conduisirent dans l'ouandja des étrangers, où nous apprêtâmes notre repas. Là comme ailleurs, on nous pressait de nous arrêter un jour ou deux, mais j'avais pris la ferme détermination de ne pas perdre de temps et de pousser vite en avant. Je n'avais plus de porteurs et je connaissais la route; je ne dépendais donc plus de personne. J'avais déjà refusé, lors de mon premier passage, de m'arrêter à Ayamba; aussi les habitants, qui se le rappelaient, dirent-ils que leur pays était sans doute ensorcelé puisque j'avais craint deux fois d'y séjourner. Magouga recommença à chanter sa vieille gamme. Soi-disant, il était furieux de ce que je ne voulais pas faire même une courte halte; mais cette fois, si je fis attention à son mécontentement, ce fut pour me moquer de ce double jeu un peu usé.

Nous arrivâmes dans l'après-midi au village de Mokenga. La surprise des habitants, à notre vue, dépassa toute imagination. Nous fûmes en un instant entourés d'une foule curieuse qui nous assiégeait de questions, et Magouga devint tout à coup un personnage de grande importance. De quel orgueil ne fut-il pas enivré lorsque, après la première agitation, il vit le peuple écouter avec avidité ses moindres paroles! — « Nous voici, s'écria-t-il, peuple de Mokenga! Vos hommes ont remis l'Ibamba avec sa troupe entre mes mains, et aujourd'hui je vous les ramène sains et saufs! » Il recommença alors la narration de tout ce qui s'était passé pendant les dernières semaines à Niembouai et à Mobana, et lorsqu'il en vint à l'affaire de Mouaou-Kombo, il déploya l'éloquence la plus pathétique. Je trouvai seulement qu'il augmentait chaque fois le nombre des hommes que nous

avons tués. A la station précédente, ils étaient dix-huit, et maintenant il y en avait trente. Mes Commis en agissaient de même. Modestes d'abord et assez raisonnables avant de quitter l'Ashango, ils commençaient maintenant à faire sonner terriblement haut les prodiges de valeur qu'ils avaient accomplis. Comme sir John Falstaff, ils doubtaient, triplaient, décuplaient au besoin le nombre des ennemis tombés sous leurs coups. Chacun à son tour venait déclarer qu'il avait tué tant d'hommes ; et Mouitchi, qui s'était caché dans la forêt dès le commencement de la lutte et qui n'y avait pris aucune part, était le premier à vanter ses prouesses. Il affirmait hardiment qu'il avait frappé cinq victimes de sa propre main. Plus on s'éloignait du théâtre de la guerre, plus mes gaillards avaient exterminé de monde ; si bien que chez Quenguéza ce total s'élevait déjà au chiffre de cent cinquante.

La sympathie et l'hospitalité que nous trouvâmes chez ce peuple de Mokenga, après le discours de Magouga, furent on ne peut plus cordiales. Le vieux Mokounga, notre ancien guide ishogo, me conduisit dans sa propre maison, disant que j'étais son hôte et que je devais rester sous sa garde. Les habitants invitèrent aussi les hommes de ma troupe à demeurer avec eux. Cannes à sucre, bananes, pistaches, on nous apporta toutes sortes de vivres en abondance. Mokounga me donna une chèvre. On mit des chaudrons et du bois à notre disposition pour faire cuire notre repas. Ce bon peuple semblait tout heureux de me voir de retour chez lui, et je n'étais pas moins heureux moi-même.

Du 1^{er} août au 5. — Nous demeurâmes trois jours à Mokenga ; car nous avons tous besoin de repos, et d'ailleurs le plaisir que nous faisons à ces braves gens était aussi un motif pour prolonger mon séjour. Mokounga, je le voyais avec chagrin, avait les jambes fort malades ; elles étaient enflées et rendaient beaucoup d'humeur. Il fut heureux pour moi que le bruit de ma fatale influence sur les personnes que j'approchais ne se fût pas répandu chez les Ishogos. Mokounga nous dit que son mal de jambes s'était déclaré deux ou trois jours après que je l'avais quitté, lors de mon premier passage, et, comme à l'ordinaire, il l'attribuait à l'effet de quelque sorcellerie machinée par des gens jaloux de mon amitié pour lui.

YENGUÉ, SUR L'OUGOULOU.

Dès que nous partîmes, les habitants amenèrent leurs pirogues....

La nuit de mon arrivée, on entendit un sourd battement de tambour et des chants funèbres dans une des maisons du village ; signe que quelqu'un y était mort. On me dit que c'était une femme décédée trois jours auparavant. Le matin même, le corps fut porté au cimetière dans les bois. J'étais bien aise de voir que les gens de ce pays n'avaient pas autant peur de la mort que les tribus voisines de la mer. Ils n'abandonnent pas leur village lorsqu'un des leurs vient à mourir. Du reste, ces villages-là sont si grands qu'une telle coutume y serait difficilement observée.

Mokenga est, je crois, le village le plus méridional de la tribu des Ishogos, qui occupe une bande de territoire de 150 milles environ, du nord-ouest au sud-est, presque parallèle à la grande rivière Ngouyai. Ce pays doit commencer près des bords du Rembo-Okanda.

Les Ashangos occupent un territoire à peu près égal en longueur, mais beaucoup plus étendu en largeur. Ces deux tribus, ainsi que celle des Aponos, sont bornées au sud par les Njavis. On trouve aussi des familles de cette dernière peuplade répandues dans l'Ashango.

4 Août. — Nous quittâmes Mokenga ce matin, au milieu des bons souhaits des habitants, dont aucun cependant ne voulut nous accompagner. Comme nous commençons à nous enfoncer dans la forêt, ils nous crièrent de loin : — « Revenez bientôt, Oguizi, revenez faire du commerce avec nous. » Le vieux Magouga qui, malgré ses finesses et ses vieilles roueries, avait toujours été notre fidèle compagnon, ne devait pas nous suivre plus loin. Je lui fis un présent d'adieu, ainsi qu'à Mokounga. Tous deux nous accompagnèrent jusqu'à la lisière du bois, en nous criant pour adieu : — « Revenez ! revenez ! »

Bientôt après, nous arrivâmes au village de Yengué, placé dans une situation charmante, sur les bords de l'Ougoulou, ou de l'Eckmühl. Dès que nous parûmes, les habitants amenèrent leurs pirogues pour nous faire passer l'eau, et tout le monde, comme dans les autres villages que nous venions de traverser, s'informa des motifs de notre prompt retour. Quand nous leur apprîmes ce qui s'était passé, ils nous témoignèrent le plus vif intérêt. Ils espéraient bien, disaient-ils, que nous avions tué un bon nombre de ces guerriers de

Mouaou. — « Comment, ajoutaient-ils, un peuple si éloigné de nous comprendrait-il le prix des trésors que vous apportez? Et comment ces hommes des bois apprécieraient-ils votre supériorité? » La foule qui nous assiégeait se rendait cependant si importune, que nous nous hâtâmes de sortir du village pour aller déjeuner dans un coin retiré, sur un des côtés de la route.

J'avais quelque idée d'acheter une pirogue à Yengué pour descendre de l'Eekmühl dans le Ngouyai, et de là jusqu'au pays des Aponos; mais quand je fis part de mon dessein aux gens du pays, ils me dirent qu'il y avait une grande chute d'eau à quelques milles au-dessous du village, et qu'il faudrait traîner notre pirogue sur le rivage jusqu'au delà de l'obstacle. En somme, il nous fut impossible d'obtenir des renseignements bien exacts sur l'état de la rivière; c'est pourquoi, craignant de rencontrer des difficultés imprévues, je renonçai à mon projet, et je me décidai à revenir par la même route que j'avais déjà prise.

Nous voyagions alors sans guide, car personne ne voulait nous accompagner depuis que Magouga nous avait quittés. Aussi ne tardâmes-nous pas à nous égarer. Le chemin que nous suivions nous conduisit à un village apono que nous n'avions pas encore aperçu. Il était situé sur une de ces hauteurs qui forment la dernière et la plus basse des chaînes de montagnes que nous avions eu à franchir. De ce village on découvrait la vaste perspective des prairies de l'Apono, dont la couleur d'un jaune doré contrastait fortement avec le vert foncé des forêts qui couronnaient les montagnes. Le regard embrassait aussi l'autre côté des prairies jusqu'à la chaîne qui sépare l'Otando du territoire des Ashiras-Ngouyais. Un plateau peu élevé et couvert de bois s'étendait entre nous et les prairies dorées.

Les habitants du village s'enfuirent à notre approche; heureusement nous rencontrâmes Dibako, un homme de Mobana, qui nous avait servi de porteur pendant notre marche à l'est, et qui nous prouva son attachement en nous tirant d'embarras. Dès que nous fûmes un peu reposés et désaltérés par quelques gorgées d'eau fraîche, car nous souffrions beaucoup de la chaleur, il offrit de nous mettre dans le bon chemin, et quelques instants avant le coucher du soleil, nous parvîmes, grâce à lui, au village d'Igoumbié.

5 Août. — Nous quittons Igoumbié aujourd'hui même, au grand déplaisir des habitants, qui voulaient me retenir plus longtemps. Notre guide apono continue de nous accompagner.

Les Ishogos, malgré leurs nombreux défauts, sont les meilleurs et les plus aimables nègres que j'aie connus. Aussitôt que mes hommes eurent chargé leurs *otaitais* sur leurs épaules et qu'on nous vit prêts à partir, toute la population se mit en marche avec nous. Cette fois nous avions à traverser toute la longueur du village. On nous suivait avec empressement; les femmes surtout n'épargnaient pas les démonstrations amicales. Elles criaient toutes : — « Bon voyage! bon voyage! qu'il ne vous arrive rien de fâcheux! » Parvenu à l'autre extrémité du village, à l'entrée du chemin tournant qui allait nous dérober à leur vue, je me retournai, j'ôtai de mon front le reste de ce qui avait été autrefois un chapeau, et je l'agitai en l'air. Un profond silence s'établit dans la foule, et je criai, en les saluant : — « Adieu, bons Ishogos! adieu! » Comme je disparaissais à leurs yeux derrière les arbres de la route, une douloureuse clameur s'éleva de la foule et frappa mes oreilles : — « Nous ne verrons plus le bon Oguizi! s'écriaient-ils d'une voix, nous ne le verrons plus! » puis, tout redevint calme; et nous nous remîmes à parcourir l'interminable jungle qui devait enfin nous conduire à la mer.

Au départ d'Igoumbié, nous prîmes une route différente de celle que nous avions suivie en venant. Après trois heures de marche, nous débouchâmes sur des collines gazonnées qui forment, à l'est, la limite du pays des Aponos. Nous dépassâmes une grande quantité de villages situés sur le revers de ces montagnes, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Mokaba.

Sur notre route, dans une partie peu fréquentée de la prairie, nous avons passé devant un poteau, au haut duquel était plantée une tête humaine fraîchement coupée, selon toute apparence. Mes hommes doublèrent le pas en frémissant d'horreur, car ils ne comprenaient que trop le sens de cette horrible exhibition. Mes guides m'apprirent en effet que c'était la tête d'un des chefs du pays, décapité pour crime de sorcellerie. — Encore une victime des affreuses superstitions de ces peuples! — La tête avait été dressée sur un

poteau, au bord de la route, comme un avertissement à l'adresse de tous ceux qui se rendaient à Mokaba.

Je fus heureux de savoir que la saison du vin de palmier était passée, et que nos amis de Mokaba seraient forcés d'être plus sobres qu'à notre première visite. Les palmiers avaient cessé de fleurir et la sève ascendante qui fournit la liqueur fermentescible ne circulait plus en quantité suffisante. Mon vieil ami Kombila était le seul qui eût en magasin assez de vin pour s'enivrer ; mais l'ivresse du pauvre homme était si inoffensive que je n'en redoutais guère les suites.

À une heure assez avancée de l'après-midi, j'allai me promener dans la prairie qui s'étend assez loin autour de Mokaba. Je ne saurais exprimer quel plaisir j'éprouvai à me retrouver enfin dans un espace découvert ; il me semblait que je respirais plus librement. Ma vue errait à l'aise sur une vaste étendue ; bonheur dont je jouissais doublement, après une longue marche resserrée entre les épais massifs des forêts de l'Ishogo et de l'Ashango. Sentir le vent souffler sur ma figure était une émotion pleine de charme dont j'avais été si longtemps sevré ! Tout en suivant les sentiers qui traversaient les vastes champs d'herbes, je laissais mon imagination flotter dans le passé ; je me représentais les campagnes de mon pays et j'aspirais à les retrouver. Que de périls n'avais-je pas affrontés, depuis que j'avais quitté l'Angleterre pour accomplir ma mission volontaire ! l'eau, le feu, la peste, et la guerre ! c'était du fond d'un cœur plein de gratitude que je remerciais le Très-Haut d'avoir veillé sur le voyageur solitaire qui avait placé toute sa confiance en lui.

Pendant que j'errais ainsi, livré à mes pensées, le jour déclinait et le soleil disparaissait sous l'horizon. Ce n'était pas la nuit cependant ; une lune brillante éclairait le paysage. Je regagnai le village à petits pas.

6 Août. — La foule et le bruit m'importunent tellement que dès le matin je suis obligé de quitter la place, et d'aller m'installer sur les bords du Ngouyai, qui coule à un mille et demi à peu près à l'ouest de Mokaba. J'ignorais, la première fois que j'avais passé dans ce village, qu'il fût si près de la rivière. À cette époque-ci de l'année, le Ngouyai n'a qu'un faible courant. On m'assura à Mokaba que, plus haut, dans le pays des Njavis, la rivière, plus étroite, était

encombrée de roches et embarrassée par des cascades naturelles. Quoique l'on touchât actuellement à la fin de la saison sèche, on ne voyait pas d'hippopotames. L'idée me vint que je pourrais m'épargner une marche fatigante sur un terrain pierreux, en descendant la rivière jusqu'au village de Nchiengain. A cet effet je voulais louer un canot dans le pays, moyennant un prix raisonnable. Un conseil de notables délibéra sur ma demande, mais je ne pus les décider à me confier une embarcation. Ces braves gens, persuadés que je ne reviendrais pas, ne se souciaient guère de m'accompagner à Nchiengain, pour ramener le canot. Ils montraient, à s'avancer vers la côte, la même répugnance que j'avais déjà remarquée ailleurs. Leur crainte était d'être vendus comme esclaves, s'ils s'aventuraient au delà de leur territoire. Ils voulaient bien d'ailleurs me vendre un canot, une fois pour toutes ; mais j'étais alors trop pauvre pour faire cette dépense.

Au moment de se séparer de moi, Kombila me fit de touchants adieux, en me priant de revenir et de lui rapporter des articles de commerce. Tous les anciens qui nous entouraient appuyèrent en chœur cette demande :—« Du commerce ! du commerce ! nous aimons les denrées des blancs. Ah ! pourquoi sommes-nous si loin de leur pays ! »

En nous dirigeant vers Nchiengain, nous évitâmes d'entrer dans le village de Dilalo, dont les habitants, à notre premier passage, avaient mis le feu à la prairie pour nous empêcher d'aller plus loin. Quand nous prîmes le sentier qui côtoyait les habitations, une troupe de femmes se mit à nous suivre en nous suppliant de venir dans le village et de nous y reposer. Elles voulaient avoir des perles, disaient-elles, tout aussi bien que les femmes des autres pays ; et comme je refusai formellement de m'arrêter chez des gens qui nous avaient si mal accueillis une première fois, elles éclatèrent en imprécations contre leurs hommes, dont la méchanceté et la sottise avaient allumé notre ressentiment.

Nous couchâmes cette nuit-là dans un petit bois sur le bord d'une belle rivière.

7 Août. — Nous passâmes de bon matin devant plusieurs villages dont les habitants, venant à notre rencontre, nous conjuraient tous,

avec instances, de nous arrêter chez eux. Parvenus au bord de la rivière, nous décidâmes deux Apingis qui descendaient le courant dans un petit canot, à nous amener le grand bac de Nchiengain qui était à l'autre rive. Quand nous eûmes passé l'eau, ma troupe tira des coups de feu pour signaler son approche, et presque aussitôt nous vîmes le vieux chef s'avancer vers nous, escorté par la plupart des habitants du village. Nchiengain avait une épée à la main; les autres étaient armés de lances et d'arcs pour nous faire honneur. On aurait cru voir un corps d'armée marchant à la rencontre de l'ennemi; aussi quelques-uns de mes hommes s'effrayèrent-ils d'abord de cette démonstration, plus pacifique pourtant que belliqueuse.

Le bon vieux chef me serra dans ses bras; il paraissait enchanté de me revoir. Les nouvelles de notre engagement avec les tribus de l'Est était déjà parvenues jusqu'à ses oreilles et l'avaient préparé à mon retour. Il m'apprit avec joie que lui et son peuple s'étaient toujours bien portés depuis mon départ, et qu'il savait bien maintenant que je n'amenais avec moi ni la mort ni la maladie. Il m'annonça aussi, excellente nouvelle, que Mayolo était rétabli du mal dange-reux dont il avait été atteint à Mokaba. Je fus frappé de l'exiguïté et de la pauvreté du vêtement de toile que portaient les Aponos et les Apingis, après avoir vu les Ishogos et les Ashangos si bien et si amplement drapés dans leurs beaux bongos étoffés.

Nous accordâmes six jours au peuple hospitalier de Nchiengain. Il ne nous fallait pas moins de temps pour nous remettre de notre épuisement. C'était moi et Igala qui avions souffert le plus, et ce repos nous fit grand bien.

Le climat devenait sensiblement plus chaud dans cette vallée du Ngouyai. De là, nous pouvions voir les nuages s'amonceler sur les montagnes de l'Ashango, signe certain que la saison des pluies s'avavançait. Et, en effet, les Aponos nous dirent que la pluie tomberait dans un mois.

Le 13 août, au point du jour, nous quittâmes Nchiengain pour nous rendre à Mayolo. Cependant je ne suis pas bien sûr du jour, faute de base certaine pour mes calculs. Depuis que mes sextants avaient été perdus, le premier jour de notre retraite de Mouaou-Kombo, j'avais naturellement cessé de prendre les observations qui me mettaient à

même, avec l'aide de l'almanach nautique, de connaître les quantités du mois. Aucun Apono ne nous accompagnait cette fois, et nous n'avions avec nous que les deux fils de Mayolo et un de ses sujets ; tous trois étaient venus au-devant de nous à Nchiengain. A sept heures et demie du matin, nous arrivâmes à la rivière Dooya, qui, dans cette saison, n'est qu'un mince filet d'eau coulant sur un lit à moitié desséché. Aussi fîmes-nous halte en cet endroit pour déjeuner, quoique ce ne fût pas encore notre heure habituelle. Le vieux Mayolo vint nous trouver là avec une foule d'habitants de son village. Il paraissait bien portant et de bonne humeur. Il me fit présent d'un chapeau du pays et de quelques bongos ; ce qui est chez ce peuple une manière de souhaiter la bienvenue à l'ami qui revient sain et sauf d'un long voyage. J'appris que la petite vérole avait reparu à Mayolo dans le fort de la saison sèche ; et comme Rapelina, un de mes hommes, n'avait pas encore eu cette maladie, je jugeai prudent d'établir notre campement en dehors du village.

Le vieux Mayolo fut si vivement affecté par le récit de notre bataille contre le peuple de Mouaou, par le danger que nous avaient fait courir les flèches empoisonnées, et par le nombre d'hommes que nous avions tués (car, ainsi que je l'ai déjà dit, ce nombre s'accroissait de village en village, dans la bouche de mes hommes), qu'il crut fermement à quelque puissant talisman qui nous avait protégés dans cette affaire. Le lendemain de notre arrivée, il vint de bon matin me trouver avec un air de mystère, regardant de droite et de gauche si personne ne pouvait l'épier ; puis il me dit à voix basse :

— « Chaillie, vous êtes un Oguizi, et je sais que vous avez le pouvoir de fabriquer des mondahs, quoique vous souteniez le contraire. Comment les flèches des Ashangos auraient-elles glissé sur votre corps sans vous blesser, si vous n'aviez pas un fétiche sur vous ? et comment aussi auriez-vous pu tuer tant d'hommes sans que les vôtres fussent atteints ? Je n'y puis rien comprendre, car je sais que les Ashangos sont des guerriers redoutables. Si vous m'aimez, faites-moi donc tout de suite un de ces grands mondahs de guerre, afin que moi et mon peuple nous marchions au combat sans être blessés et que tout le monde tremble devant Mayolo ! »

Le bonhomme parlait avec un sérieux et une bonne foi tout à fait

comiques. J'eus beau faire, je ne pus réussir à lui persuader que je n'avais ni mondahs ni fétiches à ma disposition, et son incrédulité ne fit que s'accroître quand je lui déclarai que nous ne devions notre salut qu'à la divine Providence qui avait daigné veiller sur nous. Enfin il me quitta mécontent pour aller interroger mes hommes. Heureusement Igala se montra tout prêt à lui fabriquer et à lui vendre autant de fétiches qu'il en voudrait.

J'eus occasion, pendant mon séjour à Mayolo, d'étudier les curieux effets de la loi sur les héritages, qui règne parmi ces tribus. Oshoumouna, neveu de Mayolo, était mort de la petite vérole depuis mon départ de ce pays pour l'intérieur. Il laissait deux femmes, l'une jeune et jolie, l'autre vieille et laide. Je les connaissais bien toutes les deux, ayant donné à l'une un habit pour son mari et ayant acheté des bananes à l'autre. A ma grande surprise, je trouvai la jeune veuve mariée à l'oncle Mayolo, joyeuse de l'être, et parée de ses plus beaux atours. La vieille avait épousé Ikala, le jeune frère d'Oshoumouna. D'après ce que je savais des lois africaines, Ikala aurait dû hériter de tout ce que possédait son frère, y compris le lot complet du beau sexe. Je demandai donc pourquoi il n'avait pas été mis au lieu et place du défunt. On me répondit que c'était le frère aîné qui héritait des cadets, mais que l'inverse n'avait pas lieu. Si Ikala était mort le premier, Oshoumouna aurait eu ses femmes et tout le reste de ses biens ; mais dans le cas actuel, Oshoumouna n'ayant pas de frère plus jeune que lui, c'était son oncle Mayolo qui avait droit de disposer de sa fortune comme il l'entendrait. Celui-ci comprit cependant qu'il devait donner quelques femmes au jeune frère. Mes Commis et quelques Aponos blâmaient vivement Mayolo de s'être adjudgé la jolie femme, et taxaient d'avidité cette façon commode de s'approprier tout ce qu'il y avait de mieux.

Un soir, à Mayolo, pendant que mes hommes et bon nombre d'habitants étaient étendus autour du feu, près de notre campement, je m'amusai beaucoup d'une histoire, ou d'une parabole, racontée par un vieux bavard, le loustic du village. Voici cette légende :

AKENDA-MBANI.

Le roi Redjioua avait une fille d'une rare beauté, nommée Arondo. Redjioua disait : — « Peu m'importe qu'un homme vienne m'offrir des esclaves, des richesses ou de l'ivoire pour épouser ma fille ; celui-là ne l'aura pas. Je veux pour gendre un homme qui s'engage à tomber malade si Arondo tombe malade, et à mourir si elle meurt. » Le temps se passe ; comme on connaissait les conditions du père, personne ne demandait la fille en mariage. Un jour cependant arrive un homme nommé Akenda-Mbani (ou *Celui qui ne va jamais deux fois au même endroit*). Il dit à Redjioua : « Je veux épouser votre fille ; je consens à mourir si Arondo meurt. » C'est ainsi que Akenda-Mbani épousa Arondo. Akenda-Mbani était un grand chasseur. A peine marié il alla à la chasse et tua deux cochons sauvages. A son retour, il dit : — « J'ai tué deux cochons et je vous en rapporte un. » Redjioua lui répondit : — « Allez chercher aussi l'autre. » A quoi Akenda-Mbani repartit : — « Mon père m'a transmis, avec son nom, la défense d'aller deux fois au même endroit. » Un autre jour, il alla encore à la chasse et tua deux antilopes. A son retour, il dit à Redjioua : — « Père, j'ai tué deux antilopes et je vous en rapporte une. » Le roi lui répondit : — « Je vous prie, mon gendre, allez chercher l'autre. — Vous savez bien, répliqua le gendre, que je ne puis pas aller deux fois au même endroit. »

Une troisième fois, il alla encore à la chasse et tua deux bongos (espèce d'antilopes), mais il n'en rapporta toujours qu'un. Même demande, même réponse. Alors Redjioua, voyant tant de gibier abattu en pure perte, dit à l'autre : — « Je vous en prie, mon gendre, indiquez à quelqu'un l'endroit où est l'autre bongo. » Akenda-Mbani repartit : — « Si je le faisais j'aurais peur de mourir. »

Le soir du même jour, un canot arriva de chez les Oroungous avec des articles de commerce, et s'arrêta au bord de la rivière. Akenda-Mbani dit à sa femme Arondo : — « Allons voir les Oroungous. » Ils allèrent en effet les trouver, et rapportèrent chez eux un coffre plein de denrées. Les Oroungous cependant firent du commerce avec les habitants du village ; puis, au moment de partir, ils vinrent

chez Akenda-Mbani qui leur confia dix esclaves et leur fit présent de deux chèvres, de plusieurs régimes de bananes, de nattes, de poules, etc.; enfin, les Oroungous s'en allèrent. Des mois se passèrent. Un beau jour, Arondo dit à son mari : — « Nous n'avons jamais ouvert la boîte qui nous vient des Oroungous. Voyons un peu ce qu'elle contient. » Ils l'ouvrirent et y trouvèrent de la toile. — « Mon cher mari, dit Arondo, coupez-moi deux aunes de cette étoffe; car elle me plaît. » Après quoi, ils quittèrent la chambre; Arondo s'assit sur son lit, Akenda-Mbani sur un tabouret; et tout à coup Arondo s'écria : — « Mon cher mari, je commence à avoir mal à la tête. — Oh! oh! dit Akenda-Mbani, voulez-vous donc que je meure? » et il la regarda fixement. Il noua un bandage autour de la tête de sa femme, et en fit autant autour de la sienne. Arondo se mit à crier que son mal de tête empirait; et le peuple, à ces cris, se pressa autour d'elle. Redjioua survint et lui dit : — « Ne criez pas, ma fille, vous ne mourrez pas. » Alors Arondo demanda : — « Mon père, pourquoi me dites-vous que je ne mourrai pas? Si vous craignez la mort, vous pouvez être sûr qu'elle viendra¹. » Elle avait à peine achevé ces mots qu'elle expira. Tout le peuple se lamenta en signe de deuil, et Redjioua dit : — « A présent que ma fille est morte, il faut qu'Akenda-Mbani meure à son tour. »

Le lieu des sépultures s'appelle Djimai. Les habitants vinrent y creuser une fosse pour les deux corps qui devaient être enterrés ensemble, le vivant avec la morte. Redjioua fit mettre dans la tombe commune un esclave, une dent d'éléphant, des clochettes, des nattes, de la vaisselle et le lit nuptial. Il y ajouta le couteau, le sac de chasse et la lance d'Akenda-Mbani. Alors le peuple dit : — « Recouvrons tout cela de terre, et élevons un petit monticule. » Lorsque Agambouai (le meneur, l'oracle du village) entendit cela, il dit à Redjioua : — « Prenez garde, il y a ici des léopards. » Alors Redjioua s'écria : — « Qu'on n'élève pas de monticule sur cette sépulture, car les léopards pourraient venir gratter la terre et manger le corps de ma fille. » Sur quoi, le peuple dit tout d'une voix : — « Creusons une fosse

1. Au dire des Africains, lorsqu'une personne est malade, c'est provoquer sa mort que d'en parler.

plus profonde. » Ils retirèrent donc de la fosse Arondo et son mari, et les posèrent tous deux sur des escabeaux, pendant qu'ils creusaient et recreusaient le trou; puis ils y remirent tous les objets enterrés avec Arondo, et y replacèrent aussi la morte. Quand ils en vinrent à Akenda-Mbani, celui-ci se ranima et leur dit : — « Je ne vais jamais deux fois au même endroit. Pourquoi me mettre dans la tombe et m'en retirer, quand vous savez tous que je ne retourne jamais où j'ai déjà été? » Lorsque Redjioua entendit ces paroles, il se mit en colère contre les fossoyeurs et leur dit : — « Vous savez bien qu'Akenda-Mbani, son nom le prouve, ne va jamais deux fois au même endroit. Pourquoi donc l'avez-vous retiré de la place où il était? » Alors il ordonna au peuple de s'emparer d'Agambouai et de lui couper la tête.

MORALITÉ.

C'était l'usage autrefois, quand une femme mariée venait à mourir, que le mari mourût aussi, et *vice versa*. Mais depuis l'aventure d'Akenda-Mbani, cette coutume a subi une grave atteinte, et les couples conjugaux ne meurent plus ensemble.

Quand nous quittâmes Mayolo, le 16 août, au point du jour, mes hommes étaient surchargés de bananes, car nous ne pûmes obtenir des Otandos qu'ils vinssent avec nous pour nous aider à porter les fardeaux. Je fus douloureusement affecté, je l'avoue, quand Mayolo lui-même, que j'avais comblé de cadeaux et près de qui j'étais demeuré si longtemps, refusa de m'accompagner hors du village. Au moment du départ, l'aube blanchâtre commençait à percer l'épais voile de nuages qui s'étendait sur les montagnes de l'Ashango.

Après quatre jours d'une marche pénible sur une route montueuse et escarpée, à travers les sombres forêts de la chaîne de montagnes qui sépare l'Otando de l'Ashira, nous arrivâmes dans l'après-midi à la première plantation des Ashiras-Ngozais. Avant de voir des plaines cultivées, nous entendions de loin le bruit des haches; preuve que les hommes étaient à leur rude besogne, abattant des arbres pour débayer le terrain des défrichements; car c'était alors

le moment de l'année où cette opération préalable doit se faire, la saison sèche étant éminemment favorable à la combustion des arbres abattus. Les planteurs, à leur tour, ne se mettent à l'œuvre que quelques jours après que les arbres ont été brûlés, c'est-à-dire à l'époque des premières pluies. Mes hommes avaient mangé pendant la route leur provision de bananes et nous commencions à souffrir de la rareté des vivres. Nous ne savions trop comment les Ashiras nous accueilleraient, après la manière fâcheuse dont Mintcho et sa troupe nous avaient quittés à Mayolo. Je pensai que le plus prudent serait d'éviter tout contact avec eux. Cueillant nous-mêmes quelques bananes aux arbres, pour le besoin du moment, nous passâmes outre, sans aborder l'asile où nous avions laissé Macondai malade de la petite vérole. Le jour tombait quand nous arrivâmes au village esclave d'Olenda, dont j'ai déjà parlé. Décidé à ne pas m'y arrêter et à éviter ainsi tout contact avec ses habitants, j'ordonnai à ma troupe de tenir ses fusils prêts pour le cas où l'on tenterait d'entraver notre marche. Nous avançâmes donc, sans nous préoccuper de l'agitation du peuple qui se mit à crier après nous dès qu'il nous eut reconnus. Heureusement nous fûmes bientôt hors de leur portée et nous nous dirigeâmes à grands pas vers l'Ovigui. Cependant nous étions épuisés de fatigue, et plusieurs de mes hommes voulaient se coucher sur la route. Mais je ranimai leur courage, et nous parvînmes enfin sur les bords de la rivière. Il faisait alors tout à fait nuit ; on fit du feu, on apprêta les bananes, et l'on s'étendit à terre pour dormir.

En me levant, au point du jour, après une nuit d'insomnie, je fus agréablement surpris de trouver les eaux de l'Ovigui très-basses et tout à fait guéables. Ce courant, si terrible à traverser pendant la saison pluvieuse, était réduit maintenant à un pauvre petit ruisseau qui nous montait à peine jusqu'aux genoux. Nous le franchîmes et nous nous trouvâmes dans une prairie découverte avant qu'il fût tout à fait jour. J'avais presque envie d'aller droit à Olenda, de surprendre les habitants avant qu'ils fussent sur leurs gardes, et de mettre la main sur mes principaux voleurs ; mais, après réflexion, je jugeai que décidément il valait mieux laisser Olenda de côté et me diriger à travers la prairie vers la résidence de mon ami Angouka. Notre marche nous conduisit assez près du village abandonné de mon

ancien ennemi Mpoto, qui était mort de la petite vérole dans ces terribles jours de février et de mars. Mes hommes regardaient avec une sorte de terreur ce groupe de maisons désertes, et avaient bien soin de prendre le large en passant devant l'endroit maudit.

Depuis que nous avions quitté, la veille au soir, la plantation esclave, tous les Ashiras que j'avais vus avaient pris la fuite à notre aspect, de sorte que nous n'avions eu de communication avec personne. Nous tirâmes des coups de fusil en approchant du village d'Angouka, et pour réponse à ce signal, une foule armée jusqu'aux dents sortit des bois environnants, curieuse de voir quels étaient ceux qui s'annonçaient de la sorte. Quand ils nous reconnurent, ils purent à peine contenir leurs transports de joie. On nous conduisit, au milieu des acclamations, à la demeure qu'Angouka avait bâtie pour moi, dans l'espoir que je m'arrêterais chez lui pendant mon voyage dans l'intérieur. Angouka avait alors un démêlé violent avec le clan d'Ademba (d'Olenda). C'est un homme d'un caractère âpre et rude; mais il s'est conduit envers moi d'une manière si franche et si cordiale, que je ne puis m'empêcher de l'aimer.

Nous séjournâmes quatorze jours chez Angouka. Dès le lendemain de mon arrivée, j'avais été pris d'un fort accès de fièvre, suite naturelle des fatigues, des inquiétudes et des privations que j'avais éprouvées depuis notre fatal désastre de Mouaou-Kombo. Cette fièvre céda, au bout de quatre jours, aux fortes doses de quinine que je m'administrai, mais en me laissant trop faible encore pour supporter la marche. Pendant tout le temps que je restai là, les habitants d'Olenda tremblaient que je ne voulusse tirer vengeance de leurs méfaits. Angouka, dès que je fus rétabli, me proposa de me prêter son monde pour aller mettre le feu à leur village; mais je refusai, préférant soumettre mes griefs à mon puissant ami le vieux roi Quenguéza, qui saurait certainement, s'il le jugeait nécessaire, punir ces lâches coquins mieux que je ne pourrais le faire moi-même. Quelque temps après, les principaux personnages d'Olenda m'envoyèrent une députation chargée de m'offrir quelques esclaves, en réparation du tort que l'on m'avait fait; proposition à laquelle je ne répondis que par le refus de l'écouter.

Nous quittâmes Angouka le 10 septembre. Notre première heure

de marche se passa à traverser de superbes plantations de bananiers, que le vieux chef, aussi actif qu'industriel, avait établies près de son village. Nous vîmes plus loin un groupe d'olakos déserts, précédemment occupés par des Bakalais. Il fallait que ce lieu eût été abandonné en toute hâte, car des moustiquaires étaient encore accrochés le long des abris. J'en soulevai un, et nous restâmes frappés d'horreur à la vue d'un squelette humain qui était caché dessous. Sur la route, on apercevait çà et là des crânes et des ossements, indices terribles des ravages de l'épidémie et du nombre des victimes tombées dans la forêt pendant les déplacements de cette malheureuse tribu. Leurs os avaient été rongés et dispersés par les hyènes et les léopards.

Nous nous égarâmes en route, car nous n'étions guidés que par le compas qui nous indiquait la direction de l'Ofoubou. Mais enfin nous gagnâmes les bords de cette rivière, fort au-dessous du village de Galipadi.

Du temps que nous étions chez Angouka, j'avais reçu un message de Quenguéza; il me faisait dire que lorsque son monde reviendrait de Goumbi, il enverrait quelqu'un au-devant de moi. Nous restâmes donc au bord de la rivière, occupés à la coupe de l'ébène et mêlés à tous les palabres des Bakalais. Je tâchais cependant de faire connaître notre arrivée au roi, en tirant des coups de fusil sur la rive. A la fin, nos signaux furent entendus. Nous vîmes une pirogue se diriger vers l'endroit où nous étions, et parmi ceux qui la montaient, je reconnus Nchéyouélai, un des principaux esclaves du roi. Les eaux étant très-basses, nous eûmes, après avoir débarqué, beaucoup de chemin à faire pour arriver au campement de Quenguéza. L'accueil le plus chaleureux nous y attendait. Le digne chef me serra dans ses bras, et je partageai vivement la joie qu'il éprouvait à nous revoir. Il frappa sur son kendo, puis, entonnant un chant solennel, il rendit grâce aux Esprits de ses ancêtres de mon heureuse arrivée.

Sholomba était là avec plusieurs autres nègres que je connaissais. Mais l'on ne voulut s'occuper de rien avant d'avoir entendu le récit de mes aventures. Au lieu de me laisser parler, mes hommes se chargèrent eux-mêmes de la narration. A mesure qu'ils contaient,

ils s'échauffaient de plus en plus, se levant, marchant et gesticulant pour figurer comment ils étaient entourés d'ennemis, et comment ils les avaient tous taillés en pièces jusqu'au dernier. Plus les narrateurs amplifiaient, plus ils étaient applaudis par leur auditoire; aussi en vinrent-ils à crier tout d'une voix : — « Nous avons tué cent cinquante hommes, oui, cent cinquante! » Quenguéza avait trop de bon sens pour ajouter foi à de telles fanfaronnades. Il ne serait satisfait, disait-il, que lorsqu'il aurait entendu tout le récit de ma propre bouche. — « Car, ajoutait-il, les Ashiras m'ont raconté ce massacre de cent cinquante hommes, et je n'ai pas voulu les croire. » On se rassembla donc autour de moi, et je fis un rapport véridique de toute l'affaire. On m'écoutait avec beaucoup d'attention, et dans les moments les plus critiques de cette relation, quand je dépeignais notre retraite à travers la forêt et nos volte-faces contre l'ennemi, ils frappaient tous des mains en s'écriant : — « Vous êtes des hommes! vous êtes des hommes! »

A son tour, Quenguéza me raconta tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il m'avait quitté à Olenda. C'était une histoire douloureuse. La petite vérole (*l'Éviva*) s'était déclarée à Goumbi pendant qu'il était encore à Olenda, et son départ avait été hâté par les nouvelles qu'il avait reçues de ce fléau et de ses affreux ravages. Parents, femmes, esclaves, tout avait été atteint, et presque tout avait péri. Il avait fallu fuir et abandonner Goumbi. Pendant plusieurs semaines, le vieux chef, avec les débris de son clan, avait campé dans des demeures temporaires ou des olakos. Le pauvre Quenguéza était cruellement affecté au souvenir de tant de pertes et de la mort des êtres qu'il avait le plus aimés; et je ne pouvais que partager son affliction. — « Les Bakalais, me dit-il, sont tous dispersés ou morts; il en est de même des populations du Rembo; mon cher Monbon (son premier esclave) a péri; je suis seul dans le monde. » Il paraît qu'il n'était pas rentré à Goumbi depuis son départ d'Olenda; mais voyant que le fléau continuait d'y exercer ses ravages, il s'était établi de l'autre côté de la rivière; et là, ses neveux, les mêmes qui m'avaient accompagné comme lui chez les Ashiras, étaient morts avec la plupart de ceux qui les avaient suivis. Je regardais avec douleur cette noble figure, cette vénérable tête blanchie par les années et courbée sous

le poids du chagrin. Je le plaignais du plus profond de mon cœur. On eût dit un vieux chêne de la forêt, seul debout au milieu de ses compagnons foudroyés. Nous passâmes la soirée autour du feu de notre campement, Quenguéza et moi, côte à côte, nous entretenant de nos épreuves, et nos hommes répétant leurs aventures à leurs camarades du Rembo, mais cette fois en termes plus mesurés.

Nous passâmes quelques jours au campement de Quenguéza. J'avais beaucoup de peine à combattre une certaine propension à la somnolence et à l'engourdissement qui m'était survenue depuis que j'étais plus tranquille et en lieu de sûreté. Nous souffrions de la faim, car les vivres étaient rares dans cette contrée dépeuplée. A la longue nous apprîmes qu'un vaisseau était arrivé à l'embouchure du Fernand-Vaz; je n'eus plus dès lors qu'un désir, celui de me rendre le plus tôt possible au littoral.

Les canots ne pouvaient pas nous transporter tous à la fois, en y comprenant les femmes de Quenguéza, l'ébène et les esclaves. Nous convînmes donc que je partirais le premier et que j'attendrais Quenguéza à Goumbi. Quand nous nous séparâmes, le vieux roi m'engagea à passer à Obindji pour dire adieu à Njambai, le chef actuel de ce pays, car Obindji lui-même n'existait plus. C'était encore une des victimes de l'épidémie. Mais je n'eus pas le temps d'accomplir ce vœu.

En glissant sur les eaux, paisibles maintenant, de l'Ovenga, nous passâmes devant plusieurs villages bakalais. Le grand nombre des maisons abandonnées attestait les ravages du terrible fléau. Nous couchâmes sur les bords de la rivière. Le lendemain matin, nous avions à droite les ruines de Goumbi, tandis que nous descendions vers la nouvelle résidence de Quenguéza, établie plus bas sur la rivière, et nommée Sangatanga. Ce que nous aperçûmes de Goumbi n'était plus le village florissant et peuplé d'autrefois, mais un simple amas de maisons à demi détruites, brûlées et abandonnées. Presque toutes les personnes que nous rencontrions sur notre chemin portaient sur leur figure les traces de l'horrible maladie. Il n'y en avait pas une qui n'eût perdu quelque parent pendant ces temps calamiteux. En fait, le clan Abouya des Commis était presque entièrement détruit.

Dans quelques années, hélas ! il ne restera rien de ce peuple, autrefois la tribu la plus importante du Rembo.

A peine arrivé à Sangatanga, j'allai visiter Goumbi. L'aspect de cette place me navra le cœur. Tout y respirait une tristesse funèbre, jusqu'à la fraîche brise qui soufflait à travers les bois de bananiers. Je cherchai la maison de mon ancien ami Adouma qui, à mon premier voyage, m'avait mené dans le pays des Apingis ; mais il n'en restait que quelques pieux ; il en était de même des habitations de plusieurs autres nègres qui m'avaient accueilli amicalement. Les propriétaires étaient morts et leurs cabanes en ruines. Les petites huttes de fétiches du voisinage étaient toujours debout, entourées des plantes grimpantes qui participaient de leur charme mystérieux ; mais personne n'en prenait plus soin. Je saisis cette occasion pour remonter à la troupe qui m'accompagnait la folie de leur croyance à de pareils fétiches, si évidemment incapables de protéger leurs possesseurs contre la calamité qui était venue fondre sur eux.

Bientôt après, Quenguéza arriva lui-même en canot, avec toute sa suite. Plusieurs des survivants de sa tribu s'étaient efforcés de lui inspirer des soupçons contre tels ou tels prétendus sorciers, à propos des malheurs accumulés sur sa tête, et demandaient à grands cris des victimes, comme pour diminuer encore une population déjà si réduite. Mais le vieux roi refusa d'écouter ces misérables dénonciateurs. Je fus heureux de le voir résister à leurs excitations. Il déclara qu'il n'y avait pas l'ombre de sorcellerie dans la contagion, mais que c'était un mauvais vent envoyé par Aniambié (Dieu). — « Nous avons assez de morts, ajouta-t-il, n'en faisons pas d'autres. »

Le pauvre vieillard semblait du reste avoir perdu courage et paraît d'abandonner son pays pour toujours. — « Si j'étais jeune, me dit-il, j'irais avec vous dans le pays des blancs, et même, tout vieux que je suis, si votre pays n'était pas si loin, je vous y accompagnerais ; oui, si ce n'était pas plus loin que celui des Mpongwés (le Gabon) ou le Fernando-Pô (il avait entendu parler de cet endroit, sans en avoir une idée bien nette), je quitterais le Rembo pour aller vivre avec vous. Vous êtes heureux ; vous avez échappé à la contagion et aux flèches des Ashangos ; vous allez revoir votre terre natale ; mais rappelez-vous votre vieil ami, qui pensera toujours à vous. »

Lorsqu'il me fit ses derniers adieux, il voulut me faire promettre de revenir et de rester avec lui. — « Revenez, me disait-il, et ne vous hasardez plus dans les bois. Quand vous reviendrez, apportez-moi une grosse cloche, une épée à poignée d'argent qui ne se rouillera pas, et deux coffres, l'un de cuivre et l'autre d'ébène; car je veux voir comment on travaille chez vous le bois que nous vous envoyons. »

Le 21 septembre, j'arrivai à Plateau, ma propre résidence. Il est impossible d'exprimer la joie que le peuple montra en nous voyant revenir tous sains et saufs; car à l'exception d'Igala dont la blessure à la jambe était loin d'être guérie, l'expédition périlleuse que nous venions d'accomplir n'avait été funeste à aucun de mes braves Commis.

Le soir de notre arrivée, comme je me promenais solitairement dans la prairie qui s'étend jusqu'au rivage, la sœur d'Igala vint me parler. Ses joues étaient baignées de larmes.

— « Homme blanc, me dit-elle, vous avez pris soin de ceux qui vous entouraient; vous avez été bon pour eux; vous les avez empêchés de mourir de la peste. Au jour du combat, vous vous êtes tenu à côté d'eux. Ne vous étonnez pas que nous vous aimions. Vous faites partie de nous-mêmes. Vous ne pouvez pas séparer notre cœur du vôtre. »

Cette démonstration de gratitude si simple et si franche me toucha profondément, je dois le dire, comme la récompense des soins que j'avais donnés à mes braves Commis. Sauf l'incartade de Mouitchi et de Rapelina, à Niembouai, excusée jusqu'à un certain point par leur condition d'esclaves, leur ignorance, et enfin leur repentir, je proclame avec reconnaissance la fidélité, l'honnêteté, le courage et le sang-froid déployés pendant tout ce voyage par les compagnons de mes fatigues. J'ai à peine besoin de dire que je ne suis pas moins fier ni moins heureux de les avoir tous ramenés sains et saufs à leur famille et à leurs amis, excepté Retonda qui a succombé à la maladie. Ils m'ont témoigné tant de confiance en me suivant volontairement dans une expédition qui devait, à leur sens, se prolonger pendant trois ou quatre ans, que j'ai tenu à grand honneur de pouvoir montrer au peuple commi que cette confiance n'était pas mal placée.

RETURN IN EUROPE.

Le vaisseau mouillé à l'entrée du Fernand-Vaz était le *Maranée*, capitaine Pitts, en chargement pour Londres. J'avais perdu presque tous mes bagages dans la désastreuse rencontre de l'Ashango. Quant à la maison et aux magasins que j'avais édifiés à Plateau, j'en avais fait présent aux missionnaires américains du Gabon, qui désiraient fonder là un enseignement chrétien pour les indigènes. Je n'avais donc alors ni argent ni propriété; mais le capitaine consentit de fort bonne grâce à me recevoir comme passager. Nous mîmes à la voile dix jours après mon arrivée sur le littoral.

C'est ainsi que je quittai les côtes de l'Afrique équatoriale de l'Ouest, accompagné des vœux et des marques de sympathie des indigènes dont le caractère offre un si singulier mélange de grossiers instincts et de sentiments élevés. Que je retourne jamais dans un pays où je me suis donné tant de peine pour élargir le cercle de nos connaissances, c'est fort douteux; mais je conserverai de cette contrée et de ses habitants un souvenir qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

CHAPITRE XX

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET CLIMAT

Vastes forêts de l'Afrique équatoriale. — Rareté ou absence des grands animaux. — Chaines de montagnes. — Économie des eaux. — L'Ogobai. — Explorations françaises. — Abondance des pluies. — Saisons. — Climat pluvieux de l'Afrique équatoriale du centre. — Température. — Chaleur des rayons solaires. — Fraicheur relative des forêts.

L'Afrique équatoriale, depuis la côte jusqu'au point où je me suis avancé, est couverte d'une jungle presque impénétrable. Cette jungle commence sur la grève, où expirent les flots de la mer. Où finit-elle? C'est ce que les explorateurs à venir pourront seuls déterminer. Pour ma part, du dernier poste d'observation où je me suis arrêté, je l'ai encore vue se prolonger à une distance indéfinie. Je dois dire cependant que, s'il faut en croire les Ashangos, on trouverait des prairies découvertes sur les bords d'une grande rivière qui coule dans la direction du nord-est au sud-ouest.

Cette immense forêt s'étend au nord et au sud de l'équateur, sur une largeur de deux ou trois degrés de chaque côté¹, beaucoup plus loin que je n'ai pénétré dans l'une ou l'autre direction, pendant le cours de mes deux voyages. De loin en loin quelques prairies, semblables à des îles, émergent du sein de cet océan de feuillage : vue délicieuse qui me causait un plaisir dont on ne saurait se faire une idée, à moins d'avoir vécu comme moi dans ces profondes solitudes.

1. Lors de mon retour à la côte, j'ai fait présent de toute ma collection de plantes vivaces au docteur J. D. Hooker, pour le jardin royal botanique de Kew, dont il est directeur. J'apprends avec plaisir qu'une des orchidées recueillies par moi près de Goumbi a été reconnue pour être une nouvelle espèce d'*Angraecum*, et que le docteur Hooker m'a fait l'honneur de lui donner mon nom. Les plantes orchidacées abondent dans les parties boisées voisines de la mer; mais elles sont plus rares dans l'intérieur.

L'AFFUT AU LÉOPARD, DANS LA JUNGLE.

On voit aussi, sur le rivage, des prairies découpées çà et là ; mais elles ne s'étendent pas bien loin dans les terres ; ce ne sont guère que des couches de sable que la mer y a déposées avec le temps.

Dans la vaste étendue de ces bois sauvages, les hommes sont disséminés en un grand nombre de tribus différentes. Mais s'ils s'y montrent rares, les animaux le sont bien plus encore. On n'y trouve point de bêtes de somme, de chevaux, de chameaux, d'ânes, ni de bestiaux. Les fardeaux y sont transportés à dos d'homme ou de femme. Les bêtes de somme ne pourraient vivre là, car la nature n'y répond pas à leurs besoins. Les seuls animaux domestiques que j'aie vus sont des chèvres et des poules. A mesure que j'avais dans l'intérieur, le nombre des chèvres augmentait, mais celui des poules diminuait.

Je remarquai avec surprise l'absence complète des grands animaux, qui se trouvent en si grand nombre dans presque tout le reste de l'Afrique. Ni lions, ni rhinocéros, ni zèbres, ni girafes, ni autruches. On ne rencontre pas non plus d'élans ni de gazelles (espèces si répandues dans tout le continent africain). Les explorateurs du pays que j'ai parcouru y chercheraient vainement ces nombreuses troupes de bêtes fauves, si communes dans les récits des autres voyageurs de l'Afrique. Les grands carnassiers sont ici presque inconnus ; on n'y trouve que le léopard et deux ou trois espèces de hyènes et de chacals. Les petits animaux nocturnes sont très-communs, mais il est difficile de les prendre.

Les lézards abondent dans ces régions. Rien de plus amusant à observer que la chasse qu'ils font aux insectes. J'ai remarqué parmi eux une espèce nocturne, vivant dans l'intérieur des maisons, et l'ennemie déclarée des blattes. Ils vont et viennent sans cesse, pendant la nuit, à la recherche de leur proie. Le jour, ils se tiennent cois entre les écorces d'arbres qui forment les murs des cabanes.

Le pays est plein d'araignées d'une étonnante variété de formes. Quelques-unes, de la grosse espèce, ont des toiles si fortes que des oiseaux même viennent s'y prendre. Il y a les araignées de maisons, les araignées d'arbres et les araignées de terre. Elles sont très-utiles, en ce qu'elles débarrassent le pays d'une quantité de mouches importunes. Que de fois je les ai vues venir à bout d'une vic-

time qui semblait beaucoup plus forte qu'elles ! Les araignées à toile paraissent n'avoir que fort peu d'ennemis ; mais celles des maisons et des murs, qui ne font pas de toile, sont activement pourchassées par deux ou trois espèces de guêpes. J'ai vu ces guêpes parcourir les murs du haut en bas avec une extrême agilité, saisir les araignées qu'elles rencontraient, les étourdir par la rapidité de leurs mouvements, leur couper les pattes l'une après l'autre au ras du corps, et sucer leur substance sur place ou les emporter dans leur vol pour les dévorer ailleurs.

Je regarde certaines espèces de fourmis, de serpents, de lézards et d'araignées comme des animaux qui rendent de grands services en détruisant une immense quantité d'insectes et de vermine. L'extrême humidité du pays que j'ai visité, et ses forêts épaisses, éminemment favorables à la pullulation des insectes, offriraient un vaste champ de découverte au naturaliste et au collectionneur qui en feraient une étude spéciale. Ce qui me surprenait étrangement, c'était l'analogie curieuse de certains insectes avec les objets dont ils étaient entourés. Quelques-uns ressemblaient aux feuilles sur lesquelles ils passaient leur vie ; d'autres se confondaient par leur couleur avec l'écorce d'arbre qui leur servait de refuge, tandis que d'autres encore avaient la mine trompeuse de feuilles mortes ou de branches deséchées.

Des mouches-dragons, qui brillaient des plus vives couleurs, voltigeaient en grand nombre sur le bord des lacs et des étangs.

Les chauves-souris sont aussi fort nombreuses, et j'avais réussi à en amasser une belle collection. Elles venaient quelquefois par centaines tourner la nuit autour d'un arbre dont elles aiment beaucoup le fruit, et le bruit du battement de leurs ailes troublait seul le calme qui régnait aux alentours.

Les écureuils abondent, et l'on en distingue plusieurs espèces. Ils ont pour ennemis acharnés les oiseaux de proie et les serpents. J'ai décrit dans l'*Afrique Équatoriale* la fascination d'un écureuil par un serpent, et comment la pauvre petite créature était attirée malgré elle dans la gueule béante du reptile.

Il y a huit espèces de monkeys, mais elles ne se trouvent pas toutes dans une même localité. Ils vivent en troupe quand ils sont

jeunes; plus vieux, on les rencontre solitaires ou par couples. De tous les mammifères qui peuplent les forêts, les monkeys sont la famille la plus nombreuse. Mais ce pauvre animal est entouré d'ennemis, dont le plus redoutable est l'homme, sans cesse occupé à lui tendre des pièges ou à lui donner la chasse avec des fusils et des flèches. Le *guanonien* est aussi fort à craindre pour lui.

Le guanonien est un aigle formidable; je n'ai pu, malgré tous mes efforts, en tirer un seul, ni à mon premier, ni à mon second voyage. Mais quelquefois, dans la forêt, j'ai tressailli au cri d'an-

goisse d'un monkey saisi par ce léopard des airs, comme les nègres l'appellent, et je voyais l'oiseau avec sa proie disparaître dans les nues.

Un jour que je chassais dans des fourrés épais, j'arrivai dans un endroit parsemé de crânes. C'étaient ceux d'une centaine de monkeys de différentes grandeurs. On se serait cru dans la vallée de Josaphat. Plusieurs de ces crânes avaient dû appartenir à de redoutables animaux. Et, en effet, les gros monkeys parviennent quelquefois à infliger à l'aigle de si terribles morsures qu'ils le forcent à lâcher prise. Je vis, dans ce lieu, tout au haut d'un arbre gigantesque, le nid du formidable oiseau; mais le petit avait disparu.

Au dire des indigènes, le guanonien revient pondre tous les ans dans le même nid. Quand on peut se procurer un spécimen adulte, on lui trouve une taille égale à celle du condor d'Amérique.

A côté des hommes sauvages erraient les singes, et d'abord l'espèce si variée des chimpanzés, que l'on distingue en nschiegos, nschiegos-nkengos, nschiegos-mbouvés et kooloos-kambas, tous de la même famille et différant à peine, d'une variété à l'autre, par la conformation du squelette. Puis vient le plus fort de tous, le gorille, que l'on peut réellement appeler le roi des forêts. Tous ces grands singes rôdent dans la jungle immense, leur patrie naturelle, où ils trouvent les aliments qui leur conviennent : des noix, des baies, des fruits, plus ou moins abondants, suivant la saison. Ils en consomment une si grande quantité, qu'une fois telle ou telle partie de forêt épuisée, ils sont obligés d'émigrer de côté et d'autre, à la recherche de leur nourriture, pour revenir périodiquement au point de départ.

L'éléphant, devenu très-rare, recule de plus en plus chaque année dans les retraites inaccessibles de l'intérieur.

Les reptiles pullulent dans la forêt. Il y a des serpents de toute espèce, dont la plupart sont venimeux. Les uns rampent à terre, les autres se suspendent aux arbres, d'autres enfin vivent dans l'eau. Parmi les serpents de terre, un des plus redoutables est le *clotho nasicornis*. Il y a diverses espèces d'*échis* et d'*athéris*; on les trouve en général sur les arbres; ils sont petits et très-venimeux. Un serpent très-dangereux aussi est une variété de cobra (*dendraspis angusticeps*). Quand il est surpris ou attaqué, il se dresse tout droit

L'ÉLÉPHANT D'AFRIQUE.

pour se jeter sur vous. Il y a également un gros serpent d'eau, qui se tient dans les courants limpides des ruisseaux de l'intérieur, et que le docteur Gunther décrit sous le nom de *siturophaga Grayii*. J'ai souvent vu ce serpent roulé sous l'eau, autour d'une branche d'arbre.

Nous faisions souvent des milles et des milles à travers la forêt sans entendre ni le chant d'un oiseau, ni le babil d'un monkey, ni le pas d'une gazelle, ni le bourdonnement d'un insecte, ni même la chute d'une feuille. Seulement, par intervalles, le doux murmure d'une source cachée rompait ce silence de mort et troublait seul la plus vaste solitude où l'être humain puisse être perdu; solitude qui souvent me glaçait d'effroi, mais qui se prêtait merveilleusement à une étude attentive de la nature.

Je fus surpris du petit nombre d'oiseaux nouveaux que j'eus l'occasion d'examiner. Je n'en découvris pas dix espèces que je n'eusse déjà dans mes collections précédentes.

A une certaine distance de la côte commencent les montagnes, dont l'élévation augmente progressivement et qui composent diverses rangées ou chaînes courant parallèlement dans la direction du sud-est au nord-ouest. Elles s'étendent à peu près dans le sens de la côte occidentale et semblent se porter vers la partie sud de l'Afrique.

Entre ces montagnes et la mer, le pays que j'ai été à même d'explorer est en général bas et marécageux. Plusieurs fleuves, sortant du flanc occidental de la première rangée de montagnes, coulent à travers ces terrains plats et se déversent dans la mer¹. Par conséquent la plupart n'ont pas un bien long parcours et n'apportent pas à la mer une quantité d'eau très-considérable. Le plus important de tous, sous le rapport du commerce, est le Gabon, à cause du port creusé à son embouchure.

J'ai fait remarquer, dans l'*Afrique Équatoriale*, l'énorme masse d'eau qui se décharge dans la mer par les divers canaux du delta de l'Ogobai. J'ai dit en outre que l'Ogobai se composait de deux

1. Voici les noms de ces cours d'eau : le Penito, le Muni, le Mondia, le delta de l'Ogobai, le Nazareth, le Mexias, le Fernand-Vaz et le Commi.

rivières, la Rembo-Okanda et la Rembo-Ngouyai. Je n'avais jamais vu la première, mais d'après ce que j'avais entendu dire, elle devait descendre du nord-est, tandis que l'autre venait du sud-est. Quant à la Ngouyai, je l'avais vue et traversée, lors de mon voyage chez les Apingis. Mes explorations, cette fois-ci, m'ont conduit plus haut sur cette rivière, et j'ai reconnu l'exactitude de mes premières données.

Ces deux rivières sont les seules qui se frayent un passage à travers les chaînes de montagnes de la côte. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'incroyable quantité d'eau qu'elles portent à la mer, en raison des pluies diluviennes qui les alimentent dans l'intérieur, et malgré l'énorme évaporation dont elles subissent l'action continuelle.

Il n'y a pas entre le Niger et le Congo un seul cours d'eau aussi abondant que l'Ogobai. La masse de pluie qui tombe dans ces régions équatoriales doit compter pour beaucoup dans le volume de ce fleuve, dont le bassin est plus vaste que celui de tous ceux qui débouchent depuis le Congo jusqu'au Niger.

Les premiers plateaux de l'intérieur descendent par une pente presque insensible vers l'est, et aboutissent à une vallée. Cette vallée est traversée du nord-ouest au sud par la Rembo-Okanda, qui s'accroît de tous les affluents qu'elle rencontre jusqu'à sa jonction avec la Rembo-Ngouyai. J'ai entendu dire que l'Okanda avait de nombreux rapides.

La Rembo-Ngouyai vient du sud-est et se dirige vers le nord, progressivement grossie par de nombreux tributaires; elle se fait jour à travers la chaîne de montagnes, passe par une succession accidentée de chutes et de rapides, et vient se réunir à l'Okanda; c'est alors que les deux rivières réunies deviennent le fleuve Ogobai.

En marchant à l'est, dans mon voyage actuel, j'ai vu le terrain s'élever de plus en plus jusqu'à Niembouai-Olomba. Plus loin, il descendait en pente douce à l'est, et de petits cours d'eau se dirigeaient dans le même sens pour aller se perdre dans quelque grand fleuve, dont les naturels me parlaient souvent, et qui pourrait bien être le Congo ou l'un de ses plus grands affluents. Je pense qu'on doit le trouver à peu près à 2 degrés plus loin à l'est, quelque part vers le 15° ou le 16° degré de longitude est.

EXPLORATION DE L'OKANDA. — CONFLUENT DE L'OKANDA ET DE LA NGOUVAI.

Lorsque j'eus éveillé l'attention publique sur le grand bassin de l'Ogobai, les préoccupations des Français se portèrent de ce côté, et deux expéditions furent entreprises, l'une en 1862 et l'autre en 1864.

Malheureusement elles eurent lieu dans le plus mauvais temps de l'année, à l'époque de la saison sèche, quand les eaux des fleuves et des rivières sont basses et encombrées de bancs de sable.

La première expédition n'atteignit pas les confluent de l'Okanda et de la Ngouyai; mais plus tard, M. Serval, dont l'esprit d'entreprise fait honneur à la marine française, descendit du haut Gabon, se rendit par terre à l'Ogobai, et parvint à un point très-rapproché de la jonction des deux rivières ¹.

La seconde expédition n'a pas eu plus de succès que la première. On la commença en juillet, au lieu d'attendre au mois de novembre. Néanmoins elle avait un grand avantage sur l'autre, c'est que le bateau à vapeur était plus grand et la machine plus petite. On remonta jusqu'au confluent de l'Okanda et de la Ngouyai. Par malheur, je n'ai vu nulle part aucune relation de cette expédition intéressante qui s'avança un peu plus loin que la première. L'exploration de l'Okanda sera un grand service rendu à la science géographique. Les Français, étant maîtres du Gabon, peuvent plus facilement que d'autres obtenir de bons résultats.

Le climat. — Après avoir donné un aperçu général de la confi-

1. La carte dressée par M. Serval ne parut qu'après mon départ pour mon second voyage en Afrique. Ce fut mon ami M. V. A. Maltebrun qui me l'envoya, avec une aimable lettre qui me témoignait sa satisfaction de me voir enfin justifié; car beaucoup de gens avaient prétendu, en Angleterre, que je n'étais allé nulle part; le docteur Barth, entre autres, m'avait fait l'honneur de borner, sur la carte, mes explorations les plus reculées à une fort petite distance des côtes.

Je n'ai pas vu l'Eliva-Olanga, appelé par M. Serval l'Eliva-Jonanga. Lorsque j'allai aux chutes de la Ngouyai, j'appris que ce lac se trouvait de l'autre côté des montagnes de l'Ashango. Sous le rapport de la latitude, cette situation s'accorderait avec ma carte; mais les observations astronomiques que j'ai faites la rejetteraient plus à l'ouest. Peut-être ne devrais-je pas m'en rapporter aux distances que j'ai prises à Olenda; mais à Mayolo j'ai fait un grand nombre d'observations sur les distances lunaires, et je crois avoir déterminé exactement la longitude de cet endroit.

Un *Eliva* n'est pas à proprement parler un lac, mais plutôt une masse d'eau courante très-large, encaissée entre des montagnes.

guration de cette partie de l'Afrique, nous dirons quelques mots du climat.

Malheureusement le manuscrit où j'avais consigné toutes mes observations sur les pluies, sur la durée des averses ou des orages, sur la chaleur solaire et sur l'atmosphère, a été perdu dans ma retraite désastreuse. J'ai seulement pris çà et là quelques notes ; aussi me sera-t-il impossible de donner au lecteur, dans ce chapitre, un résumé général de mon journal.

Les montagnes de l'Ashango paraissent être, suivant l'expression des nègres, un nid de pluie. Je doute qu'il y ait aucune contrée du globe où la pluie tombe aussi abondamment que dans les régions montagneuses de l'intérieur. Sur la côte occidentale, dans le voisinage de l'équateur, il n'y a que deux saisons : la saison pluvieuse et la saison sèche, comme je l'ai expliqué dans l'*Afrique Équatoriale*.

Les pluies commencent en septembre et finissent en mai. En 1864, il y eut, comme je l'ai écrit, une très-longue saison sèche. On l'appelle *Enomo onguero*, c'est-à-dire exceptionnelle. La saison sèche s'étend du mois de juin au mois d'août.

A la hauteur de Mayolo, à l'est, ou plutôt à celle des montagnes de l'Ishogo, les saisons n'ont pas un caractère bien tranché. Comme le lecteur peut le voir en suivant mon voyage, plus je m'avançais à l'est, et moins la saison sèche s'accroissait.

C'est de l'ouest que part la sécheresse ; la pluie, au contraire, vient de l'est. Au nord de l'équateur, la pluie semblait venir du nord-est ; mais au sud de l'équateur, elle paraissait venir directement de l'est. Plus je m'avançais dans l'Ashango, plus le sol s'élevait et plus en même temps il devenait humide ; pourtant il n'y avait ni tonnerre, ni éclairs, ni grosses averses. A cette époque néanmoins, la rivière l'Eckmühl, ou la Ngouyai et ses affluents paraissaient bien au-dessous du niveau qu'ils atteignent dans la saison humide. Il est un fait remarquable, c'est que plus je remontais ces courants, plus je trouvais leurs eaux basses.

Il est clair qu'il pleut toujours, plus ou moins, toute l'année dans les régions montagneuses de l'intérieur ; et s'il pleut là au plus fort même de la saison sèche, que doit-ce être dans la saison humide ?

La masse de pluie doit y être bien plus forte que dans les pays qui avoisinent le rivage. J'ai signalé dans mon premier voyage, quand j'étais chez les cannibales (chapitre XI, page 176), l'état nuageux et pluvieux de l'atmosphère au mois d'août.

La plus forte pluie que j'aie observée avant que mon udomètre eût disparu était de 7 pouces et demi en vingt-quatre heures; et dans le voisinage du littoral, il n'en tomba, autant que je puis me le rappeler, que 200 pouces en toute une année.

Je me suis étendu si longuement sur les saisons, dans mon *Afrique Équatoriale*, que je n'ai pas besoin d'insister sur ce sujet.

A mesure que j'avais dans l'intérieur, je voyais apparaître les signes d'une saison pluvieuse perpétuelle. Les livres de Burton, Speke et Grant ne me laissaient guère attendre autre chose. L'explorateur célèbre qui a découvert le lac Tanganyka dit, dans ses *Régions des lacs de l'Afrique centrale*, page 287 : « Il paraît que les pluies commencent beaucoup plus tôt dans le centre de l'Afrique que sur la côte orientale. »

J'ai fait, comme on l'a vu, la même observation dans l'ouest.

A la page 286 de son ouvrage, le même explorateur s'exprime ainsi : « Le *mazika*, ou la pluie, commence partout dans l'Unyamwezi oriental dès le 14 novembre. Dans le nord et dans les provinces occidentales, les vents de pluie soufflent encore plus tôt et durent plus longtemps. A Msene, la saison humide avance d'un mois sur l'Unyadyembé; dans l'Ujiji, de deux mois. Ainsi les derniers pays ont des saisons pluvieuses qui durent depuis le milieu de septembre jusqu'au milieu de mai. »

On voit, d'après ce passage, que la saison pluvieuse sur les côtes orientales du lac Tanganyka se rencontre à la même époque que sur la côte occidentale de l'Afrique équatoriale, quoique les deux pays soient séparés par vingt degrés environ de longitude.

Le regrettable Speke dit : — « Sous l'équateur, ou du moins un peu au nord de cette ligne, il pleut toute l'année plus ou moins. Dans la saison sèche, le vent est si froid que l'ardeur du soleil n'est pas incommode. »

Mes observations s'accordent avec celles de Burton en ce point : c'est que, placés aux deux bords opposés du continent africain, l'un

à l'est, l'autre à l'ouest, nous remarquions tous deux que les pluies venaient de l'intérieur.

Les observations de Speke concordent aussi avec les miennes quant à la saison qui règne sous l'équateur. Il faut donc en conclure que les pluies prennent naissance dans quelque endroit montagneux et boisé, situé vers le centre de l'Afrique, à égale distance à peu près des côtes orientales ou occidentales, où sans aucun doute il existe des lacs qui ne sont pas encore découverts.

Dans le compte rendu de la malheureuse expédition de Tuckey au Congo, nous lisons, page 200 et 201 :

« *Septembre.* — Les pluies commencent vers la fin de septembre et continuent jusqu'en mars.

« J'ai remarqué aujourd'hui, pour la première fois, la crue des eaux de la rivière.

« *4 Septembre.* — La pluie tombe. »

La crue soudaine du Congo est due, sans aucun doute, aux pluies qui viennent du nord, c'est-à-dire du côté de l'équateur. Je dois rappeler au lecteur ce que j'ai écrit sur l'état nuageux et humide de l'atmosphère dans les montagnes de l'intérieur. Il y avait en juillet des averses qui devenaient de plus en plus fortes, et les indigènes m'apprirent qu'un mois plus tard les grosses pluies commençaient à tomber. Voilà le fait qui explique la crue subite du Congo.

Ce qui me frappait à Mayolo, c'était la vive perturbation de l'aiguille aimantée. Un tornado s'élevait-il à l'horizon, la déclinaison était sensible. Si la tempête s'élevait davantage, l'aiguille reprenait sa direction naturelle et oscillait quelquefois pendant trente secondes. J'ai fait cette observation à l'aide du compas prismatique, le seul instrument que j'eusse alors en ma possession.

La température des régions que j'ai explorées, bien qu'elles soient situées près de l'équateur, ou même sous l'équateur, n'est pas si élevée que celle de quelques pays qui en sont plus éloignés; mais je dois dire d'avance que je ne suis pas à même de bien juger de cette température, attendu que ce n'est pas dans la saison la plus chaude que j'ai visité les terres de l'équateur. Je ne doute pas que la chaleur n'y soit souvent plus forte que je ne l'y ai ressentie, et qu'il ne fasse plus chaud à Mayolo que sur le littoral. On a remarqué depuis

longtemps que la température des pays situés sous une même latitude peut varier considérablement. L'étendue de la mer, les déserts, les vents qui règnent, les courants chauds, la hauteur des continents, etc., sont autant de causes qui exercent leur influence propre. Ainsi l'Afrique, sous l'équateur, a de l'est à l'ouest des températures différentes, suivant les conditions physiques de chaque région.

A l'occident de l'Afrique équatoriale, la grande humidité du pays et ses vastes forêts sont assurément des causes d'abaissement de la température, car l'immense jungle absorbe une partie de la chaleur des rayons du soleil. Les mois les plus chauds de l'année sont décembre, janvier, février, mars et avril. En mai, la température commence à décroître; en juin, le froid arrive; juillet et août sont très-froids. Quand la pluie recommence à tomber, c'est alors aussi que la chaleur reprend.

Les mêmes variations périodiques de température s'appliquent, autant qu'il m'a été donné d'en juger, aux pays du littoral et à ceux de l'intérieur. Sur le rivage, le maximum de la chaleur était de 86 à 88° F. (30° à 31°); rarement elle s'élevait plus haut. Dans l'intérieur, à Mayolo, je m'en souviens, ce maximum était de 98° (36°, 67°). On ne sentait là aucune brise de mer.

Dans l'intérieur, le maximum de chaleur, aux mois de février,

1. Voici une note sur la température de Mayolo, que j'ai heureusement retrouvée. Les degrés sont mesurés à l'échelle centigrade.

A MAYOLO.										DANS LA FORÊT.						
MAT.		MIDI.	APRÈS-MIDI.							MIDI.		APRÈS-MIDI.				
10	12		1	2	3	4	5	6	7	12	1	2	3	4	5	
Avril 1	2	3	3	33	33 1/2	33 1/2		29	29							
3	2	3	3	33	33 1/2	33 1/2		29	29 1/2							
14	2	33 1/2	3	3	3	3	3	3	3	29	30	30	30	30	30	
20	33 1/2	3	3	3	3	33 1/2	3	3	3	30	30	30	30	29 1/4	30	
23	3	32 1/2	3	3	3	32 1/2	29 1/4	3	3	30	30	30	30	30 1/4	30	
25	3	3	3	35 1/2	3	3	3	3	3	30 1/2	30 1/2	30	30	30 1/2	30 1/2	
27	3	3	3	34 1/2	3	3	30 1/2	3	3	30 1/2	31	31	31	30 1/5	31	
Mai 8	3	3	3	34 1/2	3	33 1/2	33	33	33	3	3	30	29 1/4	29 1/3	30	
9	3	3	33	3	3	32 1/4	3	3	3	3	3	29	29	29	29	
10	3	3	3	3	3	33	27	3	3	3	3	28	28	28	28	
16	3	3	3	30 1/2	3	3	31	3	3	3	3	28 1/5	28 1/5	28 1/5	28 1/5	

mars et avril, se faisait sentir vers les trois heures de l'après-midi, et le minimum entre quatre et cinq heures et demie du matin. Après minuit, le thermomètre baissait à peine.

Aux jours les plus froids sur la côte, on comptait, d'après ce qu'on m'a dit, de 64° à 65° (17° à 18° c.). Quant à moi je n'ai jamais vu le thermomètre plus bas que 68° (20° c.). Pendant la saison sèche, en juillet et en août, le maximum varie généralement entre 75° et 80° (24° et 32° c.). Il faut dire que sur le littoral je n'ai fait que très-peu d'observations, en dehors de celles dont j'ai pris note. Dans l'intérieur c'est différent. Lorsque j'étais chez les Ashangos, la température, pendant ces quelques jours, ne s'éleva pas à plus de 72° (22° c.), mais elle s'abaissa jusqu'à 64° (18° c.) à six heures de l'après-midi.

Le ciel était constamment nuageux. Mais de ce que la température est moins chaude là que dans d'autres régions — et j'en ai donné les raisons — il ne s'ensuit pas que la chaleur du soleil soit moindre. Je désire vivement que ce peu d'observations donne l'éveil aux esprits disposés à faire des recherches sur ce sujet, et que des études comparées sur la chaleur des rayons solaires et sur celle de l'atmosphère puissent être poursuivies avec fruit dans diverses contrées.

Mais il serait d'abord nécessaire d'adopter une méthode uniforme pour déterminer la puissance du soleil, et je demanderai humblement que ce sujet soit mis en discussion. Malheureusement cette méthode uniforme n'existe pas, aussi en ai-je employé une qui m'est toute particulière, ce qui me fait craindre de ne pouvoir comparer mes observations avec celles des autres.

J'avais deux thermomètres, que je plaçais à quelque distance l'un de l'autre, quelquefois à 50 ou 100 mètres, quelquefois moins, et j'étais surpris de la conformité des résultats. Le maximum des différences était tout au plus d'un degré.

Mes thermomètres étaient placés sur une planche de bois, afin d'éviter l'humidité de la terre. Je commençai ces observations dans l'Ashira, mais je ne pus les continuer, mes thermomètres solaires m'ayant été volés pendant mon voyage entre l'Ashira et l'Otando. Comme la température était plus chaude à Mayolo qu'à Olenda, je n'aurais pas manqué d'y trouver mon thermomètre plus élevé. A Olenda, le maximum de la température atmosphérique était de 92° à

94° (33° à 34° c.). Quant à la chaleur des rayons solaires, à dix heures du matin et à cinq heures de l'après-midi, elle donnait généralement 118° à 125° (46° à 49° c.) et à midi, 130° à 135° (52° à 54° c.).

Ces observations furent prises en janvier et février. C'était vers une heure de l'après-midi que la chaleur solaire avait atteint son maximum. Ainsi, après une heure, ce maximum décroissait, tandis que la chaleur atmosphérique n'atteignait le sien qu'à trois heures. La plus grande chaleur à l'ombre, cette année-là, à l'observatoire de M. Bishop, à Twickenham, était de 89° (32° c.), tandis que celle du soleil n'était que de 106° (41° c.); ces différences comparées prouvent que la chaleur solaire est bien moindre dans ces latitudes que dans l'Afrique équatoriale.

Ce travail d'observations, au milieu de la chaleur du jour, était extrêmement pénible, car je ne pouvais approcher de mon thermomètre qu'avec un simple chapeau, sans ombrelle ni rien qui pût jeter de l'ombre sur l'instrument; et je ne pouvais me livrer à cette étude que tous les deux ou trois jours, car j'en rapportais chaque fois un mal de tête pour toute la journée du lendemain.

Je remarquai que quelquefois un simple nuage passant sur le soleil, pendant le cours de l'observation, faisait tout à coup descendre le thermomètre, en quelques secondes, de 8 à 10 degrés, ou même plus. Quand j'étais à Mayolo, je faisais de doubles observations presque en même temps, dans une véranda découverte du village et dans la forêt. Je reconnus que la température de la forêt ne variait que d'un degré de une heure à trois heures de l'après-midi, tandis que dans la véranda elle augmentait de 7 ou de 8 degrés. La température de la forêt n'atteignit jamais 31 degrés centigrades, aussi la trouvait-on fort agréable. Grâce soient rendues à la Providence qui a voulu que le voyageur pût trouver, contre les rayons d'un soleil si ardent, la protection du feuillage épais des forêts.

CHAPITRE XXI

ETHNOLOGIE

Morcellement des tribus dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale, à l'ouest. — Rareté de la population. — Division en tribus et en clans. — Forme patriarcale du gouvernement. — Comparaison des mœurs entre les tribus de l'ouest et celles de l'est. — Loi sur les héritages. — Cannibalisme. — Migrations continuelles vers l'ouest. — Décroissance de la population. — Ses causes. — La race africaine vouée à l'extinction.

Il faut maintenant donner au lecteur un aperçu des nombreuses tribus sauvages qui habitent cette vaste jungle.

Au sein de ces retraites des montagnes, l'homme est ce qu'on appelle primitif. Entouré de forêts épaisses, il ne voit pas de caravanes marchandes venir jusqu'à lui de l'est ou de l'ouest, du sud ou du nord. Il est séparé du reste du monde, et dans le cours de ses lentes migrations, il ne fait que remplacer des peuplades disparues. Les individus qui quittent l'intérieur pour le littoral ne reviennent jamais parler à leur tribu des hommes blancs ni de la mer. Le chemin du retour est fermé. Il y a comme une barrière infranchissable, non de la montagne à la mer, mais de la mer à la montagne.

Ce qui me frappait surtout, quand je voyageais à travers les grands bois, c'était la rareté de la population, comparée au nombre des tribus, dont chacune a sa langue et son dialecte. Les tribus qui portent des noms différents se considèrent comme autant de nations distinctes, réunies par la même langue ; et pourtant elles sont souvent séparées les unes des autres par d'autres tribus qui parlent une langue différente. Les tribus sont subdivisées en un grand nombre de clans, indépendants les uns des autres, et souvent en guerre ensemble ;

il y a même des villages du même clan qui sont en guerre les uns contre les autres.

Dans certains cas, une fraction de tribu ne sait rien du reste de cette tribu.

Plus j'avais vers l'est, moins je voyais les habitants voyager, et moins aussi ils étaient au fait de ce qui les entourait ; car ils n'ont point de commerce qui les pousse aux voyages. Je fus étonné cependant de la grande analogie que toutes ces tribus présentaient les unes avec les autres. On ne connaît là d'autre forme de gouvernement que le système patriarcal. Chaque village a son chef ; et quand on s'avance dans l'intérieur, on voit le gouvernement entre les mains des anciens, ou vieillards, chaque ancien ayant une autorité directe sur telle ou telle partie déterminée du village. Il y a dans chaque clan ce qu'on appelle l'*Ifoumou*, ou chef reconnu du clan (*Ifoumou* veut dire la source ou le père).

Je n'ai jamais pu tirer des indigènes l'explication du fractionnement de leurs tribus en clans. Ils n'avaient pas l'air d'en connaître l'origine. Quant à présent, il ne se forme plus de nouveaux clans.

Les rois n'exercent jamais leur domination sur une bien grande étendue de pays, comme on le voit aussi dans l'Afrique orientale. L'habitation du chef et de l'ancien ne se distingue pas de celles de leurs voisins.

Le despotisme est inconnu dans cette partie de l'Afrique. Personne ne peut y être mis à mort sur la seule volonté du chef. C'est toujours le conseil des anciens qui doit prononcer quand la vie d'un homme est en jeu ; dans ces cas-là même le palabre se prolonge longtemps, et ce n'est qu'à une grande majorité que l'arrêt de mort est porté. Les subtilités légales n'ont rien à faire dans ces décisions : dent pour dent, œil pour œil, c'est leur maxime. En cas de blessure ou de meurtre involontaire, l'imprudence n'est point admise comme circonstance atténuante. Si un homme en tue un autre par mégarde, en laissant choir sur lui un arbre qu'il était en train d'abattre, il est mis à mort. Si un fusil part par accident et tue un homme, celui qui tenait le fusil est mis à mort. La présomption est, dans ce cas, que l'auteur de l'accident a le don fatal d'*aniemba* (de sorcellerie), et qu'il faut se débarrasser de lui. Mais, quoique personne n'ait le droit

de tuer un homme *libre* (quant à la vie des esclaves, elle est à la merci de leur maître), malheur à ceux ou à celles qui ont encouru le déplaisir ou la haine du chef de la famille ! celui-ci saura les compromettre tôt ou tard dans quelque palabre de sorcellerie, et les obligera à boire le terrible *mboundou* ; ou bien, en excitant les craintes superstitieuses du peuple, il réussira à se débarrasser d'eux par l'esclavage ou par la mort. Il y a fort peu de cas où un chef de famille soit amené à boire le *mboundou*, car il peut à son tour forcer quelque autre personne à le boire. Chacun est sous la protection des siens. Si par la mort de sa famille un nègre se trouve isolé, il court grand risque d'être vendu comme esclave. Ce ne sont pas les prétextes qui manquent. Il faut que chacun se fasse le client d'un ancien qui prenne sa défense dans les palabres ; aussi les jeunes gens et les personnes qui n'ont pas de famille s'attachent-ils à quelqu'un des anciens qui devient pour eux comme un père ; ils cessent ainsi d'être isolés. Plus un ancien a de clients, plus sa voix est puissante dans les conseils du village. Il y a en outre une coutume singulière, appelée *bola banda*, qui consiste à placer ses mains sur la tête d'un ancien et à se mettre ainsi sous son patronage. Mais le protecteur ainsi choisi doit appartenir à un autre clan que le protégé.

Les tribus du sud de l'équateur semblent être d'un caractère moins farouche que celles que j'ai vues au nord de l'équateur, dans mon premier voyage. Je n'en ai pas trouvée cette fois dont les villages fussent continuellement en guerre les uns contre les autres, comme le sont les Bakalais, les Shekianis, les Mbondemos, les Mbishos et les Fans. La loi du plus fort ne règne pas chez ces tribus du sud de l'équateur ; point de pillage à main armée d'un village à l'autre. Outre qu'aucun de ces villages n'est assez fort pour opprimer ses voisins, il faut dire aussi que de nombreuses alliances sont journellement contractées entre eux. C'est ainsi que la polygamie, qui traîne tant de maux à sa suite, a aussi quelques avantages.

Les tribus et les clans s'entre-croisent par mariages et forment par là des liens d'affection réciproques ; mais les personnes du même clan ne peuvent se marier entre elles. La consanguinité des époux est regardée comme une abomination. Néanmoins les neveux

ne se font pas le moindre scrupule d'hériter des femmes de leurs oncles, et même, chez les Bakalais, le fils hérite des femmes de son père, sa propre mère exceptée.

Le lecteur va voir tout de suite la différence qui existe entre les tribus de l'Afrique orientale et celles que j'ai visitées. Si nous lisons Burton, Speke, Grant et Livingstone, nous voyons que dans l'est les chefs sont puissants, souvent cruels, prompts à mettre leurs sujets à mort ; les villages sont continuellement saccagés par leurs voisins, les bestiaux enlevés, les populations massacrées ou réduites en esclavage ; la propriété n'a aucune espèce de garantie.

La polygamie et l'esclavage existent dans tous les pays que j'ai visités. Les richesses d'un homme consistent d'abord dans le nombre de ses femmes, puis dans celui de ses esclaves. Les esclaves appartiennent toujours à une autre tribu que leur propriétaire.

La religion, si l'on peut se servir de ce mot, est la même dans toutes les tribus. Elles croient au pouvoir de leurs idoles, de leurs talismans, fétiches et mondahs, des bons et des méchants esprits. Le mahométisme n'a point pénétré dans ces immenses forêts. Tous ces hommes ont foi dans la sorcellerie ; croyance qui fait périr des milliers de victimes, et qui a, je crois, moins d'empire dans l'est que dans l'ouest, si j'en juge du moins par les impressions des voyageurs de la côte orientale. Ces peuples accueillent aussi avec une crainte superstitieuse chaque apparition d'une nouvelle lune.

Leurs lois sur les héritages sont partout les mêmes, excepté chez les Bakalais.

Les tribus occidentales croient à l'*alumbi*, particularité que les voyageurs de l'est passent sous silence. Ils parlent cependant de craie magique et de petites maisons qui contiennent des mâchoires ou des ossements humains.

La coutume occidentale du *Djembai* (voir l'*Afrique Équatoriale*) est connue dans l'est sous un autre nom. Partout, à l'est comme à l'ouest, les docteurs ont la même influence et les mêmes fonctions ; on les appelle presque du même nom : ouganga, uganga chez les uns ; nganga, nganga chez les autres.

La loi sur les héritages, chez les tribus de l'ouest, veut que le frère plus proche hérite des biens du frère aîné (femmes, esclaves, etc.),

mais que si le plus jeune frère vient à mourir le premier, ce soit l'aîné qui hérite. A défaut de frères, c'est le neveu. L'autorité sur le clan ou sur la famille est héréditaire et suit la même loi que la propriété. Dans le cas où tous les frères sont morts, le fils aîné ou la fille aînée recueille la succession ; et ainsi de suite jusqu'à ce que la branche entière soit éteinte. Tous les clans sont censés descendre du côté maternel.

Ce qui me surprit aussi, c'est qu'à chaque nouvelle succession l'héritier changeait de nom. Ainsi le chef du clan Abouya des Commis s'appelait autrefois Oganda ; le frère puîné s'appelait Quenguéza, et le plus jeune Kombé-Niavi. Mon ami Quenguéza, héritier des deux autres, a successivement porté ces trois noms. Maintenant on l'appelle Oganda, et personne n'oserait lui donner son ancien nom de Quenguéza. On prend généralement le nouveau nom après la fête de la *Bola Ivoga*.

A mon second voyage, le chef bakalai Obindji s'appelait Rate-nou, du nom de son père, les Bakalais étant le seul peuple, à ce que l'on m'a dit, chez qui le fils hérite des biens paternels.

La seule coutume qui ne règne pas sur la généralité des tribus est le cannibalisme, dont je n'ai trouvé ni trace ni souvenirs quelconques chez les tribus que j'ai visitées au sud de l'équateur. Lors de mon premier voyage dans l'Afrique équatoriale, j'ai reconnu, après de longues recherches, que les Fans de l'intérieur et les populations du côté du nord-est étaient les seuls qui se nourrissaient de chair humaine ; mais on n'avait pu m'indiquer jusqu'où, dans cette direction, s'étendait le cannibalisme. J'ai conclu de là que le cannibalisme était venu du nord-est au sud-est, et non pas du sud au nord ; hypothèse dont la vérité m'a été démontrée par mon dernier voyage. Ce qui prouve combien ces peuples ont peu voyagé, c'est que personne n'a entendu parler des Fans dans les pays du sud que j'ai visités.

Les fables et les légendes sont à peu près les mêmes chez toutes les tribus, et j'admire comment on se les transmet si fidèlement de génération en génération.

Leurs langues, sans être les mêmes, ont de grandes affinités entre elles ; mais elles paraissent dériver de deux sources bien

distinctes, ici des tribus du nord et du nord-est, là des tribus du sud et du sud-est. Sur ce sujet, je prie le lecteur de se reporter au vocabulaire comparé que je donne dans l'appendice C de ce volume.

Une question s'élève naturellement, celle de savoir comment s'est établi un état de désorganisation politique tel que celui que je viens de décrire.

Nous devons croire que l'Afrique n'a pas échappé à ces convulsions politiques dont les grandes guerres et les migrations de peuples sont la suite naturelle, et que les mêmes lois qui gouvernent notre race ont aussi régné dans ces contrées. La migration aurait eu lieu de l'est à l'ouest.

Je n'ai rien pu apprendre des nègres eux-mêmes sur ce sujet. Le passé est pour eux enveloppé de ténèbres profondes qu'ils ne se soucient guère de pénétrer. Quelques-unes de leurs légendes semblent impliquer que de grandes guerres auraient eu lieu autrefois parmi eux. Les vieillards, chez les Commis, se souviennent même que leurs clans étaient continuellement à guerroyer les uns contre les autres.

Les migrations des tribus africaines semblent, comme je l'ai déjà remarqué, avoir suivi la même loi que celles de l'Europe. Je n'ai pas rencontré une seule tribu ni un seul clan qui ait prétendu tirer son origine de l'ouest. Au contraire, c'était toujours l'est qu'ils montraient, pour indiquer le point d'où ils étaient venus.

Les Fans dont j'ai parlé dans l'*Afrique Équatoriale* ont tout à coup fait irruption à l'ouest, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une invasion d'Africains occidentaux qui se soit si vite répandue sur le bord de la mer. Il y a quinze ou vingt ans, les tribus de la côte n'avaient entendu parler des Fans que comme d'une tribu à peine connue, ayant quelques hameaux perdus dans les montagnes, près de la source du Gabon. Aujourd'hui, les Fans, descendus de leurs hauteurs, se sont établis partout sur les rives de ce fleuve; leurs nombreux villages, échelonnés entre la Moonda et le Gabon, ne sont qu'à quelques milles de la mer, et l'on voit souvent des Fans se mêler aux marchands dans les factoreries.

Ce peuple belliqueux a tout balayé devant lui. Les Bakalais et les

Shekianis n'étaient pas malheureusement de force à soutenir leur assaut. Maintenant les villages des Bakalais, des Shekianis et des Fans sont entremêlés et se combattent fréquemment; car ces trois tribus sont les plus batailleuses de cette partie de l'Afrique. Mais les Bakalais et les Shekianis décroissent rapidement, et dans la suite des temps les Fans prendront leur place, comme aussi celle des Mpongwés.

Quelle est la cause de la migration si soudaine de ces cannibales, c'est ce que je n'ai pas encore pu découvrir.

Le mouvement des Fans vers la côte occidentale ne fait que rappeler les anciennes migrations de ces tribus, dont nous voyons les restes sur les bords de la mer, ou près de là.

Du Gabon au cap Sainte-Catherine, des tribus qui portent des noms différents, et des tribus riveraines de l'Ogobai jusqu'à la hauteur de l'Okanda, parlent la même langue, sauf les Avias, qui, dit-on, parlent celle des Loangos voisins de la côte. Les Mpongwés, les Oroungous et les Commis étaient autrefois des tribus de l'intérieur.

Quenguéza me montra l'emplacement où les gens de Goumbi avaient établi leur village et où lui-même il avait demeuré étant jeune homme. C'était à quarante milles plus haut sur le fleuve. Le clan Abogo des Commis du Fernand-Vaz fournit un chef héréditaire à la tribu de la côte, en se fondant sur ce qu'il occupait la place avant elle.

Les Bakalais eux-mêmes étaient autrefois des étrangers sur les bords de l'Ovenga, et ce n'est que depuis peu de temps (vingt ans tout au plus) qu'ils se sont établis là, avec l'autorisation du prédécesseur de Quenguéza. Les Bakalais ont émigré du nord vers l'Ashankolo, et, de là, sur les rives de l'Ovenga. Ils se sont aussi répandus sur les bords de la Ngouyai, et se sont disséminés plus loin à l'est, au delà de l'Ovigui.

Le vieux Remandji, roi des Apingis, à qui j'ai rendu visite dans mon premier voyage, se souvenait de s'être rendu autrefois, avec les Apingis, chez la tribu des Anengas. Depuis cette époque, la route est interceptée par les établissements des Bakalais qui sont venus s'asseoir entre les deux pays.

Les Shekianis, partis de l'intérieur, se sont installés sur la côte, entre les Mpongwés et les habitants du cap Lopez. Trois villages ishogos se sont bâtis au milieu des clans Aponos, deux ans avant mon arrivée. Les Ishogos et les Ashangos habitent un même village. Il en est de même ailleurs des Ashangos et des Njavis, ceux-ci émigrés de l'est. Tous ces exemples prouvent assez le mouvement général et continu des tribus, dans la direction de l'ouest.

Il y a des tribus, comme par exemple les Ashiras-Ngozais, qui sont restées très-longtemps à la même place, retenues sans doute par la beauté du pays qu'elles occupaient. Mais dernièrement ces Ashiras eux-mêmes ont en partie exprimé le désir de venir s'établir sur les bords de l'Ovenga; c'est ce qu'elles feraient sans la belliqueuse tribu des Bakalais, qui du reste, depuis l'invasion de la contagion, s'affaiblissent et décroissent, et finiront peut-être par disparaître entièrement, à moins qu'ils ne soient fortifiés par l'adjonction des Bakalais du nord, chassés à leur tour vers l'ouest par les cannibales.

Le lecteur peut voir, par les explications qui précèdent, comment la désorganisation s'est introduite dans l'état politique des tribus, et comment des peuples qui parlent la même langue se sont trouvés, avec le temps, séparés les uns des autres de manière à se considérer à la fin comme autant de nations différentes. Nous devons en conclure que le continent africain n'a jamais été très-peuplé; car les villages qui se déplaçaient ont pu s'établir sans obstacle partout où bon leur a semblé.

J'ai été frappé de la décroissance rapide de la population, même pendant le court espace de temps que j'ai passé en Afrique. Mais avant de m'expliquer à ce sujet, je regarde comme un devoir d'élever la voix pour la défense des blancs, à qui l'on voudrait faire remonter la responsabilité de cette décadence. Partout où ils se sont établis, dit-on, les aborigènes disparaissent. J'admets qu'il en soit ainsi. Mais la décroissance de la population était un fait antérieur à leur arrivée. L'homme blanc l'a signalé, mais sans pouvoir l'arrêter. Des tribus populeuses que j'ai visitées pour la seconde fois, et chez qui ni l'Européen ni l'eau de feu (l'eau-de-vie) n'avaient encore pénétré, s'étaient amoindries dans l'intervalle de mon premier à mon second

voyage, et cela avant même que le terrible fléau qui a ravagé ce pays eût fait son apparition. Les nègres eux-mêmes conviennent de cette décroissance. Certains clans avaient entièrement disparu pendant la courte durée d'une génération. Chez d'autres, il ne survivait qu'un très-petit nombre d'individus.

Où la traite des noirs existe, elle est certainement une grande cause de dépopulation, et dans les pays qui consomment une grande quantité d'eau-de-vie, la santé générale est sensiblement affectée.

Heureusement la traite des noirs ne reprendra jamais son activité florissante d'autrefois, et l'on peut même dire que c'est une industrie morte. Les derniers trafiquants d'esclaves que j'aie vus, dans les régions dernièrement explorées par moi, sont des agents nègres des deux îles portugaises Saint-Thomas et du Prince; ils achètent des nègres pour le compte de leurs maîtres, qui sont nègres aussi. Ils voyagent par terre, tant en allant qu'en revenant, pour éviter la surveillance des croiseurs.

La décroissance de la population africaine est due à diverses causes : la traite, la polygamie, la stérilité des femmes, la mortalité des enfants, les contagions et les accusations de sorcellerie. Le dernier de ces fléaux, toujours incessant dans son action, est plus destructif que la traite ne l'a jamais été. Ce n'est pas seulement dans la partie que j'ai visitée que la race nègre est en voie de décroissance, c'est aussi dans tout le reste de l'Afrique. Les voyageurs qui, après un intervalle de quelques années, sont retournés une seconde fois dans le même pays, ont tous remarqué ce déclin progressif.

Tuckey, en explorant le Congo, fait la même remarque. Il exprime son étonnement douloureux à l'aspect de ce pays si désert, comparé à ce qu'il s'attendait à voir, sur la foi des missionnaires catholiques.

Les femmes de l'intérieur sont pourtant fécondes; mais nonobstant ce fait, il est à croire que la race nègre a fait son temps, et que tôt ou tard elle est condamnée à disparaître, comme toutes les races humaines avant elle. Les États de l'Amérique du Sud sont, je pense, le seul pays où le nègre se multiplie.

Le lecteur qui a bien voulu me suivre dans mes explorations anciennes et nouvelles pourra se faire une idée du caractère général et du tempérament des nègres de cette partie de l'Afrique, tels qu'ils sont aujourd'hui. J'ai fait des recherches pour m'assurer si cette race a laissé dans le passé des traces qui établiraient qu'à une époque quelconque elle a pu atteindre un certain degré de civilisation. Recherches vaines, car je n'ai trouvé chez eux aucun vestige de société plus ou moins policée. Les autres explorateurs des différentes parties de l'Afrique n'ont pas été plus heureux que moi.

Comment ces peuples en sont-ils venus à inventer des métiers pour faire de la toile, c'est ce que personne ne pourrait dire. On s'est servi du procédé pendant plusieurs générations, sans l'améliorer. A cette question : « Qu'est-ce qui vous a appris à fondre le fer et à le travailler ? » Ils répondent qu'ils connaissent cet art depuis longtemps, et que l'on a toujours travaillé de la même manière. Tout tend à démontrer, selon moi, que la race nègre est d'une haute antiquité, mais qu'elle est toujours restée stationnaire. La fabrication du fer, eu égard à la grossièreté de la main-d'œuvre et à la facilité de se procurer la matière première, doit avoir été connue d'eux dès l'antiquité la plus reculée. Aussi n'ont-ils dû connaître ni l'âge de pierre, ni l'âge de bronze.

Quant à leurs capacités futures, des convictions tout opposées partagent les esprits en deux partis extrêmes. Les uns soutiennent que le nègre ne s'élèvera jamais plus haut; d'autres prétendent qu'il est apte à monter jusqu'au dernier degré de la civilisation. Pour ma part, je ne me range ni à l'une ni à l'autre de ces deux opinions.

Je crois que le nègre peut devenir un membre plus utile de l'humanité qu'il ne l'est actuellement et qu'il est capable de s'élever à un type plus parfait; mais livré à lui-même, il est voué fatalement à la barbarie. Nous n'avons aucun exemple du contraire. Dans leur propre pays, les efforts des missionnaires, pendant des centaines d'années, sont restés sans résultats. Le missionnaire parti, la barbarie reprend ses droits. Un peuple peut bien être initié aux sciences et aux arts par des nations mieux douées et plus avancées que lui,

mais s'il n'a pas en lui-même une certaine force d'initiative, il retombe inévitablement avec le temps dans son état primitif.

De toutes les races étrangères à la civilisation, la race nègre est assurément la plus éducable et la plus docile ; elle possède d'excellentes qualités, fort capables de balancer les mauvaises. Nous devons donc lui montrer de la bienveillance et chercher à l'élever de plus en plus.

Que cette race doive disparaître de la terre dans un temps plus ou moins éloigné, c'est, malheureusement, ce qui n'est guère douteux. Elle ira rejoindre les autres races inférieures qui l'ont précédée.

Voilà l'histoire que nous lui prédisons.

APPENDICE

(A)

Descriptions de trois crânes de nègres de l'Afrique équatoriale de l'Ouest : Fan, Ashira et Fernand-Vaz. — Mesures prises sur quelques autres crânes de la collection envoyée du Fernand-Vaz au Muséum Britannique par P. B. DU CHAILLU, par le professeur Owen, F. R. S., etc.

Les études laborieuses et savantes auxquelles M. du Chaillu s'est livré, à travers toute sorte de difficultés et d'épreuves, pour trouver dans l'exploration de l'Afrique équatoriale de l'Ouest de nouveaux éléments utiles au progrès de l'histoire naturelle, lui ont valu l'estime et la reconnaissance de tous les vrais amis de la science.

Parmi les spécimens qu'il a fait parvenir au littoral pour y être embarqués, avant d'entreprendre dans l'intérieur cette expédition dont l'échec a été si regrettable pour la science géographique, se trouvaient plus d'une centaine de crânes, ayant appartenu à des indigènes de l'Afrique équatoriale de l'Ouest; curieux objets d'étude sur lesquels j'avais appelé spécialement son attention, avant son second départ pour le pays des gorilles.

Sur cette collection, dont la plus grande partie est actuellement au Muséum Britannique, j'ai pris les mesures de quatre-vingt-treize crânes. Quatre des principales mesures sont indiquées dans le tableau ci-après. J'ai pris aussi le profil de ces crânes, ainsi que le dessin de la plus grande circonférence horizontale de la boîte osseuse, et j'ai choisi dans le nombre trois spécimens, dont je veux donner une description spéciale, accompagnée de gravures faites sur des photographies.

Les figures 1, 2 et 3 sont celles du crâne (n° 24) d'un indigène mâle du Fernand-Vaz, âgé de vingt à trente ans.

Le crâne est étroit, et long par rapport à sa largeur; l'occiput est convexe ou hémisphéroïde, le front est bas et resserré, les bosses pariétales sont à

peine indiquées, les sinus frontaux légèrement protubérants, le côté droit plus que le gauche. Si l'on regarde d'un seul œil la surface supérieure du crâne, tenu à la longueur du bras, pendant que la partie antérieure de la face est cachée par l'arcade sourcilière, le bord externe de la moitié postérieure du zygoma est visible. Vus de la base, comme dans la figure 3, les intervalles entre les arcades zygomatiques et les parois alisphénoïdes du crâne paraissent avoir la largeur qui caractérise communément les races inférieures, comparées à celles dont le cerveau est plus développé.

Les sutures ordinaires chez l'adulte s'y retrouvent, ainsi que la moitié externe de celle qui sépare l'ex et le super-occipital (à l'extérieur du crâne). La suture frontale est oblitérée, comme dans la plupart des crânes adultes. La lambdoïde, ou suture occipito-pariétale, est passablement large et dentelée, avec un petit osselet très-mince du côté gauche. La suture mastoïde est étroite et dentelée à l'endroit où elle joint l'ex-occipital, mais elle devient une ligne droite, *harmonia*, en s'étendant jusqu'au trou jugulaire. La suture masto-pariétale est dentelée, mais étroite, et va se perdre en avant dans la fosse post-squammosale. La suture sagittale est dentelée, mais plus étroite que la lambdoïde, à l'endroit où elles se séparent. Elle devient ensuite échancrée ¹, puis encore dentelée, mais elle se resserre en ligne onduleuse en se rapprochant de la coronale; c'est une toute petite ligne, d'un pouce et demi environ à partir de la sagittale, alors elle se dentelle nettement et devient plus large d'un pouce et demi environ en s'éloignant de l'alisphénoïde, où elle est échancrée, puis de nouveau onduleuse. L'alisphénoïde n'est joint au pariétal que par un seul point de son angle supérieur et postérieur. Il n'y a donc pas de suture sphéno-pariétale. La suture sphéno-frontale, longue de dix lignes à gauche et de onze lignes à droite, est linéaire, presque droite et un peu squammeuse. La suture squammo-pariétale est, comme à l'ordinaire, squammeuse; la squammo-sphénoïde est une simple ligne, comme aussi la suture sphéno-malaire. La fronto-malaire se prolonge à partir de la sphéno-frontale. La saillie courbe de l'occipital supérieur est bien dessinée, mais elle n'a pas de proéminence à sa partie médiane. La saillie courbe inférieure se termine au-dessus des prolongements des sutures super-ex-occipitales. Les crêtes par-occipitales sont médiocrement développées. Les saillies supra-mastoïdes sont bien dessinées à travers le creux des sillons supra-mastoïdes, qui vont de la fosse supra-

1. Par échancrure, j'entends l'endroit où les ondulations, les aspérités ou dents des bords de la suture ne se prolongent pas en ondulations ou dentelures secondaires; cas dans lequel on se sert du terme : dentelé. La largeur d'une suture est l'espace, plus ou moins grand, dans lequel s'entre-croisent les traces de ces ondulations ou dents.

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

CRANE MALE DU FERNAND-VAZ.

1. Vue de profil. — 2. Vue de face. — 3. Vue de la base.

mastoïde, ou post-squammosale, au conduit auditif externe. Au-dessus de celui-ci, le bord supérieur et extérieur du tympan projette comme une sorte de crête super-auditive. Les stylohyals, d'un pouce de long, sont ankylosés au rocher.

Le frontal est légèrement protubérant au-dessus de la suture sphéno-frontale, entre celle-ci et le commencement ou le devant de la crête temporale.

Les os nasaux sont courts, étroits, concaves dans leur longueur, convexes transversalement, mais avec peu de saillie.

Les mâchelières sont extérieurement inclinées jusqu'à leur bord inférieur, à l'approche duquel elles deviennent creuses dans leur longueur. La partie alvéolaire de la mâchoire supérieure descend en saillie, comme dans la figure 1. Le contour de la voûte palatine figure une ellipse complète (figure 3.) Les molaires (1 et 2) sont plus petites que chez les Australiens.

L'angle de la mâchoire est bien marqué. La branche ascendante est quadrangulaire, les alvéoles des incisives s'infléchissent légèrement en dehors. Un os rudimentaire tient la place des *spinæ mentales*, sur la partie interne ou le dos de la symphyse.

Les trois molaires normales se retrouvent de chaque côté de la mâchoire inférieure; celles du côté gauche, particulièrement la première et la seconde, sont plus usées que celles du côté droit. La troisième de gauche est au niveau des autres; mais la dent correspondante de droite n'est qu'à la moitié de sa croissance. L'âge du sujet, qui était dans toute sa force, peut expliquer l'état de sa dentition; il est clair aussi que le côté gauche, c'est-à-dire une moitié, de la mâchoire, avait déjà été fort usé par la mastication. Ces molaires sont d'une dimension inférieure à celles qui meublent les mâchoires des Australiens, mais supérieure à celles de la plupart des Européens.

La boîte osseuse du crâne, comparée à celle d'un Européen de mêmes proportions tant en largeur qu'en longueur, est plus elliptique, et moins ovale dans ses contours. Le crâne de l'Européen a, d'ordinaire, les bosses pariétales plus développées. Le cerveau plus volumineux de celui-ci comporte aussi une plus grande étendue du front en hauteur et en largeur, plus de convexité, plus de saillie au-dessous des crêtes temporales, et une direction plus horizontale de la partie de l'occiput placée entre le grand trou occipital et la crête arquée supérieure. Des os nasaux plus prolongés, des alvéoles d'incisives moins profonds et plus verticaux, et des pommettes moins proéminentes sont aussi les caractères qui distinguent les crânes de la plupart des Européens modernes de ceux des Africains.

Le crâne qui vient ensuite, et que j'ai choisi pour être photographié (n° 57), est celui d'un Fan, d'une race cannibale de l'Afrique équatoriale de l'Ouest (figures 4, 5 et 6). Il a appartenu à un individu plus fort et plus grand que le précédent. Le front est plus haut, les protubérances pariétales sont plus saillantes, ainsi que la région sagittale, d'où les pariétaux descendent plus d'aplomb sur les temporaux. Les sutures lambdoïde, mast-occipitale, squammeuse, squammo-sphénoïde, sphéno-frontale et sphéno-malaire sont intactes. Les sutures sagittale, coronale et frontale sont oblitérées; le contour horizontal du crâne est plus ovale que dans la moyenne des crânes européens, comparés à celui de l'indigène du Fernand-Vaz; ce qui tient au resserrement latéral du front chez le Fan.

La ligne super-occipitale est d'une convexité assez régulière, comme dans le crâne précédent. La surface, principalement l'ex-occipitale, qui s'étend depuis le grand trou jusqu'à la protubérance occipitale, forme avec le plan de ce trou, comme dans le sujet précédent, un angle moins ouvert que chez la plupart des crânes européens. L'étendue verticale du cerveau est moindre, et la surface occipitale en question ne descend pas autant au niveau du grand trou. La protubérance occipitale est plus prononcée dans ce crâne que dans le précédent; mais à partir de là, la courbure supérieure s'abaisse plus tôt, et la ligne de la courbure inférieure est moins marquée. Le trou occipital est plus petit. La tubérosité par-occipitale droite est plus prolongée. Les apophyses mastoïdes sont plus grandes. La crête supra-mastoïde est plus arquée et se prolonge en haut; il n'y a pas de fosse post-squammeuse; les crêtes supra-auditives sont plus obtuses¹ que dans les figures 1 et 3.

La suture lambdoïde est faiblement et irrégulièrement dentelée dans sa partie supérieure ou médiane, et devient échancrée à sa partie inférieure, pour se résoudre en une ligne pure et simple à l'approche de sa jonction avec la suture mastoïde. Le prolongement en avant de l'angle antérieur et supérieur de la squammeuse montre clairement qu'elle a divisé la partie de l'alisphénoïde, sur laquelle elle s'étend à partir du pariétal, sur les deux côtés de la tête, et que la suture sphéno-frontale est plus courte que dans le n° 24.

Les sinus frontaux n'ont pas de saillie extérieure, et la glabella se continue en courbe concave dans la partie nasale du crâne. Les os nasaux sont plus larges, plus courts et moins proéminents que dans le n° 24. Les mâchoières sont plus profondes, plus uniformément convexes, et n'ont pas leur bord inférieur tourné en dehors. Le direction en avant des alvéoles des incisives

1. Elles manquent presque, et ne doivent pas être confondues avec les crêtes supra-mastoïdes.

Fig. 4.

Fig. 5.

Fig. 6.

CRANE MALE D'UN FAN.

1. Vue de face. — 5. Vue de profil. — 6. Vue de la base du crâne.

supérieures est la même que dans le n° 24; mais ces alvéoles sont peut-être plus profonds. La voûte palatine est plus resserrée dans sa partie antérieure. Les apophyses ptérigoides inférieures sont plus larges, plus courtes et plus redressées que dans le n° 24. Les parois du crâne sont plus compactes et plus épaisses; elles ont quatre lignes et demie d'épaisseur dans les os frontaux et pariétaux, le long d'une section prise à un demi-pouce de la ligne médiane du calvarium. Le pariétal s'amincit un peu au renflement et à mesure qu'il descend; mais près de la suture squammeuse, il garde une épaisseur de trois lignes. Le diploé est pauvre et à peine indiqué; grâce à la densité des parois, le poids de ce crâne est considérable. Il est, sans la mâchoire inférieure, de 2 livres 2 onces $3/4$ ¹.

Les molaires, comme chez le n° 24, sont d'une dimension intermédiaire entre celles des Australiens et celles de la plupart des Européens.

Le troisième crâne (n° 96. — Figures 7, 8 et 9), est celui d'une femme âgée, aussi de la tribu des Fans, à qui il ne reste que deux canines et une molaire du côté gauche de la mâchoire supérieure. Ce manque presque absolu de dents, s'ajoutant aux autres traits caractéristiques de la vieillesse, fait projeter la mâchoire inférieure en avant, par suite de la nécessité où se trouvait cette femme de la rapprocher, pour mâcher, de sa gencive supérieure, dans l'intervalle des canines qui lui restaient (voir la figure 7). Les alvéoles des molaires tombées sont atrophiées dans les deux mâchoires, mais ceux des incisives, quoique oblitérés, ont gardé à peu près leur ancienne profondeur, en se dirigeant en biais vers l'orifice, à la manière des incisives scalpriformes des rongeurs.

Le crâne, quoique plus petit, reproduit en général la forme et les proportions de celui de l'homme Fan. On y trouve les sutures ordinaires.

La lambdoïde est étroite, et l'échancrure arrive à peine au dentellement vers le bord inférieur et externe de la suture, où une légère arête est enclavée entre la mastoïde et la super-occipitale du côté gauche. Les condyles occipitaux sont moins convexes et plus usés que dans le crâne masculin, par suite de l'habitude de porter des poids sur la tête. La crête arquée inférieure de l'occiput est bien dessinée, et la surface qui s'étend de là jusqu'au trou occipital laisse voir les caractères ordinaires des attaches musculaires. Mais il n'y a ni crête arquée supérieure, ni épine occipitale, et la surface au-dessus de la crête inférieure est convexe et lisse comme le reste de la partie postérieure du super-occipital. Les apophyses mastoïdes sont petites; les crêtes supra-mastoïdes,

1. Poids anglais.

Fig. 7.

Fig. 8.

Fig. 9.

CRANE D'UNE FEMME AGÉE DE LA TRIBU DES FANS.

7. Vue de face. — 8. Vue de profil. — 9. Vue de la base du crâne.

basses et lisses ; les crêtes super-auditives, très-courtes. Les protubérances pariétales sont aussi peu accusées que dans le n° 24. La suture sagittale est échancrée. La suture coronale est linéaire à ses deux extrémités et un peu dentelée au milieu seulement. Le sommet de chaque alisphénoïde est uni au pariétal. L'étendue de la suture sphéno-pariétale n'excède pas trois lignes. Celle de la suture sphéno-frontale est de dix lignes. Les pommettes ne sont pas saillantes, au contraire, la surface extérieure de chaque malaire est concave. C'est une singularité ¹.

L'absence de l'appareil dentaire nécessaire à la mastication a fini par affecter la base de l'apophyse zygomatique. La partie principale de la surface articulaire pour la mâchoire est formée par la convexité antérieure (*eminentia articularis*), la dépression postérieure étant, contre l'ordinaire, fort peu accusée. Le rapprochement du caractère de cette surface articulaire avec celle des mammifères édentés ne manque pas d'un certain intérêt.

La voûte palatine est oblongue et quadrangulaire ; mince d'ailleurs, absorbée qu'elle est par les parois latérales. Sa surface est plus dure et moins régulière que de coutume, par suite de la pression, faite probablement contre cet os par la langue et la mâchoire, de substances alimentaires mal mâchées. Les sutures palato-maxillaire et intermaxillaire subsistent ². La suture maxillo-prémaxillaire est oblitérée sur le palais comme ailleurs. La suture internasale est également oblitérée dans sa partie supérieure. Les sutures naso-maxillaires sont intactes. Toutes les deux sont en ligne droite.

Les sinus-frontaux sont légèrement proéminents, et plus marqués dès lors sur le crâne de la vieille négresse (fig. 8), que sur celui de l'homme énergique de la tribu guerrière et cannibale de Fans (fig. 5).

Les mâchoires montrent d'une manière frappante le caractère sénile dû à l'atrophie des alvéoles dentaires, la projection de branches à partir des condyles, et la réduction des apophyses coronoïdes à la forme la plus aiguë. Les orifices antérieurs des canaux dentaires s'ouvrent sur le devant du bord supérieur de la branche horizontale, mise hors d'usage par l'atrophie des alvéoles. Le rebord antérieur de chaque orifice accuse une légère protubérance due à une certaine solidité d'ivoire contre laquelle se sont frottées et usées les couronnes des dents canines d'en haut.

Le tranchant ou l'espèce de coin transversal qui s'élève entre les canines, par suite du manque d'incisives et de l'oblitération des alvéoles, a déjà été remarqué comme le trait caractéristique de la mâchoire de ce crâne.

1. Ce caractère est moins accusé dans la fig. 7 que dans la fig. 8.

2. C'est-à-dire la suture palatale médiane entre les deux maxillaires.

MESURES PRISES SUR LES TROIS CRANES.

DÉSIGNATION.	NUMÉROS.		
	24.	57.	96.
	P. L.	P. L.	P. L.
Circonférence horizontale du crâne.....	19. 4	22. 0	18. 3
D'un conduit auditif à l'autre par-dessus le sommet de la tête.....	12. 8	13. 0	12. 2
Longueur du diamètre du crâne, en dehors.....	7. 3	7. 6	6. 1
Le plus grand diamètre transversal en dehors.....	5. 3	5. 6	5. 0
Depuis le bord antérieur du grand trou jusqu'au bord de l'alvéolaire prémaxillaire.....	4. 3	4. 2	4. 1
Depuis le bord antérieur du grand trou jusqu'à la partie postérieure de l'occiput.....	3. 5	4. 1	3. 2
Longueur du crâne depuis le bord de l'alvéolaire prémaxillaire jusqu'à une ligne descendante de la partie postérieure de l'occiput.....	7. 9	8. 2	7. 3
Largeur de la mâchoire inférieure, avec les angles.....	3.10	» »	3. 2
Diamètre longitudinal du crâne, en dedans.....	» »	6. 8	5. 9
Diamètre transversal du crâne, en dedans.....	4.10	5. 0	4. 8
Hauteur du crâne, en dedans.....	5. 8	5. 3	4.10
Longueur du grand trou.....	1. 4 1/2	1. 4 1/2	1. 4 1/2
Largeur du grand trou.....	1. 2 1/2	1. 2 1/2	1. 0
Longueur de l'alisphénoïde en droite ligne, à partir du trou ovale.....	1.11	2. 0	1.11
Largeur de l'alisphénoïde, au bord supérieur.....	0.11	0.10	0.10 1/2
Largeur entre les arcades zygomatiques.....	5. 3	4.10	4. 7
Diamètre transversal de l'orbite.....	1. 9	1. 7	1. 6
Diamètre vertical de l'orbite.....	1. 5	1. 4	1. 3
Espace inter-orbital.....	0.11	0.11	0.11
Longueur des os nasaux, en droite ligne.....	0.10	0. 9	0.10
Diamètre transversal, au milieu.....	0. 3 1/2	0. 5	0. 5
Diamètre transversal, en bas.....	0. 5 1/2	0. 7	0. 9
Hauteur de la symphyse de la mâchoire inférieure, les dents non comprises.....	1. 3	» »	0.11

Suivent les dimensions des quatre-vingt-treize crânes du Fernand-Vaz et de l'intérieur.

NUMÉROS.	LONGUEUR DU CRANE.	LONGUEUR DE LA DOÏTE OSSUEUSE.	LARGEUR DE LA DOÏTE OSSUEUSE.	CIRCONFÉRENCE DE LA DOÏTE OSSUEUSE.	NUMÉROS.	LONGUEUR DU CRANE.	LONGUEUR DE LA DOÏTE OSSUEUSE.	LARGEUR DE LA DOÏTE OSSUEUSE.	CIRCONFÉRENCE DE LA DOÏTE OSSUEUSE.
	P. 1.	P. 1.	P. 1.	P. 1.		P. 1.	P. 1.	P. 1.	P. 1.
1	7. 9	7. 0	5.0	19. 6	48	8. 3	7.3	5.9	20.0
2	7.10	7. 3	5.0	20. 0	49	8. 2	7.0	5.6	19.0
3	8. 0	7. 3	5.3	19. 6	50	8. 1	6.9	5.3	18.6
4	8. 4	6. 9	5.3	18. 6	51	8. 0	6.9	5.3	18.6
5	7.10	6. 8	5.3	18. 9	52	8. 2	7.3	5.3	19.3
6	7.10	6. 9	5.3	18. 9	53	7.10	6.9	5.3	18.0
7	7.10	6. 6	5.4	18. 3	54	8. 3	7.3	5.3	19.3
8	8. 0	7. 0	5.0	18. 6	55	7.11	7.0	5.3	18.9
9	7.10	6. 7	5.0	18. 0	56	7. 3	6.9	5.3	18.3
10	8. 5	7. 6	5.6	20. 3	57	8. 3	7.6	5.6	22.0
11	7. 6	6. 8	5.3	18. 0	58	8. 0	7.0	5.3	19.3
12	7. 7	6. 7	5.3	18. 9	59	7.10	6.9	5.0	18.3
13	8. 0	6. 7	5.0	17.10	60	7. 7	6.6	5.3	18.0
14	8. 1	7. 2	4.6	19. 6	61	8. 2	6.9	5.3	18.9
15	8. 0	6. 9	5.0	18. 0	62	8. 5	7.3	5.6	19.9
16	8. 5	7. 3	5.6	19. 6	63	7. 7	6.9	5.0	18.3
17	7.10	7. 0	5.4	18. 9	64	8. 2	6.9	5.3	18.6
18	7. 0	6. 6	5.2	17. 9	65	8. 5	7.0	5.6	19.3
19	8. 0	7. 1	5.6	19. 3	66	7.10	6.9	5.6	18.9
20	7.10	6. 9	5.3	18. 9	67	8.10	6.6	5.6	18.6
21	8. 0	7. 3	5.3	19. 0	68	7. 7	6.6	5.3	17.9
22	7. 4	6. 7	5.4	18. 6	69	8. 0	7.0	5.3	19.0
23	8. 0	7. 9	5.0	18. 0	70	8. 0	7.0	5.3	18.9
24	7.10	7. 3	5.3	19. 4	71	7.10	7.0	5.3	18.9
25	7.10	6. 9	5.3	18. 6	72	8. 0	7.3	5.6	19.6
26	6. 6	7. 1	5.2	19. 0	73	7.10	7.0	5.3	18.9
27	7. 5	6. 3	5.0	17. 0	74	8. 0	7.0	5.3	19.0
28	8. 0	7. 0	5.3	18. 9	75	7. 7	6.6	5.0	18.0
29	8. 0	7. 0	5.6	19. 0	76	8. 3	7.3	5.6	19.6
30	7.10	7. 0	5.3	18. 9	77	7.10	6.6	5.6	18.9
31	8. 0	7. 0	5.3	19. 0	78	8. 0	6.6	5.0	18.0
32	8. 0	6. 9	5.6	18. 9	79	7. 4	6.9	5.3	17.9
33	8. 1 1/2	6. 9	5.3	18. 6	80	8. 0	7.0	5.3	18.6
34	8. 0	6. 9	5.6	18. 6	81	8. 2	7.0	5.6	19.0
35	8. 0	7. 0	5.3	19. 0	82	8. 0	7.0	5.3	19.3
36	7. 7	6. 6	5.3	18. 3	83	8. 0	7.0	5.0	19.0
37	8. 0	7. 3	5.3	19. 9	84	8. 0	6.9	5.3	18.9
38	7. 4	6. 9	5.3	18. 6	85	7. 0	6.6	5.0	17.3
39	7. 1	6. 3 1/2	5.0	17. 3 1/2	86	7.10	7.0	5.9	19.3
40	7. 7	6. 9	5.3	18. 6	87	8. 3	7.3	5.3	19.3
41	7.10	7. 0	5.0	18. 9	88	8. 2	7.0	5.3	18.9
42	8. 0	7. 0	5.3	19. 4	89	8. 2 1/2	7.0	5.6	19.0
43	7. 7	6. 9	4.9	17. 9	90	7.10	6.6	5.0	17.6
44	7. 7 1/2	6. 3	5.0	17. 3	91	7.10	6.6	5.3	18.3
45	7.10	6. 7	5.3	18. 3	92	7.10	7.0	5.6	19.0
46	7. 9	6. 9	5.3	18. 3	93	7. 3	6.1	.0	18.3
47	8. 0	7. 1	5.3	19. 3					

En tenant compte de la distinction des sexes — car les crânes qui n'excèdent pas en longueur sept pouces et huit lignes sont, pour la plupart, sans aucun doute, des crânes de femmes — nous voyons que l'échelle de différences est beaucoup moindre ici que ne le serait celle qu'on appliquerait aux Européens, dans une région aussi étendue que les pays dont M. du Chaillu a tiré sa collection.

Cette conformité générale paraît dépendre de la manière de vivre uniforme, du peu de besoins, et du cercle borné des idées et des travaux des Africains de l'équateur. Leurs aliments, leur façon de se les procurer, leur action physique, leurs exercices de corps, leur application morale et la direction que leurs pensées impriment à leurs actes, tout diffère à peine de peuple à peuple, dans les contrées que M. du Chaillu a visitées. Les mœurs cannibales des Fans tranchent seules sur le reste, et se trouvent généralement associées à un plus large développement du crâne. Mais, au total, un état social misérable, un cercle étroit d'idées, le peu de variété des actes par lesquels la vie se manifeste, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, condition commune à toutes les sociétés humaines placées au même échelon que les Ashiras et les Fans, tout concourt à maintenir l'organisation des crânes des uns et des autres au même niveau d'abaissement.

Dans mon ouvrage sur l'architype du squelette, je remarque, entre autres caractères de l'analogie comparée qui régit les os de la tête humaine, les degrés de variabilité auxquels les divers éléments vertébraux sont respectivement soumis ¹.

Les centres et les névrapophyses des vertèbres cervicales se maintiennent avec une grande inflexibilité, au moins les épines névrales, dans la colonne vertébrale des mammifères, comme dans la région crâniale de toutes les variétés de la race humaine. Les arcades hœmales et leurs dépendances divergentes sont les vrais sièges des degrés de variation intermédiaires.

En conséquence, entre les types les plus abaissés des crânes africains et australiens, et les types les plus élevés des crânes européens, la différence de dimensions et de forme est minime dans les sphénoïdes basi-occipitaux, les ex-occipitaux, les alisphénoïdes et les orbito-sphénoïdes. Elle est plus grande, au contraire, dans le super-occipital, les os pariétaux, les frontaux et les nasaux. L'os maxillaire et la mâchoire viennent ensuite dans l'ordre des degrés de variabilité, surtout à la partie terminale antérieure qui représente l'épine hœmale, et qui est le siège des caractères que l'ethnologie appelle prognatisme, orthognatisme, et opistognatisme. Dans les arcades hœmales, comme

1. *Sur l'architype et les analogies du squelette vertébré*, 8 vol., 1848.

dans les névrales, chaque partie devient susceptible de variabilité, à mesure qu'elle s'éloigne plus du centre. Les os palatins (pleurapophyses) montrent la plus grande inflexibilité; puis viennent les maxillaires (hœmapophyses); et enfin, les prémaxillaires (épines hœmales) en montrent le moins ¹.

Ainsi, par rapport aux centres eux-mêmes, un os terminal est plus variable que ceux qui le précèdent.

Le tympan (pleurapophysis) offre aux ethnologues aussi peu de signes distinctifs que la voûte palatine. Les os maxillaires et les arcades zygomatiques, qui divergent comme dépendances de l'arcade maxillaire, sont les sièges d'une variabilité seulement moindre que celle des épines névrales. Les apophyses ptéridoïdes sont presque, sinon tout à fait, aussi variables que les os palatins.

En conséquence, la variabilité, ou l'évaluation au point de vue ethnologique, dépend des éléments vertébraux ou de l'analogie générale des parties soumises à l'examen. La longueur du crâne est plus constante que celle de la boîte osseuse chez toutes les séries de la race humaine, par la raison qu'il comprend les centres vertébraux, tandis que l'autre ne comprend que les épines névrales. En outre, les parties qui font surtout varier la longueur du crâne sont celles qui se trouvent derrière le grand trou et devant les os palatins.

La dimension depuis le bord antérieur du grand trou jusqu'à la partie antérieure du présphénoïde ou à la suture palato-maxillaire est peut-être, en tenant compte du sexe, aussi constante qu'aucune autre. La partie postérieure des centres crâniens est affectée surtout par le super-occipital, et la partie antérieure par le prémaxillaire. L'extrême hauteur, largeur et longueur de la boîte osseuse, avec les courbures et les contours de la voûte, fournit à l'ethnologue tout un ordre de différences qu'il lui plaît d'exprimer par les termes suivants : brachycéphalique, brassocéphalique, brachistocéphalique, subbrachycéphalique, mésocéphalique, mécocéphalique, mécistocéphalique, dolichocéphalique, dolichistocéphalique, pyramidocéphalique, ooidocéphalique, cymbocéphalique, sténocéphalique, eurycéphalique, cylindrocéphalique, hypsicéphalique, orthocéphalique, phoxocéphalique, sphénocéphalique, platycéphalique, sphærocéphalique, cubicéphalique, etc., avec des variétés de terminaisons, par exemple, *brachycéphalous* et *brachycéphaly*, auxquels on

1. L'ordre de variété à établir dans cet élément vertébral peut être déterminé par analogie avec les caractères qui décident du rang des différentes classes d'oiseaux, suivant la conformation de leur bec; caractères tirés des modifications de l'os prémaxillaire et de l'os de la mâchoire antérieure.

peut ajouter : phœnozigous, cryptozigous, suivant que la voûte crâniale montre ou cache les arcades zygomatiques, comme aussi : dolichorhinous, brachyrhinous, platychinous ou platyrhinal, etc., etc., et ainsi de suite pour tous les degrés de diversité de épines névrales de la première vertèbre.

Il n'y a pas grand mal dans cette classification ou cette extension des termes de l'art, sauf le cas où leur signification, au lieu de désigner seulement les divers degrés de variation de la forme du crâne, serait appliquée au caractère constant d'une race, d'une nation, d'une famille ou d'une époque, surtout lorsque nous manquons d'une suite d'observations assez approfondies pour établir ou infirmer une règle constante. Dans la nombreuse série de crânes appartenant à des indigènes d'une portion limitée du nord de la péninsule de l'Hindostan, on a observé des variétés de formes de crânes qui pourraient être exprimées par une demi-douzaine au moins des mots grecs polysyllabiques cités plus haut. On a même trouvé quelques-unes de ces variétés poussées à l'extrême, non-seulement dans la masse générale de ces crânes du Népal, mais même dans la collection particulière d'une tribu ou d'un village ¹. Le sagace et laborieux ethnologiste, le docteur Aitken Meigs, est arrivé à des résultats analogues par l'examen des crânes des Indiens aborigènes de l'Amérique ².

En premier lieu, ce savant a reconnu que, dans la collection générale des crânes des aborigènes américains, il y a une échelle de proportions de la voûte crâniale qui sert de base, aux yeux des ethnologistes, à la classification de ces crânes en trois groupes : 1° Les *Dolichocéphaliques*, 2° les *Mésocéphaliques*, 3° les *Brachycéphaliques*. Mais ces groupes ne coïncident pas avec telle ou telle zone, telle ou telle époque. Aucun d'eux ne s'applique particulièrement à une famille, à une race, ou à une nation distincte, ou à quelque autre groupe déterminé par le lieu ou le temps. Ainsi les crânes des Indiens Crecks peuvent bien être, en général, eurycéphaliques, c'est-à-dire, plus courts et d'un ovale plus large que ceux des Assinaboins, et ceux-ci, à leur tour, peuvent présenter les mêmes caractères vis-à-vis des crânes des Otavias; mais parmi les Crecks, il y a un spécimen (le n° 441) qui est brachycéphalique, et le crâne d'un des Indiens Oacotas tient le milieu entre ceux des Assinaboins et des Crecks (p. 37). Parmi les Osages du haut Missouri, il y a une tête un peu allongée, se rapprochant du type suédois, qui occupe une position intermédiaire entre les têtes courtes et les têtes longues (p. 20). Une troisième (n° 54) a la région coronale

1. Rapport sur une collection de crânes de diverses tribus du Népal, dans le *Recueil des rapports de l'Association Britannique pour les progrès de la science*, pour 1850.

2. Procès-verbaux de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie. Mai 1866.

presque ronde, comme une vraie tête allemande (p. 19). Un autre spécimen (n° 54) appartient au type gothique des têtes anguleuses ou carrées (p. 19). D'autres encore sont brachycéphaliques. Chez les Indiens aux pieds noirs se trouvent quelques crânes décidément dolichocéphaliques (p. 17); mais le n° 1227, celui d'un chef (dont le cerveau probablement avait un plus grand développement latéral), occupe une place intermédiaire entre les têtes longues et les têtes courtes (p. 17). Le crâne d'un Mohican offre la même particularité, en se rapprochant du type Mongol (p. 20). Les Ottavas du Michigan peuvent se rattacher en partie au type arqué (n° 22). Mais le n° 1007 est brachycéphalique (ibid.). D'autres crânes de cette tribu, les n°s 1006, 1008, 1009, s'éloignent de cette forme pour se rapprocher du type Suédois. En conséquence je les ai placés dans la division dolichocéphalique (p. 22). L'État de Michigan cependant était autrefois occupé ou parcouru par d'autres tribus aborigènes, les Ménominées, dont les crânes, recueillis comme spécimens, diffèrent beaucoup les uns les autres (p. 22).

Les détails de ces différences sont très-curieux à étudier quant à la valeur des termes qui servent à classer les groupes des diverses formes de crânes, au point de vue ethnologique. Ainsi, après avoir indiqué ceux qui se rapprochent des brachycéphales ou qui rentrent dans ce type, le docteur Meigs écrit : « Parmi les Miamis indiens, nous rencontrons encore le type dolichocéphalique (p. 22). » Mais tout de suite il ajoute que « le crâne d'un chef (n° 542) est, sous beaucoup de rapports, pareil aux têtes germaniques de la collection, spécialement à celles de Rubingue, de Francfort, de Berlin; il a l'occiput suédois (ibid.). Le n° 1055 se rapproche de la forme anguleuse gothique (ibid.). Dans d'autres, le contour de la couronne forme un ovale plus ou moins arrondi (ibid.). Le n° 106 se rapproche du type arqué. Les spécimens de la collection des Séminoles varient beaucoup entre eux (p. 25). » Après beaucoup de détails descriptifs, le docteur Meigs conclut ainsi : « On peut s'assurer que dans ce groupe, il y a au moins deux, si ce n'est trois, types bien distincts. »

On a envie bien souvent de demander à l'auteur ce qu'il entend au juste par le mot *type* ! appliqué à la configuration du crâne. Les degrés sont si nombreux et les nuances de transition si délicates, que le choix de tel ou tel point d'arrêt, pour servir de terme de comparaison, risque toujours d'être arbitraire.

En ce qui concerne les aborigènes américains, l'ethnologiste peut les classer suivant leurs tribus, leurs noms de famille, ou leur autonomie, ou la région

qu'ils habitent, ou même le caractère général de leurs crânes; mais il est surabondamment démontré par le docteur Meigs, comme on peut l'inférer d'ailleurs des *crânes américains* de Moreton, que si l'on érige arbitrairement en type un certain rapport de proportions, de dimensions, etc., la classification crâniale différera complètement de la répartition par tribus, par nations, par territoires ou par époques.

Ce qui constitue souverainement le type dolichocéphalique, pour emprunter le langage de l'ethnologie, par application aux têtes nègres qui sont le sujet de ces observations, ce n'est pas, comme le terme semblerait l'impliquer, un crâne plus allongé que ceux des Indiens et des Européens, qui pourrait être appelé brachycéphalique ou hypsicéphalique, mais seulement un moins grand développement de l'enveloppe du cerveau par expansion latérale ou verticale. Sa dimension de longueur est plus invariable que celle de largeur ou de profondeur dans les hémisphères cérébraux de la tête humaine.

Si les naturels de l'Afrique équatoriale de l'Ouest, découverts et visités par M. Du Chaillu, et représentés à nos yeux par les crânes qu'il a recueillis et envoyés, étaient des chasseurs aussi persévérants, aussi ardents et aussi adroits que les Indiens du nord de l'Amérique, on pourrait s'attendre à voir s'élever çà et là parmi eux quelque individu doué de qualités exceptionnelles et supérieures dans leur genre, qui lui permettrait de diriger ou de dominer la masse de ses semblables; et suivant les développements particuliers des dimensions du cerveau d'un tel chef, nous devrions naturellement le faire passer du type long (dolichocéphalique) au type large (brachycéphalique), ou au type élevé (hypsicéphalique) ou au type globulaire (sphærocéphalique); autant de modifications diverses de la configuration du crâne.

Dans tous les crânes de nègres que comprend la présente collection, comme dans ceux des Boschismen, des Mincopies, des Australiens et de toutes les autres variétés de l'espèce humaine déjà soumises à mes observations, les caractères essentiels de la sous-classification archencéphalique, qui constituent le genre et l'espèce, sont aussi nettement marqués que dans les crânes des races blanches les plus élevées.

(B)

INSTRUMENTS DONT ON S'EST SERVI DANS LE PRÉSENT VOYAGE

PREMIÈRE COLLECTION

(*De M. Potter, successeur de Cary*).

1 anéroïde en cuivre, dans un étui de maroquin, de 2 pouces de diamètre, mesurant de 15 à 31 pouces.

2 compas prismatiques, avec support, abat-jour et réflecteur, de 3 pouces de diamètre (brevet de Singer).

2 compas de poche (brevet de Singer) de 1 pouce et demi de diamètre.

Instruments linéaires, dont un en argent, avec étui, 6 pouces sur 9 1/2.

Crayons, deux douzaines.

2 horizons artificiels.

Appareils hypsométriques, savoir :

Lanterne à œil-de-bœuf, bouilloire en cuivre : 3 réservoirs pour esprit-de-vin, huile ou chandelle.

3 thermomètres pour mesurer les hauteurs par l'eau bouillante, marquant 215° degrés, avec étui de cuivre.

2 thermomètres solaires, marquant 230 degrés, avec étui de cuivre.

2 thermomètres à degrés centigrades et Fahrenheit.

1 thermomètre à degrés centigrades et Réaumur.

Machine électro-magnétique, avec 90 pieds de fil conducteur.

2 microscopes de grande dimension.

7 livres de mercure dans une bouteille de grès.

Un parallélographe, modèle Acland, 18 pouces.

Un rapporteur circulaire, avec compas rectificateur, dans une boîte d'acajou.

Un rapporteur circulaire en cuivre.

Un manomètre pour la pluie et verres de rechange.

Une échelle géographique, en métal, de 18 pouces, divisée en pouces et subdivisée en dixièmes et en centièmes, dans une boîte.

Un sextant de 4 pouces de rayon, segment d'argent, divisé au 20°.

INSTRUMENTS EXTRA.

Verres de rechange pour manomètre; cartes à compas de rechange; peaux de cuir pour nettoyer les verres; tain, etc.

Une grande partie des instruments ci-dessus a été endommagée par l'eau, quand le canot a chaviré en essayant de gagner la terre à travers le récif.

SECONDE COLLECTION.

2 anéroïdes de cuivre, de 2 pouces de diamètre, mesurant de 15 à 31 pouces.

2 compas prismatiques, de 3 pouces de diamètre, abat-jour et réflecteur.

1 compas de poche.

1 sextant d'un rayon de 6 pouces, segment d'argent, divisé au 10°.

4 chronomètres, de la fabrique de M. J. Brock (George-street, Portman square).

1 *id.*, de chez Frodsham (Strand).

LIVRES, etc.

Almanachs nautiques 1863-64-65-66.

Registres d'études, tout préparés.

Planches de squelettes, 75 feuilles.

Agendas.

INSTRUMENTS EXTRA.

1 sextant, d'un rayon de 8 pouces, donné par G. Bishop, esq. à Twickenham, divisé au 10°.

1 binocle donné par les directeurs de l'asile de nuit de Glasgow, après la leçon que j'ai faite dans cet établissement.

1 télescope, donné par les mêmes.

Cadran solaire universel, donné par la Société royale géographique.

*Remarques sur les instruments dont on s'est servi pour
les observations astronomiques.*

Le sextant n° 1, d'un rayon de 4 pouces, de Cary, a été employé pour prendre l'altitude des étoiles et des planètes par rapport à la lune.

Le sextant n° 2, d'un rayon de 6 pouces, de Cary (le meilleur de mes instruments), a toujours servi pour mesurer la distance dans les altitudes lunaires et méridienne.

Le sextant n° 3 a servi pour prendre l'altitude de la lune au-dessous de 120 degrés (Hori. artif.); quand ce chiffre était dépassé, on se servait de l'un des deux autres sextants.

Tous les objets ci-dessus ont été perdus pendant ma retraite, excepté les chronomètres et deux anéroïdes.

Tous les instruments énumérés ci-dessus ont été essayés avec soin avant de sortir d'Angleterre.

Mes montres ont toujours marqué le temps vrai, et je dois exprimer ici mes remerciements à M. Brock (George street, Portman square), pour le soin qu'il a mis à me fournir les meilleurs chronomètres. Je suis fort redevable à sir Georges Back qui a bien voulu me le recommander. Les instruments qui sortent de chez M. Potter, successeur de M. Cary, ont bien prouvé leur excellence en résistant au rude voyage que je leur ai fait faire.

OBSERVATIONS POUR DÉTERMINER LA LATITUDE.

DATES.	LIEU.	OBJET.	ALTITUDE MÉTÉOROLOGIQUE. HORIZON ARTIFICIEL.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE.	LATITUDE SUD.	REMARQUES.
1864. 21 Octob.	Goumbi.....	Mars.....	131° 05' 40"	- 2" 20"	Fahrenheit.	1° 33' 18"	
— 22 —	—	α du Cygne...	87 44 00	- 2 20	75 0	1 36 46	
— 24 —	—	Fomalhaut....	422 36 10	- 2 20	78 0	1 36 37	
— 28 —	Confluent du Niembai et de l'Ovonga.....	Fomalhaut....	122 36 10	+ 1 10	78 0	1 38 23	
— 6 Nov.	Confluent de l'Ofoubou. et de l'Ovonga.....	Fomalhaut....	422 33 10	- 0 10	" "	1 36 44	
— 92 —	Olenda.....	Fomalhaut....	122 48 20	+ 0 10	80 6	1 44 31	
— 29 —	—	Fomalhaut....	422 48 30	- 1 10	81 5	1 43 26	
— 29 —	—	α d'Éridan....	67 41 00	+ 1 00	80 6	1 45 15	
— 29 —	—	α du Bélier....	130 53 00	- 1 00	80 6	1 44 58	
— 29 —	—	Mars.....	429 03 20	- 1 20	79 7	1 44 55	
— 29 —	Mandji, au-dessus des chutes de Nagoshi...	α d'Éridan....	65 49 00	- 4 40	77 9	1 46 26	
— 11 Déc.	Dihou.....	la Chèvre.....	85 38 20	- 1 20	74 3	1 21 10	
— 14 —	—	Mars..	130 36 20	- 1 20	74 3	1 20 55	
— 14 —	—	α d'Éridan....	67 04 00	- 1 40	80 6	1 24 38	
— 27 —	Olenda.....	α d'Éridan....	67 40 20	- 2 20	80 6	1 43 20	Rejeté.
— 27 —	—	la Chèvre.....	84 51 30	- 1 50	73 4	1 44 49	
— 30 —	—	Mars.....	430 29 40	- 1 00	76 1	1 44 12	
— 30 —	—	la Chèvre.....	84 52 00	- 0 20	76 1	1 43 48	
1865. 30 Mars.	Mayolo.....	β de l'U majeur.	62 09 10	- 1 20	79 7	1 51 22	
— 30 —	—	α de l'U majeur.	51 24 50	- 1 20	79 7	1 51 29	
— 2 Avril.	—	Pollux.....	119 37 36	- 1 30	86 0	1 51 42	

—	2	—	Mayolo.....	α de la Croix..	59 04 20	— 1 00	77 0	1 51 47
—	6	—	—	α de l'U majeur.	51 25 50	— 0 50	75 2	1 50 44
—	1	Mai.	—	α de la Croix..	59 03 20	— 1 10	77 0	1 51 05
—	5	—	—	η de l'U majeur.	76 22 20	— 0 30	77 9	1 51 02
—	6	—	—	α de la Croix..	59 04 00	— 1 20	78 4	1 51 06
—	12	—	—	α du Centaure..	63 43 40	— 1 00	77 0	1 51 25
—	44	—	—	β de l'U majeur.	62 09 40	— 1 30	78 8	1 51 05
—	45	—	—	α du Centaure.	63 43 50	— 1 00	77 9	1 51 31
—	45	—	—	β du Centaure.	64 49 50	— 4 00	77 0	1 51 25
—	45	—	—	Arcturus.....	136 33 50	— 1 00	77 0	1 50 27
—	46	—	—	α de la Croix..	59 04 10	— 1 00	75 0	1 51 22
—	46	—	—	α de la Croix..	59 04 10	— 4 00	75 0	1 51 23
—	46	—	—	β de l'U majeur.	62 40 00	— 1 00	75 0	1 50 41
—	48	—	—	γ de l'U majeur.	67 27 20	— 1 40	78 8	1 51 33
—	48	—	—	α de l'U majeur.	59 04 30	— 1 30	78 8	1 51 43
—	48	—	—	ε de l'U majeur.	62 59 00	— 4 10	78 8	1 50 59
—	30	—	Nehingau.....	α de la Croix..	59 04 00	— 4 10	78 8	1 51 15
—	30	—	—	Arcturus.....	436 33 40	— 1 50	77 0	1 51 14
—	31	—	—	β du Centaure.	64 21 30	— 3 20	77 0	1 51 10
—	2	Juin.	—	η de l'U majeur.	76 25 20	— 4 00	73 0	1 51 40
—	2	—	—	Antarès.....	131 30 40	— 3 20	70 7	1 51 01
—	5	—	Mokaba.....	α de la Croix..	59 21 40	— 3 50	77 6	1 58 47
—	5	—	—	η de l'U majeur.	76 10 40	— 3 40	76 1	1 58 36
—	6	—	—	α de la Croix..	59 20 00	— 2 30	78 8	1 58 37
—	6	—	—	ξ de l'U majeur.	64 53 00	— 2 40	77 0	1 58 49
—	6	—	—	η de l'U majeur.	76 09 30	— 3 00	77 0	1 58 06
—	6	—	—	α du Centaure.	63 29 40	— 3 00	76 1	1 58 32
—	8	—	—	α de la Croix..	59 20 00	— 2 50	75 2	1 58 28
—	40	—	Igoumbié.....	α de la Croix..	59 22 40	— 3 30	76 1	1 59 28
—	10	—	—	β du Centaure.	64 37 30	— 3 30	75 2	1 59 06
—	10	—	—	α du Centaure.	63 32 00	— 3 20	75 2	1 59 33
—	11	—	—	α de la Croix.	59 22 40	— 3 20	77 0	1 59 28
—	11	—	—	η de l'U majeur.	76 09 10	— 3 30	75 8	1 58 57

DATES.	LIEU.	OBJETIF.	ALTITUDE INDICADRE. HORIZON ARTIFICIEL	CARTEBAS.	TEMPERAT.	LATITUDE SUD.	REMARQUE.
— 11 —	Loumbié.....	Arcturus.....	136° 18' 40"	— 3 20	75 8	1° 59' 32"	Atmosphère brumaise.
— 11 —	—	α du Centaure.	63 31 30	— 3 00	75 2	1 59 28	
— 14 —	Yongué.....	β du Centaure.	64 40 40	— 3 20	74 8	2 00 46	
— 14 —	—	α du Centaure.	63 23 20	— 2 00	74 2	2 00 52	
— 15 —	Mokenga.....	β du Centaure.	64 41 00	— 3 40	77 0	2 00 47	
— 15 —	—	Arcturus.....	136 16 00	— 3 40	76 6	2 01 02	
— 16 —	—	Arcturus.....	136 16 00	— 3 20	77 0	2 00 52	
— 16 —	—	α du Centaure.	63 35 20	— 3 40	76 6	2 01 04	
— 17 —	—	β du Centaure.	64 41 40	— 3 30	73 4	2 01 11	
— 17 —	—	η de l'U majeur.	76 14 20	— 17 30	71 6	2 03 23	
— 17 —	—	ε du Bouvier..	120 43 40	— 3 30	72 5	2 01 42	
— 17 —	—	α de la Couronne	121 42 50	— 3 40	70 7	2 00 36	
— 26 —	Nienbonai	Antares.....	131 45 50	— 3 00	70 7	1 58 47	
— 26 —	—	Arcturus.....	136 19 20	— 3 00	72 5	1 59 00	
— 5 Juillet.	Mongou.....	α du Centaure.	63 26 30	— 3 30	71 2	1 56 45	
— 17 —	Mobara.....	α du Centaure.	63 19 40	— 3 50	72 0	1 52 56	

OBSERVATIONS POUR LES DISTANCES LUNAIRES.

DATES.	LIEU.	HEURES.	OBJECTIF.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.
1865. 6 Janvier...	Olenda ..	3 ^h 47 ^m 40 ^s	☉ altitude.....	48° 37' 00"	En deçà. 6 40	Fahrenheit.	10° 10' 00"
		3 50 20	☾ altitude.....	81 46 20	Au delà. 0 20		
		3 54 00	Distance.....	115 49 40			
		3 55 45		115 51 00	Au delà. 1 40		
		3 56 45		115 49 00			
		3 59 15	☾ altitude.....	85 45 40		87 8	Le soleil à l'ouest de la lune.
		4 01 30	☉ altitude.....	42 01 20			
1865. 17 Janvier...	Olenda ..	4 04 45	☾	88 01 20	Au delà. 0 30	87 8	Le soleil à l'ouest de la lune.
		4 05 45	☉ altitude.....	46 29 20	En deçà. 6 40		
		4 08 20	Distance.....	115 54 50			
		4 09 55		115 54 00	En deçà. 1 40		
		4 13 40		115 56 20			
		4 14 30	☉ altitude.....	36 05 00		87 8	Le soleil à l'ouest de la lune.
		4 16 00	☾ altitude.....	93 23 30			
1865. 17 Janvier...	Olenda ..	7 37 55	☾ altitude.....	79 29 20	En deçà. 5 20	81 5	Le soleil à l'est de la lune.
		7 40 45	☉ altitude.....	52 49 40	<i>Id.</i> 3 10		
		7 42 51	Distance.....	109 41 40			
		7 44 30		109 41 30	<i>Id.</i> 0 30		
		7 48 13		109 41 30			
		7 51 34	☉ altitude.....	66 37 50		81 5	Le soleil à l'est de la lune.
		7 53 40	☾ altitude.....	73 16 20			

DATES.	LIEU.	HEURES.	OBJECTIF.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPÉRURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.
1865. 17 Janvier...	Olenda.....	7 ^h 59 ^m 50 ^s	☾ altitude.....	69° 14' 10"	En deçà. 5 40	Fahrenheit.	10° 32' 00"
		8 00 42	☾ altitude.....	62 02 20	<i>Id.</i> 2 10		
		8 07 00	Distance.....	109 33 20			
		8 09 30		109 33 20	<i>Id.</i> 1 00		
		8 12 30		109 32 30		80 6	Le soleil à l'est de la lune.
		8 15 00	☉ altitude.....	68 50 00			
		8 21 10	☾ altitude.....	58 22 20			
1865. 3 Février...	Olenda.....	8 41 22	Pollux, altitude....	80 06 40	En deçà. 4 40		
		8 45 32	☾ altitude.....	114 09 40	<i>Id.</i> 5 50		
		8 49 55	Distance du bord	57 40 50			
		8 54 43	le plus éloi -	57 10 00	<i>Id.</i> 0 50		
		8 56 07	gné.....	57 09 40		81 5	L'étoile à l'est de la lune.
		8 59 40	Pollux, altitude....	116 20 00			
		9 02 20	☾ altitude.....	72 50 00			
		9 04 45	☾ altitude.....	80 06 40	En deçà. 5 40		
		9 06 55	Pollux, altitude....	114 09 40	<i>Id.</i> 5 20		
		9 09 52	Distance du bord	57 40 50			
		9 12 40	le plus éloi -	57 10 00	<i>Id.</i> 0 30		
		9 14 53	gné.....	57 09 40		80 6	L'étoile à l'est de la lune.
		9 18 52	Pollux, altitude....	116 20 00			
		9 21 10	☾ altitude.....	72 50 00			
		9 27 20	Pollux, altitude....	117 28 00	En deçà. 5 40		
		9 29 35	☾ altitude.....	69 01 50	<i>Id.</i> 5 30		

1865. 3 Février..	Olenda.	9 34 20	Distance du bord le plus éloi- gné..... ☾ altitude..... Pollux, altitude....	57 01 50	En deçà. 0 30	80 6	41 05 15 L'étoile à l'est de la lune.
		9 40 35 9 44 40 9 46 45 9 51 05		56 59 30 56 59 00 61 19 30 119 29 10			
1865. 1 ^{er} Avril...	Mayolo.....	9 57 00 9 59 45	Canope, altitude..	74 42 20 73 53 00	En deçà. 0 30	80 6	Pour mémoire.
		2 49 55 2 23 00 2 24 55. 2 26 45 2 27 45 2 28 45 2 29 42 2 31 52	☾ altitude..... ☉ altitude..... Distance..... ☉ altitude..... ☾ altitude.....	95 30 00 106 54 30 72 41 30 72 41 10 72 41 40 72 12 20 103 37 20 100 29 00	En deçà. 6 20 <i>Id.</i> 47 20 <i>Id.</i> 0 40	91 4	10 42 00 Le soleil à l'ouest de la lune.
		2 51 00 2 53 44 2 56 51 3 03 24 3 04 07 3 05 41 3 06 40 3 21 41	☾ altitude..... ☉ altitude..... Distance..... ☉ altitude..... ☾ altitude.....	108 08 20 92 04 10 72 20 00 72 24 10 72 23 30 72 23 40 89 21 30 119 47 40	En deçà. 6 00 <i>Id.</i> 17 00 <i>Id.</i> 1 00		
		6 47 30 6 20 44	Vénus, altitude.... ☾ altitude.....	56 02 20 119 57 40	En deçà. 6 10 <i>Id.</i> 17 20	92 3	Le soleil à l'ouest de la lune.
		1865. 1 ^{er} Avril...	Mayolo.....				

DATES.	LIEU.	HEURES.	OBJETIF.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPERATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.
1865. 1 ^{er} Avril.....	Mayolo	6 ^h 23 ^m 10 ^s	Distance du bord	35° 05' 40"	En deçà. 0 40	Thermom.	11° 05' 15"
		6 25 32	le plus éloi -	35 06 00			
		6 26 42	gné.....	35 07 00			
		6 28 42	Vénus, altitude....	51 21 00			
		6 30 25	☾ altitude.....	116 24 00		84 2	La planète à l'ouest de la lune.
		6 33 53	☾ altitude.....	115 12 00	En deçà. 17 20	84 2	La planète à l'ouest de la lune.
		6 35 30	Altit. de Vénus....	48 03 20	<i>Id.</i> 6 40		
		6 37 25	Distance du bord	35 11 00	<i>Id.</i> 0 40		
		6 39 36	le plus éloi -	35 10 50			
		6 44 30	gné.....	35 12 50			
6 47 24	Vénus, altitude....	42 48 20					
6 54 22	☾ altitude.....	107 32 20					
1865. 2 Avril..	Mayolo	6 00 30	☾ altitude.....	139 10 00	En deçà. 1 20	86 9	La planète à l'ouest de la lune.
		6 04 17	Altit. de Vénus....	60 19 00	<i>Id.</i> 1 30		
		6 06 50	Distance du bord	47 36 40	<i>Id.</i> 1 30		
		6 08 35	le plus éloi -	47 36 40			
		6 10 00	gné.....	47 38 00			
		6 11 42	Altit. de Vénus....	57 06 40			
		6 13 25	☾ altitude.....	137 36 10			
		6 14 50	☾ altitude.....	137 28 40	En deçà. 1 40		10 56 30
		6 17 13	Altit. de Vénus....	54 37 00	<i>Id.</i> 1 30		
		6 20 12	Distance du bord	47 40 00	<i>Id.</i> 1 30		
6 22 27	le plus rappro- ché de l'est.....	47 40 20					
6 24 22		47 41 20					

1865. 1 ^{er} Avril...	6 26 07 2 28 26	Altit. de Vénus... ☾ altitude.....	50 42 40 434 56 30			La planète à l'ouest de la lune.
Mayolo.....	7 10 36 7 12 08	La chèvre, alt.... — —	57 14 10 56 46 20	En decà. 4 20	86 0	Pour mémoire.
	9 05 20 9 08 58 9 11 31 9 43 50 9 45 03 9 17 04 9 18 50	Altit. de l'Épi.... ☾ altitude..... Distance du bord le plus éloi- gné..... ☾ altitude..... L'Épi, altitude....	79 08 40 74 09 20 101 57 20 101 56 50 101 56 20 70 30 00 85 30 40	En decà. 3 00 <i>Id.</i> 44 20 <i>Id.</i> 0 40	11 34 45 78 8	L'étoile à l'est de la lune.
	9 20 31 9 21 41 9 25 02 9 26 40 9 27 52 9 30 35 9 32 20	L'Épi, altitude.... ☾ altitude..... Distance du bord le plus éloi- gné..... ☾ altitude..... L'Épi, altitude....	86 20 00 68 29 20 101 51 30 401 49 40 101 50 20 64 27 20 92 43 40	En decà. 3 40 <i>Id.</i> 44 00 <i>Id.</i> 0 30	11 07 30 78 8	L'étoile à l'est de la lune.
	9 34 24 9 36 09 9 38 08 9 39 29 9 41 25 9 43 07 9 45 00	L'Épi, altitude.... ☾ altitude..... Distance du bord le plus éloi- gné..... ☾ altitude..... L'Épi, altitude....	86 20 00 62 01 30 401 47 00 101 46 40 101 45 50 58 52 10 98 45 20	En decà. 3 40 <i>Id.</i> 44 00 <i>Id.</i> 1 00	11 31 30 78 8	L'étoile à l'est de la lune.
1865. 2 ^e Avril...		Mayolo.....				

DATES.	LIEU.	HEURES.	OBJECTIF.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.		
1865. 2 Avril....	Mayolo.....	10 ^h 11 ^m 08 ^s	☾ altitude.....	106° 45' 20"	En deçà. 4 00	En deçà.	11° 37' 00"		
		10 13 16	Saturne, altitude..	55 12 10	<i>Id.</i> 13 40				
		10 15 22	Distance du bord le plus éloi- gné.....	108 00 00	<i>Id.</i> 0 40				
		10 16 22		107 50 10					
		10 17 42		107 57 40					
		10 19 10		107 58 30					
		10 20 44	☾ altitude.....	41 49 30					
		10 24 15	Saturne, altitude..	113 29 20					
									
		11 33 43	Antarès, altitude..	57 24 20	En deçà. 1 00	77 0	Pour mémoire.		
		11 36 43	— —	58 50 00					
		4 22 40	☉ altitude.....	46 44 40	En deçà. 5 30				
		4 26 15	☾ altitude.....	107 25 20	<i>Id.</i> 14 00				
		4 28 06	Distance.....	96 58 00	<i>Id.</i> 0 30		10 36 15		
		4 29 32		96 59 50					
		4 30 31		96 58 10					
		4 31 45		96 59 10					
		4 33 11	☾ altitude.....	110 14 00			Le soleil à l'ouest de la lune.		
		4 35 22	☉ altitude.....	40 26 30					
1865. 3 Avril....	Mayolo.....	7 20 50	Aldebaran, alt....	61 35 00	En deçà. 5 00		10 55 45		
		7 24 25	☾ altitude.....	134 42 20	<i>Id.</i> 5 00				
		7 27 56	Distance du bord le plus éloi- gné.....	43 58 00	<i>Id.</i> 0 30				
		7 28 33		43 58 30					
		7 31 10		43 59 00					

	7 33 32 7 36 40	☾ altitude..... Aldebaran, alt....	133 43 30 54 08 00		85 1	L'étoile à l'ouest de la lune.
1865, 11 Avril..... Mayolo.....	9 37 40	☾ altitude.....	100 50 40	En deçà, 17 00	L'étoile à l'ouest de la lune.	10 36 30
	9 40 30	Pollux, altitude...	58 02 20	<i>Id.</i> 6 40		
	9 43 00	Distance du bord	99 01 10	<i>Id.</i> 0 40		
	9 45 47	le plus éloi-	99 01 20			
	9 47 55	gné.....	99 02 20			
	9 51 00	Pollux, altitude...	53 44 20			
	9 52 45	☾ altitude.....	107 49 40			
	10 06 42	☾ altitude.....	414 05 00	En deçà, 46 00		
	10 09 44	Régulus, altitude..	120 01 00	<i>Id.</i> 6 00		
	10 14 34	Distance du bord	62 41 00	<i>Id.</i> 0 40		
1865, 13 Avril..... Mayolo.....	10 16 06	le plus éloi-	62 40 30		L'étoile à l'ouest de la lune.	10 28 00
	10 17 37	gné.....	62 41 10			
	10 19 04	Régulus, altitude..	62 41 30			
	10 22 05	☾ altitude.....	414 48 00			
	10 23 22		122 42 40			
	8 32 40	Sirius, altitude....	68 09 00	En deçà, 0 40		
	8 34 44		67 08 30			
	8 37 23		65 53 00			
	8 39 36		64 51 20			
	9 08 22	Saturne, altitude..	94 22 20	En deçà, 6 00		
1865, 13 Avril..... Mayolo.....	9 15 13	☾ altitude.....	44 43 30	<i>Id.</i> 12 10	L'étoile à l'ouest de la lune.	10 35 30
	9 18 43	Distance du bord	27 22 20	<i>Id.</i> 0 40		
	9 22 56	le plus éloi-	27 24 10			
	9 25 08	gné.....	27 24 50			

DATES.	HEURE.	HEURES.	OBJECTIF.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.
		9 ^h 25 ^m 42 ^s 9 30 46	☾ altitude..... Saturne, altitude..	50° 02' 30" 405 12 00		Fahrenheit. 76 4	La planète à l'ouest de la lune.
1865, 13 Avril.....	Mayolo.....	9 33 14 9 34 33 9 36 41 9 41 37 9 44 42 9 46 02 9 48 03 9 50 04	Saturne, altitude.. ☾ altitude..... Distance..... ☾ altitude..... Saturne, altitude..	106 36 00 53 41 30 27 30 30 27 33 10 27 34 00 27 34 30 59 50 00 114 58 00	En ded. 6 00 <i>Id.</i> 2 40 <i>Id.</i> 0 40	76 4	La planète à l'ouest de la lune.
		21 47 55 21 49 31	☉ altitude..... ☉ altitude.....	405 35 30 406 18 20	En ded. 0 40		Pour mémoire.
1865, 20 Avril.....	Mayolo.....	21 32 55 21 35 35 21 38 40 21 39 32 21 40 25 21 41 21 21 43 03 21 46 49	☾ altitude..... ☉ altitude..... Distance..... ☉ altitude..... ☾ altitude.....	429 47 00 413 34 20 58 29 40 58 29 00 58 28 20 58 29 00 417 00 00 423 30 00	En ded. 0 40 <i>Id.</i> 6 00 <i>Id.</i> 0 40	11 36 15	Le soleil à l'est de la lune.

1865. 1^{er} Mai.....

Mayolo.....

7 22 45	Sirius, altitude...	74 34 10	En deçà. 0 30	78 8	Pour mémoire.
7 24 35		73 42 10			
7 26 22		72 50 00			
7 31 38		86 59 40			
7 35 00	L'Épi, altitude...	88 44 30			
7 42 44	☾ altitude.....	103 52 10	En deçà. 12 00 <i>Id.</i> 6 20 <i>Id.</i> 0 30	77 9	L'étoile à l'est de la lune.
7 44 46	L'Épi, altitude....	93 34 20			
7 46 44		81 20 00			
7 48 22	Distance du bord le plus éloigné..	81 19 20			
7 49 30		81 19 20			
7 51 20		81 18 40			
7 53 58	L'Épi, altitude....	98 02 20			
7 56 28	☾ altitude.....	97 38 00			
7 59 18	☾ altitude.....	96 26 00	En deçà. 12 00 <i>Id.</i> 6 00 <i>Id.</i> 0 30	77 9	L'étoile à l'est de la lune.
8 01 53	L'Épi, altitude....	101 53 20			
8 03 28	Distance	81 43 00			
8 05 08		81 13 30			
8 06 19		81 12 30			
8 07 35		81 12 30			
8 09 30	L'Épi, altitude....	105 34 40			
8 41 32	☾ altitude.....	91 02 40			
8 19 42	L'Épi, altitude....	110 49 20	En deçà. 6 00 <i>Id.</i> 11 50 <i>Id.</i> 0 40	77 4	
8 21 45	☾ altitude.....	86 40 00			
8 22 58	Distance	81 06 20			
8 25 02		81 06 00			
8 26 45		81 05 30			
8 28 00		81 05 00			
8 29 35	☾ altitude.....	82 51 30			
8 32 35	L'Épi, altitude....	116 42 00			

DATE.	LIEU.	HEURES.	OBJECTIF.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPERATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.				
1865, 1 ^{er} Mai.....	Mayolo.....	8 ^h 47 ^m 17 ^s	Saturne, altitude..	114° 20' 0"	En deçà. 6 00	77 0	11° 19' 45"				
		8 49 30	ζ altitude.....	73 49 00	<i>Id.</i> 11 30						
		8 52 05	Distance.....	85 46 50	<i>Id.</i> 0 50						
		8 54 47		85 45 30							
		8 56 30		85 45 20							
		8 57 38		85 44 50							
		8 59 43	ζ altitude.....	69 06 40							
		9 01 45	Saturne, altitude..	121 26 00							
				9 04 55	Saturne, altitude..			423 02 20	En deçà. 6 00	77 0	11 19 15
				9 06 28	ζ altitude.....			66 03 00	<i>Id.</i> 11 50		
9 07 56	Distance.....			85 10 00	<i>Id.</i> 1 00						
9 09 02				85 10 20							
9 10 45				85 09 40							
9 10 30				85 09 00							
9 14 03	ζ altitude.....			62 31 40							
	Saturne trop haut..										
				12 40 30	Jupiter, altitude..	88 10 00	En deçà. 0 40	77 0	Pour mémoire.		
				12 42 33		88 56 40					
		12 44 03		89 39 40							
		11 22 30	L'Épi, altitude..	418 42 40	En deçà. 0 40		Pour mémoire.				
		12 24 31		117 44 30							

Mayolo.....

11 05 05	☾ altitude.....	77 24 00	En deçà. 6 50	} 40 58 45	} La planète à l'est de la lune.
11 08 28	Jupiter, altitude..	60 47 40	<i>Id.</i> 8 00		
11 09 57	Distance du bord le plus éloigné..	109 40 30			
11 12 10		109 40 00			
11 14 15		109 40 00	<i>Id.</i> 0 30		
11 15 42	Jupiter, altitude..	109 39 40		} 77 0	} La planète à l'est de la lune.
11 17 23		64 51 00			
11 19 43	☾ altitude.....	70 20 00			
Mayolo.....					
11 22 35	☾ altitude.....	68 55 20	En deçà. 7 00	} 11 10 30	} La planète à l'est de la lune.
11 24 27	Jupiter, altitude..	68 04 00	<i>Id.</i> 9 00		
11 26 36	Distance du bord le plus éloigné..	109 35 00			
11 27 58		109 34 40			
11 29 15		109 34 30	<i>Id.</i> 0 30		
11 30 30	Jupiter, altitude..	109 34 10		} 77 0	} La planète à l'est de la lune.
11 32 00		71 21 00			
11 33 29	☾ altitude.....	63 40 00			
11 35 30	☾ altitude.....	62 39 40	En deçà. 7 00	} 10 56 00	} La planète à l'est de la lune.
11 37 31	Jupiter, altitude..	73 48 40	<i>Id.</i> 9 00		
11 39 44	Distance du bord le plus éloigné..	109 29 50			
11 41 31		109 29 00			
11 43 11		109 28 40	<i>Id.</i> 0 40		
11 44 22	Jupiter, altitude..	109 28 00		} 77 0	} La planète à l'est de la lune.
11 45 58		77 32 20			
11 47 42	☾ altitude.....	56 46 20			
11 53 19	Jupiter, altitude..	80 45 20	En deçà. 7 00	} 53 15 30	
11 54 59	☾ altitude.....	53 15 30	<i>Id.</i> 9 00		

1865. 4 Mai.....

DATE.	LIEU.	HEURES.	OBJET. TIT.	ALTITUDE ou DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE	LONGITUDE-EST DONNÉE.
		11 ^h 57 ^m 50 ^s	Distance du bord le plus éloigné.	109° 23' 00"	En deçà. 0 40	Fahrenheit.	11° 18' 15" La planète à l'est de la lune.
		11 59 25		109 23 00			
		12 00 35		109 22 00			
		12 02 04		109 21 30			
		12 04 09		48 46 40			
		12 07 11		86 50 40		77 0	
		10 36 30	Jupiter, altitude..	49 59 30	En deçà. 1 40 <i>Id.</i> 4 40		Pour mémoire.
		10 37 58		50 36 30			
		10 40 15		51 39 40			
		10 44 14		91 03 30			
		10 46 13		91 50 00			
		10 47 30		92 21 10		77 9	
		11 01 30	☾ altitude.....	121 12 40	En deçà. 6 30 <i>Id.</i> 5 20 <i>Id.</i> 0 40		11 07 45 La planète à l'est de la lune.
		11 04 30	Jupiter, altitude..	62 44 20			
		11 07 25	Distance.....	85 43 40			
		11 09 42		85 42 50			
		11 11 53		85 42 20			
		11 13 27		85 42 20			
		11 15 10	Jupiter, altitude..	67 31 00			
		11 18 02	☾ altitude.....	113 05 10		77 0	
1865. 6 Mai.....	Mayolo.....	11 19 44	☾ altitude.....	112 16 00	En deçà. 6 50 <i>Id.</i> 5 20		
		11 22 07	Jupiter, altitude..	70 37 40			

11 44 24	Distance.....	85 38 00	} <i>Id.</i> 0 40	77 0	11 11 15	La planète à l'est de la lune.
11 26 48		85 37 50				
11 31 43		85 37 00				
11 33 10		85 36 00				
11 35 08	Jupiter, altitude..	76 22 00				
11 36 40	☾ altitude.....	103 59 30				
11 48 25	☾ altitude.....	98 43 20	} En deçà. 7 00	77 0	11 01 00	La planète à l'est de la lune.
11 51 08	Jupiter, altitude..	83 26 00				
11 53 30	Distance.....	85 28 40				
11 54 44		85 29 30				
11 56 00		85 27 50				
11 58 43		85 27 40				
12 01 45	Jupiter, altitude..	87 59 00	} En deçà. 7 00	77 0	40 53 00	La planète à l'est de la lune.
12 04 22	☾ altitude.....	90 24 30				
12 09 30	☾ altitude.....	87 52 20				
12 41 42	Jupiter, altitude..	92 02 20				
12 44 00	Distance.....	85 22 30				
12 45 30		85 21 30	} <i>Id.</i> 4 10	77 0	40 53 00	La planète à l'est de la lune.
12 46 55		85 21 40				
12 49 00		85 20 30				
12 21 34	Jupiter, altitude..	96 27 20				
12 23 05	☾ altitude.....	81 47 20				
10 40 33	Jupiter, altitude..	95 26 00	} En deçà. 4 00		Pour mémoire.	
10 42 07		96 05 50				
10 43 45		96 45 40				
10 46 15	Arcturus, altitude..	125 44 30	} En deçà. 3 50	72 2	Pour mémoire.	
10 48 22		125 03 50				
10 50 18		124 31 00				

1865, 1^{er} Juin..... Jovendi.....

DATES.	LIÉU.	HEURES.	HAUTEUR.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE.	LONGITUDES ET LATITUDES.
1865. 1 ^{er} Juin	Moundi	9 ^h 33 ^m 03 ^s	☾ altitude.....	90° 03' 00"	En deçà. 6 00	72 5	41° 16' 15"
		9 35 42	Jupiter, altitude..	67 10 00	<i>Id.</i> 5 00		
		9 37 00	Distance	99 46 40			
		9 38 45		99 46 50	<i>Id.</i> 3 20		
		9 39 55		99 47 00			
		9 42 52		99 45 10			
		9 45 30	Jupiter, altitude..	71 34 20			
		9 47 10	☾ altitude	83 13 40			
		9 48 46	☾ altitude.....	82 26 30	En deçà. 6 10		
		9 51 00	Jupiter, altitude..	73 59 20	<i>Id.</i> 5 20		
		9 52 40	Distance	99 42 10			
		9 54 02		99 41 50	<i>Id.</i> 3 30		
		9 55 29		99 40 30			
		9 56 35		99 40 30			
		9 58 41	Jupiter, altitude..	77 18 20			
		10 00 00	☾ altitude.....	76 56 20			
		10 07 23	☾ altitude.....	73 16 10	En deçà. 6 00		
		10 10 12	Jupiter, altitude..	82 46 20	<i>Id.</i> 5 00		
		10 12 11	Distance	99 34 10			
		10 13 48		99 34 30	<i>Id.</i> 3 50		
		10 14 30		99 33 30			
		10 15 52		92 32 40			
		10 17 46	Jupiter, altitude..	85 42 20			
		10 19 51	☾ altitude.....	67 11 20			

Moundi

10 24 52	Jupiter, altitude..	88 46 40	En degré. 5 40	72 2	La planète à l'est de la lune.
10 26 22	☾ altitude.....	64 01 20	<i>Id.</i> 4 40		
10 29 00	Distance.....	99 27 00			
10 30 45		99 26 40			
10 32 07		99 26 40	<i>Id.</i> 3 50		
10 33 45		99 26 40			
10 35 34	☾ altitude.....	59 32 10		72 2	La planète à l'est de la lune.
10 37 04	Jupiter, altitude..	93 59 20			
40 57 30	Jupiter, altitude..	102 28 20	En degré. 6 00		
10 59 05	☾ altitude.....	48 05 20	<i>Id.</i> 5 00		
11 01 06	Distance.....	99 15 10			
11 02 26		99 14 30	<i>Id.</i> 3 40		
11 03 22		99 14 20		72 2	La planète à l'est de la lune.
11 04 33		99 13 40			
11 07 02	☾ altitude.....	44 09 10			
11 09 37	Jupiter, altitude..	107 20 00			
7 56 20	Régulus, altitude..	92 07 20	En degré. 5 40		
7 59 25	☾ altitude.....	88 46 20	<i>Id.</i> 17 20		
8 00 48	Distance du bord le plus rapproché	90 30 00		76 1	L'étoile à l'ouest de la lune.
8 04 13		90 32 10			
8 06 44		90 32 20	<i>Id.</i> 2 50		
8 07 05		90 32 30			
8 08 58	☾ altitude.....	92 59 30			
8 11 52	Régulus, altitude..	84 47 00			
8 15 00	Régulus, altitude..	83 19 00	En degré. 5 40		
8 16 37	☾ altitude.....	96 24 00	<i>Id.</i> 17 30		

1865. 7 Juin.....

Mokaba.....

DATES	LIEU.	HEURES.	OBJET.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.
		8 ^h 18 ^m 32 ^s		90° 37' 00"		Fahrenheit.	
		8 20 05	Distance du bord	90 37 30			
		8 21 26	le plus rapproché	90 37 50	En deçà. 2 40		41° 22' 45"
		8 22 37		90 38 20			
		8 24 08	☾ altitude.....	99 42 10			
		8 26 52	Régulus, altitude..	77 45 40		75 6	L'étoile à l'ouest de la lune.
		8 29 00	Régulus, altitude..	71 44 20	En deçà. 6 40		
		8 30 20	☾ altitude.....	402 28 30	<i>Id.</i> 17 20		
		8 32 58	Distance	90 41 00			
		8 34 32		90 42 00			
		8 36 03		90 42 10	<i>Id.</i> 2 30		41 33 00
		8 37 21		90 43 20			
		8 39 42	☾ altitude.....	405 19 30			
		8 41 40	Régulus, altitude..	70 39 00		74 3	L'étoile à l'ouest de la lune.
		8 44 20	Régulus, altitude..	69 24 40	En deçà. 6 00		
		8 46 08	☾ altitude.....	109 19 40	<i>Id.</i> 17 40		
		8 47 49	Distance	90 46 10			
		8 49 58		90 47 20			
		8 51 50		90 48 00	<i>Id.</i> 2 30		41 23 45
		8 53 48		90 48 50			
		8 55 14	☾ altitude.....	413 14 20			
1865, 7 Juin.	Mokaba.....	9 00 32	Régulus, altitude..	61 37 40		73 4	L'étoile à l'ouest de la lune.

9 43 30	⊂ altitude	120 40 00	En deçà. 6 00	} 11 20 45
9 45 00	Jupiter, altitude..	69 43 00	<i>Id.</i> 47 20	
9 46 32	Distance du bord le plus éloigné..	26 16 00	<i>Id.</i> 3 30	
9 48 13		26 16 10		
9 49 30		26 16 10		
9 20 45		26 15 20		
9 22 50	Jupiter, altitude..	73 13 20		} La planète à l'est de la lune.
9 24 40	⊂ altitude	125 08 00		
9 27 05	⊂ altitude	126 08 40	En deçà. 6 40	} 11 10 15
9 28 48	Jupiter, altitude..	75 53 50	<i>Id.</i> 17 40	
9 30 41	Distance du bord le plus éloigné..	26 12 00	<i>Id.</i> 3 30	
9 31 41		26 12 00		
9 33 20		26 10 40		
9 36 10		26 10 00		
9 37 51	Jupiter, altitude..	79 52 30		} La planète à l'est de la lune.
9 43 05	⊂ altitude	132 08 40		
9 54 28	Jupiter	86 54 20	En deçà. 3 30	} Pour mémoire.
9 56 40		87 50 40		
9 58 21		88 34 30		
10 04 05	Arcturus, altitude.	130 40 00	<i>Id.</i> 3 00	
10 06 43		130 02 30		
10 08 50		129 32 20		
11 25 03	Arcturus, altitude.	97 23 50	En deçà. 3 30	} 73 4
11 26 34		96 44 20		
11 28 22		96 02 50		
10 12 05	Jupiter, altitude..	101 38 40	En deçà. 5 20	} 1865. 11 Juin.....
10 14 03	⊂ altitude	53 02 40	<i>Id.</i> 17 30	
Igoumbié.....				

DATES.	LIEU.	HEURES.	OBJECTIF.	ALTITUDE ou DISTANCE	CORRECTIONS	TEMPÉRATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.
		10 ^h 45 ^m 45 ^s		28° 12' 50"		Fahrenheit.	
		10 17 27	Distance du bord	28 13 10			
		10 18 38	le plus éloigné...	28 14 10	En deçà. 3 00		11° 08' 30"
		10 19 50	☿ altitude.....	28 15 40			
		10 21 35	Jupiter, altitude...	56 35 20			
		10 43 20		113 58 20		73 4	La planète à l'ouest de la lune
		10 45 44	Jupiter, altitude...	114 42 00	En deçà. 6 00		
		10 51 10	☿ altitude.....	70 09 30	<i>Id.</i> 47 10		
		10 52 55		28 29 00			
		10 54 30	Distance du bord	28 29 10			
		11 04 00	le plus éloigné...	28 32 40	<i>Id.</i> 3 30		11 28 30
		11 05 37	☿ altitude.....	28 33 50			
		11 07 12	Jupiter, altitude...	77 28 20			
		11 10 00		123 25 20		73 4	La planète à l'ouest de la lune.
		11 11 48	Jupiter, altitude...	124 00 00	En deçà. 6 00		
		11 13 25	☿ altitude.....	80 20 00	<i>Id.</i> 47 40		
		11 14 47		28 38 00			
		11 15 54	Distance du bord	28 37 30			
		11 16 55	le plus éloigné...	28 38 40	<i>Id.</i> 3 40		11 23 45
		11 17 46	☿ altitude.....	28 39 10			
		11 18 53	Jupiter, altitude...	82 54 20			
		11 20 36		126 45 00		73 4	La planète à l'ouest de la lune.

1865, 11 Juin....		Igoumbié.....	
11 31 40	Jupiter, altitude..	129 45 40	En deçà. 6 20
11 32 32	☾ altitude.....	89 00 00	<i>Id.</i> 47 30
11 33 57		28 45 00	
11 35 45	Distance du bord	28 46 00	
11 36 20	le plus éloigné..	28 46 50	<i>Id.</i> 3 30
11 37 05		28 47 10	
11 38 40	☾ altitude.....	91 36 50	
11 41 53	Jupiter, altitude..	132 27 00	73 0
			La planète à l'ouest de la lune.
14 43 43	Jupiter, altitude..	132 54 20	
11 45 15	☾ altitude.....	94 45 20	En deçà. 6 40
11 47 50		28 50 00	<i>Id.</i> 47 20
11 49 44	Distance du bord	28 51 40	
11 50 46	le plus éloigné..	28 51 10	<i>Id.</i> 3 20
11 51 45		28 52 10	
11 52 25	☾ altitude.....	97 59 40	
11 54 47	Jupiter, altitude..	135 40 20	41 14 30
			La planète à l'ouest de la lune.
11 56 39	Jupiter, altitude..	135 29 40	
11 58 47	☾ altitude.....	100 36 40	En deçà. 5 40
11 59 39		28 54 50	<i>Id.</i> 17 20
12 01 02	Distance du bord	28 55 30	
12 01 53	le plus éloigné..	28 55 50	<i>Id.</i> 3 20
12 02 47		28 56 00	
12 04 02	☾ altitude.....	103 08 50	
12 06 46	Jupiter, altitude..	136 52 00	72 8
			La planète à l'ouest de la lune.
12 41 07	Jupiter, altitude..	137 23 20	En deçà. 5 40
12 12 40	☾ altitude.....	106 57 30	<i>Id.</i> 17 40

DATES.	LIEU.	HEURES.	OBJECTIF.	ALTITUDE et DISTANCE.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE.
1865. 30 Juin.....	Niembouai.....	12 ^h 15 ^m 15 ^s	Distance du bord le plus éloigné.. ☾ altitude..... <i>Jupiter couvert de nuages.</i>	29° 00' 00"	En deçà. 3 10	Fahrenheit.	11° 23' 00"
		12 16 20		29 00 20			
		12 17 03		29 00 30			
		12 18 04		29 01 10			
		12 19 12		109 47 00			
						72 5	La planète à l'ouest de la lune.
		10 51 20	Antarès, altitude..	126 43 30	En deçà. 3 30		
	10 53 38		125 43 10				
	10 55 16		125 21 30				
	10 59 04	Vega, altitude.....	91 56 30				
	11 02 18		92 29 40				
	11 03 36		92 42 30	Id. 3 20			
	11 05 44		93 04 20				
						67 6	Pour mémoire.
		8 56 09	Jupiter, altitude..	104 09 00	En deçà. 7 20 <i>Id.</i> 17 40		
	8 58 02	☾ altitude.....	90 48 00				
	8 59 40	Distance	76 43 20				
	9 02 00		76 43 10				
	9 02 40		76 42 50				
	9 03 40		76 42 10	Id. 3 30			
	9 04 55	☾ altitude.....	86 53 20				
	9 07 23	Jupiter, altitude..	108 44 20		69 2	La planète à l'est de la lune.	

1865. 30 Juin.....	Niembouai.....	9 09 00	Jupiter, altitude..	409 45 40	En deçà. 7 00	68 6	La planète à l'est de la lune.
		9 10 15	☾ altitude.....	84 47 30	<i>Id.</i> 17 40		
		9 11 46	Distance	76 40 00			
		9 13 20		76 39 40	<i>Id.</i> 3 40		
		9 14 24		76 39 40			
		9 15 34		76 39 00			
		9 17 01	☾ altitude.....	81 00 00			
		9 18 44	Jupiter, altitude..	413 03 40			
		9 28 44	Jupiter, altitude..	416 47 20	En deçà. 6 50	68 4	La planète à l'est de la lune.
		9 30 23	☾ altitude.....	74 25 10	<i>Id.</i> 18 00		
		9 32 00	Distance	76 33 20			
		9 33 09		76 32 10	<i>Id.</i> 3 30		
		9 34 08		76 31 40			
		9 35 40		76 31 30			
		9 36 48	☾ altitude.....	71 30 00			
		9 37 56	Jupiter, altitude..	420 06 40			
		9 40 23	Jupiter, altitude..	420 57 40	En deçà. 6 00	68 0	La planète à l'est de la lune.
		9 41 49	☾ altitude.....	68 49 40	<i>Id.</i> 18 00		
		9 43 29	Distance	76 28 40			
		9 44 44		76 28 10	<i>Id.</i> 3 30		
		9 46 49		76 28 10			
		9 47 04		76 27 40			
		9 48 24	☾ altitude.....	65 34 20			
		9 51 00	Jupiter, altitude..	424 27 20			
		9 58 08	☾ altitude.....	60 50 00	En deçà. 6 40		
		10 00 02	Jupiter, altitude..	427 20 00	<i>Id.</i> 18 00		

DATES.	LIEU.	HEURES.	OBJECTIF.	ALTITUDE et DÉCLIN.	CORRECTIONS.	TEMPÉRATURE.	LONGITUDE-EST DONNÉE
1865. 30 Juin....	Niembouai.....	10 ^h 02 ^m 33 ^s	Distance	76° 22' 20"	En décl. 3 30	Pour l'objet	12° 04' 00"
		10 04 05		76 19 50			
		10 06 05		76 20 20			
		10 06 56		76 20 00			
		10 07 32		76 49 40			
		10 09 20	Jupiter, altitude..	129 56 20		68 0	La planète à l'est de la lune.
		10 11 27	☾ altitude	54 22 20			
1865. 5 Juillet....	Mongon.....	9 21 20	Jupiter, altitude..	124 27 10	En décl. 3 30		pour mémoire.
		9 23 30	— ..	122 12 30			
		9 24 47	— ..	122 38 20			
		9 29 45	α du Centaure, alt.	62 39 29			
		9 31 38	— ..	62 27 00			
		9 33 49	— ..	62 10 00	En décl. 10 00 Id. 10 00 Id. 3 30		12 24 00
		8 10 25	L'Épi, altitude....	132 10 40		71 6	L'étoile à l'ouest de la lune.
		8 13 13	☾ altitude	125 09 00			
		8 14 31	Distance	47 49 20			
		8 16 00		44 49 50			
		8 17 35		44 49 00			
		8 18 28		44 50 00			
		8 20 56	☾ altitude	128 05 20			
		8 23 40	L'Épi, altitude....	126 20 00			

8 27 32	L'Épi, altitude....	124 28 40	En deçà. 9 40	71 6	L'étoile à l'ouest de la lune.
8 30 18	" altitude.....	131 25 20	Id. 9 40		
8 32 25	Distance.....	44 54 00			
8 33 41		44 55 50			
8 34 47		44 55 40	Id. 3 30		
8 35 40		44 56 40		71 2	L'étoile à l'ouest de la lune.
8 37 26	" altitude.....	133 56 20			
8 40 52	L'Épi, altitude.....	122 09 20			
8 44 22	L'Épi, altitude....	125 25 40	En deçà. 9 10		
8 47 10	" altitude.....	137 06 20	Id. 9 10		
8 48 32	Distance.....	45 40 00		71 2	L'étoile à l'ouest de la lune.
8 50 04		45 00 10			
8 51 07		45 00 10	Id. 3 40		
8 52 25		45 00 40			
8 54 52	" altitude.....	139 18 40			
8 57 17	L'Épi, altitude.....	110 24 20			

NOTE. Il y a une erreur dans la dernière observation sur l'altitude de l'Épi.

Les latitudes, longitudes et hauteurs ont été calculées par Edwin Dunkin esq., de l'Observatoire de Greenwich.

HAUTEUR DES POSTES D'OBSERVATION.

DATES.	POSTES D'OBSERVATION.	THERMOMÈTRES.						TEMPÉRATURE Fahrenheit.	REMARQUES.
		ANÉROÏDES.		A EAU BOUILLANTE.					
		N° 1.	N° 2.	N° 71.	N° 72.				
1864, 28 Sept.	Au niveau de la mer.....	29° 6 1/4'	30° 0 1/2'	212° 4 1/2'	212° 1 1/2'			80°	Le couvercle fermé à 211 3/5, 211 1/2. L'observation du 12 no- vembre n'a pas été faite avec le thermomètre à eau bouillante n° 72.
— 26 Oct.	Montagnes de Gombi.....	29 5	29 9	211 3/4	211 3/0			79	
— 26 —	Gombi, revers de la montagne.....	29 4	29 8	—	—			79	
— 28 —	Niveau de la rivière Niembai (jonction avec l'Ovenga.....)	29 5	29 9	—	—			83	
— 31 —	— Ovenga (jonction avec l'Ofoubou).....	29 5 1/2	30 0	211 4/5	212			85	
— 1 ^{er} Nov.	— — —	29 6 3/4	30 0 3/4	212	211			75	
— 4 —	— — —	29 4 1/2	29 9	—	—			86	
— 12 —	— — —	29 7	30 1 1/4	—	—			82	
— 12 —	Sommet de la montagne, derrière Obindji..	29 4 1/2	29 8 1/4	211 1/2	211 ?			82	
— 12 —	Niveau de la rivière à Obir.dji.....	29 5 3/4	30 0	—	—			77	
— 43 —	Sommet de la montagne derrière Obindji..	29 3	29 7 1/2	—	—			87	
— 43 —	Bord de la rivière à Obindji.....	29 5 3/4	30 0 1/5	—	—			81	
— 17 —	Nomba Rigoubou... ..	29 2 1/2	29 6 3/4	—	—			80	
— 20 —	Olenda.....	29 1	29 5	—	—			78	
— 24 —	Nchonda.....	29 0	29 4	—	—			82	
— 24 —	— — —	28 9 3/4	29 3 3/4	—	—			78	
— 26 —	Olenda.....	28 9 3/4	29 3 3/4	210 2/5 ¹	210 1/2 ¹			82	
— 1 ^{er} Déc.	Sur la route.....	29 2	29 6	—	—			77	
— 2 —	Opanguo.....	29 0 3/4	29 4 3/4	—	—			83	
— 2 —	Lambengui.....	29 1 1/2	29 5 1/2	—	—			79	
— 3 —	Louvendji.....	29 1 1/4	29 5 1/2	—	—			81	

1. C'est peut-être 211 2/5 et 211 1/2 : les anéroïdes feront foi.

1. C'est peut-être 211 2/5 et 211 1/2 : les anéroides feront foi.

1864.	7	Déc.	Luba.....	29	1	1/2	29	5	1/2	—	—	—	—	—	82
—	8	—	—	29	3	1/2	29	7	1/2	—	—	—	—	—	78
—	9	—	Nagoshi.....	29	3	—	29	7	1/4	—	—	—	—	—	82
—	9	—	Fongamon.....	29	2	3/4	29	7	—	—	—	—	—	—	83
—	13	—	Village de Dihon.....	29	3	3/4	29	7	3/4	—	—	—	—	—	79
—	13	—	—	29	3	3/4	29	7	3/4	211	1/3	211	1/2	—	80
—	15	—	—	29	1	1/2	29	6	1/4	—	—	—	—	—	88
1865.	2	Avril	Mayolo.....	29	1	1/2	29	6	1/2	—	—	—	—	—	77
—	31	Mai.	Nehiongain.....	29	1	1/2	29	6	1/2	—	—	—	—	—	73
—	3	Juin	Rendo, Nchiengain.....	29	4	1/4	29	8	3/4	—	—	—	—	—	80
—	7	—	Mokaba.....	29	2	5/6	29	8	1/2	—	—	—	—	—	82
—	10	—	Plantation de Njavi.....	29	2	1/2	29	7	1/4	—	—	—	—	—	79
—	10	—	Degoundou.....	29	0	1/3	29	5	1/3	—	—	—	—	—	79
—	10	—	Degoundou.....	29	4	3/4	29	6	3/4	—	—	—	—	—	79
—	11	—	Igoumbié.....	29	2	1/2	29	7	1/4	—	—	—	—	—	73
—	12	—	Sur la route.....	29	2	1/2	29	8	1/2	—	—	—	—	—	80
—	15	—	Yengué.....	29	3	—	29	8	—	—	—	—	—	—	75
—	15	—	—	29	3	—	29	8	—	—	—	—	—	—	84
—	15	—	Mokenga.....	29	2	1/3	29	8	—	—	—	—	—	—	80
—	17	—	Sur la route.....	28	8	2/3	29	3	2/3	211	1/10	211	1/2	—	77
—	22	—	—	28	9	—	29	4	—	—	—	—	—	—	75
—	24	—	Madombo.....	28	3	—	29	0	—	—	—	—	—	—	—
—	24	—	Sur la route.....	28	5	—	29	0	—	211	1/10	211	1/2	—	—
—	24	—	—	28	2	—	28	7	—	—	—	—	—	—	—
—	25	—	Olako.....	28	0	3/4	28	5	3/4	—	—	—	—	—	—
—	25	—	—	28	0	3/4	28	5	3/4	—	—	—	—	—	—
—	26	—	Village Njavi et Ashango.....	28	1	1/2	28	6	1/4	—	—	—	—	—	72
—	26	—	—	28	1	1/2	28	6	1/4	—	—	—	—	—	73
—	27	—	Niembouai.....	28	1	1/2	28	6	1/4	—	—	—	—	—	69
—	27	—	—	27	7	1/5	28	1	4/5	208	3/5	208	3/5	—	73
5	Juillet	—	Rivière d'Ouano.....	28	3	3/4	28	8	—	—	—	—	—	—	73
—	5	—	Sur la route, au haut d'une montagne.....	28	3	3/4	28	8	—	—	—	—	—	—	73
—	5	—	—	27	7	1/4	28	2	—	—	—	—	—	—	73
—	5	—	Mogaiua.....	27	7	1/4	28	2	—	—	—	—	—	—	71
—	5	—	Mongon.....	27	3	3/4	27	8	1/2	—	—	—	—	—	69
—	8	—	Birigou-Bouanga.....	27	1	1/4	27	6	1/2	—	—	—	—	—	69
—	13	—	Mohara.....	27	0	1/2	27	5	1/2	207	—	207	—	—	69
—	24	—	Mouaou-Koubo.....	27	2	1/2	27	7	1/2	—	—	—	—	—	69
—	—	—	—	27	5	4/5	28	0	—	—	—	—	—	—	69

TABLEAU DES RÉSULTATS

DRESSÉ PAR EDWIN DUNDIN, ESQ. F. R. A. S. SURINTENDANT DU DÉPARTEMENT
ALTAZIMUTH A L'OBSERVATOIRE ROYAL DE GREENWICH.

Après avoir examiné les observations précédentes, en tenant compte de la différence considérable qui se rencontre toujours entre les résultats donnés par les étoiles de l'Est et celles de l'Ouest, j'ai conclu que les résultats définitifs devaient être ceux-ci :

NOMS DES STATIONS.	LATITUDE SUD DÉTERMINÉE.	LONGITUDE EST DÉTERMINÉE.	HAUTEUR AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER	
			par	
			le baromètre.	l'eau bouillante.
			pieds.	pieds.
Goumbi, à 40 pieds environ au-dessus de la rivière.....	1 35' 34"	0 00' 06"	143	179
— sur le revers du sommet de le mont....	—	—	238	—
Confluent de la Niembai et de l'Ovenga.	1 38 23	—	143	—
Confluent de l'Ofoubou et de l'Ovenga.	1 36 14	—	39	55
Sommet de la montagne derrière Obindji.	—	—	258	268
Niveau de la rivière à Obindji.	—	—	54	—
Nomba-Ribougou.....	—	—	369	—
Olenda.....	1 44 22	10 39 34	526	—
Nchinda.....	—	—	636	—
Sur la route.....	—	—	429	—
Opangou.....	—	—	553	—
Lambengué.....	—	—	478	—
Louvendji.....	—	—	490	—
Luba.....	—	—	383	—
Mandji.....	1 46 26	—	—	—
Nagoschi.....	—	—	322	—
Fougamou.....	—	—	347	—
Dihou (Ovigui).....	1 21 3	—	323	326
Mayolo.....	1 51 44	11 0 37	496	—
Nchinda.....	1 51 40	11 14 35	325	—
Mokaba.....	1 58 29	11 21 51	444	—
Plantation de Njavis.....	—	—	610	—
Dogoundou.....	—	—	473	—

NOMS DES STATIONS.	LATITUDE SUD DÉTERMINÉE.			LONGITUDE EST DÉTERMINÉE.			HAUTEUR AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER	
							par le baromètre.	l'eau bouillante.
Igoumbié.....	1	69	22	11	25	0	410	—
Sur la route.....	—	—	—	—	—	—	305	—
Yengué.....	2	0	49	—	—	—	369	—
Mokenga.....	2	1	2	—	—	—	530	508
Sur la route.....	—	—	—	—	—	—	78	—
Madombo.....	—	—	—	—	—	—	4226	—
Sur la route.....	—	—	—	—	—	—	1486	—
Olako.....	—	—	—	—	—	—	1480	—
Village Njavi et Ashango.....	—	—	—	—	—	—	1481	—
Niembouai.....	1	58	54	11	56	38	1883	1910
Rivière Ouano.....	—	—	—	—	—	—	1285	—
Sur la route.....	—	—	—	—	—	—	1908	—
Mogiana.....	—	—	—	—	—	—	2264	—
Mongon.....	1	56	45	12	3	37	2488 ¹	—
Birogou Bouanga.....	—	—	—	—	—	—	2574	—
Mobana.....	1	52	56	—	—	—	2369	—
Mouaou-Kombo.....	—	—	—	—	—	—	2074	—

NOTA. Les contradictions apparentes dans la hauteur relative des différents endroits qui avoisinent le niveau de la mer viennent principalement de ce que la méthode d'observation en usage n'est pas suffisamment appropriée à la mesure des terrains qui n'ont que peu d'élévation. Les variations de la pression atmosphérique dans les intervalles des observations faites à des jours différents, à des stations diverses, peuvent amener un désaccord de plusieurs centaines de pieds, à moins qu'on ne sache remédier à l'influence de ces variations. Le seul moyen serait de faire simultanément des observations barométriques près de la mer ou dans une station dont la hauteur serait déjà connue. On obtiendrait par leur correspondance des éléments de correction pour les études barométriques ou pour celles qui se font par le thermomètre à eau bouillante. En fait, cependant, il a été impossible jusqu'ici aux voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur du continent africain, de s'aider de cette ressource. Par conséquent, toutes les hauteurs qui ont été prises dans les postes d'observation africains, et qui ont été publiées récemment comme résultant d'observations analogues, sont sujettes à des écarts de plus de 200 pieds, à cause de la variation continuelle de la pression atmosphérique. On peut voir par là que les hauteurs absolues et relatives des rivières, plus ou moins éloignées du niveau de la mer, doivent offrir des contradictions, ou au moins des irrégularités apparentes, quand même les observations seraient faites et contrôlées avec la plus scrupuleuse exactitude.

1. Mes propres calculs par l'observation du thermomètre à eau bouillante portent ce chiffre à 2432 pieds.

(C)

TABLEAU COMPARÉ DES MOTS DANS LES DIVERSES LANGUES DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE DE L'OUEST.

FRANÇAIS	COMMUN.	BAKALAI ou BAKÉLÉ.	AFONO, ASHIRA, ASHANGO.	MDOVI.	NAALI.	ISHOGO.	OHONGO.
Soleil.	Kombé.	Diobé.	Dioumbi.	Akombé.	Ditai.	Kombé.	Dioumbi.
Lune.	Ozadi.	Goudai.	Soungui.	N-shoungui.	Soungui.	Goudai.	Soungui.
Étoile.	I-agaiini.	Yiatidi.	Bouaileli.	Milanga.	Fouclila.	Mouanga.	Niceli.
Nuages.	Pindi.	Diti.	Disoungou.	Epindi.		Oba.	
Eau.	Aningo.	Madiba.	Mamba.	Mamba.	Mamba.	Maiba.	Mamba.
Pluie.		Mboulé.	Fouta.	Boula.	Foula.	Boua.	
Rivière.		Shoutlou.	Rembo.	Mbène.	Nchali.	Bei.	
Feu.	Ogoni.	Yéjié.	Rôbi.	Iko.		Shoto.	Roumi.
Prairie.	Otobi.	Soungou.	Kounou.			Motobé.	
Bois.	Gou.	Yéjié.	Misandjou.	Koni.	Sizandjou.	Czako.	Bisandjou.
Chaud.	Mpon.	Mbédjé.	Kagaza.	Pion.	Ivourion.	Edionkon.	
Froid.	Ifé.	Diyechi.	Yole.	Eshodi.	Meshon.	Shodi.	
Je mange.	Mi nia.			Mi nia.	Mesonclé.		
Figure.	Ome jion.	Boshe.	Ozo.	Ozo.	Mboushou.	Ozo.	
Nerz.	Mponbo.	Diolo.	Mbaslo.	Pombo.	Mbaslon.	Opando.	Djion.
Bouche.	Ozouara.	Gouano.	Mono.	Mouia.	Mounon.	Mouia.	Mouia.
Oreilles.	Azuille.	Baofé.	Maro.	M-tou.	Iougué.	Iato ou éato.	Diaron.
Tête.	Ome jion.	Molé.	Morou.	Mosho.	Moushoué.	Moshé.	Moroué.
Cerveau.	Étoué.	Longo.	Nanga.	Shougué.	Shougui.	Shougué.	Neloué.
Corps.	Ocouva.	Niolo.	Niora.	Djiolo.	Nioto.	Mokouka.	
Bras.	Ogogo.	Mho.	Mingo.	Mogo.	Igogo.	Ogogo.	
Jambe.	Ogolo.	Nkodo.	Quero.	Makodo.	Igolo.	Okodo.	

Main.	Ago.	Dikoudjou, hongo.	Dikako.	Mizavi.	Lekaka.	Dikaka.	Miemba ou Miembou.
Épouse.	Ouinto.						Montaito.
Doigt.	Niongo.	Ino.	Mienbo.	Niongo.	Moshevi.	Mizavi.	
Ongle.		Niala.	Niala.	Diatu.	Niadia, niadi.	Liatu.	
Pied.	Neloujou.	Dibo.	Ditambi.	Ekaka.	Matembi.	Éta abé.	Itambi.
Yeux.	Intcho.	Mishi.	Disho.	Misho.	Misho.	Misho.	Mishou.
Barbe.	Étoué.	Dicédon.	Vinonni.	Vidou.	Daidou.	Kaidou.	
Menton.		Akeké.	Gaudou.			Édko.	
Femme.	Ouinto.	Montadi.	Mogneto.	Mogneto.	Mogashou.	Mogneto.	Makashou.
Homme.	Oloué.	Molomo.	Dibaguata.	Molomé.	Monoga.	Monoga.	Bagala.
Dents.	Ano.	Mashoungou.	Bei.			Mino.	
Vie.	Ngoutai.	Miaouen.	Ngouya.	Ngia.	Manno.	Molota.	
Poules.	Njogoni.	Gouba.	Makoko.	Shozo.	Makoko.		
Chèvre.	Mboni.	Ambodo.	Etava.	Etava.	Tava.	Etava.	Etava.
Banane.	Ocondo.	Ako.	Dicoudai, ou digoudai.	Makondo.	Mako.	Ocondou.	Diondi.
Père.	Ririo, tata.	Shaouen.	Tata.		Tato.	Teta.	
Un.	Mori.	Ienoto.	Moshi		Mo.	Apoco.	Moi.
Deux.	Mbaui.	Béba.	Bei.		Bioli.	Mbani.	Bei.
Trois.	Raro.	Bilali.	Iveto.		Bitato.	Tcharo.	Metato.
Quatre.	Nai.	Benai.	Irano.		Bina.	Inai.	Djimabongo.
Cinq.	Tani.	Bitani.	Samano.		Binato.	Itani.	Djo.
Six.	Roua.	Na Ieuto.	Inana.		Esanouna.	Moroba.	Samouna.
Sept.	Roiguenon.	Bitani nabilha.	Kambo moshi.		Sambo.		Nehina.
Huit.	Anaui.	Bitani nabilali.	Kambo bei.		Pombo.		Misamouna.
Neuf.	Enongouama.	Bitani na benai.			Oua.		Nelouna.
Dix.	Igonné.	Dioum.	Igonni.		Goumi.		Mbo-4.
Huile.	Agadi.		Masbi.		Medi.	Miasadé.	
Maison.	Nago.	Alouen.			Ncho.	Abra.	Shoulou.
Chien.	Mbol.		Bouendi.				Bouendi.
Tabac.	Tako.	Talaco.					Mbobo.
Chauvre.	Lamba.						Lamba.

FRANÇAIS.	COMMUN.	BARAKAL, ou BARILLO.	APONO, ASHIRA, ASHANGO.	MEMBE.	OTOTO.	ISHONGO.	COMPARAISON.
Pipe.	Ozo.						Jordos.
Vin de palmier.	Mindos.	Madouma-embolia.	Madouma sambu.			Magoussou - Madouma.	
Vin de banane.		Madouma-Mac.	Madouma mudi.			Madouma - Macoumbu.	
Fille.	Ouina ouirou.	Magueto.	Monano.			Magoussou.	
Cerveau.	Ouina ouirou.	Monogo.				Magoussou.	
Roi ou chef.	Oza.	Mponmou.	Madouma.			Magoussou.	
Antilope.	Kambé.	Kambé.	Kambé.			Magoussou.	
Perroquet.	Ngozo.	Cozho.	Coco.			Ngozho.	
Poisson.		Eashé.	Nama.			Nama - Magoussou.	
Oiseau.	Njéoni.	Couba.	Coco.			Njéoni.	
Oeuf.	Agué.	Magueto.	Magueto.			Magueto.	
Fer.	Obo, Mianza.	Doubandja.	Doubandja.			Magueto.	
Eclaves.	Sakak.	Shako.	Movega.			Movega.	
Homme libre.	Nché.	Nché.	Foumou.	Koumou.		Koumou.	
Canne à sucre.	Coco.	Couquai.				Marou.	
Pistache.	Bouda.	Bouda.	Fouda.			Bouda.	
Manioc.	Ogoussou.	Ouondo.	Digongo.			Ndjoma.	
Tauréau.	Niaré.	Niaché.	Pagaza.				
Miel.	Olembei.	Bio.	Bonya.			Onbou.	
Je vais.	Wikenda.	Makemo.	Magoussou.				Mia Kail.
Matin.	Ibanga.	Macouadiéché.	Nguoli makali.	Makakia.	Magoussou.	Diko.	
Soir.	Ncolo.	Angolomé.	Nshishiga.			Eliiti.	
Nuit.	Oouaira.	Mboulai.	Diléti.				

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	Page 1
--------------	--------

CHAPITRE PREMIER.

LA TRAVERSÉE.

But de mon voyage. — Études préparatoires. — Difficultés de transport. — Départ d'Angleterre. — Arrivée en vue des côtes. — Je ne puis entrer dans le Fernand-Vaz. — Changement de direction. — Grande émotion parmi les naturels. — Déplacement de la barre du fleuve. — Choix d'un établissement près du village de Djombouai. — Feux de joie et réjouissances sur le rivage. — Tentatives de débarquement. — Dangers de la côte. — Ma barque chavire sur les brisants. — Je suis sauvé par les nègres. — Perte de mes instruments et de mes provisions.....	Page 11
--	---------

CHAPITRE II

LE FERNAND-VAZ.

Aperçu du voisinage des côtes. — L'Ogobai. — Prairies du Fernand-Vaz. — La tribu des Commis. — Répartition des clans. — Rampano, leur chef, et sa sorcellerie. — Mon arrivée annoncée à Quenguéza, roi du Rembo. — Quenguéza accourt. — Son trouble à la vue des trésors que je lui apporte. — Un petit chimpanzé et son envoi en Angleterre. — Visite à Élindé, à l'embouchure du fleuve. — Ma maladie. — Affection de Rampano. — Le roi Olenga-Yombi. — Grand palabre des chefs Commis. — On m'accorde la permission de remonter le fleuve jusque dans l'intérieur. — Visite à mon ancienne résidence et au tombeau de Rinkimongani. — Superstition des habitants. — La Bola Ivoga. — Fétiche de Rabolo. — Départ du <i>Mentor</i> pour l'Angleterre.....	Page 21
---	---------

CHAPITRE III

EXCURSIONS A LA RECHERCHE DU GORILLE ET DE L'ÏPI.

Visite au roi Olenga-Yombi. — Tempête sur le Fernand-Vaz. — Voyage par terre à Aniambié. — Premières traces de gorilles. — Forme des empreintes. — Orgies et ivrognerie du roi. — Ile magique de Nengué-Ncoma. — Village de Nkongon-Mboumba. — Recherche de l'ïpi, ou grand pangolin. — Mœurs de cet animal. — Village de Mburu-Shara. — Nkengo-Nschiego, variété du chimpanzé. — Abris du chimpanzé. — Groupes de gorilles dans une plantation de bananiers. — Leurs allures. — Terrible genre de monomanie. — Akondogo rapporte un gorille vivant. — Retour au Fernand-Vaz. — Trois autres gorilles vivants. — Récit de leur capture. — Modification de mes idées au sujet du gorille. Page 41
--

CHAPITRE IV

DÉPART POUR L'INTÉRIEUR DU PAYS.

Je reçois une nouvelle collection d'instruments scientifiques. — Première apparition d'un bateau à vapeur sur le Fernand-Vaz. — Une excursion à Gombi. — Étonnement des indigènes à la vue de la vapeur. — Envoi de mes collections en Angleterre. — Gorille
--

vivant embarqué pour Londres. — Comment il se comporte en état de captivité. — Il échappe à grand'peine au danger de se noyer. — Préparatifs terminés. — Dernier regard jeté sur la mer. — Mes gardes du corps Commis. — Scènes d'adieux touchantes. — Je suis trompé par Olenga-Yombi. — Le célèbre docteur Oune-jiou-e-niaré. — Arrivée à Gombi. — Observations pour déterminer la latitude et l'altitude de ce pays. — Invocation de Quenguéza à ses ancêtres. — Femmes désobéissantes. — Sécheresse excessive. — Obindji. — Arrivée des portefaix d'Ashira. — Passage des montagnes sur la route d'Olanda. Page 60

CHAPITRE V

VISITE AUX CATARACTES DE SAMBA-NAGOSHI.

Le roi d'Olanda. — Son grand âge. — Préparatifs de mon excursion aux cataractes. — Passage de l'Ovigui. — Prairie d'Opangano. — Montagnes de Ndiewo. — Village bakalai. — Une troupe de gorilles surprise dans la forêt. — La rivière Louvendji. — Dihaou et les Ashiras-Kambas. — Navigation sur le Ngouyai. — La tribu Avia. — Aspect du fleuve. — Montagnes de Nkoumou-Nabouali. — Nani-Gemba. — Village de Luba. — L'Esprit de la cataracte. — L'idole du village. — Arrivée à Fougamou, la principale des chutes d'eau. — Légende de Fougamou. — Campement nocturne. — Retour à Dihaou. — Nous soupons d'un serpent venimeux. — Marche forcée à travers des forêts inondées. Page 82

CHAPITRE VI

LE PAYS D'ASHIRA.

Grand palabre au sujet de la route à suivre dans l'intérieur. — On m'empêche de passer sur le territoire des Apingis. — Messagers envoyés au chef d'Otando. — Changement dans les mœurs des Ashiras. — Décroissance de la population. — Le *potamogale velox*. — Habitudes de cet animal. — Ancienne description que j'ai faite. — Visite à Angouba. — Immense plantation de bananiers. — Querelle avec Mpoto, neveu d'Olanda. — Embarras et tourments. — Apparition de la petite vérole. Page 103

CHAPITRE VII

MALADIE CONTAGIEUSE DANS LE PAYS D'ASHIRA.

La petite vérole se propage. — Noble conduite des hommes de Quenguéza. — Leur départ. — Mes porteurs tombent malades. — Mes Commis gardes du corps refusent de me quitter. — Envoi d'une partie de mes bagages à Otando. — Quenguéza retourne à Gombi. — Lettres d'Europe. — Mort de Mpoto. — Mort du roi Olanda. — Ses funérailles. — Cimetière des chefs Ademba. — Chants funèbres. — Mort de Retonda. — Arrivée des messagers de Mayolo. — Défiance des indigènes. — Trahison d'Arangué. — Je suis volé par les Ashiras. — Décroissance de la contagion. — Message de Quenguéza au peuple d'Olanda. Page 111

CHAPITRE VIII

VOYAGE D'OLENDA A MAYOLO.

Départ de la terre d'Ashira. — Passage de l'Ovigui. — Village esclave du roi Olanda. — Chef esclave. — Démêlés avec mes porteurs. — Nouvelles friponneries. — Maladie de Maoundai. — Je le laisse en arrière. — Chaîne de montagnes de l'Otando. — Cascade d'un effet pittoresque. — Passage du Louvendji. — Nouveaux embarras suscités par les porteurs. — Famine dans la forêt. — Express envoyés à Mayolo. — Une nuit dans les bois. — Légende d'Atangulu Shimba. — La noix Koola. — On se met en quête de nourriture. — Rencontre d'un gorille. — Nuit d'affamés. — Acte de désintéressement des Ashiras. — Secours qui nous arrive de Mayolo. — Noix Mpégui. — Arrivée à la terre d'Otando. Page 123

CHAPITRE IX

MAYOLO.

Arrivée à Mayolo. — Accueil du chef. — Découverte de nouveaux vols. — J'accuse les Ashiras. — Leur fuite. — Saisie d'un otage. — Assemblée des principaux personnages d'Otando. — Mayolo tombe malade. — Je suis pris d'un accès de fièvre. — Grande chaleur et orages. — Arrivée de Macondai et d'Igolo. — Mauvais traitements subis par eux chez les Ashiras. — Perte de mon appareil photographique et de mes produits chimiques. — La chirurgie à Otando. — Un docteur femelle. — Querelles de ménage. — Rétablissement de Mayolo. — Épreuve pour la sorcellerie. — Mon discours au peuple. — Réponse de Mayolo. — Curiosité des Otandos. — Un duel de femmes. — Les fourmis Bashikouais. — Un voleur précoce. — Mayolo retombe malade. — Heureuses nouvelles du pays d'Apono. — Étonnement des indigènes devant ma boîte à musique et mes pierres d'aimant. — Climat de Mayolo. — La rosée. — *L'Otolienus*. — Rétablissement de Macondai. — Le fétiche alumbi. Départ de Mayolo..... Page 136

CHAPITRE X

L'OTANDO ET LE PAYS DES APONOS.

Position géographique de Mayolo. — Splendeur des constellations dans les régions équatoriales. — Lumière zodiacale. — Rayonnement des étoiles. — Pluie de météorites. — Plaines ou prairies de l'Otando et de l'Apono. — La tribu des Otandos est une branche de celle des Ashiras. — Leurs coutumes. — Dents limées. — Tatouage. — Chiens du pays..... Page 171

CHAPITRE XI

LES FOURMIS.

Les fourmis blanches des prairies. — Ruches de fourmis-champignons. — Intérieur des ruches. — Trois classes d'habitants : les guerrières, les ouvrières et les chefs. — Leur manière de bâtir. — Les fourmis d'arbres. — Curieuse construction de leurs ruches. — Les fourmis d'écorce. — Tunnels ouverts par elles. — Les fourmis de forêts. — Grosseur de leurs nids ou ruches. — Les fourmis noires à aiguillon..... Page 179

CHAPITRE XII

LE ROI MAYOLO DANS LE PAYS DES APONOS.

Départ de Mayolo. — Traversée de la montagne Nomba-Obana. — La rivière Dooya. — Arrivée à Mouendi. — Timidité des habitants. — Le chef Nchiengain. — Arrivée des Apingis. — Un thermomètre perdu et retrouvé. — Réflexions nocturnes. — Histoire de la Lune et du Soleil, suivant la légende africaine. — On flaire les cadeaux de l'homme blanc. — Passage du Ngouyaï. — Hippopotames et crocodiles, rares ou nombreux suivant les saisons. — Arrivée à Dilo. — Les habitants nous refusent l'entrée. — Vaillance de mes Commis. — Arrivée à Moaba. — Ma méthode de clinique..... Page 193

CHAPITRE XIII

VOYAGE A TRAVERS LE PAYS D'APONO.

Mokaba. — Curiosité des habitants. — Mayolo retombe malade. — Il retourne à Otando. — Discours de Nchiengain. — Les Aponos s'engagent à me conduire chez les Ishogos. — Détails sur la tribu des Aponos. — Vivacité de leur caractère. — Leurs arts. — Leurs armes. — Population. — Description de Mokaba. — Vin de palmier. — Ivrognerie. — Mascarade de l'Ocuya. — Mon départ de Mokaba. — Rivière Dougoundo. — Arrivée à Igoumbié. — Invitation des anciens du village à y prolonger mon séjour. — Mœurs des Ishogos. — Description d'Igoumbié. — Cabanes des Ishogos. — Arrivée à Yengué, dans l'Ishogo..... Page 208

CHAPITRE XIV

VOYAGE DANS LE PAYS DES ISHOGOS.

Village des Obongos ou nègres nains. — Leurs demeures. — Absence des habitants. — Les anciens et le peuple de Yengué. — Arrivée du chef de Yengué. — Danse guerrière des Aponos. — Cérémonie de la Mpaza (des Jumeaux). — Nuit bruyante. — Belle conduite des porteurs aponos. — La rivière Ogoulou. — Position géographique et altitude de Yengué. — Passage de l'Ogoulou. — Marche vers le plateau de Mokenga. — Limites orientales du pays d'Ishogo. — Quembila, roi de Mokenga. — Palabre. — Conflit entre les chefs pour la possession de l'Ibamba. — Terreur panique à Mokenga. — Remaniement de mes bagages. — Porteurs ishogos. Page 223

CHAPITRE XV

VOYAGE DEPUIS L'ISHOGO JUSQU'À L'ASHANGO.

Les Ishogos. — Modes de coiffure. — Villages ishogos. — Site pittoresque. — Blocs de granit. — Roches à rainures. — Départ de Mokenga. — Traversée du Dongon. — Ascension continue. — Le mont Migoma. — La rivière Odiganda. — Limites qui séparent l'Ishogo de l'Ashango. — Arrivée à Magonga. — Plateau de Madombo. — Mutinerie des porteurs ishogos. — Un village hostile. — Élévation du pays. — Arrivée à Niembouai. — Réception amicale. — Les femmes du roi. — Préjugés de caste de mes Commis. — Grande rivière située à l'est. — La tribu des Ashanguis. — Les Obongos. Page 235

CHAPITRE XVI

LA TERRE D'ASHANGO.

Ciel nuageux de l'Ashango. — Grand palabre. — Renvoi des porteurs ishogos. — L'idole du village. — Cérémonies religieuses dans un village d'Obongos. — Demeures et habitudes de la race naine. — Mesure de la taille des Obongos. — La rivière Ouano. — Singulier bac. — Le mont Mogiama; son élévation. — Village de Mongon; sa latitude, sa longitude, et sa hauteur au-dessus du niveau de la mer. — Village de Niembouai-Olomba; sa situation pittoresque. — Invasion des fourmis Bashikouais. — Ascension du mont Birogou-Bouanga; son élévation. — Nouveaux embarras. — Vol commis par mes porteurs ashangos. — Mesures énergiques. — Je me remets en route. — Arrivée à Mobana. — Départ d'une natcha. — Arrivée à Mougon-Kombou. Page 257

CHAPITRE XVII

DÉSASTREUSE AFFAIRE DE MOUAOU-KOMBO.

Circonstances de mauvais augure. — Je menace Rakombo. — Obstacles élevés par les habitants. — Belles promesses du chef. — Réunion secrète. — Exigences des habitants. — Nous quittons le village. — Nuit passée dans la forêt. — Menaces et promesses du village voisin. — Invitation de retourner à Mouaou. — Réconciliation. — Arrivée d'une députation hostile du village voisin. — Un homme tué par accident. Page 283

CHAPITRE XVIII

RETRAITE DE L'ASHANGO.

On propose un palabre au sujet de l'homme tué. — Une femme tuée. — Cri de guerre. — Commencement de retraite. — Igala et moi nous sommes blessés par des flèches empoisonnées. — Macondai et Rebouka ne s'échappent qu'à grand'peine. — Nous sommes poursuivis de près par les indigènes. — Collections, notes et papiers jetés dans les broussailles. — Première halte. — Deux hommes tués. — La poursuite continue. — Nouvelle blessure. — Igala tue l'archer. — Seconde halte. — Traversée du Bembo. — Nous passons devant Mobana. — On nous poursuit toujours. — Dernière halte. — On cesse de nous poursuivre.

— Nous nous arrêtons. — Toute la troupe est réunie. — Nous couchons dans la forêt. — Marche de nuit dans Niembouai. — Conduite amicale du chef. — Bon accueil dans un Village-Plantation. — Arrivée de Magouga. — Nous continuons notre marche de retraite vers l'Ishogo. Page 291

CHAPITRE XIX

RETOUR A LA CÔTE.

Arrivée à Mongon. — Magouga raconte nos aventures aux habitants. — Arrivée à Niembouai. — Défiance du peuple. — Restitution d'objets volés. — Magouga consent à nous servir de guide jusqu'à Mokenga. — On atteint le dernier des villages ashingos. — Sur la terre d'Ishogo, plus de danger d'être poursuivis. — Diplomatie de Magouga. — Arrivée à Mokenga. — Réception amicale. — Magouga nous remet sains et saufs entre les mains des habitants. — Mes hommes exagèrent leurs prouesses. — Arrivée à Yengué. — Projet de descendre l'Ogoulou en canot. — Nous nous égarons. — Perspective des prairies de l'Apono. — Igombié. — Arrivée à Mokaba. — Le Ngouyai. — Marche sur Nchiengain. — Passage de la rivière. — Village de Nchiengain. — Réception à Mayolo. — Effets de la loi africaine sur les héritages. — Marche sur l'Ashira. — Les Ashiras prennent l'alarme. — J'évite Olenda. — Séjour chez Angouka. — Nous traversons l'Ofoubou. — Campement de Quenguéza. — Chagrins du vieux roi. — Ravages de la contagion à Goumbi. — Quenguéza veut aller dans le pays des blancs. — Je descends la rivière. — Arrivée à Plateau. — Reconnaissance du peuple Commi. — Départ pour l'Angleterre. Page 304

CHAPITRE XX

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET CLIMAT.

Vastes forêts de l'Afrique équatoriale. — Rareté ou absence des grands animaux. — Chaines de montagnes. — Économie des eaux. — L'Ogobai. — Explorations françaises. — Abondance des pluies. — Saisons. — Climat pluvieux de l'Afrique équatoriale du centre. — Température. — Chaleur des rayons solaires. — Fraîcheur relative des forêts. Page 330

CHAPITRE XXI

ETHNOLOGIE.

Morcellement des tribus dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale, à l'ouest. — Rareté de la population. — Division en tribus et en clans. — Forme patriarcale du gouvernement. — Comparaison des mœurs entre les tribus de l'ouest et celles de l'est. — Loi sur les héritages. — Cannibalisme. — Migrations continuelles vers l'ouest. — Décroissance de la population. — Ses causes. — La race africaine vouée à l'extinction. Page 344

APPENDICE

- A. — Description de trois crânes de nègres de l'Afrique équatoriale : de l'Ouest : Fan, Ashira, et Fernand-Vaz. — Mesures prises sur quelques autres crânes de la collection envoyée du Fernand-Vaz au Muséum Britannique par P.-B. du Chaillu, par le professeur Owen, F. R. S., etc. Page 355
- B. — Instruments dont on s'est servi dans le présent voyage. Page 371
- C. — Tableau comparé des mots dans les diverses langues de l'Afrique équatoriale de l'Ouest. Page 404

LISTE DES GRAVURES

Retraite d'Ashango. — Frontispice	
Arrivée en vue des côtes	En regard de la page 43
Antilopes	— 22
Bords du Fernand-Vaz à Élindé.	— 32
Village sur le Fernand-Vaz.	— 49
Excursion à Goumbi sur le bateau à vapeur	— 62
Confluent du Niembai et de l'Ovenga	— 74
Gorilles surpris dans la forêt.	— 85
Groupe de Bakalais.	— 87
Chute de Samba-Nagoshi. — Le Fougamou.	— 95
Route de Mayolo	— 127
Plateau de Mayolo. — Bords de la Ngouyai.	— 175
Vallée près de Dilolo	— 203
Mokaba, village apono	— 214
Le roi de Mokenga et ses sujets	— 231
Site près de Mokenga.	— 244
Reconnaissance d'un campement d'Obongos nains	— 261
Halte au bord d'un cours d'eau.	— 268
Marécages de Niembouai-Olomba.	— 300
Yengué, sur l'Ougoulou.	— 311
Retour en Europe	— 329
L'affût au léopard dans la jungle.	— 331
L'éléphant d'Afrique	— 335
Exploration de l'Okanda. — Confluent de l'Okanda et de la Ngouyai.	— 337
Carte	A la fin du volume.